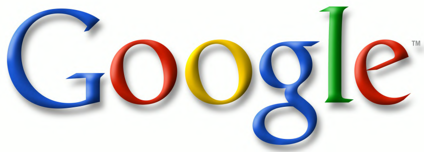




LA

TURQUIE

D'EUROPE.

Voir à la p. 254
id — p. 327
id — p. 414

IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET
rue Jacob, 30.

LA

TURQUIE

D'EUROPE

OU

OBSERVATIONS SUR LA GÉOGRAPHIE,
LA GÉOLOGIE, L'HISTOIRE NATURELLE, LA STATISTIQUE,
LES MOEURS, LES COUTUMES, L'ARCHÉOLOGIE, L'AGRICULTURE, L'INDUSTRIE,
LE COMMERCE, LES GOUVERNEMENTS DIVERS, LE CLERGÉ,
L'HISTOIRE ET L'ÉTAT POLITIQUE DE CET EMPIRE;

PAR

AMI BOUÉ,

D. M., membre de plusieurs Sociétés savantes
françaises et étrangères.

AVEC UNE CARTE NOUVELLE DE LA TURQUIE D'EUROPE.

Commenta delet dies, judicium confirmat.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

CHEZ ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS,

Rue Hautefeuille, 23, près l'Ecole-de-Médecine.

1840.


BODLEIAN LIBRARY
OXFORD.

DEUXIÈME PARTIE.



PARTIE ETHNOLOGIQUE.

TURQUIE D'EUROPE.

CHAPITRE PREMIER.

HABITANTS DE LA TURQUIE D'EUROPE, LEURS LANGUES, LEURS CARACTÈRES, LEURS DISPOSITIONS NATURELLES ET LEURS DÉFAUTS.

§ 1er. Population de la Turquie d'Europe.

Les habitants de la Turquie d'Europe sont surtout des Slaves, des Valaques, des Schkipetares ou Albanais et des Grecs. Les autres nations qui habitent aussi ce pays ne sont qu'entremêlées à ces quatre peuples, en exceptant toutefois certaines villes, bourgs et villages de la Bulgarie orientale, de la Thrace et du S.-O. de la Macédoine, dont presque les seuls habitants sont des Turcs, la plupart originaires de parents asiatiques.

On a diminué presque toujours trop le nombre réel de la *population de la Turquie*. Dans les calculs statistiques on n'a pas assez fait attention à la manière de vivre des habitants. Comme aucun recensement n'a lieu en Turquie, et que même les naissances et les morts ne sont pas inscrites, on est habitué à indiquer en gros le nombre des habitants d'une ville ou d'un village par celui des familles (1) ou des maisons. Or, si chez nous chaque famille n'a généralement qu'une habitation, il n'en est pas ainsi en Turquie, et surtout dans les parties habitées par les Slaves. Un enclos renferme très souvent, dans

(1) T. *Ev-bark*, s. *Familia* ou *Glota*, a. *Phemige*, v. *Phamilie*, g. *Phamilia*.

les villes, deux maisons, et dans la campagne deux, trois ou même quatre maisonnettes, de manière que 10, 20, 30 et même 40 individus se trouvent groupés dans un enclos pareil. Il arrive même que 10 à 30 et 35 individus couchent presque sous le même toit. Cette agglomération, appelée *zadrouga*, a lieu surtout en Servie, en Mœsie, dans l'Albanie serbe, la Bosnie, l'Herzegovine et le Montenegro. Chez les Turcs asiatiques cette coutume n'existe pas, mais elle se trouve un peu chez les Albanais chrétiens. Dans une estimation générale on ne peut donc pas, du moins pour les pays serbes et bulgares, prendre comme moyenne du nombre des individus d'une famille, celui que donnent les relevés de nos pays plus civilisés d'Europe. Cette augmentation dans le chiffre moyen de chaque famille doit donc être prise en considération. En général nous avons cru entrevoir en Turquie qu'on pourrait le faire varier, suivant les localités, de 4 à 6 ou même 8 individus par famille.

La population totale, non compris le royaume de Grèce et les îles de l'Archipel, serait d'au moins 14,600,000 âmes, tandis que les statisticiens la fixent à 13,000,000 ou 13,500,000. Les *Valaques* ou Roumains (1) groupés dans la Valachie (2) et la Moldavie (3) forment bien près de 4,000,000, savoir : pour la Valachie, en 1839, 2,402,027, et pour la Moldavie, en 1838, 1,419,105; total : 3,821,132 âmes. (*Voyez* pour les détails *La Valachie et la Moldavie*, par M. Colson, p. 12.) Cette race occupe de plus la partie montueuse du Bannat, et forme la population prédominante dans le centre et l'O. de la Transylvanie (4), pays où la vallée des Szeklers (v. *Zara-Sse-*

---

(1) T. *Voulak*, *Eflak*, s. *Vla* ou *Karavla*, a. *Vlachi*, v. *Romaen*, g. *Vlachos*.

(2) T. *Voulak-Memleket*, s. *Karavlaschka*, v. *Zara-Romaneaske*, g. *Vlachia*.

(3) T. *Kara-Bogdan*, s. *Karabogdanska*, v. *Moldava*, g. *Moldavia*. Les Turcs appellent ainsi ce pays parce qu'en 1512, lors de la déclaration du vasselage turc, le prince s'appelait Bogdan.

(4) T. *Erdel*, s. et a. *Erdelj*, v. *Transilvania* ou *Ardealoul*, g. *Éptapolis* ou *Transilrania*.

kouiasské) est habitée par une tribu de Hongrois, et la portion méridionale surtout par des colonies allemandes. Enfin des Valaques habitent encore la partie montueuse ou orientale du Bannat, et deux contrées appartenant une fois à la Moldavie, savoir : la Boukovine, cédée à l'Autriche en 1776, et la Bessarabie, démembrée en 1812 de la Moldavie. La nation valaque réunie formerait environ 5,700,000 âmes, ou au moins plus près de 6,000,000 que de 5,000,000, dont plus de la moitié a conservé sa nationalité, plus d'un bon tiers sont sujets de l'Autriche, et le reste soumis à la Russie. Le pays occupé par les Rounmains pourrait en nourrir aisément plus du double, et peut-être le triple. Il y a surtout beaucoup de place non habitée dans les principautés, et surtout dans la partie orientale de la Valachie.

Les Slaves se divisent en Croates, Serbes, Bulgares et Cosaques-Dobroutscha. Ces derniers habitant l'étroite langue de pays entre la mer Noire et le Danube, au-dessous de Rasova, ne forment qu'une petite population demi-tartare, très clairsemée, et diminuée encore depuis que les Russes en ont transplanté dans le Delta du Danube.

Les Bulgares (*Boulgar* dans les langues de ce pays) occupent la Bulgarie, la Mœsie inférieure, et la plus grande partie de la Mœsie supérieure, tandis qu'ils forment le noyau principal de la population de la Macédoine, à l'exception de la partie tout-à-fait S.-O. depuis Castoria et sur l'Indge-Karasou. Les montagnes entre les bassins de Florina et de Castoria, entre Kailari et Schatista, entre Ostrovo et Verria, et entre Vodena et Niausta, limitent le territoire où on ne parle que bulgare, de celui au midi, où le grec est la langue du paysan. On trouve encore des Bulgares épars ou même réunis en villages dans la Thrace, jusque dans le Tekir-Dagh (Bulgarskoë), et même dans le S.-E. de la Servie. Leur nombre peut bien aller à près de 4,500,000, c'est-à-dire moins que toute la population valaque réunie; mais les contrées qu'ils habitent pourraient en nourrir facilement le triple, car la Bulgarie surtout

possède des étendues de terrain désert très considérables, et a été dépeuplée par les guerres et les émigrations.

Les Serbes (1) comprennent les habitants de la Servie (2), de la Bosnie (*Bosnia*), de l'Herzegovine (3), du Montenegro (4), et une partie de ceux des paschaliks de Pristina et d'Ipek et de Prisren. Dans ces dernières contrées, il est évident que des Serbes s'étant alliés avec des Albanais ont fini par devenir des Arnaoutes. Les Hongrois et les Allemands donnent aux Serbes le nom de *Ratz* ou *Ratzen*, parce que l'ancienne Servie portait le nom de *Rascia*, ou plutôt parce que ce dernier nom était celui du pays de Novibazar, de l'Ibar et de Kosovo, où résidaient les rois serbes.

La Servie actuelle compterait, d'après les derniers recensements, un peu plus de 900,000 âmes, parmi lesquelles figurent 11 à 12,000 musulmans, dont 7 à 8,000 sont bosniaques, tandis que tout le reste de la population est de la religion grecque. Néanmoins d'autres personnes doutent que la population serbe soit si élevée, et ne voudraient voir dans les rapports officiels qu'une exagération calculée ou accidentelle. Tout ce qu'on peut répondre à cet égard, c'est qu'il y a beaucoup de vallées très peuplées, telles que toutes celles des bassins de la Morava et de la Koloubara, et que même dans les montagnes on rencontre assez de villages avec de nombreux habitants agglomérés en familles. D'ailleurs on n'a qu'à consulter le catalogue des villages de la Serbie, dans le voyage de M. Pirch (*Reise in Serbien in* 1829 (1830), vol. 2, p. 191 à 226), et la Danitza de 1828; or on y trouve de 1,845 à 1,900 villages (5), avec 17 villes, dont 6 à 7 ne sont que

(1) T., s., a. *Srb.*, bosn. *Vla*, v. et g. *Serb.*

(2) T. *Serblek* ou *Srb-Vilajet*, s. *Srbia*, v. et g. *Servia*.

(3) T. *Herzek*, s., v., g., et a. mals. *Ertzegovina*, a. mah. *Herzek*.

(4) T. *Kara-Dagh*, s. *Tzerna-Gora*, a. *Malesia*, v. *Tscherna-Gora*, g. *Maurovouna*.

(5) District de Belgrade 75 villages. — District de Grotzka 53. — District de Semendria 51. — District de Pojarevatz 91. — Knejine d'Omolje 17. — Knejine de Svischd 13. — Knejine de Retschka 35.

de petits bourgs, et 5 d'assez grandes villes de 7 à 8,000 âmes, savoir : Belgrade avec 17 à 18,000 âmes, Semendria avec 8 à 9,000 âmes, Oujitze avec 6 à 8,000 âmes, Jagodin avec 4 à 5,000 âmes, Schabatz avec 3,000 âmes, Valievo avec 2 à 2,200 âmes.

Adoptant pour la population des villes et des bourgs le plus haut chiffre possible, savoir 56,200, il resterait toujours 843,800 âmes à répartir sur 1,900 villages, qui ont chacun de 15 à 30 ou de 50 à 100 et 150 maisons, ce qui donnerait à chacun environ 444 habitants, nombre qui paraît en effet bien fort.

Néanmoins, il ne faut pas oublier l'agglomération habituelle de tous les individus d'une même famille, les Zadrouga, et surtout que la Servie est comme le Montenegro et les États-Unis, un pays où la population augmente plus rapidement qu'ailleurs, vu les émigrations des Slaves des provinces turques voisines. Comme aucune loi ne paraît défendre aux habitants de la Turquie de changer de domicile, il arrive principalement en Servie des Bosniaques et des Bulgares, et même ces émigrations ont été si nombreuses, qu'elles ont fait le sujet de transactions entre

— Knejine de Stig 26. — District de Tchoupria 72. — District de Jagodin. — Knejine de Temnitsch 59. — Knejine de Levatsch 80. — District de Kragoujevatz. — Knejine de Lepenitza 55. — Knejine de Jasenitza 25. — Knejine de Groucha 79. — District de Roudnik 110. — District de Poschega 103. — District d'Oujitze. — Knegine de Ruino 61. — Knejine de Tzrna Gora 61. — District de Valievo 193. — District de Schabatz 20. — Knejine de Posavina 32. — Knejine de Potzerina 22. — Knejine de Matschva 30. — Districts acquis en 1833. — District de Kladova 26. — District de Negotin 42. — Tzrna-Rieka 42. — District de Gourgousovatz 62. — District de Bania 26. — Knejine de Srvlik 21. — District d'Aleksinatz 22. — District de Paratchin 28. — Knejine de Rajan 23. — District de Krouschevatz (pas indiqué). — Knejine de la haute Ibar 79. — District ancien de Novibazar. — Knejine de Joschanitza 60. — District ancien de Senitza 87. — District de Sokol 44. — Villages turcs 26. — District ancien de Zvornik. — Knejine de Radjevina 42. — Knejine de Jadar 47. — Total 1845 villages.

le prince Milosch et les visirs de Belgrade, de Widdin et de Bosnie. En 1830 et 1836 il est venu beaucoup de Bulgares, et en 1836 et antérieurement, des Bosniaques. En 1830, le visir de Belgrade voulait que le prince Milosch refusât l'entrée aux Bulgares; mais il céda sur la représentation astucieuse que s'il ne les recevait, ils seraient perdus pour la Porte, parce qu'ils se rendraient en Russie. En 1839, il est arrivé des Monténégrins, chassés de chez eux par la famine.

M. Pirch calculait, en 1829, qu'avant la réunion des six districts obtenus enfin des Turcs, la population serbe de 700,000 âmes donnait 1,500 âmes sur chaque mille carré; mais il y a tant de place en Servie, le sol y est si bon, que si on extirpait la plupart des forêts, et qu'on cessât de les croire nécessaires pour élever des cochons, cette principauté pourrait nourrir aisément trois millions d'habitants.

Les Serbes ne sont guère mélangés d'autres peuples, car il n'y a que quelques Arnaoutes sur les frontières tout-à-fait méridionales, çà et là des Zingares, et à Belgrade des juifs et quelques Grecs, ou plutôt des marchands zinzares. Les seuls districts de Klioutsch et de Kraina contiennent assez de Valaques. Dans cette dernière contrée, ils sont distribués parmi les Serbes habitant environ 50 villages, tandis que dans le Klioutsch, il y a près de 30 villages presque entièrement valaques, qui ont remplacé peu à peu les Slaves, comme le prouvent les noms des hameaux.

La plus grande masse des Serbes non compris dans la Servie se trouvent dans les pays entre cette principauté et la mer Adriatique. — On les distingue en Serbes-Bosniaques (t. s. a. v. *Bosniak*, ou *Boschniak*), en Serbes-Morlaques (s. *Morovla*) (1), ou des bords de la mer (s. *Premorski*), en

---

(1) Le mot de Morlaques vient de ce que les Bosniaques appellent les Serbes *Vla*; or, *Mororla* ne signifie autre chose en slave que les Serbes de la mer ou du pays maritime. Il est de même du mot *Premorski*, provenant de *pre* (près) et de *mora* (mer). Le Péloponèse n'a changé son nom pour celui de *Morée*, ou pays maritime, qu'après l'invasion des Slaves.

Monténégrins (s. *Tzernigorski*, t. *Karadaghler*), en Serbes-Croates (1) et Serbes-Albanais. Dans le Montenegro, quelques personnes voudraient à présent admettre une population de 100,000 âmes, si à l'étroit entre ses montagnes qu'elle tend toujours à dépasser les bornes de son territoire. D'autres personnes réduisent ce nombre à 80,000, ce qui serait déjà beaucoup, quand on pense qu'au commencement de ce siècle la population n'était estimée qu'à près de 50,000; mais ils ont reçu depuis lors beaucoup d'émigrations slaves, et ils ont de nombreuses familles. Adopter 60,000 nous paraît en conséquence rester fort au-dessous de la vérité. Ils sont tous de l'église grecque, si on excepte quelques Albanais catholiques dans la Nahie de Piperi et la Tribu de Zatrjebatsch, et même quelques mahométans dans le Koutsch. D'après M. Kovalevski, la nouvelle garde de l'Évêque renferme quelques uns de ces derniers.

On y compte 15,000 hommes capables de porter les armes, tandis qu'en 1808 il n'y en avait que 10 à 12,000, ce qui semble confirmer qu'on ne peut guère admettre 100,000 âmes dans le Montenegro. Un ancien relevé donnait 2,015 combattants à 16 villages ou pour 8,000 habitants dans la Katounska-Naia, 2,286 pour 34 villages ou 9,000 âmes dans la Ljeschanska-Naia, 2,936 pour 40 villages ou 12,000 âmes dans le Rjetschka-Naia, 1,665 pour 18 villages ou 7,000 âmes dans la Sernitza-Naia, 660 sur 2,500 âmes dans le Piesievatza; donc en tout pour 116 villages ou 38,500 âmes 9,563 combattants (2). Or, supposant que maintenant la population est de 70,000 à 80,000 habitants, on arriverait à devoir supposer plus de 15,000 hommes capables de porter les armes; mais dans le Montenegro on porte ce nombre au double par exagération ou politique, et parce qu'on y comprend tous les enfants armés. D'après un manuscrit curieux, écrit en 1606 par

---

(1) T. *Kervat*, s. *Rvat* et par dérision *Kekavatz*, bosn. *Krajschnik*, v. *Horvat*.

(2) Voyez les *Annales* de M. Berghaus, 5e série, vol I, p. 239.

Marino Bolizza, et conservé dans la bibliothèque de Saint-Marc à Venise, le Montenegro d'alors comptait 8,027 hommes capables de porter les armes et distribués dans 93 villages (1).

Une fraction de ce même peuple habite au nombre de 3,000 le littoral dalmate, le plus méridional entre l'Albanie et Boudva. Ces sujets autrichiens portent le nom de Paschtrovitchi ou Paschtrojevitchi ; ils forment 37 villages, se divisent en 12 tribus, et peuvent mettre 700 hommes sous les armes.

L'Herzegovine par contre est peu peuplée, et tend même toujours à se dépeupler, parce que son sol est trop pierreux, que le terrain de la Bosnie est meilleur, et que ce pays souffre des querelles continuelles avec les Monténégrins, et du gouvernement quelquefois trop cruel du visir Ali-Pascha, tandis que jadis le traitement dur des Turcs en a fait émigrer beaucoup en Dalmatie et dans le Montenegro. Ainsi, en 1687 l'Arambascha-Mische Voutschkoovitch des environs de Livno s'établit dans la vallée de Setina avec 400 familles chrétiennes en partie catholiques, et servit glorieusement contre les Turcs, sous le nom de *Kraischnitzi*, gens des frontières, ou de *Podjatschi*, parents. La petite quasi-république de Poglitza en Dalmatie n'était aussi en bonne partie qu'une colonie de Bosniaques (2). La population de l'Herzegovine ne peut guère être estimée qu'à 3 ou 400,000, si on comprend même dans l'Herzegovine tout le paschalik actuel avec ses douzes cadilouks ou districts judiciaires, gouvernement qui a été agrandi d'une si singulière manière aux dépens de la Bosnie. Les deux seules grandes villes sont Fotscha avec 12,000 âmes et Mostar avec 9,000.

En Bosnie, où il y a 24 cadilouks, il semblerait qu'il y a au moins 7 à 800,000 âmes, et même jugeant en voyageur comparativement ce pays avec la Servie, nous serions disposés à adopter près d'un million pour la seule Bosnie et la Croatie ; cette der-

(1) Voyez *Relazione e descrizione del sangiaccato di Scutari*, etc., in-4° de 44 feuilles.

(2) Voyez à ce sujet ce que raconte Fortis et le mém. allem. précité.

nière aurait 200,000 âmes. En effet, si ces pays ont beaucoup de montagnes, de lieux déserts, de forêts, il y a bon nombre de villes, car on peut en compter environ trente-cinq, donnant une population de 140,000 âmes, et parmi lesquelles il y a onze villes de 2,000 âmes, deux villes de 8,000 âmes, et Serajevo avec 65 à 80,000 âmes. De plus, il y a des vallées où les villages sont fort nombreux, comme sur les bords de la Save, dans les parties inférieures des vallées du Verbas, du Sana, de l'Ouna, etc. Ensuite, il est bien connu que les Bosniaques peuvent mettre sur pied aisément de 35,000 à 40,000 combattants vigoureux, tandis que les Serbes, en réunissant l'arrière-ban aux hommes vraiment propres à la guerre, ne comptent que sur 60,000 hommes. Si notre compte n'était pas exagéré, il y aurait donc au moins dans la Bosnie, la Croatie, l'Herzegovine et le Montenegro 1,400,000 ou même 1,500,000 âmes.

Le nombre des Serbes dans les Paschaliks de Pristina, d'Ipek et de Prisren reste indéterminé. C'est de ces pays et des districts albanais de Kourschoumli, de Prekoplie, de Guilan et de Vrania, ainsi que de la Rascie et de Krouschevatz, que sont surtout parties ces émigrations de Serbes qui peuplent maintenant une petite partie de l'Esclavonie, la Syrmie, la plaine de Bannat, le comitat de Batsch et les bords du Danube en Hongrie jusqu'à Saint-André, au-dessus de Bude.

Les Serbes ont commencé à émigrer en Hongrie en 1428, sous le roi Sigismond, où ils ont formé une colonie dans l'île de Chepel, sur le Danube. En 1439 beaucoup de Serbes passèrent dans ce royaume avec leur despote Georges Brankowitch sous Albert, et peuplèrent la seigneurie de Janopol, dans le Bannat. Vladislas Ier leur accorda ensuite des priviléges particuliers; mais en 1600 l'invasion des Turcs les chassa avec leur évêque en grande partie en Transylvanie. — En 1459, Étienne, fils de Georges, et dernier despote de Servie, amena des colonies serbes en Syrmie, et en 1481, 50,000 Serbes du district de Krouschevatz et de la Rascie ou Servie méridionale arrivèrent en Hongrie sous la conduite d'un de leurs sei-

gneurs, Paul Kinis. Depuis lors, et sans parler des émigrations partielles, en 1690 à l'invitation de l'empereur Léopold II, le patriarche serbe d'Ipek, Arsenius III Tschernojevitch amena 37,000 familles dans la Hongrie méridionale, qui s'établirent entre Semlin et Pest. En 1737, les Serbes s'étant de nouveau soulevés contre les Turcs, à la voix de l'empereur Charles IV, le patriarche Arsenius IV, Joanovitch passa en Syrmie à la paix de 1740, avec les trois métropolitains de Nisch, de Novi-bazar et d'Oujitze. Des milliers de Serbes, et même des Albanais catholiques, surtout de Clementi, voulurent suivre leurs chefs spirituels; mais les Turcs ayant eu vent de cette émigration, la prévinrent en partie, et tuèrent un grand nombre de Serbes ou les vendirent comme esclaves. On raconte que le patriarche était quelquefois tourmenté en songe, et en particulier une certaine veille de Noël, par l'idée d'avoir à rendre compte à Dieu du malheur qu'il avait occasionné. Il exagérait probablement en élevant le nombre des victimes à 80,000. Néanmoins, cette émigration a dû être fort considérable, car c'est d'elle que date surtout la dépopulation du bassin d'Ipek et de Prisren, du pourtour de celui de Kosovo et du pays entre Pristina, Vouschistrn et Nisch. Dans toute cette contrée, des églises serbes en ruines attestent ce fait, et les Albanais Guegues sont venus remplir plus tard à moitié le vide laissé par les Slaves, sans imiter leur activité de travail.

Si on réunissait tous les Serbes de la Turquie, ceux de la Hongrie, de la Syrmie, ainsi que les Esclavons, les Croates et les Dalmates-Serbes, on arriverait à un peuple d'environ 5 millions; parmi ce nombre environ, 3 millions sont de la religion grecque, savoir: 1 million en Hongrie, 900,000 en Servie et 1 million dans les autres pays; parmi les deux autres millions, la moitié, d'autres disent les deux tiers, sont devenus mahométans en Bosnie, en Herzegovine, en Albanie, dans la Mœsie supérieure, et un bon tiers catholique romain forme les *Schokatz* dans l'Esclavonie, la Croatie turque et autrichienne, la Bosnie centrale, la Dalmatie, et le pays de Raguse (s. *Dobrovnik*).

Les Serbes, comme les Valaques, ne sont pas concentrés dans un pays à frontières naturelles, ou ont été forcés par l'augmentation de leur population, ou pour des raisons politiques, de franchir les barrières naturelles du pays qu'ils avaient conquis. Aussi, de même que les Valaques, ils ont la douleur de se voir séparés sous divers gouvernements, sans espoir probable d'une réunion, si ce n'est sous le sceptre autrichien, mais sans entrevoir la possibilité d'un régime purement national.

Les Schkipetares (Habitants des Rochers) ou Albanais (1), sont estimés par les statisticiens à 1,600,000 âmes, estimation très raisonnable et plutôt au-dessous qu'au-dessus de la réalité, quand on pense qu'ils s'étendent depuis l'Épire jusque dans la partie occidentale de la Mœsie supérieure, où ils se mêlent avec les Serbes, dans la plaine entre Prisren et Ipek, entre Vrania et Mitrovitza, tandis qu'ils occupent presque à eux seuls, sous le nom d'*Arnaoutes*, le pays aux sources du Lepenatz, les environs du Tzernoleva-Rieka, le bord S.-O. de la plaine de Pristina, la contrée entre Vrania, Guilan, Novo-Brdo, Pristina, Kratovo, Kourschoumli, Prekoplie et Medoka. D'une autre part, ils se mêlent aux Bosniaques, dans les montagnes entre l'Albanie et la Bosnie, comme à Kolaschin, sur la Tara, à Gousinie, à Plava, sur les bords supérieurs de l'Ibar, près de Roujai, dans le district de Souodol, et ils s'avancent même jusque sur les plateaux à l'O. et au S.-O. de Novibazar. Dans le district de Zeta, le long de la Moratscha et dans celui de Clementi, sur le Zem, ils se mélangent aux Monténégrins.

Enfin, le long de la frontière macédonienne, les Albanais s'associent peu aux Bulgares, à l'E. de la vallée des Dibres, mais davantage avec les Zinzares, au S. du lac d'Ochrida. Plus bas dans l'Épire, ils s'entremêlent encore davantage avec ces descendants des Valaques, et surtout avec les Grecs. Cette fusion est d'autant plus grande, qu'on avance vers le royaume

---

(1) T., s., v., g., *Arnaout*, a *Schkipetar* ou *Albanit*.

grec, de manière qu'il est difficile à la fin de distinguer les Grecs d'avec les Albanais, surtout lorsqu'ils sont tous deux chrétiens et alliés ensemble par des mariages.

Les Schkipetares descendant des anciens Illyriens, venus peut-être une fois de l'Asie, se divisent en peuplades, tribus et familles; comme c'est encore l'usage de certains peuples d'Orient, tels que les Turcomans; et comme c'était le cas pour les anciens Magyares et pour les Écossais. Leur séparation la plus tranchée est d'abord celle en Guegues et Toskes. La *Guegarik*, ou pays des Guegues, comprend la Haute-Albanie jusqu'au-delà d'Elbassan, ou au Scoumbi; ainsi que l'Arnaoutlouk, ou le pays des Arnaoutes de la Haute-Moesie. Le *Toskaria*, ou *Toslouk* des Turcs, est le nom donné à tout le reste de l'Albanie.

Les Guegues se subdivisent en *Arnaoutes* proprement dits, en Albanais-*Malsors*, ou plutôt *Malisors*, ou habitants des montagnes, en *Myrdites*, ou habitants du Myrdita, et en Guegues de Tirana, de Cavaia, d'Elbassan et d'Ochri. Les Toskes comprennent les véritables *Toskes* ou *Toskides* de la moyenne Albanie, du Mousaché, des environs de Berat et du Tomor, ou district de Tomoritza; les *Japides*, ou habitants de l'Acrocéraune et de ses environs, qui porte aussi le nom de *Japouria*, et les *Chamides*, ou habitants de la *Chamouria*, ou de la partie centrale de la Basse-Albanie, depuis Janina à la mer. Nous avons de plus entendu en Epire appeler certains Albanais *Liap*, nom cité aussi par MM. Urquhart et Fallmayer (1). On plaçait leur habitation dans le district de Cattlonias, entre Staria, Geortsche et Pliassa. Néanmoins, comme M. Pouqueville ne cite point cette tribu, et désigne à leur place les Vallaques Dassarets, il nous reste des doutes, si ce ne sont pas les mêmes que les Japides, avec lesquels ils partagent la taille médiocre, la figure repoussante et la saleté. On les dit plus méchants que les Chamides.

(1) Voyez *Spirit. of the East.*, chap 8, et *Geschichte der Halbinsel Morea*, vol. II, p. 242.

Les *Arnaoutes* habitent, comme nous venons de le dire, la partie occidentale de la Haute-Mœsie; les bords du bassin de Pristina et certaines montagnes du Paschalik de Novibazar, d'où ils s'étendent jusque sur les pentes élevées du Schar, en le dépassant même, car les villages de Vekhal et de Venza, sur le revers méridional, et les autres villages au-dessus de Kalkandel sont encore albanais. Dans la ville même de Kalkandel ils se mêlent aux Bulgares; tandis qu'aux environs de Prisren ces Albanais-musulmans sont associés aux véritables Guegues catholiques. Au fond, ces Albanais ne sont qu'une race bâtarde mélangée de beaucoup de sang serbe; comme les Grecs-Albanais de l'Épire. Ils sont venus prendre la place laissée par les émigrations des Serbes en 1690 et 1737. Leurs *Phis* ou tribus, les clans des Écossais, sont nombreuses: à Souharieka ce sont les Koutsch, à Mitrovitza les Gasch, à Bagniska, les Banialiourchi, etc.; tous descendants d'alliances mixtes albano-serbes. Des colonies albanaises semblables se retrouvent encore dans le Rhodope oriental, en Bulgarie, à Arnaoutkoi, près de Razgrad et dans l'Asie mineure.

Les *Albanais-Malisors*, en grande majorité catholiques, occupent le pays très montueux entre la Metoja ou la plaine de Peja ou d'Ipek et de Djakova, la Bosnie, le Drin et le Montenegro. Ils forment la principale population de Djakova et une partie de celle de Prisren (u. *Peseren*); ils peuplent Schosch, Schalia, Boga, Skrell, Drivasto, Hoti, Clementi, Groudi, Podgoritza, Spouge, etc., derniers bourgs où ils sont en bonne partie musulmans. Ils se divisent en *Phis* ou tribus nombreuses dont les plus connues et les plus considérables sont les Clement ou Clementi aux triples sources du Zem, les Groudi près de Podgoritza, les Triebetchi sur le Zem, les Bratoliesi ou frères, les Kopinik, les Bouzavoun, les Bogi, les Schalia, les Hoti, les Mogoul, les Skrell, les Schosch, les Bardi de la vallée du Drinassi avec les Drivastes, les Leporosei ou mangeurs de lapins au N. de cette vallée, les Grouemir (bonnes femmes), à l'E. du lac de Scutari, les Boukemir, les Castrat à Scutari et au-dessous de cette ville, etc. Ces derniers forment un des

Phis les plus forts. Les Malsors ont aussi l'habitude des Slaves, de vivre plusieurs familles réunies dans la même maison. On nous a cité chez ce peuple jusqu'à 16 familles alliées, réunies sous le même toit.

Les Clementi catholiques, appelés en slave *Klimenta* ou *Tzimirota*, sont aussi une tribu respectée, et comptent environ 200 maisons, distribuées dans les trois gros villages de Niktsche, de Seotzi et de Voukoli, situés chacun sur un des torrents qui forment le Zem. Nisch est le plus considérable et Seotzi a les habitants les plus sauvages, tandis que ceux de Niktsche passent pour les plus civilisés. Les pâtres des pâturages voisins de Kroutschevo appartiennent aussi à ce *Phis*, dont une partie passa en 1740 avec des Serbes et le patriarche Arsenius Joanovitsch IV en Syrmie, où ils fondèrent sur la Save entre Schabatz et Mitrovitza les villages de Ninkintze et de Herkovtze. Ils y sont connus encore sous le nom de *Klementiner* et ont conservé leur langue.

Les *Myrdites*, tous catholiques, occupent le pays entre Prisren, le Drin, Scodra (Scutari), Lesch, Croja, Tiran (Tirana), le Gabar-Balkan et la vallée des Dibres. Ils se divisent en trois grands *Phis*, savoir : les Myrdites proprement dits au S. du Drin, entre Prisren et Scutari, les *Doukagines*, au centre du pays de Myrdita, et un troisième, dont le nom nous est échappé, et habitant le reste du pays catholique. On distingue en outre ceux de Zadrina, de Maffi, d'Oros, de Mala-Fande, de Dibra, (s. *Dibran*), de Kolatschin, etc. Depuis l'émigration du fils de Skanderbeg en Italie, ou plutôt depuis 1593, les Myrdites reconnaissent pour chef ou capitaine l'aîné de la famille Doda, résidant à Oros. Ils peuvent mettre dix à douze mille hommes sous les armes, ce qui présupposerait, d'après l'exemple du Montenegro, une population au moins entre 65,000 et 70,000 âmes; or, si on ajoute à ce nombre les Malsors et les Castrats catholiques, on arriverait à avoir plus de cent mille âmes que leur religion disposerait à se soumettre à un prince catholique.

Le reste des Guegues sont en grande partie musulmans. Au

N.-O. de Scutari, ils forment mêlés à des Serbes les Antivariens, ou habitants de Tivar (s. *Bar*), les Dulcignotes ou habitants d'Olgoun, ceux de Lesch ou Alessio. Plus loin au S., ils constituent à eux seuls la population de Krouja (Croje), de Tiran, de Douratzo (a. *Dourtz*), de Cavaja, d'Elbassan, de la vallée du Scoumbi jusque vers Molecha et des bords occidentaux du lac d'Ochri, mais ils se mêlent déjà aux Bulgares à Ochri et dans les Dibres.

Les Albanais *Toskes* sont aussi partagés en *phis*, appelés dans l'Epire *Phara*, et prenant surtout leurs noms de villages. Les plus célèbres sont les Toskes du Mousaché, du Tomoritza, les Japides-Doukates, les Japides-Mali-Skroueles ou têtes nues et d'Argenik, ceux de Chimèra', les Abantes de Souschista, les Dangli à l'E. de Permet (*Premiti*), ceux de Klisoura, de Tepedelen, de Delvino, de Belboudga, de Selfidsché, du Mont-Chamousi, etc. Plus au S. sont les Phares des Souliotes grecs, des Parganiotes, etc.

Parmi les Toskes il y a beaucoup de religionnaires grecs, quoique les Albanais musulmans se trouvent en bien plus grand nombre parmi eux que parmi les Guegues. Mais en général le mélange avec des Grecs et des Zinzares et leur apostasie purement intéressée les rendent peu fervents dans leur mahométanisme, surtout sur les côtes. Les Japides et les Souliotes sont de la religion grecque, et tiennent beaucoup à leur distinction en *Phares*, dans chacun desquels on poursuit le cousinage aussi loin que dans les anciens clans d'Ecosse, et on a soin de conserver la mémoire des personnages distingués.

Les Albanais sont donc comme les Serbes partagés en trois camps par diverses religions, mais ils ont au moins le bonheur de vivre sous le même gouvernement. D'une autre part, la disposition allongée et étroite de leur pays a empêché de tout temps qu'il fût sous un seul chef national, de manière qu'il y a eu toujours des chefs rivaux, les uns dans l'Epire, les autres dans le Mousaché et dans la Haute-Albanie. La différence de la religion catholique du Guegue et de la religion grecque du Toske est venue s'ajouter à cette jalousie, de ma-

nière que ces deux divisions des Albanais ont fini par ne pouvoir se souffrir.

Depuis des siècles, les Guegues et les Toskes peuvent trouver à s'accorder avec des individus d'autres nations, mais ils ne sont jamais long-temps associés sans se disputer et en venir même à des voies de fait. La différence de religion n'existât-elle même pas, la question de suprématie suffit pour détruire la bonne harmonie entre des Guegues et des Toskes, même tous deux musulmans. Le Toske est l'ami du Grec, le Guegue leur ennemi; de là ce peu d'accord entre les troupes composées de ces deux peuplades. C'est ce qui explique comment, en 1823, le Toske Omer-Vrionis put par ses intrigues paralyser ou détruire la belle armée guegue de Moustapha-Pascha de Scutari, et l'avantage de Bozzaris et des autres capitaines grecs sur ces masses composées d'éléments ennemis les uns des autres. Cette particularité de caractère pourrait dans certaines éventualités avoir les plus graves conséquences pour l'Albanie, et séparer en deux parties bien distinctes un peuple parlant cependant la même langue.

Les Myrdites et les Malsores aiment les Européens, et surtout les Italiens et les Allemands, à cause qu'ils sont leur coreligionnaires. Un catholique est plus en sûreté au milieu de ce peuple sauvage qu'un mahométan. Nous avons vu à Scutari une pauvre paysanne qui avait apporté au marché divers fruits, et s'était réservé des fraises dans un cornet d'écorce d'arbre. Un Turc, un Albanais, voulurent lui acheter ces fraises, mais elle refusa leur offre, quand, voyant par hasard passer un de nos domestiques, un Allemand, elle l'appela pour lui en faire présent, uniquement pour lui marquer le plaisir qu'elle avait de voir des Allemands.

Quoi qu'il en soit de ces beaux peuples, il est évident qu'ils ne jouissent point de la civilisation, à laquelle les appellent leurs hautes qualités, comme l'ont déjà prouvé leurs colonies à Hydra et Spetzia, et comme le font juger leurs figures.

D'après les révolutions politiques par lesquelles ont passé

les *Grecs* (1), on peut se demander quel peuple on doit comprendre sous ce nom, puisque les différences du grec moderne et du grec ancien indiquent que les Hellènes ont disparu presque entièrement pour faire place à une race bâtarde. Les habitants de la Grèce actuelle ne sont presque plus qu'un mélange hétérogène de Slaves, d'Albanais, de Valaques, de Grecs byzantins et d'Asie ; mais en outre, surtout dans le pays plat et sur les côtes, le sang grec actuel est mêlé çà et là de sang arabe, de sang turc et de sang français ou italien. Par suite des événements politiques, les Grecs du Bosphore et d'Asie sont peut-être les restes les plus pures des anciens Hellènes ; mais la corruption de leur langage montre assez la dégénération qu'a éprouvée aussi leur race par le mélange de divers sangs. Néanmoins, les Grecs de la Turquie forment un peuple à part qu'on ne peut confondre ni avec les Serbes ou les Bulgares, ni même avec les Albanais ou les Valaques. Ils offrent des caractères et surtout des aptitudes particulières qu'on ne retrouve pas parmi les autres nations de cet empire, de manière qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître en eux un reste de l'ancien sang grec asiatique, du moins si on ne veut admettre presque aucun reste du sang hellène.

D'une autre part, ceux-là sont dans une grave erreur qui semblent prétendre que les Grecs ne sont pas une nation, parce que les publicistes peuvent prouver la destruction presque totale des anciens Hellènes. Si les qualités de ces derniers sont hors de question, il n'en est pas moins vrai que leur souvenir anime encore actuellement les Grecs actuels et sert d'aliment à leur patriotisme. Si les Grecs modernes ne se conduisent pas quelquefois avec l'enthousiasme patriotique des Hellènes, Athènes, le Parnasse, l'Olympe, Tempé et tant d'autres lieux célèbres, sont pour eux des lieux sacrés. Les Grecs sont, sous certains rapports, nous en convenons, un peuple totalement différent des anciens Hellènes ; cependant

(1) T. *Ouroum*, s. *Grk*, a *Gherk*, a.tosk. *Ellèn*, v. *Grek*, g. *Ellèn*.

c'est un peuple ayant des idées si arrêtées et des usages si distincts des nôtres, que pour pouvoir réussir à le régir, il faut laisser en Europe son vieil homme, et devenir Grec de cœur et d'âme, c'est-à-dire n'aimer que ce qui est grec, et avoir même un certain mépris pour l'occident, tout en étant prêt à profiter de quelques parties de sa civilisation. Un peuple qu'on ne peut pas transformer à sa guise en européen ne peut pas être mis au nombre de ces peuples bâtards, tels que ceux de l'évêché de Bâle, de la Savoie ou de la Belgique, dont la nationalité peut être abandonnée à la décision d'un congrès de souverains. Ensuite il ne faut pas oublier que chaque siècle a ses exigences; qu'une série d'événements politiques modifient les nations, de manière que les anciens Hellènes n'eussent-ils pas été détruits, n'offriraient plus le même aspect que jadis.

Dans ce moment même, la révolution grecque n'est pas achevée, soit parce qu'on n'a pas appelé encore tout ce peuple à la renaissance de la nationalité, soit parce qu'on n'a cessé de le chicaner du dehors, ou par des essais malencontreux de gouvernement et de bureaucratie contraires à ses idées. S'ils ont résisté si long-temps aux mahométans, et ont trouvé dans la foi de leur père le moyen de s'en isoler, malgré la nécessité de vivre sous leur pesant joug, ils se consolent maintenant par l'idée qu'ils pourront un jour être délivrés complétement des entraves que les Européens mettent au développement de leurs idées particulières sur la civilisation.

Les Grecs habitent d'abord toute la plaine méridionale de la Thrace et la chaîne côtière de la mer Noire. On les trouve dans le Tekir-Dagh, sur les bords de la Maritza, au-dessous d'Andrinople et dans cette grande ville, ainsi qu'à Philippopoli et Eski-Sagra. Mélangés à des Bulgares et des Asiatiques, ils forment la population au S. du Rhodope, dans toute la Chalcide, à Seres et à Salonique; dans le S.-O. de la Macédoine, ou le bassin inférieur de l'Indge-Karasou, ils se mêlent à des Turcs, des Zinzares et des Bulgares, tout en formant un noyau considérable de la population, jusque vers Schatista et Castoria. La

Thessalie est un pays éminemment grec ; car les Musulmans n'y sont pas nombreux et concentrés à Larisse et dans quelques bourgs, et les autres habitants sont des Zinzares, amis des Grecs et de l'église orientale comme eux. Enfin, dans l'Épire, les Grecs se mélangent aux Albanais depuis les frontières du royaume grec, jusque vers Konitza et Premiti, de manière que cependant beaucoup de villages sont purement grecs, et que le mélange n'a lieu surtout que dans les bourgs et les villes. Les soldats irréguliers de l'Épire s'appellent Palicares, comme en Grèce, et la langue grecque est non seulement comprise par beaucoup d'Albanais, mais encore employée indistinctement avec un dialecte albanais, qui est fort mêlé de mots grecs. Les paschas sont même obligés de faire écrire les *boyourdis* en grec, pour qu'ils soient compris des postes de gendarmes.

Les statisticiens ne voudraient compter que 200,000 Grecs à Constantinople, 300,000 en Macédoine et 400,000 dans les autres provinces. Nous croirions qu'il y en a davantage, au moins dans la Thrace, et qu'un million de Grecs seraient encore sous le sceptre du sultan.

Un peuple qu'on a de la peine à distinguer quelquefois des Grecs, ce sont les *Zinzares*, ou Valaques établis depuis très long-temps en Turquie, et dispersés comme les Grecs, isolément en famille, dans bien des localités et des villes de la Turquie, où ils font preuve de l'industrie commerciale qui est propre à ces deux peuples.

Les Valaques ou Zinzares du S.-O. de la Turquie et de la Grèce parlent la même langue corrompue et mélangée de grec que les habitants de la Valachie, et ils sont fiers comme eux de porter le nom de *Romaen* ou *Romounis*, ou *Roumani*. Ceux du Pinde s'appellent *Megalo-Vlachites*, ce qui rappelle le nom de la Grande-Valachie, sur le Danube. Les Slaves les nomment Zinzares, parce qu'ils substituent au *tsch* des Valaques le *tz*; ainsi ils diront *Zinz*, au lieu de *Tschintsch*. Tout le monde semble d'accord pour ne voir dans les Valaques du Danube que des restes de colonies romaines, mêlées avec des

Daces ; mais la langue valaque contenant beaucoup de mots slaves ; et l'empire d'orient n'ayant été envahi par les Slaves que dans les VI[e] ou VII[e] siècles, il paraît très probable que les Valaques du S.-O. de la Turquie ne sont que des colonies postérieures à cette époque et établies au X[e] siècle. D'ailleurs on n'a qu'à comparer les figures, la stature et le caractère des Zinzares et des Valaques pour y reconnaître le même peuple.

Les Zinzares se diviseraient, d'après M. Pouqueville, en Valaques *Perrhebiens*, Valaques *Brouzi*, Valaques *Massarets* ou *Dassarets*, et Valaques *Boui* ou *Boviens*. Les premiers sont les habitants du mont Grammos ou du Pinde et de ses contreforts. Ainsi ils habitent une douzaine de villages du district de Zagorie, près de Janina. (Voyez *Voyage de M. Pouqueville*, vol. I, pag. 209). Ce sont aussi bien des bergers avec des nombreux troupeaux, que des citadins commerçants ou industriels. Leur bourgs principaux sont Kroupistas, Loubiscos, sous le mont Desnicó, Smiksi, Tista, Polyanos, Metzovo, Milias, Papingos près du mont Mertchica, Malacussi (a. *Malakasch*), avec plusieurs villages voisins, Calarites et Syraco. Ils sont mêlés encore aux Grecs à Schatista et Kojani.

Les Zinzares *Brouzi* habitent sur l'Aspropotamos et l'Achelous à Lepenitza, à Velitzani, à Doglianì, à Grania ; à Pyrrha, à Kardiki, à Desi, à Tifloseli, à Scamnai, à Agrapha, entre les affluents supérieurs du Fidaris et près du lac Sarovitza. Les Valaques *Dassarets* se trouvent à Vlacho-Klisoura, à l'O. de Castoria, ils sont disséminés au S. du lac de Castoria, dans les cantons de Geortsche, de Bilischta, de Caulonias, de l'ancienne ville ruinée de Voschopolis ; de Perivoli, d'Ardeta, de San-Marina, d'Anaselitzas, entre Berat et Klisoura, et çà et là dans le Mousaché septentrional. Les Valaques *Boui* ou *Boviens* sont surtout ceux du royaume grec ; on les trouve comme bergers dans les montagnes de Carpenitza, de Patradgik (g. *Nea-Patra*) ; de Zeitoun (t. *Isdin*), dans le mont Saromata, ou l'Œta, dans la montagne d'Aninos, dans le Liakoura-Oros ou Parnasse, sur le Céphise dans la Phocide, dans l'Attique,

dans l'île de Négrepont et jusqu'en Morée. Ils se sont plus mêlés avec des Albanais ou des Grecs que les autres tribus. Les statisticiens voudraient élever le nombre des Zinzares en Turquie à 600,000, nombre que nous croyons exagéré de près de moitié.

Les *Turcs* (1) sont épars dans toute la Turquie, puisque ce sont eux qui remplissent presque toutes les charges importantes, et qu'ils forment les seigneurs de campagne dans les pays chrétiens. De plus, leur dissémination y a été favorisée et y est encore entretenue par leur droit d'exercer seuls certains métiers ou leur goût pour certaines professions, telle que celles de sellier, d'armurier, de maréchal-ferrant, de cafetier, de fabricant de pipes, etc. On les distingue en véritables Turcs d'Asie, les *Anadolou-Osmanli*, les *Mandgiouk* (2), et en Bulgares, Grecs ou Zingares, devenus musulmans ou les *Pomaks*. Les Slaves les appellent en terme de mépris *Baliq*, de *badlji*, maladie des yeux. La figure seule distingue très souvent ces deux sortes de Turcs, dont celui d'Asie a presque toujours l'avantage des formes corporelles. D'une autre part, il est impossible de les séparer dans l'énumération des lieux principaux qu'ils habitent. On reconnaît aisément les villages turcs aux mosquées, aux cimetières, et même à leurs noms; néanmoins, la plupart des villages musulmans renfermant des habitants chrétiens, on ne peut rien déduire d'exclusif de simples dénominations.

Le plus grand nombre des Turcs est toujours resté concentré dans la partie orientale de l'empire, c'est-à-dire à Constantinople, à Andrinople, ainsi que dans quelques autres villes et villages de la Thrace. Parmi ces dernières localités, nous devons surtout mentionner Islivné et Janboli, où il y a très peu de Bulgares ou de Grecs, le bourg de Jéni-Sagra, Jenidsche-Kizir

(1) T. *Osmanli*, s. *Tourtschin* ou *Tourka*, a. et v. *Tourk*, g. *Tourkos*.

(2) De là vient l'adjectif slave *Manovi*, c'est-à-dire du turc d'Asie.

laghad, Tatarbazardschik, Loule-Bourgas, Tschirmen, Fered, Moustapha-Pascha, Eski-Sagra, Philipopoli, etc., les villages musulmans de Schekerli (de Sucre), entre Kezanlik et Tschipka, de Hadidge, d'Assoli, de Mengeli entre Jeni-Sagra et Janboli, etc.

Dans le Rhodope se trouvent les villages turcs d'Aladjalar, d'Otludsildgi, de Despot-Jailak, de Bataghi et ceux indiqués comme des villages d'Arnaoutes près de Kopatscha dans le haut de la vallée de l'Arda.

Dans la Bulgarie orientale, on trouve aussi une population musulmane très compacte dans les villes de Schoumla, de Razgrad, d'Eski-Djoumaa, d'Osman-Bazar, d'Eski-Stamboul, de Selvi et même de Lovdscha. Il y a dans ces environs aussi assez de villages turcs comme Utjuler, Boualkesen, Buratlare (entre Razgrad et Schoumla), Jakova à 5 l. au S. de cette dernière ville, etc. D'autres villages sont épars çà et là comme ceux de Gœrmesi et d'Aghindjilar (*Aghdjlar*) entre Selvi (pour *Serv*, cypresse) et Lovdscha, les deux villages d'Isvor (source), entre cette dernière ville et Vikrar. Parmi ces Musulmans, il y en a beaucoup dont l'extérieur indique leur origine slave. Aussi le district de Lovdscha porte en particulier pour cela le nom de *Pomak-Naia*. Enfin, il y a assez de Turcs dans toutes les grandes villes des bords du Danube, comme à Widdin, Nikopoli (t. *Nikopi*), Routschouk, Silistria, Hirsova, Isakischa et Babadagh.

Dans le S.-E. de la Macédoine, entre Verria, Servia et Kojani, il y a plusieurs villages musulmans, tels que Jenouslou, Dijile, Ak-bounar, Kajali, Hadja-Matler, au N. de Kojani, etc.; ce ne sont que des descendants de colonies de Coniarides asiatiques établies en 1390. Dans le N.-E. de la Thessalie, il en existe encore comme à Baba dans la vallée de Tempé, à Jeschiler (vert), à Osmanli (turc), à Nidge beg-Tschiftlik, à Capgilar, à Topouslar, à Djoukhane, à Hadgia, à Hadgi-Baschi (chef des gens ayant été à la Mecque) et à Kiolelar près de Detschiani, etc. Il y a aussi assez de Musulmans à Larisse.

Dans le reste de la Turquie, il n'y a guère de villages et encore moins de villes à proprement parler turques; mais à l'excep-

tion de la Servie, il y a partout plus ou moins de Musulmans, dans toutes les villes, les grands bourgs, et même assez souvent dans les petits bourgs il y a au moins quelque employé mahométan.

En Servie, depuis le traité d'Ackermann, les Musulmans ne peuvent posséder d'immeubles et résider que dans les six villes ou forteresses de Belgrade, de Semendria, du Nouveau-Orschova, de Schabatz, de Sokol et d'Oujitze. Ils y sont confinés vraiment dans des citadelles ou des châteaux, à l'exception de Belgrade, d'Oujitze et de Sokol, où ils habitent aussi en ville. Sokol et un petit territoir adjacent est même encore purement musulman, sans mélange de Serbes, et gouverné par un voivode, nommé par le pascha de Belgrade. On y compte environ 400 maisons ou 1,600 à 2,000 habitants.

Les Turcs sont en plus grand nombre à Belgrade, où ils possèdent ou occupent 800 maisons, tandis qu'à Oujitze ils n'en ont qu'environ 300 à 400, et à Semendria ainsi qu'à Schabatz environ 200. Ainsi chaque maison contenant de 4 à 5 personnes, on peut admettre à Belgrade au moins 2,500 Musulmans, ce qui ferait avec la garnison 5 à 7,000, suivant la force de cette dernière. A Oujitze, il y en aurait plus de 2,600, à Schabatz 7 à 800, à Semendria 800 ; d'autres personnes élèvent à 2,000 la population turque de ces deux châteaux, en y comprenant les garnisons, ce qui est exagéré ; car ces dernières se réduisent à quelques soldats. Ainsi, il y aurait encore en Servie au moins 10,400, et au plus 14,000 Musulmans, dont deux tiers au moins sont des Bosniaques; et faisant abstraction des garnisons, on ne trouve parmi les autres que très peu de Turcs d'Asie.

Depuis le traité d'Ackermann les Turcs ont perdu trois villes, où il y avait assez de Musulmans, savoir : Tchoupria, où il y en avait 1,500; Hassan-Pascha-Palanka, où on en comptait 200 et Krouschevatz. Du reste, les conditions stipulées par ce traité n'ont pas été exécutées toutes avec rigueur, car le prince Milosch a eu toujours la fine politique de ménager les Musulmans. Ainsi, on trouve encore quelques Turcs à Krouschevatz; conformément à ladite convention, les cloches des églises ont

été déterrées partout, excepté à Oujitzé, et les Musulmans n'ont pas encore vendu leurs propriétés dans la ville de Belgrade, comme le traité les a forcés de le faire ailleurs. Le prince leur avait accordé un délai de six ans pour ces ventes, mais le terme écoulé, il y en avait encore beaucoup à faire à Belgrade; d'autant plus que le pascha le défendait à ses subordonnés. Après d'assez longs débats et une décision de l'autocrate de Russie, le traité a été interprété de manière à comprendre la partie anciennement fortifiée de la ville de Belgrade dans le rayon de la forteresse, ce qui fait que les Turcs sont restés et gênent tellement les embellissements projetés, que le prince a placé toutes ses nouvelles constructions hors de l'enceinte des remparts, sur un côté, le long de la Save. Ainsi, la grande place, jadis un cimetière, ne peut être aplanie ni pavée, et reste garnie de maisons en ruines, etc.

Les Turcs sont aussi extrêmement clair-semés dans la Bulgarie occidentale, la Mœsie inférieure et supérieure. Si on supprimait les *spahis* ou petits seigneurs de campagne, on n'en trouverait plus, comme en Servie, que dans quelques grandes villes, comme à Pristina, Vrania, Leskovatz, Nisch, Scharkoë, Sophie, Ichtiman, Etropol, Bergovdscha (s. *Bergovatz*), Drenovdsche (s. *Drenovatz*), Lovdscha, Selvi et Widdin.

En Bosnie, il n'y a guère que des employés du gouvernement et quelques professionistes qui soient Turcs; l'antipathie des deux peuples, quoique de même religion, est trop grande pour avoir jamais permis l'établissement en Bosnie d'un nombre considérable de Turcs d'Asie ou de la Thrace. Il en est de même en Albanie, en Macédoine et en Thessalie, où ils sont groupés surtout dans quelques villes, comme à Janina, Tricala, Larisse, Ochri, Monastir, Sarigol, Salonique, Seres, Kavala, Jenidsche-Karasou, Djoumaa (3 1/2 l. N. de Seres), Ostroumdscha (s. *Stroumnitza*), Istib, Uskioub, Kostendil, Doubnitza et Djoumaa.

Des statisticiens pensent ne devoir élever le nombre des Turcs bulgares, grecs et asiatiques, en Europe, qu'à 700,000, c'est-à-dire environ le tiers de la population musulmane, ou

plus du dixième de celle qui est chrétienne. Ce nombre me paraît trop petit, puisque la population turque de Constantinople, du Bosphore et d'Andrinople doit bien faire déjà de 3 à 400,000 âmes, et qu'on en retrouve dans tant d'endroits, surtout de la Turquie orientale.

Il nous paraît résulter de la vie et des habitudes turques, que jadis les Osmanlis ont dû être plus nombreux en Europe qu'à présent, mais sans tenir compte du nombre comparatif des chrétiens existant alors dans l'empire. Ces derniers produisent généralement plus d'enfants que les Turcs, vu que la polygamie leur est défendue; que les Turcs ont plus de raisons de rester célibataires que les Rayas; que les mariages de ces derniers sont moins coûteux que ceux des Ottomans; que la vie sédentaire de ces derniers diminue leur pouvoir générateur. De plus les armées ne se recrutent que de musulmans, tandis qu'il n'y a de chrétiens que parmi les matelots. La peste enlève plus de Turcs que de chrétiens, parce que ces derniers prennent plus de soins de l'éviter. Ces particularités pourraient avoir une telle influence dans la suite des siècles, que sans la translation de Turcs asiatiques en Europe, le sultan pourrait à la fin se trouver n'avoir plus que des sujets chrétiens, slaves ou albanais, et des Bosniaques musulmans en Europe. M. Burrachia a donc dit fort justement que s'il y avait en Turquie des tableaux statistiques de naissance et de mort, on pourrait fixer l'époque de l'extinction de la race turque en Europe. Il y règne une grande mortalité, et la Porte ne cesse d'avoir des guerres à soutenir.

Une cause tend à présent à diminuer un peu l'augmentation de la population en Turquie, pour la partie slave et grecque; savoir : les émigrations qui ont lieu de la Bulgarie, de la Haute-Albanie et de la Bosnie en Servie, dont la population a ainsi dépassé 900,000 âmes; et celle des Albanais grecs et des Grecs de la Thessalie et de la Macédoine dans le royaume de la Grèce, qui, depuis les derniers recensements, compte 846,000 habitants distribués dans 468 communes. On peut même s'attendre que le nombre de ces émigrants deviendrait

bien plus considérable, si le désordre se remettait dans l'administration des paschaliks.

Or, en examinant de près les Turcs, même de la Thrace et de la Bulgarie, on y reconnait un sang fort mélangé. Ce ne sont souvent plus ces belles figures et ces formes asiatiques, mais de véritables Bulgares, des Zingares basanés, ou des Grecs turcs, parlant chacun, outre leur langue, le bulgare ou le grec. Les intérêts de cette partie des Turcs d'Europe s'éloignent déjà un peu de ceux des Osmanlis véritables d'Asie. Ils ont contracté des liens de famille avec les Rayas du pays, et ne fraternisent plus avec les Turcs d'Asie que sous les rapports de la religion et du pouvoir, puisqu'ils élèvent contre eux des critiques que tout bon patriote turc d'Asie appellerait antinationales. Les Rayas préfèrent en général l'administration juste, quoique nonchalante, des Turcs d'Asie à celle des Turcs d'Europe ou des Bulgares ou Bosniaques musulmans, parce qu'ils montrent plus de partialité, et sont quelquefois plus difficiles à tromper par leur connaissance des usages du pays et des localités.

Si dans le cas d'une rébellion des autres sujets turcs on assurait aux Turcs européens leurs propriétés immobilières et le libre exercice de leur religion, ils deviendraient aisément les antagonistes des Turcs d'Asie, ou du moins ils n'empêcheraient pas leur expulsion de l'Europe. Ces derniers connaissent très bien cette particularité de l'esprit public; d'ailleurs les formes étrangères de ces Turcs européens décèlent tout de suite aux Turcs d'Asie le fond de leurs pensées, et ils règlent leur conduite là-dessus, même dans leurs visites et leurs réceptions obligées.

Aucun pays de l'Europe ne possède plus de *Zingares* ou Bohémiens (1), qui s'appellent entre eux *Romnitschel*, c'est-à-dire hommes nés de la femme, qui dans leur langue se

(1) T. *Zigan*, s. *Tziganin*, a. *Gift* ou *Madiip*; v. *Zigan*, g. *Aigyptios*, ou *Gyphtos* ou *Ziganos*.

nomme *Romni*. Grellmann a prouvé, par leur langage et leurs usages, que c'était des Parias de l'Indostan qui avaient émigré en 1408 ou 1409, lors de l'invasion de ce pays par Timour, et qui sont venus en Europe par la Turquie d'Asie. La Valachie et la Bulgarie paraissent en avoir le plus, il y en a assez en Thrace; mais les autres provinces turques en ont moins, ce qui paraît surtout le cas en Albanie et Bosnie.

Ce peuple singulier de l'Indostan est estimé arbitrairement en Turquie au nombre trop haut de 200,000, quoiqu'il compose, même çà et là, presque à lui seul des villages, comme par exemple Hebibdsche, près d'Andrinople, Voidinico, dans le Pinde, etc. Nous ne croyons pas être au-dessous de la vérité en prétendant que plus de la moitié, ou même les deux tiers, ont quitté la vie nomade et se sont amalgamés surtout avec les Turcs, comme les maîtres du pays. Aussi les Zingares se disent-ils la plupart musulmans, sans se faire pour cela plus de scrupule de devenir grecs ou catholiques, suivant que leurs intérêts le demandent. D'après leur apparente loi musulmane, ils n'ont pu guère contracter des liens de parenté qu'avec des Turcs; mais on s'efforce toujours de retrouver dans les traits ou la conduite des enfants de sang ainsi mélangé quelque chose de zingare. Les Turcs, comme les chrétiens, les méprisent tellement, qu'ils ne mangent jamais ni les uns ni les autres à la table avec des Zingares, et qu'ils ne veulent pas boire même dans le même verre que ces derniers. Les Zingares nomades (s. *Gourbet*) ne se trouvent guère plus qu'en Bulgarie, en Valachie et dans le Mousaché.

Si en Pologne, en Gallicie, en Transylvanie et dans les provinces transdanubiennes, le juif (1) tient auberge, ou est souvent le factotum d'un village, en Turquie il est relégué dans les grandes villes, où il peut exercer pleinement son ap-

(1) T. *Yahoudi*, ou plutôt en terme de mépris *Tschifout*, s. *Iidov* ou *Tschivoutin*, a. *Joudaio*, v. *Schidov*, g. *Joudaios* ou *Ebraios*.

titude pour les spéculations commerciales, et satisfaire trop souvent son triste penchant pour l'usure et l'avarice.

Constantinople, Andrinople, Gallipoli, Salonique, Bitoglia, Larisse, Janina, Bosna-Seraj, Belgrade, Widdin, Bukarest, et les autres grandes villes des bords du Danube, sont les principaux lieux où on rencontre cette sorte de gens, dont des individus isolés se trouvent dans beaucoup d'autres villes ou bourgs. Certaines villes comme Scutari, Prisren et Elbassan en Haute-Albanie sont délivrées de cette engeance rapace. A Belgrade, au contraire, ils pullulent, parce que des juifs autrichiens se font Serbes, pour pouvoir venir ensuite en Autriche et y jouir comme étrangers d'avantages qu'ils n'auraient pas comme indigènes. On a élevé leur nombre en Turquie à 250,000, ce qui est peut-être trop peu. Un bon nombre est issu des Hébreux, chassés d'Espagne au commencement du XVIe siècle par un fanatisme aveugle. Leur argent et leur industrie a profité à la Turquie, où ils sont souvent dans l'intérieur d'utiles drogmans.

Les *Arméniens* (1), quoique ayant beaucoup de rapport avec les Turcs, leurs compatriotes, sont relégués surtout à Constantinople et dans quelques villes de commerce, comme Andrinople, Philippopoli et Salonique. On n'en voudrait compter en Turquie que 100,000, ce qui est peut-être au-dessous de la vérité.

Enfin, il y a, dit-on, en Turquie 60,000 Francs ou Européens de diverses nations. Ce sont surtout des *Italiens*, des *Dalmates*, des *Illyriens*, des *Hongrois*, des *Allemands*, des *Français*, des *Anglais*, etc. Ils sont distribués surtout en Valachie, à Constantinople, à Seres, à Salonique, à Scutari, à Durazzo, à Aulone et en Servie. Dans ce dernier pays, la grande masse des étrangers sont des Serbes-Hongrois, quelques Allemands et des Dalmates; mais en Valachie, il y a de véritables colonies hongroises, illyriennes ou valaques qui sont sous la

(1) T. *Ermeni*, s. *Jermeni*, a. *Ermeni*. v. *Armeni*, g. *Armenos*.

protection du consulat autrichien. Depuis nombre d'années on est dans l'habitude d'envoyer depuis la Transylvanie des bestiaux sur des pâturages valaques. En Bosnie et en Servie on rencontre çà et là des déserteurs hongrois établis depuis plus ou moins long-temps dans ces pays. Jusqu'ici le gouvernement autrichien n'a conclu qu'avec la Servie un traité pour l'extradition réciproque des malfaiteurs; mais le gouvernement serbe, désireux de peupler le pays, en ouvre la porte à tous ceux qui n'ont pas commis de grands crimes. En 1837, le pacha de Scutari a eu égard pour la première fois à des réclamations faites par l'autorité autrichienne à Cattaro, relativement à des déserteurs, et en a livré deux. Il est aussi arrivé que des malfaiteurs ont été remis aux Turcs par les autorités de Dalmatie, ou le cas contraire.

Les droits extraordinaires de protection que les consuls se sont arrogés en Turquie petit à petit et par la force des circonstances, font que la dénomination de Francs s'étend même assez souvent à des personnes ou des familles bulgares, grecques ou autres, qui en Europe seraient réputées des sujets du pays où elles seraient établies ; c'est ce qui augmente surtout le nombre des Francs. Mais si le gouvernement turc parvenait une fois à s'européaniser entièrement, il ne souffrirait pas plus cette atteinte à son indépendance que les autres empires. Dans l'état actuel, au contraire, les prérogatives des consulats, quoique quelquefois exploitées pour des intérêts bas, privés ou politiques, sont la plus grande garantie de sûreté des Francs en Turquie, et leur laissent une latitude extrême de liberté civile. Ce n'est qu'en Turquie qu'un étranger peut ainsi se permettre des choses qui sont défendues par les lois aux nationaux. Néanmoins, une autre singularité est la défense faite aux Francs d'acheter des immeubles sous leur propre nom.

Résumant les nombres des diverses populations de Turquie on obtient le tableau suivant :

Valaques. { Valachie 1859	2,402,027		
{ Moldavie 1858	1,419,105		
Total. . . .	3,821,132	ou au plus. .	3,850,000
Serbes de Servie.	886,000		889,600
Musulmans en Servie. . . .	10,400		14,000
Bosniaques.	700,000	dont 650,000	800,000
Herzegoviniens.	500,000	ou 866,000	
Croates.	200,000	sont musul.	400,000
Monténégrins.	100,000		
Bulgares.	4,500,000		
Albanais.	1,600,000		
Grecs.	900,000		1,000,000
Zinzares.	500,000		600,000
Turcs.	700,000		
Arméniens.	100,000		
Juifs.	250,000		
Zingares.	150,000		200,000
Etrangers ou Européens. . .	60,000		
	14,577.552	ou au plus. .	15,572,400

§ 2. Langues des habitants de la Turquie d'Europe.

La *langue turque* est naturellement celle qui est là plus répandue, puisqu'elle est celle des gouvernants. La plupart des Bulgares et des Grecs de la Thrace et de la Macédoine la comprennent, mais il n'en est pas de même des Serbes ni des Bosniaques, et surtout encore moins des Albanais. Ces trois derniers peuples, surtout les deux derniers, affectent même de ne pas comprendre le turc, lorsqu'ils saisissent au moins le sens de quelques phrases. S'ils répondent, le Serbe et le Bosniaque le feront en serbe, et le Schkipetare en albanais, ou même plutôt en slave, s'il le sait, qu'en turc.

Le turc est pourtant une langue belle, expressive, brève, aisée à parler, mais moins facile à écrire. La meilleure prononciation en paraît être celle de Constantinople; dans les provinces, il y a, outre des échanges dans les lettres, des mots et surtout des abréviations ou accentuations particulières, des tournures de phrases et des emprunts faits aux langues slave et grecque. De tous les habitants de la Turquie, les Arméniens parlent le

mieux le turc, et les Grecs le plus mal, parce qu'il y a certains mots que ces derniers ne réussissent pas à prononcer comme les Turcs, de manière qu'on les reconnaît tout aussi vite que l'Italien distingue le Sicilien par la prononciation d'un seul mot, par exemple de celui de cerise.

Le *slave* est une langue moins riche que le turc dans les temps des verbes, et plus difficile par l'accord obligé de la finale de l'adjectif avec le substantif, de celle des participes avec le mot principal de la phrase, et en particulier du participe entrant dans la composition des prétérits avec ce dernier. L'article y manque comme en turc, et il y a trois genres comme en latin. Il y a à peu près, comme en russe, quatre déclinaisons, deux verbes auxiliaires et une conjugaison active, qui sert en même temps pour le passif et le déponent. Elle s'écrit avec 31 ou 43 lettres, en employant l'écriture cyrille. Cette langue est celle des Serbes; les Bulgares parleraient le même langage sans certaines variations dans la prononciation d'un bon nombre de mots, et si chacun de ces peuples n'avait préféré pour désigner certains objets, certains mots à d'autres, ou certaines abréviations. Ainsi le Serbe dit pour mère *Mati*, pour fille *Devoika*, pour le coude *Lakat*, pour la maîtresse du logis *Koutschianitza*, pour le cri *Vika*, pour une assiette *Tanjir*, etc.; tandis que le Bulgare remplace ces mots par ceux de *Maïka*, de *Moma*, de *Lokot*, de *Boba*, de *Schoum* et de *Schan* (1). De plus, comme certains Allemands du nord, les Bulgares paraissent faire des fautes de grammaire, en n'accordant pas les adjectifs avec les substantifs; ainsi ils diront *Souvo-Planina* à la place de *Souva-Planina*, la montagne sèche, etc. La langue bulgare se rapproche plus du russe que celle des Serbes, et est moins agréable à l'oreille que le dialecte serbe, réputé le plus doux de tous ceux des Slaves. Ainsi le *tz* se change souvent en *tsch*,

(1) M. Vouk Stephanovitch a publié une comparaison de cette langue avec les langues serbe et russe sous le titre de *Dodatak k sanktpeterb. sravnitel. rietschnitz. svijou jezika i nerjetschija c osobitim ogledima boulgarskog jezika*. Vienne, 1822, in-4°.

le b devient un *p*; on dira ainsi Doupnitza au lieu de Doubnitza, etc. La chose la plus curieuse dans le langage bulgare, c'est que ce peuple, d'origine tartare, ait adopté si complétement la langue slave, et n'ait conservé presque aucun mot de son ancienne langue, ni même de ses anciens usages. Treize siècles se sont écoulés depuis leur première apparition en Europe, et ils passèrent sur le corps des Valaques pour venir, en contact avec les Slaves, en Turquie comme en Hongrie. Probablement leur *slavisation* a réussi si complétement, grâce à leur petit nombre relativement aux Slaves, à leur alliance avec ces derniers et leur conversion au christianisme par des moines slaves. Leur conversion date à peine de 1,000 ans; elle est de l'époque où Cyrille composa son alphabet slave pour les livres d'église, et elle est le commencement de la décadence de l'empire des anciens Chans bulgares, qui s'européanisèrent petit à petit. En 867, il fallait que la langue slave fût déjà bien comprise par les Bulgares, puisque le pape vit de l'avantage à leur permettre le culte dans ce langage; mais l'histoire se tait sur l'époque où la langue tartare fut tout-à-fait oubliée.

Le serbe est environ aux langues slaves ce que le latin est aux langues qui en sont dérivées. Aussi le Serbe comprend plus aisément le Russe, que celui-ci le Serbe; mais le polonais est déjà plus difficile à saisir pour le Serbe, quoique les racines des mots soient presque les mêmes dans toutes les langues slaves. La langue serbe n'offre pas hors des villes ces patois horribles des langues allemande et française; le paysan dans la plus misérable case, comme le riche dans son konak, parlent leur langue avec pureté. Néanmoins, il y a encore entre les Serbes des manières de parler, des prononciations, des mots, et même des tournures de phrases provinciales. L'oreille exercée distingue même ainsi la prononciation serbe sur la Morava d'avec celle sur la Drina ou dans la Radjevina, et d'avec celle des Serbes-Hongrois ou le long de la Save en Servie. Sur la Resava, l'*e* de certains verbes devient un *i*; en Syrmie, quelques verbes changent l'*m* final en *ti*, etc.

D'un autre côté, dans le district de Kraina, qu'il ne faut pas

confondre avec la Croatie, appelée aussi Kraina, le mélange de Valaques parmi les Serbes a corrompu la langue ; ainsi on dit à la place de *govoriti*, parler, *grajati*; au lieu de *gvojdje*, fer, *jelezo*, etc. Le Serbe de la Morava et du Schoumadia se reconnait parce qu'il mouille moins les *l*, les *n*, les *t* et les *d*, et a une prononciation moins traînante ; ainsi le Serbe dit *lepo* joli, le Bosniaque, et surtout l'Herzegovinien, *ljepo*, etc. Puis ces derniers mêlent dans le discours des mots inusités en Servie. Ainsi *Pregatscha* est pour les Bosniaques le tablier des paysannes, que les Serbes préfèrent désigner par *Ketzelia*, etc. Des *o* deviennent pour les Bosniaques quelquefois des *ou*, un *s*, un *sch*, etc. Les Serbes musulmans de Bosnie, comme les Turcs n'appellent jamais la langue serbe que la langue bosniaque (*bosniaski jezik*). De petites différences de prononciation s'aperçoivent aussi quelquefois même entre le Bosniaque surtout turc, et l'Herzegovinien.

Les Herzegoviniens et les Monténégrins ont un parler bien plus vif que les Serbes; ils ont aussi leurs provincialismes, leurs dit-on particuliers (1), et ils adoptent certains mots italiens. Ils appellent pour cela leurs compatriotes de Servie *Schijak*; tandis que les Serbes donnent ce nom aux Hongrois-Serbes, qui ont admis dans leur langue bien plus de mots allemands et moins de mots turcs qu'eux. Ces différences de dialectes donnent lieu souvent à des badinages lorsque des Serbes de diverses provinces travaillent ensemble. Le croate et le dalmate sont aussi des dialectes assez différents du serbe ; mais le wende s'en éloigne encore davantage, pour se rapprocher, comme le croate, de la langue des Slovaques, habitant dans la Hongrie septentrionale (2).

Une particularité de la langue slave, et qu'on retrouve aussi

(1) Voyez *Narodne srpske Poslovitze*, etc., les Dit-on du peuple serbe, par M. Vouk. Cétigne, 1836, in-8° de 362 pages.

(2) Pour l'histoire des divers dialectes slaves, il faut consulter l'Histoire de la langue et de la littérature slave dans tous les langages (*Geschichte der Slavischen Sprache u. Litteratur*, etc., par M. P. J. Schaffarick (Bude, 1826, in-8°), ou par M. Eichhoff (Paris, 1839).

dans les autres langages de l'Orient, c'est la facilité avec laquelle on se laisse aller à tutoyer ceux mêmes qu'on connaît peu. Cet usage rappelle ce qui se passait du temps des Romains. Si le vousoissement reste toujours comme un parler plus respectueux, maint domestique ou inférieur ne croira pas offenser en tutoyant son maître ou son supérieur. Cela rentre dans ces mœurs et ces institutions patriarcales particulières aux Orientaux, d'après lesquelles, par exemple, un *Kmet* de village serbe prie fort sérieusement son capitaine de faire ses compliments au *Gospodar* ou prince après avoir demandé de ses nouvelles.

En parlant de la nomenclature géographique, nous ferons observer que les Slaves comme les Grecs ont quelquefois laissé tomber en désuétude leurs dénominations, pour adopter celles plus courantes des Turcs, et ces derniers en ont rarement agi de même. Or, la même chose est arrivée pour beaucoup de mots usuels, de manière qu'il y a une différence entre la langue parlée et celle écrite correctement, et que des mots turcs sont venus à remplacer à un tel point des mots slaves, que ces derniers compris encore en Russie ou même en Hongrie, sont devenus inintelligibles pour le vulgaire serbe ou bulgare. Ainsi par exemple, le mot turc *Adet*, coutume, a fait tout-à-fait oublier celui d'*Obitschai;* le mot turc de *Yabandgi*, étranger, est bien plus usité que celui de *Strani*, etc. Aussi, en apprenant les langues employées en Turquie pour les parler, il faut se garder de ces maîtres-puristes qui oublient que la langue de Cicéron n'était pas probablement celle des provinces romaines.

« La langue serbe est, » comme l'a si bien dit M. Vialat, « riche, laconique, énergique et harmonieuse; elle sied également dans la bouche des deux sexes, et s'emploie aussi » heureusement à chanter les douceurs de l'amour que les » hauts faits et les sanglants trophées de Mars; elle réunit le » nombre à la mesure; elle est sonore, noble, oratoire, véhémente; c'est en un mot le langage des héros autant que des » orateurs. » Le Serbe parle (*Govori*) moins vite que l'Allemand, en faisant des pauses, et d'une manière qui s'adapte

admirablement aux débats. Aucune discussion dans une langue européenne ne nous a rappelé davantage la convenance et l'éloquence des discours anglais, que ceux tenus dans la langue serbe. Toute la différence est que l'Anglais est trop souvent phlegmatique et froid dans son intérieur, tandis que l'âme du Slave turc est réchauffée par le soleil du midi. On y remarque, il est vrai, quelques mots de trop quelquefois; mais ces superfluités prennent si peu de temps, la construction des phrases est si simple, les Slaves ont tant de bon sens et de précision, leur imagination est si pittoresquement orientale, chacun parle si convenablement à son tour, qu'on ne peut qu'admirer leur langue, comparée au bredouillement des Grecs, accompagné de gesticulations et d'interruptions répétées des assistants, à celle si souvent trop empoulée ou trop pleine de fleurs de rhétorique des Français ou des Italiens, ou bien à celle des graves Allemands, avec leurs périodes qui font souvent perdre haleine, et leur singularité de placer quelquefois la beauté dans ce qui reste voilé à moitié. Si jamais langue et peuple furent faits pour un gouvernement à discussions publiques, ce furent certes le langage et la nation serbe.

Il est bien fâcheux que l'étude de la langue serbe ne soit pas encore facilitée par des ouvrages complets, car jusqu'ici il n'y a que l'allemand qui puisse apprendre à en connaître la grammaire, par celle annexée au dictionnaire de M. Vouk-Stephanovitch, et traduite en allemand par M. Jacq. Grimm, sous le titre *Wouks Kleine Serbische Grammatik*, Leipzig, 1824, in-8°, ou bien par celle de M. Démétrius Tyrol, sous le titre de Grammaire allemande à l'usage de la jeunesse serbe (*Nematschka Grammatika za oupotreblenie srbske mladejı*, Bude, 1830, in-8°). A cet ouvrage est annexé un dictionnaire allemand-serbe de 3,500 mots, et bien moins complet que celui du serbe en allemand, par M. Vouk (*Srpski Rjetschnik*, Vienne, 1818, in-8°, chez M. le négociant Trinka); mais bien des mots, même usuels, manquent dans ce dernier, parce qu'il a été composé seulement pour la lecture des

poëmes serbes publiés par M. Vouk ; aussi l'auteur y a inséré une foule de noms géographiques, et même des détails intéressants sur les usages serbes. De plus, M. Vouk a eu la malheureuse idée d'écrire certains mots autrement que le reste des Slaves, en ajoutant des *j* et mouillant plus souvent les *l*, comme on le fait en Herzegovine. Il a adopté dans l'alphabet deux lettres nouvelles, savoir : le *tie* et le *dje*, dont cette dernière ne sert que pour des mots turcs, et il a substitué souvent au *tsch* de la fin des mots le *tch* slave, tandis qu'il n'a peut-être pas eu tort de laisser de côté les deux *e* muets des Slaves. Maintenant M. Vouk a l'intention de publier un véritable dictionnaire complet, qui devra contenir près de 10,000 mots, car nous-même nous nous sommes fait un dictionnaire français-serbe qui compte déjà 8,700 mots (1). Le meilleur dictionnaire allemand-serbe et serbe-allemand est celui hors d'impression, qui a paru en lettres cyrilles en 1790, à Vienne, chez Kurzbeck, sous le titre de *Deutsch u Illyrisches Worterbuch*. Il contient près de 15,000 mots. Un ouvrage bien inférieur est celui publié en 1807 en lettres romaines, chez le même libraire, par M. Voltiggi, le *Ricsoslovnik illiriskoga, italianskoga i nematschka*, ou Dictionnaire illyrien, italien et allemand.

Les Serbes possédant un grand nombre de belles poésies, ces dernières seules devraient engager à étudier leur langue, si on ne sentait pas enfin aujourd'hui le besoin de faire entrer la connaissance d'une langue slave dans toute éducation soignée. N'est-il pas plus que ridicule de voir dans certaines capitales des professeurs de langue chinoise ou de sanscrit, tandis qu'on ne pense pas à une chaire de slave, la langue d'une bonne moitié de l'Europe ! En Allemagne quelques universités (Pest, Prague, Berlin) ont des professeurs de slave ou de russe, peut-être même trouverait-on à Leipzig quelqu'un qui pût professer le serbe. On disait en Servie que l'université

---

(1) M. Hindoglou paraît s'occuper à Vienne d'un dictionnaire turc-serbe.

d'Oxford désirait un professeur de langue serbe. L'étude du slave a été négligée, parce qu'on s'est imaginé que cette langue était barbare et n'avait pas de littérature. D'ailleurs, jaloux et inquiet de l'importance politique des Slaves en Europe, on a nourri la chimère de tirer entre eux et l'occident une muraille chinoise, tandis que tout au contraire on devrait encourager l'étude du slave, pour pouvoir réagir plus tard sur les peuples parlant cette langue, de manière à neutraliser leur influence, qui un jour pourrait devenir funeste à notre civilisation.

On ne doit pas oublier que les Russes ont déjà perfectionné assez leur langue, en puisant dans l'ancien slave ce qui leur manquait. Ils ont des auteurs originaux et des traductions dans tous les genres, des poëtes comme des historiens, et ils n'ont même pas eu besoin d'adopter pour les sciences tous les mots techniques étrangers. D'un autre côté, les Bohêmes écrivant leur langue avec des lettres romaines, l'ont aussi formée, et ont depuis long-temps leur littérature et leurs poëtes, et même des femmes poëtes, telle que madame Tichy. C'est au XVI[e] siècle, sous Ferdinand I[er], et surtout sous Rodolphe II (de 1576 à 1612), que la littérature et les gens lettrés furent le plus favorisés en Bohême (1).

Les Polonais imprimant comme les Bohêmes, ont aussi une littérature assez étendue, des historiens, des poëtes, des naturalistes, et des ouvrages périodiques. Après ces Slaves

---

(1) Les Bohêmes ont dans leur langue des ouvrages originaux sur presque tous les sujets, et parmi leurs auteurs distingués il faut surtout citer Schaffarick, Jungmann, Sadek, Amerling, Sedlacek, Smetana, Presl, etc. Ils ont aussi des dames auteurs, telles que la nonne Marie-Antoinette et Madeleine Retig. Jungmann vient de publier en 1838 un dictionnaire bohémien-allemand complet et a donné une histoire de la littérature bohémienne (*Historia litteratury ceske.* Prague, 1825, in-8°). Schaffarick a couronné ses travaux par ses Antiquités slaves (*Die slavischen Alterthumer,* 1838). Lui, ainsi que Pelzel, Palacky, Dobrovský et Kollar, ont écrit en allemand sur l'histoire, la linguistique et l'ethnographie. Il se publie en Bohême plusieurs gazettes et journaux périodiques en langue slave (*Kwety*, *Krok*, etc.).

viennent les Serbes, et ensuite les Croates. Ces derniers, vu la pauvreté de leur littérature et l'irrégularité de leur langue, n'ont pu réussir à se constituer une littérature à part; mais ils ont été forcés de se rapprocher des Serbes et d'employer leurs caractères, de manière qu'ils ont été réduits même à proposer à ces derniers de se réunir à eux sous le titre banal d'Illyriens. Or cette proposition insidieuse, tendant à faire disparaître la nationalité serbe, a été rejetée par les Serbes. Parmi les autres Slaves, les Slovaques du nord de la Hongrie n'ont que des rudiments imparfaits de leur langue, très voisine de celle des Bohêmes. (Voy. la *Grammaire* de M. Bernolak.) Ce peuple sans nationalité, sans centre commun, et la risée des Slaves à cause de leur originalité, végète donc sans littérature. Les Slovaques comme il faut ont honte d'être reconnus pour Slaves, et se font passer pour Hongrois. Quant aux Rousniaques du Marmarosch et de la Galicie, ce sont des Russes qui jusqu'ici n'ont rien produit.

D'après ce coup d'œil général sur l'état de la littérature slave, il semblerait que les Slaves du midi devraient tâcher de se rapprocher autant que possible de la littérature des Russes, puisque l'ancien slave était leur langue à tous deux, tandis que la littérature slovaque doit se fondre avec celle des Bohêmes, d'autant plus que des souvenirs historiques se rattachent à la commune origine de ces deux peuples.

Il existe une ancienne antipathie entre les Grecs et leurs coreligionnaires les Bulgares et les Serbes, et d'ailleurs ces derniers au moins n'ont que peu de points de contact avec les Grecs; il n'est donc pas étonnant de trouver peu de Grecs parlant la langue slave, et peu de Bulgares, et encore moins de Serbes sachant le grec. Les deux langues ne sont parlées à la fois que par des négociants, ou dans les points où des Bulgares et des Grecs sont entremêlés, comme dans le Tekir-Dagh et le S. de la Macédoine. Il arrive même de trouver, au milieu d'une population bulgare, des évêques sachant à peine quelques mots slaves, ou du moins préférant infiniment mieux, par orgueil national ou par demi-savoir, parler grec que bulgare.

Cette particularité est d'autant plus singulière, qu'on connaît les travaux de certains philologues pour retrouver des racines tout-à-fait communes aux langues grecque et serbe. Il n'y a que peu de Turcs qui parlent grec hors de Constantinople, de la Thrace et de la Thessalie, et à l'exception de ceux nés ou ayant habité en Grèce.

L'*albanais*, ou le *schkipe* est restreint tout-à-fait à l'Albanie, et n'est appris ni par les Turcs, ni par les Slaves, ni même par les Grecs, s'ils n'y sont pas amenés naturellement par leur mélange intime avec les Schkipetares, comme dans l'Épire et le pays de Zenta et d'Ipek. L'albanais est une langue difficile à apprendre et même à prononcer, ayant des sons sifflants dans le genre du *th* des Anglais, avec un *s* à la fin, des sons gutturaux celtiques, et d'autres associations de consonnes qu'on ne trouve pas dans nos langues d'Europe, telles que *mp, mrp, ntr, ntzg, kth, gkr.* Mais le manque d'une bonne grammaire, et surtout d'un dictionnaire un peu complet, est le grand obstacle pour répandre la connaissance de cette intéressante langue, qui a aussi plusieurs dialectes provinciaux. Le meilleur ouvrage sur l'albanais est encore la grammaire (*Die Sprache der Albanesen*, avec un dictionnaire de près de 1,800 mots, Francfort-sur-Main, 1835, in-8°) de M. de Xylander. On devrait s'étonner que quelque consul étranger en Albanie n'ait pas entrepris de compléter cet ouvrage, si on ne savait que trop souvent ces places sont des faveurs ou des occupations purement politiques. On croit devoir fort peu s'embarrasser d'une langue qu'on trouve plus court de décrier comme barbare, comme Voltaire et les Français décriaient jadis l'allemand pour ne pas se donner la peine de l'apprendre. Le temps est pourtant arrivé où les recherches scientifiques, et en particulier la linguistique, ne sont plus regardées comme si étrangères aux diplomates en fonctions, car il est par trop ridicule de vouloir connaître un pays sans savoir les premiers rudiments de la langue qu'on y parle.

Le schkipe paraît avoir pour base le langage de l'ancienne Illyrie et être une langue indo-germanique. Or, cette circon-

stance et les rapports qu'a eus l'Illyrie avec d'autres peuples d'Europe, tels que les Grecs, les Romains, les Gaulois, les Goths, les Francs, les Slaves et les Turcs, expliquent assez pourquoi le Français, l'Italien, le Valaque, l'Anglais, l'Allemand, le Danois, le Suédois, le Celte, le Basque, le Leton et même l'érudit dans le sanscrit y reconnaissent des mots de leurs langues respectives, aussi bien que le Grec, le Slave et le Turc. Quelquefois les mots de langues étrangères, se retrouvant dans l'albanais, sont des dénominations tombées en désuétude ou des provincialismes, ce qui est surtout le cas pour l'allemand. Ainsi un garçon, la bouche et un moineau se disent *Pirré*, *Ghoge* et *Schpese* ou *Schpetze* en albanais, et *Buba*, *Mund* et *Sperling* en allemand, mais en Autriche on dit *Biberl*, *Goschen* et *Spatzen*, etc. D'autres fois, les mots sont presque les mêmes, mais la signification n'est qu'approchante dans la langue albanaise. Ainsi, par exemple, un méchant se dit *Keik* en albanais ou *Keiksch* en guegue, tandis qu'en allemand on appelle *Keck* un insolent. Malheureusement se dit *Ve* en albanais, et on dit *Oh! weh* en allemand pour exprimer la douleur. *Mirre* ou *Mir* veut dire en albanais bon, tandis qu'en slave le mot *Mir* signifie la paix. On remarquera encore plusieurs exemples semblables dans les listes suivantes de mots. Il est remarquable que plusieurs verbes allemands correspondent à des verbes schkipes, tandis que les rapports avec les langues romaine et valaque s'établissent bien plus par les substantifs. L'admission de certains mots turcs et même grecs s'explique tout naturellement, mais il n'en est pas de même de tous les mots slaves, dont quelques uns ont dû remplacer des anciennes dénominations schkipes ou simplement les modifier, vu la communauté d'origine indo-germanique de ces langues.

Exemples du rapport entre le schkipe, le latin et le français.

Oignon	*En latin* Cepa	*En schkipe* Kepe
Face	Facies	Fakie
Croix	Crux	Kruk et Kreuik
Disque	Discus	Disk
Écume	Spuma	Skoume
Puits	Puteum	Pouz

Copie	Copia	Kopié
Histoire	Historia	Istori
Tremblement	Tremitus	Termit
Cour	Aula	Auli
Caverne	Spelunca	Spela
Lyre	Lyra	Loura
Calice	Patera	Potera
Boîte	Arca	Arka
Echelle	Scala	Skala
Estomac	Stomachus	Stomachi
Carte	Carta	Karta
Porte	Porta	Porté
Hasard	Fatum	Phat
Gouvernement	Gubernum	Kouberris
Roue	Rota	Roté
Roseau	Calamus	Kalem
Malédiction	Maledictio	Malekimi
Diamant	Diamant	Diamant
Perle	Margarita	Margaritar
Poivre	Biber	Piper
Joug	Jugum	Zougoi
Féminin	Femineus	Phemere
Dent	Dens	Demp
Savon	Sapo	Sapoun
Rocher	Scopula	Schpelé
Couronne	Corona	Kourrone, Korrona
Ciel	Cœlum	Kiel
Figue	Ficus	Phik, Phitsch
Paix	Pax	Pake
Guitare	Cithara	Kithara
Mort	Mortis	Morrt
Barque	Barca	Barké
Bouteille	Lagena	Liggén
Esprit	Spiritus	Schprint
Ame	Mens	Ment
Satan	Satanus	Scheitan
Paume de la main	Palma	Paleme
Patrie	Patria	Patride
Blé	Triticum	Dhrithé
Cerise	Cerasum	Kersi
Mille	Milia	Mill
Mariage	Matrimonium	Martesa
Secret (mystère)	Mysterium	Mysteri
Cire	Cera	Keri
Chien	Canis	Kien et Ken
Lièvre	Lepus	Liepour
Coq	Gallus	Ghoul
Corbeau	Corvus	Korp
Peuple	Gens	Gint
Compagnon	Socius	Schoke
Prince	Princeps	Prink
Prophète	Propheta	Prophet

Poëte	Poeta	Poieti
Littérateur	Litteratus	Litoura
Parent	Cognatus	Kounáti
Parents	Parentes	Pering, Peringté
Enfant mâle	Masculinus	Maskoul
Fils	Puer	Pirré
Papa	Pater	Pape
Maman	Mater	Meme
Ami	Amicus	Mik
Arme	Arma	Armé
Armé	Armatus	Armatos
Haut	Altus	Nalte
Plein	Plenus	Pliot et Plioût
Peu	Pauco	Pakę
Certainement	Certo	Kerton
Par	Per	Per
Pour	Pro	Per
Contre	Contra	Kontra
Deux	Duo	Di
Trois	Tri	Tri
Quatre	Quatuor	Kater
Mille	Mille	Mige
Il est	Est	Eschte
Penser (compter)	Cogitare	Kouigtoig

Exemples du rapport entre le schkipe et le français.

Que *En schkipe*	Ké	Lampe *En schkipe*	Lampa
Donc	Si	Stature	Stat
Ancre	Aggoure	Léger	Lech
Four	Phour ou Phourre	Air	Erre
Danger (risque)	Riziko	Mouche	Mouzé
Traverse	Tra	Magasin	Majkaze
Charretier	Kerretzi	Moustaches	Moustake
Guerre	Cheré	Magie	Maggi
Chapon	Kapon, (en all. Kapaun)	Moulin	Moull
		Oncle	Ougki
Forêt (tourille)	Touriele	Jambe	Kempé
Ours	Ari, Ariou	Pâques	Paschka
Poulet	Poulé	Pourpre	Porphouré
Lettre de recommandation	Karta te rekoumantarisé	Cavale	Kale
		Cavalier	Kaleri
Or	Arr	Selle	Shale
Fourchette	Phourkoulitza	Sable	Sa
Eau	Oui	Scie	Schiare
Mois	Mouaig	Satan	Satani
Sourd	Sourdere	Pêche	Pieske
Danse (bal)	Balé	Ecritoire (Calamar)	Kalamar
Timon	Timoni		
Feuille	Phleta	Neveu	Nip
Hache (serpette)	Sepata	Blond (roux)	Pous

Chaud (vapeur)	Vape	Promise (noces)	Nouse
Cire	Keri	Bouffon (mascarade)	Maskara
Doigt	Thoua	Lait (Tom) (1)	Tomlia
Proue	Proumna	Peuplier	Plepi
Poupe	Propa	Ordre	Ourder
Hutte (tente)	Tenta	Ordonner	Ourderoig
Ignorant (idiot)	Idiot	Crier	Gkrig
Saint	Schent	Lever (droit)	Gkré

Exemples du rapport du schkipe avec l'italien.

Poisson	*En italien* Pesce	*En schkipe* Pischk
Chemise	Kamisa	Kemisé
Cloche	Campana	Kampané
Histoire	Storia	Istoria
Carrosse	Carroza	Karrotsa
Arrhes	Kapara	Kapari
Famille	Famiglia	Femigé
Fleuve	Fiume	Lioumé
Fille publique	Poutana	Poutane
Payer	Pagare	Paghouaig

Exemples du rapport du schkipe avec l'allemand.

	En allemand.	*En schkipe.*
Blé	Getraide (Troud en bavarois,)	Drithé
Champ	Acker	Arre
Bouc	Boch (Ziege)	Tzgiep
Calice	Kelch	Kelki
Chasse	Jagd	Ghiach
Fromage	Kæse	Ghiatz
Cellier	Keller	Kiliar
Cuir	Leder	Lekouré
Genou	Knie	Ghiou
Bouton	Knopf	Komp
Baiser	Pousi (en Autriche)	Pouth
Mesure	Mass	Mase
Ville	Stadt	Phschiat
Charrette	Karre	Karre
Fou	Narr	Marre
Tourment	Plague, ou Qual	Pliagha, ou Chal
Ciseau	Schere	Gérseré
Ecume	Schaum	Skoume
Ombre	Schatten	Sktab
Bâton	Stab	Stap
Farine	Mehl	Miel
Fosse	Grube	Ghrope
Mur	Mauer	Mourr

(1) Nom donné dans le Jura français au fromage de chèvre.

Palais	Palast	Palat
Paire	Paar	Par
Sein	Brust	Mpres
Tronçon	Plocke	Phlioké
Canon	Kanone	Kanon
Coucou	Kuku	Kiouki
Mou	Most	Moust
Baume	Balzam	Palzam
Prêtre	Priester	Pripht
Daim	Reh	Dre
Fable	Fabel (Prahlen se vanter)	Pralla
Epée	Degen	Theké
Tante	Base	Pesé
Observer	Warnen	Paré
Tête	Kopf	Koké
Queues de chevaux	Zopf	Tzepé
Bâtard	Bastard	Beschtart
Ange	Engel	Eggel
Loup	Wolf	Oulk
Bétail (vache)	Kuh	Ka, Kaou
Jeune chèvre	Kitzi (autrich.)	Ketz
Pin	Fichte	Phischia
Court	Kurz	Shkurtaim
Profond	Tief (Thal un vallon)	Telé
Regarder	Schauen	Chatere
Voir	Sehen	Schloch
Cuire	Baken	Phake
Tourner	Drehen	Drod
Baiser	Kissen	Giastak
Lécher	Lecken	Lepig
Sourdre	Rieseln	Rgied
Nettoyer	Kerren	Repoig
Parler	Plaschen (vulg.)	Phliaschk
Traire	Melken	Miel

Exemples du rapport du schkipe avec le suédois et le goth.

Louage	*En suédois*	Hyra	*En schkipe*	Kyra
Farine		Mjoel		Mjel
Charrette		Kjarra		Karre et Kjerre
Saleté		Moudd		Mout
Forêt		Lound		Lound
Charrue		Pfloug		Pljouar
Jeune homme		Dræng		Trim
Nuit		Nat (en all. Nacht)		Nat, Naté
Je peux		Mænde		Mund
Visage	*En goth*	Sioun		Siou

Mots anglais se retrouvant dans le schkipe.

Enfant	*En anglais*	Child	*En schkipe*	Dgial
Je deviens		Become		Bechem

Exemples du rapport du schkipe avec le danois et l'islandais.

Jeune fille	*En danois* Pige	*En schkipe* Pigé
Mort	*En islandais* Deja	Vdegja
Neveu	Nift	Nif
Je tisse	Winda	Eind

Rapports du schkipe et du leton.

Qui	*En leton* Ke	*En schkipe* Ko
Fils	Dehls	Dgielm
Guerre	Karras	Chere
Que	Ko	Ké
Fois	Kahrt	Cheré
Endroit	Weeta	Bent
Vers	Pehs	Pas
Laisse	Lai	Lé
Mont	Malls	Mal

Exemples du schkipe avec le basque.

Or	*En basque* Urreu	*En schkipe* Arr
Mère	Ama	Emma
Nouveau	Berria	Era
Tout de suite	Sost	Sot
Air	Aire	Erre
Pierre	Harria	Ghourre
Pierreux	Harritsua	Ghourrté
Caille	Pospolina	Potpoloschka
Peau	Larrua	Lekouré
Fleur	Lilia	Lioule
Scie	Cerra	Schiare
Moitié	Erdia	Per
Manger	Jan	Cha
Oui	Bai	Ai

Exemples du rapport du schkipe avec le celte.

Femme	*En celte* Bean	*En schkipe* Be
Marais	Lait	Lioutze
Vieille femme	Grouages (au plur.)	Groua
Mont	Briga	Brigh
Juge	Bret	Mpret (roi)
Homme libre	Baro	Bourré
Voiture	Carta	Karre

Le mot d'*Albanie*, ou pays de montagnes, rappelle ceux d'*Alpes* d'*Alpen* ou d'*Alb*, des Allemands, et se retrouve aussi dans la dénomination de certains cantons montueux de l'Ecosse, appelés en gallique *Albanach*, *Bredalban*, etc. Plusieurs auteurs prétendent que les Albanais sont originaires d'une province jadis nommée *Albania*, au S. du Caucase, entre la mer Caspienne et le Kour.

Exemples du rapport du schkipe avec le sanscrit.

	En sanscrit	En schkipe
L'homme (l'être humain)	Nri	Nieri
Homme	Purusha	Pourré
Grand	Mahat	Mad
Bœuf	Gau	Kaou
Vers	Krimi	Krimp
Œil	Ahschi	Schi
Os	Asthi	Eschte
Viande	Amitsa ou Amisza	Mischt
Bois	Druh	Drou
Monts avec forêt (le *Planina* des Slaves).	Mala	Malli
Pays	Stria	Stéré
Porte	Dvar	Derr
Jour	Dina	Diame
Boire	Pa	Pi
Recevoir	Grah	Kreg
Premier	Para	Paré
Trois	Tri	Tri
Six	Schatschta	Giaschte
Neuf	Neun	Nente

Exemples des emprunts faits par le schkipe au slave.

	En slave	En schkipe
Arbre	Drvo	Drou
Montagne	Breg	Briga
Cerf	Laph	Laph
Chat	Matschka	Matz
Souris	Misch	Mou, (en allemand Maus)
Moine	Kaloudjer	Kalochier
Peste	Kouga	Koukoud
Fumée	Dim	Tim
Seins	Sise	Sisé
Dimanche	Nedelia	Tédiel
Corbeille	Torba	Torbé
Poireau	Pras	Presch
Fille publique	Kourva	Kourba
Maisonnette	Koliba	Kolioubé
Moins	Manie	Mengou
Père	Otatz	Taté (1)
Demander	Pitati	Pies, Pieta
Boire	Piti	Pi
Traiter	Gastovati	Ghostis

(1) Nom que les enfants allemands ne sachant pas encore bien parler donnent quelquefois à leur père.

Exemples des emprunts faits par le schkipe au grec.

Lettre	*En grec* Gramma	*En schkipe* Gramma
Ecrivain	Grammatikos	Grammatikos
Grèce	Ellas	Ellade
Maître	Pedagogos	Pedagoga
Cyprès	Kyparisos	Kiparis
Vague	Thalassa (mer)	Talaze
Idole	Eidolon	Idolo
Idolâtrie	Eidololatria	Idololatria
Dragon	Drakon	Drakon
Evêque	Episkopos	Piskop
Aumône	Elleâmosyne	Eleumesi
Stade	Stadion	Stadio
Tour	Pyrgos	Pyrgo
Lanterne	Phanari	Phenar
Leçon	Didaskalia	Didachi
Parleur	Retor	Retor
Moutarde	Sinapi	Sinapi
Céleri	Selinon	Selin
Méchant	Kakos	Keik

Exemples des emprunts faits par le schkipe au turc.

Boutique	*En turc* Doukhian	*En schkipe* Doughian
Livre	Kietab	Kietab
Défilé	Derbend	Derbend
Etendard	Bairak	Bairak
Fenêtre	Pendjir	Pentzere
Banquier	Saraf	Saraphe
Art	Sanat	Zanat
Facile	Kolai	Kolaig
Poudre	Barout	Parout
Chapeau	Schapka	Schapke
Métal	Maden	Maden
Fouet	Kamdgi	Kamtzi
Melon	Karpous	Karpous
Pot	Ibrik	Kip
Juif	Tschifout	Tziphout
Gypse	Aitje	Aitzi
Boule	Top	Top
Pauvre	Foukara	Phoukara
Armée	Asker	Askere

Exemples de mots semblables en valaque et en schkipe.

Village	*En valaque* Satou	*En schkipe* Katoun.
Père	Tata	Tatè
Mère	Mama	Memé
Corps	Troupou	Kourm

Genou	Genouche	Giou et Ghiounie
Flamme	Phlacarae	Phliake
Racine	Radicinà	Rene
Jour	Di	Dit
Fossé	Groupa	Ghropè
Fureur	Tourbare	Termpim
Crainte	Infrikoschare	Phrike (all. *Furcht*)
Vieux	Betraen	Bgietere
Ainsi	Asa, Atata	Si, Aschtou
Mettre en ordre	Tokmeskou	Tax
Venir	Vin	Big
Coudre	Kosou	Kep
Ecrire	Scriou	Schrouaig
Laver	Spelou	Schpellaig (all. *Spülen*)
Tondre	Radou	Raig
Souffrir	Palimesk	Pesoig

Dans la langue schkipe, comme dans le valaque, les substantifs ont des articles qui sont appendus à la fin des mots; ainsi *mpret*, roi, fait avec l'article *mpreti*, de plus ils varient suivant la dernière lettre du mot. On peut décliner aussi comme en valaque avec ou sans article; il y a trois déclinaisons; le génitif et le datif ne forment qu'un, comme dans le grec moderne. L'adjectif s'accorde avec le substantif, et se décline aussi avec ou sans article. Il y a les deux verbes auxiliaires du français avec l'*ochiou* des Slaves, leur *do*, je veux, pour les futurs. Enfin, il y a des verbes actifs, passifs, réfléchis, réciproques et irréguliers avec peu de temps de plus que dans les verbes slaves, et dix modes de conjugaisons, en quoi l'albanais se rapproche du grec. La constitution des phrases ressemble assez au francais; elle offre un type fort original, par la simple adjonction d'un *s* pour la négation, et en général par la manière aisée et briève dont on affirme ou nie. Ainsi il y a se dit *ka;* il n'y a pas, *ska;* je veux, *doua;* je ne veux pas, *sdou;* je sais, *di;* je ne sais pas, *hip;* je comprends, *podi;* je ne comprends pas, *nougdi;* ce qui rappelle au moins la brièveté du *var* et du *jok*, du *bilirim* et *bilmem* des Turcs, etc.

Certainement, le schkipe ne peut pas être appelé une langue très peu formée, pauvre et simple dans ses formes de verbes, comme, par exemple, la langue des Zingares. En entendant parler et discuter des Schkipetares, on reconnaît au

contraire un langage à expressions vigoureuses et heureuses, et on retrouve chez ce peuple le même talent oratoire que chez les Slaves. La seule chose qui manque à l'albanais est un alphabet particulier et des livres ; aussi les Épirotes grecs se servent des lettres grecques, auxquelles on ajoute neuf lettres : le *ghain* turc, le *dal* ou *d* simple, un *e* particulier, le *kaph* ou *kh*, le *lam*, prononcé à peu près comme le *gl* italien, un *gue*, un *n*, ou *nnun*, prononcé *gn*, et un *sch*. On a imprimé ainsi la Bible en albanais à Corfou. D'une autre part, les Albanais catholiques emploient les lettres romaines, alphabet qui s'adapte moins bien à la langue schkipe que celui des Slaves ; car les mots écrits ainsi sont difficiles à prononcer, et, articulés devant des Albanais, la plupart leur sont incompréhensibles. C'est ce qui diminue l'utilité du *Dictionarium latino-epiroticum* de Fr. Bianchi (Rome, 1635), et des *Osservazioni nella lingua albanese*, par le père Fr. Marie de Lecce (Rome, 1716). Mais l'alphabet slave, même cyrille, est aussi insuffisant pour quatre lettres, et en particulier pour le *ghain* turc. Quoiqu'il y ait des Slaves sachant l'albanais, nous doutons qu'on l'ait jamais écrit en lettres slaves, de même que les Albanais musulmans n'emploient presque jamais l'écriture turque, parce que s'ils sont assez savants pour cela, ils écriront plutôt en turc qu'en albanais.

Il paraîtrait qu'il y a en Albanie trois dialectes assez distincts, savoir : celui de la Haute-Albanie ou des Guègues ; celui de l'Épire, et celui de la moyenne Albanie, entre Elbassan et Bérat. Le premier semble conserver le plus d'anciennes racines, surtout dans le dialecte des Myrdites ; quoique ce genre de schkipe soit assez mélangé de mots slaves, surtout parmi les Maleors. Les Guègues changent quelquefois le *k* des Toskes en *tsch* à la manière des Slaves, et ceux-ci le *tsch* slave en *ts*. Les Toskes disent *mik* pour un ami, et les Guègues *mik* et *pomik*, ce qui répond au *brat* et *pobratim* des Slaves. D'une autre part, dans l'Épire, l'albanais a emprunté beaucoup de mots grecs et des terminaisons grecques, qui manquent dans le dialecte de la Haute-Albanie, tandis qu'il n'a pas adopté tous

les mots slaves du guègue. Il en résulte que les Toskes et les Chamides ne comprennent pas bien ni les Myrdites ni les Malsores ; mais ceux-ci ont plus de facilités pour entendre les Épirotes, quoiqu'ils ne se soient pas grécisés. Ce sont les Chamides qui ont admis le plus de mots grecs, tandis que les Toskes forment plutôt avec les Albanais, entre Berat et Elbassan, le passage du dialecte de la Haute Albanie à celui de l'Épire. Les Guègues sont compris dans la moyenne Albanie et comprennent tout ce qu'on dit, quoiqu'il y ait certains mots propres à cette province. Ainsi un mouton se dit *terschon* à Elbassan, et *Kentgn*, parmi les Toskes. Le Guègue dit *Kroup*, le sel, *Kail*, le château, *lark*, loin, *Zen*, foin, *Keiksch*, mauvais ; le Toske emploie à la place de ces mots ceux de *Kripa*, *Kalia*, *Mergouare*, *Bare* et *Keik*. Les Myrdites et les Chamides élèvent des prétentions égales à avoir le dialecte le plus pur ; mais les premiers étant restés le plus isolés sont probablement ceux dont la langue originale s'est conservée le plus complétement.

Les noms schkipes se distinguant aisément des dénominations slaves, on croirait devoir reconnaître par des noms de lieux les pays occupés jadis par les Albanais, et maintenant slaves, soit en Turquie, soit en Hongrie ; néanmoins le Slave offre la particularité de ne pas apprendre la langue de la contrée étrangère où il s'établit, et de l'imposer au contraire au peuple conquis, de manière à remplacer, même par des traductions ou des nouveaux noms, les dénominations locales. Cependant le peu qu'il en reste sert à nous montrer l'étendue jadis occupée par cet ancien peuple qui, s'il est venu d'Asie (ce qui est douteux), a émigré long-temps avant que les Romains connussent l'Illyrie. Ainsi le Montenegro slavisé n'était qu'une station de bergers schkipes, comme le prouve le nom de *Katounska-Naia*, ou du pays des chalets ou villages, qui forme presque plus d'un tiers de ce pays. Du côté de Novibazar, *Kontschioul*, le *Douk-Phetova* et d'autres noms en *ph*, dans le S.-O. de la Servie, prouvent que des Schkipes y ont habité. Le *Phrouschka-Gora* en Syrmie est encore une dénomination albanaise.

La langue *grecque* paraît avoir aussi ses petites variantes, suivant les provinces, et le plus de mots turcs ou slaves passés en usage. Elle se parle avec une vitesse plus grande que même le français, et voisine de la volubilité des Persans ou des Arabes. C'est celle de toutes les langues de Turquie qui possède le plus d'ouvrages imprimés dans tous les genres, tandis que la littérature serbe consiste principalement en poésies, et manque d'ouvrages descriptifs et de sciences exactes, naturelles et technologiques.

La langue *valaque* est un mélange de latin et de slave avec certains anciens mots illyriens. Les mots ont souvent des rapports avec ceux de divers patois français ; ainsi noisette, *alagne* en savoyard, est *aloumèle* en valaque, etc. Cette langue n'est guère parlée par des Bulgares ou des Serbes, parce que le Danube sépare les Valaques des Slaves, et qu'il règne entre ces deux peuples une antipathie nationale, datant de l'invasion slave. Les mêmes raisons font que la langue slave ne se répand pas dans l'ancien pays daco-romain ou *Roumanesske*. D'ailleurs à part le sel tiré de Valachie par les Serbes, les rapports commerciaux des deux pays sont nuls, mais il n'en est pas de même des rapports avec les Bulgares.

Le valaque s'écrit encore avec les 43 lettres souvent peu gracieuses de l'alphabet cyrille. Nous avons déjà signalé plusieurs de ces particularités en parlant du schkipe ; il suffit d'ajouter que cette langue a deux verbes auxiliaires, quatre conjugaisons, des verbes actifs, passifs, ainsi que quelques verbes irréguliers. La construction des phrases se rapproche de celle du français. Pour apprendre cette langue, nous pouvons recommander les grammaires allemande-valaque (*Deutsch-Valachische Sprachlehre*, Herrmannstadt, 1823), de J. Molnar, ou celle de A. Clemens (Bude 1823, 2 vol. in-8°). Le second volume de ce dernier ouvrage forme un double dictionnaire d'environ 4,700 mots, ce qui est assez peu. Un dictionnaire valaque-francais est, dit-on, sous presse à Bukarest.

Les *Zinzares*, vivant au milieu d'autres nations, sont obligés d'apprendre dès leur naissance l'albanais, le grec, le slave

ou le turc; aussi leurs voisins ne s'embarrassent jamais de savoir le valaque. Le grec paraît leur langue de prédilection, parce qu'ils se considèrent comme les frères des Grecs, et leur langage vulgaire est entremêlé de nombreux grécismes. Nous n'avons encore sur ce dialecte valaque corrompu que le petit vocabulaire grec, valaque et albanais de 1070 mots de Th. An. Kavalliotis, protopope de Moschopolis. Cet opuscule rare parut en 1770 à Venise (in-8° de 104 p.), et a été reproduit par J. Thunmann dans ses excellentes recherches sur l'histoire des peuples de l'Europe orientale (*Unters. über die Gesch. der oestl. europ. Voelk.* vol. I, 1774).

Exemples des différences entre le valaque du Pinde et celui de la Valachie à cause des emprunts faits au schkipe.

	En Valachie	*Dans le Pinde*
Fleur	Flore	Liletza (a. *Lioulë.*)
Bonheur	Norocou	Tycha (a. *Talich.*)
Ile	Ostrov	Nésie (a. *Nési.*)
Envie	Savistie	Zelliou (a. *Zylë* et *Zéli.*)
Ortie	Ourdika	Ounnitzeka (a. *Chithath.*)
Couverture	Gerga	Jourgkanou (a. et i. *Giorgan.*)
Salir	Saengelessk	Pengkeneskou (a. *Pegheig.*)

« Les autres langues parlées en Turquie ne sont que des hors-d'œuvre ou ne sont usitées qu'en familles, une des langues précédentes étant aussi à l'usage de ceux qui les parlent. Ainsi l'Arménien comme le Persan de Constantinople sait le turc ou même le grec, tout en attachant beaucoup de prix à sa langue, qui, suivant lui, serait une langue-mère aussi ancienne que la tour de Babel, et dont l'alphabet s'adapte bien à la langue turque. Les Arméniens ont tous les ouvrages nécessaires pour apprendre leur langue.

Les *Zingarés* ou *Bohémiens* ont une langue pauvre, ou manquant d'expressions pour un bon nombre d'objets, pour lesquels ils emploient les termes usités dans la langue du pays qu'ils habitent. Ainsi, ils paraissent n'avoir pas de mots pour exprimer les heures, la famille, la religion, les meubles des chambres, plusieurs animaux et diverses professions. Ils ne

distinguent ni le soir de la nuit (*Ratti*), ni les jours de la semaine, car le mot de semaine *Gourke* signifie aussi dimanche comme le *Nedelia* des Slaves. Enfin, ils ne divisent l'année qu'en hiver (*Wint*), et été (*Nieli*), montrant ainsi qu'ils sont originaires d'un pays intertropical. En effet, les recherches de linguistique et d'ethnologie de MM. Grellmann et Graffunder (1) ont prouvé complétement, que la langue zingare était un dialecte du sanscrit, et qu'ils étaient de la caste des Suders. Ils parlent avec une volubilité, une vocifération et une gesticulation semblables à celle des Arabes, et apprennent aisément les autres langues. Ils parlent même le turc correctement.

Les *juifs* parlent souvent l'espagnol ou l'italien, montrant ainsi leur origine; car une bonne partie de ces Hébreux descendent d'exilés d'Espagne ou de Portugal, au commencement du XVI[e] siècle. Si pour cela les juifs sont dans l'intérieur de la Turquie d'utiles droguemans pour les étrangers, il faut garder de se fier à des âmes si aisées à acheter.

Les langues étrangères ne sont guère parlées que par les Grecs, les Zinzares ou Valaques, les Arméniens et les commerçants des ports de l'Albanie. Si les Slaves apprennent une langue, c'est surtout l'italien, le russe ou le français. Malgré leur facilité pour apprendre les langues étrangères, ils sont de tous les peuples turcs, excepté certains Albanais, celui qui se donne le moins de peine à cet égard. Les exceptions sont surtout un très petit nombre de négociants et d'ecclésiastiques qui ont voyagé. C'est la langue italienne, ou la *lingua franca*, qui est la plus répandue, et même dans l'intérieur de la Turquie on trouve souvent des Grecs ou au moins un

(1) Voyez *Histoire des Bohémiens*, etc., par Grellmann, Paris, 1810, ou édit. allem., Gottingue, 1787, in-8°; Sur la langue des Zingares (*Uber die Sprache der Zigeuner*), par Graffunder. Erfurt, 1835, in-4° de 60 pages; et *Esquisse sur l'histoire, les mœurs et la langue des Cigains, sous le nom de Bohémiens*, par M. Kogalnitchan, Berlin, 1838, in-8°, chez Behr.

juif qui la parle. Dans les ports albanais en particulier, beaucoup de gens comprennent bien l'italien.

La *langue française* n'est guère parlée qu'à Bukarest, Constantinople et Salonique. Les Valaques, les Grecs et les Corfiotes sont ceux qui paraissent former le plus grand nombre de ceux qui l'entendent et qui la parlent quelquefois fort bien. C'est celle que les Turcs apprennent de préférence, s'ils se donnent la peine d'en apprendre une; mais les musulmans natifs de la Bulgarie, de la Thrace ou de la Macédoine apprennent souvent dès leur enfance le bulgare ou le grec.

La *langue espagnole* n'est parlée que par les juifs, assez nombreux, issus des familles expulsées d'Espagne.

La *langue allemande* n'est apprise que par des Serbes, des Grecs ou des Valaques qui ont passé quelques années en Autriche ou en Allemagne, ou y ont des affaires. A cause des rapports journaliers de la Servie avec les états autrichiens, cette langue fait partie de l'enseignement public dans ce pays. Les autres habitants de la Turquie qui la parlent, sont des Allemands établis dans quelques ports turcs ou issus de familles allemandes.

On ne rencontre des personnes comprenant l'*anglais* que parmi les commerçants des grands ports de mer de la Turquie qui ont des affaires avec l'Angleterre. Ce sont surtout des Grecs ou des Européens.

Le *russe* n'est appris que par les Grecs ou les Slaves commerçant avec la Russie. La *langue arabe* n'est parlée que par peu de personnes du paschalik de Bagdad, de Syrie, ou ayant été dans les États du vice-roi d'Égypte. Ce n'est guère qu'à Constantinople qu'on trouve des Arabes comme des Persans. La langue *kourde* ne serait pas rencontrée en Turquie sans les exilés et les recrues de ce peuple qui sont maintenant en Turquie.

Lorsque l'étude des langues étrangères aura pris pied davantage en Grèce, en Servie et parmi les Turcs, cela ne pourra manquer de produire encore un plus grand nombre de traductions qu'actuellement, et cela influera puissamment sur la civilisation des Bulgares, des Albanais et même des

Turcs européens. Un ouvrage qui serait aussi essentiel pour les habitants que pour les Européens, ce serait un dictionnaire des cinq langues parlées en Turquie avec les grammaires respectives. Outre un essai semblable de Théodore Kavalliotis pour les langues grecque, valaque et albanaise, Daniel a publié, en 1770, sous le titre de *Lexikon tetraglosson*, des exemples tirés de ces trois langues et de la langue bulgare.

§ 3. Formes corporelles et caractère des peuples de la Turquie d'Europe.

L'extérieur et le caractère des nations de la Turquie sont très différents; néanmoins si leur structure corporelle est un fait qui n'est sujet à des modifications que par des mélanges de races ou des habitudes accidentelles, il n'en est pas de même de tous les traits du caractère, qui peuvent dépendre souvent de circonstances particulières, et se développer tout autrement dans des positions différentes.

Un caractère commun à tous les peuples de la Turquie, c'est qu'ils estiment peu les commodités de notre vie et de nos maisons, et qu'ils savent être très sobres quand il le faut.

Le *Turc d'Asie*, avec sa tête bien conformée, son visage allongé, ses traits réguliers, ses cheveux noirs ou bruns, ses belles formes, devient en Europe, par le mélange du sang, quelquefois trop colossal, quand il est issu de mariage avec des Serbes; ou bien il prend une figure ignoble ou de boucher lorsqu'il est devenu à demi bulgare. Nous avons rencontré en ce genre, à côté des plus nobles figures, des visages vraiment voisins des singes, tandis que d'autres, par leurs énormes nuques, leur voix rauque et leur brutalité, nous paraissaient une race analogue plutôt à celle des taureaux qu'à celle d'êtres sensibles et d'une haute intelligence. Le sang zingare donne lieu à des métis d'une figure basanée, et à traits où le penchant à la scélératesse se joint à l'intelligence, tandis que le sang grec produit des musulmans à nez aquilin, à yeux vifs et perçants, dans le cœur desquels la défiance a remplacé la nonchalante confiance auquel s'abandonne volontiers le vé-

ritable Turc d'Asie. Les yeux de bon nombre de Turcs ont aussi quelque chose de sauvage, ou au moins d'étranger à l'Europe, qui frappe au premier abord, et auquel il faut s'accoutumer. Dans les villes, leur teint est souvent sale ou manqué de couleurs. Les extrémités grêles ou maigres de maint Turc étonnent l'Européen, quand il les voit sortir de ces amples vêtements, qui sembleraient annoncer des Hercules.

Les *femmes musulmanes* sont en général fort blanches, évitant bien plus que nos dames d'exposer au soleil leur cou et leur tête. D'ailleurs celles qui sont de sang mélangé savent aider la nature par des cosmétiques. Elles ont de belles formes, et ne portant ni corsets ni jarretières, elles ne participent pas aux défauts qui en résultent. Leurs pieds même sont quelquefois jolis, malgré leurs babouches, et leur habitude d'être assises les jambes croisées, ce qui tend à les faire tourner en dedans. Leurs seins (1) pendants ont une grâce toute particulière, quand une fois on y est accoutumé. D'une autre part, leur vie trop sédentaire, leur habitude de se baigner si souvent, et surtout de rester si long-temps dans les bains, les rend aptes à l'embonpoint, ou du moins tend à amollir leurs chairs. Elles accouchent en général aisément.

Néanmoins il ne faut pas croire que toutes les femmes turques dégénèrent en nos colosses du café ou de poissardes, car si c'était le cas, et si beaucoup d'entre elles atteignaient le volume de certaines de nos femmes, elles paraîtraient énormes dans la rue, vu que leur costume est si lâche et ample. Or on n'en rencontre pas de ce calibre, et probablement il n'y a que certaines odalisques de harem auxquelles est réservé le triste partage de la graisse excessive.

Une de ces mille et une histoires mises sur le compte des Turcs, est l'idée ridicule que l'embonpoint est le *nec plus ultra* d'une beauté de harem. Comme chez nous, il y a des musulmans qui aiment les femmes grasses; peut-être y a-t-il même en Turquie et hors d'Europe plus d'amateurs musul-

(1) T. *Mémé*, s. *Sise*, a. *Sise*, v. *Tzitza*, g. *Byzia*.

mans en ce genre que dans le *Frankgistan*, nom donné par les Turcs à l'Europe; mais nous croyons qu'en général ce sont plutôt des exceptions, des goûts bizarres d'hommes blasés, tandis que les autres recherchent dans les femmes les mêmes perfections physiques que nous, et qu'ils sont même si fins connaisseurs, qu'ils ont leurs mesures par excellence pour la taille, les jambes, les pieds, les mains, etc. Les femmes de harem que nous avons vues n'étaient aussi que de jeunes personnes jolies et élancées. D'ailleurs si bon nombre de Turcs mentionnent avec faveur les femmes amples, ils ne veulent que parler de la largeur de leur bassin et de la proéminence postérieure; or on sait que la proportion des hanches détermine le plus ou moins de facilité des accouchements. En Turquie les femmes stériles ne sont guère aimées, et sont même méprisées chez les chrétiens comme chez les musulmans, parce qu'on les croit ensorcelées, et que chacun se tient à honneur d'avoir autant d'enfants que possible, bien différent en cela de notre haute société européenne.

Le *caractère général des Turcs* n'est point si mauvais que voudraient le faire croire surtout ceux qui sont obligés de vivre sous eux, ou leurs amis désirant l'affranchissement des Rayas. Tout peuple conquis parle de même de ses maîtres, témoin ces absurdités débitées contre les Français qui voulaient étouffer la nationalité allemande. C'est bien plutôt des Bulgares, des Grecs et des Albanais devenus musulmans, qu'on peut dire que le gouvernement ottoman les a avilis. C'est eux surtout qui détestent les Rayas, lorsqu'ils sont revêtus de quelque charge. Nous pouvons appeler à cet égard en témoignage M. Urquhart, l'ami exagéré des Ottomans comme M. Pouqueville, cet ennemi déclaré des Turcs, dont le jugement partial a été dicté par les événements extraordinaires passés sous ses yeux (1). C'est

(1) *Voyez* comme M. Pouqueville parle avec éloge des mahométans Coniarides, colonies asiatiques établies en 1380 en Thessalie et en Macédoine, dans son *Voyage*, vol. III, pag. 84, 368 et 407, et comparez-y le sombre tableau de l'empire turc développé vol. II, pag. 404.

comme si quelqu'un avait choisi comme type du caractère la conduite de maint Savoyard ou Alsacien l'année de l'invasion des alliés en 1813.

Le caractère phlegmatique des Turcs n'a vraiment de mauvais que leur extrême sensualité et leur orgueil excessif puisé dans leur croyance religieuse et leurs anciennes victoires, quoique le coran leur prêche l'humilité. La dissimulation ne paraît surtout être venue s'y ajouter que par suite des funestes modifications du gouvernement primitif des Turcs, principalement depuis la prise de Constantinople et l'adoption de beaucoup d'abus du régime byzantin. Leur orgueil leur fait mépriser les étrangers, ou au moins, comme le commun des Anglais, ils les jugent au-dessous d'eux ; ils se sont privés ainsi des lumières progressives de l'Occident, et ils sont arrivés à un état en disparât avec l'Europe ; mais d'un autre côté cet orgueil cache une profonde nationalité qui pourrait porter les plus heureux fruits.

Avec cette profonde ignorance, on retrouve toujours dans les Turcs le même fond de bonté, de reconnaissance, de générosité, de probité, de sobriété et de résignation stoïque à tous les événements. L'emportement et la colère sont loin de leur être si habituels qu'à nous. Ce ne sont plus, il est vrai, ces fiers guerriers qui menaçaient de planter le croissant au-dessus de la croix de toutes les capitales de l'Europe; mais ce sont toujours ces maîtres, quelquefois bons pour leurs sujets fidèles, mais gouvernant souvent sans tact, ou se faisant des ennemis, par l'observation trop stricte de certaines étiquettes ; ce sont ces hommes si aptes à devenir âpres et revêches, quand on choque trop leurs préjugés, ces gens confiants dans la parole donnée ; mais lorsqu'ils voient leur bonne foi trompée indignement, comme l'ont fait trop souvent les Albanais, les Grecs, et même quelquefois les Slaves (1), alors

(1) Nous nous contenterons de citer ici, pendant la guerre grecque, le massacre par les Grecs de 500 Turcs renfermés dans un couvent du Pirée, celui des Turcs de Tripolitza, ainsi que celui de la garnison turque de Belgrade par les Serbes, sous Tzerni George, le 7 mars 1807.

ils sont terribles, et même sans pitié ni politique dans leurs vengeances. Ce n'est que dans ces cas qu'on peut les appeler horriblement féroces (1), quoiqu'en recherchant les auteurs des plus grands actes de barbarie, on est indigné de trouver quelquefois à la place des véritables Asiatiques, quelques musulmans issus de sang mélangé, ou même de lâches sicaires zingares ou juifs. Ce sont ces mêmes Osmanlis qui, quoique sortis souvent de la lie du peuple, savent adopter les formes les plus polies et les plus nobles. Comparés à tous les autres peuples de la Turquie, il n'en est pas un seul qui, mis à la place du Turc, saurait peut-être gouverner des nations si disparates avec autant de justice, d'impartialité et de tolérance religieuse.

Il y a des personnes se disant avoir voyagé en Turquie qui osent avancer que le Turc n'ose parler ouvertement, et craint toujours son maître. Il faut que ce pays ait sérieusement changé, ou que ces observateurs aient voyagé sans savoir les langues parlées en Turquie; car, pour nous, nous pouvons assurer que nous avons été souvent étonné de la liberté générale et politique des conversations, même hors du tête à tête.

Les *Grecs*, les *Bulgares* et les *Serbes* ont chacun leurs formes particulières, quoique celles des deux derniers peuples se rapprochent beaucoup. Des cheveux châtains ou noirs leur sont communs, suivant les localités. Les cheveux châtain clair sont assez fréquents dans les montagnes, en Bosnie et dans le Balkan; mais les Grecs et les Bulgares ont en général des cheveux noirs, les derniers lisses, et les premiers quelquefois frisés. Nous n'avons pas vu de cheveux blonds, ce qui du reste ne les exclut pas, puisque chacun voulant avoir des cheveux foncés, et se rasant la tête en bonne partie, les blonds peuvent bien se teindre la moustache. Les Serbes et leurs frères les Bosniaques ont plus de disposition à revêtir

(1) Nous n'avons qu'à rappeler les horreurs commises dans les îles de Crète et de Scio et ces Albanais guègues de Moustapha-Pascha de Scutari, lancés en 1851 par des machines contre des murs garnis de pointes de fer !

des formes colossales que les Bulgares, et surtout que ceux habitant au N. du Balkan, tandis que les Grecs et les Zinzares ont des corps bien plus élancés, et plus de grâce dans tous leurs mouvements. Les Slaves, et surtout les Serbes offrent le plus de beaux hommes, mais il leur manque l'élégance des Grecs et des Albanais. Leur tête est en général plus grosse et surtout plus large, leur corps et leurs membres plus épais; la promptitude des mouvements ou leur agilité moins grande. Ils sont en un mot plus phlegmatiques que les Grecs. Parmi eux, les Monténegrins se distinguent comme montagnards par leur grand et beau corps, qui décèle évidemment un mélange de sang albanais.

Les Bulgares sont assez souvent plutôt de taille moyenne que grands, à l'exception des montagnards, surtout dans la Macédoine. Leur tête est moins carrée, et souvent moins volumineuse que celle des Serbes, leur figure un peu plus allongée, et leur nez souvent aquilin; mais leur type tartare a cédé en général la place au Slave, vu leur alliance avec ce peuple.

Les têtes grecques décèlent, par la forme de leurs crânes, les traits de leur visage et leurs yeux vifs, l'intelligence, la ruse, l'orgueil, la vanité, l'ambition et l'exagération portés à un haut degré. Aussi tout Grec est avide d'instruction, mais aussi curieux jusqu'à devenir quelquefois indiscret et désagréable pour les voyageurs; tout Grec aime à se distinguer et désirerait commander; tout Grec aime les disputes, l'intrigue et trop souvent les procès; tout Grec aime à se reporter aux temps illustrés par les hauts faits des anciens Hellènes, lors même que quelquefois aucune goutte de sang hellénique ne coule dans ses veines; mais il en a conservé la langue et il vit sur les mêmes lieux.

D'une autre part, le front très bombé et carré du Serbe et du Bosniaque annonce la bienveillance et la bonté réunies au courage, à la fermeté, et souvent à la prévoyance, ainsi qu'à la générosité. Ils calculent plus les chances de malheur que le Grec avant de se précipiter dans les dangers. S'ils ai-

ment à économiser et s'amasser un petit pécule, ils ont bien moins d'ambition personnelle, et s'ils tiennent à leur pays, à leur nationalité autant que le Grec, ils n'en fatiguent pas les oreilles de l'étranger, évitent en général le mensonge ou les exagérations, et sont assez modestes pour ne pas se vanter de leurs hauts faits. Ils ne demandent que la paix, le repos, et qu'aucun étranger quelconque ne se mêle de leurs affaires. Les Monténégrins paraissent un peu dévier de ce caractère, et aiment, dit-on, à exagérer leurs exploits.

Les Bulgares, surtout ceux des plaines de la Bulgarie, ne possèdent les qualités précieuses des Serbes qu'à un moindre degré. Ils sont bons, humains et économes; ils aiment davantage le travail que leurs voisins, et sont plus soumis à tout gouvernement que le Serbe et le Bosniaque; mais aussi, se rapprochant davantage des Russes, ils semblent aimer davantage le plaisir et la récréation. Il leur manque surtout ce courage et ce profond sentiment de nationalité qui ne s'est conservé que parmi leurs frères du Balkan occidental et des montagnes de la Haute-Mœsie et de la Macédoine. Dans ces pays, le Bulgare est très près d'être à la hauteur du Serbe, et il ne lui manque que des chefs hardis et populaires. Les chants héroïques des Serbes y sont à la mode comme en Servie, tandis que sur le Danube on entonne des chansons tendres ou de table.

Il est curieux de voir ces Bulgares, maintenant si doux, représentés il y a près de mille ans, ou en 870, comme des hordes très féroces et très guerrières. Les Serbes mêmes ont eu de la peine à conserver leur indépendance contre les Bulgares de 640 à 1165, tandis qu'aujourd'hui ces derniers seraient tous disposés à se fondre avec leurs voisins.

Si le Bulgare est rusé, il le sera bien plus à la manière des Serbes qu'avec cette finesse exquise des Grecs. Quant à l'esprit de société, les Bulgares, surtout de la Bulgarie, paraissent plus inclinés à la jovialité et à la repartie heureuse que les Serbes et les Bosniaques, qui sont en général plus graves. Ces derniers, de leur côté, regardent leurs compatriotes de l'Herzegovine comme possédant plus qu'eux les dehors de la

politesse, comme sachant mieux s'insinuer dans les bonnes grâces de quelqu'un, et, en un mot, comme ayant plus de vivacité d'esprit. Les Serbes de la Hongrie ont la même idée des Croates et des Dalmates; mais les Bocchèses, ou habitants des bouches du Cattaro, et les Monténégrins sont dits posséder ces talents au plus haut degré.

Aussi les habitants du pays slave des bords de l'Adriatique laissent échapper des quolibets sur les Serbes, qui leur rendent le pareil en les appelant *Ero*, et mettant sur leur compte des histoires pareilles à celles qu'on attribue aux provinciaux à Paris. Ainsi, par exemple, on raconte qu'un Herzegovinien avait acheté du savon à Belgrade pour faire connaissance avec cette marchandise. S'étant mis à le manger et voyant qu'il produisait de la mousse, il s'écria : Puisque je l'ai payé, je le mangerai, qu'il mousse ou non. Un autre Herzegovinien se promenait dans une ville bosniaque, le ventre vide et n'ayant à la main que son pain sec, qu'il aurait bien voulu tremper dans le pot d'huile d'un marchand. Pour se donner ce plaisir sans avoir à débourser d'argent, il laissa tomber comme par accident son pain dans le pot. Le marchand, là-dessus, demandant le paiement de son liquide, l'Herzegovinien lui repartit de lui remplacer d'abord son pain.

En lisant l'histoire, on trouve que les Serbes n'ont jamais été une nation aussi civilisée que les Byzantins. Quoique puissants, plusieurs princes serbes ne savaient pas plus lire ni écrire que Milosch, et les Byzantins se sont souvent moqué de la famille royale serbe, à cause du manque de luxe et des occupations toutes bourgeoises des princesses. Ainsi, vers 1263, le roi Etienne Ourosch ayant demandé la main de la fille de Michel Palæologue pour son fils cadet Miloutin, l'empereur envoya une députation en Servie pour lui rendre compte de l'état du pays; or, à leur retour, ils firent des gorges chaudes de la simplicité serbe, et d'avoir trouvé la belle-fille d'Ourosch habillée sans luxe et filant. D'une autre part, les Serbes ont toujours été une nation courageuse, religieuse, superstitieuse et à mœurs patriarcales, quoique à manières un peu gros-

sières dans l'acception de ce mot suivant les gens du monde. Bien différents des Byzantins, les mauvais exemples donnés par quelques uns de leurs rois, en particulier par le libertin Etienne Miloutin Ourosch III, n'ont pas une influence fâcheuse sur le caractère général de la nation. La soumission aux chefs de l'église s'est toujours montrée jusque sur les marches du trône, comme par exemple, en 1275, dans l'acte d'abdication du roi Dragoutin en faveur de son frère Miloutin ou Gratien.

Si, dès l'origine de l'église d'Orient, les Serbes ont toujours montré plus de zèle pour cette église que pour celle d'Occident, leur saint Sava, frère du roi Etienne Nemanja Ier, a achevé de les attacher à cette église, et plusieurs de leurs rois ont été élevés au rang des saints de cette église, sans l'avoir toujours mérité par leur conduite. Rien ne donne une meilleure idée de la nation serbe que le code de loi du grand roi Etienne Douschan. (*Voy.* la note A). On y retrouve encore le paysan serbe d'aujourd'hui, néanmoins à la grande différence près qu'il était alors serf, tandis qu'il est libre et propriétaire à présent, et qu'il ne reconnaît pour seigneur que le prince élu par la nation et ses notables.

Le caractère des Serbes cadrait assez bien avec celui des Turcs, puisqu'on voit des guerriers serbes non seulement entrer au service ottoman, mais encore se distinguer sur les champs de bataille qui ont décidé le sort des sultans. Encore aujourd'hui les Serbes sont de tous les peuples de la Turquie celui dont les mœurs et la manière d'être se marient le mieux avec la vie et les idées des Ottomans. Ils répugnent presque autant que ces derniers à adopter tout-à-fait notre vie européenne. Une administration turque juste était même si fort du goût des Serbes, qu'on cite dans les derniers dix ans du siècle passé un pascha de Servie, nommé Hadgi-Moustapha, dont l'équité lui avait valu le nom de mère des Serves (*Serbska-Maika*). Le pays fleurit sous lui, et gagna avec l'Autriche seule la somme de 5,250,000 fr.

Comparés aux autres nations européennes, les Slaves de la Turquie paraissent établir un passage de l'Allemand à l'Italien,

en réunissant la persévérance du premier à la finesse du second, sans pour cela avoir ses défauts, ni être appelé par la douceur du climat à avoir forcément l'amour du travail de la race germanique. Parmi les Slaves, ils paraissent avoir plus d'esprit que les Russes; et surtout que les Slovaques et les habitants de la Bohême, et moins d'irréflexion et de penchant au plaisir que les Polonais (1). S'ils ont de la finesse et s'ils ne négligent pas leurs intérêts bien entendus, ils ne paraissent pas avoir ce penchant à tromper l'étranger qu'on a reproché souvent au Russe et au Grec.

Les *femmes grecques* sont plus séduisantes que celles des Bulgares et des Serbes; mais, en général, les travaux auxquels les paysannes sont sujettes en Turquie, leurs mariages trop précoces, font que les hommes paraissent plus beaux que le sexe féminin hors des villes. Les yeux noirs expressifs des Grecques, leurs jolies bouches, leurs nez malins, leur belle chevelure noire de jais, et les mouvements gracieux de leur corps forment avec leur costume un ensemble souvent fait pour des modèles de peinture, lors même que, surtout dans les campagnes, leur teint n'est pas toujours de la première blancheur, et qu'il est au-dessous de l'éclat de celui des Turques et des Arméniennes toujours voilées en plein air.

Les *femmes bulgares*, en général plus petites, sont aussi fort gracieuses et joviales, mais elles ne paraissent pas si jolies dans tous les cantons; ce à quoi peut contribuer la grande variété de leurs costumes. C'est dans le bassin de Sophie, et entre cette ville et Nisch, que nous avons cru entrevoir le plus de régularité dans les formes, tandis qu'il y a des cantons du Balkan et des montagnes de la Macédoine où on peut à peine trouver une gentille figure dans un village. Elles ont alors des jambes massives, de gros pieds, des gorges volumineuses, des figures

(1) M. Pouqueville ne connaissant ni les Slaves ni leur langue, qu'il trouve plus court d'appeler barbare, on peut donc bien lui pardonner de caractériser les Monténégrins comme des gens sans honneur et dépravés (*voyez* vol. I, p. 35 et 66), eux qui sont si probes, si courageux et ayant des mœurs si exemplaires.

basanées sans effet, et elles ressembleraient, sans leurs cheveux noirs, aux femmes slaves de maint village en Bohême ou dans les Carpathes.

Les *femmes serbes* sont de même peu jolies dans les villages; ou du moins leur beauté se flétrit déjà, lorsque celle de nos paysannes est épanouie; mais çà et là dans les villes, et surtout chez les gens aisés, on rencontre nombre de femmes, si ce n'est d'une beauté grecque, du moins très jolies. La coupe élégante du corps des Grecques et leur grâce infinie sont ce qui manque en général aux Serbes. Elles établissent un passage entre la lourdeur et la structure pelotonnée de leurs congénères, les Slovaques et les Bohêmes, et l'élégance des Grecques et des Valaques. Elles sont du reste la plupart douces, bonnes ménagères et bonnes mères de famille. La scélératesse est si loin de leur caractère, que mes demandes à cet égard ont toujours surpris; Slaves comme Turcs se sont toujours écriés : « Comment peut-on supposer pareilles choses d'une femme! » Il faut ajouter à la louange des Slaves que si les femmes aident leurs maris dans leurs travaux, les hommes ne mésusent jamais des forces de leurs compagnes, et les traitent en général aussi bien que les Turcs leurs femmes. Dans les montagnes au contraire, comme en Albanie et en Valachie, les femmes sont soumises à des ouvrages trop rudes pour elles; ainsi elles portent des fardeaux énormes, et on voit arriver à Cattaro des charges de bois à dos de femmes. Cinq femmes se chargent presque d'une toise de bois.

Les *Valaques* ont de belles formes et des cheveux noirs, les hommes comme les femmes. On est même tout surpris de retrouver çà et là ces figures majestueuses, véritablement romaines, telles qu'on les voit encore sur les arcs-de-triomphe des anciens maîtres de l'Europe; mais toute la population n'a pas cette beauté, il y en a beaucoup qui sont aussi d'assez petite taille, et nous offrent alors probablement plutôt le type des Daces que celui de leurs vainqueurs.

Si le Valaque a de la grâce, il est aussi assez vif, sans l'être autant que le Grec et l'Albanais. S'il est plein d'aptitude à ap-

prendre vite tout ce qu'il veut, il n'est pas laborieux comme le Bulgare ou l'Allemand, et moins propre. Il aime, peut-être encore plus que le Serbe et le Turc le *far niente* des Italiens; mais loin de rester accroupi, sans penser à rien, comme l'Osmanli, ou de causer ou chanter comme le Serbe, son sang bouillant l'oblige au mouvement, et s'il ne se livre à la danse, il s'adonne aisément à la boisson et à la débauche, deux vices peu connus en Turquie, si au moins on donne à ces mots la signification qu'ils ont chez nous.

Les seigneurs possédant presque toutes les terres, le paysan ne sent pas l'utilité de la prévoyance du Bulgare et du Serbe, et vit au jour le jour, en réduisant son intérieur au plus strict nécessaire. Lorsque le besoin le force enfin de travailler, il s'en acquitte bien et plus promptement peut-être que le Slave; mais le bâton est bien souvent le seul moyen de l'obliger au travail pour son maître. De plus, le Valaque accable trop fréquemment sa femme de coups et de travaux, et ne se laisse guère fléchir par la beauté, quoiqu'il y ait beaucoup de Valaques aussi avantageusement bâties que les hommes.

Le plus mauvais trait de leur caractère c'est d'être vindicatifs, et quoique ne manquant pas de courage, ils choisissent quelquefois les moyens les plus lâches tels que le poison (1) pour se venger, ou atteindre des buts d'intérêt privé. Dans le reste de la Turquie, si on se venge, c'est par les armes, et le poison est réservé, comme l'avouent ingénument les Turcs, pour le gouvernement, qui se défait ainsi sans bruit de ceux qui l'incommodent.

Quant à l'espèce de basse humilité que les Valaques montrent envers leurs supérieurs, elle ne peut leur être reprochée, car elle vient du joug brutal des nobles sous lesquels les belles qualités de ce peuple sont étouffées et ne peuvent se développer. S'il en était autrement, les Zinzares de la Turquie, leurs anciens compatriotes, n'offriraient pas cet état florissant et cette industrie, quoique délivrés de cette aristo-

(1) T. *Zehr*, s. *Otrov*, a *Chelm*, v. *Otrava*, g. *Pharmaki*.

cratie, qui trop souvent engloutit dans de folles dépenses les revenus provenant des durs travaux de leurs malheureux serfs. Dans toute la Turquie, aucun Raja, aucun Ottoman ne s'avilira au point de demander l'aumône, ou de recevoir à genou la moindre rétribution qui lui est due, comme nous en avons été souvent témoin chez les Valaques. Il est à espérer que la vie, l'honneur et les bras du paysan valaque ne resteront pas toujours le partage des caprices des Bojares, et que là, comme en Hongrie, on sentira que mille raisons demandent dans notre siècle d'autres rapports sociaux.

Du reste, on sait bien que, de tous les habitants de la Turquie, les Bojares et les gens riches de la Valachie ont avec les Grecs de Constantinople le plus d'instruction, et forment la portion la plus européanisée de la Turquie. La Servie même reste bien loin derrière cette élite de la Valachie, et s'en console en jetant du ridicule sur le luxe parisien de ses voisins, à côté de l'ignorance et les mœurs grossières de leurs sujets, les paysans valaques.

Les *Zinzares* ou *Valaques* du Pinde, des montagnes de l'Aspropotamos et de celles de Caulonias, de Geortsche, etc., sont des hommes trapus et vigoureux, à cheveux noirs ou châtains, à figures intelligentes, quoique quelquefois sournoises et même repoussantes. Comme en Valachie, on y retrouve ce mélange particulier de belles figures à la romaine, de la taille avantageuse à la *roumaen*, avec d'autres individus, qui sont rabougris et ont un type étranger dace ou slave. Tels sont en particulier les Valaques-Dassarets; dussent-ils même avoir le costume albanais, on ne pourrait les confondre avec ces derniers. Cette classe de gens est probablement la source du sobriquet grec de *Koutzoi-Vlachoi*, ou Valaques boiteux pour les Zinzares.

Ils sont très sobres, endurcis à la fatigue, fort économes, sans luxe et hospitaliers. Ils partagent souvent avec les Slaves un entêtement singulier. Une certaine sauvagerie est particulière à leurs bergers (*Tschoban*), qui, véritables nomades, changent de pâturage avec les saisons, c'est-à-dire qu'ils remontent vers les sommités des montagnes en été et se rappro-

chent des vallées en hiver, en bivouaquant toujours sous des tentes ou des arbres; on les accuse çà et là de brigandages. Beaucoup de Zinzares, rusés de naturel, se vouent au négoce et s'établissent partout où il y a du gain à faire. Ils s'expriment avec vivacité et intelligence, et décèlent en général un fond d'instruction qu'on ne s'attendrait pas à trouver parmi ces montagnards. D'un autre côté, on remarque aussi rarement l'insouciance et la paresse des Valaques du Danube, car les endroits habités au moins par les Valaques-Dassarets sont les seuls en Turquie où des hommes s'avilissent au métier de mendiants.

Les *femmes zinzares* ont des formes plutôt massives que sveltes, mais sont souvent bien faites. Elles se distinguent toutes par l'apparence d'une bonne santé et de belles couleurs. Leurs traits n'ont souvent pas la délicatesse des figures grecques, quoique leurs yeux ne manquent pas de feu et sont quelquefois bleus. Leur chevelure est quelquefois blonde. Elles sont fort laborieuses et partagent les travaux de leurs maris, ou exercent même, quand elles sont pauvres, des professions fatigantes, telles que celle de manœuvre. Soumises à leurs époux comme toutes les femmes en Turquie, on les voit supporter sans se plaindre des absences très longues de leurs maris. Les *Zontochèrai*, ou femmes sans époux, sont toutes vouées à l'éducation de leur famille et sous la protection de leurs parents ou de ceux de leurs maris. Il y a même des familles dont les hommes mariés établis à l'étranger se relèvent tous les ans ou tous les deux ou trois ans pour venir passer un espace de temps égal avec leurs femmes et leurs enfants, comme cela se pratique dans quelques vallées des Alpes du Piémont.

Les *Albanais* sont peut-être la plus belle race de la Turquie; ils se rapprochent plus des Grecs que des Slaves, et rappellent les plus beaux types des montagnards suisses par leurs figures ovales, leurs nez assez longs et maigres, leurs corps plutôt maigres que gras et leurs formes élancées. Chez les Malsors, on est quelquefois frappé de la manière dont les

oreilles font saillie sur les côtés de la tête, parce que les jeunes gens négligent de passer les oreilles sous leur calotte rouge. Les habitants, surtout de la Haute-Albanie, présentent des profils qui sont identiques avec ceux des soldats romains figurés sur certains arcs-de-triomphe des premiers empereurs romains. Ils ont fait probablement partie aussi bien des guerriers d'Alexandre (1), de Pyrrhus, de Teuta et de Gentius, que de ceux des empereurs romains, et surtout de Dioclétien, leur compatriote; car ces Suisses d'Orient ont été de tout temps prêts à servir pour de l'argent. On les représente toujours comme des soldats extrêmement pillards et cruels, ce qui n'est pas tout-à-fait le cas, témoin ce beau trait des Myrdites refusant, en 1810, à Ali-Pascha de tuer lâchement comme des bouchers des Cardikiotes renfermés dans une maison murée (2).

Si l'Albanais a les qualités physiques des Suisses et des Tyroliens, s'il est comme eux un marcheur intrépide, escaladant le fusil sur l'épaule les montagnes à l'instar des chèvres, il a de plus qu'eux une vivacité et une gaieté méridionales réunies à une perspicacité extraordinaire et instantanée. C'est, comme les Grecs, le peuple à reparties heureuses par excellence. L'orgueil national se montre dans les moindres paroles des Schkipetares, dans ses gestes, dans sa démarche légère ou même théâtrale. Le courage leur est inné, et, civilisés, au lieu d'être les Suisses de l'Orient, ils en deviendraient les Français, c'est-à-dire de ces peuples auxquels les conquêtes sourient le plus. La vie aventureuse est tellement leur élément, qu'ils oublient de mettre en balance les malheurs occasionnés par les guerres.

---

(1) Le nom de *Ghekers* est donné dans le Patwar entre Attok et Lahore, aux descendants des colonies grecques depuis l'expédition d'Alexandre sur l'Indus. Peut-on se permettre de rapprocher cette dénomination plutôt du nom de Guègue que de celui de Grec? Quoi qu'il en soit, les soldats européens d'Alexandre paraissent avoir parlé en partie une langue différente du grec et dont certains mots se retrouvent dans le schkipe.

(2) Voyez l'*Histoire de la renaissance de la Grèce*, par Pouqueville, vol. I.

Sont-ils dans le voisinage de la mer, ils sont capables de devenir aussi bons marins qu'excellents tirailleurs.

Le Bosniaque, le Serbe, le Bulgare, ont un caractère totalement opposé; car s'ils détestent toute domination étrangère, s'ils savent s'en défaire ou l'adoucir d'une manière ou d'une autre, ils ne portent pas leurs vues au-delà des contrées où on parle leur langue, ils ne se plaisent que parmi les leurs, tandis que l'Albanais serait tenté de recommencer des conquêtes comme celles d'Alexandre-le-Grand, et aimerait régenter d'autres nations.

S'il se voue avec plaisir aux plus rudes genres de vie seulement pour l'agrément de guerroyer, il ne travaille chez lui que juste ce qu'il faut pour satisfaire à sa nourriture. Il se rapproche en cela du Bosniaque et du Serbe, chez qui la passion d'un excès de richesse n'a pas encore pénétré, et il se distingue ainsi du Grec ou de l'Albanais grécisé. En effet, si ce dernier est commerçant et en veine de richesse, il exécutera les plus longs voyages; s'il est négociant hors de sa patrie et qu'il y gagne de l'argent, il s'y établira souvent tout-à-fait, tandis que l'Albanais, le Bosniaque et le Serbe ne se donnent pas tant de tourments pour devenir riches, et s'ils émigrent quelquefois, ce n'est qu'à condition de revenir aussitôt que possible dans leurs foyers, lorsqu'ils auront amassé de quoi pour y vivre honnêtement; or, la vie est si facile en Turquie que leur absence n'est jamais longue. C'est une des raisons principales pour lesquelles on rencontre encore si peu de voyageurs de ces pays, et qu'on y connaît si peu de maisons de commerce dont les chefs en soient natifs.

On reproche à l'Albanais une sauvagerie et une dureté particulière dans le caractère; mais ces particularités paraissent résulter bien plutôt de leur genre de vie et de leur éducation que d'un type primitif; en effet, quoique le Serbe et le Bosniaque musulman soient de la même souche, ce dernier a une écorce bien plus rude que celle du premier. Les personnes qui ont caractérisé l'Albanais comme vindicatif ont méconnu tout-à-fait ses coutumes, puisque la vengeance de toute of-

fense est pour lui un devoir, et remplace chez lui nos lois de police correctionnelle et de justice criminelle.

Tenant extrêmement à leur nationalité, et subjugués, il n'est pas étonnant que les Schkipetares se montrent si opiniâtres à conserver leurs mœurs antiques et leurs usages, et qu'ils aient une antipathie contre tout ce qui est étranger, parce qu'ils n'entrevoient pas l'utilité des innovations, et qu'ils voient leur langue et leurs plus chères habitudes livrées au mépris. Ils se trouvent en cela vis-à-vis de la plupart des peuples turcs, et surtout des Ottomans, dans une position analogue à celle où sont ces derniers vis-à vis des Européens.

Lorsqu'on vient à comparer entre elles les diverses tribus albanaises, on reconnaît que le *Guègue*, quoique peut-être plus sauvage que le Chamide, a en général quelques qualités supérieures à celles des Toskes, et se rapproche en cela du Serbe. Ainsi, si les Albanais sont tous divisés en clans, les *Phis* des Guègues et les *Phares* des Toskes, les premiers comme les Slaves conservent plus long-temps le souvenir de parentés fort éloignées, qui ne sont plus en réalité que de simples connaissances (s. *Poznânik*). Lorsqu'un Guègue a reçu un étranger dans sa maison, qu'il a mangé avec lui, ne fût-ce que du pain et du sel, cet individu devient pour lui comme chez les Slaves un ami (*mik*), un frère (*vla*), un homme qu'on doit défendre, même contre ses connaissances, tandis que parmi les Toskes mahométans, et certains Épirotes grecs, comme les Japides, la même bonne foi n'existe pas toujours, les lois de l'hospitalité ne sont pas si sacrées, et ils ne respectent pas à ce point leur parole donnée. Il arrive même dans ces derniers pays qu'on ne trouve personne qui veuille vous loger ; tandis que chez les Guègues un homme d'un Phis trouvera toujours à loger des étrangers d'une manière sûre parmi des individus de sa tribu, ou des tribus amies de la sienne. M. Pouqueville a déjà mentionné cette différence entre l'Albanais du nord et du midi, et a voulu en trouver la cause dans la religion catholique du plus grand nombre des Guègues. (Voyez son *Voyage*, vol. III, p. 239.) C'est une grave erreur, puisque

l'absolution des crimes est accordée par les prêtres catholiques comme par ceux des Grecs, et que les Bosniaques catholiques passent généralement avec raison pour assez mauvais sujets. La raison toute simple de cette particularité est que le Guègue partage les usages du Monténégrin et du Serbe, ce que ne fait pas le Toske.

Les Guègues sont comme des enfants, c'est-à-dire qu'ils ne savent pas cacher leurs défauts, vu leur manque d'éducation. Ainsi à côté de leur bravoure ils sont, une fois en guerre, pillards, insensibles, et en général, comme tous les Albanais, assez durs et antipathiques contre tous ceux qui ne parlent pas leur langue.

Si on peut les accuser quelquefois d'être passés trop aisément d'un parti à un autre, ce reproche d'inconstance et de vénalité s'adresse bien plutôt à leurs chefs. Ensuite il ne faut pas oublier que presque toujours ils ne se sont rendus coupables de ces actes répréhensibles qu'envers les Musulmans ou les Grecs leurs ennemis, car ils sont décidément *misellènes*. Si jamais les Myrdites étaient appelés aux armes au nom de leur sainte religion catholique romaine, nous doutons fort qu'on puisse trouver parmi eux plus de traîtres, ou même autant de traîtres que chez tout autre peuple, chaque nation devant nécessairement avoir ses mauvais sujets. Ce sont les Guègues mahométans, et surtout les habitants de l'Albanie méridionale, à qui sied beaucoup mieux le reproche de la fausseté, de l'hypocrisie et de l'inconstance.

Les Guègues sont en général plus trapus que les Toskes proprement dits, qui est une des plus belles races de l'Albanie. Ils sont musculaires, robustes, très sobres, la poitrine velue, à cheveux noirs ou bruns, et à yeux n'indiquant pas la fausseté. Ils partagent aussi la pureté des mœurs des Serbes. Les *Toskes* sont élancés, sveltes, ont un regard fin et perçant, et des cheveux noirs, quelquefois flottants. Parmi ces guerriers du Tomor et leurs femmes, se trouve plus d'un modèle pour un Apollon et une Vénus. Les Japides au contraire sont rabougris, à figures repoussantes et malpropres. Les

Chamides châtains, noirs, ou même blonds, sont surtout ceux des Toskes chez qui on observe ce regard faux, ce demi-louchement qui rappelle involontairement celui des chats. Les mahométans de l'Epire passent en général pour inconstants, dissimulés, traîtres, menteurs, avides et cruels, et les trahisons de Gogo-Bakolas et de Varnakioti, en 1822, prouvent que ce défaut est aussi celui de maint Albanais grécisé. Bien souvent une plus haute paie (1) a fait passer des Albanais d'un camp à un autre, et même les défections ne sont pas étrangères aux Souliotes, ces gens se faisant un jeu d'affronter la mort (2). D'une autre part, rien de plus parfait et de plus théâtral que les beaux Albanais grécisés; mais ces derniers, comme beaucoup de musulmans, ont des mœurs dissolues, qui se retrouvent aussi dans la Japourie. Les brigands de la Turquie se sont long-temps recrutés dans ce dernier pays, comme chez les Toskes en général, et dans la moyenne Albanie.

Les femmes *albanaises* ne sont que les esclaves de leurs maris, et sont obligées, dès leur enfance, à des travaux si fatigants, qu'elles sont flétries et ridées de très bonne heure et ont des teints aussi basanés que leurs maris. Les coups ne leur manquent pas non plus, et chez les Toskes, il paraîtrait qu'elles sont encore plus habituées à être brutalisées que chez les Guègues. Du reste, tous les Albanais, à l'exception de certains Guègues catholiques ou mahométans, se montrent très jaloux de leurs femmes et de leurs filles, et les dérobent à la vue avec un soin tout particulier et partagé même par les catholiques. Dans les villes d'Albanie, les femmes aisées ont des tailles avantageuses, et sont vraiment quelquefois des beautés dans leur jeunesse; on vante surtout celles du Mousaché et les Albanaises grécisées.

---

(1) T. *Aylouk*, a. *Golisin* ou *Golatch*, a. *Pagha*, v. *Plate*, g. *Pleromé*.

(2) Un Souliote voulant raconter à un étranger quelque chose pour l'amuser, lui fit part en riant qu'à la défense de Missolonghi il était endormi à côté de son frère, quand une bombe vint le tuer.

Les *juifs* et les *Arméniens* de la Turquie ont conservé leurs formes, parce qu'ils ne se marient qu'entre eux. Ces Hébreux y sont tout aussi souples, et prêts à tous les métiers, même les plus bas, que partout ailleurs. Leurs femmes sont quelquefois fort jolies, et il y en a beaucoup de très riches, car ce sont eux et les Arméniens qui sont employés principalement par le gouvernement et les paschas dans les affaires de finances. Or, comme l'ususier est sans pitié à l'ordinaire envers ses créanciers et qu'il n'est habile qu'à augmenter leur détresse, on peut se représenter les maux que ces harpies, les Juifs et les Arméniens, les plus fidèles amis du sultan, font en Turquie, au grand détriment du gouvernement du sultan, auquel ils aliènent le cœur de ses sujets en les ruinant et les vexant de toutes les manières. Cette manière d'agir, joint à leur religion, fait détester et mépriser les Juifs et les Arméniens par tous les peuples de la Turquie. D'ailleurs pendant la révolution grecque, les juifs réunis aux Turcs de Salonique exercèrent des cruautés sur les chrétiens, et les musulmans pour déshonorer les chrétiens ont employé plusieurs fois les juifs pour égorger ou jeter leurs victimes à la mer.

A la honte de la religion chrétienne, il faut avouer que l'Arménien, ayant uniquement une organisation commerciale comme le juif, est encore en plus mauvaise odeur que l'Hébreu, tandis qu'il ne partage pas avec lui des mœurs en général aussi pures. Le juif exerce quelquefois des professions libérales, telles que la médecine, mais l'Arménien ne peut guère comprendre qu'on puisse s'occuper d'autre chose que de thésauriser, c'est-à-dire de commerce ou de quelque métier. Il se plaît à montrer par des exemples qu'il est assez fin pour tromper même le juif ; d'ailleurs, jusque dans les États hongrois, on entend dire qu'un Arménien vaut trois juifs (1).

---

(1) Voici une de ces histoires d'Arméniens. Comme de petites pièces de monnaie tombent quelquefois des poches trouées dans la doublure, les marchands d'habits ont coutume de tâter tout de suite cette dernière pour offrir leur prix en conséquence. Un Arménien mit

Les *Arméniens* sont de grands beaux hommes, le plus souvent à cheveux noirs ou châtains et à longs nez, mais ils ont de vilaines extrémités, de grosses mains, d'énormes pieds, et en général des corps sans élégance; du reste, leurs figures sont intelligentes. Ils sont laborieux, mais manquent de vivacité. Ils sont assez jaloux de leurs femmes, qui sont voilées avec un *Jasohmak* presque autant que les Turques et portent aussi leur *Feredje*. Ces dernières sont très souvent à traits fort réguliers, très blanches, et en général un peu puissantes, mais on leur reproche peu d'expression et d'amabilité, deux qualités si éminentes des Grecques. Du reste, les Arméniens ont de grands rapports avec les Ottomans par leur phlegme et leur patience, mais sans paraître avoir leur courage. S'ils aiment à rappeler que l'Arménie a eu une fois ses rois et ses empereurs, ils sont de tous les habitants de la Turquie les seuls qui ne se soient jamais révoltés contre la Porte, le négoce étant leur élément. Aussi ils passent pour les meilleurs sujets, et le commun des Turcs, pour indiquer leur utilité et leur soumission, qui va jusqu'à l'humilité, les compare ignoblement au chameau.

Le *Zingare*, même nomade, offre le plus souvent une figure intéressante et intelligente. Son œil est noir, taillé en amande, et plein de feu, son nez généralement aquilin. Si ses membres inférieurs n'étaient pas quelquefois trop grêles, on pourrait l'appeler un joli homme, quoique fort basané, il est vrai, ou même brun, et à cheveux très noirs et peu fins. L'embonpoint lui est étranger. Lorsque les femmes sont fort jeunes, ou surtout qu'elles ne sont pas nomades, elles réunissent à beaucoup

---

quelques sous dans la doublure d'une vieille robe de chambre, et appela un juif. Ce dernier ayant aperçu l'argent conclut un marché assez cher, parce que la forme de la monnaie semblait lui annoncer des sequins. Aussitôt sorti de chez l'Arménien, il découd sa doublure et reconnaît son erreur; retournant alors chez son vendeur, il lui avoue pourquoi il a donné un si haut prix, et voudrait ravoir une partie de l'argent, qu'il prétend lui avoir été escroqué. L'Arménien le conduit à la justice pour se faire restituer les sous trouvés par le juif, prétendant avoir vendu l'habit et non pas l'argent contenu dedans.

de coquetterie des traits séduisants et une taille élégante. On est tout étonné de voir sortir quelquefois de dessous une méchante tente une jeune fille en beaux habillements bien propres. Du reste, le fond de leur caractère reste toujours le même. Ils sont vifs, quelquefois étourdis ; ils peuvent être aussi bien gais que mélancoliques. Ils sont rusés, vindicatifs et sensuels, sans avoir aucune idée de la décence et de l'inconvenance des liaisons les plus honteuses et même le plus contre nature. Ils tâchent de profiter de tout ce qui se présente, sans avoir égard à la morale, et en se contentant d'être assez fins pour n'être pas attrapés ou ne pas s'exposer à des punitions. Ils changent de religion avec autant de facilité que de domicile, ou plutôt ils n'ont pas de religion, et se moquent même de tout ce qui est respecté comme saint par d'autres peuples. Ils persistent dans ces idées même à l'heure de la mort, mais ils savent se plier à toutes les exigences. Aussi la plupart des musulmans qui renoncent au mahométanisme sont accusés par leurs coreligionnaires d'être issus de mariage mixte contracté avec des femmes zingares, car une Turque ne se rabaissera jamais jusqu'à voler dans les bras d'un tel être. Ils méprisent toutes les commodités de la vie, et même tout effort pour s'élever au-dessus de leur condition ou pour améliorer leur état ou perfectionner leur esprit. Ils aiment la fainéantise, tout en étant très adroits pour tout ce qu'ils veulent apprendre ou entreprendre ; ainsi ils sont devenus vraiment en Turquie d'utiles membres de la société. En Valachie, ils composent en partie les domestiques et les gens de cuisine des boyards, et en Turquie ils sont surtout postillons, maquignons, charrons, maréchaux-ferrants, chaudronniers, étameurs, mineurs, orpailleurs, musiciens, gendarmes et bourreaux. Une enclume, un soufflet, une tenaille, un marteau, une lime, un tournevis, composent tous les instruments du charron ou du serrurier zingare nomade. Si leur musique n'est guère agréable, cela vient de la qualité de leurs instruments; il faut qu'ils aient l'oreille musicale et du goût pour la musique, car on peut dire qu'ils ont le monopole de cet art en Turquie. D'un autre côté, le courage et l'aptitude militaire

ne leur manquent nullement, témoin les faits d'armes exécutés par des Zingares sous Tzerni Georges qui leur avait donné un voïvode des leurs et des drapeaux.

Les *femmes zingares* s'occupent à filer, à faire quelques vêtements, à soigner leur ménage, à dire la bonne aventure, à exercer de petits larcins, et à vendre quelquefois des drogues. Quand elles sont jeunes, elles vendent leur corps au premier venu, et les mères mêmes envoient leurs filles bien vêtues complimenter à propos les étrangers dans de sordides intentions. Les enfants, de leur côté, poursuivent partout les voyageurs en leur demandant l'aumône (1).

§ 4. Dispositions naturelles et défauts des habitants de la Turquie d'Europe.

Tout divers que soient les peuples de la Turquie, ils ont des caractères communs que n'ont pas nos nations d'Europe. Ainsi chez tous, l'*amour des enfants* est si proéminent, que, comme nous l'avons dit, les femmes stériles sont méprisées. On sait que Mahomet, en particulier, caractérise les meilleures femmes les plus aimantes et les plus prolifiques. Or, cette passion d'avoir des enfants va si loin, que la stérilité devient un cas de divorce chez les Turcs, et qu'en Servie et dans le pays des Monténégrins maint mariage ne se fait point par inclination, mais par simple convenance et pour avoir des descendants de deux familles amies. La mort d'un enfant est quelquefois capable de tuer une mère slave ; mais les Monténégrines, comme les Romaines, ne regrettent pas tant leurs fils s'ils sont morts du moins dans quelque combat. Parmi les Grecques des villes, à mœurs quelquefois moins pures que les Serbes, nous avons vu des femmes mariées sans enfant (*Agonat*), qui ne se seraient fait aucun scrupule de l'adultère, pourvu qu'on eût pu leur donner la certitude de la conception d'un enfant.

(1) Consultez les ouvrages déjà cités de MM. Grellmann, Graffunder et Kogalnitschan, ainsi que celui de M. Hoyland (*Historical survey of Gipsies*, Londres).

Les manières amicales des Turcs pour leurs enfants, et pour les enfants en général, leur indignation à la moindre insulte qu'on leur fait, leur pitié pour des enfants maltraités, sont de beaux traits du caractère turc. Comme en Europe, moins le mahométan est élevé, plus ses enfants, et surtout ses fils, lui sont chers. Les enfants, de leur côté, rendent bien à leurs parents leur affection, et surtout les mères sont entourées d'un tel respect, qu'au lit de mort un musulman pensera plutôt à sa mère qu'à sa femme et ses enfants.

Une particularité dans la manière de penser des femmes slaves et même albanaises consiste dans l'amitié extrêmement vive qu'elles vouent à leurs frères ; ces derniers paraissent quelquefois avoir plus de prix à leurs yeux que leur mari. Leur serment le plus sacré est encore souvent celui prononcé au nom de leur frère, et le petit poëme slave intitulé *le Miroir* en donne un exemple. Elles n'oseraient pas par pudeur jurer par la tête de leur époux. Pour distinguer les véritables frères des frères adoptifs, on les appelle *pravi brati* ou vrais frères.

L'*Amitié* (1) et l'*Hospitalité* (2) sont d'autres vertus sacrées chez la grande majorité des habitants de la Turquie, et surtout chez les Slaves. C'est sur ces vertus que repose la sûreté des voyageurs dans les parties les plus sauvages de cet empire. Pour comprendre bien l'état de la Turquie, il faut se reporter au moyen âge, à ce temps où les auberges étaient rares et où on voyageait en caravanes. L'hospitalité était aussi alors en plein exercice en Europe, et on n'était pas obligé d'y renoncer par un nombre excessif de voyageurs. Or, dans certaines contrées montueuses de la Turquie il en est encore ainsi, et musulmans comme chrétiens y font preuve d'une hospitalité d'autant plus noble qu'elle est exercée avec une aisance et une affabilité remarquables. L'hospitalité est regardée

---

(1) T. *Dostlouk*, s. *Priatelstvo*, a. *Mikhesie*, v. *Prieteschoug*, g. *Philia*.

(2) T. *Misafir-Alma*, s. *Priat*, a. *Mousafirlik*, v. *Omenesk* (traiter), g. *Philoxenia*.

comme une chose si naturelle qu'on se trouve en un instant comme chez soi sans être fatigué de questions dictées par la pure curiosité. Tout un ménage est de suite à vos ordres; on est installé dans la salle de réception ou le divan, on peut avoir tout ce que peut fournir la localité, et en partant on ne vous demande rien, quoique ce soit l'usage de distribuer quelques piastres entre les femmes et les enfants, et de payer très modiquement la dépense pour la nourriture des chevaux. Plusieurs fois même nous avons été témoin du plaisir que notre venue faisait à des familles chez lesquelles l'autorité turque nous avait logés. Nos restes servaient de banquet, et nos gens partageaient avec nos hôtes leur eau-de-vie ou le vin. Si la famille était distinguée, le chef se faisait un honneur de s'attabler avec nous, et nous traitait avec la même amitié qu'une ancienne connaissance. Leurs insistances de passer quelques jours avec eux ou de vider encore quelques cruchons de vin nous rappelaient les voyages de notre jeunesse dans les montagnes de l'Écosse, avec la différence qu'en Turquie notre réception était obligatoire, et en Écosse la suite d'une lettre de recommandation.

Dans le Montenegro, où il n'y a d'auberge qu'à côté du couvent de Saint-Pierre à Cetigne, chacun se fait un plaisir de recevoir un étranger; on est enchanté d'apprendre de lui des nouvelles de l'extérieur, et on fête son départ par quelques décharges d'armes à feu. Il arrive même qu'en demandant de l'eau aux paysans, ceux qui sont aisés apportent aux passants du vin; offrir de l'argent pour une pareille bagatelle paraîtrait là, comme dans toute la Turquie, plutôt une offense qu'un effet de la reconnaissance.

Il nous est arrivé à nous-même de demander quelquefois de l'eau, de recevoir en place du vin, ou bien d'être accosté dans la route par des paysans nous offrant des fruits. Nous nous rappelons surtout un Albanais se privant dans une misérable auberge d'une orange pour nous la donner, parce que nous étions indisposé; un autre partageant avec nous sa pastèque; un Bosniaque musulman et son fils nous donnant en passant

une poignée de pommes sans que nous le demandions ; d'autres Bosniaques et Serbes ne voulant rien recevoir pour des fruits qu'ils avaient cueillis à notre prière dans leurs vergers. Un marchand d'abricots à Istib en Macédoine, ne pouvant nous changer une pièce, voulait même nous faire un don de sa marchandise plutôt que de recevoir une monnaie qui valait le double de ce qu'il demandait.

La vie étant si facile dans ce pays, les pauvres peuvent se montrer bien plus aisément généreux que chez nous. Aussi l'hospitalité est une chose tellement reçue dans toute la Turquie, qu'un ouvrier, un homme se contentant des mets les plus communs, peut traverser tout cet empire, sans avoir besoin de débourser un sou. Le plus pauvre paysan, de quelque nation turque qu'il soit, ne refusera pas du moins un morceau de pain à quelqu'un ayant faim, il s'en ferait un véritable scrupule de conscience. Nous avons vu nous-même des ouvriers européens traverser ainsi la Turquie orientale, et n'employer leur argent reçu dans les consulats des échelles du Levant qu'à bonifier leur vie de voyage et non pas à s'entretenir. Partout, ils avaient trouvé des *Odjak* ou foyers, ou des *Hanesaibi* ou gens, donnant du pain gratis. Aussi le voyageur européen en Turquie ne doit point taxer d'importuns mendiants ces pauvres musulmans qui viennent quelquefois s'associer à leur repas sans être invités ou après en avoir demandé la permission. En Europe, ce serait regardé comme une obsession, une impertinence ; en Turquie, c'est l'usage ; et on se fait un plaisir de traiter comme *Mousafir* un homme qu'on rencontre en voyage et qui en a besoin. Tout l'avantage et la présomption que tout homme est honnête ne sont-ils pas dans ce cas pour les mœurs orientales, tandis que dans les nôtres se peignent l'égoïsme, la défiance et la hauteur, tout en prétendant pourtant viser tant à l'égalité ?

Les Turcs, probablement surtout asiatiques, surpassent même les chrétiens dans leur hospitalité. Pendant trois jours le coran fait de l'hospitalité un devoir, et plus tard une charité ; aussi, dans bon nombre de villages musulmans, où il n'y a pas

d'auberges, le plus riche du village entretient une maison propre exprès pour les étrangers (1), qui prennent le nom de *Meusafir* dans ces lieux comme dans les auberges. Ces maisons ouvertes offrent tous les conforts de la vie turque, c'est-à-dire une chambre à cheminée et tapis ou natte, un *Tsakardak* ou hangar couvert, et quelquefois encore une pièce sans foyer. Ailleurs, on trouve au moins un *Tschardak* commode, voisin de l'habitation du propriétaire. Ces maisons se reconnaissent à leurs portes toujours ouvertes, tandis que celles des autres habitations sont en général closes. On peut s'y installer sans gêne, même en l'absence des propriétaires, qui logent à l'ordinaire dans le voisinage, et on est sûr de voir ses désirs satisfaits avec empressement et même profusion. S'il n'y a que des femmes à la maison, on leur parle à travers les portes, ou par l'intermédiaire de quelque petit enfant. La seule chose que nous avons souvent regrettée, c'est de ne pouvoir remercier en personne les aimables hôtesses dont nous avions reconnu suffisamment la bienveillance et la science culinaire.

Les seuls habitants qui paraissent inhospitaliers, surtout quand on ne sait pas leur langue, ce sont les Arnaoutes de la Haute-Moesie, les Toskes et les Japides. Ces gens ne veulent pas voir ni recevoir de Turcs ou de chrétiens par système, par antipathie, par jalousie, par sauvagerie, et surtout par crainte de n'être pas payés de leurs fournitures, les Turcs les ayant trop souvent trompés, eux qui sont déjà si pauvres.

Une fois qu'on a reçu l'hospitalité de quelqu'un, lorsqu'on a mangé à la table de son hôte, on devient l'ami de la maison, le *Dost* des Turcs, ou même le frère ou *Kardachim* (2). Les Slaves préfèrent même au mot ami *Priatel*, celui de *Brat* ou *Pobratim*, frère, ou bien les Bosniaques vous tutoieront sous

---

(1) T. *Jabandji*, s. *Jaban*, a. *Chouaïg*, v. *Strein*, g. *Xenos*.

(2) Dès ce moment je vous regarde comme mon frère (*Size Kardachim gibi gorerim*), nous disait un Turc bien élevé auquel nous étions recommandés.

le titre de *Komschija*, voisin. Les ennemis deviennent par contre les *Nebrat*. Les Albanais se servent, comme ces derniers, des termes de *Mik* et *Pomik*, ami; de *Vla*, frère, ou bien de *Kouscheri* ou *Komsi*, voisin; ainsi les Albanais catholiques faisant le signe de la croix disent aux Européens: *Am Vla*, je suis ton frère, parce qu'ils s'imaginent que tous les habitants d'Europe, hors les Russes, sont catholiques. L'*Odjak*, ou en albanais *Otzak*, le foyer, est un lieu en général respecté, même chez les Albanais Toskes musulmans. Aux yeux du Grec, le *Philos*, ami, et surtout l'*Adelphos*, frère adoptif, conservent encore leur prestige, et le *Vlam*, ou frère des Grecs épirotes, est sacré; d'une autre part, il n'en paraît pas être de même chez les Valaques du Danube.

Dans la Turquie occidentale comme dans la moyenne et Haute-Albanie, le Montenegro, et même dans la Bosnie méridionale, le droit de l'hospitalité va si loin, que l'hôte se regarde comme le défenseur naturel de l'étranger reçu et ayant mangé avec lui du pain et du sel. Ce dernier prend alors le nom de *Solojednik*. Toute inimitié même cesse pour le moment, si cette faveur est devenue par hasard le partage même d'un mortel ennemi de la famille. Ces mœurs expliquent pourquoi, parmi les crimes commis en Turquie, on ne peut pas citer de lâches assassinats sur des étrangers par les personnes qui les ont hébergés. Les voyageurs y trouvent une très forte garantie de sûreté, puisque la nuit est le moment le plus favorable pour attaquer des hommes désarmés. Les meurtres, en Turquie, se commettent en plein champ, et surtout sur les grandes routes, et probablement ceux qui ne craignent pas de se souiller de ces forfaits respecteraient l'étranger dormant sous leur chaumière.

Si l'*amitié* est sacrée dans toute la Turquie, elle l'est encore plus chez les Serbes, les Bosniaques, les Monténégrins, les Schkipetares, les Grecs, et surtout les Grecs épirotes. Parmi ces peuples chacun a son ami ou ses amis de choix, qu'il appelle ses frères. Les femmes ont aussi leurs sœurs adoptives, *Posestrima* en slave, *Vlamia* en albanais-grec, et il en ré-

sulte des pères adoptifs, ou *Pootschim*, et des mères adoptives, ou *Pomajka*. On se lie ainsi en se déclarant frères ou sœurs en Dieu devant une assemblée ou même devant un prêtre à l'église, qui bénit alors les personnes et leurs armes, si elles en portent. Les Epirotes ajoutent les mots sacramentaux : Mon corps est ton corps, mon âme est ton âme. On échange aussi ses armes, et on se donne le baiser de paix. L'insolubilité de ce lien est exprimée poétiquement dans une chanson où deux frères adoptifs serbes deviennent tous deux amoureux d'une belle prisonnière turque ; mais pour ne pas devenir des frères ennemis, ils préfèrent tuer l'objet qui était prêt de les désunir.

Cette fraternité adoptive, nommée en slave *Bratstvo* ou *Pobratimstvo*, et en grec *Adelphosynè*, est non seulement à la vie et à la mort dans toutes les occasions, mais elle s'étend plus ou moins loin, jusqu'à comprendre même, chez les Monténégrins et les Albanais, toute une famille ou même une tribu. Cette amitié paraît quelquefois un lien plus sacré que la parenté, et est un de ces prestiges sociaux sans lesquels la Turquie occidentale se trouverait dans un état d'anarchie bien plus grand qu'elle n'est réellement. Ces confraternités vont quelquefois si loin, qu'elles amènent la défense du mariage, ou au moins qu'elles font exiger des dispenses. On distingue ainsi les frères (*Brata*), les fils de frères (*Pivobrata dete*), les petits-fils de frères (*Drougobrata dete*).

Outre ce lien d'amitié, les Slaves et les Monténégrins ont les *Drouschine*, ou réunions formées sous serment pour des buts particuliers. Les musulmans respectent cet usage, et se lient aussi quelquefois ainsi en Albanie, en Bosnie et en Servie, même avec des chrétiens. Ainsi, par exemple, le prince Milosch avait conclu un tel pacte d'amitié avec Aschin-Beg, musselin de Brousnitza ; en conséquence il le conduisit sain et sauf jusque dans le district d'Oujitze, avant de lever l'étendard de la révolte, le dimanche des Rameaux, en 1815. Milosch visita aussi plus tard, en parlementaire, le camp du visir Chourschid, en Bosnie, sur la parole et l'amitié jurée d'Ali-Aga Sertschesma,

chef de mille Délis. « Ne crains rien, lui dit ce dernier; tant que moi et mes Délis seront en vie; » mais en le ramenant sain et sauf en Servie il lui dit: « Je t'ai reçu ici sur ma parole d'honneur, je t'y ramène de même; mais désormais ne te fie à personne, ni même à moi : nous avons été amis, maintenant nous sommes séparés pour toujours. »

Comme conséquence de ces amitiés conclues en règle, un étranger accompagné d'un homme du pays est parfaitement en sûreté, parce qu'il paraît partout comme l'ami d'un frère, et dût-il même se hasarder dans une tribu ennemie de celle de son guide, il n'en éprouvera pas personnellement d'inconvénients. On raconte même que, dans le Montenegro, un homme ayant assassiné un étranger auquel il servait de guide, son propre frère le tua pour qu'il ne déshonorât pas sa famille et son pays.

Ceci nous amène naturellement à parler de la vengeance systématique du sang, le *Dgiak* ou *Jak* des Albanais, le *Krvina* des Monténégrins, qui l'appellent aussi quelquefois *Pizma* ou une lettre de change. L'Albanais vous dira froidement : *Padel Dgiak*, cela demande du sang; *tschoum ka Dgiak*, il y a ou nous avons beaucoup de sang ou d'offenses à venger parmi nos *Phis* ou tribus; comme était le cas, en 1838, à Scutari; ou bien un Albanais demandera à un autre : *Akeni-Dgiak?* avez-vous du sang à venger dans votre famille? Divisés en clans, la première question à un étranger est aussi toujours : *Schile Phis* ou *Koum Phis?* de quelle tribu es-tu? pour savoir se régler d'après cela; et avant de la faire, chaque Albanais pose ordinairement sa main sur ses pistolets. Dans le Montenegro on dira d'un homme d'une nahie ayant tué un individu d'une autre : Cette nahie nous doit une tête, et il faut que cette dette soit acquittée, car qui ne se venge pas ne se sanctifie pas (*Ko ne se osveti, on se ne posveti*). La vengeance individuelle remplace une fois la justice qui manque en Albanie et dans le Montenegro, et le temps a consacré ce monstrueux usage; de manière que, même dans le pays du Cattaro, la loi autrichienne a dû s'y plier. Si jamais ces pays s'européani-

saient, l'abolition de cet usage, comme conséquence des confraternités, ne pourrait être qu'une œuvre lente et demandant beaucoup de tact.

Une amitié si chaude, qui oblige à se secourir mutuellement dans la misère comme dans les dangers, à la manière des membres d'une seule et même famille; une amitié par laquelle l'ennemi d'un seul frère devient l'antagoniste d'une famille entière, produit naturellement une foule de froides vengeances, soit d'individus à individus, soit de familles à familles, de villages à villages, ou même de tribus à tribus. L'injure bien prouvée, et surtout le sang versé, ne peut être vengé que par le sang de celui qui a commis l'affront, ou par celui d'un de sa famille, de son village ou de sa tribu. Ainsi se perpétuent de génération en génération des haines de familles et de tribus, dont l'origine n'est le plus souvent à chercher que dans quelque querelle individuelle, quelque affront reçu par une famille.

Le caractère vindicatif albanais et monténégrin, ainsi que leur manière de se venger, sont représentés dans la chanson où les palicares, ou plutôt les momkes (*momki*, les *muchachos* des Espagnols) de deux chefs se battent à cause de la coquetterie de leurs femmes, qui veulent chacune posséder une certaine robe qu'ils ont enlevée à un pirate turc. Pour terminer le différend, l'un d'eux déchire la robe; mais alors un des chefs se venge en vendant la femme de l'autre au pirate, et l'autre ne retrouvant plus son épouse enlève celle de son rival et la vend aussi au pirate. Mais reconnaissant que sa femme est au pouvoir de ce dernier, et celui-ci ne voulant céder à aucun prix les deux femmes ni à l'un ni à l'autre, les deux ennemis se raccommodent, attaquent le brigand, et reprennent par force leurs femmes, en gardant même l'argent reçu chacun du pirate.

Les conséquences de ces vengeances sont quelquefois affreuses, témoin le massacre des habitants de Kormovo et de Kardiki par Ali-Pascha, pour venger son esclavage et celui de sa sœur Chainitza dans cette dernière ville, et la violence

faite dans la première à sa mère Khamco, qui lui avait fait jurer sur son lit de mort de venger les offenses faites à sa famille. Or, de semblables horreurs forment encore aujourd'hui le thème goûté de chansons albanaises.

La tribu des Guègues-Myrdites a fourni, ces dernières années, un exemple terrible d'une suite de vengeances fondées sur cette coutume de la vengeance à main armée. Le capitaine Doda, chef des Myrdites, jadis au service autrichien, étant mort à Raguse, n'avait laissé que deux fils; leur oncle voulut profiter, en 1837, de la jeunesse de ces derniers pour supplanter son neveu dans la dignité héréditaire de capitaine de la peuplade. Un proche parent, ou peut-être un frère de la veuve Doda lui ayant fait des remontrances à cet égard, il le tua; là-dessus madame Doda tua elle-même son beau-frère. Le fils de ce dernier ne pouvant se venger sur une femme, d'après les coutumes du pays, assassina son cousin, le fils aîné de sa tante, et celle-ci, pour venger sa mort, tua son neveu, l'enfant unique de son beau-frère. La vengeance s'arrêta là, parce qu'il ne restait plus de cette famille que le plus jeune fils de l'ancien capitaine Doda. Mais au commencement de cette année le bruit faux peut-être s'est répandu que ce dernier avait été aussi tué. Sa mère, une petite femme nerveuse et à cheveux foncés, est venue elle-même à Scutari, en 1836, pour se défendre devant le pascha, et montrer que la coutume du pays l'avait autorisée à commettre ces deux assassinats à coups de pistolet ou de couteau.

Les détails de la vengeance du sang appartenant aux mœurs des habitants et non à leur caractère, seront décrits dans un des chapitres suivants.

Si l'amitié est une vertu pour laquelle les habitants de la Turquie ont d'heureuses dispositions, l'amitié de famille nous a paru chez les Turcs quelquefois singulière ou au moins particulière. Ainsi, le commun des Turcs regardant sa femme comme un être créé plutôt pour son plaisir que pour être sa compagne, semble bien plus vivement chagriné que le chrétien lorsque sa femme est malade et ne peut plus lui servir. S'il

a de la fortune, il en prendra tout de suite une autre ; s'il n'en a pas, il sera de mauvaise humeur et pourra même aller jusqu'à souhaiter sa mort. Les mêmes mauvaises idées se retrouvent chez les chrétiens, mais la décence empêche au moins leur manifestation, tandis que cela n'a pas lieu chez les Turcs, qui du reste ne sont pas tous pour cela si barbares. Nous en avons vu même, quoique sans enfants, louer leur femme vieille et malade.

La rencontre de proches parents, en Turquie, semble souvent dépourvue d'autant d'expressions d'affection que chez nous. Deux frères, deux amis s'embrasseront bien, mais tout de suite ils s'assiéront à terre ou sous un *Tchardak*, et causeront fort tranquillement. Les affaires d'intérêt, comme partout ailleurs, ont une grande part aux degrés d'amitié. Nous avons aussi été étonné de voir des frères se dire monsieur (*Efendi*). La douleur des Turcs s'exprime, non seulement par des larmes et le silence morne, mais encore par des abstinences ; et le plus mauvais garnement, s'il perd sa femme, évitera pendant plusieurs jours de boire de l'eau-de-vie, si c'est son usage, ou de manger autant qu'à l'ordinaire.

Les habitants de la Turquie montrent, sans distinction, un bon sens, et souvent, malgré leur profonde ignorance, une *perspicacité étonnante*. Dans d'autres parties de l'Europe, en Russie, en Bohême, en Autriche, en Allemagne, en France même, on trouve beaucoup de paysans entendant fort bien leur état, mais bornés dans leur intelligence et ne voyant pas plus loin que leur nez. Or, ce cas paraît être infiniment plus rare en Turquie, et la conversation avec les paysans s'en ressent aussi. Chacun a assez d'esprit naturel pour comprendre, pour ainsi dire instinctivement ou d'inspiration, outre ses intérêts privés dans les moindres détails, une foule de choses qu'on croirait au-dessus des conceptions d'un vulgaire avec un extérieur si peu européen. Cette belle qualité de l'habitant de la Turquie doit résulter autant de son heureux naturel et de son beau climat que de son éducation si indépendante, de son genre de vie politique et des excellentes institutions munici-

pales des communes. Raisonner sur tout lui paraît non seulement permis, mais encore utile.

Ainsi des agriculteurs bulgares ou grecs accableront l'étranger de questions sur les instruments aratoires de son pays, sur les modes de culture, la manière d'augmenter artificiellement les produits agricoles, etc. Entrevoyant la supériorité des Européens en ce genre, mais privés de maîtres ou de modèles, ils tâcheront de retenir chez eux l'étranger pour profiter de son expérience, et pourront même aller jusqu'à s'efforcer de l'y fixer par quelque mariage agréable. D'autres raisonneront très bien sur les fautes du gouvernement ottoman, les mauvaises limites imposées au royaume grec ou sur l'avenir de la Turquie. Plus les dispositions naturelles sont parfaites chez les divers peuples de ce pays, plus juste et plus étendue est la portée de leur esprit; aussi observe-t-on une gradation entre le bon sens du phlegmatique Turc à celui du Bulgare, du Serbe et du Bosniaque, d'où on arrive petit à petit à la finesse du Zinzare, de l'Albanais et du Grec.

C'est un de ces traits de caractère qui doit prévenir la précipitation de quelques hommes d'État à croire applicables aux habitants de la Turquie les formes gouvernementales et les lois d'autres contrées de l'Europe. D'après eux, ce seraient les idées des peuples qui devraient se plier à leurs conceptions systématiques, tandis que le bon sens dit que la durée des innovations n'est assurée que sous la condition de froisser le moins possible les préjugés et les habitudes des nations. Il y a déjà plus d'un législateur qui est arrivé en Turquie avec son code de lois tout fait; s'il n'a pas eu d'esprit, il n'y a causé que du désordre, et s'il en a eu, il a aperçu bientôt que l'habitant de la Turquie se meut dans une autre sphère d'idées que les peuples qu'il avait étudiés jusqu'ici. Il est possible que cette vie publique ne soit pas du goût de tout le monde, mais l'étouffer est plus que ridicule. La fusion qui s'opère entre l'Orient et l'Occident ne peut manquer de réagir puissamment, en ce sens, sur notre vieille Europe, muselée et tenue administrati-

vément plus ou moins en observation ou tutèle, comme on n'en a aucune idée en Orient. Bien des hommes d'État croient ne voir dans ce dernier que des modèles de despotisme, tandis que l'Occident uni à l'Orient y retrouvera vraiment la liberté nécessaire pour la prospérité des institutions municipales.

Les habitants de la Turquie se trouvant, musulmans comme chrétiens, dans un état de malaise politique, sont enclins beaucoup plus que nos peuples européens à se reporter aux époques glorieuses de leur existence ancienne. Ainsi le paysan français ne pense guère à Louis XIV ou Henri IV; mais ses pensées politiques se concentrent sur le héros français le plus récemment disparu de la scène. Le Prussien a presque oublié Frédéric-le-Grand pour les guerres avec les Français; l'Autrichien ne sait se rappeler que le règne trop court et récent de Joseph, les victoires d'Eugène, et chez l'Anglais, Wellington et Nelson ont remplacé la renommée populaire de Malborough. En Turquie, au contraire, ce sont les règnes des grands sultans, tels que ceux d'Amurat, de Soliman, et le temps des conquêtes des musulmans, qui sont présents à la mémoire des Turcs. C'est ces événements dont ils aiment à s'entretenir, ou dont le récit sert à diminuer leur découragement, en entendant parler des désastres qui n'ont cessé de les accabler depuis près de deux siècles, et qui datent de l'instant où les sultans ne sont plus sortis du sérail. Aussi les musulmans, même les plus incrédules, ne manquent pas de faire une prière en présence des tombeaux de quelque héros de ces temps de gloire.

Les chrétiens de Turquie, de leur côté, ne cessent de s'occuper des époques mémorables de leur histoire. Les Bulgares s'entretiennent de leurs anciens rois, ou même de la bataille près de Varna, où Amurat Ier battit le roi de Hongrie et lui enleva la Bulgarie. Les Serbes parlent de leur empire, une fois si vaste, qu'il s'étendait de l'Adriatique à la mer Égée et à la mer Noire; les Grecs, de celui de Byzance, ou même des hauts faits des anciens Hellènes; les Albanais catholiques, des guerres de Skanderbeg. Il n'y a que les Toskes et les Chamides

qui semblent aimer à se reporter autant au gouvernement du tyran Ali-Pascha qu'à celui de leurs princes du Mousaché, de Janina et de Céphalonie. Toutes les idées de ces peuples sont concentrées sur leur passé et leur avenir, comme le prouvent leurs nombreuses chansons historiques ou héroïques. Les joueurs serbes de gouzlé sauront composer des cantates sur le moindre événement dont ils auront été les acteurs ; témoin le chant sur l'échauffourée des Français dans le Montenegro, sous l'empire.

Les époques mémorables sont tellement gravées dans la mémoire, et sont connues si bien de tous les habitants, qu'ils servent même de date. Ainsi, ce que la naissance de Jésus-Christ est pour nos historiens, les Serbes le trouvent à peu près dans la bataille de Kosovo, le jour de Saint-Vite (*Vidovdan*), le 15 juin 1389, où le roi Lazar fut tué et perdit son trône. A chaque événement qu'on raconte vient la question : Etait-ce avant ou après cette bataille, c'est-à-dire avant ou après notre asservissement.

Les événements importants pour ces peuples arrivés dans ce siècle ne sont point si souvent racontés et commentés que ceux des époques mentionnées, parce que leurs effets n'ont pas été si immédiats que ceux de ces temps reculés. Si le Russe aime à se vanter d'avoir aidé souvent les monarques allemands contre les Français ; s'il se complaît à raconter la déroute de Moskou, l'envahissement de la France, la prise de Paris ; s'il existe en Russie beaucoup de poëmes et d'écrits célébrant les faits d'armes des Moscovites, le Slave turc ne prend qu'un intérêt purement historique à ces événements, ne les rattache point à lui comme rehaussant son nom, et il n'en parlera presque jamais de lui-même ; parce que ce sont des choses qui ne le regardent pas ; il ne les connaît même, en général, qu'imparfaitement. S'il en était autrement, la quantité de chanteurs serbes et bulgares n'auraient pas manqué d'improviser des strophes sur les événements extraordinaires arrivés de 1812 à 1814 ; or, cela n'a pas eu lieu. Aucun Slave du midi n'a guère célébré les victoires russes s'il n'a pas été

en Russie, ou si ces avantages remportés par les Moscovites ne l'ont pas été sur les Turcs et n'ont pas eu une grande influence sur le sort de ses compatriotes. Y a-t-il même de ces sortes de poëmes, ils restent dans le domaine de la haute littérature et ne sont point dans la bouche de tout le monde.

Loin de partager les idées inculquées avec soin aux Russes, le Slave du midi est bien plutôt disposé à admirer les qualités du peuple français que de s'efforcer à les rabaisser. Comme les Orientaux en général, il se sent plus porté à rechercher l'amitié des Français que celle des Anglais, et, vu qu'il n'est pas voisin de la France, mais de l'Autriche, celui qui est instruit pourra préférer les Français aux Allemands. Le Serbe regrette seulement que Bonaparte n'ait pas compris tout l'avantage qu'il pouvait retirer de Tzerni-George. Une lettre conservée dans les archives de l'État est tout ce qui atteste que le gouvernement dalmato-français a fait attention à cette lutte héroïque.

Tous les Orientaux ont une *imagination* plus ou moins vive, tous aiment la *poésie*; mais les habitants de l'Herzegovine, les Monténégrins, les Bosniaques et les Serbes tiennent en ce genre le premier rang; musulmans comme chrétiens, leur réputation est faite à cet égard. Les Grecs, les Bulgares, les Zinzares et les Albanais viennent après, et les Turcs ont aussi leurs poëtes, leurs petites poésies nationales, tout en aimant en outre beaucoup entendre des contes et des aventures singulières à l'oriental.

Parmi les *Serbes*, on est tout étonné d'entendre sortir des bouches les plus communes des chansons en vers pleines des plus belles pensées et des métaphores les plus gracieuses. Ce n'est point tant l'amour ou la beauté de la nature que chante le Serbe, mais, au contraire, les hauts faits des héros nationaux, des *Jounak* (prononcé aussi *Ounak*), qui sont appelés aussi *Zameinik* en Herzegovine, les *Jit* des Turcs. Chaque pays serbe a ses palatins d'adoption, qui sont le pendant de nos preux chevaliers du moyen âge. Les faits historiques sont développés dans des poëmes épiques dont l'un a jusqu'à 1,227 vers,

et dont plusieurs en ont 5 à 600; mais ces vérités sont entremêlés toujours de détails pittoresques imaginaires.

Les poëmes épiques serbes, appelés *Jounatschka Pesme*, ou dans le Montenegro *Popievke*, sont, comme les odes d'Anacréon, en vers non rimés de cinq trochées avec une division constante après le second pied, et presque toujours chaque vers forme à lui seul une période récitative ou une pensée entière. Dans les chants composés pour la danse, le didactyle est uni au trochée de manières très différentes. Ces poëmes épiques, nommés aussi quelquefois *Tavories* (de Tavor, l'ancien dieu slave de la guerre), sont chantés avec ou sans accompagnement du *Gouslé*.

Les récits homériques plaisent tant à ces peuples, qu'ils sont capables de leur prêter l'oreille pendant des journées entières. Ils les ont entendus mille et mille fois, néanmoins, riches comme pauvres n'en paraissent jamais rassasiés.

Les autres chansons sont exécutées avec l'accompagnement du *Diple* ou flageolet double, ou du *Tamboura* ou *Luth*, mais le plus souvent on les exécute sans instrument; ainsi on les chante en dansant ou en moissonnant, les femmes les entonnent en filant, ou en compagnie pendant leurs travaux à la maison.

Dans la poésie, la langue serbe permet bien plus de licences que dans d'autres langages, puisqu'on peut changer même de deux ou trois manières, suivant le besoin, la prosodie ou l'accent des mots, et que bien des mots sont susceptibles d'abréviations et de diminutifs; ainsi, *Grouitza* peut devenir *Grouio*, etc. Ces abréviations ont lieu tantôt en omettant les voyelles, tantôt en retranchant quelques syllabes.

Le nom des poëtes serbes s'est quelquefois conservé, parce le chanteur se cite lui-même à la fin de son poëme ou demande qu'on lui fasse quelque présent pour savoir la fin d'une histoire, etc., usage qu'on retrouve aussi dans des chansons des Turcomans. Leur ardeur à chanter est bien dépeinte dans la comparaison de l'un d'eux avec la cigale, qui meurt plutôt que de cesser de chanter jusqu'à la nuit.

Dans les chants faits pour la danse ou la table, il y a souvent

des refrains ou des finales, qui ne sont que des sons sans signification comme *oj le ljo! poleljo, le lia le, ojdodo, ojdodole lado! ojladole mile!* ou *lele, ololo redena! Tedena, Bela douda!* Une chanson macédonienne se termine de même par les mots *Poslemola le poleschentzi Maritavo.* De même les matelots dalmates ont pour refrain le mot *Pisembo.* Quant aux premières finales, quelques philologues ont supposé que *Lado* était la déesse slave de l'amour, *Lela* l'amour, et *Polela* la déesse du mariage.

Plus les chants slaves sont anciens, plus ils sont simples et sans ornements ou fort laconiques, et en général sérieux. Ils sont pleins de demandes et de réponses, ce qui remplace en partie le manque de drame proprement dit. Les commissions données verbalement se répètent mot à mot, lorsque ceux qui en sont chargés sont arrivés à leur destination. Beaucoup de chansons commencent singulièrement par la phrase : Il buvait ou ils buvaient du vin (*Vino Pije*) dans tel ou tel endroit, pour exprimer la demeure des héros, ou le lieu de la scène décrite.

D'après certaines répétitions qu'on remarque dans ces poëmes, on ne peut s'empêcher de penser que les poëtes ont employé sans s'en douter des vers déjà composés par d'autres. Le fait est qu'il faut se défier quelquefois des poëmes des chanteurs ordinaires du *Gouzlé*, parce qu'il y en a qui savent très bien ajuster ensemble des morceaux de divers chants pour en former un nouveau suivant eux.

Comme caractéristique de la poésie serbe, on doit mentionner la licence de pouvoir personnifier, et faire parler même des insectes, des plantes, et même des habillements. Un exemple très poétique de ce genre se trouve dans une chanson, où une fille poursuivie par un jeune homme est retenue tout-à-coup par sa robe dans des broussailles de meurons; or, le garçon pour être près de sa belle devient le frère adoptif de cet arbrisseau. Parmi les arbres, le sapin, le peuplier, le bouleau, sont souvent cités dans les chansons, et il en est de même du basilique (s. *Bosiliak*) qui sert dans l'église en Turquie de gou-

pillon, et du *Gnaphalium arenarium* (s. *Smiil*), végétaux nullement mis en scène par les poëtes d'autres nations d'Europe. Les couronnes de *Gnaphalium* y remplacent celles de roses de nos poëtes. La vie d'un si grand nombre de Slaves dans les forêts et au milieu des prairies explique cet amour particulier pour certains arbres, pour l'herbe verte ou quelques fleurs, à qui on s'adresse faute de trouver à parler à des humains dans ces solitudes.

Les figures pour exprimer les passions et les sentiments vifs sont quelquefois fort originales et outrées; ainsi dans la chanson du combat du Grec Manojlo avec le brigand Novak, il est parlé de cris de douleur d'un héros blessé, qui furent si forts que les feuilles tombèrent des arbres et que l'herbe du sol en fut redressée. Un héros frappa d'étonnement si fort sur son genou, que le drap de sa culotte s'en déchira.

Les bévues anatomiques et géographiques, ainsi que les anachronismes ne manquent pas non plus dans les chants slaves ; on déplace à volonté des villes, des châteaux et des rivières, ou même on en invente d'imaginaires. On fait franchir d'énormes distances en un clin d'œil, on fait passer une scène de deux ou trois jours entre Belgrade et Bude. Le dernier roi de Bosnie se voit en songe bombardé par les Turcs dans un temps où on ne connaissait pas encore les bombes. On associe même des héros ayant vécu dans divers temps.

A la place des dieux de l'Olympe, les poëtes serbes ont la *Vila* ou une espèce de fées demeurant sur les montagnes, dans les forêts ou près des rivières et des lacs. Elle est souvent introduite dans les poésies serbes pour secourir ou consoler les héros, ou bien pour présager l'avenir à la manière des Sibylles comme dans la chanson sur la construction de la citadelle de Scutari. Il y a de bonnes et de mauvaises Vila, comme le prouve le poëme de Marco Kraljevitch, celui des deux viles, et la chanson où une vila amène un cerf à être pris par les chasseurs. Ces fées ou nymphes sont représentées comme des jeunes filles très belles, à cheveux pendants, et à vêtements légers, de manière qu'on compare une jolie personne à l'une d'elles. Elles

montent des chevaux courant très rapidement, de sorte qu'on parle d'un cheval semblable à une Vile (*Vilakonie*), ou qu'on va jusqu'à substituer quelquefois au mot cheval celui de Vila. Les mauvaises fées sont représentées montées sur un cerf, et se servant de serpents pour fouet, tandis que les bonnes trônent dans les nuages, et ont le pouvoir d'en rassembler. Il paraîtrait que cette espèce de fées se retrouve dans les poëmes slovaques, et dans ceux de Bohême sous le nom de *Vela*, dans les poésies polonaises sous celui de *Schala-Vila*, dans celles des Magyares sous celui de *Villi*, et même jusque dans les poëmes scandinaves sous celui de *Wolou* (1).

Si la plupart des personnes doivent éviter les vilas, ou en ont tout à craindre, d'autres fraternisent avec elles; ceux qui ont fait avec elles leurs douze écoles, sont initiés dans leurs secrets au milieu d'une danse, nommée le *Vrsino-Kolo*, ou danse tournoyante, et sont alors doués de pouvoirs surnaturels, tels que de produire des nuages et d'influer sur le temps.

Il y a une assez grande uniformité dans la description de l'extérieur des grands *Iounak* ou héros, et surtout dans leurs habillements, leurs boutons d'or, leur *Tschelenka*, leurs armes et leurs chevaux; mais leurs qualités morales sont très diverses et exprimées quelquefois d'une manière tout-à-fait *sui generis*. Ainsi, par exemple, lorsque Marco Kraljevitch terrassa le fameux Albanais Mousa Kessedgia, il lui trouva trois cœurs, trois côtes, et sur un des cœurs un serpent endormi; s'il avait été éveillé, Marco aurait été perdu.

Les héros sont comparés avec des faucons, pour indiquer leur habileté et leur courage. Leur belle taille est indiquée par leur ressemblance avec un sapin élancé, et leurs pieds sont assimilés à des pieds de faucon pour marquer leur légèreté, leur assurance et l'impossibilité de leur échapper. Quelquefois leurs pieds sont caractérisés comme jaunes, à cause des agrafes de leur chaussure. Leurs moustaches noires sont dites leur pendre sur les épaules, ce qui s'accorde encore avec la mode générale

(1) Voyez *Wila*, de W. Gerhard, vol. II, p. 505.

d'une grosse moustache. La couleur verte ou verdâtre doit marquer l'excellente trempe de leurs épées. S'ils ont des fusils, ce sont de longs fusils albanais à trente anneaux. Plusieurs sont de si fameux sauteurs qu'ils franchissent des chevaux avec des lances dessus. Si des guerriers jurent de périr plutôt que de ne pas vaincre, on raconte qu'ils brisent le fourreau de leur épée; s'ils se disent des injures grossières, ils se traitent souvent de fils de femme de mauvaise vie ou de libertin (*Kourva*).

Les yeux des héros et des héroïnes doivent toujours être noirs, parce que cette couleur est celle qui passe dans toute la Turquie pour la plus belle, pour les yeux comme pour les cheveux. Cette couleur est aussi celle de la terre et du foie. Les sangsues (*Pijavitzé*) sont prises figurément pour les pupilles des yeux, et les ailes des hirondelles pour les paupières. La figure, le cou, les mains, les poumons, les tours et les châteaux, sont toujours de teinte blanche. L'importance de la mère de famille est caractérisée comme l'or. Une jeune belle est quelquefois désignée sous le nom d'or.

Les combats singuliers ont produit beaucoup de chansons, dans lesquelles les vainqueurs sont des chrétiens ou des musulmans, suivant que le chanteur est de l'une ou de l'autre de ces religions, comme la chanson d'un aga turc vaincu par un chrétien. La force des héros est indiquée d'une manière toute particulière, en les faisant pourfendre d'un seul coup leur adversaire, son cheval et une partie du sol. Les circonstances du combat sont presque toujours les mêmes, et en général ce n'est qu'après la rupture des lances et des épées que la massue est jetée, que le vaincu expire sous un coup de poignard, ou que les deux champions luttent ensemble, se terrassent, s'étouffent ou se déchirent même le cou avec les dents. S'ils sont par hasard mis en prison, on les dépeint toujours dans des cachots avec de l'eau jusqu'au genou, état des prisons au moyen âge.

Le héros sur le compte duquel on met le plus d'aventures décelant du courage, de la témérité ou des idées originales, c'est Marco-Kraljevitch, ou plutôt *Kraljevitch-Marco* (Marc fils de roi), comme le veut la langue serbe.

C'était un guerrier de haute stature et d'une force prodigieuse, juste, généreux, franc, et d'un caractère ouvert; il était ami sincère. Toujours prêt à se battre, c'était un terrible champion, qui ne devenait cruel que lorsqu'il était irrité. D'une autre part, ce fier-à-bras, quelquefois espèce de Don Quichotte, était un débauché, un bâfreur et buveur de première classe; aussi les chansons lui attribuent en ce genre des choses extraordinaires, et commencent souvent en le représentant buvant force vin. Son cheval, nommé *Scharatz*, bigarré, est souvent mentionné dans les chansons. Il l'avait acheté, dit-on, parce qu'il n'avait pas pu le tirer en arrière par la queue, et il lui apprit à boire du vin. Il est représenté poursuivant sur cet animal, et en l'air, par-dessus des lances, une Vila qui avait blessé ce dernier. Il l'atteignit avec sa massue, et ne la lâcha pas avant qu'elle n'eût fraternisé avec lui, et lui eût promis assistance dans tous les cas désespérés (1).

Les uns font vivre ce héros 160 ans et d'autres 300; quelques uns s'imaginent qu'il s'est retiré dans une caverne après la bataille où il a péri, ou lorsqu'il vit l'affût du premier fusil. A sa prière Dieu l'aurait plongé dans le sommeil, et il ne se réveillera que lorsque son épée tombera elle-même du fourreau. On entend quelquefois les hennissements de son cheval, et son épée est déjà à moitié dehors. Il était le fils aîné de Voukaschin, général et gouverneur sous Etienne Douschan, et après sa mort *Kral* ou roi. Voukaschin ayant voulu détrôner le czar Ouresch V, fils de son bienfaiteur, Marc, son fils, s'y opposa, et fut chassé par son père, qui assomma plus tard, en 1367, Ouresch, le dernier des Nemanja. Marc passa alors au service d'Amurat I[er], et suivit, dit la chanson, les Musulmans jusqu'en Arabie. Dans la bataille d'Ancyre, il sauva Soliman, fils de Bajazet, ce qui se fonde sur le secours que les Turcs y reçurent des Serbes. On le représente tuant un visir avec douze de ses gens, parce qu'il avait brisé l'aile d'un de ses faucons. Puis il venge la mort de son père sur l'assas-

(1) Voyez le Danitza de M. Vouk pour 1826.

sin, et se présente devant le sultan plein de colère, avec sa massue et sa pelisse retournée. Celui-ci recule de frayeur, et cherche à l'apaiser avec des présents et des consolations. Il fait la guerre à un nègre, qu'il force de lui donner sa fille et un tribut, puis au brigand albanais Mousa, et après bien des aventures sous les Turcs, il fut tué par une flèche, dans une bataille livrée à la fin du XIV[e] siècle, par Bajazeth contre Mirxa ou Mirtscheta, prince de Valachie, et tomba, dit-on, avec son cheval dans un marais. C'est assez particulier de voir ainsi un Serbe ayant servi les Turcs contre des chrétiens, être devenu l'idole des Slaves chrétiens, parce que ceux-ci n'ont vu en lui que l'honnête homme, l'ami de son prince légitime.

Un second héros serbe, presque aussi célèbre que le précédent, et pour une cause toute semblable, est *Milosch Obilitch* (ou Kobilitch) (1). Il était né à Tientischka, près de Novibazar, et avait épousé Voukossava, fille du knes Lazar, dans le dernier quart du XIV[e] siècle. Il résida près de Dvorischte, dans le pays de Potzerina, ou au-dessous du Tzer, dans le N.-O. de la Servie actuelle. C'est à lui que Lazar doit avoir dit, à son arrivée dans la plaine de Kosovo : « Où sont les guerriers de Matschwa? — Ils sont restés, seigneur, repartit Milosch, pour labourer et semer. » Sur quoi le prince s'écria en colère : « Qu'ils labourent avec l'aide de Dieu jusqu'à ce qu'il

---

(1) A l'égard de son nom, il y a un dit-on par lequel le puissant czar Douschan aurait trouvé, dans une de ses chasses sur le Tzer, le jeune Milosch Obilitch dormant dans une forêt, sous un arbre. Il n'était alors qu'un berger, et ses moutons étaient près de lui ; sa respiration faisait monter et descendre les branches d'arbre, et une hache était tellement enfoncée dans un tronc qu'on ne pouvait l'en retirer. Le roi voyant ces prodiges réveilla l'enfant, et alla avec lui et ses moutons chez sa mère. Milosch avait retiré sans peine la hache, ce que tous les seigneurs de la suite du roi n'avaient pu faire. Le roi le prit avec lui, et il reçut le nom d'*Obilitch*, d'*Obil*, riche, ayant en abondance. Quant au nom de Kobilitch, il paraît que c'est une espèce d'altération ridicule de son nom que s'était permise par jalousie sa belle-sœur Mara, car *Kobila* signifie une jument. (Voyez *Srbski Rjetschnik*, ou Vocabulaire serbe, de M. Vouk, p. 476.)

ne leur reste que des ronces, et que les Turcs moissonnent ce qu'ils sèment. » Une secrète jalousie contre Milosch dévorait Vouk-Brankovitch, autre gendre de Lazar, ayant pour femme Mara. Dans le camp de Kosovo, Voukossava avait élevé, en présence de Mara, le courage de son mari au-dessus de celui de son beau-frère. Il s'ensuivit un combat singulier entre les deux champions, et Milosch renversa Vouk de cheval sans lui faire du mal. Vouk piqué fit entendre à Lazar que Milosch était en liaison avec les Turcs. Malgré son affection pour ce dernier, le roi, espérant arriver à la vérité, s'écria en tendant un gobelet de vin à Milosch : « Prends et bois, quoique tu sois accusé d'être un traître. » Milosch changea de couleur, et répondit que la veille d'une bataille décisive il n'était pas temps de se disputer; mais voyant d'où le coup partait, il ajouta qu'il montrerait le lendemain, le 15 juin 1389, que son accusateur était un menteur, et lui un sujet fidèle. Il disparut là-dessus le lendemain, et se fit conduire comme déserteur, avec ses amis Milan Toplitschanin ou de Toplitza et Ivan Kosantschitch devant le sultan Amurat. Au moment de lui baiser la main, en s'agenouillant, il lui plongea son poignard dans le ventre. Ensuite il essaya de se sauver, et fit mordre la poussière à plusieurs Turcs avant de trouver la mort. Amurat ne survécut que peu d'heures à cet assassinat, mais n'en gagna pas moins la bataille, et put même voir, dit-on, tomber la tête de Lazar. Vouk-Brankovitsch, commandant une aile de l'armée serbe, ne s'était pas défendu comme il le devait, et s'était enfui avec un nombreux corps de cavalerie, parce qu'il espérait remplacer Lazar sur le trône; mais Amurat n'eut pas cette condescendance pour un traître. Il fut lui-même assassiné, et ses enfants héritèrent de sa scélératesse envers les véritables héritiers du trône serbe.

Les auteurs turcs accordent la vérité de l'assassinat, mais prétendent qu'il eut lieu sur le champ de bataille, Milosch étant déjà blessé. Un cénotaphe fut érigé à Amurat, dont le corps fut transporté de là à Constantinople. Quelques Turcs s'imaginent que Milosch a coupé la tête à Amurat, et que

cette tête n'a jamais été retrouvée. Lazar, décapité par ordre du sultan mourant, fut enterré à Pristina, fut porté de là par son fils et le clergé serbe au couvent de Ravanitza, et plus tard, cette précieuse relique a passé en Syrmie. Milosch Obilitsch fut mis en terre dans l'église de Samodrescha (sur le Lab ?).

Les noms des trois héros de cette journée sont tellement révérés par les Serbes, que les guerriers serbes qui se sont trouvés par hasard porter leurs noms en ont été électrisés, et ont fait des efforts pour atteindre à la hauteur des hommes que leur nom rappelait; ce qui peut aussi avoir contribué à relever le mérite de ces derniers aux yeux de la nation pendant la guerre de l'indépendance.

Les Serbes musulmans ont choisi de leur côté pour leur héros un individu que les chrétiens figurent comme un ennemi de Marco Kraljevitch : c'est leur *Hirnian Mouio* ou *Mouo*, diminutif de Marc, ou Moustapha en turc; il est appelé aussi quelquefois *Hrnitza*. Il est représenté vainquant et enchaînant Marco Kraljevitch, et se distinguant comme celui-ci par sa bravoure autant que par ses prodiges, en fait d'exploits de table. Il mangeait à un seul repas 20 livres de pain, 90 livres de mouton, il buvait d'énormes cruches de vin, et avait un cheval qui était tout aussi vorace. *Reila* l'ailé, ou le *Krilat* ou *Krilatitza*, ami de Marco Kraljevitch, est aussi mis en scène par les musulmans, et appelé quelquefois *Timour-Reila*. Comme chez les Serbes, la valeur des héros chrétiens est vantée par les Musulmans, mais elle n'éclipse jamais les *Jounak* nationaux. Tale est un autre héros turc vivant, il y a plusieurs siècles, sur les frontières de la Dalmatie. Il arrive aussi que les musulmans ne font que modifier les chants serbes des chrétiens pour donner la victoire à leurs champions.

Parmi les combats singuliers des chansons serbes, on remarque celui de Doitschin malade contre des Turcs, pour sauver l'honneur de sa femme, de sa sœur, et d'autres chrétiennes de Salonique.

Après les héros véritables, ce sont les traits de bravoure des *Ouskoks* ou rebelles refugiés dans le Montenegro, et ceux

des Haidouks, qui occupent le plus de place dans les chansons guerrières des Serbes. On y trouve ainsi transmis à la postérité les noms des plus célèbres, tels que les Novak, les Debelitsch et les Radivoj, qui ont infesté les montagnes de Romania près de Serajevo, il y a près de 400 ans, sous George Brankovitch, despote de Servie.

Il y a de ces chansons où sont également bien décrites l'attaque des brigands et la manière de voyager et de se défendre des Turcs accompagnés de pandoures. Le fusil y donne lieu à des descriptions tout aussi poétiques que l'arc et les flèches des anciens, et les blessures y sont détaillées d'une manière tout-à-fait piquante et exagérée.

Il y a aussi des chansons de légende, telle que la fondation du couvent de Ravanitza par le knes Lazar, celle des miracles du saint Sava ; une flamme bleue est dite sortir de sa bouche. Il y a d'autres poèmes pour les carêmes, les mariages, les festins, les travailleurs, les moissonneurs, pour divers jeux et fêtes. Il y a aussi des bucoliques, et en Dalmatie des barcarolles, des chansons d'aventures de chasse, sur le départ, sur le revoir, sur les veuves, sur les amis peu chauds, sur le désir d'avoir un tombeau particulier, sur l'amour de la patrie comme dans la chanson du Dalmate qui se trouve dépaysé à Venise. La résistance à changer de religion fait aussi le sujet de chansons chrétiennes et turques. Ainsi une jeune musulmane prisonnière d'un châtelain chrétien préfère plutôt la mort à l'abjuration ; elle se précipite du château et reste pendue par ses cheveux. Un jeune chrétien repousse les offres les plus séduisantes d'un seigneur turc. Plusieurs chansons font foi des idées superstitieuses, telles que celles des enchanteurs et des plantes de sorciers. Dans une autre, des malheurs sont présagés, parce qu'un Turc a forcé des moissonneurs chrétiens à travailler le dimanche.

Parmi les chansons de mariage, on doit remarquer celle où Marco Kraljevitch de Prilip va chercher femme avec ses amis Milosch de Potzerje et Relja-Omoutjevitch de Novibazar, surnommé l'ailé (*Krilat*) à cause de sa dextérité à sauter. Or,

ils sont refusés tous les trois par Rossanda, sœur du capitaine Leka à Prisren. Cette jeune fille, ayant repoussé même leurs offres avec ironie, Marco Kraljevitch s'en venge barbarement en lui coupant les bras, en lui arrachant les yeux et les lui jetant dans un mouchoir contre le sein.

Si les mariages, les événements qui les précèdent, les demandes en mariage, le choix des amis de noces, les conducteurs des promis, leur allée et venue, les festins de noces; si toutes ces choses occupent beaucoup de place dans les chansons serbes, les intrigues amoureuses et les accidents de l'amour n'en sont pas exclus. Les chanteurs musulmans ont l'air cependant de s'en occuper plus que les poëtes slaves chrétiens. Ainsi, on trouve des chants musulmans sur les talismans de l'amour (*Lioubòv*), sur l'amour violent, sur des enlèvements, sur un amant (*Lioubitel*) timide, sur un amant infidèle, sur l'amant préféré, sur un amant désespéré, sur un Turc procédant à un second mariage du vivant de sa première femme, sur un frère sévère envers sa sœur amoureuse, sur une jeune beauté, sur le moyen d'être belle, etc.

Les Serbes chrétiens nous dépeignent le pauvre galant sachant faire un compliment, le langage secret de deux amoureux; les sentiments et les tourments de l'amour; des déclarations amoureuses, une fille se tirant d'embarras par une heureuse repartie; une jeune fille tenant le cheval d'un beau cavalier, et avouant au cheval qu'elle est amoureuse de son maître; l'amour partagé (s. *Zaimna lioubav*), un anneau comme présent d'amour. Un berger vole la chemise à une jeune bergère pendant qu'elle se baigne, et la mère du voleur marie les deux jeunes gens. Ailleurs, ce sont une jeune femme ou un jeune garçon à marier; les enlèvements de jeunes Turques par des amants chrétiens; Théodor de Stalatch ravissant la belle Jconié, et l'emmenant sur son cheval; une jeune Turque délivrant un prisonnier chrétien de la prison chez son père, se sauvant avec lui, et se mariant en Dalmatie avec son amant; la conversion de femmes turques à la religion du Christ, et leur mariage avec leurs ravisseurs. Une jeune fille déjà promise d'un vieux

seigneur est enlevée par son jeune amant, pendant qu'elle se rend au château de son mari, et après le mariage avec son amant, celui-ci écrit à son beau-père de ne pas aller voir sa fille au château du vieux seigneur, mais au sien. Ailleurs, l'infidélité des hommes est déplorée, ou bien un mari est mis au-dessus de tous les êtres chéris.

Une femme mariée, offensée des négligences de son mari à son égard, donne à son enfant le bouquet qu'elle avait l'habitude de rafraîchir tous les soirs avec de l'eau, afin d'en faire épanouir les fleurs, et celui-ci le jette dans le fumier.

Dans le pays des Monténégrins, il y a des chants sur l'amour ou les femmes, qui s'exécutent à deux, et ont toutes la beauté poétique des anciennes chansons héroïques, tandis que ce peuple a chanté ses exploits récents contre les Turcs dans des chants rimés, qui sont loin d'être comparables à la beauté des anciens. Un suintement d'eau calcarifère blanchâtre sur les rochers de la citadelle de Rosapha à Scutari, a donné lieu à une poésie serbe où on fait murer dans les fondements de cette forteresse une princesse, en lui laissant toutefois par pitié les ouvertures nécessaires pour allaiter son enfant.

Il y a encore des chansons pour les malades et sur une maladie mortelle, sur la peste de Sarajevo, par exemple, sur la mort de toute une famille par cet affreux fléau. Il y a des chants pour les homicides involontaires, témoin ce frère qui tue par mégarde celui à qui il jura fraternité éternelle. L'arrivée d'une espèce de feu follet précède la mort du meurtrier tourmenté de chagrins. Dans une autre méprise pareille, deux frères ne se reconnaissent que quand l'un est près d'expirer à la suite d'un combat, et alors le meurtrier se tue.

Les vices et les crimes ont aussi fourni une partie des sujets des chansons. Ainsi on en trouve sur des déchirements politiques; sur des haines nationales ou individuelles; sur la vengeance du sang et le prix en argent du sang versé; sur une famille qui a voulu exterminer en entier une autre famille, et qui, s'étant trompée, est punie par le seul enfant restant de ses ennemis; sur une femme infidèle empoisonnant son mari;

sur l'infidélité turque; sur la méchanceté d'une belle-mère; sur la jalousie en particulier; sur une jalousie entre deux belles-sœurs qui occasionne la mort innocente de l'une d'elles; sur des maris ivrognes, etc.

D'une autre part, il y a des chansons qui semblent des reproductions d'histoires anciennes arrangées d'une nouvelle manière. Ainsi, on fait élever par le saint Sava un enfant trouvé exposé dans une caisse sur le bord de la mer. Lorsqu'il est grand, il parcourt le monde pour chercher ses parents, et épouse sans le savoir sa mère, qui le reconnaît plus tard pour son fils. Ce jeune homme, appelé Siméon, est enfermé dans une tour dont les clefs sont jetées à la mer, et trente ans après, on retrouve ces dernières dans un poisson; on ouvre la tour et ne découvre plus que les os du malheureux. Il y a aussi une chanson où un héros est représenté avoir perdu tous ses amis excepté son chien.

Parmi les *poëmes historiques*, on peut citer : 1° le mariage d'Étienne Douschan, où sont caractérisés plusieurs seigneurs, qui ont joué les plus grands rôles après la mort de ce czar; un neveu du czar se distingue dans une fête sans qu'il soit connu du monarque et sans que celui-ci l'y ait invité; 2° dans une autre chanson, Marc Kraljevitch se déclare arbitre contre la prétention ambitieuse de son père, qui veut enlever le trône à Ourosch, encore enfant; le digne héros reçoit pour cela les bénédictions du peuple en même temps que les malédictions de son père, ce qui se vérifia en partie puisqu'il passa au service turc; 3° la bataille de Kosovo, sous le knes Lazar, et la découverte de sa tête, ou, en d'autres termes, la chute de l'empire serbe; 4° la mort de Théodore de Stalatch, qui, ne pouvant plus se défendre contre les Turcs, s'élance depuis son château dans la Morava avec sa femme et son sabre; 5° le mariage de George Brankovitch, à qui la chanson donne pour épouse la fille du roi Michel de Raguse; 6° la belle chanson du jeune garçon Sekoula, et sa mort, chanson faite pour déplorer la défaite du héros Hunyad, battu par les Turcs à Kosovo, le 18 octobre 1448; 7° la chanson du dragon ailé, ou la trahison de George

Brankovitch à l'égard du héros hongrois Hunyad, qui fut enfermé par les ordres du despote après cette défaite; 8° la fuite de Skanderbeg de la cour du sultan, et la conquête des États de son père Castriote, d'après Katschitch; 9° la mort tragique de Thomas II, roi de Bosnie, qui avait tué son père, et que le sultan Mahomed fit écorcher vif et tuer à coups de flèche. Sa peau servit, dit-on, à couvrir une selle; 10° la conquête de la Crimée par la Russie, rare exemple d'un poëme sur les exploits moscovites, qui s'explique par l'influence de cet événement sur l'empire ottoman; 11° une irruption turque dans le district monténégrin de Piperi; la défaite et la mort du pascha Mahmoud de Scutari, près de Spouge, dans le Monténegro; pascha dont la famille descend d'Ivan-Tzernojevitch, ou, suivant lui, de celle de Kraljevitch-Marko.

Parmi les chants historiques modernes, on doit citer en première ligne ceux du chanteur aveugle Philippe Sljepatz, savoir : 1° la révolte serbe en 1804, que ce poëte fait précéder de signes particuliers dans le ciel, et où les sept dahies, ou chefs turcs, consultent les diseurs de bonne aventure, parce qu'en se regardant dans un seau d'eau, ils se sont vus sans tête; 2° l'attaque de la Matschva par Ali-Pascha, sous Tzerni-George, ce pays étant défendu par Tschoupitsch; 3° la bataille de Salasch, en mars 1806; 4° celle de Mischar, en août de la même année; 5° le knes bosniaque Ivan rachetant des prisonniers serbes pour qu'ils ne soient pas esclaves; 6° une attaque infructueuse des Français contre les Monténégrins, et la *Serbianka* de Siméon Miloutinovitch.

Les *Bulgares* de la Mœsie supérieure et de la Macédoine ont presque les mêmes chansons que les Serbes; s'ils n'ont pas autant de poëmes épiques, ils ont beaucoup de chansons joyeuses ou amoureuses qui mériteraient d'être recueillies. Dans la Bulgarie, on n'entend point de poésies épiques ni les chansons de Marco Kraljevitch, mais on se plaît à exécuter des chansons de table, d'amour ou des pastorales. En général, le chant y paraît moins à la mode qu'en Servie, et surtout qu'en Herzegovine; le Gouzlé est inconnu aux Bulgares.

Les *Albanais* ont aussi des poëmes, mais, en général, moins longs que ceux des Serbes; ces derniers même prétendent que plusieurs de ces poëmes épiques ne sont que des traductions des leurs. Ces poésies célèbrent surtout les hauts faits de Mousa ou du comte Mentulus Mousachi, comte de Klissa, qui vivait au commencement du XIIIe siècle, ou d'un de ses propres parents. Les Serbes, qui paraissent avoir été en guerre avec ce seigneur, en ont fait une espèce de chevalier errant brigand, sous le nom de Mousa-Kessedgia, ou Mousa l'assassin. Les autres héros albanais sont, dans la Haute-Albanie, Hot, Schale, et surtout *Djoure-Castriotich* un des Pastrovitch (George Castriote), appelé aussi Iskenderbeg ou Skanderbeg, qui a tenu pendant trente ans contre les Turcs.

Dans la Basse-Albanie, on chante encore les guerres d'Ariamnites Topia-Golemi avec ses fils Comain et Mousaché, princes de Toscaria, qui s'étaient liés avec Scanderbeg pour chasser de l'Épire les Turcs établis à Janina depuis 1424. On y décrit les courses aventureuses de certains célèbres brigands, et en particulier, les expéditions sanguinaires et les guerres d'Ali-Pascha. Il est curieux que chrétiens comme musulmans albanais aiment à se rappeler les méfaits de ce scélérat. Les Albanais ont aussi des chansons sur les histoires les plus tragiques, résultats de la vengeance du sang, des bucoliques et des chansons amoureuses. Ces chants s'accompagnent avec le tamboura, plus rarement avec la flûte.

Les *Zinzares* ou Valaques de la Macédoine, de la Thessalie et de la Grèce ont un bon nombre de bucoliques, de chansons, en général pastorales, de chants gais ou célébrant l'amour. La musique qui les accompagne m'a paru supérieure à celle des Slaves. On a publié à Bukarest de ces poésies valaques.

Les *Zingares* ont aussi des chansons qui sont, dit-on, gracieuses ou amoureuses. Les *Grecs* ont de jolies chansons sur toutes sortes de sujets et aussi quelques chansons héroïques (1), tels que les hauts faits du Klepte Boukovalas, une

(1) Voyez *Neugriechische Volkslieder*, de M. W. Müller, 2 vol.,

fois la terreur des Albanais mahométans, ceux de Christo-Vlachos autre Klephte ou Haidouk, ceux de Zitros d'Alassona, de Kirali qui résidait dans l'Olympe, de Paleopoulo de l'Oëta, fameux par son fusil de grand calibre, etc. Ces chansons, comme quelques unes de celles du poëte Rigas et celles célébrant les faits d'armes d'Odysseus, de Botzaris, de Tzavellas, etc., se trouvent encore dans la bouche de tous les Grecs, et surtout des Palicares des défilés.

Les Grecs et les Zinzares chantent quelquefois en chœur, pendant que l'un d'eux pousse un son nasillard et monotone à peu près comme la cornemuse. Cependant, le luth ou la flûte sont à l'ordinaire l'accompagnement de leurs chansons. Leur persistance à chanter est souvent extraordinaire, et les malins compères se font un plaisir de corner aux oreilles des Turcs des poésies fort peu édifiantes pour leurs maîtres. Ainsi, nous avons nous-même entendu le *Deute paides ton Ellènon* de Rigas (1) en présence des Turcs, qui n'auraient pas paru si contents s'ils avaient pu entendre les paroles.

---

et les *Chansons populaires de la Grèce moderne*, par C. Fauriel. Paris, 1824, 2 vol. in-8°.

(1) Rigas est regardé comme le premier qui ait conçu le plan de l'Heterie ou d'une conspiration générale du peuple grec contre les Turcs. Né en 1753, à Valestina en Thessalie, il vécut en 1789 et 1790 à Bukarest, et s'établit plus tard à Vienne pour faire des publications utiles à la Grèce et pour continuer à organiser sa société secrète. Plus enthousiaste que prudent, cet homme, littérateur distingué et même savant, ne sut pas assez cacher son jeu, de manière qu'il fut dénoncé au divan comme un conspirateur. L'Autriche aurait dû éloigner depuis long-temps de ses Etats un homme qui conspirait si ouvertement et qui pouvait la compromettre vis-à-vis de la Porte, qu'elle avait raison de ménager alors; mais on prétend qu'elle le négligea et qu'elle eut plus tard la faiblesse de le livrer lui et deux ou six de ses acolytes au pascha de Belgrade. Cet événement doit avoir eu lieu au moment où Rigas voulait s'embarquer à Trieste. Rigas sut soustraire, dit-on, à la police la note de ses principaux conjurés en avalant les pages qui contenaient leurs noms. Le pascha fit décapiter et jeter dans le Danube les compagnons de Rigas, et lui fut mis entre deux planches et scié en deux dans la cour du château. Cette exécu-

La *Musique* est fort goûtée dans l'empire ottoman, mais ce n'est pas notre genre du musique, car tous les habitants de la Turquie y paraissent insensibles, si on en excepte toutefois les Valaques; peut-être quelques Grecs et les gens bien élevés. Il paraît y avoir sous ce rapport une grande différence entre les Arabes et les Turcs. Toutes les diverses peuplades de la Turquie font de la musique et chantent, mais à leur manière, qu'ils préfèrent à toutes les autres. Leur chant est une espèce de récitatif cadencé plutôt qu'une continuation d'intonations comme notre chant; aussi il n'a guère l'inconvénient du nôtre de ne flatter que l'oreille, sans laisser saisir le sens des paroles.

Les Turcs qui chantent ont un chant monotone et nasillard, et paraissent s'occuper principalement du sexe et de la volupté. On dirait qu'ils ont voulu imiter le chant nasillard de l'église grecque, le plus ridicule vraiment qui existe, du moins pour une oreille étrangère. Chez le Slave, la beauté des intonations consiste à soutenir le plus long-temps que possible une même note et à crier de temps en temps très fort. Nous n'avons pas entendu une seule voix qu'on puisse appeler belle chez nous, quoique nous en ayons ouï plus d'une qui était en réputation dans le pays. Néanmoins, un chanteur (*Pievatsch*) ou un stentor, est un homme recherché.

Nous n'avons jamais entendu chanter, en Turquie, par parties, mais il y a des chants exécutés pendant des danses où les garçons et les filles chantent alternativement les uns et les autres. Il arrive aussi qu'on répète chaque vers en chœur, ou bien quelques personnes exécutent seules la chanson et les autres n'accompagnent que le refrain.

A Scutari, en Albanie, nous avons aussi entendu chanter assez bien des femmes filant en société ou en *moba*, comme le

---

tion eut lieu au milieu du mois de mai 1798, et le patriarche grec dût faire une proclamation paternelle à tous les Grecs pour les engager à rester fidèles à la Porte; mais ce martyre n'a fait que sceller le commencement d'une œuvre qui n'est encore qu'à moitié achevée et se continue.

disent les Slaves. Ce sont des airs toujours très courts, mais ennuyeux par le grand nombre des couplets qu'on y adapte. Les Grecs et même les Zinzares chantent déjà mieux que les Slaves. Les habitants de la Basse-Albanie tiennent le milieu entre ces deux peuples.

Quant à la composition musicale, c'est encore les Turcs et les Slaves qui semblent en avoir le moins l'idée. Leurs airs sont très pauvres en idées acoustiques et au plus haut degré monotones ; néanmoins, déjà en Macédoine, les Bulgares ont quelques petits airs passables, mais les Grecs en ont encore plus. Un air n'ayant qu'une partie et fort court, paraît surtout en vogue dans toute la Basse-Albanie ; ils l'adaptent à leurs poëmes héroïques.

Les *instruments de musique* sont, en Turquie, de la dernière simplicité. L'antique *Cornemuse* (1) se trouve partout, et reproduit même des airs entiers qu'on entend encore dans le côté opposé de l'Europe, en Bretagne et en Écosse. Le joueur de Cornemuse (*Gadliar* ou *Sviratz*) est un homme présent à toutes les fêtes. Le *Gouzlé* n'est en usage que parmi la race serbe tant chrétienne que musulmane. Cet instrument est fabriqué par l'habitant lui-même ; il consiste en un grossier morceau de bois de chêne et taillé souvent seulement avec une petite hache. C'est un long manche se terminant par une partie qui est creusée en forme de grosse cuiller trouée en-dessous en un point. Chez les Serbes, la forme de cette dernière est ovale, tandis que chez les Bosniaques et les Monténégrins elle est presque ronde et aussi souvent plus grande. Sur la concavité de cette dernière est cloué un morceau de cuir avec quelques trous, et sur ce cuir sont tendus sur un chevalet des crins de chevaux qui sont attachés, d'un côté à une proéminence du tambour, et de l'autre entortillés autour d'une grosse cheville de bois traversant le bout du manche. On joue avec un archet (s. *Goudalo*) formé d'une branche

(1) T. *Touloum*, s. *Gadlje*, dont une variété est le *Diple*, v. *Sinpoiou*, g. *Veratinè*.

d'arbre courbe sur laquelle on a adapté aussi des crins de chevaux. Quelquefois cet archet est tenu tendu par un petit morceau de bois ou chevalet nommé *Kagn* ou *Kognitz* (s. *Konitz*). On met l'instrument sur ses genoux, et on tient le manche avec la main gauche, de manière que le pouce soit sous le manche et les quatre doigts sur le crin.

D'après cela, il n'est pas difficile de comprendre, non seulement que l'instrument ne donne qu'un son, mais encore que ce dernier ressemble au bruit d'une grosse brosse qu'on ferait mouvoir sur une surface rude. Néanmoins, les virtuoses savent varier ce singulier crécellement (s. *Goudniava*) par la pose de leurs doigts et le plus ou moins d'accélération des coups d'archet. Dans tous les cas, un Européen, dût-il rester sa vie en Servie, ne pourrait parvenir à entrevoir quelque chose de beau dans ce bruit, et le trouverait encore plus maussade à côté de la belle poésie dont il doit faire le complément. Pour les Slaves, c'est cependant leur instrument de prédilection, qui les égaie comme les console. Dans un très grand nombre d'habitations des montagnards serbes et bosniaques, on voit pendre à la muraille enfumée le cher Gouzlé, et en hiver ainsi que dans les moments de loisir, l'histrion est toujours sûr d'avoir cercle autour de lui.

Les Turcs, les Bulgares, les Albanais et les Grecs sont déjà plus raffinés, et remplacent le Gouzlé par le *Tamboura*, espèce de luth ou de mandoline plus ou moins grande, dont la caisse est en forme de poire et en coin au-dessous, et qui a 4 ou 6 cordes. Les plus petits sont appelés *Bulgari* par les Turcs. On peut au moins jouer des airs sur cet instrument, soit avec la main, soit avec un petit morceau de tuyau de plume (s. *Tersijan*). Hommes et femmes jouent cet instrument, qui se trouve aussi chez les personnes aisées de Servie. Dans ce pays, on a encore des petites guitares à trois cordes, appelées *Baglama*. Ce que la guitare est pour l'Espagnol, le Tamboura l'est pour l'Albanais, qui en est tellement passionné qu'on le trouve jusque dans les camps et les corps de garde. En général dans la musique exécutée, on a encore occasion de remarquer

la petite dose d'imagination musicale des habitants de la Turquie. Ainsi deux Albanais seront capables de passer tout une après-midi ensemble, accroupis dans la rue ou la campagne, l'un jouant toujours le même air, et l'autre écoutant.

Les autres instruments sont diverses espèces de fifres, de flageolets (1) et de flûtes, qui sont même à acheter dans les boutiques comme les tambouras. Ils ont outre le fifre commun (2) celui à deux embouchures (s. *Dvojnitza*), qui est de deux espèces. Dans l'une, il se termine par deux extrémités cylindriques; l'extrémité de droite porte trois trous, et l'autre quatre. L'autre est un flageolet carré oblong avec cinq trous sur le côté extérieur et droit, et un trou à l'extrémité du côté latéral droit: c'est le *Diple*. Ces deux derniers instruments se jouent avec les deux mains, et sont surtout usités par les Bulgares et les Serbes.

Le montagnard et le berger albanais, ainsi que le Monténégrin, ont une espèce de longue flûte faite avec du bois de sureau dont on a ôté la moelle. C'est le *Sopilka* du Monténégrin, de *sopiti* siffler, le *Gaval* de l'Albanais et le *Kaval* du Serbe. Elle a près de 2 pieds de longueur, elle est ouverte aux deux extrémités, et a huit trous sur le devant, dont sept sont ensemble en série régulière, et le huitième au milieu de la distance du haut de la flûte, au premier trou des sept autres. De plus, à un pouce au-dessus de ce trou isolé, il y a une ouverture de chaque côté de l'instrument, et enfin il y a encore deux trous sur le derrière, situés, l'un à 2 pouces du trou isolé de dessus, et l'autre à 1/2 pouce du dernier des sept trous en série. On le joue naturellement avec les deux mains, à peu près comme une flûte ordinaire; mais on souffle en biais par l'extrémité supérieure, ce qui exige une étude. Cet instrument a de loin un son agréable, un peu plaintif. Pour ne pas risquer de le casser, et pour pouvoir le nettoyer, on l'enfile sur un

(1) T. *Doudouk*, s. *Doudou* ou *Phroula*, g. *Phlogera*.

(2) T. *Tjeghertma*, s. *Svirala*, monténégrin et a. *Souroul*, g. *Sourigtz*.

bâton, où on en a à l'ordinaire deux qu'on enfile sur deux broches de bois dur réunies par le haut en forme de fourchette.

Le *Schoupeika* des Serbes est une flûte dans le genre du Gaval, mais beaucoup plus courte et en laiton. Les Grecs montagnards ont quelquefois des flûtes ou flageolets faits d'os d'oiseaux de proie. Les Valaques ont outre le fifre du berger (*Flouere pastoresci*), une flûte faite d'écorce de saule, dont on a extrait le bois; c'est leur *Tilinke*.

On entend aussi quelquefois vers les frontières du nord la guimbarde (1), mais les autres instruments sont ceux employés surtout par les Zingares ou les Turcs, c'est-à-dire le tambour de basque (t. s. *Tablak* ou *Dairé*), les cymbales (t. *Santour* s. *Zile*, g. *Zymbalon*), la grosse caisse (2) souvent fêlée, qui est un meuble encore indispensable dans tous les mariages musulmans et albanais. Le *Zourna* ou espèce de clairon turc ou saquebute est hors de mode. Enfin, dans les grandes villes il se vend assez d'accordéons.

Depuis que le sultan a réformé la musique militaire, on entend partout des roulements de tambour assez parfaits. Nous eûmes peine un jour de nous retenir de rire en visitant un brave vieux Ayan turc, qui se donnait le plaisir tous les soirs d'une sérénade de tambour jusque dans le vestibule de son divan. A Bitoglia, sous le dernier Roumeli-Valesi, Mahmoud pascha, nos oreilles ont eu à souffrir encore en 1836 d'une musique militaire épouvantable, une véritable *Olla podrida* de trompettes, de clairons, de clarinettes, de tromblons, de cymbales et de caisses, dont le compositeur et directeur se prétendait cependant étranger. Néanmoins, ailleurs nous avons entendu de la musique fort passable jusque dans le fond de l'Albanie et de la Bosnie. Ils ont au moins des fifres et des clairons qui valent bien ceux des Français, et il est très vrai

---

(1) T. *Aghez-tambourase*, s. *Dromboulié*, v. *Draemboae*, g. *Miamblo*.

(2) T. *Keus*, s. *Veliki-dobosch*, v. *Dobosch mare*, g. *Tympanon* ou *Ntavli*.

que la civilisation à la Rossini est au moins très avancée parmi les musiques militaires. Le malheur est que les oreilles des peuples ne sont pas ouvertes pour cette musique compliquée, de manière que c'est une innovation qui ne pénétrera pas sitôt dans la vie civile.

Le prince serbe n'entretient pour ses troupes qu'une seule bande de musiciens, sous la direction de M. Schlesinger, juif originaire de Silésie. Il a toujours 60 à 70 musiciens, mais ce sont la plupart des jeunes Serbes à qui il est obligé d'apprendre la musique et non des musiciens de profession. De plus, il arrive souvent que le prince lui prend les meilleurs sujets pour les placer isolément dans d'autres troupes, et pour répandre dans le pays le goût de la véritable musique. Du reste, M. Schlesinger est bon chef d'orchestre, il soigne beaucoup ses gens, et veille à ce qu'ils soient toujours proprement vêtus; aussi il passe pour être sévère. Il a le droit de faire appliquer jusqu'à 50 coups de bâton. Sa musique pourrait, dit-on, être meilleure, si le goût turc de l'ex-prince pour la grosse caisse ne l'avait forcé jadis à faire usage assez souvent de ce bruyant instrument. Outre la musique du dimanche, il est de règle que la musique du prince joue à son lever et après le coucher du soleil.

Si la poésie est un élément si essentiel de la vie des habitants de la Turquie, la *danse* (1) ne l'est pas moins. Ce sont les Grecs et les Albanais qui ont le plus grand goût pour cet exercice, ce qui nous paraît d'autant plus extraordinaire, que les danses s'exécutent la plupart par des femmes seules ou des hommes seuls, et bien plus rarement par des réunions des deux sexes. La musique y manque souvent, et est alors remplacée par le chant. On danse les dimanches et les jours de fête, soit le matin au sortir de l'église, soit le soir; ainsi nous avons vu toute la jeunesse de Kragoujevatz danser dans la cour de l'église immédiatement après l'office. Les jours des assemblées municipales, ou des diètes ou *Skoupschtinè* en

(1) T. *Khora*, s. *Igra*, a. *Balè* ou *Loui*, v. *Jok*, g. *Choros*.

Servie, les jours de noces et les fêtes de famille, sont les autres occasions où jeunes et vieux ne manquent pas de jouir amplement de ce divertissement.

Ce n'est qu'en Turquie qu'on rencontre des voyageurs et voyageuses se délassant par la danse dans leur station de repos. Il est fréquent de voir ainsi en été un groupe de moissonneuses nomades bulgares, chantant et dansant à l'ombrage d'un grand arbre, et n'ayant pour tout témoin de leurs plaisirs que leur conducteur, étendu nonchalamment sur la mousse. De même, dans les parties habitées par les Grecs, c'est une vue tout-à-fait nouvelle pour un étranger que d'apercevoir des jeunes gens revenant de leurs travaux en chantant peut-être, puis s'arrêter tout-à-coup et commencer ensemble, comme électrisés, tous à la fois une danse nationale.

Chez les Serbes et les Bosniaques, on danse souvent, hommes et femmes, en hiver comme en été, et même sur la neige. Au moins, en Turquie, les ecclésiastiques n'ont pas le ridicule de maint curé français, de placer la danse parmi un des sept péchés capitaux. Ils viennent eux-mêmes assister à ces jeux, dont les mouvements sont, il est vrai, infiniment plus décents que ceux de plusieurs de nos danses. Les danses d'hommes, au son du gouzlé ou de la cornemuse, sont aussi fort à la mode, surtout lorsqu'on a un peu bu. L'Albanais est déjà plus raffiné, il lui faut le son d'une flûte ou du petit *tamboura;* s'il se met à danser, il égale le Grec en grâce, et offre un bien plus joli coup d'œil que le Serbe et le Bosniaque, à quoi contribue aussi son costume plus léger et plus élégant. D'une autre part, ses danses, comme celles des Grecs entre hommes, dégénèrent plus aisément en positions lascives que celles des Slaves.

Le grave Turc, et même le Serbe musulman, ne dansent guère; mais s'ils regardent la danse comme au-dessous de leur dignité, ils aiment beaucoup voir danser, soit chez eux, soit ailleurs. Nous avons cependant vu de jeunes Turcs d'Europe de la basse classe danser avec des hommes, mais ce sont des exceptions. Au contraire, pour les femmes turques, la

danse est une partie de leur éducation. Maris et femmes aisés se délectent par la vue de danseurs et de danseuses grecques ou bohémiennes. Souvent le Turc, dans ses voyages, se fait un plaisir d'offrir quelques bagatelles aux filles d'un village, pour avoir le plaisir de les voir danser. Il est curieux d'étudier dans ces moments ces Asiatiques, parce que, la joie dans le cœur, ou pleins d'idées voluptueuses, ils ne perdent pas pour cela leur phlegme; ils ne laissent guère partir d'éclats de rire, à peine quelques sourires se montrent sur leurs lèvres. Le décorum, l'étiquette est toujours observée, et n'est déposée que dans l'intérieur de leur harem.

On distingue en Turquie de nombreuses danses, qui s'exécutent au son d'un instrument, ou en chantant à l'unisson des chansons particulières pour chaque danse. Une des plus répandues est le *Kolo* slave, ou ronde fermée, qu'on danse surtout hommes et femmes entremêlés, en se tenant par les mains, par la ceinture, et pendant lequel on lève et baisse quelquefois ces dernières. Le pas, de temps en temps plus accéléré, est très uniforme, et n'est qu'une espèce de sautillement ou de trépignement peu animé, et à peu près toujours sur la même place. Le Kolo est surtout la danse à la mode en Servie, dans la Bosnie orientale, la Bulgarie et la Macédoine; mais on le danse moins dans le Montenegro, faute de place plane. Les Grecs, les Zinzares et les Albanais le connaissent aussi. Le chant du Kolo s'appelle le *Poskotschïtza*. Celui qui conduit le Kolo est le *Kolovodia*, et celui qui le ferme le *Zavrchkola*. Lorsque les deux sexes exécutent cette danse, il arrive quelquefois qu'on intercale entre les chants quelques mots pour rire ou des proverbes risibles. Une variété de Kolo est le *Jastouk* (coussin), où un des danseurs va poser un coussin devant une danseuse pour lui demander un baiser, et celle qui donne le baiser prend le coussin et va le poser à son tour devant un danseur, et ainsi de suite. Cette danse n'est exécutée que par des chrétiens.

La danse du *Khoros* est un autre jeu très commun partout, et est exécuté, soit par des hommes seuls, soit

par des femmes. Les danseurs forment un arc de cercle ou cercle ouvert, à l'un des bouts duquel est le conducteur ou la conductrice, qui fait de temps en temps assez subitement changer un peu de place à la bande, et entonne les différents airs adaptés à cette danse. Le reste de la danse est encore un trépignement monotone, peu gracieux et même roide. Les femmes se tiennent par la main, et les hommes par le pourpoint.

Le *Momatscha-Igra*, ou danse des jeunes garçons, est une danse de la Servie septentrionale. Elle s'exécute si rapidement, que les membres tremblent enfin d'une manière convulsive; celui qui soutient celà le plus long-temps est censé le meilleur danseur.

Le *Keteousch* est une danse à deux d'hommes et de femmes. Après avoir balancé, chaque paire de danseurs tourne sur elle-même, en se tenant à peu près comme dans une walse. Cette danse s'exécute naturellement sans changement de place.

La *Strolianka* est encore une danse à deux, et plus gracieuse, où on balance à distance, sans se toucher l'un l'autre, et en faisant chacun des pas en biais dans des sens opposés. On frappe en même temps de temps à autre la terre avec les pieds. Elle a des rapports manifestes avec le *Rill* écossais, et est fort en usage, surtout en Valachie. Rien de plus voluptueux qu'un joli couple valaque exécutant cette danse avec grâce et coquetterie.

Dans le pays des Monténégrins, les danseurs se mettent les mains devant la tête chaque fois qu'ils passent l'un devant l'autre en faisant le chassé-croisé; on dirait qu'ils veulent se garantir contre leur partenaire. Les Albanais exécutent aussi une espèce de *Strolianka* dans laquelle ils sautillent tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, et, comme nos jeunes filles, ils plient de temps en temps les genoux, de manière que leur *Phistan* ou jupe touche presque la terre et forme un grand rond.

Une autre variété spasmodique du Strolianka est la danse de la Bulgarie du *Ho! ho! ho!* qui n'est en usage que parmi les hommes un peu échauffés par le vin. Chacun tient dans sa

main une serviette que tantôt on élève sur sa tête, tantôt on met derrière soi et tantôt devant soi. Chaque fois que ces mouvements s'exécutent, les deux danseurs crient : *Ho! ho! ho!* de toute leur force, et d'une voix gutturale et convulsive. On exécute non seulement des pas, mais on frappe aussi des mains, et on se jette à genoux en même temps qu'on pousse ces vociférations singulières, et à la fin on tombe presque épuisé de fatigue et de sueur. A un certain moment de la danse, on prend aussi des verres dans la main et on les élève au-dessus de la tête.

Les Slaves ont aussi une danse assez analogue à l'obscène chahut française, quoique moins parfaite; c'est le *Schouna-dinska Igra*, ou danse des forêts, qu'on danse entre hommes en frappant fort des talons et en criant de temps à autre : *Trischiptza goloubitza* (trois fois le pigeon a mis le nez dehors).

La *danse du Harem*, exécutée par des femmes turques ou des zinzares, est une autre danse très lascive des Osmanlis, où, après avoir pris toutes sortes de positions voluptueuses, les personnages font semblant de tomber épuisés de plaisir et de fatigue. Si on les prie de recommencer, on est tout étonné de les voir reproduire la même suite de tableaux d'une exécution fatigante, toujours avec la même vivacité.

La *Romaika* est une danse grecque d'hommes et de femmes; elle est fort à la mode et accompagnée à l'ordinaire du son criard d'une mandoline. La *Pyrrhique* est la même danse environ exécutée par des hommes armés. Elle ne paraît s'être conservée que chez les Schkipetares de la Basse-Albanie et les Grecs plus au sud. Ce sont des espèces de *Rill* ou de contredanse à quelques parties de danseurs. Ce qui étonne toujours dans ces jeux, c'est de voir déployer tant d'audace et de mouvement, et de trouver tant de froideur dans les danses de femmes; on dirait que ces jeunes personnes s'étudient pour cacher leurs émotions, ne croyant devoir en réserver l'épanchement que pour l'intérieur de leurs maisons.

Avec cette grande dose d'imagination, on ne doit pas être étonné que chaque peuple de la Turquie tienne en général in-

finiment à sa *religion* (1), et en exerce surtout toutes les pratiques extérieures sans cette dévotion trop souvent affectée du catholique européen. Comme au temps du moyen âge, la religion est pour les croyants le signe le plus puissant de ralliement. Quoique la ferveur du Turc ait beaucoup baissé, aucun d'eux n'a honte de se reconnaître mahométan; les Osmanlis ne craignent point de s'acquitter de leurs devoirs religieux en présence des chrétiens ou même au milieu d'une société enjouée, et les pèlerinages à la Mecque ont toujours lieu. Le juif, au contraire, cache autant que possible les simagrées et les particularités de son culte. Les Slaves et les Grecs paraissent surtout tenir extrêmement à la stricte observation des jeûnes et des carêmes, et ils reconnaissent les sectateurs de la *Misa* (messe) ou les Latins, c'est-à-dire les Européens, à cette seule différence dans la nourriture.

Les chrétiens, pas plus que les Turcs, n'ont une idée claire de la religion protestante ou anglicane. Ce ne sont pour eux que des hérétiques comme les catholiques, ou des athées (2). Partant de cette idée, les Ottomans croient devoir les mépriser plus que les catholiques et même que les Grecs, ce qui est d'autant plus curieux que le protestantisme, et surtout l'unitarisme, n'est au fond qu'un déisme faiblement mitigé. D'un autre côté, le catholique et le grec de Turquie ont une antipathie mortelle l'un contre l'autre, et tous deux haïssent à mort le musulman, autant comme rejetant leur foi que comme leur conquérant.

La dévotion bordant sur la superstition dès qu'elle est accompagnée de l'ignorance, il est donc tout naturel qu'il règne en Turquie une foule de superstitions des plus grossières. Ainsi, l'*Astrologie* (3) est encore en bonne renommée en Turquie, même parmi les grands seigneurs, et le sultan a encore ses astrologues de la cour. On voit l'avenir dans le Coran, et ses

(1) T. *Din*, s. *Vera*, a. *Bese*, v. *Kredinza*, g. *Trèskeia*.
(2) T. *Mulhud*, s. *Besboinik*, g. *Atheos*.
(3) T. *Munedjdjimlik*, s. *Predskazivanie*, g. *Astrologia*.

commentaires, dans des miroirs, etc.; on consulte surtout les sorciers pour les naissances. A Constantinople, on s'adresse encore aux astrologues et devins pour connaître le jour favorable pour le commencement de certaines entreprises, pour l'ouverture de certains établissements, la conclusion des traités, etc. Si les servantes autrichiennes regardent encore le vendredi comme un jour mauvais pour entrer en place; si en France des femmes bien élevées refusent de prendre part à un repas de treize personnes ou craignent les malheurs résultant d'une salière renversée, de même en Turquie il y a des jours où on ne croit pouvoir rien entreprendre par crainte de non-réussite. Les horoscopes fixent les heures heureuses et malheureuses. Le vol de certains oiseaux, la rencontre d'un hibou, d'un paon ou de certaines personnes, une chute, la perte de quelque chose, un feu ou un songe (1), sont encore pour bien des personnes un sujet de mûres réflexions et d'appréhensions. On interprète les songes comme du temps de Joseph en Égypte.

Des charlatans, abusant grossièrement de la crédulité publique, ont influé plus d'une fois sur les décisions importantes du divan de Constantinople, et on a même mis sur leur compte plusieurs mesures du feu sultan, comme n'ayant pas d'autres sources. Le meilleur temps pour le mariage est regardé celui où la lune est dans le Scorpion; les meilleurs jours pour se couper les ongles sont le mardi et le mercredi, quoique ce dernier soit regardé comme le plus mauvais de la semaine, étant celui de la création de l'enfer.

C'est très vrai que les Turcs croient à des prédictions contenues dans leurs livres saints relativement à leur expulsion d'Europe. Suivant les uns, un certain Japher doit venir de *Cham* ou Damas et pousser une seconde fois les conquêtes des Turcs jusqu'à un endroit appelé Kese-Alma; mais les Ottomans ne doivent pas rester très long-temps en possession de ces pays européens, et seront rejetés par les chré-

(1) T. *Duch*, s. *San*, a. *Entere*, v. *Vis*, g. *Enypnion*.

tiens en Asie. Il y en a qui pensent que ce Japher est Mehmed-Ali. Dans une chanson serbe sur la révolte sous Tzerni-George, on parle des chefs turcs feuilletant dans les livres sacrés ou le Coran pour y découvrir des prophéties adaptées aux circonstances.

Les Slaves croient aussi que les étoiles influent sur le sort des hommes, et parmi eux, il paraîtrait que les Monténégrins, étant moins religieux que les Serbes, sont aussi moins superstitieux.

Les Zingares et les vieilles juives passent surtout pour sorciers (1) et sorcières (2), et on entend parler d'ensorcellements (3). Ainsi, dans une chanson slave une femme est ensorcelée par un juif au moyen d'un crapaud trouvé sous un tombeau. Dans un autre, un enfant ensorcelé est représenté maigrissant et ses cheveux devenant blancs. On s'imagine que des sorcières étincelantes pendant la nuit peuvent se changer en oiseaux et en bêtes féroces, qu'elles mangent les petits enfants, ouvrent le côté des personnes endormies, leur arrachent le cœur et le mangent (4). On dit aussi que les sorcières, voulant voler, sont obligées de se frotter sous les aisselles avec un onguent et de prononcer quelques mots. Elles ne peuvent supporter l'ail, aussi il est regardé comme un préservatif, et on s'en frotte la poitrine et les épaules. On met encore sur leur compte, comme du temps de Jésus-Christ, les maux de nerfs, les catalepsies et certaines folies.

---

(1) T. *Sehirbaz*, s. *Vratsch*, a. *Maghischtgiare*, v. *Fermeketoriou*, g. *Magos*.

(2) T. *Séhirbaz*, s. *Veschtitza*, a. *Farmeket*, v. *Fermeketoare*, g. *Magissa*.

(3) T. *Buyu-etmek*, s. *Bajanie* ou *Tscharanie* ou *Tschini*, a. *Farmecou* ou *Maggi*, v. *Farmek*, g. *Mageia* ou *Goeteia*.

(4) Ainsi dans une chanson il est dit qu'il n'y a près des moutons que le garçon Radoj, qui dort innocemment; sa sœur Janja l'éveille, et il répond : « Je ne puis, ma sœur; des sorcières m'ont mangé, la » mère m'a arraché le cœur, et la tante a tenu la chandelle pendant » cette opération. »

Les sorciers sont dits avoir des plantes et des animaux particuliers pour exercer leurs sortiléges, témoin la chanson slave des neuf plantes des sorciers, savoir : une *Arnica*, une *Veronica*, une *Statice*, l'*Eryngium campestre*, une *Circæa*, un *Leontodon*, un *Convolvulus*, un *Lythrum* et un *Solanum*. Quelquefois ces herbes de sorciers sont tout-à-fait imaginaires, et s'appellent en slave *Samdokas*.

Des faiseuses de cartes, ou demoiselles Lenormand (s. *Kartara*), n'existent guère en Turquie, puisque les cartes ne s'y rencontrent que dans quelques grandes villes, et sont défendues en Servie ; mais il ne manque pas pour cela de diseuses de bonne aventure (1).

Dans la Turquie albanaise et grecque, on prétend quelquefois lire l'avenir dans la structure des omoplates de moutons. On fait des exorcismes pour éloigner les orages ou la grêle, et certains prêtres vont jusqu'à anathématiser des insectes pernicieux à l'agriculture, parce que ce métier leur rapporte.

On croit aussi, en Turquie comme en Orient, à l'influence funeste que peut avoir le coup d'œil (t. *Nazar*) de quelqu'un sur une autre personne. Une chanson serbe donne poétiquement deux pupilles à un homme qui avait ce pouvoir diabolique de fasciner (s. *Oureschi*, g. *Ophthalmizein*) ceux qu'il fixait. Dans une autre, une femme est saisie d'horreur, et meurt en découvrant que son amant a deux pupilles. On attribue à l'effet magique d'un coup d'œil de trébucher souvent en chemin à pied ou à cheval, d'éprouver des pertes au jeu, etc. ; les femmes nerveuses en sont tombées quelquefois malades, ce préjugé étant devenu pour elles une idée fixe. On a alors recours à des amulettes, des reliques, des cornes de certains animaux, des petits morceaux de coraux ; et si la personne frappée est chrétienne, les prêtres sont appelés au secours.

Certains gens croient que, dès qu'on aperçoit un mauvais regard, il faut toucher du fer ou tirer un coup de pistolet ;

(1) T. *Sehirbaz*, s. et a. g. *Vratschanitza*, a. g. et tosk. *Schortara*, g. *Magissa*.

mais il est aussi arrivé qu'en Herzegovine, on a tiré sur celui qu'on a cru doué de ce funeste don. La couleur bleue est dite avoir la vertu de prévenir les effets du *Cattivo occhio*, aussi on met des choses bleues. Il y a eu même, dit-on, des montagnards slaves et grecs assez bornés pour voir dans des caresses excessives faites à des enfants un sort jeté sur eux, et qu'il faut détruire par une action tout opposée, telle que de cracher à la figure ou du moins à terre. On attache même très grande importance à faire les cornes à quelqu'un et aux prophètes de malheurs, les *Zlogouk*. Nous avons vu nous-même des Serbes penser se délivrer par des crachats des malédictions dont on les accablait en les grondant.

Certains Grecs croient à un *Dæmogorgon*, ou esprit qui réside dans le milieu du globe. D'après M. Pouqueville, les Chimariotes japides comme d'autres Albanais craignent les loups-garous (*Pagania* ou *Loukos sabatianos*), qui courent depuis Noël à la fête des Rois; et les Grecs, les *Vroukolakkas* ou esprits-vampires, qui reviennent dans les fondrières, ainsi que les *Kalèkantzaros* ou loups-garous. Les dragons (1) sont aussi encore de mode, surtout chez les Valaques. En Herzegovine, on a imaginé une espèce particulière de sorciers, nommés *Stouatch*, qui sont dits habiter sur les hautes sommités des montagnes. Partout on trouve encore beaucoup de bonnes gens qui craignent les revenants (2).

Les Slaves croient, surtout en Turquie, aux vampires, les *Voudkodlak*, c'est-à-dire à des morts qui quittent leur tombeau pour inquiéter les vivants, ou même les étouffer, ou leur sucer le sang. Celui qui est ainsi attaqué par un vampire en devient un lui-même, et offre des taches rouges ou bleues, semblables à des piqûres de sangsues. Un homme devient un tel monstre, par un sort jeté sur lui, ou pour le punir de ses péchés, ou à cause de ses hérésies. D'après les chansons, on reconnaît un vampire à la conservation d'un cadavre, à la flui-

(1) T. *Ejder*, s. *Ajdaa* ou *Zmaj*, v. *Drako*, a. et g. *Drakon*.
(2) T. *Djin*, s. *Avet*, a. *Phantasi*, v. *Neloucirea*, g. *Pantasma*.

dité de son sang, la flexibilité de ses membres, etc. Quelquefois ces cadavres ont les yeux ouverts; leurs cheveux et leurs ongles croissent, ou ils font un bruit semblable à la mastication. Pour s'en délivrer, il faut déterrer le cadavre, lui couper la tête et brûler le corps. Pour se guérir d'une de ces attaques, il faut se frotter la partie attaquée avec du sang de vampire, mêlé à de la terre de son tombeau. Il est de fait que ce préjugé a tourné la tête à plus d'un esprit faible, et a pu devenir une idée fixe chez certaines femmes à nerfs débiles (1). On consulte surtout les moines pour conjurer les mauvais esprits, comme le témoigne la chanson, où en trois jours un *Kaloudjer* change un spectre géant en un nain.

Les habitants de la Turquie partagent avec nos gens superstitieux l'idée que des trésors (2) sont enfouis dans d'anciens tombeaux et dans des ruines, de manière que la fouille de pareilles constructions peut même devenir désagréable pour un Européen. Il ne faut jamais au moins en entreprendre sans les ordres des paschas, et sans être accompagné de quelques *Kavas*. Ils mettent aussi les feux follets (t. *Nour*, s. *Loutscha* ou *Svetkia* ou *Notchschnia svetlost*) parmi les indices certains de quelque trésor caché ou d'une âme, se promenant sur des tombeaux, comme dans la chanson d'un homme tué par mégarde par son fils adoptif. Dans la pente de la montagne du Jagode-Planina, près de Kroupagn en Servie, nous avons vu nous-même des traces de fouilles récentes exécutées près d'une fontaine, parce qu'on y avait aperçu un feu follet depuis le village de Kerscheva.

Il y a d'autres superstitions fort innocentes, mais seulement singulières, parce qu'on n'en conçoit pas l'origine. Ainsi les *Kiradgis* ou muletiers d'Albanie croient diminuer leur fatigue et les douleurs de leurs jambes en plaçant des pierres dans des creux d'arbres (*Douplia*) ou à l'insertion de deux

(1) Voyez le *Traité sur les oppositions des esprits et sur les vampires*, par D. Calmet, vol. II.

(2) T. *Adje*, s. *Blago*, a. mals *Blago*, a. tosk. *Chazine*, v. *Komoare*, g. *Thesauros*.

branches. Ainsi, dans la Haute-Albanie, on est tout étonné de trouver des arbres ainsi garnis de pierres; si cela n'avait lieu que près des villages, on pourrait au premier moment y voir un jeu d'enfant. De leur côté, les femmes turques et serbes filent un fil; à chaque enfant dont elles accouchent elles y font des nœuds, et croient qu'elles n'accoucheront de nouveau qu'en autant d'années qu'elles défont de ces nœuds. On croit trouver un préservatif contre certaines maladies ou contre des incendies dans l'eau qui sert à laver une place d'une robe de poil de chameau, donnée par Mahomed au poëte Kaab-Ben-Soheir. Chaque année cette robe, conservée dans quarante enveloppes, est exposée devant toute la cour du sultan, pour que chacun puisse la baiser.

Pour se préserver des malheurs, les chrétiens portent des reliques (1) ou des talismans (2), et les musulmans seulement ces derniers. Les chrétiens, et surtout les Grecs, en emploient au moins autant que les mahométans, et y trouvent des préservatifs contre des maladies, la mort, ou des maux imaginaires. Beaucoup de guerriers célèbres, en Grèce, n'ont pas dédaigné de relever leur courage par le port d'amulettes autour de leur cou ou sur la poitrine. Ainsi le fameux Odysséus avait sur lui un petit morceau du drap, qui avait servi à pendre le patriarche Grégoire, au commencement de la révolution grecque.

Les talismans des musulmans sont des sentences écrites ou gravées (*Nouscha*). Il est aisé de distinguer ces dernières d'avec les cachets, parce que l'écriture n'y est pas renversée. Si le talisman doit faire son effet, il faut, dit-on, que l'effet du mauvais œil soit tout de suite amorti, en lisant le nom de Dieu. Le plus ordinairement on porte des sentences du Coran cousues dans les habits, ou autour du cou, dans des boîtes dorées ou argentées, ou dans des petits sacs de cuir ou de drap, comme préservatifs contre les sorcelleries et les mau-

---

(1) S. *Svetinia* ou *Moschti*, g. *Leipsanon*.
(2) T. *Telesem*, s. *Zapis*, a. *Hamaili*, g. *Kleèdon*.

vais génies. Aux sentences on joint quelquefois de l'ail, du camphre ou quelque autre aromatique. Pour se guérir, on met de semblables petits papiers écrits sur sa tête, sous son fess, ou bien même on les avale. Cette superstition particulière paraît avoir pris aussi faveur parmi les chrétiens de certaines parties de l'Herzegovine. Des versets de l'évangile, entremêlés de singuliers caractères, y sont conservés dans des sacs de cuir rouge. Il y a une chanson serbe sur le faux talisman d'un passage du Coran, qui produit un vampire au lieu de protéger le chrétien qui l'a accepté d'une femme turque. Il y a de ces reliques, telles que des esquilles de la croix de Jésus-Christ, des bijoux en or, etc., qui passent par héritage de la mère à la fille. Pour les chrétiens, l'eau bénite, l'encens et les prières des prêtres sont réputés les meilleurs moyens de conjurer les mauvais esprits. Les musulmans ont recours de même à leurs imams et derviches, qui récitent alors surtout les deux derniers chapitres du Coran. Jadis on a aussi employé chez les Slaves, en Turquie, contre ceux soupçonnés de sortiléges, l'épreuve du fer rouge ou de l'eau chaude, qui s'appelait *Mazia.*

Les Turcs ont beaucoup de *préjugés.* D'abord leur sensibilité est quelquefois bien singulière ; ainsi ces musulmans qui sont toujours prêts à tuer les chrétiens lorsqu'on le leur commande, ne sont quelquefois pas capables de voir saigner quelqu'un qu'ils aiment. Si on ne peut que louer les lois des Turcs, pour prévenir l'abus fait des animaux et punir de semblables mauvais traitements, il faut avouer qu'ils ont une bonté outrée pour les animaux, si toutefois on exclut les chevaux, quoique leurs lois défendent de les trop charger, et de ne pas les employer sans fers. Mais les chats et les chiens surtout sont devenus très nombreux en Turquie, par la suite de cette espèce de cas de conscience que les Turcs se font de tuer sans nécessité absolue une bête. Dans aucun pays on ne tourmente moins les oiseaux, qui ne craignent pas le voisinage des habitations, comme les cigognes, les hirondelles, les moineaux, etc. On voit des musulmans qui poussent cette singularité jusqu'à ne

pas tuer la vermine, et se contenter de s'en débarrasser; d'autres qui, chaque fois qu'ils tuent un poulet ou un autre oiseau de basse-cour, semblent leur demander pardon de leur ôter la vie, en prononçant le mot d'*adet*, la coutume, c'est-à-dire le besoin. Nous en avons vu, à Belgrade et en Hongrie, qui ne mangeaient qu'avec le plus grand regret du veau, et s'apitoyaient sur ces pauvres bêtes (*Ciroma tele*); parce qu'ils auraient pu vivre encore si long-temps, et parce qu'on ne tue que des bœufs chez eux.

D'après le même système, ils laissent les chevaux sur les grandes routes mourir de faim, lorsqu'ils se sont cassé un pied, plutôt que de leur tirer un coup de pistolet, ce qui serait pourtant plus humain. Mahomed leur a ordonné de ne pas tuer l'abeille, la fourmi, la corneille, l'hirondelle et la grenouille, et de tuer les corbeaux, les serpents, les scorpions, les chiens enragés et les ânes sauvages. En un mot les Turcs sont l'antipode des Espagnols et des Anglais, qui prennent du plaisir à voir tourmenter certains animaux; et la plupart des chrétiens, en Turquie, sont élevés à peu près dans les mêmes sentiments. Un combat de taureaux ou de coqs ferait peut-être plus d'effet sur la sensibilité d'un Turc qu'un champ de bataille. Ce n'est qu'en Epire sous Ali-Pascha qu'on a vu des combats de bêtes.

Comme les juifs, les musulmans ne mangent pas de porc, et même ils se trouvent quelquefois offensés à la vue d'un jambon ou d'un morceau de cochon mangé en leur présence, ou placé par mégarde sur leur siége habituel. S'ils sont obligés de se servir des mêmes ustensiles avec lesquels on a préparé de la cochonnaille, ils les nettoient de fond en comble. Ils ne mangeraient pas même du pain coupé avec un couteau qui aurait servi à trancher un jambon; ils demanderaient même un autre pain, sans vouloir couper avec leur couteau non souillé un morceau de ce pain réprouvé. Les chrétiens de Turquie sont tout aussi sévères, pendant leurs carêmes. Comme conséquence de ce préjugé des Turcs contre le cochon, en Herzegovine et en Bosnie, et même dans beaucoup de villes de Romélie, les chrétiens n'amènent jamais de cochons sur le

marché. On élève ces bêtes dans les villages chrétiens, et si un chrétien demeurant en ville veut manger du porc, il va l'acheter dans la campagne, et l'introduit chez lui sans que les Turcs le voient. A Constantinople, ils n'arrivent tués qu'à certaines époques par suite d'un permis.

Le Turc, de même que tous les habitants de la Turquie, ne touche pas aux animaux tués sans les saigner. Les Ottomans ont des lois particulières à cet égard. Le Zingare musulman paraît même partager ce préjugé, quoique des écrivains prétendent qu'ils mangent des animaux morts. C'est pour cela que le gibier est peu en usage, parce qu'on peut rarement le saigner. Il nous est arrivé à nous-même d'être obligé de nous coucher sans souper, plutôt que de manger un poulet qui, mis dans un sac, avait été étranglé en route. Si nous avions persisté à vouloir nous en servir, nos gens auraient perdu tout respect envers nous, et aucun Turc n'aurait plus voulu partager notre table.

La plupart des Turcs ne mangent ni grenouilles, ni tortues, ni écrevisses, ni mollusques ou coquillages de mer; mais dans les ports de mer ils sont moins difficiles. Les canards et les oies paraissent même à quelques uns des animaux trop sales pour être mangés. Ils ne toucheront pas à un poulet rôti avec les pattes non coupées. Ils ne pourront pas comprendre, plus que le Slave chrétien ou musulman, qu'on puisse manger, dans des cas de siége, de la viande de cheval, d'âne, de chat, des rats, ou des serpents. L'un et l'autre déclarent aimer mieux mourir de faim que de goûter de ces viandes. Aux raisonnements les plus sains, les Slaves comme les Turcs ne répondent que : *Nie slobodno*, cela n'est pas permis. Un animal qui a mangé quelque chose de sale est enfermé quelque temps avant d'être tué. Quant au vin, un bien grand nombre de Turcs ne se font guère de scrupule d'en boire, mais ils préfèrent souvent l'eau-de-vie. Les Turcs sont aisément irrités quand on trouble l'eau des fontaines, parce que cela peut les empêcher d'y faire leurs ablutions, ou du moins d'en boire.

Ils ne peuvent souffrir qu'on les dessine, parce qu'ils s'imaginent que ces images reparaîtront avec eux au jugement dernier, et qu'elles seront sans âme; ou que leur âme sera partagée. Il n'y a guère que le sultan qui se soit mis au-dessus de ce préjugé, et même son portrait, exposé à la vue du public dans la capitale, n'a pas été vu de bon œil par la plupart. Aussi on ne trouve dans les divans des visirs, au lieu de son portrait, que son chiffre dans de beaux cadres.

Les Turcs ne se servent pas de brosses, parce qu'elles sont faites de soie de cochon, aussi on les voit toujours nettoyer leurs fess avec la main ou un mouchoir. Le poil de chameau ou le chiendent forme la brosse du riche. Néanmoins les troupes turques sont déjà au-dessus de ce préjugé. Il en est de cela comme de manger du porc; or nous avons vu quelquefois, quoique rarement, des Turcs trouver le jambon excellent. Le cochon de lait, d'une autre part, les dégoûte extrêmement.

Beaucoup de musulmans croient qu'il ne leur est pas permis de prier au café, mais bien dans une auberge, parce que dans ce dernier lieu on n'est censé que manger et coucher, tandis que le café est destiné à la conversation sur toutes sortes d'objets. Les chrétiens ont d'autres genres de préjugés, tirés surtout de leur croyance religieuse, ou d'idées superstitieuses surnaturelles.

Les juifs turcs ont aussi beaucoup de préjugés singuliers et en partie non partagés par leurs compatriotes d'Europe. Ainsi, les hirondelles sont des animaux très respectés, parce qu'ils prétendent qu'ils ont porté de l'eau pour arrêter l'incendie du temple de Jérusalem lors de la destruction de cette ville. Ces petites bêtes seraient devenues noires par leur exposition à la fumée de cet incendie, et n'auraient conservé qu'une place blanche.

Les Turcs ont les idées les plus singulières en fait d'histoire, de politique et de géographie; ainsi, s'ils ne connaissent que fort imparfaitement leur histoire, s'ils ignorent pendant longtemps les événements arrivés en Europe, si des paschas ou des ayans ont pu me demander, en 1837, des nouvelles de

l'empereur François, et, en 1838, de celles du duc de Reichstadt, on ne comprend pas où ils ont puisé d'autres idées, telles que les suivantes. Par exemple, ils ne veulent admettre que sept rois (*Krali*) en Europe (1), et ils s'imaginent qu'à la mort de chacun d'eux, leur couronne est transportée à Constantinople, parce qu'ils sont subordonnés au sultan, qui réside dans la capitale du monde, leur Stamboul. Ils cherchent même quelquefois à s'expliquer ainsi l'arrivée des Russes sur le Bosphore après la bataille de Konieh, leur sultan l'ayant ordonné aux Moscovites. Il y en a même qui, confondant les époques, croient que l'empereur d'Autriche, le *kjesár* ou *tchesâr* des Slaves, doit une armée auxiliaire à l'empereur de Russie, appelé par opposition *tzar*, quand ce dernier l'exige.

Depuis la guerre de la Morée, ils ont appris au moins à connaître le roi de Bavière; mais, malgré les officiers prussiens qui ont été au service turc, ils ne peuvent comprendre que difficilement que l'Allemagne (*Nemtsche*) ait deux puissants monarques. Celui d'Autriche étant empereur leur semble toujours devoir dominer tous les autres *krals* ou rois; mais lorsqu'on leur explique que cet empereur allemand, comme ils l'appellent, est en même temps roi de Hongrie et des États lombardo-vénitiens, ils ont presque autant de peine à le concevoir que l'explication de la Trinité.

Leurs connaissances géographiques sur l'Europe se bornent à connaître l'existence des grandes puissances. Il est impossible de parler avec eux des petites, parce qu'ils sont tout de suite déroutés. Ensuite, ils se font les idées les plus bizarres sur la position des divers pays; par exemple, connaissant les plaines de la Hongrie, ils s'imagineront qu'on peut aller de là jusqu'à la Crimée et même à Erzeroun sans rencontrer de montagnes. On a souvent mentionné l'étonnement du divan de voir arriver, en 1770, des vaisseaux russes dans l'Archipel par la voie de Gibraltar. En Afrique, ils ne connaissent que

(1) Cette singulière idée se trouve reproduite par Phil. Stjepatz dans son poëme : *La révolte des Serbes en* 1801, en 585 vers.

l'Égypte et les États barbaresques. Maroc est déjà trop loin pour que cet empire soit dans la tête de la généralité des Turcs. En Asie, la Géorgie, la Perse, la Syrie, l'Arabie et l'Inde sont les seuls pays qu'ils mentionnent quelquefois, en ayant des conceptions fabuleuses sur chacun d'eux. En Amérique, le *Jeni memleket* ou le nouveau continent, ils ne connaissent que les habitants des États-Unis, sans savoir aucunement leur origine ni leur genre de gouvernement.

Malgré cette ignorance crasse, il ne faut pas croire que l'Européen sache plus que la plupart des musulmans relativement aux particularités de leur empire, à sa décadence, et aux machinations étrangères dont leurs sultans sont depuis longtemps les victimes.

Les grands craignent les mariages avec les parentes du sultan comme le feu, d'après ce dit-on, qu'un sourire du monarque ne vous enivre pas; sa bouche laisse entrevoir les dents du lion. Outre les dangers de ces liaisons, l'époux est obligé de se soumettre à une étiquette humiliante. Le mari d'une sœur du sultan n'entre, par exemple, dans le lit nuptial que par les pieds et est obligé de se prosterner devant sa femme (1). Les Turcs ne cessent de rappeler cette histoire d'un pascha époux d'une sultane qui le fit étrangler, seulement parce qu'il avait eu l'inconvenance d'apporter à sa femme un mouchoir brodé qu'elle avait laissé aux lieux d'aisances.

Ils datent comme nous leur abaissement du moment où les padischahs ne sont plus sortis de la capitale et où leurs fils n'ont reçu leur éducation que dans le harem, d'après la loi de Soliman le canoniste. Ils connaissent toute la vénalité et l'infamie de leur haute administration; ils entrevoient toute l'astuce de leurs prétendus amis comme de leurs ennemis; ils savent apprécier même à leur juste valeur les marques d'amitié dont certains monarques sont prodigues pour le moment envers eux. Ils vous dépeignent avec des couleurs très vraies le

(1) *Voyez* pour le détail du mariage des princesses l'ouvrage d'Ohsson ou celui de M. de Hammer, *Gouv. ott.*, vol. I, pag. 477.

caractère différent, comme les conseils ou les menaces des représentants des grandes puissances de l'Europe. Ils comptent le temps où expirera le dernier traité humiliant de Huniar-Kilisse, conclu avec les Russes, et où leur sultan cessera, comme ils l'espèrent, d'être portier russe des Bosphores. En un mot, ils ont l'instinct de leur maladie politique; ils sondent leurs plaies sans entrevoir de médecins habiles ni de remèdes efficaces, si ce n'est dans l'apparition de quelque héros inattendu ou dans des mesures aussi désespérées qu'impolitiques. Une seule vérité semble leur échapper, à moins que leur orgueil ne leur permette pas de l'avouer, c'est la position tous les jours plus intenable de leurs sujets chrétiens vis-à-vis d'eux, jadis leurs vainqueurs. Ils aiment mieux prévoir avec douleur leur expulsion d'Europe et s'abandonner à la rigueur de la fatalité que de chercher le renouvellement de leur bel empire dans la coopération libre et nationale de tous ses habitants. Un hatti-schérif a été publié dernièrement à cet effet, mais ce n'est pas le moment d'en parler ici.

L'*amour de la patrie* est d'autant plus fort chez tous les habitants de la Turquie, qu'ils se trouvent plus dépaysés hors de chez eux que les Européens. Ils n'ont pas le goût d'émigrer et prennent aisément le mal du pays, comme les Suisses, ce qui s'applique aussi aux Turcs. L'Albanais même, qui aime tant à courir le monde, ne cesse de penser à ses montagnes, et de comparer ce qui l'entoure avec les lieux de sa naissance. Son tamboura célèbre jusqu'à sa mort les beautés et les hauts faits du pays schkipetare. Ce sentiment de regrets entre pour beaucoup dans le court temps de service militaire auquel il a coutume de s'engager. Le Serbe et le Bosniaque ne se trouvent nulle part bien que dans leur pays, dont ils ne manquent pas de se rappeler les abondantes sources, le bon miel, les nombreux troupeaux, les belles montagnes, les vallées riantes et les bois touffus. Si le Bulgare, le Zinzare, et surtout le Grec, s'expatrient plus aisément que ces derniers peuples, il faut qu'ils trouvent dans l'abandon de leur chère patrie une compensation suffisante d'intérêt, mais ils ne cessent pas pour cela de s'occuper du

pays qui les a vus naître, et qui, dût-il être moins beau que celui-ci qu'ils habitent, leur paraît néanmoins préférable à tous les autres, surtout s'il n'était pas sous une domination étrangère.

Si cet ardent patriotisme trouve un aliment suffisant dans une nature luxurieuse et un beau climat, les nationalités individuelles des peuples de la Turquie n'en sont pas moins prononcées ; chaque nation soutient les siens, et les traîtres seraient rares, si les Albanais et les Grecs ne se vendaient pas quelquefois aux Turcs. En traversant la Turquie, l'étranger entend souvent des propos contre les maîtres de ce pays, qui, s'ils leur étaient rapportés, seraient punis gravement. Personne ne pense guère, du moins parmi les Slaves, à devenir ainsi le bourreau de son frère, et les sentiments exprimés sont trop partagés pour étonner personne. Les seuls Bosniaques catholiques ont fait quelquefois exception à cette règle, en trahissant par pique religieuse leurs compatriotes de l'église grecque.

Le *courage* est une vertu commune en Turquie, et surtout parmi les Turcs, les Serbes, les Monténégrins et les Albanais. Le Turc, moins prévoyant que le Serbe, est moins rusé que l'Albanais et le Grec, a un courage souvent téméraire. Les dangers éminents ne lui paraissent rien, parce que son terme fatale est fixé d'avance par le destin quoi qu'il fasse. L'Albanais et le Monténégrin, s'ils sont pleins de courage, leur genre de guerre est comme celle des Palicares grecs une guerre de tirailleurs. Ils se cachent derrière la moindre pierre, et atteignent de là leur homme. Ils trompent l'ennemi comme les Maniotes en mettant sur les rochers leurs bonnets, et sont prêts à tirer, lorsque leurs adversaires ont visé sur leurs bonnets. Ils tâchent surtout de tuer les chefs. Tous ces détails se trouvent dans la chanson d'une reconnaissance poussée par les Français dans le Montenegro.

Dans ce dernier pays, c'est une honte de ne pas prendre part aux expéditions guerrières. Les vieillards comme les enfants de douze ans n'y manquent guère, et quand les parents ne veulent pas le permettre à de si jeunes enfants, ils s'en mon-

trent extrêmement vexés. Il est même arrivé que des gens estropiés se sont fait porter contre l'ennemi. La guerre est devenue tellement l'élément de ce malheureux peuple, que c'est même un honneur de rester sur le champ de bataille. Cet usage, fondé sur ce que les chefs périssent presque tous ainsi, fait que le reproche le plus sanglant qu'on peut faire à un Monténégrin, est de lui dire qu'on le connaît lui et sa famille, tous ses aïeux étant morts sur le lit avec les femmes.

Les Bulgares de la plaine bulgare et des vallées de la Macédoine sont les habitants les moins courageux de la Turquie; mais il n'en est point ainsi de leurs compatriotes des Balkans et des montagnes de la Macédoine et de la Moésie. Les Grecs de la Thrace sont accusés par leur coreligionnaires de se montrer quelquefois trop soumis; mais plus prêts du centre d'action du gouvernement, on comprend que la soumission parfaite leur est une nécessité plus importante que pour leurs compatriotes de l'ouest. D'ailleurs, ces derniers sont des montagnards, et ont même su conserver çà et là des priviléges de liberté, ce qui était impossible à la lettre aux Grecs des plaines de la Thrace. Mais cela ne les disculpe de l'accusation de s'avilir assez souvent par leur conduite honteuse ou leur trahison. Il y a là un reste de la corruption du Bas-Empire.

La *fermeté de caractère* se remarque en Turquie moins parmi les Bulgares et les Turcs que parmi les autres races. La douceur et la bonté sont plutôt une qualité du Bulgare et même du Serbe, que de l'Albanais et du Grec. La générosité paraît bien plus un trait du caractère du Turc, du Serbe, de l'Albanais que du Bulgare et du Grec.

La *fidélité* est plus une qualité du Turc et du Serbe que de l'Albanais, surtout Toske, et du Grec. Le Bulgare se rapproche en cela assez du Serbe.

La disposition à *l'observation* est une particularité qui manque souvent aux Turcs, tandis que les Albanais, les Grecs, les Serbes et les Bulgares l'ont à différents degrés. Les moindres mouvements d'un étranger, ses moindres actions et paroles sont remarquées et commentées. Nous avons eu plus

d'une fois l'occasion de remarquer la perfection de la *mémoire des lieux* chez les Serbes, les Bulgares et les Albanais ; nous ne l'avons pas retrouvée à ce degré chez les Turcs. Dans un pays encore si agreste, on comprend l'importance de cette qualité, et la cause qui fait que de génération en génération elle s'est perfectionnée.

Le Slave turc partage avec le Russe la *facilité d'apprendre des langues étrangères*, et surtout de pouvoir acquérir leur accent, tandis que le Turc a de la difficulté à apprendre même une seule langue étrangère, et est sujet surtout à en estropier la prononciation. C'est plus à cette cause qu'au mépris que les Turcs ont pour leurs sujets chrétiens, qu'il faut attribuer l'ignorance des autorités turques de la langue des populations au milieu desquelles ils habitent. Ce trait de l'organisation turque paraît général à leur race, car on le retrouve chez les Hongrois, qui ont les plus grands rapports avec les Osmanlis. Un Hongrois apprend aussi difficilement une langue étrangère que le Français, et surtout, comme le Français, s'il apprend l'Allemand, il conservera toujours un accent particulier qui le fera reconnaître partout: Il paraît que le Hongrois parvient à apprendre le français bien plus aisément que les langues germaniques, et il en est de même pour le Turc. En Turquie, la cohabitation de tant de peuples divers fait qu'un très grand nombre de personnes parlent deux ou trois langues ; mais chez l'Albanais montagnard ce cas est rare.

Les peuples chrétiens de la Turquie, les Bosniaques et les Albanais montrent des *dispositions pour les ouvrages mécaniques*, car ils se fabriquent eux-même beaucoup d'objets avec les instruments les plus grossiers. Ils imitent aisément ce qu'on leur montre, et ne sont pas si difficiles à instruire que beaucoup de paysans de race germanique. Les Grecs surtout ont des organes bien adaptés pour les inventions mécaniques comme pour les études mathématiques, et sont aussi presque les seuls architectes, les seuls ingénieurs, les seuls sculpteurs et peintres en Turquie.

Ce n'est pas à dire pour cela que le Turc lui-même ne

soit pas propre à l'étude de ces arts ; au contraire, les petites sculptures et peintures qu'il exécute montrent ce qu'il pourrait faire s'il était bien instruit. Ayant une tête bien organisée, un jugement sain, le Turc, s'il sait vaincre son insouciance phlegmatique, apprend ce qu'il veut ; il réussit dans les mathématiques, dans le dessin, témoin les jeunes Turcs élevés en Europe, etc. La persévérance seule lui manque quelquefois, et il est trop enclin à commencer et non à finir une étude pour en entreprendre une autre. Ensuite jusqu'ici, il n'a guère pu sentir le but utile des études relevées et des arts, puisque le gouvernement ne les encourageait pas.

Comparé au Slave, le Turc a bien plus de facilité et de tendance à s'élever à des idées abstraites ou à l'idéalisme, si nous pouvons nous exprimer ainsi ; mais si le Slave n'a pas la patience ou le désir d'arriver aux études des mathématiques transcendantes ou de la philosophie, il a la qualité de savoir apprendre assez de toute chose de ce qui peut lui être utile dans la pratique de son état. Le Slave est comme l'Anglais un homme éminemment d'application et d'utilité pratique ; le Turc un individu très susceptible de se perdre dans des recherches purement théoriques.

On a prétendu qu'aucun Slave russe n'avait encore pu pousser l'étude approfondie des mathématiques jusqu'au calcul différentiel, ou au moins qu'aucun ouvrage de mathématiques transcendantes n'avait été publié par un Russe de sang pur, non mélangé avec la race germanique. Nous croirions nous tromper fort, si les Slaves de la Turquie, et surtout les Serbes du S.-O. devaient échouer dans une pareille entreprise. Jusqu'ici, il est vrai, les Slaves turcs n'ont fourni que des poëtes, des historiens, des littérateurs, des médecins et des peintres ; quelques uns seuls sont devenus ingénieurs et architectes. En général, les Slaves et les habitants de la Grèce, mélange hétérogène d'Albanais, de Slaves et de Grecs d'Asie ou de Byzance, n'ont pas plus que les Turcs ce goût pour les arts et ce tact pour le beau véritable qui étaient innés aux anciens Hellènes.

Comme dans toute l'Europe méridionale, une espèce de *pa-*

resse est commune aux habitants de l'empire ottoman; du moins nos laborieux paysans de l'Europe taxeraient cette oisiveté de ce nom, tandis qu'au fond elle ne provient en grande partie que du climat, de la bonté des terres, et surtout d'une moindre dose de besoins pour se croire heureux. La *Sieta* après le dîner pendant la grande chaleur est d'usage, même parmi les paysans occupés dans les champs. En Bulgarie, où le climat est déjà plus froid par son exposition au vent glacial de Russie, on trouve des paysans plus laborieux. L'activité de ces peuples se développera à mesure que leur besoins artificiels augmenteront avec leur civilisation. A présent, on est partout étonné de voir des paysans paresseux (1), des gens ne possédant rien passer des journées accroupis, fumant ou chantant; c'est que quelques journés de travail en Turquie y rendent l'équivalent de quelques semaines d'ouvrage dans l'Europe septentrionale. Parmi les Albanais la paresse est à son comble; ils ne cultivent que juste ce qui leur faut pour exister, et laissent à leurs femmes le soin de la presque totalité des travaux agricoles, ainsi que la peine d'aller en marché, tandis qu'ils restent chez eux à fumer, ou surveillent nonchalamment leurs troupeaux. Ils ne font que traire les chèvres et les brebis, entretenir leurs armes, et se fabriquent des opankes et des cartouches.

Une conséquence de cette paresse est l'*insouciance* pour toute espèce de perfectionnement, qui caractérise surtout le musulman, et à un moindre degré l'Albanais chrétien et le Slave. Chacun se dit : Cela a été ainsi du temps de nos pères; donc, cela peut bien rester dans cet état pendant notre courte vie; ou bien, comme le Valaque : Nous l'avons trouvé ainsi et le laisserons tel quel (*Ascha om promenit, ascha om lassa*). Néanmoins, on rencontre des Grecs, des Bulgares et des Slaves qui sont fort désireux de connaître nos méthodes perfectionnées pour l'agriculture et certains arts; de manière que, le

(1) T. *Dembel*, s. *Lenivatz* ou *Len*, a. *Pertoig* (être paresseux), v. *Leanesch*, g. *Oknèros*.

joug turc secoué, il n'est pas douteux que ces peuples ne fissent de grands progrès, si on savait utiliser convenablement leurs dispositions naturelles.

De tous les peuples de la Turquie, les Ottomans ont peut-être le plus de bonté pour les enfants, mais ils s'en rapprochent aussi quelquefois par leur enfantillage. Ils s'amusent souvent d'un vétille comme les jeunes gens qui ne connaissent encore rien de plus digne d'occuper l'esprit. Ainsi, à Belgrade, des Turcs, entre 25 et 55 ans, étaient occupés, à notre passage, en 1857, à établir de petits moulins en bois dans le ruisseau de la rue principale des boutiques. Ils semblaient prendre un plaisir extrême à voir aller ces miniatures de moulins, et à préparer pour cela les digues et les petits réservoirs nécessaires. A Mitrovitza, l'inspecteur de la quarantaine, homme marié, entre 30 et 40 ans, ne cessait de s'amuser à faire tourner avec sa bouche une petite roue en plomb. Combien de fois n'arrive-t-il pas de voir des Turcs ou des chrétiens de la Turquie s'amuser à faire de la musique avec une feuille d'arbre sur la bouche ou entre les dents, ou à produire du bruit en faisant éclater avec la main droite une feuille d'arbre placée sur l'autre main à demi fermée!

L'éducation libre donne aux enfants turcs bien plus d'aplomb qu'aux nôtres, sans diminuer pour cela leur respect pour leurs parents. Ils comprennent et apprennent bien plus vite que les nôtres à pourvoir à leurs besoins, et à savoir se tirer d'affaires dans toutes les occasions sans attendre le secours ou les avis de leurs parents. La manière la plus aisée de s'en convaincre, c'est de comparer un enfant serbe ou monténégrin avec un serbe hongrois ; l'intelligence ; la finesse du premier est incomparablement plus développée.

On pourrait quelquefois prendre une très médiocre idée du caractère naturel des jeunes musulmans, si on ne tenait pas compte du défaut d'éducation ou plutôt du fanatisme absurde inspiré contre les chrétiens par les femmes qui soignent leur éducation. Comme chez nous, l'intolérance religieuse ne se dépose souvent qu'à l'âge de puberté. Ainsi, nous avons vu à

Travnik de jolis musulmans bosniaques qui semblaient prendre plaisir à nous taper les pieds avec un bâton, nous qui ne cherchions qu'à leur procurer quelque petite jouissance. A la tour de l'aga de Gatzko, en Herzegovine, les enfants, armés de pistolets comme les hommes, nous avaient à peine aperçus qu'ils criaient à tue-tête qu'il fallait tous nous fusiller, ce que les grandes personnes étaient si loin de penser, que ce konak a été une de nos plus agréables stations.

L'amour et le respect des enfants pour leurs parents est illimité, et cette vertu de l'éducation turque se retrouve aussi en bonne partie chez les juifs et les chrétiens de Turquie. On a surtout une grande vénération pour sa mère, qui reste la maîtresse de la maison de son fils, lors même qu'il se marie; sa femme ne devient que sa fille et n'a rien à dire. Si on est prêt à mourir, on pensera plutôt à sa mère qu'à ses enfants et à sa femme, comme notre Tatare malade nous en a offert l'exemple. On sait tout l'empire de la sultane validé ou mère. Le fils, même élevé en dignité, ne va pas voir sa mère sans lui en faire demander la permission, ou sans savoir si elle peut le recevoir. La mère se lève pour le recevoir, son fils la salue, et lui prend la main comme pour la porter à ses lèvres et son front, et la mère en agit de même. La mère invite son fils à s'asseoir : *Oturun evlatun* (assieds-toi, mon enfant). Sa femme, au contraire, va à sa rencontre et lui baise la main (1).

Chez les juifs turcs et même les Arméniens schismatiques, le respect des enfants est si grand envers leur père, que, s'ils arrivent par hasard à la fin du repas de la famille, lorsque le père se lève, tous les enfants doivent quitter la table. Il arrive même souvent que des fils déjà âgés n'osent pas s'asseoir ni fumer devant leur père sans y avoir été invités.

Le *respect de la vieillesse* est général en Turquie, et il va si loin chez les Turcs, que les rajas ou sujets âgés de 60 ans sont exemptés de la capitation ou du *haratsch*. De plus, ils ont des égards pour eux; ils leur passeront leur pipe, leur

(1) Voyez *Spirit of the East*, par M. Urquhart, vol. II, p. 237.

serviront du café, et leur donneront de l'eau-de-vie, ce qu'ils ne font pas pour des personnes des mêmes localités que ces vieillards; enfin ils écouteront plus volontiers leurs remontrances, leurs supplications, que celles des jeunes gens. Il se mêle donc, dans ce beau sentiment du Turc, non seulement un respect pour l'expérience acquise par l'âge, mais aussi ce sentiment de pitié et de bonté qui est inné au Turc. A ce propos nous nous rappelons une vieille Serbe, en Haute-Albanie, qui, à la vue de notre caravane, s'imagina voir une avant-garde serbe venant occuper le pays. « Venez-vous enfin, s'écriait-elle, vous que nous attendons comme le Messie? » Le kavas turc, notre guide, se contenta de dire sans se fâcher : Cette vieille est folle ; un Européen aurait peut-être cru qu'elle aurait été vertement punie.

Chez les Slaves, les vieillards (1) ou les chefs de la famille (*Stareschina*) en sont non seulement les administrateurs, mais encore les juges souverains; ils remplacent même, chez les Monténégrins et les Albanais, en grande partie les tribunaux. Néanmoins, chez les Monténégrins, le chef de la famille n'est pas toujours le plus âgé, mais celui qui paraît avoir le plus de jugement et d'esprit. La décision de ces chefs est un oracle auquel on se soumet. On ne peut s'empêcher d'apercevoir dans ces larges attributions de la vieillesse en Turquie les germes du système municipal si libre qui règne dans ce pays, et qui, mis en mouvement par des gens plus civilisés, porterait peut-être des fruits bien autrement bons. Les vieillards chrétiens ou musulmans se laissent en général croître la barbe, on les appelle pour cela *Poustibrada* et en grec *Jenje*.

Dans un pays comme la Turquie, qui est morcelé en une foule de petites municipalités pleines de vie publique, il est naturel de remarquer que beaucoup de gens savent bien causer, poser des principes et argumenter. La diction de tous, nous le répétons, excepté celle des Grecs, est plutôt un peu

(1) T. *Iktiar*, s. *Staratz*, a. *Pliak*, v. *Mosch*, g. *Geron*.

lente, comme celle des Anglais, mais elle est claire et va à son but. La volubilité du Grec est si grande, qu'on peut dire qu'il parle au moins deux à trois fois aussi vite que le Turc et le Slave. Plus la communauté ou la tribu a conservé de libertés sous les Turcs, plus le talent de la parole est nécessaire à côté du courage et du savoir-faire; pour ceux qui aspirent à commander. Chez les Monténégrins, par exemple, un chef sans éloquence est sans influence, et peut un beau jour se trouver remplacé par un autre bien moins riche que lui.

Dans les traités de paix, pour terminer des affaires de vengeance du sang, M. Vouk dit qu'il est remarquable de voir l'éloquent sang-froid avec lequel les parties débattent leurs pertes. Dût-il y avoir cent personnes, on n'interrompt nullement celui qui parle, lors même qu'il semblerait y engager par ses interpellations en témoignage de ce qu'il avance. Ce n'est qu'après son discours, et lorsque ses adversaires ont demandé s'il n'avait rien à ajouter, que l'un de ces derniers commence sa réponse.

La *sobriété* est, comme nous l'avons dit, une qualité générale des habitants de la Turquie; ce n'est pas à dire pour cela qu'il n'y ait point de gourmands (1) ni d'ivrognes (2), mais tous savent se contenter de peu de chose, et supportent aisément l'abstinence. Les riches mêmes ne restent pas longtemps attablés. Nous avons étonné plus d'une fois nos hôtes par le menu de notre dîner, et même quelquefois ils trouvaient que nous demandions des choses superflues. Ainsi nous nous rappelons qu'en temps de carême, nous étant commandé en Servie des haricots verts, un canard rôti et du lait, notre domestique serbe, dans sa bonhomie, nous dit en face qu'un canard lui paraissait assez.

L'Albanais pousse le plus loin la tempérance, sa nourriture

(1) T. *Tjok-yeyidgi*, s. *Masnogous*, a. *Nieri-Chames*, a. *Lingeritschoss*. g. *Laimargos*.

(2) T. *Békri*, s. *Pijanitsa*, a. *Deigtoure*, v. *Enbetat*, g. *Methysos*.

ordinaire étant du pain de maïs, du fromage, des oignons et de l'ail, ainsi que des olives dans les parties méridionales, et la viande n'étant réservée que pour les solennités. Néanmoins, les mêmes Albanais ou Serbes qui à l'ordinaire se contentent de si peu, et ne font souvent qu'un repas par jour, peuvent se montrer dans l'occasion très voraces. Nous pouvons confirmer à cet égard ce que dit M. Pouqueville, et nous avons vu aussi engloutir des quantités énormes de viande par des individus contents le lendemain de très peu de chose. Leur sobriété se règle donc en partie sur leur modique revenu, ou ils se montrent intempérants plutôt par saccades que par habitude, car nous avons remarqué qu'après un jour de voracité ils refusaient de recommencer.

Les friandises sont rares en Turquie; aussi il n'y a que certains Turcs riches, certains Grecs qu'on puisse mettre dans la classe des amateurs de bonne chère, et des intempérants. Si beaucoup d'autres se montrent gourmands, c'est pour des mets communs ou qui leur sont nouveaux. Le Slave se distingue du Russe et surtout de l'Allemand, en mangeant beaucoup de pain, et ne pouvant souffrir de manger seul de la graisse, du lard, et encore moins de boire de l'huile. Le lard pur est, au contraire, un mets habituel en Valachie.

Si la sobriété est devenue une autre nature pour l'habitant de Turquie, il tient bien plus que l'Européen à faire ses repas aux heures habituelles, et ne sait pas manger, comme on dit, par provision. Souvent de grand matin, notre domestique serbe refusait de déjeuner, en disant : *Moi srtze neckie*, mon cœur ne veut pas, quoiqu'il sût que l'occasion prochaine de manger pourrait être furieusement retardée.

L'*ivrognerie* n'est point un vice si fréquent que chez nous, quoique les Slaves soient amateurs de la bouteille, et surtout d'eau-de-vie. Il y a bien des ivrognes musulmans et chrétiens; mais si quelqu'un a ce vice, il ne boira guère toute la journée comme chez nous, ce n'est qu'après le repas du soir que commencera son intempérance. S'il y a des exceptions à cette règle, il y a beaucoup à parier qu'elles se trouvent plutôt chez les

chrétiens que les musulmans. Les Valaques sont les seuls habitants de la Turquie, qu'on peut accuser d'avoir beaucoup de penchant à l'ivrognerie, et même comme les Turcs à celle produite par l'eau-de-vie, qui est plus abrutissante que celle par le vin.

En Albanie et dans le pays des Monténégrins, où existe la vengeance du sang, le peuple a de plus un motif puissant d'être tempérant, car les boissons spiritueuses pourraient lui enlever la raison, et lui faire commettre une action qui le mettrait lui et les siens dans la position difficile de cette loi du talion.

Malgré qu'il soit fort bon marché, on boit en général peu de vin, et on le mêle avec de l'eau, parce qu'il est fort; c'est, du reste, ce qu'on observe parmi tous ces peuples de l'Europe méridionale, et bien en opposition avec le goût du vin de l'habitant dans le nord. Mais l'eau-de-vie de Turquie, ordinairement très faible, se boit pure.

Presque tous les voyageurs en Turquie, qui ne manquent jamais naturellement d'aller à Constantinople, ont parlé du goût abrutissant des Turcs pour l'*opium* (t. *Afyion*), mais c'est encore une exagération. C'est comme si quelqu'un avait voulu induire du nombre des maisons de jeu de Paris, que les Français ont la fureur du jeu. A Constantinople, çà et là dans les grandes villes, et surtout parmi les gens riches et fainéants, on trouve des Turcs mangeurs d'opium (*tériaki*); mais, comparés à la masse de la nation, ce ne sont que des exceptions. Néanmoins l'usage d'électuaires opiacés faibles (t. s. *teraja*) paraît être plus fréquent en Turquie qu'ailleurs. On en vend dans toutes les grandes villes, et on leur attribue, outre des vertus soporifiques, d'autres effets médicaux. Aussi on les prend comme une espèce de médicament, et non point dans l'intention de se troubler le cerveau pour se donner des rêves agréables.

Jusqu'à présent, vu l'état de la civilisation turque, la passion du *jeu* est bien plutôt un vice des chrétiens, et surtout des Grecs, des Valaques, des Serbes, que des Musulmans. Les jeux de hasard leur sont défendus expressément. On joue dans

les villes aux dés (1), aux échecs (2), au trictrac (3), divers jeux de cartes, comme le taroc, le jeu de préférence, et des jeux de hasard, tels que le trente-un (t. *Otoüs-bir*), le *Halbzwœlf* des Allemands; mais, en général, on ne voit des cartes que dans les grandes villes. Ce n'est qu'en quelques villes de Valachie et de Servie qu'on trouve des dominos. Le trictrac a pris faveur dans ce dernier pays depuis qu'on y a défendu les jeux de hasard avec des cartes, et même aux aubergistes des résidences du prince de tenir des cartes.

Les employés de Milosch, privés en Servie de tous les amusements européens, se livraient avec une telle fureur au jeu, qu'ils perdaient des sommes considérables. Le prince, voyant ses ordres sans effet, fit rassembler patriarcalement, au printemps de 1838, tous les aubergistes de Belgrade dans la cour de son konak, et leur parla lui-même d'un ton très menaçant depuis son Tschardak, au premier. Il leur défendit de tenir des cartes, avec menace de faire pendre devant sa porte le premier contrevenant, et de faire punir les joueurs par 50 coups de bâton et un mois de prison. Depuis lors, cet ordre a été au moins suivi à Belgrade et Kragoujevatz; mais, depuis l'abdication du prince, la passion du jeu de cartes a repris le dessus, et bien des employés ne sont endettés que par cette fatale fureur du jeu.

Les *loteries* sont totalement inconnues en Turquie, si on excepte la frontière serbe-autrichienne et les villes de la Valachie. Sous ce rapport, le gouvernement ottoman n'a point encore foulé aux pieds une morale bien entendue comme la plupart de ceux d'Europe, qui, tout en se prétendant soigneux des intérêts de leurs peuples, extorquent ainsi à la crédulité du public, et surtout de la partie la plus pauvre, un lourd impôt qui ne cesse de ruiner de temps à autre des familles.

---

(1) T. *Zar*, s. *Kotzka*, v. *Ssort*, g. *Koubos*.

(2) T. *Satrensch* ou *Satrandj*, s. *Chose*, a. *Satransch*, g. *Santratzi*.

(3) T. *Pavli*, s. *Komar*, g. *Tabli-païgnidi*.

Dans la mauvaise habitude de *jurer*, on remarque en Orient la singularité d'employer surtout des jurements et des exécrations obscènes, et même d'une obscénité tout-à-fait contre nature. Cette particularité commence déjà en Hongrie, du moins chez les Magyares, et s'étend à tout l'Orient. Il paraîtrait que les peuples chrétiens ont adopté cet usage des Turcs, car, dans le pays des Monténégrins, M. Vouk prétend qu'il n'existe pas, et même il ajoute que, jusqu'à la révolte de 1804, on regardait, en Servie, comme un péché d'exécrer son âme et sa foi, tandis qu'à présent on n'épargne, pas plus que le Hongrois, la croix, les saints, Jésus-Christ, et Dieu même. Quant au diable (1), ni les Slaves ni les Grecs ne le font intervenir dans leurs jurements, ou au moins bien rarement on entendra un Serbe turc dire : Va-t'en au diable (*Idi do Vraga* ou *Aratos*) ; mais le Valaque dit quelquefois : *Doute la Drako!*

Les conducteurs de chevaux sont même tellement habitués aux jurements obscènes, qu'ils ne disent pas un mot à leurs bêtes sans l'accompagner d'un bon *Aurasene sikdim* ou *Kardachsene sikdim*, s'ils sont Turcs, ou d'un *Jebemti mater* ou *Jebemti sakon*, s'ils sont Slaves. Les autres jurements usuels des Turcs sont surtout *Peseveng* (fils de femme de mauvaise vie), *Kerata* (cocu), *Djaour* (chien de chrétien), *Kiopek* (chien), *Kopein evelada* (enfant de chien), *Domous* (cochon), *Ougour souz* (gueux), et d'autres jurements de la plus grande saleté.

Certaines chansons serbes offrent des exemples des exécrations les plus effroyables. Les chrétiens et les Albanais appellent par dérision les Turcs *Tschorbaschi* (maîtres des soupes). Mais les Grecs méritent la palme par la manière pittoresque et variée avec laquelle ils savent montrer leur colère et accabler quelqu'un d'injures et d'exécrations.

Le caractère aisément irritable ne se trouve que chez les Grecs et chez les Albanais; les Slaves et surtout les Turcs sont bien plus flegmatiques. La *colère* des derniers est aussi

(1) T. *Cheytan*, s. *Vrak*, a. *Satanai* ou *Scheitan*, v. *Drakou*, g. *Diabolos*.

fort particulière. Si on les a vivement offensés, ou si on les a poussés à bout, ils ne se lèveront pas comme nous ou comme les Grecs, mais, tout en restant accroupis et mettant les poings sur les côtés, ils débitent une série d'insultes sans s'émouvoir beaucoup. S'ils se lèvent enfin, ou s'ils se trouvent dans la position droite lors de l'affront fait, ils posent tout de suite la main sur leurs pistolets, et passent très vite des paroles aux voies de fait par les armes. Les Slaves, et surtout les Grecs, au contraire, sont comme les Français, ils peuvent se dire mille injures, se provoquer même, sans recourir aux armes, si ce n'est à la dernière extrémité, et assez souvent ceux qui se sont dit des grossièretés se raccommodent aisément lorsqu'ils sont fatigués de colère et qu'ils ont épuisé leur catalogue de métaphores insultantes.

Un de nos préjugés occidentaux qu'on ne peut comprendre en Orient est notre absurde habitude de croire une offense vengée par un *duel* (s. *Medan*, g. *Monomachia*), où souvent le provocateur reste vainqueur.

Les chrétiens, pas plus que les Turcs, ne se provoquent en combat singulier, si toutefois on excepte ceux d'entre eux qui ont voyagé à l'étranger et adopté les mœurs européennes ; or, c'est un bien petit nombre comparé à plus de 15 millions d'habitants. Il est remarquable que les Serbes de Hongrie ne paraissent point avoir encore adopté généralement l'usage bizarre du duel. A-t-on reçu une offense très grave, on tâche de se venger par un autre mode, c'est-à-dire d'une manière traître, à l'italienne et à l'espagnole. On tâche de surprendre son ennemi sur la grande route et de le tuer avec des armes à feu ou des coutelas. Mais ce cas est naturellement fort rare, parce que chacun étant armé, si vraiment l'injure est extrêmement grossière, on se venge à l'instant par les armes; il faut donc un concours de circonstances particulières pour amener une vengeance si basse.

Ensuite, les Orientaux sont bien plus raisonnables que nous sur le point d'honneur. Ils ne s'offensent pas, avec leur flegme, de la moindre parole, du moindre geste, ou s'ils

en prennent notice, ils ripostent sur le même ton, mais sans pour cela penser à mettre la main sur leurs pistolets. Nous avons vu assez souvent des Turcs, des Slaves, des Grecs, se dire des choses qui quelquefois étaient grossières; tantôt on se rapprochait en baissant de ton, tantôt on se quittait sans se saluer, mais de duel point. La vie est si courte, pensent tous les habitants de la Turquie! pourquoi vouloir la raccourcir et la prendre même à d'autres pour des vétilles? D'ailleurs, c'est défendu par la religion et la loi : tel est leur raisonnement.

Il y a cependant des points sur lesquels beaucoup de Turcs sont facilement irritables, tels sont, par exemple, de heurter ou de ridiculiser trop leurs préjugés, les manques de convenance, d'étiquette, et surtout les atteintes portées aux égards dus aux femmes. Cela peut produire aisément des querelles qui, si elles s'enveniment, amènent sur-le-champ des vengeances par les armes, mais jamais des provocations en duel. Si on loge chez un Turc et qu'on essaie de passer le seuil de son harem, si on se montre trop curieux, ou si on va exprès ou sans le vouloir dans le lieu où reposent des femmes dans les auberges, on peut être sûr d'avoir une querelle avec le mari, ou même avec les conducteurs de ces femmes, et aisément l'altercation peut dégénérer en voies de fait.

Le *suicide* (1) est infiniment plus rare en Turquie qu'en Europe, et s'il a lieu, c'est bien plutôt parce qu'on est poussé à bout par l'ennemi, ou pour éviter des tourments corporels, ou des châtiments honteux. Le suicide par suite de misère ne se voit guère, parce que chacun gagne aisément sa vie. Le suicide, comme conséquence du bouleversement de fortune, ne peut guère se présenter que dans les grandes villes de commerce, et y paraît même très rare parmi les véritables habitants nés en Turquie. Les suicides par monomanie religieuse sont inconnus, et ceux par amour déçu ne peuvent pas avoir lieu dans un pays où la naissance n'est nullement considérée dans

(1) T. *Kendini-Euldurmé*, s. *Samoubistvo*, a. *Vetelmoulis*, *Avtophonia*.

un mariage, et où la convenance et l'inclination sont les seuls mobiles. A cet égard, les exceptions ne peuvent se trouver que dans les grandes villes demi-européanisées.

Le Turc est trop résigné à tout événement pour attenter à sa vie et violer la loi du Coran; aussi il est peut-être celui de tous les peuples turcs chez qui le suicide est le plus rare. La nouvelle du suicide d'un Turc attaché à l'ambassade ottomane à Vienne paraissait, en 1837, inouïe en Turquie; on le taxait de folie.

Le Turc est fermement persuadé qu'il ne peut être délaissé par la providence, et quelque infortune qui le frappe, un Dieu bon et sage veille sur lui. Il croit à la prédestination, de manière qu'il ne s'effraie pas comme le chrétien des chances malheureuses de son avenir. Il ne perd pas un moment son flegme, qu'il passe d'une chaumière sur un divan, ou qu'il en descende pour devenir un pauvre diable.

Néanmoins un Européen reste stupéfait en voyant la résignation avec laquelle les mahométans présentent leurs têtes aux bourreaux du sultan. On croirait que, dans ce cas, le bon droit n'étant pas toujours du côté du maître, leur fatalisme cèderait le pas à l'amour de la vie. Il n'en est pourtant rien, et on ne peut guère citer d'exemples de mahométans qui, mis au ban par le grand-seigneur, se soient défendus contre ces suppôts, ou se soient refugiés dans un pays étranger. Le plus souvent ils n'ont demandé que le temps de faire leur prière avant d'offrir leur tête au fatal lacet du *Kapidgibaschi.*

Les hauts employés qui ont suivi une ligne différente de conduite, ont été ou des Albanais ou des Grecs, et rarement des Bosniaques. Il en est presque de même des paschas, qui ont su se délivrer avec finesse des bourreaux envoyés pour les juguler. Quant à leur répugnance de chercher un refuge à l'étranger, elle paraît résulter surtout de leur orgueil, de leur mépris des Européens, de leurs connaissances très imparfaites des lois régissant notre Europe, et de leur crainte de n'y pas trouver les moyens de subsistance.

Les *empoisonnements* sont des crimes presque inconnus en

Turquie, si ce n'est parmi la population dace ou valaque. Cette particularité est d'autant plus frappante, que le gouvernement emploie encore quelquefois ce vil moyen pour se délivrer de ses subordonnés peu obéissants. Le sultan seul a le droit de l'usage du poison, vous disent naïvement les Turcs. Ils racontent à ce sujet, comme des choses toutes simples, des exemples incroyables de résignation. Ainsi, un seigneur, recevant du sultan sa dose de poison, règle vite ses affaires, fait son testament, et se fait faire un beau lit pour y expirer avec toute la pompe due à son rang.

Il n'y a pas peut-être un pays de l'Europe où le vol, dans les enclos et les maisons, soit plus rare, et la raison en est toute simple, parce que la plupart des habitations sont bâties de telle manière, qu'on peut très aisément y pénétrer de tous les côtés, et parce que les autres n'ont point de serrures aux portes, ou du moins des serrures de la plus grande simplicité. Souvent les portes même à serrures restent ouvertes pendant l'absence des propriétaires, et mille fois on trouve les boutiques ouvertes sans personne pour les garder. Il s'ensuit que chacun est intéressé à ne pas voler, pour n'avoir pas à subir lui-même un déficit dans sa cabane. C'est une espèce d'assurance mutuelle contre le penchant du vol. Les seuls habitants de la Turquie qui ont conservé leur tendance à ce péché, ce sont les Zingares nomades; mais il faut que le mal ne soit pas bien grand, et se borne surtout à la soustraction de quelques substances alimentaires, à quelques volailles, pour qu'on les laisse subsister. La justice turque est si sévère et si expéditive surtout, que s'il en était autrement, ces nomades ne seraient déjà plus si nombreux.

Il n'y a donc pas de voleurs en Turquie? me répondra peut-être ironiquement un lecteur. Nous sommes bien loin de vouloir prétendre une pareille absurdité, car les passions des hommes étant partout les mêmes, il y en a toujours qui sont assez malheureux pour n'avoir qu'une volonté plus faible que leurs désirs. De petits larcins doivent s'y commettre souvent. Nous avançons seulement que les vols du genre spécifié sont

très rares, et que les voleurs, en Turquie, sont bien plutôt des voleurs de grandes routes, des brigands armés (1) ou même à cheval (*Kesedgi* ou *Aramia*), que des filous ou voleurs de ville (2). Ce n'est que dans les grandes villes maritimes de la Turquie qu'on retrouve ce dernier genre d'industriels, qui paraissent se recruter surtout parmi le rebut des nations de la Turquie qui montrent le plus de finesse d'esprit. Ainsi si on sort pendant la nuit dans des mauvais quartiers de Constantinople ou de Smyrne, on peut être dépouillé comme à Paris et à Londres.

D'après le peu de sûreté qu'offrent beaucoup de serrures et même des murailles de maisons dans les villes, et les habitations n'ayant la plupart qu'un étage, on doit être étonné de n'entendre pas parler de plus de vols dans les villes. Il est vrai qu'en Turquie il y a des armes dans bien plus d'habitations que chez nous; néanmoins tant d'affaires de commerce et d'autres se traitant si souvent devant nombre de personnes, dans des boutiques ouvertes et pour ainsi dire à la rue, il semblerait que les filous devraient parvenir plus qu'ailleurs à des renseignements importants sur les dépôts d'argent. On est surpris de voir certains banquiers loger dans des baraques de bois, et sans caisse forte fixée dans les murailles, leur avoir éparpillé sur le plancher ou dans des caissons mobiles.

Il ne faut pas croire pour cela que la Turquie fourmille de *voleurs de grandes routes*. Il n'y en a pas beaucoup plus et peut-être même moins que dans des pays aussi civilisés que la France, comparativement surtout aux facilités qu'offrent ces pays pour des expéditions de ce genre. Comparé à l'Espagne, surtout méridionale, on peut dire que maintenant la Turquie est sans brigands. La formation de bandes armées n'est-elle pas toute simple, dans un pays aussi accidenté et contenant

---

(1) S. *Ougousouz*, a. *Kousar*, v. *Phourou*, g. *Pseutès*.
(2) T. *Haydouk*, s. *Poustaja* ou *Haidouk*, a *Haidouk* ou *Rempees*, v. *Repitoriou*. g. *Kleptès*.

tant de districts très peu peuplés, dans une contrée où la pluralité des habitants évitent de placer leurs villages sur les routes, dans un empire où l'autorité est toujours en opposition avec les idées et les vues d'une partie de ses habitants, où la fortune de chacun est très médiocre, et où chaque individu a presque des armes? N'est-il pas naturel que la vue de riches transports excite la concupiscence du pauvre; que quelque mauvais sujet sachant la venue d'une caravane, d'un courrier, se poste pour l'attaquer, et que les persécutés, les personnes se croyant partialement jugées, les mécontents en un mot, se jettent dans la montagne pour devenir *Haidouks*, ou ce que les Grecs appellent *Kleptis* (de *Klepto*, prendre), noms auxquels les chrétiens de la Turquie attachent pour cela une espèce de prestige d'héroïsme, comme le prouvent les chansons des quatre voleurs, celle des courageux Haidouks qui, entourés, périssent les armes à la main; celle de Novak, surnommé le vieux (Starina), de Radivoj, et de son fils Grouitza, etc., brigands des environs de Sarajevo. On montre encore, sur la montagne de Romania, les rochers nommés *Novakova-Stiena*, où Novak a, dit-on, demeuré dans sa vieillesse, après avoir étendu son manteau sur la route au bas de l'escarpement, et y avoir planté son sabre en terre.

Les Grecs ont aussi beaucoup de chansons sur les Kleptes célèbres ou les chefs d'Armatoles. Ce dernier nom désigne, il est vrai, aussi des bandes de milice irrégulière, qui prennent du service tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre; mais combien de fois n'a-t-on pas vu les Armatoles devenir Kleptes, et *vice versâ!* On appelle *Palicares* les jeunes gens ainsi enrôlés, nom qui répond à celui de *Momak* en slave, de *Boûre* en albanais, et de *Mouchachos* en espagnol.

Comme les Européens, les Ottomans donnent le nom de brigands aux rebelles, quoiqu'au fond ceux-ci ne soient que des patriotes désirant délivrer leur patrie de leurs oppresseurs, ou au moins faire à ces derniers autant de mal que possible. Ainsi, si on a caractérisé comme tels les troupes de *Haidouks* grecs qui, à la fin de la guerre avec les Grecs, ont infesté la

Thessalie et la Macédoine, les Vénitiens et les Hongrois ont regardé une fois comme des héros les Serbes bosniaques ou croates, qui des côtes de la mer Adriatique allaient faire des incursions en Herzegovine et en Bosnie. C'est ce qui a fait la réputation de Bajo Pivljani (de Pivo), de Limoun, de Jankovitch, de Stojan, de Senianin Ivo, de Smilianitch Elias, d'Ivo Golotrb, de Komnen Bariaktar, et de tant d'autres héros des chansons serbes, qui aux yeux des Turcs n'étaient que de grands brigands. Pour la même raison, une partie des musulmans qui ont fait jusqu'à ces derniers temps des incursions dans la Croatie autrichienne, passent pour des brigands aux yeux des Européens, tandis que leurs compatriotes mahométans n'y voient que des patriotes ennemis jurés des chrétiens.

Dans le principe, les *Haidouks* n'attaquent que leurs ennemis les musulmans; mais ceux-ci ne formant qu'une très petite portion de la population, et ayant pour eux, plus que les chrétiens, la facilité d'escortes armées, ces gens à idées peut-être généreuses, mais hors de saison, descendent petit à petit, par la force des choses, à l'état de communs brigands. Il n'en est autrement que dans des moments de guerres et de révoltes, comme il est arrivé en Servie et en Grèce, où ces *Haidouks* sont devenus souvent les chefs célèbres de leurs compatriotes. C'est de là que sont sortis les héros serbes Kjourtschia, Glavasch, Veliko, et par-dessus tout George Petrovitch, surnommé Tzerni-George (s. *Tzerni-Djordje*, t. *Kara-Djordje* ou George-le-Noir). Chez les Grecs, Colokotroni, Botzaris, Odysseus, etc., n'ont pas eu d'autres antécédents.

D'un autre côté, en Albanie et surtout dans l'Épire, il y a eu jusqu'à présent et il y a encore des jeunes gens qui se font un mérite d'avoir été pendant quelque temps Klephtes et d'avoir exécuté quelques campagnes ou *Kourbeta*, soit en Albanie, soit en Romélie. Il y avait même, surtout avant Ali-Pascha, des begs qui, comme au x[e] siècle en Allemagne, pillaient les voyageurs en cachant leurs rapines dans leurs manoirs. Mais cette singulière pépinière de chevaliers voleurs a terri-

blement diminué depuis l'établissement des *dervidgis* ou gardes des défilés, depuis la destruction graduelle des begs par Ali-Pascha et le sultan, depuis les guerres avec les Grecs et les Russes et la formation du Nizam, événements qui ont enlevé tant de mauvais sujets.

Néanmoins, en 1829 et 1830, Arslan-Beg avec Tophilbos ont exercé de vrais brigandages dans le S.-O. de la Macédoine et ont pillé en particulier Kojani, tout en prétendant vouloir s'opposer aux réformes du sultan. En 1832, les environs de Salonique étaient infestés par une bande de voleurs, qui n'étaient autre chose que des Guègues licenciés, et trouvaient plus agréable d'arrêter les voyageurs que de retourner chez eux.

La plaine au N. de Berat a été pendant long-temps le théâtre de brigandages exercés par les habitants des villages sur les hauteurs voisines; ces derniers avaient pour cela leurs védettes en observation, qui leur signalaient l'arrivée des étrangers et leur donnaient le temps de se mettre en embuscade. Ils poussaient l'audace jusqu'à arrêter des courriers de gouvernement, ce qui est arrivé encore en 1836, et après la mort d'Ali-Pascha ils ont même été assez hardis pour s'emparer de la citadelle de Berat, d'où les habitants de la ville furent obligés de les expulser par force. Des villages rasés ou détruits, comme par exemple celui de Seran dans la vallée de Konitza, attestent qu'il a fallu du temps et des combats pour établir la sûreté des routes dans l'Épire. Malgré cela, trois mois avant notre passage sur la route de Berat à Janina, un envoyé de M. Vassoevitch, alors vice-consul anglais à Novibazar, y avait été tué, sans qu'on sût si la politique y était pour quelque chose.

Les Haidouks turcs ont fourni une foule d'aventures, indiquant que l'amour de la patrie, l'honneur national, l'humanité, la générosité et la reconnaissance ne sont point inséparables de ce métier infâme. Nos voleurs de grande route donnent bien moins une idée de cette sorte de gens en Turquie que nos châtelains voleurs du moyen-âge et les brigands espagnols. Comme ces derniers, ils ne perdent pas les sentiments

religieux, comme la plupart de nos voleurs, mais ils prient, et observent les jours maigres, en bons chrétiens. Les moines ont été plus d'une fois leurs amis, quoique les couvents n'ont pas toujours été exempts de leur visite, surtout lorsqu'il y avait parmi eux des Albanais. Ils ont le plus souvent pour le sexe les mêmes égards que s'ils étaient probes. On dit même qu'ils regardent comme de mauvais augure quand il y a parmi eux des hommes ayant des maîtresses. Ils ont leurs commandants, ou *Arambaschi*, leurs lieux pour recéler leurs vols, et n'exercent leur métier surtout qu'en été dans les montagnes, tandis qu'en hiver ils se dispersent, habitent chez leurs recéleurs, ou se mettent en service.

Forcés de commettre des brigandages pour subsister, leur but principal était jadis d'enlever les envois d'argent du gouvernement, de rançonner plutôt les musulmans que les chrétiens, les riches plutôt que les pauvres, les marchands, gens assez à leur aise, plutôt que les paysans ; aujourd'hui, ils n'attaquent que rarement les convois des paschas, parce que les villages étant obligés de rembourser le vol, ils se trouvent exposés à la poursuite de toute la population. Une des plus grandes insultes qu'on puisse dire à un Haïdouk est de l'appeler *Prjtbaba*, c'est-à-dire misérable brigand qui met les vieilles femmes à la torture, et les tourmente avec des charbons ardents pour en obtenir les minces épargnes.

Dans la Turquie méridionale, ils ont encore quelquefois l'usage d'enlever des voyageurs, et de ne les rendre que sur rançon, ou bien d'emmener le propriétaire d'une maison où ils ne peuvent pas découvrir d'argent, quoiqu'ils sachent qu'il y en a. On a même vu encore, en 1834 et 1835, dans l'Olympe, comme en Morée, des Haïdouks grecs et albanais couper ou entailler les oreilles ou le nez de leurs prisonniers pour les reconnaître, arrêter les courriers et les employés, et leur faire écrire des lettres aux paschas en y spécifiant le montant de leurs rançons.

En général, ils sont implacables envers ceux qui les trahissent ou leur manquent de parole, et ils se vengent quelque-

fois plusieurs années après. Au contraire, si on sait entrer dans leurs idées de haine contre les Turcs, ou si on se fie à leur loyauté, on peut en retirer des services importants, ou au moins passer dans des lieux où d'autres sont dépouillés. L'aventure de M. Urquhart à l'entrée de la presqu'île du mont Athos peut donner une idée des bandes, composées de Grecs et d'Albanais, ces derniers paraissant toujours être les brigands les plus impitoyables (1). M. Clérici, vice-consul anglais à Janina, nous a raconté qu'il avait été pris en 1829, lui et une caravane, par une bande de voleurs, établis sur le mont Glieb en Haute-Albanie. On les avait attachés à des arbres, et on attendait l'arrivée du chef pour décider de leur sort. Celui-ci venu, fit délier tous les prisonniers et les invita à un souper avec lui. Après un régal copieux, le capitaine se fit reconnaître par M. Clérici comme un homme qu'il avait guéri à Scutari, et il renvoya son bienfaiteur en lui rendant tous ses effets. Nous avons eu aussi occasion de rencontrer des gens que les Turcs classaient parmi les Haidouks, mais nous n'en avons jamais été molesté; ils nous ont seulement communiqué leur haine contre la domination musulmane et leur état malheureux, en manifestant toujours l'espoir du secours des Européens.

Il paraît cependant qu'il faut faire une distinction entre les Haidouks, qui sont presque toujours à pied et dans les montagnes, et ces brigands à cheval qui ont infesté quelquefois la Bulgarie et la Thrace. Ces derniers paraissent n'être que des voleurs de grand chemin, qui exercent leur métier sous l'apparence de voyageurs. En 1837, de pareils garnements avaient commis un meurtre sur la route de Sophie à Malina. Ces cavaliers brigands rappellent les Krdschalis du règne de Selim, et paraissent être des Bulgares chrétiens ou musulmans, tandis que les autres Haidouks ne comptent guère de mahométans, excepté des Albanais, et ne sont que des mécontents, des gens poursuivis par la justice, des militaires albanais licenciés ou

(1) *Voyez son Spirit of the east*, vol. II.

des Schkipetares, faisant momentanément par goût leur campagne de brigand.

La résolution de devenir haidouk indiquant déjà une âme forte, et ce métier apprenant à guerroyer, les paschas ont souvent essayé de mettre fin aux brigandages en offrant aux Haidouks des places de Pandoures ou de Kavas, ou bien en leur donnant des *Boujourdis* contenant leur pardon. Comme en Sicile et en Italie, les brigands devenus gendarmes ont été plus tard les plus sûrs gérants de la tranquillité publique, puisqu'ils connaissaient toutes les cachettes et les finesses des voleurs. Ainsi, nous traversâmes en 1838 l'Olympe dans la plus grande sécurité, et nous eûmes le plaisir de voir bon nombre des anciens Kleptes de la montagne rassemblés à Alassona paisiblement comme gendarmes.

Lorsque les Haidouks sont isolés, la difficulté de les atteindre est si grande, que le gouvernement turc se contente surtout de veiller à la sûreté des routes; mais quand ils deviennent nombreux, on emploie toute sorte de moyens, tels que la prison, la bastonnade et des amendes pour arriver à la découverte des recéleurs et par ceux-ci aux cachettes des voleurs.

Les plus célèbres localités pour les brigands, en Turquie, sont, dans le Balkan, le passage de la montagne de Tschipka, celui au S. d'Ichtiman, la route de la plaine de Sophie à Etropol ou Sladia, ainsi que la route de Schoumla à Routschouk. Dans le Rhodope, les défilés de Kreschna sont les lieux où il s'est passé le plus de brigandages, et où il s'en commet encore, parce que les riches expéditions de Seres à Belgrade, ou de cette ville à Seres, passent par cette voie, qui est admirablement disposée pour des embuscades. Dans la Mœsie supérieure, la route de Pristina à Uskioub, par Katschanik et le Mlav-Planina, comme celle à travers le Schar, par Kalkandelen, ont perdu leur célébrité en ce genre. Les belles chansons des brigands de Novak, de Radivoj et de Groujo attestent au moins le peu de sûreté qu'offraient jadis le défilé de Katschanik et la montagne de Romania, entre Mokro et Tschelebi-Bazar ou Nova-Kasaba.

Dans le S.-O. de la Turquie, l'Olympe a été jusqu'à ces derniers temps la résidence en permanence de brigands plus ou moins nombreux, qui ont surtout arrêté les voyageurs le long du boyau du Saranto-Poros. En Albanie il y a nombre de lieux réputés de voleurs; maintenant on cite surtout la route de Bérat à Prémiti, et de là à Raven, celle des Dibres, celle d'Alessio à Tirana, et les monts Acrocérauniens. En Bosnie on citait jadis, pour les brigandages, les routes d'Ipek à Senitza ou Novibazar, celle de Bagniska à cette dernière ville, la grande route de la frontière méridionale jusqu'à Bosna-Seraj, les forêts de Mileschevedo et de Tschainitza, le mont Vlasitch et la vallée d'Ougra, au N. de Travnik, le mont Porim, etc. Aujourd'hui ces méfaits ont totalement disparu, mais aux environs du Montenegro il s'en commet toujours, ainsi qu'en Herzegovine, dans les montagnes de Zagorie, entre Fotscha et Nevesign, entre Soutschesa et Gatzko, et en Croatie, sur la frontière dalmate.

Les solitudes de la Turquie ne peuvent pas être comparées à celles de l'Espagne, parce que, dans ce dernier pays, la population d'un grand district paraît souvent concentrée dans quelques villes, et le paysan va labourer son champ quelquefois à plusieurs lieues de son domicile. En Turquie, c'est tout le contraire; ce sont bien plutôt les habitations isolées, les métairies solitaires et les hameaux qui abondent comparativement au nombre des bourgs et des villes; il n'y a qu'une quantité exiguë de bourgs et de grands villages. De plus, les villages hors de la plaine, et surtout dans les parties montagneuses les plus sauvages, ne sont pas composés d'habitations voisines les unes des autres, mais un nom commun donné à un amas de maisonnettes (s. *Koliba*) éparses sur un très grand espace de terrain comme dans tout un vallon. On peut dire que partout, même dans les passages les plus sauvages, il y a quelques habitations, mais elles restent cachées très souvent aux yeux du voyageur; telles que le prescrit et le prescrivait surtout jadis la terreur inspirée par les exigences et la brutalité des maîtres du pays ou de leurs troupes.

Dans le dernier siècle, et encore au commencement du siècle actuel, la Turquie a dû être dans un état de désordre épouvantable, soit dans les moments de sédition où les janissaires foulaient aux pieds le gouvernement, soit lorsque, en 1803 et 1804, sous le faible Sélim, les Krdschalis, troupes armées albanaises et bosniaques à la disposition du premier ayan turbulent ou du pascha le plus offrant, parcouraient le pays en le dévastant, et insultaient à l'autorité du padischah. Ces brigands, sans religion, en beaux habits brodés et armés de pistolets, traînaient même à leur suite des femmes et des filles zingares ou slaves qu'ils avaient en partie faites esclaves. Ces maîtresses de brigands, en habits d'homme, s'appelaient *Juvendje*. Les plus célèbres Binbaschis, ou colonels de krdschalis, ont été Hadji-Manob, Deli-Kadria, l'Albanais Kara-Pleisia et Gouschantz-Alija. C'est au moyen de 10,000 de ces krdschalis que Pasavan-Oglou, pascha de Widdin, battit, en 1803, les troupes de la Porte.

Si les villages qu'ils ont détruits sont en grande partie rebâtis, d'autres ont disparu, comme cela arrive après toute invasion étrangère, et çà et là on rencontre les restes des forts occupés par ces brigands, ou ceux des monuments ou des bourgs qu'ils ont détruits. Rien de plus triste pour une âme honnête et amie des progrès de la civilisation de toute nation quelconque que de pareilles scènes de désastre et d'extermination entre les individus d'un même peuple. Ainsi, si nous avons été attristés à la vue d'Aidos dépeuplé et ruiné par la dernière expédition des Russes, à celle de la place du bourg de Madara, près de Schoumla et du village de Benli (au S. d'Aidos), endroits détruits à la même époque, un sentiment bien plus profond de douleur s'est emparé de nous en voyant le tiers de Janina et de Scutari, en Albanie, en ruines; le bourg jadis populeux d'Arnautkoi, près de Razgrad, réduit à un hameau entouré de ruines; le grand village de Kiz-Derbend changé en un misérable hameau; Pratza, en Bosnie, ville jadis avec 400 boutiques, n'offrant plus que 7 maisons, la poste et deux minarets; le bourg de Turkmenli, près de la mer de Marmara, n'ayant plus que

8 à 9 maisons; le village de Teke, à 3 1/2 l. d'Andrinople, réduit par les Krsdchalis à une auberge isolée; la ville zinzare de Voskopolie dépeuplée par les mêmes brigands; les forts de Roujai, dans la Haute-Albanie, et celui de Komartzi, près d'Étropol, changés en des champs entourés de murailles; les ruines des bains et la fontaine de la vallée d'Aramidere, près de Constantinople, ainsi que les traces encore sanglantes de la destruction des janissaires, à Stamboul même.

Aussi, en méditant l'histoire de la décadence des Osmanlis, si le philosophe est conduit à mettre les doigts sur les causes toutes humaines de ce malheur, ne doit-on pas trouver tout simple que des nations aussi religieuses que les chrétiens d'Orient croient nécessaire de faire intervenir la Providence dans cette série de carnage, où leurs maîtres ont eux-mêmes diminué leur puissance, et semblent avoir été appelés à se punir eux-mêmes pour leurs injustices commises envers les chrétiens.

Maintenant, après tant de têtes tombées, tant de défaites et de concessions arrachées, on peut dire qu'une nouvelle ère d'ordre public a commencé; mais on ne doit pas non plus se dissimuler que c'est en partie une tranquillité ressemblant beaucoup, pour les musulmans au moins, à une résignation excitée par la terreur et la certitude des châtiments, aussi bien que par leur orgueil abattu à la suite de si grands malheurs. Les routes sont devenues aussi sûres qu'en Europe, on y passe nuit et jour; les courriers les parcourent avec de grandes sommes et le plus souvent sans escorte.

Les endroits jadis surtout fréquentés par des brigands sont garnis de quelques postes de gens d'armes, dont le petit nombre, comparativement à la nature difficile du terrain, étonne le voyageur; néanmoins les accidents sont rares. Ainsi, entre Melenik et Djoumaa, où on ne rencontre guère sur un espace de 19 l. que quelques maisons isolées dans les montagnes souvent boisées, on ne compte que cinq *karaouls* ou corps-de-garde avec vingt *kavas* ou gens d'armes, ce qui est réellement trop peu.

D'après tout ce que nous venons de dire, nous defions de

nouveau de trouver à citer dans une année en Turquie plus de vols de grande route et d'assassinats que dans tout autre pays de l'Europe, en exceptant toutefois de cette assertion les cantons limitrophes du royaume grec et les cantons de la Croatie turque, qui jusqu'en 1837 étaient encore sous le commandement de capitaines désobéissants aux ordres de la Porte; car ce ne sont alors que le pendant des Monténégrins, de véritables révoltés, dont les Turcs ont tout à craindre. Les voyageurs chrétiens au contraire peuvent s'en tirer quelquefois aussi bien que chez les Monténégrins; mais malgré cette sympathie pour les Européens, par suite d'identité de religion ou de système politique, on ne peut trop se garder d'exciter la cupidité de pareils gens; les révoltes ne peuvent exister sans désordres et sans instruments impurs.

Ce qui doit tendre à diminuer infiniment les voleurs, c'est la facilité avec laquelle chacun trouve à pourvoir à son existence et le bon marché des principales substances alimentaires. Il n'y a point en Turquie de population trop abondante, le pays pourrait aisément nourrir le nombre double d'habitants, de manière que chacun trouve un coin pour un champ, qu'il n'y a jamais surabondance de bras pour les travaux de campagne, et au contraire pour plusieurs professions il y a plutôt manque de bras, ce qui amène des étrangers dans la Turquie.

Comme l'a déjà si bien dit M. Urquhart, il n'y a point dans ce pays d'impôts sur les objets de première nécessité; le législateur oriental est bien différent en cela des nôtres, qui ne pensent trop souvent qu'à enrichir le fisc, sans réfléchir que ce qui augmente essentiellement le paupérisme diminue évidemment d'autant les revenus de l'État. Les octrois européens et les lois en faveur des propriétaires et des industriels font pulluler les pauvres en leur ôtant les moyens de se nourrir au plus bas prix possible.

Or, si les salaires sont moindres en Turquie qu'en Europe, les besoins de la vie ordinaire sont réduits au strict nécessaire, et on peut même dire que la plupart des habitants n'ont point d'idée d'une foule des besoins artificiels de notre civili-

sation. Dans les villes mêmes les gens riches ne peuvent pas étaler du luxe comme chez nous, parce qu'ils craignent trop d'exciter la rapacité des paschas. Si la carrière des charges est ambitionnée par beaucoup de Turcs, d'autres sont assez sages pour préférer une honnête aisance à ces chanceux avancements. Il est curieux de les entendre raisonner à cet égard et indiquer comme un des plus grands malheurs qui puissent arriver à un pascha d'être choisi pour l'époux d'une proche parente du sultan. Tout fatalistes qu'ils soient, ils n'aiment pas cette perspective du poison ou du cordon fatal.

De cette particularité dans la vie des habitants de la Turquie il résulte que l'envie et la cupidité des gens pauvres ne se trouve pas autant excitée que chez nous, où le riche écrase vraiment le pauvre par un luxe souvent hors de proportion avec ses revenus et où il insulte ainsi presque à sa misère. Ensuite, les fortunes sont telles en Turquie que la moyenne de celle des classes aisées n'est pas en un rapport si éloigné du modique revenu des pauvres pris en masse que dans beaucoup de pays de l'Europe. Il s'ensuit qu'en général tout le monde s'y trouve plus heureux que dans plusieurs de nos pays, si du moins le gouvernement du pascha est passable, et il n'y a presque pas de pauvres.

En effet, en parcourant nos États civilisés, nous remarquons que plus la fortune moyenne du pauvre est différente de celle de la petite bourgeoisie, plus il y a de mécontents, de malheureux et de pauvres. Ainsi l'Angleterre, où cette différence est extrême, où la propriété immobilière du pauvre est nulle, et la richesse amoncelée sur un petit nombre de familles, est un pays surchargé de mendiants et de mécontents, dont elle nourrit les premiers par de lourdes taxes, et tâche de se délivrer des uns et des autres par des émigrations et des colonies. En France, où la vie est plus aisée, les très grandes fortunes plus rares, les moyennes plus communes, le territoire bien plus morcelé entre les paysans, il y a, en général, plus de contentement domestique, et les mécontents ont bien plus de causes théoriques ou intéressées d'irritation que de réelles comme les Anglais.

S'il y a des malheureux ; c'est bien plus parmi les artisans imprévoyants des villes, ou les paresseux, que parmi les gens laborieux de la campagne.

En Italie ; en Tyrol ; en Styrie ; dans l'archiduché d'Autriche et plusieurs pays d'Allemagne, il règne un bien-être presque général ; c'est-à dire que la presque totalité de la communauté a de quoi subsister, si du moins on excepte les paresseux. A côté des grandes fortunes, qui sont loin d'être si colossales qu'en Angleterre, il y a dans ces contrées une nombreuse classe de fortunes moyennes, dont les derniers termes ne s'éloignent que peu du revenu nécessaire au pauvre. Dans tous ces pays, la taxe pour les pauvres est superflue ; et il n'y aurait à la lettre guère de mendiants, s'il n'y avait pas des fainéants et des imprévoyants. Cette considération seule devrait guérir de toute anglomanie outrée.

Une autre particularité qui rapproche en Turquie comme en Espagne le pauvre du riche ; c'est l'affabilité de leurs rapports. La noblesse est nulle dans cet empire, et se réduit à quelques familles de voivodes et de capitaines héréditaires, dont la Porte tend journellement à diminuer encore le nombre ; le spahi n'est déjà plus qu'un demi-noble, et n'existe plus partout. D'une autre part, tout le monde, s'il a du talent ou du bonheur, peut parvenir aux plus hautes charges ; les chrétiens, toutefois seulement, en changeant de religion ; or, il en résulte que si les paschas, les gens riches et puissants exigent du pauvre certaines marques de respect, indiquées par une stricte étiquette, au-delà de cela ; les rapports avec leurs inférieurs sont de la plus grande familiarité.

On ignore totalement en Turquie ce que c'est que déroger de sa position en se plaisant trop dans la conversation avec ses subordonnés et en y participant avec trop d'abandon. Les autorités turques sont aisément abordables pour les plus pauvres de leurs subordonnés, et le Turc prend même vis-à-vis des autorités secondaires les Ayans, etc., sa place sans cérémonie sur le divan de la salle de réception. C'est un usage reçu, mais qui, en temps de peste, nous a effrayé, car on peut se trouver

aisément ainsi côte à côte en un instant avec des pauvres d'une grande malpropreté. Le Turc comme le chrétien a en ce genre un tact infini, il connaît parfaitement jusqu'où doit aller la familiarité, pour qu'on ne cesse pas de le respecter, comme pour fortifier dans le cœur du pauvre l'idée d'une parfaite égalité originaire. C'est là aussi une des principales causes pourquoi le dehors trop compassé des Anglais peut parvenir si rarement à plaire aux Turcs et aux chrétiens de l'Orient, tandis que les Orientaux trouvent plus de similarité d'habitudes sociales dans les Espagnols, les Italiens, les Français, et même les Allemands. Nous nous rappellerons toujours le curieux aveu de feu le Roumeli-Valesi Mahmoud Pascha, qui, après avoir passé en revue tous les peuples de l'Europe, arriva enfin aux Anglais, comme placés les derniers dans l'échelle de sociabilité, telle qu'on l'entend en Orient (1).

Tout ce que nous venons de dire explique non seulement qu'il y ait peu de *pauvres*, mais encore qu'on rencontre si peu de *mendiants* (2), et presque point de personnes en haillons ou en habillements rapiécés, excepté des Zingares. Il n'est permis aux mendiants de se présenter dans la rue que les jours de marché. Les hommes sont trop fiers pour s'avilir à ce point, et préféreraient devenir *haidouks* à demander l'aumône (3), s'ils ne trouvaient le plus souvent dans la charité de leurs parents, de leurs amis ou de leur tribu les moyens de supporter des malheurs passagers. On dit que les musulmans étaient obligés de donner jadis 2 p. 0/0 de leur revenu pour les pauvres. Dans nos voyages, nous pouvons assurer n'avoir rencontré en fait de mendiants que quelques vieilles femmes turques, probablement sans maris, et c'était toujours dans les villes, comme

---

(1) Comparez ceci avec ce que M. Urquhart dit sur le penchant des Turcs pour les Anglais.

(2) T. *Dilendji* ou *Phoukara*, s. *Prosiak*, a. *Phoukara*, v. *Tscherschire*, g. *Zétoulas*.

(3) T. *Sadaka*, s. *Podjela*, a. *Eleymosi* ou *Senap*, v. *Milostenie*, g. *Eleémosiné*.

à Uskioub, Andrinople, Sophie, etc. Le nombre extrêmement restreint des autres mendiants était exclusivement des Zingares, et surtout des enfants de cette race. C'est en Valachie et en Bulgarie qu'il paraîtrait y en avoir le plus ; nous ne nous rappelons pas d'avoir vu des mendiants en Servie, en Bosnie et en Albanie.

Au reste, il ne faut pas oublier que l'art de la médecine étant fort reculé en Turquie, ce pays n'est pas surchargé de cette masse d'impotents qui mènent chez nous une vie qu'on peut nommer artificielle. Enfin, les Turcs ont d'excellentes lois pour prévenir le dénument d'une portion d'un couple par la négligence ou les vices de l'autre, et la sévérité ottomane ne peut être mieux à sa place. Si un employé, par exemple, éloigné de sa famille, n'envoie pas de l'argent pour son entretien, la justice s'en mêle, etc.

En Europe, les juifs n'offrant jamais ou guère de mendiants, nous donnent la preuve que nos lois font pulluler les mendiants, et qu'il faut non seulement secourir, mais aussi surveiller exactement les malheureux, comme le font les communautés juives, pour pouvoir distinguer les véritables pauvres des fainéants. Or, pour ceux-ci les lois des pays constitutionnels sont trop douces, puisqu'on peut tout au plus les forcer au travail pendant un temps déterminé dans une maison de travail, où ils se trouvent souvent mieux qu'en liberté, et où ils ne gagnent pas toujours les frais de leur entretien. Dans les pays monarchiques, on se débarrasse au moins plus aisément de ceux qui sont valides et propres au service militaire en les incorporant dans les armées.

Si le voyageur n'a plus guère de voleurs à redouter, il doit connaître qu'en Turquie, dans ce pays comme en Italie, chacun, depuis le seigneur jusqu'au simple manœuvre, veut avoir, d'une manière ou d'une autre, son pourboire ou *Bakschich* pour chaque transaction ou service. Ainsi si un maquignon procure un cheval qui ne lui appartienne pas, on peut être sûr que dans la somme à payer il y a quelques piastres pour lui. Il en est de même des chevaux et autres choses qu'on fait

acheter ou vendre par son Tatare ou ses domestiques, pour les comptes d'auberge soldés par ces derniers, etc.; mais en général ce sont des sommes bien minimes, comparées à celles que coûtent le voyage, et les Tatares sont bien plus souvent honnêtes et probes qu'amateurs de *Bakschich* illégaux. Nous ne croyons pas pouvoir en dire autant des guides et des droguemans grecs. On pourra aussi essuyer de petits vols insignifiants de la part de Bulgares, et surtout de Zingares postillons. De plus, le système des *Bakschichs* ou pots-de-vin est encore plus régulier et plus général dans toute l'administration turque qu'en Europe, où on a poussé assez loin cependant cette manière de vendre les services dus au public, comme si on servait l'État gratis. En Turquie, comme en Europe, on calcule au juste ce que ce casuel ajoute au traitement, et on ne néglige aucun tour de passe-passe pour l'augmenter. Le sultan même ne croit pas s'abaisser en stipulant pour lui des pots-de-vin.

On a souvent reproché aux habitants de la Turquie, et surtout aux Ottomans, aux Grecs, aux Albanais et Monténégrins leur *cruauté;* mais en examinant avec soin les cas cités, on trouve toujours que ce sont des cas isolés de brigands ou des suites de guerre. Or il faut toujours se mettre au niveau de la civilisation de la Turquie, et ne pas comparer ce qu'on y fait avec ce qui se pratique en guerre en Europe, mais avec ce qui s'y commettait d'horreurs il y a quelques siècles, et aux cruautés dont se souille encore la nation espagnole. L'Ottoman, nous le répétons, n'est guère cruel que lorsqu'il est poussé par l'esprit de vengeance, ou qu'il s'agit d'effrayer des rebelles par des punitions extraordinaires. Dans ces moments il se laisse aller à des horreurs qui n'ont pas de nom. Le Grec, déjà plus dans le caractère italien, a plus d'une fois irrité ses maîtres par ses lâches et inutiles cruautés; l'Albanais lui ressemble, et s'ils ne raffinent pas peut-être autant que les Asiates musulmans les supplices de leur victime, ils ont versé plus d'une fois bien du sang inutilement, et après de mûres réflexions.

Les Monténégrins ne peuvent guère être appelés cruels, une fois qu'on leur abandonne le droit de la vengeance à main armée; et l'habitude de couper la tête à leurs ennemis serait sans conséquence, s'il n'arrivait pas quelquefois, dit-on, qu'ils la coupent à des blessés ou des prisonniers, comme ce fut le cas, en 1807, pour le général français Delgorgues et M. Gajet, adjudant du général Marmont.

On connaît assez la *dissimulation* (1) des Turcs, ce talent pour déguiser sous les dehors de la plus sincère amitié leur inimitié, leurs intentions hostiles, et pour faire tomber leurs ennemis dans des piéges artistement tendus. Le gouvernement n'observe guère la loi religieuse qui défend la trahison et l'infidélité. Les formes très diverses d'étiquette, de réception et leur langue se plient admirablement aux compliments insignifiants, aux élocutions courtes, ambiguës, comme à celles qui ne veulent rien dire. Leur *Allah bilir* (Dieu le sait), leur *balakim* (je verrai), leur *belki* (peut-être), leur *jok* (non, cela n'est pas, cela ne peut pas être); leur *olur* (cela peut se faire), leur *olmaz* (cela ne peut se faire), sont devenus proverbiaux.

Les Albanais, et surtout les Grecs, paraissent aussi organisés plus favorablement que les Slaves pour ces trahisons long-temps préparées d'avance. On frémit quelquefois au récit de semblables faits, qui ont ensanglanté et ensanglantent encore trop souvent les pages de l'histoire des Turcs; on reste étonné de voir que le gouvernement de feu le sultan, qui se disait ami du progrès, trouvait encore nécessaire d'avoir recours à ces moyens bas et honteux. Lorsqu'on n'a plus que ceux-là pour s'assurer la fidélité d'une nation, cette dernière doit paraître bien précaire.

D'ailleurs des exemples si mauvais donnés par les gouvernants corrompent l'âme des sujets, et ceux-ci peuvent être ainsi portés à rendre infamie pour infamie. Nous savons bien que depuis Sélim, depuis l'extirpation des janissaires, on a

(1) T. *Murayilik*, s. *Zavaschourivanie*, a. *Phschehoure* v. *Phatzarie*, g. *Prospoièsis*.

mis en jeu moins souvent la trahison pour se débarrasser des grands incommodes ou désobéissants; mais, dans l'O. de l'empire, si négligé par l'autorité, le même système s'est poursuivi jusqu'à ces dernières années. En Bosnie et en Herzegovine, par exemple, on a extirpé ainsi peu à peu presque toutes les familles considérables ou de capitaines. Pour quelques uns, il a fallu des mois de patience et de marques équivoques d'amitié pour parvenir à saisir sa proie. On a été jusqu'à simuler des révoltes pour avoir l'occasion d'appeler au secours ses prétendus amis, et au milieu des témoignages de bienveillance ou des festins, le cordon a succédé subitement aux paroles flatteuses. On a exilé des familles, transporté des Bosniaques influents en Asie, et des Kourdes ou Asiatiques rebelles en Europe, sans réfléchir qu'il resterait toujours dans le pays assez de gens pour venger ainsi la nationalité outragée, et que ces chassés-croisés aliénaient au gouvernement des générations pour des siècles.

En Herzegovine, Ali-Pascha a employé dans des moments difficiles des chrétiens influents, et, après la cessation de la révolte, il s'en est débarrassé de diverses manières odieuses. En Albanie, on a vu feu le visir Reschid-Pascha recevoir poliment des beys albanais qui étaient venus par précaution armés; pendant qu'ils buvaient le café chez lui et que leurs gardiens étaient éloignés, il les a fait tuer à coups de fusil par des Albanais cachés. Voyant, en 1830, la réforme militaire du sultan exciter le mécontentement des chefs de l'Épire, à la tête desquels étaient Arslanbeg et Velibeg, le grand-visir Kourschid-Pascha les fit inviter à assister à une fête militaire à Bitoglia. Ils arrivèrent et furent reçus avec tous les honneurs possibles; puis, lorsqu'ils se furent rendus au nombre de près de quatre cents dans un carré formé de troupes régulières, ils furent tués par des salves de mousqueterie et à la baïonnette. M. Urquhart a raconté exactement les détails de cette tragédie, dont on nous a aussi entretenu souvent.

Au lieu d'éclairer les chefs sur leurs véritables intérêts, d'agir par la voie progressive de l'instruction et des innova-

tions heureuses, on a eu vraiment recours à des actes aussi barbares et aussi impolitiques que la Saint-Barthélemi. On croirait presque y reconnaître le doigt d'une politique étrangère, tant est grande la plaie que le gouvernement s'est faite à lui-même.

La Bosnie, l'Herzegovine et l'Albanie, dépourvues de leurs chefs, seraient aisément la proie des Autrichiens, tandis que pour les Turcs la tranquillité n'y sera toujours que précaire et dépendante du plus ou moins de savoir faire des gouverneurs, jusqu'au moment où une administration éclairée et bienveillante vienne remplacer ces satrapes, dont tout le savoir consiste à manier l'épée, à se faire un jeu de la bonne foi, de la misère et de la vie des hommes, ainsi qu'à lever des impôts, sans s'occuper presque de rien qui puisse faire prospérer le pays.

Les plus grands défauts des habitants de la Turquie, surtout des chrétiens, c'est peut-être d'être facilement envieux, de convoiter aisément le bien d'autrui, lorsqu'on n'évite pas d'exciter la *cupidité* du pauvre, et de commettre aisément des *assassinats* (1) *par suite de disputes*. On doit être étonné que le nombre de ces derniers ne soit pas plus grand, quand on pense qu'une si grande partie de la population est toujours armée, et que les rajas slaves, s'ils n'ont pas des pistolets, ont le plus souvent au moins un couteau. En voyage, tous sont toujours munis d'armes à feu, et en Albanie même, de fusils très longs outre les pistolets. Les populations de la Turquie sont si diverses, leur religion, leurs idées, leurs intérêts si différents, qu'il en doit résulter beaucoup de querelles. Néanmoins elles sont plus rares qu'on le croirait, par cela même qu'il suffit de quelques instants pour les faire dégénérer en combat à armes à feu ou à couteaux. Nous avons été témoin de quelques différends semblables, et avons vu combien on radoucissait le ton lorsqu'on avait déjà les pistolets armés.

---

(1) T. *Adam-euldurmé*, s. *Oubienie*, a. *Mous* ou *Breile*, v. *Outschid* (tuer), g. *Phonos*.

Désarmer toute la population est impossible, parce que les musulmans, comme les maîtres, resteraient toujours armés, et qu'on exposerait les autres à des violences qu'ils ne pourraient pas repousser, tandis qu'à présent, chacun ayant des armes, on se respecte mutuellement. Le gouvernement turc a bien défendu aux Bulgares de porter des armes, mais en voyage il le leur permet, donc il ne peut faire de leur saisie une opération générale. S'il y avait des fusils de munition, on pourrait les prendre, mais les armes de l'habitant de la Turquie ne consistent qu'en gros pistolets, très longs fusils ou carabines et coutelas courts. D'ailleurs, en Albanie, par exemple, les fusils sont non seulement indispensables à l'habitant comme ailleurs pour défendre ses récoltes contre les oiseaux de proie, mais aussi nécessaires à cause des inimitiés de familles et de tribus.

La vengeance du sang y a pour effet de diminuer le nombre des meurtres par la crainte des suites d'un tel attentat. Dans le pays des Monténégrins, dès qu'on veut avoir recours aux armes dans une dispute, les gens raisonnables et âgés crient : Point de sang, je t'en conjure par Dieu et saint Jean! (*Ne oukrv bog ti i sveti Jovan*). Néanmoins, les meurtres sont si fréquents dans ce pays que, dès qu'on entend se plaindre, on s'écrie : Par qui? c'est-à-dire par qui a-t-il été tué? Les véritables Monténégrins se moquent des *Brdiani*, ou habitants des montagnes, pour ce dit-on, auquel on répond : Par Dieu, le vieux meurtrier (*od Boga od starog Krvnika*), si le défunt est décédé d'une mort naturelle.

Possédant peu de choses, l'envie d'avoir davantage se comprend sans peine, cependant cette passion ne conduit que rarement à des crimes, si ce n'est parmi ces peuplades ennemies l'une de l'autre, en Albanie et chez les Monténégrins. D'un autre côté, une conséquence funeste de la cupidité est la facilité avec laquelle tant de Turcs, d'Albanais, de Grecs, de Monténégrins et de Bosniaques se laissent séduire par des offres d'argent ; ce qui donne lieu, dans des temps de troubles ou de guerre, aux trahisons les plus honteuses ; c'est aussi un des chancres les plus rongeurs dans la vie administrative des

Turcs, et cela donne aux étrangers tant de facilité pour influencer leur gouvernement et le faire mouvoir quelquefois comme des marionnettes.

L'histoire contemporaine est là pour certifier notre assertion, sans que nous soyons obligé de citer des noms propres. Dans les provinces, la position des personnes élevées en charge est si précaire, et leur oreille paraît si aisément ouverte aux propositions de séduction, qu'on entend des politiques estimer les sommes qu'il faudrait pour séduire tel ou tel pascha, pour les faire entrer dans des projets de révolte et livrer le pays à des conquérants. Nous voulons bien croire que cette facilité de séduction ne s'est pas infiltrée dans toute la nation turque, albanaise, etc., nous prétendons seulement que c'est surtout une plaie gouvernementale, qui est bien plus forte que le système des pots-de-vin et des exemples de séductions qu'on connaît dans les diverses administrations de l'Europe. En Orient on paraît passer trop aisément du *Bakschich* ou pot-de-vin à la trahison patente.

Un trait particulier de l'Albanais, du Slave, et surtout du Serbe, c'est l'*obstination* dans leurs idées; on a beau leur en démontrer l'absurdité ou les funestes effets, ils les entreverront bien, ils ne répondront que faiblement, ou même se tairont pour ne pas vous contredire ou laisser tomber la conversation, mais ils n'en changeront pas pour cela leur manière de voir. Aucune réponse malhonnête ne sortira jamais de leur bouche, mais ils se consoleront par l'idée que cela a été ainsi du temps de leurs pères, et qu'ils n'en souffriront ni plus ni moins qu'eux. Ainsi, si on a convaincu un Monténégrin de l'absurdité de la vengeance du sang, il terminera la discussion en disant : Vous avez raison, mais nous sommes des gens méchants et malheureux, qui voulons plutôt le mal que le bien. On dirait qu'ils partagent avec les Turcs des idées du fatalisme, qui veut que ce soit ainsi et non autrement. Du reste, ce défaut a aussi son bon côté dans l'adversité, et ajoute à la fermeté de caractère; on ne se désespère pas si vite que les Grecs et les Valaques.

D'une autre part, cette particularité du caractère fait que les habitants chrétiens de la Turquie tiennent extrêmement à leurs idées et à leurs usages, même les plus bizarres et les plus contraires à leur civilisation. Ils y voient attachée leur nationalité, et tout en reconnaissant la supériorité des peuples d'Occident, ils sont loin d'envier leurs mœurs, leur manière d'agir, de voir et de sentir; ils vont même jusqu'à les mettre quelquefois au-dessous d'eux, lorsqu'ils croient s'apercevoir de la supériorité dont se targue trop souvent l'Européen. Si on ajoute à cela l'influence de la différence du dogme religieux, on peut se faire une idée de la difficulté d'appliquer aux Orientaux le régime européen, et on trouve involontairement une des causes principales des embarras du gouvernement bavarois en Grèce.

On accuse généralement les habitants de la Turquie d'être malpropres (1), mais vraiment on exagère le mal, comme l'ont déjà bien dit MM. Slade et Brayer. Les gens riches en Turquie sont propres (2), au moins autant que dans la France méridionale; les gens de moyenne classe ne sont pas non plus sales, mais on pourrait désirer plus de propreté sur les planchers et dans les cours.

Les juifs passent pour les gens les plus sales, ce qui provient autant de leurs habitudes, de leur nouriture extrêmement assaisonnée d'ail et d'oignon, que de leur usage d'habiter en nombre prodigieux sous le même toit. La parcimonie et l'avarice, comme la charité envers les leurs, restent partout le caractéristique de la plupart des juifs.

Les Turcs sont regardés par les chrétiens comme moins propres qu'eux, ce que nous ne croyons pas devoir accorder en thèse générale.

D'abord, pour leur prétendue malpropreté pendant leur

---

(1) T. *Mourdar*, s. *Neopran*, a. *Peghere*, v. *Nekourat*, g. *Ryparos*.

(2) T. *Témiz*, s. *Ischistii*, a. *Kerouare*, a. tosk. *Pastroig*, v. *Kourat*, g. *Pastrikos*.

repas, nous avons mangé souvent avec des Ottomans, et n'avons jamais rien aperçu de semblable; au contraire, s'ils mangent seulement avec des cuillers, ils savent le faire avec tout le décorum désirable, et ils ne prennent jamais un repas sans se laver les mains avant ou après, et quelquefois la bouche. Néanmoins leur manière de s'essuyer est particulière, car ils emploieront quelquefois pour cela l'étoffe qui se met sous le châle de la ceinture.

Leur corps est en général fort propre, car hommes comme femmes, riches ou pauvres, sont tenus à se baigner (1) très souvent et de se laver les pieds. D'ailleurs, ils emploient presque toujours du savon dans les bains, ce que ne font pas nos pauvres gens. Le bain complet est ordonné dans six cas de souillure (2), puis surtout les vendredis, dans les nuits saintes du premier, du quinze et dix-septième jour du Ramazan; ce dernier est l'anniversaire de la conquête de la Mecque. Enfin, la loi religieuse recommande encore le bain dans la nuit du dix-neuvième jour du Ramazan, où sont écrites sur la table du destin les prédestinations pour toute l'année; dans celle du vingt-un, où Moïse mourut, et Jésus-Christ monta au ciel; aux deux fêtes des Beiram, le 8 du mois Silhidge, le 18 Silhidge où Mahomet remit le califat à son gendre Ali; le 24 ou le jour de la fête de Mobahelet; à la moitié du Redgeb ou à l'anniversaire de l'ascension nocturne, le 28 du même mois, comme le jour de la venue du prophète, à la moitié du Schaaban le 27 de ce mois, où sont échangées les bonnes et mauvaises actions (3). De plus, Mahomet a pris un soin si particulier de la propreté de son peuple, qu'il lui recommande dix sortes de toilettes, et qu'il les a liées à des observances religieuses. Ainsi

(1) T. *Yeykamak*, s. *Koupati*, a. *Liaig*, v. *Sskald*, g. *Louo*.

(2) Post concubitum, pollutionem, menstruationem, apparitionem sanguinis extra tempus menstruorum, puerperium et contactum cadaveris.

(3) *Voyez* un Mémoire de M. de Hammer, *Deusch. Viert. Jahrs. Sch.*, N° 7, pag. 323.

celui qui peigne 70 fois par jour sa barbe est dit être à l'abri du diable pendant 40 jours, etc. Il recommande aussi de s'oindre le corps avec des huiles odoriférantes, de se parfumer, de se lever de bonne heure et de ne pas dormir pendant le crépuscule du matin. S'ils avaient plusieurs habillements, nous ne mettons pas en doute que les Turcs, même pauvres, seraient plus propres que la populace chez nous ; mais les habits étant coûteux et durant long-temps, on n'en a qu'un, et par conséquent la sueur le rend malpropre et y facilite le séjour de la vermine. De là vient cette odeur particulière de bien des habitants de la Turquie.

Non contents de taxer les Slaves, et surtout les Serbes, de malpropreté, les Osmanlis se croient plus propres que les Européens pour les raisons suivantes. Ils ne se lavent dans aucune eau où quelqu'un d'autre s'est nettoyé, mais ils se font verser toujours de l'eau propre sur les mains; ils se baignent plus souvent et surtout après chaque souillure ; ils se lavent les mains et la bouche avant et après chaque repas, et ils se décrassent le nez en reniflant de l'eau. Mais ils ne croient point devoir se nettoyer les dents avec du fer, de manière qu'à 40 et 50 ans ils ont les mâchoires en mauvais état. Les pauvres paysans, surtout slaves et albanais, sont tellement accumulés dans leurs petites habitations sans cheminée, et réduits à un mobilier si modeste, qu'on ne doit pas être étonné que les murailles et la toiture soient noircies par la fumée, et le plancher un sol terreux inégal, où celui qui se lave laisse tomber sans façon de l'eau. S'il y a un ou deux tapis, ou au moins des nattes, il est tout simple qu'elles ne soient pas de la première fraîcheur. Les Bulgares de la Bulgarie, et surtout de la partie orientale, paraissent un peu plus propres que les Serbes. Les Slaves turcs ne se graissent point le corps avec du suif comme beaucoup de Slovaques hongrois, et l'usage presque général de se raser les cheveux contribue beaucoup à la propreté en Orient.

Ils ont l'habitude de nettoyer avec de l'eau, et les riches avec un pinceau, la partie du corps que le chrétien tient pro-

pre d'une autre manière. Dans les temps de choléra, les médecins ont eu beau prêcher contre cette espèce de nettoyage à froid qui occasionnait des rechutes ; il semble vraiment que le Turc croirait déroger de sa propreté en abandonnant cet usage de courir pour chaque besoin à la rivière, ou à la fontaine, ou bien d'emporter une jarre d'eau. Dans les pays serbes cette mode cause même assez souvent des disputes, car peu de propriétaires aiment voir employer à pareil usage la cruche d'eau dont ils boivent.

Dans nos voyages nous avons entrevu le plus de vermine, c'est-à-dire des poux d'habits (1), dans certains hans de Bosnie, dans les misérables cabanes des Croates turcs. Il y a des personnes sales partout, il y en a plus en Turquie qu'en Europe ; parce que bien des gens pauvres n'y ont qu'un habillement et une chemise ; néanmoins, nous pourrions citer dans le nord de l'Europe des endroits où la vermine est pour le moins tout autant à l'ordre du jour.

Mais le nombre des puces (2) est en été presque généralement épouvantable en Turquie. Ce qui y contribue outre le climat chaud, c'est la mauvaise habitude de ne pas nettoyer à fond les chambres et les pavillons ouverts ou *Tschardak*. On se contente de jeter de l'eau sur le plancher et de donner quelques coups de balais (3) faits avec des joncs ou des branches d'arbrisseau ; or, on n'enlève que peu de chose, et le reste, grâce à l'eau, vient augmenter la crasse déjà ancienne. Puis on secoue un peu la natte de jonc, qui est avec les tapis et les coussins la résidence favorite des puces, et on remet tout à sa place. Enfin beaucoup de musulmans se débarrassent des puces sans les tuer, ou ont, mais rarement, des grattoirs en ivoire quand ils sont très riches.

Les punaises (4) ne sont pas si communes ; mais lorsqu'il y

---

(1) T. *Bit*, v. *Vasehka*, a. *Mor*, v. *Pedouchi*, g. *Pseira*.
(2) T. *Piré*, s. *Boua*, a. *Ptescht*, v. *Poureschte*, g. *Psillos*.
(3) T. *Suparge*, s. *Metla*, v. *Metouré*, g. *Skoupa*.
(4) T. *Tatahé*, s. *Stenitza*, a. *Taktapite*, *Kithei*, v. *Plosnitiá*; g. *Koris*.

en a, elles sont en nombre; il y a ainsi des villes où vraiment en été on ne peut coucher dans les maisons, comme à Karatova en Macédoine. En général, sous le beau climat de la Turquie, la place airée du *Tsckardak* est très souvent préférable dans les *hans* ou auberges, aux chambres, et on y sent bien moins les puces.

Ce qui contribue surtout à donner à l'étranger cette idée de malpropreté des habitants de la Turquie, c'est le manque total et universel d'administration pour le nettoyage des rues des villes et des bourgs. Chacun va jeter ses ordures de cuisine, sa vieille paille sur des grands tas, qui sont placés ordinairement sur les bords de ruisseaux, de manière qu'on se repose sur le gonflement accidentel des eaux pour le transport de ces immondices.

Si on est étonné de trouver à la porte de certains hans isolés de véritables monticules de fumier, comme par exemple au Kovatsch-Han, entre Minaretli-Han et Tschainitza en Bosnie, la circulation libre de l'air empêche l'effet délétère de ces ordures. Dans les villages et les bourgs cela passe aussi, parce que la campagne ouverte est voisine, et que les gens en profitent pour éloigner d'eux ces fumiers empestés; mais dans les villes c'est vraiment une horreur. Ainsi les cours des postes d'Islivné et de Kirkkilise étaient à la lettre remplies, en 1837, de fumiers plus haut que le premier étage; celle de Schoumla était dans un état voisin de propreté. A Bitoglia il y avait, en 1836, des buttes d'immondices noirâtres le long du torrent, jusqu'à la porte du palais du visir. A Sophie, des places considérables et l'intérieur de l'ancien palais du Romeli-Valesi (1) sont remplis de semblables ordures. A Schoumla, les bords d'un petit ruisseau ne sont que des couches de matières semblables, dont on pourrait aisément, par la variété des couleurs, compter les années d'accumulation. En outre,

---

(1) Ce personnage a demeuré à Sophie jusque dans le siècle passé, où un grand incendie de son palais lui fit porter sa résidence à Monastir ou Bitoglia.

la plupart des bazars couverts sont puants et mal aérés; les pavés de toutes les villes turques, et même de Constantinople, sont très mauvais; celui des principales rues d'Andrinople y fait seul exception. De cette manière les rues deviennent aisément boueuses, et même pleines de grands trous remplis d'eau, comme à Sophie, à Doubnitza, etc. Puis la saleté des boucheries est épouvantable, et le serait encore plus sans les chiens marrons. Nous nous rappellerons toujours du hideux spectacle de celles de Pristina, qui, placées sur une principale rue, offraient la vue dégoûtante d'un monceau d'immondices et d'intestins sanguins verts, rouges et jaunes, sur lesquels se ruait une troupe de dogues.

Néanmoins, il faut ajouter que dans aucune ville de Turquie la vue et l'odorat ne souffrent des tas d'ordures qu'on voit, par exemple, dans certaines rues de Paris, parce qu'aucun oriental n'oserait manquer tellement à la pudeur, en allant faire ses besoins en public, comme nos Européens. Il ne faut pas non plus oublier que les villes comme Constantinople, et d'autres cités où il n'entre guère de voitures, sont sujettes à voir se former moins de boue que dans nos villes; mais, par contre, il n'y manque pas de poussière, et lorsqu'il fait du vent, en été, cet air rempli de particules sableuses et puantes est insupportable. Il paraît que feu le sultan avait mis sur les habitants de la capitale une taxe pour pouvoir solder un corps régulier de balayeurs; mais il a retiré ce décret avant sa mort, en mettant ces frais à la charge de son propre trésor. Il est bien heureux pour cette ville que le manque d'eau y ait empêché l'établissement des corroyeurs et des teinturiers, qu'aucune loi ne paraît empêcher d'empester les villes. Une bonne partie des boucheries y sont hors de la ville, près de la mer.

En Servie, la police surveille déjà assez la propreté des rues, surtout de celles de Belgrade, ce qui a amené aussi le pascha à faire nettoyer enfin la cour de la citadelle, qui était couverte, depuis des années, d'une couche de fumier. Constantinople est, dit-on, plus propre que jadis; mais il y aurait encore bien à faire, si on voulait y aérer convenablement

tous les bazars couverts, et délivrer de leurs épouvantables odeurs tant de quartiers de la ville même de Stamboul. Ceci nécessiterait aussi la défense d'enterrer dans les villes, usage auquel les musulmans tiennent comme les chrétiens, parce que les cimetières sont voisins des mosquées ou des églises. On paie encore fort cher pour obtenir ce privilége, et à Péra, par exemple, les derviches tourneurs s'entretiennent en grande partie par cette taxe imposée à la crédulité du public.

Il ne faut pas croire pour cela qu'il n'y ait pas de villes propres en Turquie; toutes celles où l'eau courante abonde le sont tout autant, au moins, que dans la France méridionale et en Italie. Nous pouvons citer surtout Nisch, Leskovatz, Kezanlik, Rodosto, Kostendil, Djoumaa, Egri-Palanka, Karatova, Istib, Uskioub, Vodena, Kailari, Castoria, Kalkandel, Prisren, Scutari, Ipek, Serajevo, Zvornik, Bania-Louka, etc.

Une habitude qui est effroyable et nuisible à la santé publique, c'est celle de ne pas enterrer tout de suite les cadavres des bêtes mortes. Cette négligence ou plutôt ce préjugé est commun à tous les habitants de la Turquie, au moins au sud du Danube. C'est déjà une horreur d'être surpris çà et là sur les routes par l'odeur cadavéreuse des carcasses de chevaux ou de bétail mort; mais que dire de ces cadavres de chiens et de chats jonchés jusque dans les rues des villes! Lorsque des épidémies règnent parmi la volaille ou le bétail, on a quelquefois des spectables horribles. Ainsi, à Tscholmetschi sur la Maritza, entre Fered et Dimotika, nous avons vu une vingtaine de bœufs étendus morts et à demi pourris sur la route; à peu près la même chose s'est présentée dans un lieu de la Bulgarie orientale, et entre Jania et Ratscha en Bosnie. Sans le grand nombre d'oiseaux de proie, le mal serait encore plus grand.

CHAPITRE II.

COSTUMES ET NOURRITURE.

§ 1er. Costumes.

Les costumes des habitants de la Turquie sont aussi variés que pittoresques ; la civilisation n'est point encore venue réduire là, comme chez nous, les vêtements nationaux presque à un seul modèle, et la mode du jour y est sans influence sensible.

Tout le monde connaît le costume turc, si avantageux pour les hommes mal faits, et si supérieur au nôtre pour relever la beauté de ceux à qui la nature a prodigué ses dons. Néanmoins, il ne faut voir l'Ottoman qu'assis ou à cheval, car s'il marche et que ses culottes n'aient pas le volume de celles d'un *Effendi*, ou gentilhomme turc, on ne peut s'empêcher de rire de voir flotter entre ses jambes une languette épaisse de sa culotte.

Comme un costume turc complet est en général cher, vu le prix de l'argent dans ce pays, les Ottomans n'en ont guère qu'un ou deux, et de même chez les Slaves la quantité des hardes (*Aline*) est réduite au strict nécessaire, et pour ne pas exciter la cupidité ou l'envie de leurs maîtres.

Aucun habitant en Turquie ne porte des bretelles ni des cravates, si ce n'est quelques officiers du *Nizam*. Comme chez les Romains, nos boutons (1) et boutonnières sont remplacés par des agrafes (2). Les ornements en cordonnet et les broderies sont en grande mode. La chemise de toile ou de calicot

(1) T *Duyme*, s. *Dougme*, a. *Soumboula*, v. *Boumboul*, g *Kombi*.
(2) T. *Tjenguel*, s. *Kovtscha*, v. *Koptschele*, g *Skalósterion*.

du Turc (*Erke-Goemledgi*) est sans col et aussi longue qu'une de nos chemises de femmes. Sur elle se met le *Jelek* ou gilet de cotonnade blanche ou rayée ; puis vient l'*Anteria* ou espèce de gilet plus long, à manches fort courtes, qui s'agrafe au lieu de se boutonner. Il est aussi de calicot blanc ou à raies de diverses couleurs, et sur le devant il est orné souvent de cordonnets de couleur et même quelquefois de petits boutons. Les manches en sont toujours longues, et au bas elles ont une ouverture beaucoup plus grande que dans nos manches d'habits, de manière que cette partie est flottante. C'est le *Latitza* des Turcs, le *Klaschnia* des Slaves. Néanmoins, cette partie peut se fermer au moyen de gros boutons en soie ou coton et de petites ganses. Le *Latitza* est souvent d'une couleur différente que le reste de l'*Anteria*, et fréquemment l'étoffe de soie et coton en est rayée en violet et jaune, ou en rouge, brun et blanc, etc. Se salissant aisément, on peut le remplacer sans avoir besoin de renouveler toute la veste. C'est un de ces ornements que les femmes turques font pour leurs époux et leurs frères.

Les Turcs, ainsi que tous les habitans de la Turquie, hommes comme femmes, portent des caleçons de toile de lin ou de coton (1), et couchent avec cet habillement, mode qui commence déjà en Autriche. Les culottes turques sont de drap bleu, rouge, cramoisi, tuile ou amarante, ou bien brun, et rarement vert. Elles se terminent dans le haut par des plis, et une large coulisse d'étoffe de coton de même couleur que le drap de la culotte, quoique d'une teinte souvent moins foncée. Un lacet placé dans cette coulisse se serre sur le devant et fait tenir les culottes sur les hanches. La cavalière est remplacée par une petite fente entre les jambes, qui est cachée à l'ordinaire par les plis, et ne s'aperçoit que quand par malheur la chemise vient à s'y introduire; aussi les Turcs sont obligés de faire leurs besoins à la manière des femmes. Les culottes des *Effendis*, proprement les gens lettrés, ou plutôt sachant lire,

---

(1) T. *Donou*, s. *Gatie*, a. *Pranavek*, v. *Ismeanale*, g. *Esobrakon*.

sont si larges que, lorsqu'on se tient debout, elles retombent jusqu'au-dessus du cou-de-pied, et ne laissent pas apercevoir qu'elles ne couvrent dans le fait que la cuisse et une très petite partie de la jambe sous le genou. Ce sont ce qu'on appelle les *Schalvare*, les *Sarbadès* des Grecs. De chaque côté se trouve une vaste poche.

Sur la partie où la culotte couvre l'*Anteria*, le Turc s'enveloppe le corps d'un ou deux châles de forme très oblongue et en général de fabrique anglaise. Ils sont surtout bleu foncé, rouges ou verts, et rarement jaunes. Pour s'envelopper ainsi six à sept fois le corps, il fixe le châle à un mur, à une porte ou à un piquet, et se met à tourner sur lui-même jusqu'à ce qu'il ait achevé son opération. Dans cette vaste et chaude ceinture (t. *Kemer*), portée été comme hiver, il place sur le côté gauche deux longs pistolets, et quelquefois encore un couteau à manche de corne ou d'ivoire, son mouchoir, sa tabatière, etc.

Pour se couvrir la jambe, le Turc emploie une espèce de guêtre nommée *Toslouke*. La partie supérieure a la forme du bas d'un pantalon étroit, tandis que la moitié de ce bas est fendue par derrière, et se ferme avec de petites agrafes (s. *Kovtscha*) en laiton et des ganses. Inférieurement, le Toslouke décrit une courbe sur le cou-de-pied, et a la forme de l'ouverture d'un casque. Ce vêtement est en drap, le plus souvent rouge ou bleu, et orné de cordonnets de couleur et argentés; il y en a aussi en velours. Les cordonnets sont placés sur le pourtour du bas et du haut, et le long de la fente de derrière; mais il y a aussi des *Tosloukes*, surtout en Bosnie, qui sont traversés en biais par quelques bandes de cordonnets, telles, par exemple, que des bandes noires sur un fond rouge ou blanc. Dans ce même pays, et çà et là ailleurs, on remarque aussi des Tosloukes garnis par derrière de boutons d'argent. C'est en général un vêtement agréable à la vue, et qui revient, en drap cramoisi et orné, de 15 à 18 fr. à Janina, et jusqu'à 23 fr. à Belgrade. La grande fabrique en est à Janina et à Scutari (Albanie), à cause des ornements en cordonnets.

Les Turcs et Bosniaques musulmans portent aussi des culottes qui se prolongent, sous forme de Toslouke, jusque sur le cou-de-pied. C'est leur *Potour*, le *Potoüre* des Bulgares, le *Tschakschire* des Serbes, et l'*Anozostides* des Grecs. Par-dessus son *Jelek* et son *Anteria*, le musulman enfile une veste ronde sans collet, un peu plus longue que nos vestes courtes. Elle prend le nom de *Choursché* ou de *Saltamarka*, et est en drap rouge, brun-rouge ou brun foncé, moins souvent en drap vert ou bleu, et orné à l'entour et sur le derrière de cordonnets ou même de fourrures. Les cordonnets sont bleus, rouges ou jaunes, suivant que le drap est rouge, bleu ou vert. Les manches de ces *Chourschê* ne dépassent que peu le coude, afin que les parties flottantes de l'Anteria puissent en ressortir. A l'ordinaire il y a une vaste poche intérieurement où le musulman met sa montre, sa tabatière, et quelquefois son mouchoir de poche, quand il en a, ce qui n'est pas généralement le cas. Leurs mouchoirs (1) sont de calicot ou de toile assez grossière, et beaucoup plus longs que larges. Les gens aisés en portent ornés aux coins de fleurs brodées en soie et or plat, ouvrage de leurs femmes.

L'habitant de la Turquie n'emploie que des bas (2) très courts, ou des chaussettes de laine ou de coton blanc. Nos bas jusqu'aux genoux n'ont cessé d'exciter l'étonnement en Turquie, tant ils y étaient inconnus. Les bas ne forment pas, comme chez nous, une partie essentielle de la toilette, et en été les musulmans, hommes comme femmes, s'en dispensent souvent, et font même sans bas des visites chez des grands personnages; mais aussi ils tiennent en général leurs pieds plus propres que les Européens. Au lieu de souliers, le Turc porte ordinairement des pantoufles (*Paboudjou*) à bouts pointus, relevés à la chinoise, presque sans rebords derrière, et garnies intérieurement de cuir jaune, ou bien des *Mest* ou petites

(1) T. et s. *Marama*, a. *Marham*, v *Mephrama*, g. *Mandyli*.

(2) T. *Tschorab*, s. *Tscharapa*, a. *Scharab*, v. *Strimfii*, g. *Tzourapi*.

bottes de cuir fort doux, et ne montant que jusqu'à la cheville du pied. Lorsqu'ils sortent et qu'il fait mauvais temps, ils mettent leurs pantoufles dans un véritable soulier, leur *Jemeni* (1). Quand ils montent dans une maison dont l'escalier de bois est propre, ils posent leurs souliers au bas de l'escalier, et en entrant dans les chambres ils quittent leurs pantoufles, ou s'ils ont des *Mest*, leur *Jemeni*.

Un vaste turban de châles ou d'étoffes blanches, bleues, rouges ou vertes achève leur beau costume, et environne un bonnet de nuit blanc ou un fess de drap rouge. La couleur vert clair est réservée aux ecclésiastiques et à ceux qui se prétendent descendre du prophète Mahomed, qui d'après le nombre de ces derniers aurait une descendance prodigieuse et distribuée partout. Dans certains districts, comme dans la Bulgarie orientale, cette couleur paraît aussi servir, dans ces temps de réforme, à distinguer les vrais croyants d'avec ceux qui se laissent entraîner par l'exemple du sultan.

Lorsque le musulman monte à cheval, il est en pantoufles ou souliers, ou bien il met des bottes noires, rouges ou jaunes, qui sont larges, courtes et à bouts pointus et relevés. S'il va en voyage, il met par-dessus ses bas de coton d'épais bas de laine de couleurs bigarrées et retombant en revers sur ses bottes. Ce sont leurs *Kaldsche*, ou les *Kaltschine* des Slaves, appelés aussi çà et là *Galdja*. Ce dernier vêtement, très ancien, est pour l'ordinaire en drap blanc avec des raies bleuâtres ou rouges sur les bords; mais les plus beaux et les plus chers sont cramoisi avec des enjolivements ou des broderies d'autres couleurs, telles que le noir. Ces bas coûtent, la paire, de 3 à 5 fr., et forment un joli effet à cheval. Un usage singulier, c'est de mettre en voyage ses pantoufles dans le côté de ses bottes et de rentrer en dedans la partie pointue échancrée, qui forme sur le devant le bord supérieur de la botte. Nous croirions, en Europe, que cela devrait écorcher la jambe, à la

(1) S. *Tzipsle*, a. guèg. *Koupoutzq*, a. tosk. *Mpatoura*, v. *Calcoun*, g. *Papoutzi*.

longue. Dès qu'il arrive quelque part, le Turc ôte ses bottes pour reprendre ses pantoufles.

Quand il fait froid ou qu'il pleut, on emmanche des vestes rondes sans collet, le plus souvent de couleur brune foncée et ornée de cordonnets; c'est le *Gouniatz* de Turquie. Il y en a de courts (s. *Kratko-Gouniatz*) ou en grande veste, et de plus longs sous forme de redingotes très courtes (s. *Dougatschko-Gouniatz*). Ces vestes n'ont point de boutons pour se fermer sur le devant, et, comme pour les *Choursche*, si on ne veut pas les avoir ouvertes, on se lie un mouchoir autour du corps. Les *Gouniatz* sont faits en drap épais et grossier, et leurs ornements en cordonnets (le *Vez* des Turcs et le *Sirada* des Slaves) n'offrent que quelques variétés sur lesquelles tous les autres sont modelés. A l'ordinaire, si le *Gouniatz* est brun, un double rang de cordonnets rouges ou bleus, ou même de deux couleurs, le bordera de toutes parts, ainsi qu'au défaut de l'épaule; puis, sur le dos, des cordonnets garniront non seulement les coutures, mais se prolongeront dans le haut et le bas en forme d'arc de cercle ou d'*x* terminés par des nœuds ou pelotons de cordonnets. Quelquefois la place des ornements précédents est prise par des ovoïdes ou des zigzags, ou par deux arcs de cercle boutant l'un contre l'autre et terminés par des nœuds. Les *Gouniatz* très ornés portent des cordonnets sur les manches, des triangles aux coudes, etc.; c'est ce que les Slaves appellent *Zaroukavlje*. Il y a des endroits où les *Gouniatz* se font en fabrique comme à Baschkoë, dans le Balkan et ailleurs, en Bulgarie. Leur prix varie de 6 à 12, 20, 25, 30 et 45 fr. suivant leurs ornements. Dans la Bosnie méridionale, on les paie en général de 30 à 35 piastres.

Pour la pluie, les habitants de la Turquie ont encore de vastes capotes ou manteaux de berger sans manches appelés *Kabanitza* (1), et par les Bosniaques *Japouge*, nom qui

(1) Le nom de *Kabanitza* se donnait aussi anciennement à des manteaux d'honneur ornés de pelleteries et destinés aux grands de l'empire.

leur est propre quand ils sont assez amples pour servir à cheval. Ces capotes sont faites avec du *soukno*, qui est un drap presque double plus épais que le nôtre et fabriqué en Turquie. Elles sont le plus souvent blanches ou brunes, et moins souvent rouge de tuile. Elles n'ont aucun bouton pour se fermer, mais, comme nos manteaux de dames, de petites poches où on met la main pour les tenir fermées. Il y en a avec et sans capuchon (*Koukoureta*) (1) qui consistent, comme chez les Slovaques, en une pièce carrée garnie d'agrafes en laiton et de ganses pour pouvoir former capuchon ou se servir de cette partie comme coussin pour dormir. Ces capotes se vendent de 15 à 20 et 30 fr., et se font aussi en fabrique dans certains lieux. C'est un vêtement fort lourd et chaud en été, mais excellent pour garantir de la pluie. Une variété plus relevée de ces manteaux est le *Harmani*, ou grand manteau turc sans manches pour aller à cheval, et servant de présent aux courriers de la part des paschas.

Les musulmans riches ou en charge ne se distinguent des autres que par leurs habits et leurs anneaux, qui servent en même temps de cachet. Aucun ne porte de boucles d'oreilles ou d'épingles en pierreries. Les anneaux sont surtout de laiton avec des agates portant le nom du propriétaire ainsi que quelques mots additionnels, tels que : Son serviteur, c'est-à-dire de Dieu ; J'ai foi en Dieu ; Je me repose en Dieu, etc. Leurs habits ont des manches fendues jusqu'au coude et à parties flottantes plus longues que chez les autres, distinction à laquelle on tient beaucoup et qui est interdite aux pauvres. Les mêmes personnes, et surtout les gens de lois et les ecclésiastiques, ont de vastes robes de chambre sans col en drap garni de fourrures; c'est le *Joubé* des Turcs et le *Schoubre* des Serbes. Les bras en sont larges et en général plus courts que ceux de nos habits; leurs couleurs sont surtout le rouge, le bleu, le vert et le brun; en Asie et en Egypte on en a de

---

(1) T. ***Baschlek***, s. ***Zastorak***, a. ***Kamelaouk***, v. ***Potkapiou***, g. ***Koukoula***.

noires. Il y en a à broderies (*Vez*), surtout dans ces derniers pays.

D'autres sont garnis intérieurement de fourrures de manière à former pelisse (*Chourak*), et quand ils sont fort amples les Slaves les appellent *Velika-Chourak* ou *Bounda*. Pour un Européen, il paraît singulier de voir quelquefois porter de pareils vêtements dans les temps chauds; mais l'habitant turc est tellement habitué à se couvrir de vêtements, que son corps ne transpire que bien plus difficilement que le nôtre, et d'ailleurs il est accoutumé à moins de mouvements. Sous ce rapport, c'est une vraie charge de comédie que de voir déshabiller certains musulmans avec leurs trois ou quatre gilets ou vestes, car souvent un homme très fluet sort enfin de cette masse qui avait l'air de vêtir un colosse.

Les habits d'honneur donnés par le sultan aux personnes appelées à de hautes fonctions ou comme marques de faveur, avaient environ la forme du *Chourak*, et ils étaient souvent cramoisis et à fourrures. Ils ont été abolis en décembre 1837.

Les *Mavlouta*, les manteaux les plus précieux, ne se voient plus du tout, si ce n'est rarement en Bosnie. Leur prix allait jusqu'à 500 piastres (125 fr.).

Un mode d'habillement usité surtout par les Bosniaques, les Serbes et les Bulgares aisés de la Macédoine, est celui qui distingue aussi les Tatares ou courriers. C'est une espèce de veste à manches étroites, qui se termine par une longue jupe plissée, ouverte seulement sur le devant, et descendant jusqu'au-dessus de la cheville du pied ; ce vêtement porte le nom de *Dolama* ou de *Tschermek-Joubé* pour les Tatares, parce que ces derniers portent la jupe très plissée, ce que ne font ni les Serbes ni les Bosniaques. Chez ces derniers, la jupe est aussi beaucoup plus courte.

Le *Dolama* se met sur la chemise ou le *Jelek*, et est de drap rouge-brun, bleu, brun ou vert. Parmi les courriers, on observe en outre beaucoup de *Dolamas* violets foncés, rouges-bruns et gris bleuâtres. Les Tatares de chaque paschalik ont pour ainsi dire leurs couleurs d'habit. Comme dans les *Gou-*

naits, les ornements en cordonnet sur la poitrine contrastent avec la couleur du drap; ainsi les *Dolamas* rouge tuile ont des cordons noirs, les violets des rouges, les gris des bleuâtres, les bruns des noirs, les rouges des bleus. On dit que le *Dolama* est une partie du costume ancien ou moderne des Tscherkeses; il ne manque pas d'une certaine élégance, et rappelle les redingotes plissées et à cordonnets des corps francs allemands. Les chrétiens riches de la Turquie ont le droit de le porter, mais le drap couleur vert clair leur est interdit.

Les courriers ont ordinairement d'énormes *Schaluares* de drap bleu avec des broderies en or, sous forme d'ancre sous les poches latérales. Ils portent des Tosloukes en drap cramoisi ou de velours (*Kadiva*): ils enfilent par-dessus leur *Dolama* une *Anteria* de calicot blanc lorsqu'il fait chaud. Cette dernière veste les préserve de la chaleur, et est un vêtement très convenable. Sur cette veste s'en met une autre qui est rouge écarlate ou violette et à fourrures, c'est le *Krka*, et par-dessus vient le manteau quand il fait froid. Une de ces vestes élégantes est quelquefois en velours vert foncé ou bleu avec des broderies en or ou argent sur toutes les coutures, autour du col, sous les bras, sous forme de deux bandes en biais sur le dos et sous chaque bras ou carrés, semblables à de grandes poches.

A la ceinture, les courriers ont deux pistolets, et quelquefois un court couteau à poignet d'ivoire, leur *Andjar*. Le pommeau en est à peu près quadrangulaire et échancré au milieu. Les Tatares sont les seuls employés qui aient conservé leur ancien costume; et ils n'ont échangé leur haut bonnet rouge que contre le *fess* du Nizam.

Chaque Tatare a sa selle avec l'étui pour la pipe, son *Tartschoug* ou sa petite giberne noire à lettres, pendue autour du col, et ornée de broderies en argent, et un petit porte-manteau rond de cuir, leur *Terkia* ou *Jamourlouk-Kese*. Ils savent y rouler très convenablement une ou deux chemises, une paire de bas, un bonnet, un ou deux mouchoirs, et quelquefois une

paire de culottes. Dans leur poche, ils ont un petit couteau dans un étui (s. *Keba*), ou un couteau se fermant (s. *Britva*), un briquet (1), une pierre à fusil (2), de l'amadou (3) et souvent une tabatière ronde avec un petit miroir (4) pour pouvoir s'arranger, et se graisser les moustaches avec un onguent noir odoriférant. La pipe turque complète leur équipement.

Les serviteurs des paschas, surtout en Albanie, ont des jaquettes avec des manches, dont la moitié manquant de couture, font que les bras pendent en signe de distinction; ce qu'on nomme *Aladja*. Lorsque les habillements sont tout rouges, ou même couverts de riches broderies d'or ou d'argent, on ne peut rien voir de plus beau, et nos plus belles livrées disparaissent auprès de cet étalage de richesses. On raconte à ce sujet que du temps d'Ali-Pascha, il y avait de ses ayans ou officiers supérieurs qui étalaient un luxe étonnant en ce genre. Ainsi le père du Musselim, héréditaire actuel de Castoria, un très haut personnage sous ce visir, avait, dit-on, autour de sa personne deux cents domestiques tout chamarrés d'or, qui attendaient son lever, le servaient et l'accompagnaient.

Les gendarmes turcs ou *Kavas*, placés sur les grandes routes, et même ceux auprès des autorités inférieures, sont encore habillés à la turque ou à l'albanaise. Ils portent le *Potour*, le *Gouniatz* souvent de couleur brune noirâtre, à cordons bleus ou rouges et le fess ou le turban. Ils ont deux pistolets à la ceinture et un fusil albanais, ou en Bosnie une carabine. Lorsqu'ils sont à cheval, il arrive rarement dans la Haute-Albanie qu'ils aient en outre des pistolets d'arçon. Les *Kavas* des visirs et des grands paschas sont à l'européenne, en redingote bleue ou brune foncée, avec une ceinture de

---

(1) T. *Tjakmak*, s. *Ognilo*, v. *Sskepkreminea*, g. *Tzakmaki*.
(2) S. *Kremen*, a. *Onouz*, v. *Kreminea*.
(3) T. *Kav*, s. *Droud*, a. *Eschk*, v. *Jasske*, g. *Enausma*.
(4) T. *Ayna*, s. *Ogledalo*, a. *Paschkire*, v. *Oglinda*, g. *Kathepter*.

cuir noir, qui supporte de chaque côté de leur corps un pistolet.

On semble croire en Europe que le sultan a réformé tellement le costume turc, qu'à l'exception du chapeau, l'habillement européen est devenu à la mode; il n'en est point du tout ainsi: les musulmans et les chrétiens de la Turquie tiennent à juste titre trop à leurs beaux habillements, pour que leur monarque ait pu opérer en si peu de temps une pareille métamorphose, d'autant plus que la répugnance religieuse et mille circonstances accessoires s'y opposent. Feu le sultan n'a fait que simplifier beaucoup les habillements des dignitaires de sa cour et de ses employés. Il a diminué le luxe de leurs vêtements, fait adopter la coiffure du fess à tous ses employés militaires et civils, et même, depuis la fin de 1837, aux gens de loi ou *Oulemas*; enfin il a costumé ses troupes régulières à l'européenne. Mais à peine son fils est monté sur le trône, que les Oulemas ont posé, dit-on, les fess pour reprendre leur noble turban. De plus jusqu'ici, aucun musulman n'a pris de lui-même les habits européens, s'il n'y était pas forcé par quelque charge, et même les autorités turques se complaisent encore çà et là à se vêtir à la musulmane avec le turban, surtout lorsqu'ils sont renfermés dans leur harem; et même ils ne craignent pas de paraître ainsi de temps à autre dans leur divan. Quant aux chrétiens, il n'y a guère, même en Servie, que des Grecs ou des Zinzares qui aient adopté notre costume.

La réforme a pourtant pris assez racine pour avoir fait mettre de côté toutes ces hautes coiffures, portées jadis, et distinguées autant par leurs différentes grandeurs que par la forme du turban ou *Dulbend*. On ne les voit plus que représentées en pierre sur les tombeaux. Dans ce cas sont les *Kloubouks* ou grands bonnets militaires, les *Kovrdjak* ou énormes bonnets cylindriques des Bosniaques, les *Kalpak* autre espèce de bonnet, et les *Kaouks* ou grands bonnets-turbans ovoïdes rayés en vert et noir que portaient les Janissaires. Ce n'est que dans la Bosnie que nous avons aperçu encore quelques vieillards affublés de *Kaouks*.

Le *fess* est une coiffure grecque et albanaise, dont la calotte de drap rouge cramoisi est devenue un bonnet cylindrique, avec un long bouquet de soie bleue attaché au sommet. Les fess se fabriquent en Turquie, près de Scutari en Asie, et à l'étranger, comme à Vienne, en Autriche, et en France. Ce sont des morceaux de drap aussi épais que deux ou trois épaisseurs des nôtres, qui ont d'abord la forme d'un ovale ou d'un bonnet de nuit double. Ces pièces sont mises sur des formes, mouillées et battues jusqu'à ce qu'elles aient pris la forme des *fess*. Leur prix varie beaucoup, suivant la grandeur et surtout la qualité de leur couleur. Les moins chers coûtent 3 fr., mais il y en a qui vont à 5 et 6 fr., et les hauts *fess* des officiers du Nizam se paient jusqu'à 10 et 15 fr.

Les Albanais, les Grecs, la plupart des Serbes et Bulgares ne portent que des calottes rouges, tandis que les militaires et les gens aisés, parmi les Slaves, les Albanais et les Grecs, ont des fess plus ou moins élevés, dans lesquels on peut mettre même divers objets. Le fess serbe est assez bas, et aplati au sommet, tandis que celui des Albanais grecs, des Zingares et des Grecs est plus haut et un peu pointu, dans le genre des chapeaux tyroliens. Les fess des officiers turcs ont besoin d'être soutenus intérieurement par un cartonnage ou un feutre grossier. Il y en a surtout de deux hauteurs différentes, suivant les grades civils ou militaires. Il y a aussi une différence dans l'épaisseur plus ou moins grande du toupet de soie bleue, qui est tantôt simplement de la soie filée, tantôt du fil de soie. Les gens de qualité et les fashionables ont des toupets volumineux, étalés sur toute la partie postérieure du fess. Une singulière mode enfantine, est de laisser sous la soie le papier découpé que le marchand interpose pour empêcher que la couleur de la soie ne salisse le fess. On veut par là indiquer que son *fess* est neuf.

Le musulman et le chrétien ayant la tête rasée interposent entre la tête et le *fess* un bonnet de coton, et sous celui-ci le *Keleposch* ou bonnet de calicot blanc, orné d'un petit feston de soie. Ce dernier doit ressortir un peu sous le fess, ce qui

est assez burlesque. Il y a des Turcs, tels que les courriers, qui placent encore, entre leur *fess* et le bonnet, un plus petit *fess* ou une calotte albanaise, pour s'en coiffer dans les maisons. Musulmans et chrétiens ont l'usage d'entourer souvent le bas du *fess* avec un mouchoir de couleur jaune ou bleu foncé, violet ou noir, à mouches de teintes claires ou blanches. On lui donne le nom de *Djamia*, et il sert à enjoliver la coiffure, à la mieux faire tenir quand le vent souffle, et à paraître çà et là, aux yeux des vrais croyants, au moins disposés à revenir au turban, si le padischah le permettait.

Les musulmans albanais et bosniaques paraissent s'être le plus familiarisés avec le fess, dont l'innovation avait mis au moins les derniers presque en révolte. C'est du reste une coiffure peu gracieuse, incommode au soleil et par la pluie. En été on a la figure toute brûlée, quoi qu'on fasse, et quoiqu'on tâche de se préserver du soleil en couvrant son fess d'un mouchoir flottant, ou en se mettant sur le front des feuillages. Quelquefois aussi les chrétiens, non rasés surtout, ôtent alors leurs fess, et s'entourent simplement la tête d'un mouchoir de couleur ayant un bout flottant sur chaque tempe. Lorsqu'il pleut, ceux qui n'ont pas de manteau à capuchon reçoivent impitoyablement la pluie dans le cou, la poitrine et le dos, les habits n'ayant pas même nos collets. Mais ces gens sont tellement accoutumés à ce genre de tourment, qu'en été au moins, arrivant trempés, leurs chemises et leurs bottes pleines d'eau, ils ne se donnent pas même souvent la peine de se sécher au feu.

L'habillement des Turcs réformés consiste jusqu'ici en un gilet, un pantalon, une veste ronde de drap bleu, qui est remplacée chez les gens de qualité et les officiers supérieurs par une redingote de même couleur. Le pantalon (s. *Ploundre*) se porte sans bretelles et ne se tient que par une boucle; les bretelles et la cravate militaire ne sont le partage que de quelques officiers. Jusqu'ici aucun Turc n'a guère été vu en frac. La chaussure régulière, des militaires au moins, sont les demi-bottes ou les souliers européens; mais la plupart ont

encore des pantoufles, ou du moins hors du temps de service, et les bas ne sont pas encore regardés comme nécessaires. Si cette réforme était indispensable pour avoir des troupes de ligne régulières, ce costume est bien désagréable pour ceux qui le portent, parce que aucun des usages turcs n'y est adapté, et que même les tailleurs européens manquent en Turquie. Avec des pantalons il faut avoir non de bas divans, mais des chaises et des tables qui n'existent nulle part. S'accroupir, croiser les jambes, s'agenouiller, sont des positions qui détruisent promptement les vêtements européens. Habitués à s'accroupir, le dos rond des Ottomans fait un effet singulier dans nos habits et sous le fess. Il n'y a que les jeunes Turcs qui sont alors pincés tout-à-fait à la russe. Enfin la religion obligeant les musulmans à des ablutions fréquentes, ils sont fort gênés dans leurs manches étroites, leurs bas et leurs souliers.

Tous les Turcs, comme les habitants de la Turquie, portent des moustaches (1) qu'ils se colorent en noir et s'enduisent de diverses substances graisseuses ou résineuses et odoriférantes, du moins s'ils sont des gens aisés. D'une autre part, ils ne se laissent pas croître de favoris, ou cette espèce de toilette ne se voit que rarement parmi les Turcs réformés et élevés en grade, encore ce ne sont alors que de très courts favoris, comme ceux que portait, en 1837, le pascha *Usref* de Sophie. Il en est de cela comme des cheveux, que quelques Turcs se laissent croître, dit-on, à présent, tandis que, d'après les préceptes du Coran, la presque totalité se rase la tête et les favoris, ce qui serait regardé en Europe comme une punition. Ils ne conservent qu'une mèche de cheveux au haut de l'occiput (s. *Kika*). Cette mode puise son origine, dit-on, dans l'idée religieuse que la mèche est nécessaire pour que l'ange puisse les sortir du tombeau au jour du jugement dernier. L'usage ancien de se laisser croître la barbe est extrêmement diminué et n'est qu'une mode des gens âgés, des derviches et des

(1) T. *Beyer*, s. *Brk*, a. *Moustachir*, g. *Mystax*.

hadgis ou des personnes ayant fait le pèlerinage de la Mecque. La barbe est donc, en général, l'attribut de personnes qu'on doit respecter.

La manière dont on se fait raser (1) en Turquie est d'autant plus particulière, que maint café est en même temps le local du barbier (*Berber*), personnage presque aussi bavard et plus important que chez nous, puisque l'usage de se raser soi-même y est inconnu. Une de nos particularités européennes qui a excité partout le plus d'étonnement, c'était de nous voir faire nous-même notre toilette en public, ce qui arrivait fort souvent par suite du manque d'un local convenable.

L'individu qu'on rase met sa tête sur les genoux du barbier accroupi sur un divan, ou bien, si c'est à Belgrade, à Constantinople ou telle autre ville où on connaisse déjà nos usages, on se met sur une chaise. L'antique plat à barbe de laiton avec une vaste échancrure est adapté au col, et le savon n'est pas épargné, au risque d'en faire avaler au patient. Les rasoirs des Turcs sont, en général, à lames peu larges, mais les barbiers les manient vraiment merveilleusement. Pour laver la tête, on fait tomber de l'eau d'un grand réservoir ou entonnoir en fer-blanc, qui est pendu au plafond par des ficelles, et qui a à son extrémité une soupape en forme de robinet. Le barbier ne se contente pas de raser la tête, il la gratte aussi avec ses ongles pour la décrasser ou en faire tomber toute la peau sèche; il coupe les poils des narines et des oreilles. Il est aussi d'usage quelquefois de frotter le visage avec un morceau de peau de chèvre garnie de ses poils. L'opération terminée, la mèche des cheveux que les musulmans portent à la cime de la tête est ployée et couverte du bonnet et du fess (2).

Les Ottomans se font extirper avec le rasoir tous les poils du corps à l'exception de ceux sur la poitrine et les jambes;

(1) T. *Trachetmek*, s. *Brijati*, a. *Mogroue*, v. *Radou*, g. *Tzouraphizomai*.

(2) Comparez ce qu'en a dit M. Brayer, *Description de Constantinople*, vol. I, pag. 429.

ils se réservent eux-mêmes le soin de couper ceux des parties génitales. Il est censé plus convenable de se couper que de s'arracher les poils sous les aisselles. Une autre originalité des Orientaux, découlant du Coran, c'est de vouloir à toute force, pour paraître forts, avoir tous des cheveux noirs ; aussi, vieux comme jeunes, ceux qui ne les ont que d'un châtain trop clair se les teignent, de manière qu'il faut y regarder à deux fois avant de croire à la réalité de la couleur des barbes ou des moustaches.

Comme cure-dent, le musulman évite ceux tirés du règne animal; il emploie plutôt une épine. Au lieu de nos brosses, il se sert de brosse de chiendent ou d'un morceau de poil de chameau ou d'un mouchoir.

Le *clergé turc* n'a pas de costume particulier, à l'exception qu'ils portent des turbans vert-clair ; et les derviches en partie des chapeaux pointus de feutre gris. Les oulémas ont souvent des turbans blancs artistement cannelés, quelquefois entourés d'une mousseline blanche nouée sur le côté. Les cadis se distinguent par des turbans de cette espèce d'une ampleur majestueuse.

Le costume des *femmes musulmanes* se rapproche plus de celui des hommes que celui de nos dames. Elles portent sans distinction de longues chemises (*Kmre Guemlekji*), qui remontent jusqu'au bas du col et se ferment sur le sein; ces chemises sont quelquefois en soie (*Bouroundjouk-Gueumlik*) chez les gens riches, et, dans les harems, des chemises de gaze viennent flatter les sens émoussés de leurs propriétaires sans trop blesser la pudeur.

Toutes les femmes portent de longs et larges caleçons à la hongroise se serrant autour du corps par une coulisse. Par-dessus, viennent de vastes pantalons plissés, les *Schalvare*, qui remontent fort haut, et s'attachent, comme les caleçons, sur une petite veste de dessous, le *Jelek* ; leurs extrémités inférieures se serrent autour des jambes. Ces pantalons sont d'étoffes très diverses de coton ou de soie, et de teinte uniforme ou rayée. La soie est le partage des riches; mais les étoffes les

plus fashionables sont le velours (*Kadifé*) et le satin de Damas, le *Jamfess*, qui est lustré et fait du bruit quand on se remue. Un pantalon de satin rayé coûte de 500 à 1,000 piastres (125 à 250 francs).

Aucune femme, en Turquie, ne porte de corset; de manière que leur sein prend une forme pendante qui choquerait encore plus l'Européen nouvellement débarqué, si le reste du costume féminin n'était pas si séduisant; quelquefois ces seins deviennent si longs, qu'on voit des femmes slaves allaiter leurs enfants ou les portant sur le dos. Sur une camisole courte, ou *Phermene*, se met l'*Anteria*, ou veste de cotonnade, plus longue que celle des hommes et descendant jusque sur les cuisses; par-dessus vient quelquefois une robe ouverte, légère, flottante et sans bras. Ce vêtement, appelé *Kavade*, est en soie ou coton de couleur. La robe de dessus, qui se nomme *Pheredja*, est ouverte devant, à manches, et, suivant la saison, en calicot ou laine; elle est même remplacée en hiver par une pelisse. Un petit châle, le *Kouschak*, est attaché lâchement autour du corps, au-dessus des hanches, et à une extrémité pendant coquettement sur le devant du corps. Un turban, composé de châles plus ou moins précieux et artistement placés, leur couvre la tête, ou bien elles portent un petit fess avec une *Dyamia*. Leurs cheveux sont flottants ou divisés en plusieurs tresses (t. *Schive*, s. *Schireta*) qui tombent par derrière. Dans les jours de fêtes, certaines femmes riches portent sur la tête une parure en pierreries appelée *Iné*, épingle.

Elles ont, comme en Europe, divers mouchoirs (*Marama*) ou fichus, tels que des étoffes en gaze de couleur, imprimées en or, et d'autres étoffes avec de belles broderies en soie, en or ou argent, etc. Les mouchoirs de poche des femmes riches ont tous des broderies assez grossières aux coins.

Elles portent des voiles (1) plus ou moins longs, et commencent à se voiler dès l'âge de douze ans. Lorsqu'elles sor-

(1) T. *Yelken*, s. *Tchember*, a. *Pechtsee*, g. *Kaloumna*.

tent, elles ont un manteau nommé *Feredge* (s. *Pheredgia*), qui est sans bras et d'étoffe légère, à peu près comme nos dominos de carnaval; leur teinte est le plus souvent d'un vert sale ou d'épinard, mais les riches en ont aussi d'écarlate et d'autres couleurs. Leur tête et le col sont enveloppés dans un mouchoir blanc nommé *Jaschmak*, de manière à ne laisser voir le plus souvent que leurs yeux et une partie plus ou moins grande du nez. Il n'y a que les vieilles gens et les femmes de mauvaise vie dans les villes où on en tolère, qui découvrent assez leur visage pour qu'on voie leur nez et leur bouche. Dans un pays si chaud, le *Feredge* est en été un habillement fort commode pour les dames turques, car elles peuvent ainsi sortir vêtues très légèrement ou même presque en chemise.

Le costume des femmes musulmanes est extrêmement gracieux pour les personnes élancées; il relève admirablement la défectuosité des femmes maigres, mais il sied fort mal aux personnes grosses, et il n'en faut voir marcher aucune, toutes ayant la démarche lourde et chancelante des canards. En effet, quoique douées quelquefois de jolis pieds et sachant les apprécier, elles ne portent que des chaussures lâches. Leurs *Terlik* ne sont que des pantoufles jaunes garnies intérieurement de drap violet ou d'autres couleurs. Pour sortir, elles enfilent par dessus d'autres souliers-pantoufles les *Baboudjis*; ou même mettent d'abord des bottes (*Mest-Baboudji*) de peau jaune très flexible et enfilent par-dessus les souliers. La couleur jaune-serin est celle de leur chaussure; elle sert à les distinguer des chrétiennes grecques, des Arméniennes et des juives, qui, à l'exception des Européennes et des Serbes, en Servie, n'osent l'employer, et se servent les premières de chaussures noires, les secondes de chaussures violettes, et les troisièmes de bleues.

Comme toutes les femmes d'Orient, elles n'ont ni gants ni manchons, ou du moins les gants ne sont que le partage des très riches. D'une autre part, elles se couvrent de bijoux à leur manière et à l'excès : non contentes d'avoir des boucles d'oreilles (*Kupe*), des bracelets (*Bileisik*), des colliers (*Guerdan-*

lek) et des anneaux (1), elles ornent leur chevelure de fleurs, de perles et de bijoux, ou au moins de pièces de monnaie. Ces derniers servent généralement en Turquie à la place de bijouterie, et un collier de ducats turcs (*Iyirmilouk*) est un cadeau de noce de rigueur chez les gens riches. Des anneaux de prix se mettent aussi au pouce afin qu'on les aperçoive mieux.

Une énorme quantité de cosmétiques (t. *Dusgun*), de parfums et d'eau de rose (2) est consommée par toutes les dames de Turquie. Mahomet les recommande à ses sectateurs, et a eu surtout en vue l'aloès, l'ambre, le musc, le safran, l'eau de rose et les huiles de violette et de lis. Plus tard, la découverte faite aux Indes de l'huile de rose y a fait ajouter ce cosmétique. Dans tout ce pays, on parfume (s. *Okaditi*) quelquefois les chambres chez les gens aisés, surtout pour honorer la présence d'un hôte.

Les dames turques s'épilent tous les poils du corps au moyen de mélange de chaux et d'alun. Elles se parfument avec des huiles odoriférantes dans les bains qu'elles fréquentent beaucoup plus que nos dames, et où elles restent surtout plus long-temps, ce qui ramollit trop vite leur chair. Enfin elles ne se croient pas séduisantes, si elles ne se fardent pas (3), si elles ne se mettent pas du rouge (s. *Roumenisatise*) et du blanc (*Aklouk*, le *Belitisè* des Slaves) et même des mouches. Elles se peignent les sourcils en noir avec le *Rastouk* ou *Schischark*, substance verte qui devient noire quand on la brûle. Elles se teignent aussi les cheveux en noir avec une poudre nommée *Kna* en Bulgare, quand leur chevelure est blonde ou châtaine. Elles se blanchissent la peau pour quelques heures avec certains cosmétiques, ou la rougissent avec la poudre de l'*Iris florentina*, stimulant astringent du système vasculaire. Elles se colorent en rouge acajou avec l'henné (*Lavsonia inermis*) les

(1) T. *Yusuk*, s. *Presten*, a. *Ouvaze*, v. *Inelou*, g. *Daktylidi*.
(2) T. *Gulsou*, s. *Goulsa*, a. tosk *Trendaphyloui*, g. *Rodostagma*.
(3) T. *Dusgunlenmek*, s. *Okniti*.

ongles pour se rappeler les ailes qu'Eve perdit morceau par morceau à sa sortie du paradis, et dont il ne lui resta que les ongles. Aussi comme nos actrices, mainte dame turque, vue de loin, paraît fort belle, mais en approchant de trop près, le talisman tombe de la manière la plus mortifiante. Ces petits triomphes passagers sont chèrement achetés, car les femmes en deviennent bien plus vite laides et beaucoup plus ridées que les nôtres.

Les *Grecs* de la Thrace, des villes de la Thessalie et de la Macédoine, ainsi que les *Zinzares*, ont un costume qui se rapproche beaucoup de celui des Turcs, à part que les couleurs éclatantes, telles que le rouge et le jaune serin, leur sont interdites. Ils sont en culottes-potour noires, en gilet et veste noirs ou violet très foncé, un châle noir entoure leur ceinture, leur coiffure est un mouchoir noir tordu autour du fess rouge, et leurs pantoufles sont rouges ou noires. Les gens riches portent des Kalpaks ou bonnets noirs, assez élevés et plus larges en haut qu'en bas, ainsi que des *Schoubres* ou amples robes de chambre de drap bleu ou brunâtre noir qui se ferment sur le devant. Sur ce vêtement, on les voit revêtir quand il fait froid une veste ronde, garnie de fourrures, leur *Kesak-Kurk*. Un vêtement fort usité aussi par les commerçants grecs est une robe de chambre de dessous en cotonnade rayée ou d'*Alagias*, ou bien en bourre de soie et avec des bras très courts.

Malgré cette ressemblance avec le costume musulman, une comparaison minutieuse fait reconnaître aisément de notables différences. Ainsi les culottes des Grecs ne sont jamais si volumineuses que les *Schalvares* turcs, et ce ne sont que nos culottes assez larges, quelquefois plissées, et avec un appendice volumineux derrière, afin qu'on puisse aisément s'accroupir, croiser les jambes et se lever. Ces culottes sont très étroites sous le genou, se collent exactement à la jambe jusqu'à la cheville du pied et s'agrafrent dans le bas.

A Constantinople, et même çà et là dans des villes de l'intérieur de la Turquie, les Grecs sont obligés de porter sur le côté de leur fess une petite languette de drap noir nommée

Sia, ressemblant à un croissant, et nommée par dérision *Suluk*, sangsue.

D'une autre part, les paysans grecs de la Thessalie et de l'Epire portent le costume albanais, savoir : les Opankes, la calotte rouge, la chemise courte, les caleçons de toile, la Phoustanelle ou jupe de toile de coton plissée, les *Tosloukes* ou leurs *Chalzes* en toile, la veste à bras ayant de très grandes ouvertures, ou le *Jeleki* et la redingote jusqu'au genou, ou *Dolama* en drap noir ou blanc. Ils ont de plus une espèce de tunique en drap blanc, sans manches, et descendant jusqu'à mi-jambe ; c'est leur *Phlogota* (?), le *Foulkata* des Zinzares.

Ils se préservent du froid et de la pluie avec un manteau de drap blanc, brun ou noir, sans col, avec un capuchon, et couvert d'un côté de bouts pendants de laine symétriquement alignés. A l'ordinaire ces manteaux, nommés *Chlamis*, n'ont que des ouvertures pour passer les bras, et un petit morceau carré de drap sur chacune d'elles. Ils sont bordés de cordonnets faits en poils noirs de chèvre, et ferment sur la poitrine au moyen de boutons et de ganses aussi en crin noir. Il y a des bergers grecs qui ont des *abas* noirs en poils de chèvre, comme les Zinzares du Pinde.

Les Grecs albanais aisés se distinguent des paysans par des fess pointus, des *Tosloukes* de drap cramoisi, des *Jelehi* de drap écarlate, à cordonnets noirs ou broderies d'or et d'argent, des ceintures rouges serrant la taille, ainsi que par des Phoustanelles d'étoffe fine.

En Thessalie nous avons rencontré, comme une rareté, un ou deux chapeaux de paille véritable, tandis que les bateliers de Janina portent de grands chapeaux à la chinoise, qui sont faits en jonc. Il y a même dans ces environs des paysans au travail qui ont cette coiffure.

Les *femmes grecques* s'habillent à peu de chose près comme les Turques, leurs pantoufles sont seulement rouges. Sur leurs hauts et larges pantalons plissés, nommés *Braki*, elles n'ont pour sortir que des jupes très courtes et ornées de

broderies de diverses couleurs. Chez elles, elles déposent ces dernières, au moins en été. Elles portent aussi de longs *Dolamas* fort roides, bleus, bruns, rouges ou jaunes. La beauté de l'étoffe et les bordures brodées en soie indiquent la richesse de celle qui les porte. Dans le S.-O. de la Macédoine, comme à Chatista, il est encore de mode de porter des Dolamas de velours galonné, et garnis de petits morceaux d'étoffe représentant des objets, tels que des maisons, etc. Les jeunes filles ont les cheveux pendants, en nattes tressées (*Plegma*); mais les jeunes femmes portent de très petits *fess* rouges, avec ou sans toupet de soie bleue. Quelquefois ces derniers sont énormes et pendent sur le dos, comme c'est le cas en Albanie. Un liséré doré entoure souvent le fess, et la natte des cheveux tressés est tournée autour de la tête, de manière à n'en faire que les trois quarts du tour. Une monnaie d'or ou d'argent pend sur le côté de la natte où le fess est placé un peu obliquement et moins enfoncé. Ailleurs, de véritables breloques ou plusieurs petits paras pendillent à la chevelure.

Dans le S.-O. de la Macédoine, la tête des dames est entourée d'un bandeau de mousseline et d'une espèce de mitre qui est très longue et tombe sur les reins. En Thessalie et en Albanie, les Grecques ont des robes en cotonnade bleue, avec des robes de chambre de drap noir, sans bras, et ne se fermant pas; autour de la tête est un mouchoir blanc ou noir. Les riches ont des mantelets longs en soie rayée. Dans la Chalcide, elles portent une espèce de bonnet de carton recouvert d'un mouchoir blanc. Il y en a aussi qui ont des voiles.

Les Grecques s'épilent comme les Turques et se fardent de même; en Macédoine, des follicules d'or en forme de mouches se voient même çà et là sur leur figure. Les bijoux des Grecques sont les mêmes que ceux des Turques. On voit souvent aux bras des jeunes filles de gros bracelets (*Manili*) de verre bleu, des colliers (*Ormathia*) de verroterie (*Gmiza*) ou de perles de verre de couleur (*Djindjouva*); des bagues de cuivre jaune, nommées en slave *Bourma* ou plutôt *Medeniak*, ornent les doigts des femmes et des hommes grecs, comme

ceux des Slaves et des musulmans. Chez les hommes, ces bagues portent souvent des pierres gravées, qui servent de cachets, comme aux Turcs.

Si les Grecques montrent un goût exquis dans leurs broderies, elles sont loin d'égaler les Françaises pour leur toilette, et elles sont même en général mieux dans leur costume national qu'affublées à l'européenne. Dans la classe moyenne, du moins à Constantinople, rien de moins élégant que les vêtements francs sans corset et les souliers trop souvent en savate ; il n'y a que dans la classe riche où on pourrait quelquefois se croire en Europe, tant on a mis à contribution avec goût les marchandes de modes de Marseille.

Le *Bulgare* dans les villes s'habille à peu près comme le Grec ou comme le Serbe, suivant la contrée qu'il habite; mais le costume des paysans est national, et surtout celui des paysannes varie beaucoup d'un district à un autre. C'est le seul peuple de Turquie qui en partie ne porte pas de caleçons. Dans la Mœsie supérieure et la Macédoine, le Bulgare paysan est vêtu en drap grossier blanchâtre ou brunâtre, qu'il se fabrique lui-même et appelle *Soukno* ou *Aba*. La coupe du pantalon (*Tschakschire*) est presque celle de la culotte grecque, mais elle est sans plis et simplement un peu ample sur les côtés et se rapproche des nôtres. Il porte une veste de dessous nommée *Preslouk* sur laquelle vient se mettre une petite ceinture d'étoffe rouge ou blanche pour tenir mieux la culotte, et une jaquette ronde sans collet du même *Soukno* complète son costume. Ce n'est que les plus aisés parmi eux qui ont au lieu de cela des *Gouniatz* ornés de cordonnets. Une variété de ce vêtement est celui où les manches sont ouvertes sous l'épaule, de manière qu'en été on peut laisser flotter les manches et aller les bras couverts simplement de la chemise (*Koschoulia*).

Pour le mauvais temps, le Bulgare a encore un manteau de bure ou de *Soukno* épais, qui est quelquefois à capuchon. Il a aussi dans les montagnes des pelisses de mouton (*Kojou*). Son bonnet varie suivant les districts et les saisons : c'est

tantôt une calotte en laine de mouton brune ou noire (le *Scheubara*), tantôt un demi-turban fait avec un mouchoir blanc et nommé *Povezatscha*. Dans la Mœsie méridionale on voit aussi des bonnets de cuir avec la laine de mouton en dedans. Pour l'hiver, les Bulgares comme tous les Slaves ont des gants sans doigts, en peau ; ce sont leur *Roukavitza*.

La chaussure du Bulgare est composée de bas (*Tscharapa*) de laine, épais, très courts, blancs ou bruns ou de couleur bigarrée, et de sandales ou *Opanka* ; ces derniers sont une semelle de cuir de bœuf ou de Russie brun-rougeâtre un peu en forme de bateau ; les bords ont dix-sept trous sur le devant et vingt sur le derrière ; un trou sur chaque côté sépare vers le milieu du pied ces deux séries d'ouvertures. Ces trous servent à y passer des lanières (s. *Opouta*) du même cuir de 1/2 po. d'épaisseur, de manière à former avec les dix-sept trous sur le devant le pied de la sandale et d'attacher solidement, au moyen des autres, la chaussure au talon et à la cheville du pied. De plus, la première lanière du bout du pied est plus large que les autres, et a un petit prolongement dans lequel passent deux lanières venant du talon et qui se termine par cinq petits cordonnets de cuir. Cette chaussure, commune à tous les Slaves, les Albanais et les Grecs albanais, prend aisément la forme du pied, ne s'use pas pour cela si vite qu'on pourrait le croire, et est très bonne pour les montagnes vu sa légèreté. Une paire d'*Opankes* coûte de 17 sols à 1 fr. 75 c. Autour des pieds, on se met des morceaux de drap (*Obojak*) ou de peau de chèvre avec leur poil, afin qu'on ne soit pas blessé par la pression des lanières de cuir.

Le Bulgare n'a le droit du port d'armes qu'en voyage, et dans ce cas, il s'attache autour du corps, sur sa ceinture, une autre de cuir noir, le *Kajasa*, qui tient par une boucle, et a sur le côté gauche trois morceaux triangulaires de cuir avec trois ouvertures pour mettre deux pistolets et un coutelas ; un morceau de cuir de cette ceinture se rabat sur les armes lorsqu'il pleut. Ces ceintures, plus connues sous le nom de *Sila*, sont usitées dans toute la Turquie et sont plus ou moins

ornées ; les plus communes sont simplement noires ou brunes et coûtent 3 à 4 fr., mais il y en a en maroquin rouge orné de broderies en soie blanche ou en fil, et même d'autres garnies de coquillages, telles que des cyprées. On appelle *Moukadem-Pojas* celles qui sont brodées.

Un des plus jolis costumes est celui des Bulgares des environs de Sophie, qui ressemble tout-à-fait à celui des chevaliers du moyen-âge, des Templiers, etc. Sur une veste longue à bras et en drap blanc, et descendant jusqu'au-dessus du genou, se met une robe de chambre sans bras, ou *Zouboun*, de même étoffe, fermée derrière et avec une petite fente en bas de chaque côté pour pouvoir plus aisément marcher sans déchirer son vêtement. Cet habillement ne peut pas se fermer sur le devant et est toujours sans boutons ni agrafes. Une ceinture rouge tient un pantalon étroit blanc, et la chaussure est formée par des *Opankes* lorsqu'ils sont à pied, et des bas à revers et des bottes larges quand ils sont à cheval. L'habillement pour toutes les saisons est complété par un manteau de drap blanc à cordonnets rouges sur les coutures extérieures des bras, et une calotte de peau de mouton avec sa laine blanche, noire ou brune, ou bien un petit turban blanc.

Dans les montagnes de la Mœsie supérieure, on se dispense de la veste en été, et on a seulement alors la robe de chambre de drap sans bras, la culotte blanche, la ceinture rouge et une chemise de coton fermée au col et ornée de broderies rouges sur les coutures extérieures des bras assez amples, et sur la partie où nous mettons le jabot. Ces enjolivements (s. *Schoupljika*) sont l'ouvrage des femmes des Bulgares, qui savent presque toutes aussi tisser la toile. Les robes de chambre, les vestes et même les manteaux sont quelquefois ornés ; ainsi, par exemple, les fentes du bas des robes de chambre noires sont bordées de drap bleu ; etc.

A Castoria, à Vodena, en Macédoine, et en général dans les villes de ces contrées, le costume bulgare est le *Dolama*, ou robe de chambre sans bras, noire ou brune, bordée en drap rouge et avec deux entailles en bas, une chemise-camisole avec

des ornements bleus et violets, une culotte-*Potoure*, des Tos-louke (s. *Dokoljenice*) du même drap que la culotte. Lorsque cette guêtre ou Toslouke est de tricot, elle prend le nom de *Nasouvitze*. Une jarretière (*Podseva*) de couleur foncée tient ensemble la culotte et ce dernier vêtement. En général, la jarretière se termine d'un côté par une ganse et de l'autre par un bout de ruban étroit, qui se passe dans cette dernière et se noue.

Les pieds sont nus ou garnis de bas de laine bigarrés de jaune, rouge et brun, ou bien on met des bottes et des bas à revers. Les calottes sont blanches ou noires et en peau. Dans le Balkan oriental, comme à Kasan, la couleur noire ou brune du drap paraît plus à la mode que le blanc; les ceintures sont rouges ou blanches.

Les *femmes bulgares* ont, en Mœsie, une chemise plissée, fermant autour du col et ornée de broderies rouges, blanches ou noires, sur les coutures extérieures des bras, sur les épaules et au-dessus des seins; sur cette chemise, serrée sous la gorge, elles revêtent, pour les jours de fête et en hiver, une espèce de long mantelet en drap blanc et sans manches. Ce *Zouboun* se compose dans sa longueur de trois pièces, qui ont une telle roideur, que ce vêtement, au lieu d'être rond, a la forme d'une auge à angle aigu; ce mantelet ne se fermant pas sur le devant, est orné de franges et de broderies en clinquant ou paillettes d'or ou d'argent, surtout sur les épaules et autour du col. Quelques femmes ont un petit corsage.

Dans les villes, comme à Nisch, à Ochrida, etc., elles ont des jupes (*Souknja*, ou *Rekla*) de drap blanc; mais, dans la campagne, elles n'ont sur leur chemise que deux tabliers étroits nommés *Opregatscha*, un sur le devant et un sur le derrière. Dans les villes et dans la campagne, en Servie, on les appelle aussi *Ketzelia*, quoique ce nom désigne déjà un tablier ordinaire de nos dames. Le *Verta* paraît être un tablier particulier de paysan.

Les *Opregatschas* sont composés de cordonnets de laine de diverses couleurs, rouge, jaune, noir, blanc, brun, etc.

Ces cordonnets constituent sur le haut une pièce assez épaisse et dure, mais la plus grande partie du tablier n'est formée que de franges ou des mêmes cordonnets pendants et flottants. Leurs chaussures sont des Opankes et des bas épais de laine blanche ou bigarrée en rouge, jaune et brun. Enfin leurs cheveux sont lisses et tressés en arrière, et entremêlés quelquefois de rubans (*Oupletnik*), ou ornés plus souvent de quelques roses lorsque ce sont de jeunes filles. Les femmes mariées se distinguent de ces dernières en portant un mouchoir sur la tête, usage qu'on retrouve chez les Serbes.

On voit aussi attachées à la tête des femmes et dans les tresses des pièces de monnaie turques, des *demi-Jyirmilouk*, chez les riches, et des paras chez les pauvres. Des monnaies d'argent d'Autriche, et même des médailles romaines, y figurent aussi comme bijoux. A l'ordinaire, le nombre des pièces de monnaie sur la tête s'élève à deux, trois ou quatre.

Au lieu de boucles d'oreilles (s. *Obotzi*, ou *Mindjousche*) elles se pendent aussi des monnaies semblables, et au lieu de collier (*Ogrlitza*) des séries de paras, ou de demi-piastres ou de sequins. Cette mode est générale en Turquie, et mainte dame porte ainsi autour du col de jolies sommes de pièces d'or. Lorsque ces monnaies sont tenues bien propres, elles ne forment pas un vilain ornement. D'une autre part, cette mode exigeant qu'on troue la monnaie pour l'attacher, cela jette dans la circulation une prodigieuse quantité de zwanziger (85 c.) autrichiens et de ducats ayant un ou même deux trous. On a été obligé en Autriche de refuser de telles pièces dans toutes les administrations, et les banquiers sont sans cesse occupés de renvoyer en Turquie celles qui passent la frontière; car dans ce pays on les prend pour toute leur valeur, tandis qu'on perd dessus déjà en Syrmie, en Esclavonie, et même dans le milieu de la Servie.

Le *nec plus ultrà* de l'emploi des monnaies dans la toilette se trouve dans une sorte de capuchon, ou *Nanis*, des femmes Bulgares aisées de Nisch, de Scharkoë et de Sophie. Elles portent une espèce de bonnet qui se termine derrière en un mor-

ceau d'étoffe carrée noire, sur lequel sont cousues symétriquement plusieurs centaines de monnaies modernes et anciennes; maint antiquaire pourrait être tenté de leur enlever cette lourde armature. Dans le canton de Radomir et de Bresnik, les femmes ont sur le devant des cheveux lisses une espèce de petite corne en drap rouge, qui est d'un vilain effet et d'aucune utilité. Sur leur chemise blanche, flottent seulement les deux tabliers dont nous avons parlé, qui sont bleus ornés de rouge; des monnaies pendent à leurs longues tresses. Autour de Scharkoë et de Radomir, elles ont dans leurs cheveux une grande épingle (*Kolatschara*), se terminant avec une tête ronde ou ovoïde, en laiton ou en cuivre argenté; la grosseur de cette dernière surpasse celle des épingles semblables des Milanaises. Cette mode se retrouve aussi çà et là en Servie et en Bosnie.

Autour de Sophie, les chemises des femmes sont ornées de broderies rouges sur les coutures; leurs tabliers sont tenus par une espèce de ceinture qui ferme sur les côtés du ventre deux gros médaillons de cuivre ou de cuivre argenté (*Toke*); ces derniers sont ronds, bombés, quelquefois ornés d'ouvrages en relief, et ont 4 po. de diamètre. Les femmes ont des bracelets grossiers de cuivre autour des poignets; leurs deux tresses de cheveux se terminent par des rubans flottants, comme chez les Bernoises, et les femmes mariées portent le capuchon à appendice couvert de monnaies.

Si on s'avance à l'est du Balkan, on trouve que les tabliers flottants des femmes slaves du reste de la Turquie se changent bientôt et petit à petit en jupon complet, ou *soukman*, nom qu'on donne aussi, en Servie et en Bulgarie, à une redingote sans bras de femme. Ainsi, à Isvor et Sopot, à l'E. de Lovdscha, la jupe est comme celle de nos femmes, mais ouverte sur le devant et plus courte, et sur cette ouverture est un tablier; la jupe est brune-rougeornée en blanc. C'est un costume assez élégant. Plus loin, entre Selvi et Gabrova, le jupon, en drap bleu, est complet et bien fait. La tête est encapuchonnée dans un mouchoir blanc, de manière à former une coiffure élevée

à la manière des Cauchoises; des broderies rouges ornent le mouchoir et la jupe dans certaines parties. C'est encore un joli costume, surtout pour les belles femmes. A Razgrad, on revoit de nouveau, au moins en été, simplement la chemise et deux tabliers blancs. A Ochrida, les Bulgares ne portent qu'un tablier rouge sur une jupe complète. Bref, un dessinateur pourrait trouver, dans presque chaque district du Balkan, d'autres costumes à figurer, et il en est de même en Albanie et Bosnie.

Les *Serbes* de la Servie ont différents costumes, qui se rapprochent beaucoup de ceux des Bulgares, surtout dans la partie S.-E. de cette principauté. Ils portent en général les cheveux flottants ou courts et souvent tressés, et alors sous le bonnet. Ils ne se font raser la tête comme les Turcs que sur la frontière de la Bosnie et de l'Albanie. Les paysans sont en général habillés en drap blanc à la Bulgare, ou en été simplement en pantalons ou caleçons de toile (*Gatie*), descendant jusqu'au cou-de-pied, et en gilet jaunâtre de drap, ou par-dessus avec une jaquette ronde, à manches en drap brun-noirâtre ou noir. En été on va beaucoup pieds nus, et les *Opankes* sont réservés pour les courses. Dans cette saison, nombre de paysans serbes laissent pendre leurs longues chemises à la valaque par-dessus leurs caleçons. Dans la Servie occidentale, on remarque que les bras des chemises des paysans sont serrés entre le coude et le poignet, tandis que le reste des manches est fort large.

Dans le S.-O. de la Servie et certaines montagnes de l'ancienne Rascie, les paysans ont, comme les montagnards suisses et les Tyroliens, des caleçons courts, larges et non attachés autour du genou, afin qu'ils puissent aisément gravir les montagnes. Ce sont les *Petengatie* ou *Kalavre* des Serbes. Dans cette même partie de la Servie, comme parmi les Serbes des Paschaliks de Novibazar et de Pristina, les paysans ont adopté en partie le *Phistan* ou la jupe courte albanaise, qui rappelle le *Kilt* des Celtes et la jupe des soldats romains.

Le *Phistan* consiste en une vaste jupe de toile ou de calicot blanc plus ou moins fin, qui est composé de 122 morceaux

étroits, coupés en biais, et plus larges en bas qu'en haut. Les coutures sont faites avec du fil de coton et d'une manière particulière, chaque partie de la couture étant repassée dans la précédente. Le bas des Phistans élégants est orné d'un petit feston étroit et à jour en soie grise jaunâtre. La longueur des Phistans est environ 2 p. ou telle qu'ils dépassent le genou et cachent les caleçons. Ils se serrent autour des hanches au moyen d'une coulisse, et ceux qui sont grossiers ont des plis plus larges et en moindre quantité que les fins. Janina est réputé le lieu où on fabrique les meilleurs Phistans, et où ils sont au plus bas prix. Un *Phistan* de moyenne qualité coûte 45 piastres (environ 11 fr.).

Si dans les districts occidentaux de la Servie le costume albanais se mélange au serbe, par contre dans le S.-E. de cette principauté, dans la vallée de la grande Morava, le canton de Resava, on rencontre des paysans avec d'énormes bonnets (*Kapa, Kapitza* ou *Schoubara*) légèrement pointus, dans la confection desquels entre toute une peau de mouton ou de bouc. La laine blanche ou noire est en dehors, et leur forme conique rappelle tout-à-fait celle des *Cowls* de certains *Highlanders* écossais. Il paraîtrait que cette espèce de bonnet est aussi en usage chez les Bulgares pour l'hiver. Ces bonnets noirs ont fait donner le nom de *Tzrno-Kapatz* aux habitants en-deçà de la Morava, entre Pojarevatz et Jagodin.

Dans cette saison, et par la pluie, les Serbes ont aussi des manteaux ou *Gouniatz* bruns-noirs, à manches et ornements de cordonnets, ou bien des pelisses de peau de mouton, qu'ils portent les poils en dedans. Ce vêtement est bordé en peau de la même couleur. Leurs *Tschakschires* de drap blanc sont assez souvent ornés de cordonnets noirs ou bleu foncé, qui sont placés en biais sur le devant de la jambe, et décrivent un angle sur chaque genou. Quelques Serbes, dans les bourgs, ont des culottes rouges, avec des cordonnets bleus placés sur le derrière du mollet, sur le devant du genou, et en biais sur les cuisses.

Les gens plus aisés ont le costume des citadins bulgares,

en Macédoine, c'est-à-dire le *Dolama* et la culotte-*Potour*, car les *Dokoljenitzes* ou *Tosloukes* ne sont pas en usage en Servie. Quelquefois des boutons d'argent ornent le bas des *Potours* qui s'agrafent; cet ornement se voit dans le S.-O. de la Servie, près de la Bosnie. Les robes de chambre sans bras des Bulgares sont remplacées par un *Chourschê* ou jaquette ronde brune, à cordonnets rouges et bleus sur les coutures des bras et du dos. Rarement des fourrures garnissent des chourschés d'une couleur rouge de tuile. Dans les villes on voit aussi, en été comme en hiver, assez de gens portant à la place du *Chourschê* un *Schoubré* ou une vaste robe de chambre en drap, le plus souvent bleue, à manches, et quelquefois bordée de fourrures. De véritables manteaux tout garnis de fourrures ne sont que le partage des riches en hiver, tandis qu'en été on voit les gens aisés remplacer le drap des *Schoubrés* par des étoffes en soie de couleur verte ou autre.

On voit aussi en Servie, dans la classe au-dessus des paysans, beaucoup d'hommes vêtus de *Jelek* ou gilets de dessous en cotonnade, et ornés sur la poitrine de boutons en soie et de cordonnets. Ils se mettent sous la culotte, et par-dessus vient une ceinture (*Pojas*), composée à peu près, comme chez les Turcs, d'un châle bleu, rouge ou vert, et rarement jaune chez les gens riches. Pour les pauvres gens, des bandelettes de drap rouge prennent la place du châle. Si pour le paysan la chaussure est formée par les Opankes, les citadins ont des pantoufles turques rouges ou jaunes, ainsi que des souliers ou des bottes turques ou allemandes, près du Danube.

Leur coiffure est une calotte de peau à la bulgare ou de drap rouge pour les paysans, et pour les autres des fess bas ou des casquettes (*Kaschket*) très plates à l'allemande, et avec un abat-jour. Cette dernière coiffure paraît encore plus ridicule que le fess, à côté de l'habillement turc, et sert à distinguer le Serbe du Bosniaque musulman, dont les vêtements sont si semblables, qu'on les confondrait sans cela. Le turban même n'est pas une marque distinctive du mahométan, car dans l'O. et le S.-O. de la Servie il y a encore bon nombre

de Serbes, dans les bourgs, qui portent un turban complet autour de leur calotte rouge. Ces turbans sont généralement bleus et blancs, ou bleus à fleurs blanches. Dans l'ancienne Ratzie ou les paschaliks de Novibazar et de Pristina, on voit aussi quelquefois un mouchoir blanc en faux turban à la bulgare.

Quant au costume des employés du prince Milosch, ses Tatares ont le costume des courriers turcs, et sont en bleu foncé avec des broderies rouges et en argent ou en or. Les postillons pour les lettres ont le petit cor de chasse comme en Allemagne. Les capitaines, ou *Knes* de communes et de districts, ont un bel habillement turco-serbe écarlate, savoir : un gilet, de larges *Potour*, un *Chourschê* élégant, une ceinture, des bottes, des bas à revers, auxquels vient s'ajouter une casquette à l'allemande à galon argenté ou doré. Le *chourschê* est quelquefois bleu chez les capitaines de commune, dont quelques uns, vers la Bosnie, portent aussi le *dolama*. Les colonels sont tantôt en vêtements semblables avec de beaux châles quelquefois jaunes à la ceinture, tantôt à l'européenne, en bleu très foncé, avec une redingote à revers rouge ou violet et des bottes. Les fonctionnaires civils sont aussi en uniforme semblable avec des revers en violet foncé et la casquette au pourtour argenté. Quelquefois ces redingotes sont garnies sur la poitrine de cordonnets noirs ou bleus à la hussarde. Le trésorier du prince avait une redingote bleue ornée de quelques petites étoiles d'or.

La troupe de ligne est habillée en gris, à jaquette ronde et à schakos ; les houlans sont de même en bleu à revers d'un rouge écarlate et ont des schakos. Les officiers ont des uniformes bleus ou en vert foncé. La milice n'a pas de costume, et leurs petits chefs ou *Boloubaschi* des postes sur la frontière, sont habillés à la serbe avec le turban ou le fess. Le prince lui-même est toujours en redingote bleue ou vert foncé, et le prince Milosch se coiffait d'un bonnet, ou *Kalpak* hongrois, garni de fourrures brunes en dehors, comme celui des nobles hongrois. Il ne portait que dans les grandes occasions ses or-

dres du sultan, de Russie, d'Autriche et de Grèce. Ses enfants étoient en général en vert, et l'entourage de ces princes présente un singulier mélange de costumes serbes, demi-européens et complètement européens, c'est-à-dire avec des chapeaux, au moins en été. Dans cette saison, nous avons vu même le prince Milosch se vêtir, dans une course de montagne, d'une simple jaquette ronde de nanquinet et d'un bas chapeau à larges bords comme les Auvergnats.

Quoique le prince Milosch, sa famille, ses officiers et ses soldats soient habillés à l'européenne, les Serbes conservent leurs vêtements nationaux; tout au plus si dans les villes ils ont remplacé quelquefois le fess par la casquette allemande, voulant indiquer ainsi qu'ils ne sont plus sujets du sultan. Leur costume est trop beau pour l'échanger contre nos mesquins vêtements, pour la confection desquels ils manque d'ailleurs des tailleurs, et pour l'usage convenable desquels l'intérieur des maisons n'est pas disposé. D'ailleurs, la conservation de leurs habits est une protestation tacite contre tout projet de les joindre à un empire étranger quelconque. Cette idée de nationalité et de costume national est enracinée bien profondément, puisque tous les capitaines sont encore en bel uniforme turc et n'ont remplacé que le turban par la casquette. On ne voit en costume européen que des Serbes hongrois et des Allemands, et le peuple les comprend tous avec mépris sous le nom de *Schvab*, c'est-à-dire habitant de la Souabe, nom emprunté aux Hongrois, qui, jaloux des colons allemands de ce pays, l'ont imposé en général aux Germains.

Les *femmes* des paysans serbes ont rarement des jupes du même drap blanc que les habits de leurs maris; le plus souvent elles n'ont, comme les Bulgares, qu'un tablier de franges devant et derrière, qui est tenu, dans la Servie méridionale, par une ceinture à agrafes garnie d'écussons volumineux de cuivre jaune ou argenté. Pour le froid, elles ont des jaquettes à manches en drap surtout brun. Des cordonnets de laine rouge ou bleue les ornent quelquefois, et leurs longues chemises sont aussi enjolivées de broderies noires, blanches, rouges ou

bleues. Sur ces dernières, lorsqu'elles ne travaillent pas ou qu'il fait froid, elles enfilent la même robe de chambre sans bras et en drap blanc que les Bulgares. Leur chaussure sont aussi les *Opankes* et les bas courts de laine. Chez les jeunes filles, deux ou trois roses ou d'autres fleurs, tels que du *Gnaphalium arenarium*, des immortelles, etc., ornent leurs cheveux lisses et retombant en deux tresses (s. *Pletenitze*) par derrière. Des couronnes de fleurs ne se portent que dans certaines fêtes. Les femmes mariées, au contraire, se couvrent disgracieusement la tête en partie avec un mouchoir bleu foncé ou blanc. Dans le district de Schoumadia, elles portent un coiffure nommée *Kondja*.

Une des plus singulières coiffures slaves est le *Tarposch* (1), que portent les femmes dans le Jadar et la Radjevina. C'est une espèce de bonnet extrêmement large et rond qui ne se met pas sur la tête, mais tout droit derrière la tête, de manière que les femmes sont obligées de le tenir avec la main quand il fait du vent, ou de se baisser en entrant quelque part. Le *Tarposch* est attaché au cou par un ruban couvert de monnaies, et est composé de ceps de vigne tressés sur lesquels est un grand bonnet de drap rouge qui est caché sous un mouchoir appelé *Schamia*. Sur ce dernier est cousu un mouchoir blanc orné sur le devant de paras turcs, d'épingles dont la tête oscille, de morceaux de miroir, de plumes et de fleurs artificielles, telles que des roses et du *Gnaphalium arenarium*. Quelques femmes portent, au lieu de paras, d'autres monnaies, et les jeunes entourent quelquefois tout le *Tarposch* d'une couronne de fleurs. Sur le derrière pend sur les épaules un bout de cette coiffure qui est garnie de paras ou de monnaies et qui s'appelle *Pero*, d'après M. Vouk.

Les grands *Tarposch* paraissent hors de mode, mais les petits se voient encore dans les pays entre Schabatz et Valievo.

---

(1) D'après M. de Hammer, ce nom serait une corruption du mot perse *Serpousch*, et se donnait aux anciens bonnets cylindriques des Bostandjis.

Au-dessus de cheveux lisses et divisés également sur le front est placé un petit *Tarposch*, c'est-à-dire un diadème en carton recouvert de mousseline blanche et bordé de velours noir. Il est attaché sous le menton par deux rubans noirs qui sont fixés par deux épingles au diadème. Le devant de ce petit casque est orné d'un liseré de drap rouge, de galons d'or et de deux rangées de petits coquillages de mer ainsi que de monnaies turques et d'oripeaux (*Varak*), tandis que sur les deux côtés il y a des épingles, des houppes de cordonnets et des monnaies pendantes. Sur un côté pend un gland d'or de six pouces dont la tête est formée de grosses perles métalliques bosselées et de petites coquilles. Ce gland est placé à la réunion du diadème et du voile de mousseline, qui, attaché au diadème, pend sur les épaules, le dos et la poitrine. Dans le pays de cette coiffure, les ceintures des femmes, en laine de couleur, sont tenues par une énorme agrafe triangulaire en laiton ou cuivre argenté.

Les femmes serbes aisées et des villes n'ont pas encore l'usage des corsets; elles portent des jupes et des robes de diverses étoffes, par-dessus lesquelles elles mettent des espèces de douillettes ouvertes avec ou sans manches, leur *Chourtsché*, qui sont quelquefois en étoffe de soie et garnies de fourrures. En hiver toutes portent de courtes pelisses, descendant jusqu'aux hanches et couvertes en étoffe de coton ou de soie. Ces *Skourteljka* ou *Skourtega*, appelées aussi *Zouboun* en Hongrie, quand elles sont d'étoffe grossière, sont une mode qui n'est point si disgracieuse qu'on le penserait. Les moins fortunées se contentent de pelisses de mouton, comme les Slovaques et les Hongroises.

Les robes des Serbes ou *Phoustagn* sont faites d'étoffes ou même de châles. On a besoin de deux châles anglais de moyenne grandeur pour une robe. Ces robes ne sont ouvertes que derrière le corsage, et cette ouverture se ferme au moyen de ganses et de boutons ronds ou pointus de soie. Elles sont ornées de cordonnets à cette place, autour du cou et sur le pourtour de deux poches latérales. Les bras sont étroits et se

terminent par une grande fente à trois languettes. D'un côté de cette ouverture sont des ganses, et de l'autre des boutons de soie.

La coiffure, fort coquette, consiste le plus souvent en une petite calotte rouge au-dessus de laquelle tourne la tresse de cheveux ornée d'une ou de deux pièces d'or. Quelquefois leur fess supporte une plaque brodée en argent ou en or; c'est le *Tepéiouk* des Turcs et des Slaves, c'est-à-dire l'ornement du sommet. D'autres ont autour de la tête une étoffe blanche (*Schamia*) avec un bout pendant orné, et nommé *Poubrudnik*. Quelques unes plus distinguées ont des toquets en fourrure brune avec des glands d'or.

Les jeunes filles ont les cheveux découverts et tressés avec des fleurs. Leurs bijoux sont, comme ceux des Turques et des Grecques, de la verroterie (*Gniiza*), des grenats et des pièces de monnaie. Trois rangées de ducats turcs ou étrangers avec une plus grosse pièce au milieu forment le collier des plus riches. La véritable bijouterie ne se trouve que parmi quelques femmes d'employés riches. La chaussure des dames serbes est surtout turque, mais elles paraissent moins faire usage de bottes.

Le costume serbe est trop avantageux pour cacher les difformités du corps, et l'esprit national trop prédominant pour qu'aucune dame serbe ait adopté entièrement le costume européen. Toutes ont des caleçons, toutes laissent pendre leur gorge faute de corset, et surtout aucune ne s'est avisée encore de porter les chapeaux de nos dames; aussi aucune marchande de modes n'est établie en Servie, et les dames européennes sont obligées de s'approvisionner à Semlin ou à Pest. Dans la famille princière, l'épouse de Milosch n'a pas quitté le costume du pays, et il n'y a que ses filles mariées en Hongrie et la fille cadette de son frère Jephrem qui l'aient modifié.

Les *Bosniaques* sont habillés comme des Serbes, à l'exception que les musulmans ont la plupart le turban, laissent le fess à leurs enfants et ont des pistolets, ainsi que quelquefois un andschar dans un fourreau (bosn. *Kin*). Les Bosniaques portent sur leur longue chemise turque la culotte-potour, qui

est souvent rouge-tuile et serrée autour de la jambe avec une jarretière. Des boutons d'argent sont placés fréquemment comme ornement le long de la couture et l'ouverture du bas des jambes. Comme les Serbes, ils ont une veste et le *Dolama* ou la robe de chambre rouge ou verte à fentes sur les côtés ou bien une veste d'une de ces couleurs à bras courts, garnie de fourrures. S'ils ont des culottes rouges, ils portent des vestes d'un vert foncé, ou *vice versâ*. Bon nombre emploient le *Tschermisk-Jaubé* sans pli en drap bleu vert foncé ou rouge. Dans la Bosnie méridionale, on aperçoit assez de jaquettes en drap sans manches ou *Tschenkeni-Gounie*.

A Goudnie, sur les frontières de l'Albanie, les habitants ont des culottes turques de drap blanc, des *Tostoukes* du même drap, garnies de bandelettes bleues sur le mollet, en forme de cône renversé avec trois bandes horizontales en travers. Leurs bas courts de laine sont blancs, à raies rouges; ils ont des sandales, des calottes rouges et des *Gouniatz* bruns avec des cordonnets bleus autour du cou et sous les bras. Dans ce pays, appartenant déjà à l'Albanie ou l'Herzegovine, les *Dukoljenitzes* sont déjà en usage, et se portent surtout de drap cramoisi ou rouge tuile avec deux ou trois petites bandes noires au pourtour du bas, et une bande de même couleur en biais sur toute la longueur. D'autres fois à ces bandes noires viennent se joindre deux bandes en biais derrière, et trois bandes sur le milieu du mollet et ne faisant que la moitié du tour. Une jarretière noire tient le *Tostouke* à la culotte.

Les turbans des Bosniaques sont très souvent des châles de couleur rouge-tuile ou cramoisi, que les chrétiens portent aussi; mais les citadins en ont comme les Turcs. Leur chaussure est, dans la campagne, les *Opankes*, les bottes turques, et en ville les *Paboudgi* et *Jemini* des Ottomans, qui portent le nom de *Firales* quand ils sont rouges.

Les Bosniaques chrétiens n'ont en été qu'une culotte de drap blanche ou brune, et un mauvais *Gouniatz* brun. A leur ceinture pend assez fréquemment un briquet, et en voyage une petite écuelle en cuivre étamé pour boire.

Les *femmes, en Bosnie*, ont des costumes très divers, suivant les districts. Sur les bords de la Save, les chrétiennes portent la longue chemise plissée sur le sein, et les deux tabliers des paysannes serbes, en leur donnant le nom de *Pregatscha*. Ailleurs elles ont des jupes, et les femmes aisées ont des camisoles ou vestes courtes, blanches, ornées sur le côté de bouquets de fleurs brodés. Comme le climat est froid, les jaquettes en drap à la hongroise ou les pelisses descendant jusqu'au ventre sont en usage en hiver, et quelquefois garnies de gros boutons d'argent.

Dans le midi de la Bosnie, vers Taschlitza, leurs jupes sont quelquefois réduites à une espèce de *Kilt* en drap blanc, orné de jolies broderies vertes en coton, et représentant des fleurs. Elles ont çà et là des ceintures (*pojas*) composées de pièces carrées ou rondes de laiton. Leurs tresses de cheveux entourent la tête et sont ornées d'une fleur sur le côté, en même temps qu'un mouchoir de couleur, à fleurs imprimées, retombe sur le derrière. Ce costume ne manque pas de cette grâce qu'on retrouve dans les femmes du Koukischberg, dans l'Oberland bernois. Un ornement de bien des femmes bosniaques et serbes est un couteau fermé (*Britva*), pendu à la ceinture, et quelquefois orné de nacre de perle. Les chansons nationales attestent qu'on y tient beaucoup. Çà et là, comme aussi en Servie, elles mettent dans les cheveux de grandes épingles à grosses têtes, dans le genre de celles usitées par les Bulgares. Ce sont leur *Kolaschara*, ou épingle à tête semblable à une galette ronde.

Dans la *Croatie turque*, les paysans un peu aisés ont de longues jaquettes rondes de drap bleu, ornées à la hussarde sur le devant de cordonnets (s. *Schemscheta*), et de gros boutons argentés ou d'argent. Le fess y est remplacé généralement par un bonnet de drap rouge, dont le haut pend de côté, et dont le bas a une bordure noire. Les paysans en été sont surtout habillés simplement en toile, et les femmes sont vêtues à la serbe, à l'exception que leur tablier est un tablier véritable, sans franges. Elles ont aussi des camisoles brodées.

En *Herzegovine*, le paysan n'a en été qu'une veste brune de drap, des culottes brunes, une petite ceinture rouge, et un châle rouge autour de la tête. En place de manteau il porte un morceau de drap épais, brun ou noir, appelé *Strouka*, qui lui sert contre la pluie et pour se couvrir pendant la nuit. Dans les montagnes de ce pays, comme dans le Montenegro et certains points de la Croatie subalpine, les paysans portent des culottes assez larges et ouvertes autour du genou. Ce sont les *Pelen-Gatje*, nommées ainsi de *Pelena*, les langes des enfants, parce que ces culottes sont faites d'une espèce de drap-flanelle.

En général, les Herzegoviniens, et surtout les mahométans, paraissent mieux fournis d'armes que les Bosniaques. Chacun a ses pistolets et son fusil si exactement, qu'en entrant dans une maison, on peut savoir tout de suite le nombre des hommes de la famille par celui des fusils pendus à la muraille. On en compte ainsi souvent dix à vingt. Vers les frontières, ils sortent même avec leurs fusils, tandis que les Bosniaques se contentent de les tenir chez eux. De plus, les fusils, en Bosnie, sont plus souvent des fusils ordinaires et des carabines (*Kaval* ou *Prangia*) que des fusils albanais, comme dans l'Herzegovine.

Les *femmes* sont habillées comme en Bosnie et Servie, et ont souvent de larges ceintures composées de morceaux de cuivre jaune. Comme toutes les femmes slaves, les Valaques et les Zingares, elles ont l'habitude de porter leurs enfants sur le dos, et même quelquefois dans de petits berceaux de bois qu'elles ne font que tourner en avant pour donner à téter à leurs nourrissons. Avec ce fardeau, ou sans lui, elles savent encore filer tout en marchant. Le fuseau de chanvre (1) est attaché sur leur côté droit, et elles tiennent la quenouille (2) levée avec la main gauche.

---

(1) T. *Ilik*, s. *Balantilch* (?) a. *Mpost*, v. *Fousou*, g. *Adrakti*.

(2) T. *Réuké*, s. *Prestitza* ou *Baschlouk*, a. *Phourke*, et avec du chanvre *Skouli* ou *Phkolle*, v. *Fourka*, g. *Elakata*.

Les *Monténégrins* portent une redingote à bras étroits, fermée derrière et descendant jusqu'au genou, et ne pouvant se fermer parce qu'elle est trop étroite. Cet habillement (*Dolgatschko-Gounjatz*) est en drap blanc grossier qu'ils se fabriquent eux-mêmes; leurs culottes, assez larges, ressemblent, comme celles des Serbes, jusqu'autour du genou; et sont faites de la même étoffe blanchâtre et semblable à de la flanelle épaisse. Sur les frontières de la Dalmatie, on remplace le drap par du *Rascha*, ou demi-drap bleu fait à Raguse. Depuis le genou jusqu'à la cheville du pied, leurs jambes sont couvertes par des *Dokoljenitze*, de la couleur de la redingote et non de la culotte. Leurs chaussures consistent, comme celles des Serbes, en bas de laines blancs qui remontent à peine sur les *Dokoljenizte*, et en *Opankes*, dont la semelle est en peau de bœuf et les lanières en cuir de mouton ou de chèvre.

La tête se couvre d'une calotte rouge, dont la moitié est retournée et garnie, quand elle est neuve, de taffetas ou de canevas noir, avec une échancrure de chaque côté. Ce bonnet particulier paraît avoir été en usage dans toute l'Albanie pendant le XV[e] siècle; car Scanderbeg et ses sujets sont représentés avec cette coiffure. Entre le pli ainsi formé de ce bonnet, nommé *Kariklia*, de *Karika*, qui signifie anneau de fusil, on met de l'argent et d'autres petits objets, et en temps de guerre des cartouches. Autour de la calotte, beaucoup d'hommes portent des mouchoirs de couleur, et, comme chez les Turcs et les Grecs, ces mouchoirs sont en soie chez les riches.

Les chemises ne sont pas en usage partout; beaucoup n'en ont point, et ceux qui en ont n'en possèdent qu'une, de manière qu'il faut s'en passer quand on la lave. Un grand nombre d'hommes portent sous la redingote une veste de drap (*Djemadan*), qui est presque toujours rouge et dont les deux côtés se croisent. Sur la redingote, les gens aisés ont une petite jaquette ronde de drap rouge ou vert sans bras et qui ne peut se fermer. La veste et la jaquette sont à l'ordinaire de drap fin, et souvent ornées de bordures et de cordonnets dorés; de plus, la jaquette a souvent des boutons et des boucles argentés

ou dorés. Les personnes riches ont encore pour l'hiver des *Gounnatz* courts, ou de longues vestes qui se croisent et sont à fourrures.

Sur la redingote, on porte presque généralement une écharpe d'étoffe rouge (*Pojàs*), et sur cette dernière une ceinture en cuir pour y mettre un pistolet et un *Andschar*, ou coutelas. A cette écharpe, ou plus communément à une lanière de cuir particulière, pendent d'un côté deux petites gibernes (*Fischeklouk*) garnies intérieurement en étain. L'une est pour les cartouches, la poudre (1), les balles (2) et la grenaille (3) ; l'autre, placée très près, est plus petite et sert à mettre de l'argent, un briquet, de l'amadou et d'autres objets. Le briquet est fait de manière à servir en même temps de tournevis et de broche pour nettoyer la lumière des armes à feu. De plus, le Monténégrin a encore une petite boîte semblable avec de l'huile (le *Mastilza*) pour graisser les armes. Quelquefois cette dernière est aussi attachée à la lanière de cuir ; alors elle se trouve placée latéralement sur le dos. Les ceintures à gibernes s'appellent *Sila*, ou en slave *Pripàsnitze*.

Le Monténégrin ne sort jamais sans son *Strouka*, ou morceau de couverture grossière grisâtre, dont il se sert en guise de châle, et qui remplace pour lui le *Plaid* des bergers écossais ; il le porte sur une épaule quand il fait beau, et il s'en garantit, lui et ses armes, autant qu'il peut quand il pleut, tandis que la nuit il s'en couvre. Hiver et été, leur cou est nu et non couvert, et la poitrine est même exposée à l'air chez ceux qui n'ont pas de vestes. Il arrive même qu'on voit à nu une partie de leur ventre, quand, n'ayant pas de ceinture d'étoffe, ils mettent simplement les pistolets et le couteau dans la courroie des gibernes. Ils ne se rasent que la moitié de la chevelure, les favoris et la barbe ; mais ils ne se font faire cette opération qu'à certaines époques, avant une grande fête, et chacun rase

(1) T., s., a. *Barout*, v. *Praphou*, g. *Myarouti*.
(2) T. *Top*, s. *Pourak*, a. *Top*, g. *Palla*.
(3) T., s., a. *Satschma*, v. *Alicou*, g. *Stätzimadia*.

son voisin par complaisance. En général, les Monténégrins, sont loin de viser à être beaux, car ils penseraient se rendre ainsi méprisables.

Le Monténégrin n'a d'autre ambition de toilette que d'avoir de bonnes et belles armes. Il ne sort jamais sans son pistolet albanais, son coutelas et le très long fusil des Albanais. On trouve dans ce pays de beaux fusils damassés avec des ornements en argent, des pistolets artistement plaqués en argent, et appelés *Ledenitze* (tuyau de glace), ainsi que des coutelas enjolivés dans le même genre. Ces armes précieuses sont quelquefois entre les mains de pauvres gens, parce que la plupart ont été prises sur les Turcs.

Les *femmes* portent des chemises de toile et de laine qui sont ornées de broderies sur la poitrine et les bras. Elles sont vêtues d'une longue jupe du même drap blanc dont se servent les hommes. Les bras en sont étroits. Elles ont par-dessus une ceinture en cuir large de trois doigts et garnie de laiton et de pierres rouges; sur le devant s'y trouve attaché par une chaînette en fil de laiton un petit couteau fermant, et sur le côté, tient à une courroie une petite poche garnie d'étain comme chez les hommes. Par-dessus la robe, elles revêtent un habillement sans bras semblable à celui des Bulgares. En été, elles n'ont que ce dernier sans la robe à bras. Sur le devant descend sur la chemise un tablier de laine bigarrée à franges, et aux pieds elles ont des opankes et des bas de laine remontant jusqu'aux genoux. Chaque femme a enfin, comme les hommes, sa *Strouka*, et chez les jeunes femmes elle est ordinairement rouge ou bigarrée.

La tête des femmes est couverte d'un mouchoir, et celle des filles non mariées avec une calotte rouge, à laquelle pendent plus ou moins de monnaies suivant la fortune de la famille. Les cheveux sont formés sur le derrière en deux tresses, dont les bouts sont liés ensemble; les femmes les laissent pendre sur les épaules et les filles en entourent leur tête. Quelques unes ont, comme les Serbes, des boucles d'oreilles. De jeunes femmes portent aussi dans les jours de fêtes di-

verses chaînes, de grandes épingles et d'autres ornements comme les Européennes ; mais ces bijoux sont tous de laiton et de cuivre doré avec des pierreries fausses. Les bagues en laiton leur sont communes avec les autres Slaves de la Turquie. Quelquefois on rase la chevelure des petites filles. Chacun se fabrique lui-même ses habillements, et la calotte est la seule chose qu'on achète.

Ayant achevé de décrire les costumes slaves de la Turquie, il est curieux de leur comparer l'accoutrement militaire des guerriers serbes du moyen-âge.

Les anciens héros serbes avaient des chemises brodées en or, depuis le bas jusqu'à la ceinture, et plus haut en soie blanche, des dolmans avec de riches broderies, des boutons et des agrafes d'or (*Koptsche*), et des cuirasses composées de morceaux en forme d'écailles. Leur tête était couverte d'un Kalpak ou haut bonnet, dont il pendait un morceau de drap, comme dans les bonnets encore en usage dans la Croatie turque et dans le costume des magnats hongrois. Ce Kalpak était orné de cordonnets et d'un *Tschelenka*. On appelait ainsi une aigrette de plumes avec des perles ou des pierres précieuses ; quelquefois cette aigrette avait la forme d'un petit sabre ou d'un drapeau, et servait de décoration. Chez les Albanais et les Monténégrins les *Tschelenk* sont encore en usage, et même il est arrivé que les Turcs en ont accordé. Ce sont des petits faisceaux de fer-blanc. Les Ottomans donnent aussi ce nom aux aigrettes des sultans, comme le dit M. Pouqueville.

Les armes des héros étaient des cuirasses, des boucliers, des lances, des épées et des massues en bois ou en fer à six arêtes à leur extrémité (*Bousdovan* ou *Topous*, t. *Soutopous* et *Gurz*, hong. *Bouoghain*). On donnait le nom de *Pera* ou ailes aux parties en relief de ces massues qui étaient souvent argentées ou dorées. Il est curieux de retrouver encore chez quelques cavaliers musulmans ce port d'une petite massue

(1) Voyez *Histoire de la régénération de la Grèce*, vol. II.

et nommé *Chouloumak*. Jadis c'était même, comme en Hongrie, une arme d'honneur parmi les hauts-fonctionnaires, et elle était d'argent. Parmi les peuplades albanaises à l'E. du Montenegro, on voit des guerriers porter au bout d'assez longs bâtons des petits marteaux nommés *Nadgiak*, ayant une longue pointe aiguë ou tranchante pour faire des trous dans la tête. Nous avons vu nous-même une arme semblable, qui était plaquée en argent sur tous les côtés, et qui avait été enlevée avec d'autres armes de prix par les Monténégrins à un guerrier de Kolaschin. Il y en a qui sont damassées et à manche plaqué en argent; cette singulière arme se porte à cheval dans un fourreau de cuir sur le côté opposé où est le sabre. De petits chefs albanais ou bosniaques revêtent encore rarement, plutôt par ornement que pour la défense, des petites cuirasses (1) ou de légères cottes de maille (*Tschekmé*), composées de petites plaques en laiton ou quelquefois en argent.

Le *clergé slave* et *grec* a un costume uniforme. Les curés en Turquie, Servie et Valachie sont habillés comme les paysans et ne sont distingués qu'en ne se rasant pas la tête, par leur barbe, par leur bonnet bas, noir et rond en haut, de peau de mouton à la campagne, et de drap dans les villes, et par un bâton, probablement pour s'appuyer pendant l'office. Aussi ces derniers sont tout simples, même chez les évêques, et n'ont aucun rapport avec les crosses du haut clergé latin. Il y a des jeunes curés, surtout en Servie, qui ne se laissent pas croître la barbe, tandis que dans le Montenegro, et quelquefois ailleurs, ils se rasent la tête à la manière des Turcs.

Les *moines* portent de vastes robes de chambre (*Basa*) bleue ou noire, de drap ou d'étoffe de coton ou de soie; quelquefois elles sont garnies intérieurement de fourrures. Une ceinture noire (*Poyas*) en étoffe sert à la fermer. Ils ont la barbe longue et la moustache, ainsi qu'un bonnet rond, le *Chelepasch* ou *Chelepousch*, ou une calotte un peu élevée, brune ou noire.

---

(1) T. *Djébé*, s. *Oklop*, g. *Thoratz*.

la *Kalamavka*. Les moines grecs ont des *Klobouks* évasés dans le haut ; en Valachie et en Syrmie ils portent aussi, ainsi que les popes, des chapeaux noirs à larges bords ou *Schesrchirs*. Les moines du Montenegro ressemblent aux moines grecs, excepté qu'ils se coiffent du fess turc avec un mouchoir rayé de soie autour, de manière qu'ils ont l'air de Turcs. Ils ont aussi la barbe longue, mais à Ostrog il y en a sans barbe, et plusieurs portent des armes.

Les *Igumens* des grands couvents et les *Archimandrites*, comme les principaux moines, les *Megaloschemoi* des Grecs ont encore des manteaux noirs avec des crêpes noirs pendants comme habit de leur ordre, mais tous les autres moines n'en paraissent pas avoir au moins en Turquie.

Le costume des *évêques* est un justaucorps ou redingote serrée autour du corps en étoffe de soie ; par-dessus vient une vaste robe de chambre de même couleur à plis et flottante. Ils ont de plus une barrette de velours avec un crêpe noir pendant et une vaste barbe. Ils portent un bâton recourbé noir, orné de nacre, et semblable à une béquille ; c'est le *Schtaka* des Slaves, la *Pateritza* des Grecs. L'évêque du Montenegro est habillé ordinairement comme les moines de son pays, mais son costume de cérémonie est une longue soutane bleue, une robe de chambre large et longue de drap violet, un haut bonnet, appelé *Kamilavka* ou *Klobouk*, et couvert d'un morceau de crêpe noir pendant par-derrière. Autour du cou lui pend une chaîne en or avec une croix.

Les *Albanais guègues* ont de grands rapports dans leur costume avec les Monténégrins ; mais en costume complet ils ont de plus sur leurs caleçons de toile (*Gatie*), la *Phistan* ou jupe romaine en toile blanche plissée. Les Albanais des environs de Scutari, les Malsores et les Myrdites sont enveloppés avec ou sans chemise dans une espèce de redingote de drap (*Soukno*) blanchâtre dont le bas est découpé en quatre lanières par quatre fentes, deux de chaque côté et deux fort grandes. Ces coupures sont faites pour faciliter la marche, mais elles font le plus curieux effet quand on remue ou qu'il fait du vent;

cet habit est bordé en noir. Leur veste est de drap cramoisi, leur culotte-potour est de drap blanc et supportée par une ceinture rouge par-dessus laquelle vient le *Sila*, ou cuir porte-giberne, avec la boîte à l'huile, etc., des pendeloques en laiton et en laine ou coton bigarré; des *Tosloukes*, des sandales, des bas de laine et la petite calotte rouge achèvent le costume. Pour le froid et la pluie, ils ont le *Strouka* ou rarement un manteau, ou *Gouniatz*, court ou long, de couleur foncée qui s'enfile sur la redingote. Les *Gouniatz* à manches ouvertes sous le bras y sont aussi en usage. L'absence des chemises en été n'est pas toujours signe de profonde misère; car, en Albanie comme dans le Montenegro, les habitants se trouvent ainsi plus à leur aise par les grandes chaleurs; de plus, beaucoup n'ont qu'une chemise.

Les *Arnaoutes* de la Mœsie supérieure et du voisinage de la plaine de Kosovo ont un costume très voisin de celui des paysans serbes, des caleçons ou des culottes-potour bleues sous leur *Phistan* ou leur chemise, un petit turban blanc et des *Gouniatz* courts; mais, comme chez les Guègues vivant dans la plaine, les gens plus à leur aise sont en costume albanais complet, c'est-à-dire avec le *Phistan*, les *Tosloukes*, les sandales, le gilet de drap rouge, la veste ronde ouverte du même drap et la calotte albanaise rouge. Une troupe d'Albanais ainsi costumés et armés est d'un effet vraiment charmant.

Dans tout le reste de l'Albanie, ce dernier costume est le seul qu'on observe, et il est souvent embelli par des broderies ou des enjolivements. La chemise des Albanais est toujours plus courte que celle des Turcs; sur elle se met le caleçon et le gilet cramoisi (*Pherman*) formant devant deux pièces triangulaires qui se croisent, de manière que l'extrémité inférieure de l'une s'agrafe sur l'autre.

Les gens aisés ou distingués ont des galons d'argent ou d'or, ou même des broderies sur leur *Pherman*. Rarement le *Phistan* des chefs est orné de broderies d'or. D'autres ont quelquefois des gilets de calicot blanc ou des *Anteria*. Sur le *Pherman* s'enfilent de petites jaquettes rondes à manches courtes ne pou-

vant se fermer devant et s'ajustant exactement au corps. Ces dernières, nommées *Kolsoun-Phermene*, sont ornées élégamment de cordonnets noirs ou de galons en argent ou en or. Il y en a qui ont pour ornement aux coudes des morceaux triangulaires entourés de cordonnets blancs avec des nœuds à chaque angle. Il paraîtrait que cet enjolivement est en même temps une économie, parce que le coude usé, on peut remettre ce morceau sans être obligé d'acheter une nouvelle jaquette. Chez les Guègues et beaucoup de Toskes de la moyenne Albanie, le *Pherman* est de drap rouge cramoisi, mais, plus au S., le Toske en porte en drap jaune clair surchargé de broderies. Un tel costume fort riche coûte jusqu'à 400 à 500 piastres (100 à 125 fr.).

Les *Tosloukes* des Albanais toskes et épirotes ont une forme plus voisine de nos guêtres en s'allongeant sur le col du pied, ce qui n'est jamais le cas dans ceux des Turcs. Les gens distingués les embellissent par des agrafes de métal ou en argent, ce qui les rapproche du costume romain. Les *Opankes* sont la chaussure de tous les Albanais, et le *fess* élevé et pointu distingue les Albanais toskes. Pour se préserver de la pluie, ils ont des manteaux de drap grossier blanc avec des laines pendantes en faisceaux sur un des côtés, et munis, au lieu de manches, seulement de petits morceaux carrés de drap. Dans les hautes montagnes entre l'Épire, la Grèce et la Thessalie, ils portent aussi des *Chlamydes* faites d'étoffe noire de poil de chèvres et nommée *Aba*. Enveloppés dans ces manteaux, ils ne craignent pas de coucher à la belle étoile, même par le mauvais temps, et ils ne sortent pas sans manteaux en été, dans toutes les vallées même basses. Les Albanais guègues et toskes n'ont pas, en général, de ceinture comme les Turcs et les Slaves, et ne portent autour du corps que leur *Sila*, ou ceinturon en cuir pour soutenir leurs armes; il n'y a que les petits chefs et les gens aisés qui ont de petites ceintures rouges.

Dans toute l'Albanie comme dans le Montenegro aucun habitant ne sort qu'armé d'au moins d'un ou deux pistolets et très souvent d'un fusil. Les enfants de douze ans ont déjà leurs

armes (1), et on ne fait pas un pas hors de chez soi, même pour aller chercher de l'eau ou d'autres besoins domestiques, sans ses pistolets et de plus son fusil. Si celui-ci se pose, les pistolets restent à la ceinture même pendant le sommeil. Il fut un temps où les Bosniaques et les Serbes étaient aussi toujours armés; mais à présent, vivant tranquilles et n'ayant pas l'usage de la vengeance du sang comme les Albanais, ils ont perdu cette habitude, qui est d'autant plus fatigante que les armes turques sont plus lourdes que les nôtres. Les plus pesantes sont celles des Guègues, dont le fusil (2) est tout en fer, tandis que ceux des Toskes et surtout des Épirotes sont un peu plus courts et ont une petite crosse de bois.

Les fusils appelés *Arnaoutka* ou *Paphtalia* pèsent de 11 à 12 livres, et ont 5 pieds de longueur, sur lesquels le canon en prend 4. Ce dernier est tenu à l'affût par huit larges bagues de laiton; la crosse (t. s. *Ialman*) et ce qui supporte le canon sont en fer forgé, artistement orné de ciselures; la crosse est fort mince, un peu courbée, et se termine par une partie plate sur le dessous, et angulaire en avant et en arrière; la baguette du fusil est tenue dans un fourreau de laiton; les batteries sont fort grandes et grossièrement travaillées, de manière qu'elles partent durement et que le fusil repousse en général beaucoup; la pierre à fusil est enveloppée dans une feuille de plomb et s'achète ainsi toute préparée.

Dans l'Albanie méridionale et la Grèce, les fusils ont de petites crosses en bois, quelquefois garnies de bandes de fer aux angles ou dans un châssis de fer; les anneaux sont souvent en fer-blanc au lieu de laiton. Dans les fusils de prix, les crosses sont ornées en nacre ou même plaquées en argent. Dans la haute Albanie, la fabrique d'armes principale est à Prisren; on y fait des canons de fusils et de pistolets, comme on ajuste aussi des canons fabriqués à l'étranger et surtout dans les États lombardo-vénitiens. Un fusil guègue revient au moins à 25 ou

---

(1) T. *Silah*, s. *Oroujie*, a. *Armé*, a. *Arme*, g. *Opla*,
(2) T. *Tjakmak*, s. et v. *Pouschka*, g. *Tzakmaki* ou *Toupheki*.

30 francs, et porte jusqu'à deux cents ou trois cents pas; on le tire, aussi bien que nos fusils, appuyé contre l'épaule ou sur une pierre, un arbre, etc.

Les Albanais portent le fusil sur l'épaule le canon en avant, au moyen d'une courroie qui s'attache à deux anneaux placés sur le côté du fusil et non sur le derrière comme chez les nôtres; lorsqu'on est fatigué ou qu'on monte, on le met derrière la tête en appuyant dessus ses bras de chaque côté, et on voit continuer cette position fatigante pendant des heures entières.

Les pistolets (1) albanais appelés *Venedik*, ou en slave *Prisren*, sont de très longs pistolets d'arçons ayant 1 1/2 à 1 3/4 p, et pesant 1 livre 12 onces; le canon est entouré d'un ou de deux anneaux de laiton, et tout ce qui est en bois chez nous est en laiton artistement ciselé; la partie où on tient le pistolet est plus mince et se termine par une espèce de pommeau muni d'une petite pointe; il y en a aussi où il entre un peu de bois. Ces armes coûtent de 15 à 20 francs la paire. Le plus souvent les baguettes ne servent pas à charger, mais on a dans son *Sila* une baguette de fer pour cet usage. Le coutelas, ou *Handschar*, n'est usité en Albanie que sur la frontière du Montenegro, et le sabre est l'arme distinctive des *Boloubaschis*, ou petits chefs albanais.

La manière de porter leurs armes est la même que chez les Monténégrins et chez les autres habitants de Turquie, Une ceinture de cuir nommée *Silah* les supporte, et trois petites gibernes (t. *Tschemer*) y pendent ou y sont cousues sur les côtés et derrière. Les Albanais soignent beaucoup leurs armes, ce qui est encore plus nécessaire que pour les nôtres, puisqu'il y entre tant de fer; ils sont dans l'habitude de les huiler.

Suivant les parties de l'Albanie, les *femmes albanaises* ont des costumes semblables à ceux des femmes du Montenegro ou des slaves, ou bien des Grecques. Néanmoins, il y a

---

(1) T. *Pichtov*, s. *Mala Pouschka*, a. guèg. *Pouschktrogla*, v. *Pistolou*, g. *Pistola*.

quelquefois à cet égard des différences telles d'un district ou même d'une vallée à une autre, ou d'un *Phis* ou d'une tribu à une autre, qu'au moins, dans la Haute-Albanie, un jour de marché à Scutari ressemble à une mascarade. Elles ne sont jamais armées, quoi qu'en aient dit les voyageurs; mais au besoin elles savent aussi employer les armes et aider leurs maris en chargeant les fusils, comme l'ont amplement prouvé les Souliotes.

Les Albanaises Malsores ont des ceintures de drap rouge couvertes de boutons et de chaînettes de fer, des bracelets et des colliers de verroterie, des chemises ornées de houppes de soie de couleur; les cheveux sont divisés en deux parties flottantes formées chacune de trois tresses, et entremêlés de fleurs et de petite monnaie.

Autour de Scutari, les paysannes guègues ont des jupes et des robes en drap blanc, à bords en drap de couleur; quatre tabliers carrés, le plus grand derrière et le plus orné devant, avec une grande bordure rouge dans le bas, de chaque côté est un autre tablier bien plus étroit. Ces quatre lambeaux flottants font le plus drôle d'effet possible. Elles portent, à la manière des Bulgares, une ceinture en cuivre jaune, avec deux grosses plaques rouges pour fermoir; sur la poitrine, elles ont des breloques en petites monnaies turques, et sur la tête un mouchoir blanc tombant sur le dos lorsqu'elles sont mariées; sans cela leurs cheveux sont tressés.

Chez les Myrdites, les femmes ont sur leur chemise, à bordure noire dans le bas, un manteau de drap blanc, un tablier blanc, une ceinture de couleur, et un mouchoir blanc sur la tête; elles ont aussi dans les cheveux de grandes épingles à têtes ovoïdes, très volumineuses, comme les Milanaises.

Dans les villes, les Albanaises mahométanes aisées ont des costumes turcs très riches, et composés d'une chemise garnie de broderies d'or et de perle jusqu'à la ceinture, de larges pantalons en mousseline ou en étoffe de soie avec des broderies sur les côtés et ayant l'air d'une robe, d'un *Jelek* en satin ou cotonnade pour les moins riches, d'une ceinture de gaze à

broderies en soie ou d'étoffe brodée en or et en perles fines, d'un *Phermene* en drap rouge brodé en or, et d'un *Kaftan*, ou redingote ouverte sans bras tombant jusque sous les genoux et du même drap, ou, en Basse-Albanie, de couleur grise ou brunâtre et ornée de cordonnets de soie. A la place de la ceinture turque, elles portent un mouchoir de gaze ou de mousseline brodé en or et pendant sur le côté. Leurs cheveux descendent sur le dos sans être tressés, et leur tête est coiffée d'un petit *fess* tout couvert de ducats turcs; ou bien dans leur intérieur elles ont un mouchoir autour de la tête. Au lieu de collier de ducats, elles ont de véritables réseaux, ou filets de perles fines et de pièces d'or qui leur pendent sur la poitrine. Elles ont des boucles d'oreilles de ducats turcs, et sur le front un ornement composé de trois pièces d'or. Les chrétiennes portent des tuniques brodées sans manches, leur *Jupe;* et des mouchoirs fins et brodés sont placés d'une manière très coquette sur leurs seins, de manière à en laisser apercevoir une partie. Elles portent de grands voiles sur la tête, et sortent, été comme hiver, chrétiennes comme musulmanes, en grands manteaux (*Kabanitza*) turcs gris verdâtres. Dans la Haute-Albanie, les manteaux sont souvent d'un rouge légèrement brun, de manière que ces dames ont l'air de cardinaux; ils sont munis d'un capuchon et de manches qu'on laisse pendre en été par derrière. De temps à autre, elles ont le soin d'ouvrir ce vêtement pour laisser admirer, comme par hasard, par les passants, la beauté de leurs robes.

Les Albanaises chrétiennes n'ont pas le droit de s'habiller tout-à-fait comme les Turques riches, quoique les Guègues puissent le faire. A Scutari, l'étoffe de ces manteaux est quelquefois de soie violette et ornée de bordures rouges, ou même de soie rose chez les musulmanes riches.

Comme les Slaves, les paysannes albanaises sont accoutumées à porter des fardeaux ou leurs enfants sur le dos, et filent ainsi chargées. On raconte sous ce rapport des choses étonnantes. Ainsi une Albanaise près d'accoucher apporta un baril d'eau-de-vie de 10 livres à travers la haute montagne

de Boga à Schalia; elle accoucha inopinément dans ce dernier lieu, et retourna malgré cela tout de suite chez elle avec une nouvelle charge et son enfant nouveau-né.

Les *Valaques* des chaînes du Pinde, d'Agrapha, en général de la Thessalie et du S.-O. de la Macédoine, portent des *Dolamas* en étoffe violette ou rayée, par-dessus lesquels vient une redingote en drap noir, sans bras, et ne se fermant pas, qui est leur *Foulkata*. Elle est garnie intérieurement de longues soies laineuses, et ornée de petits filets rouges ou bleus autour du cou et sur les poches.

D'autres ont des dolamas à la bosniaque de drap bleu, un gilet croisé fort ouvert de la même étoffe, une ceinture rouge, et une robe de chambre à manches longues et larges en drap bleu ou noirâtre. Leurs culottes sont en général des *Potours*. Leurs manteaux (*Kapa*) ou *Chlamis* sont en drap blanc floconneux d'un côté, comme ceux des Grecs et des Epirotes, ou des *Sayons* en poils noirs de chèvre. Lorsqu'il pleut ou qu'il fait froid, ils tournent les parties laineuses en dehors, et ont l'air alors de véritables ours blancs ou noirs. Ce vêtement est surtout un meuble excellent pour les bergers (t. s. v. *Tschöbän*). Les commerçants zinzares ont le costume grec.

Les *femmes* portent des jupes entières bleues ou en calicot rayé, tenues sur les épaules par une espèce de corsage. Par-dessus vient en été une camisole assez longue en cotonnade, et en hiver en drap noir ou foncé, leur *Foulkata*. Un tablier, quelquefois de laine rouge, se met sur le devant; et celles qui sont mariées ont sur la tête des mouchoirs blancs, bleus ou noirs.

Les paysans de la *Valachie* ont un costume voisin de celui des Bulgares, à l'exception que la culotte devient un pantalon de drap blanc plus semblable aux nôtres. Une courte chemise la dépasse un peu, et est retenue avec elle par un ceinturon de cuir noir, le *Bretschinarioul*. Le reste de leur habillement est formé par une veste blanche, par une jaquette ronde, quelquefois d'une autre couleur, ou une redingote courte ou *Gouniatz*, par des bas courts de laine (*Scholovarti*) ou seu-

lement quelques chiffons (v. *Obealele*), par des Opankes ou de lourdes bottes (*Tschismele*), et par un énorme bonnet en peau à la Robinson-Crusoë, le *Kelzounii*. Leurs bottes sont en partie à la hongroise, à semelles de bois, et le cuir cloué simplement dessus. Les bonnets sont en peau de mouton, avec sa laine brune, noire ou blanche, et ont la forme de ceux des grenadiers, ce qui, joint à leurs longues moustaches et à côté de leurs habits blancs, leur donne un air sauvage.

Pour le froid ils ont aussi des gants sans doigts (*Menouscha*), des manteaux de *Soukno* blanc, des pelisses de peau de mouton (*Koschokoul*) plus ou moins longues, et souvent ne dépassant pas les genoux, ou même de véritables grandes pelisses ou *Bounda* hongroises, sur les coutures du cuir jaune brunâtre desquelles des fleurs brodées font un effet bizarre. S'ils sont en voyage ou en course, ils ont pendue à leur côté, par une courroie noire, une petite poche (*Traisste*) en peau noire, dans laquelle ils mettent leurs provisions.

Les Bojares, ou nobles et les gens riches, portent des Kalpaks, de vastes robes de chambre en drap garnies de fourrures, des culottes à la bulgare, etc.; mais beaucoup ont déjà adopté le costume européen, et forment ainsi, au milieu de leurs vassaux, un contraste encore plus frappant que le magnat hongrois au milieu de ses magyares.

Les *femmes* des paysans ont la tête couverte d'un mouchoir, tandis que les filles ont la tête nue, les cheveux tressés, pendants, et ornés de fleurs. Elles ont des jupes, ou simplement en été des chemises et des tabliers, comme les Bulgares, et quelquefois des ceintures tissées (*Tkanitza*). Leur chaussure est, comme celle des hommes, des Opankes et des bottes sur de gros bas de laine, de manière à leur donner des pieds d'éléphant. En été il est plus agréable de les voir à pieds nus; et lorsqu'il pleut ou qu'elles lavent du linge, la pudeur ne paraît pas leur défendre de se relever la chemise fort au-dessus du genou. L'arrivée au marché de femmes bien bâties, en cet état, a pour l'Européen quelque chose de tout-à-fait étrange.

Les *Arméniens* sont en général habillés en couleurs foncées, comme les Grecs. Ils portent des *Kalpaks* ou *Kaphtas*, ou des fess, de vastes robes de chambre de drap noir ou bleu, des grands *Benichs* ou manteaux à manches fendues et de teinte sombre, des culottes assez amples, et des vestes à la turque. Leur chaussure est noire ou cramoisie. Leurs femmes, dont ils sont fort jaloux, ont, lorsqu'elles sont riches, de véritables costumes de théâtre, parmi lesquels nous avons surtout remarqué diverses tuniques courtes en étoffes légères, ou mousselines avec des broderies en oripeaux (s. *Pitrenke*) ou or, des robes précieuses en soie, des toquets à galons d'or, etc. Leurs pantoufles sont rouges, ce qui sert à les distinguer des dames turques, avec lesquelles on pourrait les confondre, lorsqu'elles sortent enveloppées dans leurs vastes manteaux. Leur tête est cachée dans des mouchoirs blancs, comme celle des mahométanes, et il n'y a guère que les vieilles qui hasardent à montrer à découvert leur bouche.

Les *juifs* en Turquie ont divers costumes qui se rapprochent de celui du pays où ils résident, de manière que sans leur figure, leur parler, leur barbe, et surtout une boucle de cheveux près de l'oreille, on pourrait aisément les confondre avec des Serbes, des Bulgares ou des Turcs. Un grand nombre portent, comme les Zingares et les Grecs commerçants, sur leur *Anteria* un sarrau, ou robe de chambre, fermé devant, à bras courts ou sans bras, en étoffe de coton rayée, et par-dessus vient un *Benich* ou une vaste robe de chambre de drap, bordée de fourrures. Ils portent des culottes-potour, des ceintures de châles, des turbans, des fess, des petits kalpaks, souvent entourés d'une mousseline bleue à fleurs blanches, ou des casquettes. En Turquie, et surtout à Constantinople, ils doivent avoir la chaussure bleue. Leurs femmes ont des costumes variés, des jupes, des camisoles longues, des tuniques à l'arménienne, et les riches sont couvertes de bijoux. Les jeunes filles ont les cheveux pendants et non tressés comme les Turques. Elles sortent sans se voiler.

Les *Zingares* n'ont pas de costume particulier; les nomades

sont couverts de haillons, le reste des habits de la contrée qu'ils fréquentent; les enfants des deux sexes sont tout nus, et les cheveux de ces petits êtres, comme ceux des hommes et des femmes âgés, ne se peignent jamais et sont remplis de vermine. Néanmoins, de dessous leurs tentes noires on voit sortir souvent des jeunes filles proprement habillées, surtout à la bulgare, qui viennent offrir leurs charmes aux étrangers, et suffisent ainsi à leur luxe.

Les Zingares ouvriers ou postillons sont plus ou moins bien costumés, surtout à la turque, en drap brun ou foncé, avec le turban on le fess; mais leurs habits sont le plus souvent déchirés, fort usés ou rapiécés bizarrement. En Valachie, les Zingares ont des vestes et *Potours* bruns en drap flanelle, portent des *Opankes* et un grand chapeau à l'auvergnat; d'autres, moins pauvres ou chefs de troupes nomades, ont, comme en Turquie, des pantalons rouges, quelquefois des vestes brodées et des bottes.

Les *Parapluies* (1) et les *Parasols* (2) ne sont pas en usage en Turquie, quoiqu'on y aurait au moins bien besoin des derniers, surtout pour les dames; néanmoins, les parapluies paraîtraient prendre faveur, si du moins le sultan voulait bien restreindre ses soins à quelque chose de moins ridicule qu'à s'arroger lui seul le droit de porter de semblables meubles de toilette. Malgré ses défenses, nous avons vu des Turcs avec des parapluies dans quelques villes, comme à Silivri, à Eski-Sagra, et entre Kirkkilisé et Bounarhissar; ils s'en servent même à cheval en guise de parasol.

En Turquie, on ne se sert pas de cendres pour les lessives, mais on lave simplement avec du savon à l'eau chaude, et surtout froide. Près des villages et des villes, les femmes turques et chrétiennes se rendent avec leur linge à certaines fontaines ou sur le bord des cours d'eau, et y lavent et sèchent leur

(1) T. *Seyvan el-tjadere*, s. *Ombrella* ou *Amrel*, a. g. *Ombrella*, v. *Kortou*, g. *Omprella*.
(2) T. *Seyvan*, s. *Amrel*, a. *Schader*, g. *Omprella*.

linge. Elles ont à cet effet des cuves de bois ou quelquefois des cuves faites en quartier de pierre. On n'empèse ni ne repasse le linge en Turquie, et on rend retournées certaines pièces, telles que les chemises.

§ 2. Nourriture.

La cuisine grecque et turque se rapproche plus de la nôtre que celle des Slaves, et nous paraît meilleure pour cela; néanmoins on y remarque des associations très-hétérogènes, telles que des laitues avec du jus de citron, des coings mêlés à de la viande, du lait caillé dans la soupe et les sauces, etc. En Turquie, la cuisine se fait généralement au bois, et seulement au charbon dans les grandes villes, où il y a beaucoup de Grecs et où les environs sont déboisés, comme à Constantinople. Dans cette capitale, les cuisines étant dans le bas, l'odeur du charbon est un grand désagrément, parce qu'elle monte dans les chambres et infecte même les ruelles étroites.

Les mets se préparent au *beurre fondu* un peu salé (1); les chrétiens, et surtout les Valaques et les Slaves, emploient seuls assez de lard. Très rarement les musulmans usent en place de graisse d'une crème si grasse qu'il ne lui manque que la couleur jaune pour être du beurre. Du reste, nous n'avons vu du beurre (2) frais comme le nôtre que dans un seul endroit en Turquie, savoir : à Jeni-Sagra, en Thrace, où le maître de poste turque en fabriquait d'excellent, et même en avait fait des envois jusqu'à Boukarest. On en fait aussi à Belgrade, près de Constantinople.

Malgré leur quantité de lait (3) de vache, de buffle, de mouton et de chèvre, les habitants de ce pays ne font donc que

---

(1) T. *Yagh*, s. *Maslo*, a. *Maig*, v. *Seou*, g. *Pachos*.
(2) T. *Teraya*, s. *Kaimak*, a. *Gialpe*, v. *Ountoul*, g. *Poutyron*.
(3) T. *Sud*, s. *Mlieko*, a. *Tom*, *Tomel* ou *Tomlia*, v. *Lapte*, g. *Gala*.

du beurre salé, et même leur fromage (1) ne consiste guère qu'en fromage blanc, le *Ceret* des Suisses, le *Ricotta* de l'Italien, dont ils font une grande consommation; il forme l'*Ourde* du Valaque et le *Mgithra* du Grec épirote. Cependant de meilleurs fromages demi-gruyère se fabriquent dans les montagnes de la Bosnie centrale. Le petit-lait résidu du fromage (2) ne sert guère d'aliment qu'en Bosnie et en Albanie; ailleurs on le jette ou le donne aux cochons. On mange aussi, dans ce dernier pays, du lait de beurre, le *Buttermilch* des Allemands, le *Dale* des Albanais.

Les deux principales manières de traiter le lait sont d'en extraire la crème et de l'aigrir. La première opération a lieu en le faisant bouillir, en le remuant toujours, puis en le mettant dans un endroit chaud; on traite surtout ainsi le lait de brebis et de chèvre. La Bosnie et les montagnes de l'Herzégovine sont les pays de la crème épaisse ou *Kaimak* (3) par excellence. Les Grecs conservent çà et là ce produit dans des vessies. Les Arnaoutes de la Haute-Albanie, autour de la plaine de Kosovo, donnent le nom de *Groustchevina* à du lait de brebis épaissi en kaimak. Ce mets grumeleux nous rappelait ce qu'on appelle *Gruau* dans les montagnes du Léman. On aigrit le lait avec des feuilles de chêne ou d'autres végétaux, et obtient ainsi un lait plus ou moins caillé et aigre, le *Jaourt* (4) de la Turquie, dont les qualités rafraîchissantes sont bien adaptées à son climat chaud. On boit aussi du lait chaud, nommé *Varenika*, en Bosnie, et dans ce pays on sert beaucoup de crème avec des morceaux de miel dedans, ce qui n'est pas mauvais.

---

(1) T. *Peynir*, s. *Sir*, a. *Ghiatz*, v. *Kasch*, g. *Tyri*.

(2) T. *Peynir-Souiou*, s. *Souroutka*, v. *Ser*, g. *Orros tou galaktos*.

(3) T. s. *Kaimak*, s. *Povlaka*, a. *Chire*, v. *Smentena*, g. *Kaimaki* ou *Korouphè galaktos*.

(4) V. *Lapte gros*, g. *Otzina Gala*. Lorsqu'il est peu acide, le Turc l'appelle *Ekschi-sut*.

Revenant à la cuisine turque, nous trouvons à la distinguer de la nôtre par l'emploi énorme qu'on y fait de laitage, de poivre d'Espagne (*Paprika*, a. g. *Spesa*), d'oignons et d'ail, ainsi que de liquides acides et de miel (1). Hors des carêmes et du temps où les bestiaux mettent bas, il ne se passe guère un jour de l'année où tout le monde ne mange du lait doux ou du lait aigre. A l'exception de quelques Turcs, les sauces ne paraissent convenir aux palais orientaux que lorsqu'elles sont toutes rouges de *Paprika*, tandis que le miel est encore en aussi grand honneur que du temps des Romains, dont la cuisine devait avoir plus d'un rapport avec celle des Grecs actuels. Il faut un certain temps pour s'accoutumer à cette préparation grossière si différente, et les estomacs faibles font bien de combattre ses premiers mauvais effets par un peu plus de poivre gris qu'à l'ordinaire.

D'une autre part, ils ont partout le talent de faire d'assez bonnes *soupes* (t. s. *Tschorba*, g. *Tzourbas*, v. *Ssoupe*) de volaille au riz ou quelquefois au vermicelle (2); l'assaisonnement n'est que des oignons et des clous de girofle ; mais maint Slave ou Grec gâte ces bouillons en y mélangeant un peu de lait aigre ou même des caillots de lait, qui remplacent le fromage des Italiens. Ces soupes prennent alors le nom de *Kiselitza* ou aigrelettes. Les soupes aux légumes sont totalement inconnues en Turquie. Une soupe singulière, qu'on mange en carême, est composée de la pâte suivante, délayée dans de l'eau chaude, savoir : d'oignons et d'amandes, broyés ensemble et mélangés de poivre rouge, de sel et d'un peu d'huile.

En Servie, on connaît aussi les soupes au vin de l'Allemagne, mais on y mêle du miel et du poivre. On les mange surtout à Noël, et elles portent le nom de *Varenik* dans la Hongrie serbe.

Quant aux *viandes*, on n'en a pas la même variété dans cet empire qu'en Europe, parce qu'on n'y mange que fort peu de

(1) T. *Bal*, s. *Med*, a. g. *Bai*, a. tosk. *Mgialte*, v. *Mierea*, g. *Mèli*.
(2) T. *Chérigé*, s. *Sortschak*, v. *Teezeü*, g. *Phides*..

bœuf et de gibier, et point de veau (1). Dans tout ce pays on ne tue point de veaux, et on regarderait même une telle chose comme une espèce de méfait. Une fois passé le Danube, on n'en voit plus, et les habitants, même de Belgrade, ne peuvent se procurer ce régal qu'en venant acheter le veau au marché de Semlin. Ce préjugé est tellement invétéré on trouve si peu avantageux de tuer une bête qu'on peut élever aisément sans frais et vendre plus tard à un bon prix, que nous avons vu des Turcs, nouvellement débarqués en Europe, pousser de soupirs en voyant servir du veau, ou même refuser d'en manger.

Les viandes généralement servies sur toutes les tables sont l'agneau (2), le mouton (3) et le poulet, auxquels on peut joindre le bouc (4) ou le chevreau (t. *Ketsche-Oglak.*) L'agneau ne se mange pas avant la Saint-Georges (A. S.), et les têtes et le foie de mouton sont réputés des morceaux de gourmets. Le cochon (5) et le cochon de lait (s. *Prase*, a. *Kelious Déri*), le jambon (6), ne sont employés que par les chrétiens, et surtout les Slaves. Le cochon de lait est un mets des jours de fête, et la cochonnaille en général se débite en hiver. Comme les musulmans ne permettent pas partout la vente des cochons dans les villes, où ils forment la population principale, on mange plus de porcs à la campagne qu'en ville. Nous avons déjà dit que les cochons n'arrivent à Constantinople que tués à certaines époques de l'année au moyen d'un firman. Il y a une grande différence entre le goût des Valaques pour le lard et

(1) T. *Dana*, s. *Teletina* ou *Teleteche-Meso*, a. *Dema-Misch*, v. *Karne de Vizel.*

(2) T. *Kouzu-Yemek*, v. *Karne de miel*, a. g. *Bera-Misch*, a. tosk. *Kejgi-Misch.*

(3) T. *Koyoun-et*, s. *Jaquetina*, a. m. *Terschon-Misch*, v. *Karne de Oue.*

(4) T. *Elke-ketsche-et*, s. *Jartschenitza*, a. *Ketz-Misch.*

(5) T. *Domous-et*, s. *Svignetina* ou *Svinsko-meso*, a. *Derra-Misch* v. *Karne de pork.*

(6) T. *Domous-Pastermase*, s. et a. g. *Schounka*, v. *Schounk*, g. *Choiromeri.*

l'usage qu'on en fait en Turquie. Chez ce peuple, le lard avec du pain sert de nourriture, et le Valaque ne croit manquer de rien quand il a ces deux objets dans son bissac avec de l'eau-de-vie, tandis qu'en Turquie on ne s'en sert que pour cuire. Le jambon est déjà une délicatesse plus rare, et on n'en trouve à acheter que dans les ports de mer et quelques grandes villes.

Le bœuf (1) ne se mange que rarement, et ne se trouve assez régulièrement dans les boucheries que dans les très grandes villes, comme à Monastir, Andrinople, Scutari, Philippopoli, etc. Il faut qu'il y ait en Turquie bien moins de bœufs, proportion gardée, qu'en Europe, et qu'on n'y mange pas de viande de vache. De plus, le prix un peu plus élevé de cette viande ne lui fait pas assez trouver de débit journellement, pour que son usage soit commun comme chez nous. Turcs et juifs, comme les chrétiens, l'aiment, mais ils n'ont ce régal que rarement, et les bœufs incapables de travailler se consomment en partie à la campagne. Le bœuf ne sert qu'à faire de la soupe et ne se mange qu'en bouilli (2), en ragoût ou en beef-steak-saucisses, comme nous le dirons plus bas, ou bien on le fume pour l'hiver, ou plutôt on le sale et le sèche au soleil, ce qui forme le *Pastrema*. Cette viande est bien moins bonne que la nôtre, puisqu'on ne tue que des bœufs ou des vaches qui sont épuisées de travail et qu'on n'engraisse pas.

Les autres viandes, telles que les canards, les dindes et le gibier ne sont que peu mangées, et même il y a des Trucs qui répugnent à toucher au gibier, parce qu'il n'a pas été saigné, et aux canards ou aux oies, parce que ce sont des animaux réputés immondes.

Les viandes se rôtissent en Turquie sans qu'on prenne soin d'en recueillir le jus ou sans les arroser de graisse. On enfile simplement à des bâtons des moutons ou des boucs entiers, viandes frottées de sel et garnies de quelques gousses d'ail,

(1) T. *Segher-éti*, s. *Volovsko-meso*, a. *Ka-Misch*, g. *Podion-Kreas*.
(2) S. *Govedina*, v. *Karne de Vité*, g. *Kreas nerobrastqn*.

ou bien des poulets munis intérieurement d'oignons et de clous de girofle, puis on les tourne devant le feu jusqu'à ce qu'ils soient séchés plus ou moins, et souvent enfumés, brûlés, ou bien restés à demi-crus. Dans toute la Turquie existe le rôtissage à la brochette qui se pratique dans la France méridionale et l'Europe méridionale, et qui sert à préparer promptement un dîner en voyage. On enfile ainsi sur un bâton des petits morceaux d'agneau ou de gigot ainsi que du foie de mouton, ce qui ne donne qu'un manger peu paletable malgré le sel et le poivre. Plus d'une fois nous avons ainsi préparé et vu rôtir en plein air le *Schisch-Ktebab* ou la brochette de viande au-devant d'un feu improvisé dans un bois ou sur le bord de quelque ruisseau. Dans les auberges, on laisse ces viandes enfilées jusqu'à ce qu'on les débite, et on voit ainsi appuyés contre les murs des bâtons avec du foie de mouton comme aussi plusieurs moutons entiers.

La meilleure manière de manger le rôti (1) en Turquie, c'est de le faire cuir au four (2); aussi, dans ce pays, le boulanger, ou *Phouroudji*, a bien plus affaire que chez nous. Dans leur nonchalance, les Orientaux trouvent fort commode de cuire d'un seul coup tout leur repas sans qu'ils aient à s'en mêler, et au moyen d'une modique redevance. Aussi, on voit dans la matinée et avant le soir les fours des boulangers assiégés de plats de rôti, de ragoûts, de poissons, d'écrevisses, de légumes et de gâteaux. A-t-on le bonheur d'arriver dans un endroit à ces heures, on est sûr d'avoir bientôt de la viande; mais demande-t-on à dîner hors des moments où on cuit, il faut se contenter du plus strict nécessaire.

Les rôtis, salés et épicés, se placent dans le four et sur la table sur de grands plateaux de fer-blanc avec un petit rebord (t. *Tepsi* ou *Satsch*), et des oignons entourent la viande de manière à donner au moins un jus agréable au goût; c'est le

(1) T. *Kiebab*, s. *Petschenie*, a. *Npiek*, v. *Friptoura*, g. *Pséton*.
(2) T. *Phouroun*, s. *Petch*, a. *Phourre*, v. *Kouptoriou*, g. *Phournos*.

Petschenitza des Slaves. On se sert aussi beaucoup de plateaux de cuivre étamé dont l'emploi est bien dangereux, vu que l'étamure n'est pas toujours fraiche. Plus d'une fois nous avons dù jeter ainsi des viandes pleines de vert-de-gris. Un rôti assez bon est celui d'un mouton entier dont l'intérieur est rempli d'une farce composée de riz, de graisse, de poivre rouge et noir, ainsi que d'un hachis du foie et de l'estomac de la bête; c'est ce qu'on nomme *Pirintsch-Doldourma-Kouzi* ou *Koyoun-Dolmase* ou *Dolma-Kouzi*. Les rôtis de gourmets, en Turquie, sont, pour les mahométans albanais, des oies engraissées clouées par une patte, et pour les chrétiens slaves et albanais des cochons engraissés (*Ranienik*) dans des étables pour la fête de Noël.

Dans toute la Turquie on est fort amateur de *ragoûts* ou de *fricassées*, qui forment l'accessoire de tout dîner un peu complet. Les Grecs et les Turcs sont ceux qui réussissent le mieux dans ce genre culinaire. On coupe des morceaux de viande de mouton ou de volaille, ou même de bœuf, on y mêle des oignons, du poivre d'Espagne ou de Cayenne, de la graisse et de l'eau; et on fait cuire le tout ensemble, à peu près comme le bœuf à la mode. On y ajoute encore souvent un peu de lait caillé, ce qui est fort désagréable pour un Européen. Les ragoûts de mouton portent le nom grec de *Kapama*, le *Jagnenie* des Slaves. Quelquefois des haricots verts ou blancs s'entremêlent à ce ragoût; c'est ce qui constitue le *Koukia* des Grecs. Un ragoût de hachis de mouton avec de l'oseille, et quelquefois avec des raisins de Corinthe et des herbes aromatiques, prend le nom de *Mousaka* ou *Mousakou*.

Une espèce d'entremets très communs, sont les *Sarma* (g. *Sarmas*), ou des boulettes de mouton haché dans des feuilles de vigne mitonnées dans une sauce grasse, avec des oignons et du lait caillé. On prépare aussi des boulettes semblables sans feuilles de vigne; c'est ce qu'on nomme *Chouphteta*, et en grec *Kiephtedes*. On fricasse dans la graisse du hachis de mouton divisé en masses oblongues, ce qui forme le *Puff-burek*. Les Grecs connaissent les côtelettes d'agneau faites à

la poêle, qu'ils appellent *Keptheles*. On fait des ragoûts d'un mélange de rognons, de foie et d'estomac de mouton. Chez les gens un peu aisés, on sert aussi des ragoûts à la sauce tomate, ou plus rarement de la langue de bœuf à la sauce. Nous avons aussi vu servir des pieds de moutons réduits en gélatine avec des œufs et du vinaigre; on donne le nom de *Patsche* à ce singulier plat.

Un manger d'auberge turque assez bon, ce sont des saucisses de hachis de bœuf poivré, mais sans l'enveloppe des nôtres. Ces saucisses-beefsteaks, appelées *Keimak* ou *Keima-Kiebab*, ont 4 à 5 po. de longueur et sont grillées au feu. Ce mets ne se trouve malheureusement que dans les grandes villes, comme à Bitoglia, Kezanlik et Andrinople; nous en avons vu cependant à Samakov. On fabrique aussi de véritables saucisses de viande de bœuf, pour lesquelles on emploie les petits intestins des moutons; c'est le *Sughjouk* ou *Sutjuk* des Turcs. Un autre variété de saucisse porte en Servie le nom de *Koba*.

Les *œufs* sont un des principaux aliments en Turquie, et sont trop souvent l'unique ressource du voyageur, qui ne doit pas négliger de contre-carrer les effets échauffants de ce mets par une copieuse quantité de *Jaourt*. Les œufs (1) se mangent à la coque (2), ou durs (3), cuits dans l'eau ou sous les cendres, ou frits (4), ou bien brouillés (v. *Peperada*), ou en omelette (g. *Sphouggaton*). Les Serbes préparent cette dernière quelquefois en saupoudrant les œufs de farine de maïs, et ayant soin de retourner l'omelette dans la poêle, d'où ce mets a pris le nom de *Prevrata* ou *Prevratouscha*. Les œufs frits nagent ordinairement dans trop de graisse. Les œufs durs s'emportent souvent en voyage. L'habitude de manger des œufs est si

(1) T. *Joumourta*, s. *Jaje*, a. *Ve*, v. *Ou*, g. *Oon* (ωον).

(2) T. *Haslamous*, s. *Robito jaje*, a. *Ve me oui*, v. *Ou molle*.

(3) T. *Aserlop Joumourta*, s. *Tvrdojaje*.

(4) T. *Tschimbour*, s. *Jaje za maslo*, a. *Teluon me vé*, v. *Ou kou ount*.

grande, qu'il arrive quelquefois qu'on n'en trouve que quelques uns dans les hans isolés.

Quant à la *poissonnaille*, hors des ports de mer et des temps de carême, on mange fort peu de poisson et jamais de tortue, animaux qui pullulent partout. Pendant les carêmes et les jours maigres, on se sert, suivant les localités, de poissons de mer salés, ou de poissons séchés (t. *Kourou-balouk*, s. *Batok*) ou faiblement salés du Danube et du lac d'Ochrida: ce sont des anguilles de mer et d'eau douce, des esturgeons, des truites d'Ochrida, etc. L'esturgeon fournit un bon manger, surtout si on pouvait l'accommoder à la sauce, mais on ne sait que rôtir ou frire le poisson, ou l'envoyer au four, de manière qu'il est toujours peu paletable pour un Européen. Pendant les grands carêmes, il y a des colporteurs dans l'intérieur qui vont de village en village vendant du poisson conservé. Dans certaines contrées, comme à Janina, on fait aussi les jours de maigre une grande consommation d'écrevisses, mais on y craint le poisson du lac pendant les chaleurs.

Si, hors des bords du Danube et des grands lacs, on mange si peu de poisson dans l'intérieur, sur les rivages de la mer, au contraire, on en emploie beaucoup. Malheureusement on vend partout les poissons déjà morts, de manière qu'ils n'offrent qu'un aliment plus ou moins malsain, et empestent l'air aux environs des marchés; rien de plus rebutant, en ce genre, qu'en été les poissonneries de Scutari en Albanie, de Janina et de Salonique.

En fait de *légumes*, les haricots verts et blancs et les choux forment le fondement de la cuisine en Turquie; ce n'est que dans la Bosnie, l'Herzegovine, le Montenegro et en Servie, qu'on trouve des pommes de terre depuis la fin de l'automne jusqu'au printemps. Il est très singulier qu'à l'exception de la Servie et de la Grèce, les lentilles soient encore inconnues dans ces pays et que les petits pois n'y soient guère en usage. En Macédoine et en Thrace, il y a d'excellentes fèves de marais qu'on mange agréablement avec la gousse. Dans toute la Turquie, au sud des chaînes qui traversent le milieu de ce pays

de l'O. à l'E., on mange une quantité énorme d'Aubergines; de Courges et de Bames (*Bamia*).

La manière d'accommoder les légumes au gras serait assez bonne sans la surabondance de poivre d'Espagne et le mélange trop fréquent de viandes. Les purées d'haricots (s. *Papoula*) sont assez en usage; mais dans les temps de carême on ne fait que bouillir les haricots avec de l'huile et du poivre d'Espagne; la plupart des auberges n'ont alors à offrir que ce plat. Les Turcs savent si bien mitonner les choux à la graisse, que nous nous sommes cru quelquefois dans la France méridionale; mais la choucroute allemande (s. *Kiseo Koupous* ou *Kombost*) n'est encore connue que dans les villes de la Servie.

En hiver, on mange rôti, comme les châtaignes, un gros pois chiche nommé *Lepleb* ou *Leplebi* (*Dolichos Lablab*), qui se vend dans toute la Turquie et vient des contrées méridionales; mais il n'est déjà plus usité par les Serbes, en Hongrie. On mange aussi, crus ou cuits, comme dans la France méridionale, des Seps, ou grands champignons, les *Glijiva-Petschourka* et *Mejetschitza* des Slaves, les *Tschoupearké* des Valaques; mais nulle part nous avons vu servir des truffes (1) ou des morilles (2), quoiqu'il y en ait en Turquie et que les Grecs en mangent peut-être.

Pour les *salades*, on a partout le choix de la salade à la laitue ou aux concombres. Il n'y a que les localités sans eau de la Turquie occidentale où la laitue soit rare; mais on la vend partout toute verte et non pommée, parce qu'on ne sait pas la jaunir en la liant. Les salades aux haricots ne sont guère d'usage. Les habitants de la Turquie n'apprêtent pas la salade comme les Européens, car ils y emploient infiniment moins d'huile ou n'en mettent même point. Les Turcs substituent à l'huile des noix pilées; c'est leur *Teraioulou-Salata*. Une autre salade turque est un mélange de concombres crues ou au vinaigre, d'olives salées, d'oignons, d'ail, de vinaigre faible et de sel,

(1) T. *Domoux élmase*, g. *Ydnon*.
(2) T. *Keupek*, s. *Smrtschke*, v. *Tschoutschouletz*.

mais sans poivre. Les Grecs ont des salades semblables nommées *Zizimia.* Dans la Haute-Albanie, les habitants mangent quelquefois en salade véritablement de la mauvaise herbe de leurs jardins. Rarement on rencontre chez les gens riches de la salade de chicorée amère, à laquelle on ajoute des olives salées.

Les concombres au vinaigre ou simplement avec du sel sont un des mets favoris et les plus usuels en Turquie; rafraîchissant extrêmement, il faut se garder d'en mésuser en été pour ne pas prendre la fièvre. Lorsqu'un Européen veut avoir de la salade en Turquie, le plus souvent il est obligé d'aller acheter la salade ou les concombres chez un marchand et l'assaisonnement chez un épicier (*bakalin*).

On consomme en Turquie une énorme quantité de riz, qui se mange surtout en soupe et *pillav* ou au gras. Ce dernier plat reçoit pour assaisonnement du poivre rouge ou noir, auquel on ajoute, çà et là, en Thrace, du safran, et plus rarement du jus de tomate. Moins souvent on mange le riz au lait. Quand ce plat est froid et apprêté d'une manière particulière, on l'appelle *Soutlia.*

Le blé de Turquie est une autre céréale qui forme le menu de bien des ménages, surtout en Albanie et en Valachie. Il se mange d'abord à demi mûr (s. *Seleniak* ou *Poureniak*), rôti sous les cendres, et passe pour une délicatesse que les Slaves appellent *Kokitza.* Les voyageurs ont l'habitude de voler à cet effet, le long des grandes routes, des épis de maïs, et ce petit larcin est si usuel en Turquie, ou le pays si bon, qu'on n'y fait attention que dans les contrées albanaises ou grecques, où le maïs constitue la récolte la plus importante. En Thessalie et en Albanie, des hommes armés sont toujours aux aguets, prêts à punir les voleurs ou à tirer sur les oiseaux de proie.

Le maïs se mange aussi broyé en pâtée à l'italienne. Quand cette dernière est mêlée de lait, les Valaques et les Albanais surtout croient faire un bon repas. C'est le *Katschamak* des Turcs, le *Koulia* des Slaves et des Guègues, le *Mèmeligè* des

Daces. Pour broyer ce blé, ils emploient la petite meule à main, nommée *Irvagn* par les Slaves et *Cheiromylos* par les Grecs, instrument décrit ailleurs. Le maïs au gras, le *Kouvelian* (proprement bouillie) des Albanais, et le *Varenik* des Bulgares, est une autre manière d'employer cette graine.

Dans la Bosnie et la Haute-Albanie, les paysans mangent aussi du millet et du blé noir apprêté comme le blé de Turquie, mais dans le reste de ce pays il n'y a que le millet qui soit en usage çà et là. Le gruau d'avoine ou *Kascha* est un autre mets commun des montagnes du N.-O. de la Turquie, et les paysans serbes et bulgares se préparent aussi une espèce de bouillie de farine et d'eau, à laquelle ils donnent le nom de *Sastritza*. Les Serbes ont des mets analogues de farine et de graisse, qu'ils nomment *Zitzvara* et *Jemire*. Le *Zitzvara* est du blé de maïs, cuit et remué avec de la crème jusqu'à ce qu'il s'y montre du beurre. Un mélange de froment et de viande forme le *Keschke*, que les Slaves mangent dans certaines occasions solennelles.

Dans la Basse-Croatie turque, les châtaignes entrent çà et là dans la nourriture du paysan, comme en Servie. Dans le S. ce sont les pois chiches (t. *Nokhoud*, g. *Erebinthos*) et le *Lablab* grillé qui les remplacent. Le riz au lait (g. *Rysogalon*) est déjà un mets plus recherché.

Les Orientaux ont une grande variété de mets farinacés, de gâteaux et de *pâtisseries* grossières (t. *Beurek*, v. *Pankovele*, g. *Zymarika*). Le plus commun et usuel est la *Pita* (t. *Pidé*, g. *Peta*) ou gâteau ordinaire, mets toujours assez gras et lourd. C'est une pâte de farine plus ou moins pure, mal feuilletée, et entremêlée d'un peu de graisse ou de beurre fondu. Cette pâte est étendue sur un grand plateau rond de fer-blanc ou de cuivre étamé, et envoyée au four. Elle en revient cuite et un peu croustillante sur les bords et inférieurement. On y mêle quelquefois des œufs ou bien des feuilles de vignes ou d'épinards, ou même du hachis de mouton. Dans les grandes villes on fabrique de même une sorte de petits pâtés grossiers, qui sont carrés, et appelés par les Slaves

Kiaja, en ajoutant *za mesom* ou *za sirom*, suivant qu'on y met de la viande hachée ou du fromage. Les Grecs y mêlent quelquefois des fruits, tels que des cerises, ce qui forme leur *Kerasopeta*, ou des pommes, le *Melopeta*.

On connaît aussi en Turquie le matafan ordinaire, fait avec de la farine, de la graisse et de l'eau, le *Mandara* des Slaves et le *Teganitès* des Grecs, ainsi que le matafan brouillé ou grumeleux, le *Schmaren* des Autrichiens et le *Kock* des Serbes. Les Turcs y mêlent du fromage et l'appellent *Haslama*. On renferme aussi des œufs dans de la pâte, à la manière des beignets, c'est le *Lalaguit* des Turcs.

En Servie on détrempe des morceaux de pain dans l'eau et on les cuit avec de la graisse, ce qui forme leur *Popara*. On y nomme *Kvaschenitza* des tranches de pain mitonnées avec des œufs et de la graisse. Les paysans serbes se préparent un gâteau grossier, qu'ils nomment *Jibanitza*. Un autre mets farinacé slave, aussi avec du pain et de la graisse, répond au *Brodstrudel* des Autrichiens, et s'appelle *Taschtzi*. Lorsqu'on mitonne ce plat avec du lait, cela devient le *Milchrahmstrudel* de Vienne, le *Kaimaski saviatsch* de Turquie.

Une variété du *Zwick-Krapfen* autrichien, consiste en des morceaux carrés de pâte levée et frittée, c'est l'*Ouschtipak* des Serbes, le *Sskovardè* du Valaque. Les Serbes préparent aussi des lanières de pâte à la graisse, comme les maraconis; ce sont leur *Igantzi*. Les Turcs de leur côté font frire des lanières de pâte dans la graisse, et les enduisent de miel, ce qu'ils appellent *Kadaif*. Ils mangent aussi du riz délayé dans de l'eau miellée, leur *Nazliasch*. Les Grecs font des espèces de gâteaux avec de la farine, de l'eau et du moût de raisins, c'est leur *Zouzouki*.

Un des *gâteaux* réputés fort bons et connus partout, est le *Baklava*, espèce de crêpe ou tourte fort feuilletée, très épaisse, et contenant du miel entre ses feuillets. On nomme *Maphis* de petits gâteaux ronds à pâte blanche, mêlée d'un peu de miel. Un gâteau aux amandes avec du miel forme le *Kourabie* des Grecs. D'excellents gâteaux de Milan se fabri-

quent dans les grandes villes, comme à Bitoglia, Andrinople et Salonique. Les merveilles ou *Schneeball* des Allemands, lanières de pâte très légères et frittées, sont connues en Turquie sous le nom de *Mavisch.* De très bons gâteaux de Savoie paraissent sur les tables des riches, en Servie et en Valachie.

Parmi les *mets doux*, un des plus communs et des mieux faits sont les œufs au lait avec du miel ou du sucre; c'est le *Kaimakdja* de Turquie. Un autre plat doux, célèbre dans la cuisine orientale, est le *Halva*, dont on prépare plusieurs espèces. Ces deux mets se servent, comme la *Pita*, sur de grands plateaux. Le *Halva* ordinaire consiste en un mélange de fleur de farine ou de semoule fine avec de la graisse, du miel ou du sucre. Elle est brunâtre et grumuleuse, et peut se manger chaude et froide. On en fait aussi avec du jus de raisin épaissi, c'est le *Usum-Pekmesi-Halvasi.* Les autres Halva se fabriquent chez les confiseurs; il y en a de blanches, de grises et de rouges. Une variété sucrée forme le *Tahin-Halvase.* Les meilleures sont fort épicées avec de la cannelle, du gingembre, ou parfumées à la rose ou au musc. Dans ce dernier cas, elles prennent alors le nom turc de *Devaimisk.* Une autre variété se fait avec des noix, et porte le nom de *Khos-Halvase*, enfin il y a une Halva filumenteuse et réticulaire, le *Keten-Halvase*, qui ne se fait qu'en hiver. Les Halva se vendent à la livre, et s'exportent dans des petits pots de terre, dont les confiseurs ont toujours des provisions. Elles se gardent très long-temps. Les villes les mieux famées en ce genre sont Andrinople et Jamboli, aussi on n'y passe guère sans emporter un peu de Halva pour les siens.

Un excellent mets recherché par les paschas et les gens riches est l'*Elmasie* ou gelée rouge à la rose et faite avec des pieds de mouton. D'autres gelées plus ordinaires s'appellent *Sovoulma.* Le blanc-manger, en grec *Thiason*, n'est guère connu hors des cuisines grecques recherchées.

En fait de compotes, nous mentionnerons seulement des compotes extrêmement liquides de prunes mal mûres. Les sirops, et surtout les confitures (*Pekmes*) sont encore plus en

usage en Turquie que dans l'Europe méridionale. Les dames font consister leur science dans leur fabrication. Le jus de pomme épaissi en masse brunâtre se fabrique en grand dans la Bosnie septentrionale, et s'exporte sous le nom de *Pekmes*. Dans les pays de vignobles, comme en Herzegovine, on réduit du jus de raisin à la consistance d'une gelée compacte brune, sous le nom de *Kufter-Pekmes*. Les Grecs en font leur *Mousèles*. Une mode particulière de former cette gelée consiste à plonger, à la manière des chandelles, un fil dans le jus épaissi jusqu'à ce qu'on en ait formé une épaisse baguette. On appelle *Soudjouk* ces saucisses de jus, qui se fabriquent aussi en Syrmie.

On confit beaucoup de fruits; dans la Basse-Albanie maritime, ce sont des cédrats; dans la Thrace septentrionale, on fait des conserves de rose, connues sous le nom de *Gulbe-Scheker* des Turcs, de *Rodozacharé* des Grecs, notre *Rhodomel*. Certaines villes sont renommées pour ces confitures. On se sert aussi çà et là de dattes confites.

Le *pain* (1) s'achète chez le boulanger (2), mais se fait bien plus souvent chez soi. Chez le premier, on trouve partout des pains ronds de froment, semblables à notre pain de ménage, et des petits pains plats et ovoïdes à extrémités pointues et à surface glacée et brunie par un peu de miel. Ce sont les *Semitsche* des Turcs, les *Semitza* ou *Simit* des Slaves et des Albanais Malsores, les *Simidale* des Toskes, les Semel des Allemands. Malgré leur petit goût doucereux, ils conviennent au palais européen. A Constantinople, on ne paraît donner le nom de *Semit* qu'à des pains en forme d'anneau, et celui de *Pidé* aux *Semitza* ronds, dont le milieu est couvert de petites entailles, comme celles des ongles, tandis que le pain blanc plat sans ces entailles s'appelle *Fodle*. Dans la Bulgarie orientale, et çà et là en Servie, on fait du pain de ménage exquis et tout aussi bon que le nôtre.

---

(1) T. *Ekmek*, s. *Lieb*, a. *Poukè*, v. *Pana*, g. *Artos*.

(2) *T. Ekmedji* ou *Phouroundji*, s. *Liebar*, v. *Pitaroul*, g. *Artopoios*.

En Bosnie, on trouve aussi du pain de seigle (*Rajovnitza*), et dans le centre de ce pays, entre Serajevo et Travnik, on fabrique une sorte de pain qui est plutôt une galette. Il forme de grandes plaques ovoïdes, très peu épaisses, surtout au milieu, et plaît à cause de la quantité de croûte. On l'appelle *Pita* ou gâteau, ou *Tanka*, c'est-à-dire pain mince, de *Tanak* mince. Les Arméniens emploient aussi à Constantinople et en Asie le *Somoun*, qui est un pain carré, noir, épais, mal cuit, où le froment est mêlé de seigle, d'orge, de millet, et même de pois et de fèves.

Lorsqu'on fait le pain chez soi, on met la pâte dans un plat de terre, le *Tzirepoulia*, ou de fonte de fer, le *Peka*. Le plat creux et rond a été chauffé avant de recevoir la pâte, et on couvre cette dernière de cendres chaudes et de braise, de manière que le pain est vite cuit. Ce mode, fort ancien, est en usage partout, et donne un pain très mangeable, quoique moins croustillant que celui fait au four. Les plats de fonte employés à cet usage se fabriquent surtout en Bosnie. A défaut de ces moules, les pauvres gens mettent tout bonnement la pâte sur un endroit propre du foyer, et le couvrent de cendres chaudes.

Dans la Haute-Albanie maritime, dans le Montenegro et l'Herzegovine, on fait pour les régals un pain de froment sans levure (t. *Eschiamour*, s. *Kvas*) qu'on appelle proprement *Pogatscha* de l'italien *Fogaccia*, nom donné aussi ailleurs au fouace ou pain cuit sous la cendre chaude, et nommé *Stakokoulara* par les Grecs. Sur les rivages de l'Albanie, comme à Scutari, on trouve déjà dans les villes la mode italienne de faire du pain très blanc, mais dur et sans aucune saveur. Dans ce pays et dans le Montenegro, on mange aussi beaucoup de pain de maïs.

Le *vin* (1) ou de l'*eau-de-vie* (2) se trouvent presque partout; on n'en peut excepter que peu de contrées musulmanes d'Albanie, de Bosnie et de la Guègarie; dans ces pays mêmes,

---

(1) T. *Scharab*, s. *Vino*, a. *Ver* ou *Yerre*, v. *Vinou*, g. *Krasi*.
(2) T. a. *Raki*, s. *Rakija*, v. *Rachiou*, g. *Raké*.

le manque de spiritueux n'est quelquefois que momentané. Les mahométans préfèrent en général l'eau-de-vie et les liqueurs au vin, et ce dernier n'est surtout en usage que parmi les musulmans de la Basse-Albanie. Aussi, rien ne peut être plus ridicule que la défense d'août 1839, de boire des spiritueux et du vin, et l'ordre du sultan Abdoul-Medschid de jeter, dit-on, dans le Bosphore les barriques de vin des celliers de son père. Néanmoins il y a des musulmans, surtout bosniaques, qui observent assez strictement la défense de boire des spiritueux pour être scandalisés quand des mahométans se mettent à cet égard au-dessus des préceptes religieux. Il fallait quelquefois leur rappeler que le sultan, l'ancien chef des spahis en Bosnie, et maint autre grand personnage aimaient le vin. Notre Tatare, grand amateur d'eau-de-vie, leur ferma un jour la bouche en leur disant : « Grosses bêtes, ne savez-vous pas que je suis Tatare et non pas Turc ? »

L'*eau-de-vie* est quelquefois une eau-de-vie de marc de raisin, le *Komovitza*; mais elle consiste, surtout dans les pays slaves, en une eau-de-vie de prunes légèrement rougeâtre et très faible, leur *Slivovitza*. Les vergers de pruniers y remplacent nos vignes, ce qui est tout naturel dans des pays de montagnes comme la Bosnie et la Servie. Dans les villes de ces pays, on vend en outre de l'eau-de-vie faite avec des raisins ou du grain (t. *Boughdaj-Raki* ou *Bouidaj-Rakise*, s. *Komadara*). C'est ces dernières espèces d'eau-de-vie qui sont bues surtout dans les pays au S. de la chaîne centrale, et on en vend de faible et de plus forte ou distillée deux fois, ce que les Slaves appellent *Prepetschenitza* (recuite). En Servie et Bulgarie, on fait un peu d'eau-de-vie de poire, le *Krouschkovitza*. L'eau-de-vie se distille et se fabrique aussi à la maison, et il y a des Grecs qui préparent en outre des liqueurs en faisant infuser diverses épices dans du *Raki*. Certains Turcs riches sont très friands de ces liquoreux. L'eau-de-vie anisettée (t. *Anason-Rakese*, s. *Knaisovitza*) se consomme en très grande quantité dans les villes. Il se vend de plus, çà et là, de la liqueur rouge à la cannelle et à la girofle (t. *Karamphil-Ra-*

kese), une liqueur à la rose (t. *Gùl-Rakese*) et une variété de curaçao (t. *Atsch-Kavounou-Rakese*) faite avec une espèce de citron amer. En Servie et en Bosnie, on mêle aussi du miel au Raki, et on se sert de *Medeno-Rakia* dans les repas les jours de fête.

Le *vin*, en Turquie, est surtout rouge; du vin blanc ne se trouve guère qu'en Valachie, dans la Bulgarie occidentale, à Semendria, et çà et là une couleur jaunâtre est propre au vin extra répondant à notre vin de dessert. Les meilleurs vins sont très colorés en rouge et ont du rapport avec le bon vin de Cahors et de Radicofani dans les États romains. Ils proviennent de la Macédoine, des bassins de Scutari et de Prisren en Albanie, de Mostar en Herzegovine, des coteaux le long de la Morava serbe ou des environs de Lovdscha en Bulgarie, de la Thrace et des Météores en Thessalie. Une mention particulière est due à certains crus du S.-O. de la Macédoine, comme ceux de Schatista, de Castoria, de Kalkandel, de Soutari, de Mostar, de Joupa et de Semendria en Servie, de Dragochan et de Sakoeni en Valachie. Les habitants possèdent là une richesse dont ils ne se doutent pas, car il n'est guère douteux que plusieurs de ces vins ne pussent s'exporter et ne convinssent aux palais du nord.

En Bosnie, on boit surtout du vin de Novibazar et de Mostar; à Constantinople, on consomme principalement du vin rouge de Ténédos et un vin couleur Malaga extrêmement fort. Dans cette capitale, comme dans tous les grands ports de la mer Égée, on vend aussi du vin blanc de Samos, espèce de Lunel excellent dont la bouteille revient à 25 c. A Silivri, sur la mer de Marmara, on fabrique un vin agréable d'une teinte rouge fort claire. Derrière Kalkandel et aux environs de Castoria et dans la vallée de Bilischta, on récolte un vin très liquoreux et jaunâtre, qui a quelque rapport avec certains vins cuits de Hongrie, et est appelé *vin de Harem* (*Harem-Scharab*. Le pascha de Kalkandel nous en fit servir dans des espèces de grands huiliers à longs cols et ornés de filets d'or.

En Turquie, le vin ne se conserve en général que d'une

année à l'autre faute de bonnes caves; et dans la Basse-Albanie, la Thessalie et la Grèce, on croit nécessaire de goudronner les tonneaux de vin, parce qu'on prétend qu'il se gâte sans cela. Il en résulte que le vin de ces pays a un goût âcre désagréable qui est encore augmenté par celui que donnent les outres employées çà et là. Dans le gros de l'été, on ne trouve que de loin en loin du vin buvable, au moins dans la Turquie méridionale. Ce qui contribue beaucoup à détériorer le vin débité dans les auberges, c'est qu'on ne le met jamais en bouteilles, qu'on ne fait que le soutirer du tonneau ou de l'outre (t. *Touloum*, s. *Mie* et *Mietina*), et que même on laisse entrer dans les tonneaux du marc des raisins lorsqu'on soutire le vin des cuves. Dans les petits hans, on conserve même le vin simplement dans des amphores ou *matara*, ou de très grosses cruches en bois ou en terre.

Un *cidre* (*Most*) très médiocre ne se fabrique que dans certains lieux de la Basse-Bosnie, de la Servie et de la Bulgarie. On fait une boisson acidule analogue nommée *Bouza* ou *Boza* en turc, *Mpoxas* en grec, *Vodnika* en slave, en laissant fermenter pendant l'hiver des pommes sauvages dans de l'eau.

Les Orientaux ne déjeunent pas en se levant, ou prennent tout au plus une petite tasse de café noir; ils ne font que deux repas par jour, savoir : le matin à 10 ou 11 h., et le soir après le coucher du soleil ou l'*akscham*. Les chrétiens ont adopté entièrement cet usage, et ce n'est qu'en Servie où on dîne dans les villes et chez les gens riches à midi comme en Europe.

Quoique l'appétit (*Ischtal*) ne manque guère à tous les habitants de la Turquie, néanmoins le Turc ne paraît l'éprouver surtout que le soir, et mange le reste du jour moins que les Européens et même que les chrétiens de Turquie. Si on entend, au contraire, les chrétiens en Turquie dire qu'ils ont faim (t. *Karnumadge dir*, s. *Ja cam gladan*), c'est surtout vers les onze heures, quand ils sont encore à jeun, car ils n'aiment guère manger le matin. Leur appétit n'est pas ouvert à leur lever. Quant à la soif, on dirait qu'ils en sont toujours tour-

mentés (t. *Sousoumouschoum*, s. *Ja cam gedan*), car chrétiens comme musulmans ne laissent guère passer une fontaine ou une source sans s'y désaltérer, ni une auberge sans y demander la cruche d'eau; c'est une habitude une fois prise et dont rien ne peut presque les empêcher. On dirait que les aubergistes ne sont là que pour étancher gratis la soif des voyageurs.

Les dîners de gens riches ou de paschas sont composés de sept à huit ou d'une douzaine de plats. L'ordre des repas, en Turquie, est de commencer par la soupe, qui se mange matin et soir dans toutes les maisons un peu aisées; puis viennent, à l'ordinaire, un ragoût, le rôti, un alternat de ragoûts et de légumes, un plat doux, et enfin le *Pillav*, plat qui nous paraît tout aussi mal à sa place que la soupe avant le dessert en Suède. Des fruits forment, comme chez nous, la fin du repas. Outre tous les fruits d'Europe, on remarque dans les marchés turcs, surtout dans les ports de mer, les Caroubes (1), les Dattes (2) et les noix de Cocos. Les habitants mangent des fruits quelquefois tout verts, tels que des prunes, des raisins et des pommes.

Les Turcs qui boivent de l'eau-de-vie ont l'habitude de vider leur carafon avant le dîner pour s'ouvrir l'appétit, et ne boivent guère ensuite qu'un peu d'eau, et rarement un ou deux verres de vin. Beaucoup ne peuvent pas comprendre encore comment nous pouvons manger et boire en même temps.

Dans les pays slaves, le dîner s'ouvre, comme les déjeuners en Écosse, par un verre d'eau-de-vie de prunes que chacun boit à son tour dans le même verre après le maître de la maison. La politesse exige qu'on vide le verre d'un trait, ce qu'on nomme *popiti*. Après cela, on mange un peu de fromage blanc et une gousse d'ail (*Tschesno*) placée déjà d'avance à côté de chaque convive. Les Serbes aisés font quelquefois dans les villes, entre le dîner et le souper, un petit goûter nommé *Oujina* (en all. *Ausen*).

(1) T. *Ketji bouynouzou*, s. *Roschtschitch*, g. *Zylokeraton*.

(2) T. *Khourma*, s. *Datel*, a. *Chourma*, v. *Kourmalele*, g. *Chourmas*.

Les paysans et les pauvres gens se contentent, en général, de pain, de polenta, de brouet d'avoine ou de blé noir (en Bosnie), de fromage blanc, d'œufs, de laitage, d'oignons, d'ail, de haricots et de pommes de terre, en Bosnie. La viande de mouton et de cochon est plutôt un régal pour eux qu'un aliment journalier; le Turc seul mange fort souvent la première. Néanmoins, sous ce rapport, il y a une grande différence entre la nourriture des paysans serbes et même bulgares, et celle des Valaques, des Grecs, des Albanais et des bosniaques montagnards. Les Slaves mangent infiniment plus de viande que ces derniers trois peuples. Il ne faut pas non plus perdre de vue que, par l'effet d'un nombre prodigieux de jours maigres, ils ne peuvent pas manger autant de viande que les musulmans.

Le café ne se boit que noir, et on en avale une partie du sédiment. Aucun de nos usages n'a cessé d'étonner plus nos hôtes, pendant nos voyages, que le mélange du lait au café, et surtout lorsqu'il avait lieu sur une assiette, faute de jatte. Mille fois nous avons entendu les postillons avertir les aubergistes de la singularité de leurs hôtes, qui avalaient le matin une livre de lait. On prend le café, en général, sans sucre, en réservant ce dernier pour honorer quelqu'un. Le café se prépare autrement qu'en Europe, en ce qu'il se pile dans des troncs creux (t. *Déuyedjek*, s. *Stoupa*, g. *Kaiemas*) avec de longs pilons de fer; de pareils troncs sont placés à la porte des auberges ou des maisons, et quelquefois dans une situation telle, qu'ils reçoivent les gouttières du toit. Dans les villes, il y a des gens, nommés *Tamis*, qui ont le monopole de piler le café et qui le falsifient quelquefois avec diverses substances, telle que de la brique pilée.

Le café ne se met dans l'eau que lorsqu'elle bout; on ne l'y laisse que peu de temps, on ajoute quelques gouttes d'eau froide, et on le sert dans le pot de fer-blanc ou de cuivre étamé nommé *Kavé-Ibrik*, et en albanais *Gogome*. D'après la manière de le faire ou la qualité du café, il est de fait que cette boisson est meilleure et plus aromatique en Turquie que géné-

ralement en Europe. Le meilleur café se boit dans le S.-E. et le S. de la Turquie, mais on y emploie aussi plus de café que dans nos cafetières à filtrer.

Le café se sert dans de très petites tasses de porcelaine blanche nommées *Phildjan* (s. a. *Phildsohan*, g. *Philntzani*); souvent ces tasses ont un petit filet d'or, mais ce n'est que chez les très riches personnages qu'elles ont des peintures. La tasse est placée sur un petit support, ou plutôt godet de laiton, le *zarf*, qui est remplacé chez les gens aisés par des godets plaqués en argent ou en filigrane d'argent (*Kafesli-zarf*), ou godets en treillis très artistement travaillés par des Turcs, des Grecs ou des Arméniens; il y en a aussi en or ornés de pierres précieuses. Le domestique tient le Phildschan et le Zarf entre son pouce et les pointes de ses doigts tendus, et les porte le bras un peu plié; quand il est près des personnes, il fait une pause, étend son bras, et tend la tasse de la main gauche en mettant son autre main sur son cœur.

Le café constitue la seule chose qu'on vende dans la presque totalité des cafés turcs. Il n'y a que dans quelques villes de Servie et en Valachie où on trouve des cafés à l'allemande avec des billards et où on boit de la bière et des liqueurs. On est si fort accoutumé à prendre du café pour se rafraîchir, que, sur les grandes routes, il y a çà et là des cafés isolés ou même seulement des cafetiers stationnés sous une treille, un arbre, ou en plein air, gagnant ainsi leur vie. Le voyageur arrivant éreinté ne manque pas de s'arrêter pour boire son café et fumer une pipe. Deux amis se rencontrant font la même chose: c'est le cachet de cérémonie pour chaque visite.

Dans quelques cafés de Constantinople, de Péra (aux Champs des Morts), de Salonique (sur le *Tschartschiou*), de Bitoglia, de Janina, de Larisse, etc., on trouve en outre des glaces et des sorbets aux fruits, et en particulier au citron; des musulmans et surtout des Arabes en vendent en outre dans les rues de ces villes et sur les lieux de plaisir de la capitale entre onze heures du matin et cinq et six heures du soir. Les glaces les plus ordinaires sont simplement du lait épicé et glacé; c'est

le *Dondourma* turc. Les vendeurs ambulants de glaces, les *Dondourmadgjs*, les vendent sur de très petites assiettes de fer-blanc et prêtent une petite cuillère plate de même métal.

Il y a aussi des marchands de coco dans les carrefours des grandes villes; ils vendent de l'eau miellée (t. *Sherbet*, s. *Medovina*, v. *Mourssa*), ou bien de l'eau dans laquelle on a laissé infuser des raisins de Corinthe ou des Caroubes. Le liquide se trouve dans un réservoir de fer-blanc sur leur dos; dans une main, ils ont un panier en métal avec des verres et quelques bouteilles qui contiennent une dissolution miellée plus concentrée; selon les pratiques, ils ajoutent à l'eau du réservoir quelque peu du liquide des bouteilles. Leur cri est en turc *Scherbet alem*, prenez des sorbets, et en bulgare *Ledeno medeno*, eau miellée glacée. D'autres individus vendent de la glace et de l'eau glacée; les *Soudjouler* se voient surtout dans les très grandes villes, et vont dans les chancelleries et les konak des grands seigneurs désaltérer leurs gens en faisant tout autant de bruit que les marchands de coco.

Les *restaurateurs* turcs (1) cuisent en général en plein vent ou dans des boutiques tout ouvertes ou situées dans des bazars. Il est curieux de voir ces Ottomans préparer les mets dans ces cantines; le four est leur aide principal. Dans de grands chaudrons de cuivre couverts, et placés sur des charbons, sont ordinairement deux ou trois espèces de ragoûts et du *Pillav*, ainsi que des brochettes garnies de petits carrés de mouton rôti ou de foie de mouton, ou rarement des saucisses-beefsteak; quelquefois des têtes de mouton bouillies ou grillées. Le plus souvent le rôtisseur ou *Kebadji* est en même temps boulanger, tandis qu'il y a dans les grandes villes des restaurateurs qui ne rôtissent pas. Chez les Serbes, on donne le nom de *Prtzvarnitza* à ces espèces de gargotiers où l'on prépare à la poêle des viandes et des saucisses. On y va chercher des portions, ou on mange sur la place.

---

(1) T. *Achdje*, s. *Kouvar*, a. *Achtzi*, v. *Ssokatsch*, g. *Mageiros* ou *Tzenodochos*.

Dans les petites villes et les villages, l'aubergiste-boulanger remplace le restaurateur, et son four contient ce qu'il peut offrir au voyageur.

Dans les villes maritimes et quelques villes danubiennes, il y a des aubergistes étrangers où on peut manger plus ou moins à l'européenne. Dans ces hôtelleries, en général, on peut pour 3 francs déjeuner, dîner et souper y compris le vin, ce qui peut donner une idée du bon marché de la vie ordinaire en Turquie.

On voit, d'après ces détails gastronomiques, combien on a tort de croire, même sur la frontière turco-autrichienne, qu'on ne peut pas bien dîner en Turquie. Les Serbes eux-mêmes contribuent à propager cette erreur, en offrant aux étrangers une cuisine moins faite pour le palais européen que celles des Bulgares, des Albanais et des Turcs, tandis qu'eux-mêmes ont la ridicule et fausse prétention de cuire mieux que leurs compatriotes de Turquie. D'abord les Grecs ont évidemment plus de goût pour l'art culinaire que les Serbes, et comme il y a en Turquie infiniment plus de gens riches qu'en Servie, pays tout agricole, il en est résulté que la cuisine est plus recherchée et meilleure en Turquie qu'en Servie.

Ensuite on a tiré jusqu'ici le plus souvent ces renseignements sur la Turquie de négociants ayant accaparé le commerce si lucratif de cette contrée, ils sont naturellement intéressés à le représenter comme un pays de loups, afin que personne n'essaie d'y aller. Si on a interrogé des Européens, ce sont des courriers ou des étrangers ayant voyagé avec la vitesse de ces gens, et qui, ne sachant ni les langues du pays ni ses usages, ont dû se contenter presque de la nourriture des Tatares. Or, il faut savoir que, si chez lui le courrier turc mange très souvent de la viande rôtie, se fait des soupes et des ragoûts; lorsqu'il est à cheval, et qu'il sait que sa plus longue course en Turquie est de six à sept jours, il est habitué, pour ne pas perdre de temps, à ne manger pendant cette course que du pain, du fromage blanc, des oignons, et çà et là un petit morceau de viande s'il en trouve de prête. La tasse de café à chaque station sert à le restaurer.

Nous pouvons dire au contraire que, voyageant comme c'est l'usage, c'est-à-dire à journées de 8, 10, 15 à 20 lieues, et prenant ses précautions pour les couchées, on trouve à faire partout une chère passable, et dans les villes on a toujours occasion de manger encore mieux ou même de faire quelquefois d'excellents repas.

CHAPITRE III.

HABITATIONS, AMEUBLEMENTS, ÉDIFICES, MONUMENTS ET FORTERESSES.

---

§ 1er. Habitations, ameublements et édifices.

Les maisons les plus misérables en Turquie sont celles des *Valaques*, qui, du moins dans la plaine danubienne, vivent souvent dans des huttes (1) en clayonnage (2) de branches d'arbres tressées, ou même en mottes de gazon, et à moitié sous terre, comme les souterrains des taupes. Sur un trou dans la terre ils forment un toit de branchages ou de solives couvert de mottes de terre; ce sont les *Zemounitze* des Slaves et les *Hodaje* des Valaches. Nous n'avons rien vu de plus misérable en Europe, si ce n'est, exceptionnellement, parmi les Zingares nomades et sur la côte N.-O. de l'Ecosse.

Le reste des Valaques demeure, suivant les localités, dans des maisons (3) dont les murs sont formés de tas de poutres rondes, placées de champ les unes sur les autres, et chacune aussi longue qu'un côté de la maison. Leurs extrémités sont entaillées de manière à ce que toujours une poutre s'enchevêtre dans les entailles de deux autres. On voit quelquefois ce genre de bâtisse dans les hautes montagnes de la Bosnie méridio-

(1) T. *Kouliba*, s. *Koliba*, a. *Kolioupe* ou *Kasole*, v. *Kolibé*, g. *Kalyba*.

(2) T. *Tjit*, s. *Tschatma*, g. *Phraktès-phlegmenos*.

(3) T. *Ev*, s. *Kouchia*, a. g. *Spia* ou *Schtepi*, v. *Dom* ou *Kassé*, g. *Ospili* ou *Oikos*.

nale (Roujai), comme en Savoie et en Suisse; mais les murs y sont en planches et non des poutres. La maison du Valaque n'a qu'une porte; elle est sans cheminée ni plancher; la toiture est en bois ou en paille. Ce peuple a conservé, même en Hongrie, ce genre de bâtisse, qui fait de suite distinguer les villages valaques de ceux des Slaves ou des Magyares.

D'autres Valaques ont aussi des habitations en argile ou en briques de terre séchées, et couvertes en chaume, comme les Hongrois, ou même en pierre, dans les montagnes.

Les ustensiles de maison (1) d'un pauvre Valaque se réduisent à bien peu de chose. Couchant enveloppé dans son manteau, en hiver près du feu, en été tout simplement à terre, il n'a pas besoin de lit; tout au plus s'il a une mauvaise natte ou *Rogojina*. Un vieux morceau de tapis (*Kovor*) est un luxe. N'ayant en général que ses habillements, il ne lui faut pas d'armoire, et s'asseyant à terre il n'a guère besoin de chaises, et n'a en effet que tout au plus de petits escabeaux bas, comme les habitants de la Turquie. Ses ustensiles de cuisine (2) se réduisent à un petit chaudron en cuivre étamé (3), qui quelquefois peut se suspendre à une chaîne (*Verigè*) attachée à une petite solive (le *Veriniatscha* des Slaves), à quelques assiettes de terre (4), à un ou deux plats (5), à des jattes (6) et une cruche. La poêle (7) est aussi un ustensile assez commun.

---

(1) T. *Kap-kadjak*, s. *Oupotrebliajeta*, a. *Enera*, v. *Oueltele casei*, g. *Skevos*.

(2) T. *Achevi-kab*, s. *Oupotrebliajeta-kouine* ou *Lonatzi* (pots), a. *Enet e balta*, v. *Vasse de Kouchné*, g. *Aggeia tou mageireiou*.

(3) T. *Bakar* ou *Téndjéré*, s. *Kotao* ou *Bakratz*, a. g. *Dark* ou *Bakratze*, ou *Kousi*, v. *Oale de Arama* ou *Keldarea*, g. *Lebès*,

(4) T. *Tabak*, s. *Tanier*, b. *Schan*, a. g. *Sahan*, v. *Teler*, g. *Taleri*.

(5) T. *Piyata* ou *Sahan*, s. *Tschinia*, a. *Sahan*, a. m. *Kiersch*, v. *Blid*, g. *Piato*.

(6) T. *Tjanak*, s. *Scholia* ou *Tschanak*, a. *Tzanake*, g. *Skaphès*.

(7) T. s. *Tigan* ou *Tava*, a. *Phertere* ou *Tigkan*, v. *Piketorea*, g. *Tégani*.

Les Valaques se servent surtout de l'espèce de cruche (1) suivante, qu'on revoit aussi en Turquie. Elle a un col court pour verser et boire, et son ouverture, étroite en haut, est fermée par un petit tamis de terre. C'est par là qu'on remplit ces vases; mais comme on ne peut y introduire la main, on y met quelques pierres, qui en les remuant servent au nettoyage. Le plus souvent les cruches, en Turquie, ont outre leur ouverture supérieure et leur col pour verser, un troisième petit trou sur le côté du col supérieur, afin que l'air puisse y remplacer aisément le vide produit en ôtant du liquide. Aussi lorsqu'on boit il faut faire attention de tenir la cruche de manière à ce que ce dernier trou se trouve en haut, car dans le cas contraire on se mouille.

Dans les villes de la Valachie on trouve la lourde construction des maisons de la Transylvanie et de la Hongrie. La plupart n'ont qu'un étage, d'épaisses murailles, des rez-de-chaussée voûtés et à grilles de fer aux fenêtres. Si nous ne savons pas si à Jassy le pavé de solives en bois de chêne a été remplacé par des pierres, au moins cela a eu lieu à Bukarest, ville qui présente quelques jolis édifices.

Maintenant les meubles d'Europe, les carrosses de Vienne, les jardins réguliers, en un mot, la vie européenne a pris pied décidément parmi la haute société des principautés, et il n'y a que des vieillards qui trouvent encore plus commode ou joli d'avoir, comme il y a trente ans, des appartements uniquement meublés à la turque, et des arbres irrégulièrement dispersés en guise de jardins. L'énorme personnel des domestiques des Bojares et leur qualité fréquente de Zingares sont trop connus pour nous y arrêter.

Les maisons (*Kouchia*) ou chaumières (s. *Koliba*) des pauvres *paysans serbes* et *bulgares* sont au moins des habitations, quoiqu'elles ne soient qu'un rez-de-chaussée d'une ou de deux pièces (2) sans plancher, que les murailles ne

(1) T. *Testi*, s. *Testia*, a. g. *Zestra*, a. tosk. *Stamne*, v. *Borkat*, g. *Stamna*.

(2) T. *Oda*, s. *Soba*, a. *Oda*, v. *Kasa*, g. *Kamara*.

soient que des treillages de branches d'arbres (*Ljesa*) sur lesquels on jette de l'argile limoneuse (*Lijèp*) quelquefois mêlée d'un peu de paille. Autant qu'on peut, on n'emploie que des clous de bois (*Klin*) pour tenir les solives du toit ; car chaque paysan fait pour ainsi dire sa maison le plus économiquement possible. La toiture est communément en paille ou chaume, et ce n'est que dans les bourgs et dans les maisons des capitaines ou des spahis, dans la campagne, qu'on aperçoit des tuiles concaves.

Le plus souvent la maison n'a qu'une entrée, une ou deux fenêtres (1) et est sans grenier (2) ni cheminée (3). Dans les habitations de paysans un peu aisés, où existent plusieurs chambres, outre la porte (4) de devant, il y en a une sur le derrière qui est réservée, en Turquie, surtout aux femmes. Les portes se ferment la nuit avec des barres en bois, mises en travers, le *Binia* des Slaves, qui appellent *zamandaliti* se clôturer ainsi. Cet usage est assez général en Turquie. Comme dans le reste de ce pays, les portes des maisons des paysans serbes sont le plus souvent si basses qu'il faut se baisser pour y entrer. On y gâte aisément les chapeaux, et il faut un certain temps pour s'y accoutumer. On donne pour raison de cette mode que de cette manière le propriétaire a toujours le temps de s'opposer à l'attaque d'un ennemi, parce qu'on ne peut le viser en tenant ainsi la tête courbée. Les cheminées sont des raretés dans ces maisons ; aussi les murs et les solives de la toiture sont communément tout noirs ou même couverts de suie.

On croirait entrer dans l'enfer, quand il n'y a point de meubles dans une semblable maison. Un sol inégal de terre battue forme le plancher des chambres, et chacun y jette de l'eau en

---

(1) T. *Penjir*, s. *Prosor*, a. *Pentzerè*, v. *Pherestra*, g. *Parathyron*.

(2) T. *Servane*, s. *Taban*, v. *Pod soup akoperisch*, g. *Servani*.

(3) T. et a. *Odjak*, s. *Dimniak*, v. *Hornoul*, g. *Outzaki*.

(4) T. *Kapou*, s. *Vrata*, a. *Derr*, v. *Ousché*, g. *Thyra* ou *Porta*.

se lavant, ce qui contribue à rendre mainte maison humide, surtout dans les montagnes.

Chaque habitation slave est entourée en Turquie d'un enclos ou treillage de branches d'arbres (1) ou de palissades en bois (*Plot*), et se compose d'une maison ou de plusieurs maisons avec au moins deux ou trois petites huttes (*Koliba*) ou granges (*Kosch* et *Ambar*), qui ont tout bonnement, au lieu de murailles, des cloisons de branches d'arbres tressées avec des toits en paille. Quelquefois il y a encore un *Tschardak* ou une grange en osier, longue et étroite, pour pendre le maïs. Cette dernière est placée sur des soutiens en pierre, afin que les animaux n'y puissent pas monter. En Servie et en Bulgarie, il y a quelquefois, près de la demeure des paysans, une petite maisonnette d'osier ou *Kosch*, exprès pour un métier à tisser (s. *Stan*, g. *Ergaleios*), ou bien ce dernier est placé dans un coin du Tschardak devant la maison ; ce ne sont que les femmes qui tissent. Une telle habitation ne contient pas, comme chez nous, un couple, mais tout une famille, c'est-à-dire les chefs de famille et leurs enfants mariés ou non. Le plus âgé de la famille ou celui qui est reconnu pour avoir le plus de capacité conduit patriarcalement le ménage commun. Rarement on voit près des maisons des tas de bois (*Drvljanik*) pour l'hiver comme en Allemagne, parce qu'on y coupe à fur et mesure du bois dans les forêts voisines.

En Servie, une habitation commune de paysan coûte à ce dernier, non compris le bois et le travail, de 12 à 15 fr. ; on comprend d'après cela qu'avec les grandes forêts de ce pays il est facile d'y transporter un village d'un endroit à l'autre. Le gouvernement assigne au paysan le bois nécessaire, le paysan va le couper, taille lui-même ses poutres, ses planches et ses clous de bois, et bâtit lui-même sa maison, en tâchant d'y employer aussi peu de clous de fer et de ferraille que possible. Il y a bien peu de paysans dans cette principauté qui, vu la

(1) T. *Meteris kazeghe*, s. *Ograda*, a. *Gharde*, v. *Gardoul*, g. *Phrakté*.

modicité des impôts, ne puissent trouver à épargner 12 à 13 fr. par an. Aussi on voit dans ce pays déplacer des villages et des villes même, comme *Krouschevatz*, quand elles sont situées dans des lieux malsains ou trop hors des routes. Sous le régime turc, les lieux écartés et loin des routes étaient les plus habités, comme c'est encore le cas dans le reste de l'empire, parce qu'on évite ainsi de venir en contact avec les musulmans; à présent il s'agit d'animer davantage les voies de communication et d'en rapprocher les villages, c'est à quoi a été occupé le prince Milosch.

Les habitations des sénateurs, des juges et des autres personnes aisées en Servie sont mieux bâties ou du moins avec des tuiles et blanchies en dehors. On n'y voit pas percer les branchages des cloisons et on n'y emploie plus de boisage. Les *Konaks* des capitaines de districts et des colonels sont entourés, comme ceux du prince, d'une très haute palissade(s. *Taraba*), formées de poutres minces, attachées vers le haut par des liens de branches d'arbres, ou rarement par des traverses de bois clouées. C'est environ le genre de fortification auquel les Turcs donnent le nom de *Charampov*, ridicule défense pour nous autres Européens munis de canons. Les maisons de ces personnages ont, comme celles dans les villes serbes, un étage avec un escalier (1) en bois, souvent en dehors de la maison ou sous le *Tschardak* ou la galerie ouverte. On dîne quelquefois dans le bas, et on habite surtout au premier étage, où il y a un petit nombre de pièces carrées, séparées par un couloir commun.

Les colonels, comme les gens riches des villes, ont de jolies salles à divan avec des coussins, et le tout orné de beaux tapis; de plus, ces salles sont boisées et découpées dans le style moresque. Il y a aussi, rarement, des petits vitrages en couleur, des armoires ou des petits cabinets derrière certains endroits de la boiserie, et quelques chambres à coucher ont un cabinet de toilette, d'où part quelquefois un tuyau pour y verser

(1) T. *Nérduban*, s. *Basamak*, a. *Skale*, v. *Treaptele*, g. *Skala*.

l'eau sale. Il y a dans les chambres à coucher et les salles des poêles (1) massifs en briques à surface portant un émail blanc bleuâtre ou verdâtre, ou simplement blanchi à la chaux. L'usage des poêles en fer fondu commence aussi à s'introduire en Servie. Les gens peu aisés ont encore des poêles de terre (*Baboura*).

Hors de Belgrade, toutes les villes de la Servie n'ont que des maisons à la turque, c'est-à-dire où on ne fait presque rien pour donner à leur extérieur une symétrie et un coup d'œil agréable, tandis qu'on sacrifie tout à la commodité de l'intérieur, pour y avoir une galerie ou *divan hané* sur laquelle débouchent toutes les portes des chambres et un salon carré à fenêtres dans le fond, avec une porte sur le devant. Aussi les murs ne manquent pas d'angles saillants et rentrants, de fenêtres bizarrement isolées ou de parties sans fenêtres sur la rue. Les maisons bâties à la hongroise sont à murs épais et voûtées au rez-de-chaussée, comme à Belgrade, à Schabatz et peut-être ailleurs ; elles n'ont qu'un étage, et ont plus ou moins conservé quelque trace de la disposition des habitations orientales. Les maisons des bourgs de la Servie et beaucoup de celles de Belgrade sont exactement comme la généralité de celles en Turquie, c'est-à-dire d'assez vastes rez-de-chaussée, couverts de toits de tuiles très surbaissés, sans gouttière, et s'avançant un peu en avant dans la rue (s. *Strea*). Quelquefois il se forme ainsi sous le toit un local convenable pour s'asseoir ou pour dormir, et orné çà et là d'estrades basses de bois, entourées de petites galeries. Les murs sont en pierre ou pierrailles, quelquefois mêlés de bois. On y distingue, en général, au moins une salle commune et une ou deux pièces. S'il y a une boutique (2), cette dernière n'est fermée que par des immenses contre-vents, semblables à des portes posées en biais, et s'ouvrant de bas en haut, parce qu'ils ont leurs gonds au haut de

(1) T. *Odjak*, s. *Petch*, a. *Phourre*, v. *Kouptorioul*, g. *Phournos*.
(2) T. et a. *Doukiàn*, s. *Dougian* ou *Bolta*, v. *Dougana*, g. *Ergasteri*.

l'ouverture (1). De cette manière la presque totalité des boutiquiers travaillent en plein air dans leurs locaux qui, vu le manque de cloison entre la rue et la boutique, ont l'air plutôt de nos loges à bêtes sauvages que de véritables boutiques. Des vitrages ne se trouvent que çà et là chez quelque horloger, quelque épicier riche, etc.

Dans les maisons à un étage, les chambres à coucher et de réception sont sur la boutique et débouchent sur un vestibule carré commun, dont ils sont séparés par des cloisons en boiseries. Dans ces maisons, la cuisine est toujours dans un local à part, dans la cour ou sur le derrière de la maison, tandis que dans celles qui ne sont qu'un rez-de-chaussée, la salle commune est en même temps la cuisine.

Les fenêtres de la presque totalité des maisons serbes ne sont, comme en Turquie, que des ouvertures à barreaux ronds de fenêtres, sans vitres. Lorsqu'il fait froid, on applique intérieurement sur ces barreaux des châssis garnis de papier blanc. Il arrive que les fenêtres n'offrent que de trois à quatre barreaux (v. *Sebrealele*) verticaux sur lesquels, faute de châssis, on colle du papier quelquefois huilé. Rarement les fenêtres ont des contre-vents, si ce n'est çà et là dans les montagnes. Pour les Européens, cette manière de se garantir de l'air est peu agréable, lors même qu'en Servie et en Bosnie on ait assez de poêles dans les maisons un peu aisées.

Chaque maison, en Servie et en Turquie, a presque sa cour devant ou derrière l'habitation, quelquefois son jardin dans les villes et toujours dans les petits bourgs. Dans la plupart des maisons, il y a un lavoir incliné en bois, le *Zeneristeri* des Grecs, qui est au premier si l'habitation est plus qu'un rez-de-chaussée. C'est là place où chacun va faire sa toilette; l'eau sale tombe dans la cour, où il se forme partout ainsi un lieu assez malpropre. Les lieux d'aisances (2) sont toujours sé-

(1) T. *Pendjéré-Kapaghe*, s. *Kapak*, v. *Tablele*, g. *Antiparathyron*.

(2) T. *Kenef*, s. et a. g. *Prokoup*, v. *Boudé*, g. *Anagkaiou*.

parés de la maison et dans les *Konak*, quelquefois dans des tourelles liées par une galerie à l'habitation. Ailleurs ce sont de petites maisonnettes en bois sans siéges et seulement avec des trous triangulaires ou doubles et entourés d'un pourtour de quelques pouces de bois dur. Leur propreté, surtout chez les musulmans, contraste souvent avec la saleté des lieux semblables des auberges de l'Espagne et de la France méridionale. Enfin, des écuries et des espèces de remises (1) en clayonnage, sans portes, sont annexées à certaines maisons.

L'ameublement des maisons des paysans serbes consiste, comme ailleurs en Turquie, en de petits escabeaux (*Stolitza*(2)) de 3 à 4 po. de hauteur et à 3 ou 4 pieds, en morceaux de vieux tapis pour coucher (3), plus rarement en nattes de roseaux (4), en un chaudron en cuivre étamé suspendu à une chaîne de fer attachée à une solive (s. *Verige*), quelquefois mobile au-dessus du foyer (5), en une poêle à frire, en une pincette (6), en une cruche pour l'eau, quelquefois en un pot en terre (7) pour mettre de la graisse ou du miel, le *Tchour*, en un très petit nombre d'assiettes de terre ou de bois, et de jattes, ainsi qu'en quelques cuillères (8) de bois. Rarement ces dernières sont vernissées en noir et ornées de petites fleurs rouges comme celles dans les auberges. On rencontre aussi çà et là un verre (9) ou deux, ou même plus rarement une bouteille (10), qui est rem-

(1) T. *Araba-Kilare*, s. *Schoupa*, v. *Schopoul*, g. *Anazon*.

(2) T. *Iskemlé*, s. et v. *Stolitza*, a. *Skom*, v. *Sskaoun*, g. *Ypopodion* ou *Skamni-mikron*.

(3) T. *Kilim*, s. *Prostiratscha*, v. *Sstraioul*, g. *Tapès*.

(4) T. *Haser*, s. *Hazoura* ou *Rogojina*, a. *Ronkos* ou *Haser*, v. *Ragojina*, g. *Psadiq*.

(5) T. *Odjak*, s. *Ognischte*, a. *Olzak*, v. *Vatre*, g. *Onia*.

(6) T. *Macha*, s. et a. g. *Kleschte*, v. *Klesche* ou *Kleaschtele*, g. *Pypagra*.

(7) T. s. *Bardak*, a. *Koup*, v. *Oalé*, g. *Tzoukali*.

(8) T. *Kachek*, s. *Kaschika*, a. *Liougke*, v. *Lingoura*, g. *Chouliari*.

(9) T. *Kade*, s. *Staklo* ou *Bokal*, a. *Kelki*, v. *Péhar*, g. *Polèri*.

(10) T. *Chiché*, s. *Botza*, a. *Liaggèn* ou *Bouklin*, v. *Sstiklè*, g. *Phialé*.

placée ordinairement par des bouteilles rondes en bois, ou *Schoutoura* ou *Schoutra* (a. *Schoutour*, v. *Plosskè*), comme les bidons des soldats. S'il y a des vaches, on trouve une tine en bois nommé *Schabritza* pour recevoir le lait lorsqu'on traie les vaches. Chez les plus aisés, on aperçoit aussi une grande cruche noire nommée *Krtschag*, une grande urne en terre appelée *Kabao*, un poêlon en fer ou *Lonatz*, nommé aussi sur la Morava *Grne* (1), enfin un petit coffret (2) carré de bois peint à dessins de grosses fleurs. Rarement on remarque encore d'énormes *Schoutoura* qui portent le nom de *Matara*, des espèces de baquets ronds, étroits et élevés nommés *Schabar*; mais des pelles à feu (3) et de mauvais chandeliers (4) de bois ne se trouvent que dans les auberges et chez les paysans assez aisés. Des couvertures pour se couvrir la nuit ne se voient presque nulle part, et sont remplacées par des *Gouniatz* ou des *Strouka*.

Les berceaux d'enfant consistent en général en une espèce d'auge en bois nommée en grec *Scaphidi*, qu'on peut porter sur le dos. Il n'y a que les musulmans riches qui ont des berceaux-hamacs attachés par des cordes et qu'on peut vraiment bercer.

Le linge du paysan serbe se réduit en général à deux chemises, deux caleçons, quelques serviettes (5) et des torchons (6). Les draps (7) comme les nappes (8), les lits (9),

(1) T. *Tavadjak*, s. *Lonatz*, a. *Tigkan*, v. *Tigeitza*, g. *Tegan*.

(2) T. s. *Sandouk*, a. *Sepet* ou *Sendouk*, v. *Ssipetoul*, g. *Kibotion*.

(3) T. *Kurek*, s. *Lopata*, v. *Vetrarioul*, g. *Phtyari*.

(4) T. *Bechik*, s. *Kolevka*, a. *Diep*, v. *Leagèna*, v. *Kounia*.

(5) T. s. et a. *Peschkir*, v. *Schtergarioul*, g. *Cheiromaktron*.

(6) T. *Patjavra*, s. *Ispiratscha* ou *Patschaoura*, v. *Raese*, g. *Paliopanon*.

(7) T. *Tjarchaf*, s. *Tscharschaph*, a. *Tzartzaph*, v. *Lepedeoul*, g. *Sindonion*.

(8) T. *Soufra-Bezi*, s. *Tscharschaph* , a. *Tzartzaph*, v. *Obross*, g. *Trapezomandylon*.

(9) T. *Duchek*, s. *Krevet*, a. *Schtrouare* ou *Dousck*, v. *Patoul*, g. *Kreppati* ou *Klinè*.

les matelas, les armoires (1), les brosses (2), les mouchettes (3), les baquets, même en bois, et tant d'autres de nos ustensiles de ménage, tels que les tamis, les passoires, les écumoires, etc., sont des choses inconnues, au moins aux paysans serbes.

Dans les bourgs et les villes serbes, le linge, les vêtements et la vaisselle de cuisine sont naturellement plus nombreux, et on voit quelques assiettes d'étain, et même, çà et là, des bancs et même des chaises (4) isolées en paille qu'on importe de Hongrie; nous avons vu même de ces chaises peintes en vert ou bleu amenées par des paysans assez loin du Danube, ce qui prouve que cette civilisation tend à prendre pied. Néanmoins, passé Kragoujevatz et surtout Nisch, on ne voit plus de chaises ni de nos tables hautes jusqu'à Scutari, Janina, Larisse, Salonique, Constantinople, ou quelque grande ville danubienne; encore, hors de la capitale, ces meubles sont plutôt du luxe, des raretés, ou en possession d'Européens.

Chaque famille slave ou grecque tâche d'avoir quelque image de saint, leur *Ikona* (g. *Eikon*), et les gens aisés ont même dans une de leurs chambres un très grand tableau représentant d'une manière grotesque des portions de l'histoire sainte; au-devant est suspendue une lampe (s. *Phenier* ou *Kandilo*, g. *Kandèla*) rarement en argent.

Si les chambres, en Servie et Turquie, ne présentent que rarement des armoires, et seulement chez les gens riches, on trouve dans les maisons des villes une tablette (5) élevée et étroite faisant le tour des pièces; on y pose ses effets sur le premier lieu venu, et on n'a aucune idée d'arrangement comme en Europe. Dans les auberges même, les petits objets

---

(1) T. *Dolab*, s. *Dolap*, v. *Almarioul* ou *Raft*, g. *Toulapi*.

(2) T. *Kéfé-Supurguesi*, s. *Tschetka*, a. *Supurge*, v. *Perija*, g. *Skoupa*.

(3) T. *Makese*, s. *Schtintzi* ou *Moumakaze*, v. *Moukérile*, g. *Kéropsalidon*.

(4) T. *Iskemlé*, s. *Stol*, a. *Skom*, v. *Sskaoun*, g. *Skamni*.

(5) T. *Kaplama*, s. *Raph*, a. *Tzope doghe* (?)

gisent trop souvent épars sans qu'on pense à les rassembler, et il faut seulement s'étonner si on ne perd ni n'oublie pas plus souvent ses effets. Pour serrer du linge ou des habillements, on remplace çà et là les petits coffres par des espèces de corbeilles de bois tressées revêtues de cuir qu'on appelle *Sepet*.

L'éclairage a lieu en Turquie au moyen de chandeliers (1) très élevés en fer ou en bois; on n'en met, en général, qu'un dans le milieu d'une chambre, même chez les gens aisés. Chez les paschas, on emploie, dans les salles où les fenêtres sont ouvertes, des lanternes (2) en laiton d'au moins 3 p. de hauteur, dans lesquelles brûlent deux ou trois chandelles; au lieu de pendre ces lanternes, on les met simplement à terre, et on se contente de juxta-poser deux de ces lanternes pour éclairer une grande salle. Chez les paysans, on se sert de chandeliers de bois, sur lesquels on colle de mauvaises chandelles (3) que les gens se fabriquent eux-mêmes, ou même on ne fait que de les appliquer contre le mur ou un pilier; souvent il arrive aussi qu'on en manque, et qu'il faut se contenter de la clarté procurée par le feu du foyer ou des morceaux de bois résineux, le *Loutsch* des Slaves et le *Dadi* des Albanais grecs.

Les habitations, dans la *Turquie*, sont à peu de chose près les mêmes qu'en Servie, et encore surtout des rez-de-chaussée. Dans toutes les maisons il y a une salle commune qui sert de cuisine, et le feu s'allume dans un coin ou au milieu. Chez les personnes aisées il y a des petites chambrettes séparées, pour que chaque couple de la famille puisse coucher à part avec ses enfants. Les fenêtres sont sans chassis de papier; lorsqu'il y en a, elles restent ouvertes, comme les portes, presque toute l'année, et même souvent la nuit. On ne connaît les poêles qu'en *Bosnie*.

---

(1) T. *Chamdan*, s. *Svetchnik*, a. *Lichni* ou *Kantilieri*, v. *Ssfeaschnikoul*, g. *Kèropègion*.

(2) T. *Fener*, s. *Phenier*, a. *Phanar*, v. *Felinouriou*, g. *Phanari*.

(3) T. *Ayden*, s. *Svetchia*, a. *Kiri*, v. *Louminarea*, g. *Kérion*.

Dans les montagnes de ce dernier pays et en Croatie, on observe bien la même distribution dans les maisons qu'en Servie, mais on remplace les murs en clayonnage par des planches, ou plus rarement, dans la Bosnie méridionale, par des solives, et le toit assez pointu est aussi en planches couvertes de pierres dans les localités exposées aux vents.

Dans la Bosnie septentrionale nous avons vu quelquefois des toits en échandoles (Tavillions) épaisses (1), très grandes et mal taillées. Les huttes en bois des paysans croates sont les plus misérables de toutes, par la quantité de trous dans la toiture et les murs. Rien ne ressemble plus à des huttes de foire.

Dans certains lieux pierreux, sur la frontière de l'Herzégovine, en Albanie, et çà et là, dans le Balkan, il y a des maisons en pierre avec des dalles calcaires pour toiture, comme cela se voit surtout dans l'Albanie, dans quelques lieux de la Macédoine, et entre Etropol et Vikrar, dans le Balkan.

Dans le bassin de Serajevo et les petits bourgs bosniaques, l'extérieur des maisons en bois est blanchi à la chaux. Des cheminées se voient dans un certain nombre de maisons de paysans, et partout dans les villes; on y trouve même des fourneaux en terre qui ont dans le bas une forme carrée, tandis que la partie supérieure forme un cône émoussé. Des enfoncements parsemés sur la surface servent à orner ces fourneaux, quelquefois couverts d'un émail verdâtre.

L'ameublement du paysan bosniaque et croate est le même que celui du Serbe, à l'exception qu'il remplace, dans les montagnes, la cruche d'eau par de petits tonneaux aplatis avec un petit trou; ce sont leur *Phoutschia*, une variété du *Tschobanja*, ou tonnelet du berger.

Les bourgs et les villes de ces pays serbes sont exactement comme en Servie; néanmoins la religion musulmane y a introduit quelques usages asiatiques. Ainsi les cours des maisons communiquent très souvent par de petites portes fort basses,

---

(1) T. *Chindéré*, s. *Zrp* ou *Schindra*, v. *Sindrila* ou *Schindele*, g. *Pelekouda*.

les *Komtschi-Kapidgi* (portes de voisins) ou *Vratenitze* des Slaves ; elles sont destinées aux femmes, afin qu'elles puissent se visiter sans être obligées de sortir de leur négligé et sans passer dans les rues. Elles peuvent ainsi parcourir incognito des espaces considérables. Ces portes se voient même encore à Belgrade. Cet usage a été conservé aussi par les Serbes de Syrmie ; au moins les maisons des voisins qui sont amis communiquent encore par de semblables petites ouvertures appelées en Hongrie *Vratotze*.

Les cours et les jardins des maisons sont entourés de hautes palissades en bois, et on a soin d'empêcher, au moyen de planches additionnelles ou d'écrans, qu'on ne puisse voir d'une maison dans l'enclos voisin. Dans la campagne, les palissades sont remplacées, surtout vers les routes, par de hautes haies qui se terminent en coin renversé, de manière qu'on peut y mettre encore de grands faisceaux d'épines. Ce sont les *Yœlgelouk* des Turcs.

La *Basse-Herzegovine* et les plateaux vers le Montenegro offrent les meilleures maisons en pierre de toute la Turquie, car les matériaux sont bien taillés et symétriquement placés. Dans les gros villages, comme à Gatzko, Nikschitchi, etc., il y a des maisons d'un étage, avec des toits élevés en dalles ou échandoles. Le bas de ces habitations n'offre guère qu'une entrée voûtée, mais au premier sont, surtout devant et derrière, quatre à six fenêtres. Dans le voisinage du Montenegro, chaque village n'est que la réunion d'un certain nombre de maisons éparses sur de très grands espaces de terrain. Chaque famille occupe quelques habitations voisines les unes des autres, mais éloignées de toutes les autres.

Dans le *pays des Monténégrins*, la presque totalité des maisons est aussi en pierre. Dans quelques contrées, comme dans la Sernitza, elles sont couvertes de tuiles, et ailleurs d'échandoles ou de paille, et çà et là de plaquettes calcaires. Les maisons n'y sont pas disséminées comme en Servie et dans les montagnes de la Mœsie et de la Macédoine, mais elles sont les unes près des autres. Dans des endroits escarpés

les habitations de quelques familles sont tellement appuyées les unes contre les autres, qu'elles ont l'air de former un monceau. Beaucoup de maisons sont garnies de trous pour pouvoir tirer à travers, comme cela a lieu aussi en Albanie. Sur des pentes, les habitations ont quelquefois deux étages, dont l'inferieur est pour le bétail. Les maisons des gens aisés offrent plusieurs chambres, mais dans les autres il n'y a qu'un local commun qui sert de cuisine. Les poêles y sont inconnus, et on y observe souvent le même manque de cheminée, et les mêmes parois couvertes de suie que chez le paysan, en Bosnie. La partie supérieure de la pièce principale sert ainsi quelquefois pour fumer des jambons ou des gigots ou *Castra*. Dans un coin ou à la porte pendent les armes. Quelques bas escabeaux, un petit nombre de pots, un chaudron, le moulin à main, et quelquefois un métier à tisser, complètent l'ameublement.

Les habitations qui rappellent le plus le moyen âge sont celles en forme de tours carrées ou rondes qui ont quelquefois plusieurs étages. Ces tours se rencontrent surtout dans la Bosnie occidentale, l'Herzegovine, et en particulier dans la partie méridionale, comme autour de Trebinie, ainsi que dans le Montenegro, l'Albanie méridionale et la Grèce. Néanmoins, dans ces trois derniers pays, ce sont plutôt des maisons carrées en pierre en forme de tour que des tours véritables (*Pyrgos*). Dans le bas, il n'y a que la porte et quelques petites fentes dans la muraille, tandis que de petites fenêtres ne se trouvent qu'au premier étage; le plain-pied est pour la cuisine et le haut pour la famille. C'est un coup d'œil singulier que de voir un village composé de pareilles habitations, chacune isolée sur un tertre pour plus de sûreté. Dans ce cas sont Klisoura, les villages entre ce bourg et Bérat, entre Premiti et Ostanitza, près de Kosnitza, et une foule d'autres dans l'Épire.

En Bosnie, les tours (*Koula*) sont plus élevées et moins larges qu'en Albanie, et sont surtout habitées par des seigneurs de village; les fenêtres n'y sont pas si rares et si petites qu'en Albanie; le bas forme quelquefois écurie, tandis qu'au-dessus

se trouve la cuisine, puis au second l'appartement du propriétaire. Il est très vrai, comme les chansons serbes le disent, que ces tours sont blanchies en dehors.

En Albanie, les fourneaux sont inconnus hors des bourgs du Pinde. On s'y sert en hiver de brasiers nommés *Skaldine*, et dans lesquels on met, à Scutari, des morceaux de fer rouge.

Outre la grande escabelle, le *Skom*, un fauteuil particulier nous a frappé dans le pays des Myrdites et des Doukagines; on le retrouve aussi çà et là dans la Bosnie tout-à-fait méridionale ou albanaise et dans certains couvents. Ce fauteuil, appelé *stol* ou *stoul* par les Slaves et *phron* par les Albanais, est à jour et composé de barreaux; deux séries de barreaux forment les pieds, deux autres les deux appuis latéraux concaves, tandis que d'autres barreaux constituent le dos; nous en avons vu aussi qui se pliaient. Ce fauteuil, qu'on dit exister parmi les anciens meubles des Moscovites, fait un effet singulier au milieu de ce dénûment absolu de chaises. Chez les Albanais catholiques, il est possible que son usage provienne des visites des moines et des ecclésiastiques latins, et qu'on leur réserve ce meuble pour leur faire honneur.

Dans la *Haute-Albanie*, les maisons sont aussi principalement en pierre, et couvertes en tuiles concaves ou en dalles de pierre, ou en paille, suivant les contrées. Des maisons en bois ne se voient qu'aux sources des rivières, dans les hautes montagnes, comme à Schalia, à Gousinie, Senitza, etc. La distribution y est la même que celle déjà indiquée. Les fenêtres y sont souvent fort petites et quelquefois avec une seule petite barre de bois; lorsqu'il fait froid, on les bouche avec du papier, ou tout-à-fait, en en fermant le contre-vent, s'il y en a.

Dans le reste de la Turquie, les maisons sont comme celles des Slaves ou des Albanais, avec cette différence que, dans la *Macédoine* et la *Thrace*, on trouve davantage de toits avancés offrant des *Tschardak*, et que dans la *Bulgarie orientale* les maisons des paysans sont quelquefois infiniment mieux tenues qu'en Servie; elles sont construites en pierre ou en bois, ou

bien ce sont des clayonnages avec de l'argile blanchie à la chaux (*Okretschiti*) ou peinte au moyen de l'ocre jaune avec une bordure plus foncée au-dessus du sol; leurs étables et les granges sont bâties comme celles des Serbes. Les toitures varient avec le pays, la qualité de la pierre et la quantité des bois. Ainsi, entre Etropol et Isvor, le sol fournissant des dalles de grès, les maisons en sont totalement bâties comme en Epire. Ailleurs, vers le Danube, le manque de pierre oblige à construire en argile avec des toits en chaume, comme cela a aussi lieu dans la plaine marécageuse de la Thrace. Dans les montagnes, comme à Gabrova, Tschipka, Kezanlik, Kasan, on emploie, au contraire, beaucoup de bois dans la construction des maisons et on les couvre en partie avec des planches.

Dans les parties de la *plaine de la Thrace*, où le sol argileux noir prédomine, on fabrique des briques (g. *Plinthos*) avec la terre, à laquelle on mêle de la paille hachée, et on les fait sécher au soleil. Puis on construit les murs des maisons en interposant de temps à autre, entre les couches de briques terreuses, de petites solives de bois. On couvre les toits avec des tuiles rouges bombées, ce qui prouve que ce n'est que l'économie qui engage à préférer les briques sèches aux briques cuites. Ainsi sont bâties Eski-Sagra, Jeni-Sagra, Islivné, Janboli, Papazli, Tatarbazardschik, une partie de Philippopoli, Larisse, et plusieurs villes des grandes vallées de la Macédoine. Dans la Thrace méridionale, comme en Grèce, un cep de vigne orne souvent le devant des maisons.

Les escaliers des maisons à un étage, dans les bourgs et les villes, sont souvent très mauvais, et il n'est pas rare qu'il y manque quelques marches, même dans les auberges. Il faut employer ces casse-cous avec prudence; ils sont très souvent en dehors et débouchent sur des galeries, ou bien ils partent d'une écurie ou d'une dépendance. Les escaliers conduisant au divan des paschas, ou ayans, sont quelquefois plutôt de véritables échelles, comme celui des ayans de Katschanik et de Prilip. Nous n'avons pourtant remarqué nulle part

ces trappes qui ferment le haut des escaliers des konaks, en Servie.

A Constantinople, et dans d'autres grandes villes turques et serbes, la presque totalité des maisons sont bâties sans caves, en traverses et poteaux de bois, dont les intervalles sont remplis de terre ou de chaux entremêlée de briques ou de petits morceaux de pierre. Les seules maisons en pierre sont des établissements publics ou des habitations franques à Galata et Péra.

Quoique le bois soit fort cher à Constantinople et le roc vif sous la main, on continue à bâtir d'après l'ancien goût byzantin, sans faire attention ni à la fréquence des incendies, ni à la chaleur étouffante en été ou à l'humidité et au froid en hiver de ces habitations accumulées les unes sur les autres, la plupart sans jardin et même souvent sans cour. Les matériaux ayant servi depuis les premiers temps de Byzance, se refondent encore dans les murailles des nouveaux édifices qui s'élèvent au milieu de ruines et sur des tas de décombres; la toiture même des maisons n'est pas toujours à l'épreuve de la pluie.

La capitale est la seule ville en Turquie où la grande majorité des habitations soit à deux étages (1); le premier étage avance assez fréquemment davantage dans la rue que le rez-de-chaussée, et il y a un grand nombre de fenêtres garnies de jalousies (2). Des vitrages sans jalousies se voient surtout dans les quartiers chrétiens hors de Constantinople. A Andrinople et Salonique, les premiers étages des maisons des rues étroites sont bâties souvent comme à Constantinople; on gagne ainsi de la place aux dépens de la ventilation convenable des rues et des basses habitations. Il y a aussi des maisons qui ont quelquefois au premier des parties avancées, ce que les Grecs appellent *Schach-nischi*, ou niche impériale, pour pouvoir

---

(1) T. et s. *Kate*, a. *Pat*, g. *Stegos*.

(2) T. *Parmaklek*, s. *Schaloukatre*, a. *Parmak*, v. *Reenire*, g. *Kaphasia*.

apercevoir ce qui se passe dans la rue. Bon nombre de maisons de ces trois villes ont des terrasses dans les cours ou même sur certaines parties des maisons, ce qu'ils appellent *Londja*. Les konaks des gens riches se distinguent par de grandes cours, de vastes galeries en bois et des jardins.

Dans les villes, les maisons des musulmans sont divisées en deux portions ou deux logements*, l'un pour le harem, le *Gynécée*, ou *Gynaikeion* des Grecs, et l'autre pour la réception, le *Selamlik*, ou *Triclinium* des anciens. A Constantinople et çà et là dans les très grandes villes, un corridor lie ces parties détachées. C'est le moment de dire que les salons consistent tous en Turquie en des carrés auxquels sont ajoutés des quadrilatères, et assez souvent une bonne partie de ces carrés allongés forment une partie avancée dans les maisons. Les salons n'ont qu'une porte d'entrée débouchant sur une galerie spacieuse et toujours en face des fenêtres, qui forment le fond des salles et se prolongent quelquefois un peu sur leurs côtés; ainsi un salon de douze fenêtres en aura quatre de chaque côté et quatre dans le fond, ou bien il y en a quatre ou six dans le fond et une ou deux de chaque côté. Le carré de la salle est entouré de trois côtés d'un large divan et couvert de tapis, de nattes, ou même sans ces dernières. Mais le quadrilatère près de la porte n'a jamais de tapis; il sert à poser les pantoufles; les domestiques s'y tiennent, et on y voit quelquefois des armoires ou tablettes. Rarement, chez les gens riches et dans certains couvents (couvent de Saint-Non), une balustrade basse sépare cette partie de la véritable salle. En général, les fenêtres descendent assez bas pour qu'accroupi sur le canapé et appuyé sur les coussins, le long du mur, on puisse regarder à travers, et les pièces se trouvent parfaitement éclairées. Si on veut se garantir du soleil, on ferme les contrevents. Chez les gens riches, on tire un rideau qui fait tout le tour des fenêtres. On trouve aussi des salons à plafonds peints, ou des salles assez élevées pour avoir au-dessus des fenêtres quelques autres petites ouvertures en ogive ou rondes, et fermées par des vitraux quelquefois colorés. Dans ce cas, le plafond de la

partie quadrilatérale est souvent moins haut. Le divan, ou la banquette couverte de coussins, n'a qu'environ 1 p. 1/2 de hauteur et près de 4 p. de largeur; le bois en est caché par un morceau de drap pendant, et les couleurs du divan et du tapis sont assez souvent de la même teinte. Chez les seigneurs turcs, on remarque encore sur le plancher un petit coussin carré nommé *Schilté*, où on se met quelquefois dans les moments où on n'a pas de visite(1).

Dans les salles à divans et les chambres à coucher chez les Turcs et les chrétiens aisés, il y a des boiseries à armoires, au moins sur un côté de la chambre. C'est là qu'on met les tapis, les couvertures et les coussins du lit, qui ailleurs se placent en tas pendant la journée, lorsqu'on n'a pas d'armoire, comme c'est quelquefois le cas en Thrace où le bois est plus rare. Les gens riches ont aussi des matelas de coton, de laine et de crin, et quelquefois même des couvertures de soie (*Jorgan*). Dans les maisons turques de gens riches, les chambres à coucher ont assez souvent, outre des grandes fenêtres à contrevents ou à treillis dans le bas, de plus petites, qui sont audessus des autres; elles sont cintrées et à vitres de couleur, comme dans les divans. Les tables de nuit sont tellement inconnus en Turquie que nous fûmes obligés d'expliquer longuement leur emploi à notre Tatare, que nous avions amené en Hongrie. Cet usage lui semblait fort sale.

Dans la Thrace, on se chauffe en hiver, comme en Italie, avec le brasier, le *Mangala* des Turcs, le *Maggana* ou *Maggkali* des Grecs, le *Tigan* des Slaves. Cette triste manière de ne pas geler est quelquefois l'unique ressource de certaines chambres, même en Bosnie, tant les usages orientaux ont pris pied dans ce pays avec la religion musulmane. A Constantinople, les femmes ont l'habitude de mettre le mangala sous une table, et de couvrir cette dernière d'un tapis pendant à terre, de manière à pouvoir avoir leurs extrémités sous ce dernier et dans l'air ainsi réchauffé. C'est ce qu'on appelle être

(1) Voyez *Spirit of the East*, par M. Urquhart, vol. I, chap. 25

assis autour du *Tandour*, usage fort malsain, puisque le reste du corps se trouve dans une tout autre atmosphère.

On ne voit de cheminées que dans les salons des gens riches, et de petits poêles de tôle que dans les maisons des Francs. Les girouettes (1) et les paratonnerres (2) sont presque inconnus en Turquie. Les pigeonniers (3) ne sont pas très fréquents en Turquie, néanmoins on en voit çà et là d'établis isolément sur des poutres dans les Tschifliks de la Romélie, comme par exemple à Golemo-Selo, au N. de Doubnitza, etc. Il y en a aussi en Servie et Valachie.

Les *Zingares nomades* habitent sous de misérables tentes de toile noirâtre ou grise (s. *Tscherga*) et enduite de matière huileuse. Ils érigent leurs habitations à l'entrée des villages, ou bien ils se bâtissent des espèces de huttes avec des écorces ou des branches d'arbres, ou de la paille (s. *Krovnïatscha*). Exceptionnellement on en voit, surtout en Albanie, qui demeurent dans des voitures couvertes de toile ou d'écorce d'arbres.

A l'entour sont les bœufs ou les buffles qui servent à les tirer et à nourrir avec leur lait leurs propriétaires. La plupart de ces nomades ont des chevaux, et en voyage leur caravane est tout-à-fait pittoresque. A l'ordinaire, la marche est ouverte par un Zingare armé, quelquefois même d'un fusil albanais ; après cela viennent les femmes et les enfants, aussi à cheval, et quelquefois plusieurs sur le même cheval ; puis souvent un chariot et quelques hommes à pied ou à cheval. Au lieu d'entrer dans les auberges, ils choisissent les bords des bois pour y bivouaquer autour de grands feux.

Les *auberges* de la Turquie, appelées *Hans*, peuvent se diviser en quatre classes, savoir : *celles à l'européenne*, les *grands Caravansérails*, les *Hans ordinaires des villes* et les *Hans des villages*. En Servie, la presque totalité des Hans

(1) T. *Yél-Kovan*, s. *Petao* (coq), g. *Aerodeiktés*.
(2) T., s., a, v. *Magnet*, A. *Magnetès*.
(3) T. *Guéuverdjinlik*, s. *Goloubinjak*, v. *Poroumbarioul*, g. *Peristereon*.

ont été bâtis par le prince Milosch, et sont affermés, ce qui doit contribuer à la sûreté. En Turquie, il y en a aussi un certain nombre qui appartiennent à des paschas, ou à des riches particuliers, ou qui font partie de Vacoufs, c'est-à-dire de la fortune de certaines mosquées. D'autres ont été érigés par un motif religieux de bienfaisance. Ainsi Nakif Effendi de Serajevo, maintenant appelé Fessli-Pascha à Dervent, a fait bâtir avec l'argent des Vacoufs tous les Hans sur la route de Mitrovitza à Serajevo et Travnik.

Du reste, chacun est libre d'ériger en Turquie une auberge, à l'exception de quelques villes, où le métier d'aubergiste est un monopole de quelques individus. Ainsi les grandes villes de Prisren et de Djakova n'ont chacune qu'une auberge, parce que leurs propriétaires paient chacun au pascha 30,000 piastres (7,500 fr.) par an. Ce qui fait beaucoup de tort aux auberges en Turquie, c'est qu'on ne paie nulle part pour le logement, et que les gens les plus riches, les autorités voyagent avec des firmans ou *Boyourdi*, et sont logés chez des particuliers.

Les *auberges à l'européenne*, c'est-à-dire avec des chambres à fenêtres vitrées, des lits, des tables et des chaises, n'existent en Turquie qu'à Pera, à Therapia, à Salonique, à Scutari en Albanie, à Schabatz, à Belgrade, à Semendria, à Viddin, à Routschouk, à Silistria, à Bukarest, et peut-être dans quelque autre ville danubienne, ainsi que des rivages de l'Adriatique. A Pera, ces hôtels à tables d'hôtes sont la plupart tenus par des Européens; l'hôtel de l'Europe est un des meilleurs, et il y a bon nombre d'autres maisons ou pensions bourgeoises, tenues par des Grecs. Une ancienne marchande de modes, madame Carton, de Paris, nourrit et loge beaucoup de Français. A Therapia, une aventurière tyrolienne tient le petit hôtel du Lion d'Or avec une propreté si exquise qu'on se croirait en Allemagne. A Salonique, un cafetier a au premier étage une salle à divan, une chambre et une galerie, où il loge des étrangers sans les nourrir. A Scutari, madame Piscina, Dalmate, tient l'auberge *Della Piscina*, où elle a trois chambres à donner, dans cha-

cune desquelles sont plusieurs lits. La plus grande en a même quatre, de manière que le voyageur isolé est obligé de laisser coucher des étrangers dans sa chambre. Cet auberge sert surtout aux capitaines des bâtiments qui viennent de Trieste ou de Venise apporter des marchandises autrichiennes.

A Schabatz en Servie, il y a un cafetier qui a une chambre à donner. A Belgrade, il y a dans la rue principale, près de l'église, une auberge serbe où il y a quatre chambres, dont une ou deux ont des lits, et toutes des fenêtres à vitres. Vis-à-vis est un Allemand de Hongrie qui tient un cabaret où on trouve de la bière. Il a à donner une chambre avec un lit, une table et des vitres aux fenêtres. Sur la Save, il y a aussi, à côté du consulat d'Autriche, un aubergiste serbe qui a une ou deux mauvaises chambres, et au-dessus loge une dame de Semlin, qui cède quelquefois une chambre propre aux étrangers. A Semendria, on trouve deux auberges, dont une est à l'allemande, et offre une chambre et un billard. Enfin, à Kragoujevatz existe une auberge qui appartient au prince; il y a un café avec une salle de billard. Au premier étage sont quatre chambres, dont une a un mauvais lit, et les autres, peu propres, offrent seulement des nattes à la turque. L'aubergiste tient une table d'hôte assez bonne pour le pays, mais trop exiguë. Les pensionnaires y sont nourris, sans le vin et le café, à raison de 45 francs. Le prince a fait ajouter, en 1838, de nouveaux locaux dans la cour, et il loue cette auberge pour 300 florins (750fr.) par an à Mara, jadis aubergiste à Belgrade. Ce dernier a remplacé un certain Costa, autrefois marchand à Belgrade, et devenu aubergiste par une faveur du prince, qui l'avait fait bâtonner, parce qu'il avait livré sa femme au visir de Belgrade avec lequel il avait eu des affaires de fournitures. Cet homme plein de prétention avait le travers de ne s'occuper guère de son auberge et de se promener en monsieur, quelquefois même habillé en étoffe de soie. Il a retourné à son premier état. Près du pont, sur le ruisseau de Kragoujevatz, il y a un autre cafetier hongrois qui a au premier quatre chambres propres, dont plusieurs ont des lits et sont toujours occupées.

Si on ajoute à cela les auberges sur le Danube et en Valachie, on pourra par ces détails, censés puériles en Europe, voir combien peu la vie européenne a encore pénétré en Turquie. C'est surtout une honte pour la Servie qu'il n'y ait pas déjà dans les villes principales des auberges meilleures. Comme un trait caractéristique des mœurs turques, nous ajouterons que ce n'est que dans ces auberges européennes qu'on trouve quelquefois le meuble indispensable de nos chambres à coucher (1), de manière qu'ailleurs il faut descendre dans les cours, ou avoir recours aux fenêtres.

Les *grands hans* ou *caravansérails turcs* remplaceraient bien nos auberges si on en trouvait partout, mais il n'y en a guère qu'à Constantinople et Andrinople. Nous en avons habité aussi un très bon à Eski-Sagra, et d'autres passables à Kalkandelen, à Prisren, à Janina et Larisse. Celui de Prisren est dans le bazar et a une vingtaine de chambres au premier, avec de vastes galeries et des écuries dans le bas. Celui de Kalkandeleu, tenu par un Bulgare, est bien plus propre, mais n'a que cinq à six chambres. Quant aux autres, leur saleté est trop rebutante pour les Européens, comme par exemple celui de Lovdscha, qui ressemblait plutôt à une grande cour d'une ménagerie à un étage qu'à une auberge.

Les grands hans, dont la beauté est vantée souvent aux étrangers par les Turcs, sont d'assez vastes bâtiments en pierres et bois, à un ou deux étages, entourant une grande cour, dont l'entrée, quelquefois voûtée, est fermée par une porte. Dans le bas sont les écuries et les remises, et les chambres s'ouvrent toutes, comme dans les couvents, sur une galerie assez large qui fait le tour de chaque étage. C'est là que couchent surtout les domestiques des voyageurs, et c'est là aussi que se trouvent quelquefois des estrades carrées à petites balustrades pour s'accroupir ou dormir. Les chambres, avec ou sans cheminée, ont, les unes des fenêtres sur la rue, tandis que d'autres, plus petites, n'en ont que sur la galerie

(1) T. *Kraerouz*, s. *Nokschir*, g. *Kaloureläginon*.

et sont obscures. Elles se ferment avec un morceau de fer et un crochet, auquel on peut pendre quelquefois un cadenas grossier (1); mais l'anneau (*Alka*) en est le plus souvent peu solide. Les portes à serrures et verrous (*Zaklop*) sont de grandes raretés.

L'ameublement des chambres consiste en tapis et en nattes; à Constantinople il y en a même quelques unes qui ont des divans ou canapés et des vitres. Le nombre des chambres peut aller à vingt ou trente, ou davantage. Il y en a qui ont une fontaine dans la cour ou quelque autre agrément, tels qu'une vue, un ombrage ou un *Tschardak* ou pavillon (*Kiosk*). Dans ces hans on est généralement nourri, mais il faut se commander ce qu'on veut.

Il paraîtrait que, dans le temps de la splendeur ottomane, les grands hans, probablement nos auberges sur les grandes routes dans le moyen âge, étaient plus abondants, ou du moins qu'il y avait d'énormes caravansérails, comme dans l'Asie mineure, puisqu'on en voit encore des ruines à Harmani, dans la Thrace; à Sophie, à côté de l'ancienne cathédrale bulgare, à Priepolie, en Bosnie, etc. Ces bâtiments en pierre contenaient des écuries pour plusieurs centaines de chevaux, et il y avait un vaste local couvert, mais ouvert d'un côté, où les voyageurs pouvaient décharger leurs bêtes, se préparer même leurs repas, et dormir. A Harmani ce dernier local existe, et est formé de deux énormes voûtes très hautes et à toiture en plomb. Sur chaque côté il y avait une écurie considérable avec un toit élevé semblable, et à côté de chaque place pour un cheval il y a une petite cheminée. En outre, le derrière du bâtiment offre une vingtaine de lieux d'aisances.

Une variété de ces caravansérails sont ces immenses et hautes écuries (2) de la poste de Tschourlou, de Rodosto, de Boados, d'Aimadschik, de Constantinople, de Djukova, en Albanie, et d'autres localités. Elles ont l'air d'églises car-

(1) T. *Asma-Kilid*, s. *Katanatz*, g. *Kleidaria-Kinèlè*.
(2) T *Aghor*, s. *Pojuta*, a. *Bathe*, *Akour*, v. *Poeta*, g. *Stavlos*.

rées, et peuvent contenir aussi plusieurs centaines de chevaux, mais il n'y a pas de logement pour les hommes. A l'unique entrée de ces écuries est un méchant café d'une pièce, tandis que de l'autre côté sont une ou deux pièces pour les nombreux bâts et harnais de la poste. A Boados il y a des chambres en haut, mais la plupart dans un état de délabrement complet; mais cela a dû être autre fois une belle auberge. A Aimadschik il y a aussi des chambres, mais le plancher est plein de trous. A Djakova il faut loger à l'écurie, comme chez les Albanais montagnards, avec les chevaux, les moutons et les poulets, risque à les voir envahir votre lit; on pourrait encore souffrir tous ces inconvénients, si un certain lieu ne débouchait pas dans un coin de l'écurie et sans porte, suivant un usage assez fréquent.

Les *hans* ordinaires des villes sont des maisons où les écuries sont en bas ou à côté d'elles, et offrent au premier étage une à cinq ou six chambres plus ou moins habitables. Une ou deux sont toujours garnies de nattes, et assez souvent de mauvais tapis avec quelques coussins, qu'il faut avoir soin de faire secouer pour n'avoir pas trop de puces. En Bosnie il y a quelquefois un poêle ou une cheminée dans ces chambres; mais dans le reste de la Turquie, et surtout dans la Thrace, l'Albanie, la Thessalie et la Macédoine méridionale, on est réduit, nous le répétons, lorsqu'il fait froid, à la chaleur du *Mangala* ou bassin de cendre chaude. Si on est chez des Turcs où les femmes font la cuisine, on n'a pas même le recours de pouvoir aller se chauffer au feu qui fait cuire la poule. Il faut se contenter de fermer bien les fenêtres avec les châssis de papier, de calfeutrer les trous fréquents dans ces derniers, et de mettre ses vêtements les plus chauds.

On rencontre çà et là des auberges assez bonnes, surtout aux postes. Ainsi, à Bosna-Seraj, la poste a au-dessus des écuries plusieurs pièces avec des fenêtres à vitres et à poêles ; la plus grande est garnie de tapis et d'un divan à coussins présentables; celle de Kesanlik est aussi fort bonne pour les voyageurs; celles d'Ipek, de Tschainitza, de Taschlitza, de

Fotscha, de Voinitza, en Bosnie, sont assez confortables; celle de Prisren est très vaste, mais un peu délabrée; celle de Keschan est dans le même genre; celles de Banialouka, de Leskovatz, de Doubnitza, de Bresnik et de Novibazar sont très passables pour le pays; mais nous n'en dirons pas autant de la grande poste de Schoumla, ni de celles de Kirkkilissé ou d'Islivné, où le malheureux voyageur est obligé de se nicher sur de mauvaises galeries ouvertes, ayant tout près de lui de véritables monticules de fumier. Probablement jadis les postes étaient aussi de meilleures hôtelleries.

A Andrinople il y a des auberges avec des chambres propres; mais le plus souvent non garnies. A Nisch, un Bulgare tient une auberge où il y a plusieurs chambres passables, et même il a quelques chaises. A Radomir, un Grec de Janina a à côté de son auberge bulgare un rez-de-chaussée de quatre chambres, avec un *Tschardak* et des lavoirs au-devant.

En Bosnie, on rencontre souvent des auberges commodes, et le plus souvent il y a un garçon d'écurie (*Seis*) ou même un *Odadgi*, ou garçon d'auberge, comme à Voinitza et à Serajevo. Ainsi, le misérable village de Roujai, au haut des montagnes les plus sauvages, a une grande chambre assez propre au premier étage, sans feu, il est vrai, mais à côté est une autre pièce avec une cheminée, et même une troisième petite pièce. C'est là aussi que l'aubergiste (s. *Gasda*, bosn. *Saebic*) nous apporta, malgré la nuit avancée, un verre de lait chaud (s. *Jomouja*) avec cette amabilité du Bosniaque musulman, qui surpasse la bonté un peu trop flegmatique du Turc. Nous pourrions citer en Bosnie plusieurs autres aubergistes musulmans qui ont tout fait pour nous rendre notre séjour agréable et aussi confortable que possible. C'est cependant ces mêmes gens qui sont décriés comme les plus méchants des hommes, parce qu'il y a quelques brigands sur les frontières croates, et parce que surtout leur énergique nature et leur esprit fin répugnent de se soumettre au joug turc, sans force et sans honneur. Il faut avoir vu et entendu ces musulmans, ne voulant ou ne sachant

parler que le serbe, pour voir le bel avenir qui leur serait ouvert s'ils voulaient rester unis et chasser les traîtres.

Dans certains hans musulmans des bourgs, l'aubergiste ne fournit que l'écurie, la chambre et le café; il y a pour cela à l'entrée de l'écurie un café et un *cafedgi*. Il faut se faire préparer ses mets chez une espèce d'épicier ou même dans un autre han chrétien. Quelquefois un Grec ou un Bulgare (le *Bakalin* ou *Bakal*, ou *Bakalindj*) a placé près de là sa boutique d'épicier-fruitier, où on peut se procurer du vin, des légumes, du fromage, du pain, et même de la viande.

Les plus désagréables auberges sont celles sans cours ni écuries, comme à Monastir et à Constantinople, où il faut envoyer ses chevaux assez loin dans d'autres hôtelleries. A Monastir, le manque de cour est général, on ne sait trop pourquoi.

Il y a aussi beaucoup de hans dans les bourgs et les villages qui sont composés dans le bas d'une pièce commune, avec un énorme four, dont l'ouverture, à demi-hauteur d'homme, est sur la rue, et n'en est séparée que par un couloir étroit et le comptoir de l'aubergiste (*Mehandji*), placé vis-à-vis. C'est exactement la boutique d'un boulanger, avec la différence qu'au lieu de mettre des pains sur la planche qui s'étend vers la rue, il y sert du vin, de la viande, et y arrange les mets qu'il met au four. Cette espèce de comptoir n'est souvent qu'un couvercle d'une énorme caisse où il tient son orge pour les chevaux.

A côté du four, dans le fond du couloir, sont, sur des étagères, du poivre, des blocs de sel, des mesures en fer-blanc d'un oche, d'un demi-oche et d'un quart d'oche, une ou deux bouteilles ou des pots, quelquefois un gobelet de bois (s. *Drveniatscha*), quelques verres, et souvent de petits morceaux de bois où l'aubergiste indique les dettes de ses pratiques par des hoches (s. *Belega*) ou entailles transversales, demi-transversales ou croisées. Un pistolet ou deux pendent à la muraille, tandis qu'en dehors de la boutique sont suspendus quelquefois du *Paprika*, ou poivre d'Espagne attaché par une ficelle, ou quelques portions d'entrailles, de viande ou de foie

de mouton suspendus par un pied de mouton (s. *Prijetsch-niak*).

Les *hans des villages* sont très fréquemment isolés, parce que les habitants, soit Slaves, soit Grecs ou Albanais, chrétiens ou musulmans, ont placé leurs maisons dans des lieux cachés et écartés des grandes routes. Fréquemment leur place a été choisie agréablement à côté de quelque bel arbre ou près de petits ruisseaux, ou au moins d'une fontaine. Ces hôtelleries sont, la plupart, composées d'une maison et d'une assez grande écurie avec des crèches. La maison n'a qu'une salle en même temps cuisine, et une ou deux petites chambres, ou même point de chambres. Ce n'est que rarement et seulement en Servie et Albanie, où la pièce commune communique avec l'écurie par une porte, de manière qu'on passe quelquefois à cheval par la maison pour mettre la bête à l'écurie. Souvent il y a un *Tschardak* ou toit avancé sous lequel se trouvent une ou deux estrades carrées en bois, comme, par exemple, à la poste d'Ichtiman, au café turc de Topolnitza-han, sur la route de Nisch à Pirot, etc.

Ailleurs, le Tschardak forme un pavillon carré de bois isolé, comme, par exemple, à Raila en Servie, aux eaux chaudes d'Aidos, etc. Rarement il est placé sur une fontaine, comme à Bresnik, ou autour d'un puits et garni de bancs pour s'accroupir dessus, comme au café turc à Doublian-han, au N. de Leskovatz. A la poste de Philippopoli, il est sur le bord de la Maritza, et sert en même temps de café pendant le jour, un cafetier préparant cette boisson en plein vent sous un arbre à côté. En Bosnie, il y a quelquefois de ces pavillons véritables à cheminée, et pouvant se fermer de tous les côtés avec des contre-vents (*Tchepenak*), parce que ce pays est froid. L'auberge de Mokro offre un *Kiosk* de cette espèce. Ailleurs, il y en a sur les routes de tout-à-fait isolés, quelquefois autour d'une fontaine, comme entre Andrinople et Moustapha-Pascha. Il y en a même qui n'ont pas de toitures et qui ne sont que des estrades carrées qui se trouvent au bord de l'eau, comme à Trn, ou même au milieu des forêts, comme entre

Kragoujevatz et Rekovatz. Ces lieux servent néanmoins de couchées, lorsqu'ils sont près des auberges; on s'y fait mettre des nattes ou des tapis.

C'est surtout en été que, vu le climat, ces *Tschardak* sont délicieux pour y reposer; aussi l'usage, dans cette saison, de coucher dehors au lieu de dedans, commence déjà dans la plaine de Hongrie et est général en Turquie. Néanmoins, si on craint trop les puces, ou si le Tschardak est occupé, on s'établit à la belle étoile sous quelque grand arbre, ou, pendant la moisson, sur les gerbes. Dans ces couchées dehors, il faut faire attention de ne pas gêner le passage, car dans les nuits noires, les arrivants peuvent aisément vous fouler aux pieds. Ainsi M. Frère a manqué de nous écraser à Marecostino-han, et nous-même avons presque blessé des gens couchés dans la rue à Tschorlou. Il y a aussi des hans, comme ceux de la poste à Hebitsche, de Bounarhissar (Thrace), de Rapotov, près de Vrania, où on couche devant la maison, sous des treilles de feuillages secs.

Comme exception parmi ces hans, nous pouvons citer celui de Jeni-Han, à l'entrée orientale du défilé du Kiz-Derbend, au pied nord du Rhodope, car il y avait une véritable salle de danse entourée d'une banquette et à plancher et plafond en bois.

Dans l'Albanie, la Thessalie, et çà et là dans les mauvais passages, en Macédoine, les meilleurs hans sont en pierre et bâtis comme des espèces de petits forts; une cour plus ou moins spacieuse est entourée au fond par une écurie basse à toiture très surbaissée, tandis que sur les deux côtés faisant face à la route, il y a des maisonnettes carrées ayant quelquefois un étage et l'apparence de tourelles. Dans le bas de l'une d'elles, est l'aubergiste, avec ses petites provisions, ou bien il y a une véritable boutique de *Bakalin;* tandis que le haut, ou bien le reste du rez-de-chaussée, est pour les étrangers; assez souvent un poste de gendarmes occupe un des bâtiments des coins. Le devant de la cour est fermé par une muraille et une porte. Dans ce genre, est le han de Lapouschnik, entre Jpek et Pristina, celui d'Ostanitza, celui de Malakassi, celui

de Moustapha-Pascha, au gué du Salambria, entre Larisse et Zicot, celui près du marais entre Larisse et Baba; celui à l'entrée méridionale du défilé du Saranto-Poros. Rarement le Karaoul est à côté, comme sur le haut du mont Kreschna, en Macédoine, ou même sur la porte de la cour, comme à Podalischta-han, entre Kritschovo et Kalkandelen, etc.

Dans les montagnes de la Haute-Albanie, il y a un grand nombre de hans qui ne sont que de vastes écuries en bois ou en pierre, et couvertes avec les mêmes matières. Quelquefois il y a un petit compartiment séparé de l'écurie par une cloison à jour; c'est là où l'aubergiste tient ses denrées. Dans ces auberges, du reste assez propres pour le sol, on s'établit aussi loin que possible des chevaux, on y allume son feu et on y fait son lit. Dans les écuries, en général obscures vu le manque de fenêtres, il faut bien faire attention à l'arrivée des chevaux étrangers pour ne pas voir son pot-au-feu renversé. Il nous est même arrivé qu'un cheval est venu mettre son pied dans le chaudron; en le trouant il nous enleva un dîner. En Turquie, un pareil accident équivaut souvent à remettre le repas à douze ou vingt-quatre heures. Rarement ces hans ont un pavillon, ou au moins, sous un grand arbre, une estrade en bois non couverte, où on repose à merveille à la fraîcheur, comme à Vlet. Dans la plupart des auberges catholiques de la Haute-Albanie, se trouve le grand fauteuil en bois et à bras que nous avons déjà décrit.

Dans les montagnes de la Bosnie, on observe une amélioration importante, savoir : au milieu de l'écurie, un carré de planches qui renferme un divan en bois sur lequel on peut se coucher et même s'asseoir commodément comme sur une chaise, tandis qu'au milieu du carré est la place du feu. Pour laisser échapper la fumée, le toit en bois a des ouvertures nombreuses (*Somitch*) sur les côtés; c'est un aspect tout particulier qu'un han pareil, dont le haut est rempli de fumée pendant qu'on a devant soi un feu attisé par des troncs entiers d'arbres (*Glavnja*). Le support de la toiture de ces hans est très compliqué; il y a tant de traverses obliques et croisées,

que, s'il y avait un véritable grenier, on ne pourrait s'en servir à cause de toutes ces poutres. Il paraît que les greniers serbes sont bâtis de même; aussi ils sont fort bas, parce qu'on ne les emploie pas.

De plus, nous avons vu en Bosnie plusieurs hans où la place des chevaux était dallée en poutres, afin qu'on puisse plus aisément la nettoyer. Nous nous rappelons surtout celui sur la haute montagne, entre Priepolie et Taschlitza, où nous fûmes fort étonnés de trouver deux moutons entiers rôtis. Où se trouve, en Europe, dans des lieux si agrestes, de la viande rôtie toute prête et du bon vin dans un chalet? C'était samedi; on attendait beaucoup de passagers, à cause du dimanche chrétien.

En Bosnie, un pareil han tout neuf, pouvant contenir 240 chevaux, coûte mille florins, sans compter la gratification de l'architecte. Le lecteur ne doit pas croire que de si vastes écuries soient rares parmi les hans communs en Turquie. De tels bâtiments sont un besoin dans un pays où tout le monde voyage presque à cheval en compagnie nombreuse, et où il y a des convois considérables de chevaux de charge. Les moindres écuries contiennent 20 à 50 chevaux, et il y en a beaucoup qui en peuvent abriter 2 à 300, surtout en Bosnie.

Nous avons aussi rencontré des hans bosniaques qui avaient encore une chambre assez bonne, outre la place centrale autour du foyer (b. *Ogniischte*), comme au han de la poste de Senitza, au han de Vitolia, sur le plateau du Vlasitch, entre Travnik et l'Ougra, etc. Mais nous en avons vu aussi beaucoup où le foyer était dans un coin et entouré simplement d'une place en terre exhaussée au-dessus du sol pour se coucher; c'est dans ces localités qu'on risque d'attraper quelquefois de la vermine, car, quand il fait froid, il faut coucher là pêle-mêle, et ne pas faire le dédaigneux, ne fût-ce que par politique.

Au Kourvihan, près de Nisch, une société d'Arnaoutes nous avait invité à nous asseoir avec eux et à partager leur repas frugal de laitage; à peine nous avions refusé, qu'à la place de notre conversation tout amicale nous fûmes apostrophé de

Pesevenk; et autres injures turques que nous n'avons guère entendu que cette fois dans tout notre voyage. Tels sont les musulmans et les Albanais.

Les plus mauvais hans sont ceux de la Moyenne-Albanie, de l'Épire et des montagnes grecques de la Thessalie, où l'aubergiste n'est quelquefois qu'un meunier, ou bien où le local commun est si sale et si petit, qu'on préfère coucher dehors. Aussi, près de ces hôtelleries, il y a toujours un platane ou peuplier qui sert de chambre à coucher; rarement il s'y ajoute une treille de branches d'arbre sèches. C'est là aussi où il arrive quelquefois qu'on ne trouve à la lettre qu'un verre, deux assiettes et seulement deux ou trois œufs.

Enfin, dans les forêts de Servie, il y a çà et là de petites maisonnettes tout en bois (*Koliba* ou *Daschtschara*) sans cheminées; les denrées dans ces huttes ne consistent qu'en haricots, et quelquefois en vin ou en eau-de-vie. On y couche pêle-mêle à terre, et il y a quelquefois une natte pour les étrangers. Ces hans ne sont pas, du reste, situés aux étapes ordinaires, mais sont des lieux à moitié chemin de ces dernières, et servant surtout pour le dîner. Nous en avons vu de ce genre à Sousehitza, au N. de Kragoujevatz, non loin de Perovo, sur la Save, et près de Vitolia en Bosnie.

Ce que nous venons de dire suffit pour prouver qu'il ne manque pas de gîtes pour le voyageur en Turquie, et même sur les routes les plus désertes on trouve pendant la journée un ou deux hans, ou au moins un han pour coucher à l'étape ordinaire. Certes, celui qui s'attend à des auberges européennes sera furieusement déçu; mais celui qui saura se plier aux usages orientaux y passera de bonnes nuits, et y trouvera au moins à manger, s'il ne se régale qu'accidentellement.

Si le voyageur n'a pas son lit avec lui, c'est l'usage de lui donner du foin, des nattes, et quelquefois un tapis. Quant aux chandelles et chandeliers; ces derniers sont rares, et alors fort élevés. On trouve presque partout de mauvaises chandelles. Quelquefois on les remplace par des lampes alimentées avec du suif; ces mèches allumées prennent alors le

nom slave de *Jijak*. Néanmoins, dans les montagnes fort agrestes, surtout dans la Turquie occidentale et la Servie méridionale, les chandelles sont remplacées par du bois résineux (s. *Loutsch*), qu'on allume et fiche quelque part ou qu'on fait tenir par quelqu'un. Les habitants de la Turquie ont une dextérité extrême pour allumer le feu ; ils agitent dans l'air un peu d'amadou allumé et de paille, ou plus rarement ils frottent ensemble, à la manière des sauvages, des morceaux de bois très secs.

Nous devons ajouter qu'on ne voit guère de femmes dans les *hans*, soit chrétiens soit turcs, excepté dans les villages et les bourgs. Ce n'est que çà et là qu'on surprend quelquefois en Mœsie ou en Bulgarie la femme de l'aubergiste venant visiter un instant son mari le soir, puis on la voit disparaître pour ne plus la revoir. En Albanie, à l'arrivée de l'étranger, femmes et filles décampent et vont coucher au village ou dans les champs. La femme de l'aubergiste turc ou chrétien a toujours sa demeure dans quelque village voisin ; il n'y a qu'en Servie qu'on commence déjà à se relâcher de cette mode.

Une conséquence de cet usage est que quelquefois on trouve l'aubergiste absent le soir de son han, ce qui peut résulter de ce qu'il a été voir sa famille, ou qu'il habite des solitudes infestées accidentellement de brigands. D'après ce que nous avons entendu dire à ce sujet, ce cas était bien plus fréquent autrefois qu'à présent ; ces pauvres gens, au moindre avis, se portaient dans les bois ou les collines pour coucher dehors et n'avoir pas à résister au pillage des brigands. Dans ce cas, ces derniers faisaient quelquefois plus de ravages que si on les avait satisfaits plus complétement. Sur la route de Seres à Doubnitza, il y a une vallée déserte, où il y a ainsi deux hans détruits par des Haidoukes. Il nous est arrivé même de coucher une fois, dans les montagnes de Bosnie, dans un han dont l'aubergiste était absent ; notre Tatare força la porte et s'y établit, parce qu'il était impossible d'aller plus loin. Nous n'y trouvâmes que de l'eau-de-vie et de l'orge pour nos chevaux. Si le maître de la maison nous avait surpris, et si surtout il eût été avec plusieurs

des siens, cela aurait pu occasionner une belle querelle, malgré l'autorité dont le Tatare était revêtu en vertu d'un firman. A Klisoura en Haute-Mœsie, nous nous établîmes aussi à l'auberge sans attendre l'arrivée du propriétaire, qui, à son retour, fut fort étonné de nous voir avec armes et bagages sur sa galerie au premier, par suite d'une escalade.

Les aubergistes sont bien plus souvent des chrétiens grecs ou catholiques que des Turcs, qui ne se trouvent guère que dans les villes; c'est aussi une raison pour laquelle des Turcs tout seuls n'aiment pas à coucher dans des hans isolés et tâchent toujours d'atteindre une ville. Il est même curieux de voir leur crainte dans les *hans* des districts libres d'Albanie, où les aubergistes se font quelquefois un malin plaisir d'annoncer qu'il y a des *Haidoukes* dans le voisinage, ou même de prétendre en voir derrière les rochers ou les arbres. Cela nous a fait passer une ou deux mauvaises nuits, et nous a obligés à faire la garde chacun à notre tour; mais quand nous avons compris la comédie, c'est nous-mêmes qui l'avons continuée, et il n'a plus été question de cette engence. Elle n'y est pas plus nombreuse là que dans les montagnes de Transylvanie, par exemple à Kapnik, où les bonnes gens nous avaient gravement conseillé de prendre au moins un sabre, si nous voulions gravir les montagnes voisines. Le récit d'un seul accident se répète pendant des années, voilà le fin mot; et si on est plusieurs bien armés, si on est accompagné d'un homme du pays et qu'on se montre poli avec les gens, il faudrait jouer de malheur pour tomber dans un antre de brigands, surtout si on n'a pas l'indiscrétion d'exciter la cupidité.

D'une autre part, si on prête trop l'oreille aux discours des autorités turques, on évitera de voir çà et là de beaux défilés, des montagnes pittoresques, des tribus libres intéressantes, et quelquefois amies des Européens. En 1837, un pascha avouait ingénument qu'on ne passerait pas directement de Prisren à Dibre, lors même qu'on aurait dix Kavas, car, ajoutait-il, quelque récompense qu'on leur promît, ils ne franchiraient pas un certain défilé du Myrdita. Une autre fois la

route de Kirkkilissé à Seraj, en Thrace, devait nous rester fermée, à cause de quelques tombeaux de gens assassinés, il y a fort long-temps, dans un bois, à 1 1/2 l. de la première ville. Le Tatare, tenant ordinairement ses pistolets couverts, en fut quitte pour tournoyer dans cette petite forêt, la main sur ses pistolets à découvert.

En 1836, nous évitâmes, pour des brigands mentionnés par le voïvode abruti de Doubnitza, la pittoresque route de Seres que nous fîmes deux mois plus tard sans inconvénient, et où nous rencontrâmes M. Frère, qui l'avait déjà faite six fois pendant l'année. Dans ces mêmes lieux, un Tatare chargé d'argent et sans escorte a été tué à la fin de 1837, mais il s'est trouvé, comme presque toujours, que l'assassin était un homme de Seres qui, sachant l'envoi précieux, avait suivi et devancé le messager. En y passant, on me montra de même plusieurs tombes et les endroits où depuis on avait tué à coups de fusil, derrière des rochers, deux gendarmes qui précédaient un convoi de marchandises. Or, comme on laissa passer ce dernier sans y toucher, qui sait si ce n'était pas une vengeance personnelle, comme cet autre Tatare que nous avons vu gisant dans un bois, près de Podgorin, entre Zvornik et Serajevo en Bosnie? Il avait offensé dans une auberge des *Kiradgis*; ceux-ci le suivirent; et ne voulant que le bâtonner ferme, l'assommèrent. Lorsqu'on parle aux Tatares, ils vous disent tous que, pendant les guerres avec les Russes, bien des habitants chrétiens ont tué par haine ou politique des courriers, quoiqu'ils fussent bien loin du théâtre de la guerre. Il ne faut jamais établir des règles générales sur des cas exceptionnels, et discuter même la valeur de ceux-ci avant d'en tirer des conclusions.

Le compte d'auberge (1) se fait verbalement ou d'après des entailles faites dans des petits morceaux de bois, ou bien d'après le détail des dépenses inscrites par l'aubergiste sur un

(1) T. *Hisab*, s. *Troschak*, a. *Logari*, v. *Sokotela*, g. *Logariasmos*.

petit chiffon de papier. Rarement, et seulement dans les grandes villes, l'aubergiste livre son compte écrit au voyageur. Il est d'usage de recompter (1) avec l'auberge, et quelquefois, chez des aubergistes zinzares ou grecs, on trouve à diminuer quelque petit article un peu trop cher (2), ce qui est bien rare chez les Slaves, à moins que les domestiques ne se soient entendus avec l'aubergiste.

Le bon marché (3) des voyages en Turquie ressortira du fait, qu'étant cinq et ayant sept chevaux, et quelquefois onze chevaux, nous n'avons jamais dépensé, tout compris, par couchée, que 20 à 30 piastres; rarement la dépense a été à 35 piastres, c'est-à-dire 8 fr. 75 c. En Albanie il faut quelquefois émoustiller les aubergistes par la promesse de payer exactement, car ces pauvres diables ont été si souvent les dupes des Turcs, ou si mal payés du moins, qu'ils se défient de tout le monde. Par cette cause, plus un peu de paresse, ils prétendent quelquefois n'avoir pas ce qu'on demande, tandis qu'en faisant quelques pas jusqu'au village voisin ils pourraient vous le procurer. Quand on les a étudiés, on a ce que le pays peut offrir. Un aubergiste, dans la montagne des Myrdites, disait le matin n'avoir pas du lait; nous lui promîmes de le payer double, tout de suite il se mit à crier de chez lui à des bergers dans la montagne, et au bout d'un quart d'heure nous eûmes du *Tomlia*. Un autre avait une corbeille de bonnes pêches qui venaient de la plaine, il se garda bien de nous le dire, craignant de ne pas recevoir d'argent; un de nos gens, tous allurés, les découvrit, et le marché fut bientôt conclu au contentement des deux parties.

Les *cafés turcs* (*Kaphana*) (4) sont des chambres carrées sans fenêtres, c'est-à-dire dont les ouvertures de fenêtres n'ont pas de châssis, et se ferment avec des contre-vents d'une

(1) T. *Hisabètmek*, s *Broiti*, a. *Logaris*, v. *Plakat*, g. *Arithma*.
(2) T. *Pahale*, s. *Skoupo*, a. *Stren*, v. *Skoump*, v. *Akripea*.
(3) T. *Ujus*, s. *Jeutino*. a. v. *Jevtin*, g. *Phthenia*.
(4) T. *Kahvèhane*, s. *Kaphana*, a. *Kaphene*, v. *Caphenea*, g. *Kaphenes*.

pièce, ayant leurs gonds au haut de la fenêtre et non sur le côté, comme chez nous. L'intérieur est occupé par des estrades carrées en bois, élevées de 1 à 1 1/2 p. au-dessus du sol, et entourées d'une balustrade de 1 pied de haut. Entre ces estrades il y a des couloirs pour la circulation. Dans le fond du café est un foyer quelquefois suivi d'un four, et alors à demi-hauteur au-dessus du plancher. C'est là que se fait le café, dans des pots de fer-blanc ou de fer battu étamé (*Ibrik*), et que se trouve une bouilloire d'eau chaude. Du feu est toujours prêt pour allumer les pipes, et des jeunes garçons sont là pour en apporter avec une petite pincette à extrémité recourbée en avant. Les cafés sont entourés de pavillons ou *Tschardak* qui, s'ils sont au premier étage, ressemblent aux toits avancés du pays bernois. Dans les villes maritimes il y en a de fort grands.

Nous n'avons point vu en Turquie, ni même à Constantinople, de cafés aussi élégants que les nôtres ; mais il y en a qui sont très bien pour le pays, et surtout leur emplacement est bien choisi, relativement à la chaleur du climat. Ainsi ils seront situés près de l'eau ou près d'un groupe de beaux arbres, comme par exemple ceux sur la Maritza, à Andrinople; ceux de Prisren, le long d'un torrent ombragé. Ceux de Salonique sont sur l'embarcadère du port ; ceux de Koum-Kapi, et à l'échelle de Jeni-Kapi, à Constantinople, ont la vue de la mer. Autour de Constantinople et à Terapia il y en a même sous de gros platanes, et tous ces endroits sont fort visités, surtout les dimanches de la semaine, car dans la Thrace turque la semaine a vraiment deux dimanches, savoir : le vendredi ou le dimanche turc, et le nôtre.

Des cafés à l'européenne, avec des billards, n'existent qu'à Péra, sur la promenade du Champ-des-Morts, dans quelques autres bourgades autour de la capitale, ainsi qu'à Salonique, Belgrade, Kragoujevatz, Semendria, Schabatz, Aleksinitze, Boukarest et dans d'autres villes valaques.

Ce n'est qu'en Turquie que l'on trouve çà et là, sur les grandes routes, des gens uniquement occupés à rafraîchir les pas-

sants avec du café. Cette boisson étant meilleure que chez nous, remplit bien son but. Ainsi entre Moustapha-Pascha-Palanka et Nisch, on rencontre un grand café nommé Topolnitza-Han, à côté duquel est une vaste écurie. Le cafetier est un Turc, et ses estrades en bois servent aussi pour passer la nuit; mais si on veut y manger, il faut faire chercher tout chez un aubergiste à côté. A Blagay, en Herzegovine, un musulman sert du café sous une treille de feuillages morts. A 1 l. à l'E. de Zarko, sur la route de Tricala à Larisse, un musulman est établi sous un petit platane, à côté d'un puits, et prépare son café en plein vent, loin de toute habitation. Le cafetier isolé, il y a trente ans, sur la montagne entre Priepolie et Taschlitza (Bosnie), a fait place à un grand han.

Les *Karaouls* ou corps-de-garde, ou plutôt postes de gendarmes, sont de diverses espèces. Les plus simples sont, dans les hautes montagnes des huttes à l'ordinaire avec une treille artificielle de feuillages morts, ou même seulement des huttes de branches ou d'écorce (s. *Kora*) de conifères, quand leurs stations ne sont que momentanées. Ils sont placés sur des cols où dans des points d'où on domine de grandes étendues de la route, ou aux débouchés des défilés. Les autres sont des édifices carrés en pierre à un étage où il y a une chambre et une galerie ouverte sur laquelle est accroupi à l'ordinaire un gendarme fumant, ou jouant de la mandoline s'il est Albanais.

Il y en a encore une troisième espèce où le milieu des côtés du premier étage est en partie en bois et s'avance sur la muraille inférieure en forme de tourelle carrée. Quelquefois tout le second étage est plus large que le bas, comme, par exemple, à Gradista, près d'Eski-Sagra, et dans plusieurs tours ou *Koula* de *Spahis*. Le rez-de-chaussée de ces *Karaouls* n'a ordinairement que la porte d'entrée et quelques fentes dans les murs, afin qu'en cas d'attaque les gendarmes puissent se défendre depuis le haut sans craindre qu'on pénètre jusqu'à eux. Le bas des grands *Karaouls* de cette espèce, comme à Trn, à Ouselia, etc., sert de prisons pour y enfermer les malfaiteurs temporairement ou pour un temps plus ou moins long. Des

Karaouls de cette forme avec une porte dans le bas forment l'entrée de quelques ponts et de certaines villes, comme à Doubnitza et Kostendil, où leur état délabré est vraiment étonnant.

Un quatrième genre de Karaouls se trouve dans l'Épire et les montagnes de Thessalie ; ce sont ceux bâtis en pierre en forme de tours carrées sans entrée dans le bas, et ayant au premier étage une échelle pliante en bois qu'on fait tomber avec une perche. Une fois monté, on hisse l'échelle, et on peut tirailler sans crainte d'être attrapé. Une pareille tour se voit aux Trois-Hans (*Utsch-han*), entre Metzovo et Janina. La bâtisse de pareils postes fortifiés montre combien peu on connaît le canon et l'art de la guerre et avec quelle facilité les Turcs tiennent en respect les mécontents.

A Constantinople et à Pera, il y a de nombreux corps-de-garde bien tenus qui sont des rez-de-chaussée, quelquefois avec une place couverte au-devant pour mettre les fusils et pour le soldat en faction. Dans chaque corps-de-garde est un klepsydre ou montre de sable. A l'exception des corps-de-garde de deux ou trois grandes villes, ailleurs, en général, ce ne sont que des bicoques, et la discipline n'y est guère plus sévère que dans les *Karaouls* de gendarmes. Sur le Bosphore, il y a même encore des corps-de-garde où on va fumer et prendre le café.

Il y a aussi dans la capitale de très grandes et belles *casernes*, et qu'on ne revoit guère dans les provinces qu'à Andrinople, à Schoumla, à Silistria, à Monastir, à Janina, à Salonique, à Prisren, à Scutari, à Viddin et dans la citadelle inférieure de Belgrade ; à Schoumla il y en a trois neuves fort propres, et cinq autres bâtiments pour le matériel de l'artillerie et les magasins. Au contraire, dans certaines villes fortifiées, comme par exemple à Zvornik, les casernes sont en ruines, et à Travnik il n'y en a point, quoique le visir ne se croie en sûreté qu'entouré de quelques milliers d'Albanais. De grands *hôpitaux* dignes d'être cités pour l'architecture n'existent qu'à Constantinople, et surtout sur les hauteurs derrière

Eyjoub. En Servie, il y a un assèz bel hôpital et une caserne militaire, soit à Kragoujevatz, soit à Belgrade. Il y en a aussi une moins grande à Pojarevatz.

Dans chaque résidence de pascha, de musselim ou d'ayan, il y a un *Konak* bâti aux frais du gouvernement, mais dont la réparation est à la charge des autorités qui y demeurent. Or, comme les mutations de places sont fréquentes, chacun n'y fait guère que les réparations urgentes, et c'est rare qu'un pascha ajoute essentiellement de sa poche aux commodités de sa résidence. C'est la raison de l'état misérable et du délabrement même total de beaucoup de demeures de paschas et de leurs employés supérieurs; il en est de même des maisons où stationnent les postes de gendarmes. Ainsi, malgré ses revenus considérables, le konak du Roumeli-Valesi, à Bitoglia, est loin d'être bien tenu, et le visir de Bosnie n'habite, à Travnik, qu'un vaste chenil; le palais jadis splendide, à Bérat, est délabré; celui de Belgrade est dans un état encore plus pitoyable, et maint ayan passe son temps dans des bicoques que dédaigneraient nos pauvres, comme à Sokol, à Katschanik, à Négotin, sur le Vardar, etc. Rarement on voit un pascha reblanchir son manoir, comme à Kritschovo, ou entreprendre des bâtisses, comme le visir Ali-Pascha de Mostar, ou même élever un konak entier, comme celui d'été du pascha de Kalkandel.

En province, les *Konaks* ne consistent presque partout qu'en bâtiments en partie de bois à un étage, avec beaucoup de fenêtres; la toiture est en tuile, et une cour carrée les précède. Ceux à deux étages sont extrêmement rares et peuvent se compter; dans ce cas sont le konak du visir à Bitoglia, celui du visir Hussein à Viddin, celui du pascha de Scutari, celui de l'ayan d'Eski-Sagra, de Bérat, etc. Ce n'est guère qu'à Andrinople, et surtout à Constantinople, qu'il y a assez de *Konaks* de ce genre. Ces édifices ont alors des cours et des jardins plus ou moins vastes, et même de très hauts portails.

Quelques uns, surtout en Albanie, sont entourés de murailles élevées, quelquefois à petites fentes dans le bas pour

pouvoir tirer à travers avec des fusils, où il y a même des espèces de petites tourelles carrées assez larges, mais peu profondes, comme par exemple à Kalkandel. Dans ce lieu, le pascha d'Uskioub a aussi un konak très vaste à deux étages et en grande partie en bois; il ressemble beaucoup, par ses nombreuses galeries, aux maisons bernoises.

En général, on monte dans les konaks par un escalier en pierre placé en dehors de la maison et ne comptant que quelques marches. Sur ce dernier est posé un escalier double en bois qui conduit à une vaste galerie aussi en bois, avec quelques bancs au pourtour, assez larges pour s'y accroupir. De cette galerie partent de nouveau, dans les Konaks à double étage, deux escaliers l'un vis-à-vis de l'autre et dans des sens opposés; c'est par eux qu'on monte à une seconde galerie tout semblable à la première. Les deux séries d'escaliers placés l'une sur l'autre forment quelquefois un avancement dans le milieu du bâtiment, et sont bordés comme les galeries de boiseries çà et là à jour, environ comme dans la Suisse allemande, mais avec moins de goût. Sous les galeries, on voit quelquefois, chez les visirs, dans la cour, des fourgons et de lourdes voitures demi-européennes. Sur les galeries, il y a quelquefois dans un coin vers la cour une estrade carrée assez grande pour deux ou trois personnes. Toutes les chambres débouchent sur ces galeries, où se tiennent toujours beaucoup de domestiques ou d'officiers, les uns fumant et assis, les autres allant et venant. Le plus souvent, les parties du bâtiment renfermant les chambres sont en pierre. Les *divans* ou salles de réception sont sur les côtés des galeries, tandis que les chambres dont les portes sont au milieu du fond des galeries sont plus petites et sont habitées par des gens de la maison. Quelquefois le Kiaya ou *Alterego* y a son divan. Les divans ne sont formés que par des tapis attachés au haut de l'ouverture de la porte, tandis que la plupart des autres chambres ont des portes véritables.

Les fenêtres de ces *Konaks* n'ont que des châssis de bois sans vitres. Les salles d'audience n'ont pas de vitrages ni même

de châssis de bois aux fenêtres, du moins en été. L'ouverture des fenêtres se ferme avec des contre-vents d'une pièce dont les gonds sont au haut de la fenêtre, non sur les côtés, et qui s'ouvrent de dedans en dehors et de bas en haut au moyen d'une corde. Nous y avons vu plusieurs fois voler des hirondelles, et même une fois les solives du plafond en supportaient un nid. Dans certains *Konaks* de visir ou de pascha élevé en grade et riche, il y a des fenêtres (t. *Penjir*) à vitraux (t. *Djam*), comme à Andrinople, à Janina, à Larisse et à Uskioub. Dans le palais inoccupé du visir à Bosna-Seray, les galeries et les corridors sont garnis même comme chez nous de beaux vitrages. A Constantinople, les vitres sont, au contraire, communes dans toutes les maisons un peu comme il faut.

L'ameublement des *Konaks* ne consiste qu'en nattes et tapis, et en *divans* ou canapés larges et très bas, qui entourent les chambres et les salles, à l'exception du côté de la porte. Dans quelques salles, se trouve, sur des côtés, entre les divans, une petite cheminée sous la forme d'une espèce de petite chapelle gothique en bois découpé. Ces pièces de réception prennent quelquefois un air de magnificence par leurs superbes tapis, où la couleur rouge domine et dont les teintes sont très vives. Rarement, comme à Uskioub, on y voit la signature du sultan en très grosses lettres d'or dans un cadre, à la place de son portrait, puisque les Turcs ne croient pas devoir se faire peindre. Lorsque le sultan envoyait aux paschas des habits d'honneur, il était d'usage de les laisser exposés quelque temps dans le divan, comme nous l'avons encore vu en 1836. A Bistoglia, nous aperçûmes un fauteuil chez le visir; à Rasgrad, en Bulgarie, nous vîmes chez l'ayan des chaises même sur la galerie, et chez le pascha de Scutari, en 1838, un sofa rose.

Les *Konak* du prince serbe sont à peu de chose près environ dans le même genre; ils se trouvent à Kragoujevatz, à Pojarevatz, à Belgrade, à Topschider, à Semendria et à Brousnitza. Ses autres maisons de campagne ne sont que des maisonnettes ordinaires, comme à Keschelievo; son frère Iovan a un Konak à Brousnitza, et son frère cadet Jevrem un à Scha-

batz, où il a résidé long-temps comme capitaine supérieur; ce dernier est occupé à présent par le colonel Iovan. Le prince a aussi fait bâtir un konak à Krouschevatz, où demeurait, en 1837, le colonel Pierre Lazarovitsch, surnommé Soukitsch, parce qu'il avait fait la guerre sous ce chef du temps de Tzerni-George.

Les konaks du prince n'ont qu'un étage, deux sorties, une principale, et une de derrière par un escalier de bois quelquefois surajouté au bâtiment, comme à Pojarevatz; de plus, le haut de l'escalier principal se ferme sur la galerie ou le vestibule ouvert par une trappe; usage serbe qui se revoit aussi dans des maisons particulières. L'enclos de ces konaks est entouré d'une haute palissade en bois (s. *Plot*, ou *Kelva*), dont le haut a la forme d'une muraille crénelée et qui a deux entrées. Conformément à l'usage du pays, le prince serbe ne croit pas manquer à l'étiquette en préférant de se tenir autant qu'il le peut sur la galerie, et y recevoir plutôt que dans les chambres. Les paschas, et surtout les ayans, vont bien quelquefois sur les galeries pendant quelques instants, lorsque leurs affaires principales sont terminées; ils peuvent bien vous y recevoir çà et là et même y exercer leurs fonctions, mais pour les Turcs, le divan est le lieu ordinaire de réception et d'affaire. Le prince serbe est assis à l'européenne sur un petit canapé, un peu élevé au-dessus du sol, dans un des coins de son *Tschardak*. A Kragoujevatz, sa galerie est ornée de quelques portraits de famille, de ceux de Bonaparte, de l'empereur de Russie et de quelques prélats, ainsi que du chiffre du sultan.

Les paschas riches ont quelquefois des konaks très ornés et annexés à leur harem. Ainsi celui de Kalkandel nous reçut à sa campagne dans un édifice carré qui était composé de deux salles, une au premier et une de plain-pied. Ces salles ayant d'épais murs, étaient éclairées par trois fenêtres dont les embrasures, extrêmement profondes, étaient garnies de tapis, comme tout le plancher entouré d'un très bas exhaussement; les murs en étaient peints en arabesques avec des dorures, et même dans la salle supérieure il y avait des vues de villes euro-

pennes peintes à fresque. Dans l'autre salle, il y avait sur la porte une espèce de galerie, probablement pour des musiciens ou les femmes, et on montait à cette dernière par une échelle mobile. Le visir Moustapha de Janina s'était fait ajouter, en 1838, une petite aile à son palais, et l'avait fait peindre en jaune avec des ornements assez grotesques.

Les femmes des paschas et des gens très riches occupent à l'ordinaire d'autres bâtiments attenants au *Konak*, ou même ces derniers sont à quelque distance du konak. Ces bâtiments n'ont point de fenêtres sur les rues, ou bien si ces parties en ont, elles sont garnies de jalousies ou de treillis de bois. Il y en a qui sont peints en dehors avec des fleurs ou des arabesques, comme à Kalkandel, etc. Quelques paschas ont des *harems* d'hiver et d'été, avec des jardins attenant; les harems d'été répondent aux campagnes de nos richards, mais sont entourés de hauts murs comme ceux dans la ville. L'entrée des harems des grands seigneurs est aussi gardée par des portes à verrous et de grosses serrures, ou même par des doubles portes; on croirait entrer dans une prison. Lorsqu'on y pénètre avec le maître de la maison, les femmes ont soin de se cacher vite dans les chambres débouchant sur les couloirs; mais en se retournant on peut apercevoir au moins leurs têtes, car la curiosité les pousse le plus souvent à entr'ouvrir les portes pour voir les étrangers. Elles sont gardées, en général, par de vieux musulmans, plus rarement par des noirs ou même des eunuques; ailleurs elles ne sont que sous la surveillance de vieilles duègnes.

Le prince Milosch avait aussi conservé l'usage turc d'avoir un bâtiment séparé pour sa femme ou ses maîtresses, et orné extérieurement à la manière orientale; à Kragoujevatz, au moins, il est séparé du sien par la largeur de la rue et est à côté du trésor. A Topschider, le konak princier est déjà davantage une maison européenne, car la galerie ouverte est remplacée par un vaste vestibule carrelé et situé au centre de l'édifice. C'est là qu'on prend les repas en été, et sur ce vestibule s'ouvrent plusieurs chambres; la cuisine est dans une maisonnette particulière, comme cela a lieu aussi chez les Turcs. Dans le vallon

de Topschider, le konak n'est pas entouré, comme ailleurs, de hautes palissades, et est agréablement situé au milieu d'une pelouse verdoyante. En général, la bâtisse de Topschider est celle de plusieurs konaks et maisons de ville en Servie, tels que celui occupé jadis par le prince Jevrem, à Belgrade. Il y a toujours au centre, en bas et en haut, un vaste vestibule. On monte au premier par deux escaliers vis-à-vis l'un de l'autre, et le fond du vestibule supérieur est occupé par un prolongement carré qui va jusqu'aux fenêtres et a un plancher plus exhaussé que le reste; c'est là, qu'assis sur des chaises, le prince Jevrem à droite, et la princesse à gauche, recevaient les visites, au moins encore en 1836. Depuis lors, ils se sont fait bâtir une maison en pierre à la hongroise, qui a à peu près la même distribution; mais le vestibule y prend moins de place et n'y est plus une salle de réception. On se tient dans des salons garnis de beaux divans pourpres et à draperies aux fenêtres avec des vitres. Le prince de Milosch de son côté s'est fait construire, à Belgrade, de 1837 à 1838, une grande maison en pierre tout-à-fait à l'européenne et située en dehors des anciens remparts de la ville, près de la caserne.

Les konaks des capitaines serbes sont d'assez bonnes maisons d'un étage, dans un enclos, entouré d'une palissade comme les konaks du prince.

L'évêque du Montenegro demeure dans un petit couvent isolé d'un étage ayant l'air d'une maison du dix-septième siècle. Il est situé dans le milieu de la petite plaine de Cetigne, autour de laquelle il y a six ou sept villages, en particulier celui de Baiza, comptant 200 maisons habitées seulement par des Martinovitch. Le couvent contient des chambres garnies de lits et de meubles plaqués en acajou. Il y a une petite imprimerie et une salle de biliard, jeu que l'évêque a appris à Vienne en 1837. Les murs de cette dernière pièce sont garnis d'armes précieuses, comme aussi de celles sur lesquelles l'évêque a prêté de l'argent à ses subordonnés. Une grande cheminée est le rendez-vous habituel des longues soirées d'hiver. A côté du couvent est la maison où se rassemble le sénat, et près de

là est sur une hauteur une tour sur la cime de laquelle on expose sur des piques en bois les têtes des Turcs tués.

Quant aux palais des grands seigneurs à Constantinople, ces édifices, tantôt seulement des rez-de-chaussée, tantôt à un ou deux étages, ont beaucoup de fenêtres, sont propres et peints extérieurement, ou même ornés de quelques dorures. Les palais du sultan sur le Bosphore sont de vastes édifices à deux étages. Chaque palais est composé d'un harem, édifice énorme quadrilatère oblong, et d'un palais pour le sultan, bâtiment carré plus petit, manquant de symétrie, ce qui en diminue l'effet. Ces édifices sont fort propres, et garnis d'un nombre immense de fenêtres assez longues relativement à leur largeur. Dans les harems, ces fenêtres sont fermées avec des jalousies. Le palais sur la partie européenne du Bosphore est garni de colonnes. Dans l'intérieur de Constantinople, feu le sultan a fait construire encore un autre palais très élevé et plus à l'européenne. Il aurait pu employer son argent à des choses plus utiles à son peuple, et cette manie de la bâtisse rappelle celle de certains principules, qui semblent croire remplacer leur mince importance par la quantité des palais. A côté de cette prodigalité, d'autres maisons de plaisance du sultan, telles que le Kiahat-Hane et celle aux Eaux-Douces, sont laissées sans réparation, et ont des contre-vents brisés.

Les *bureaux* et les *chancelleries turques* (t. *Kentschelaria*) sont bien différents des nôtres. Ce sont des salles carrées, entourées d'un large divan tapissé en drap rouge ou bleu sur lequel sont accroupis, les jambes croisées, quelques Turcs, qui ont chacun leur écritoire à la ceinture, et devant eux une caisse ou *Tschekmedje* mobile carrée oblongue, qui est peinte en couleur rouge ou bleue, et ornée de fleurs ou d'autres dessins burlesques. Ces caisses viennent la plupart de Hongrie, et ferment avec de petits cadenas.

C'est dans ces caisses que les employés serrent leurs papiers et le trésorier son argent. Ils écrivent aussi sur le couvercle, lorsqu'ils ne se servent pas pour cet usage d'un de leurs genoux ou d'une de leurs mains. En voyant une pareille chancellerie, on

ne peut s'empêcher d'y reconnaître le caractère primitif et nomade du Turc, comme aussi de penser que leur éloignement volontaire de l'Europe ne serait pas du moins retardée par la coordination de leurs archives.

Nous n'avons vu des chancelleries avec des tables qu'à Larisse dans un local où deux Grecs sont occupés. Mais en Servie il y a des tables dans toutes les chancelleries, ce qui n'empêche que, hors des stations ordinaires, nous ayons vu, à Bania en 1836, les secrétaires du prince n'avoir pu se procurer qu'une seule petite table, et écrivant en partie couchés à la lettre tout du long à terre.

La manière de solder les comptes des administrations est aussi particulière que les bureaux des paschas. Un certain nombre de Turcs sont accroupis sur un divan, occupant les trois côtés d'une salle, et chacun a devant soi une quantité de petits morceaux de papier étroits et oblongs qui contiennent leurs comptes. Le trésorier et son assistant sont dans un coin ayant devant eux un caisson. L'exactitude des comptes se débat en peu de mots, quelquefois le créancier est obligé de recompter ses sommes; mais la partie la plus orientale est la manière prompte de trancher les difficultés, et de fixer le débit irrémissiblement, au risque de diminuer, même fortement, les créances.

Dans leurs lettres comme dans les documents publics et les dépêches, les Turcs se servent d'un sceau, forment à l'ordinaire un anneau, au lieu de signature; c'est pour cela qu'il y a à Constantinople un double des sceaux de tous les visirs, des paschas, des cadis et d'autres hauts fonctionnaires, afin de pouvoir vérifier l'authenticité des empreintes envoyées.

§ 2. Monuments.

Les Turcs n'ont pour ainsi dire point de monuments autres que des *bazars*, des *mosquées*, des *bains*, des *fontaines* et quelques *tombeaux* de sultans ou de visirs. Ils ne paraissent plus sentir la beauté des obélisques, des colonnes, des aqueducs, des arcs de triomphe et d'autres constructions de luxe,

car sans cela ils ne seraient pas si insouciants dans leur destruction, et on ne les verrait pas démolir d'anciens édifices grecs ou romains plutôt que d'aller chercher leurs pierres dans des carrières voisines. Le Turc, même le plus éclairé, ne peut comprendre le respect que nous attachons à un tronçon, même informe, de quelque beau reste d'architecture. Il ne comprend pas l'utilité de conserver des modèles d'un style pur, et se rabaisse en méprisant tout ce qui n'entre pas dans la construction de ses édifices.

C'est une horreur de voir enfouir dans des bicoques de bâtiments, à Tricala, à Salonique et à Constantinople, les restes des beautés de ces villes du temps des Romains et des Grecs. Le sol de l'hippodrome est couvert de plusieurs pieds de décombres, de manière que le pied du bel obélisque, et même toute l'inscription latine n'est pas visible. Les arches de l'aqueduc de Justinien servent à préserver de la pluie des barques turques ; des bustes et des inscriptions sont à demi ensevelis dans des murailles, etc.

En ce genre, le sultan a tout à faire encore pour montrer à son peuple que la beauté ne consiste pas seulement dans ce qui est nature, mais encore dans les créations humaines, et que le génie d'un peuple a droit à des égards, lors même qu'on a pu en faire ses sujets. Que le croissant surmonte des monuments chrétiens, mais que le ciseau parricide d'un architecte turc ne vienne pas abîmer leurs bas-reliefs, ou le pinceau du badigeonneur gâter les tableaux, ou effacer les inscriptions pour les remplacer par d'autres. Cet enfantillage de plus d'un conquérant sied surtout mal à la loyauté et à la gravité turques.

Les *Bazars* sont une bonne idée, mais mal exécutée, parce qu'on n'y a jamais assez égard à la propreté ou bien à la circulation convenable de l'air. Les marchés ou bazars les plus beaux sont ceux qui sont en pierre, voûtés et garnis de boutiques ; ces voûtes sont, en général, élevées et assez étroites, et la lumière vient d'en haut et de côté ; s'ils sont mal éclairés, au moins ils sont à l'abri du feu. On n'en trouve de ce genre que deux à Andrinople et plus d'une vingtaine à Constantinople ;

de très petits existent aussi pour les marchands d'étoffes à Bitoglia et à Scutari en Albanie. En général, les bazars couverts sont réservés aux marchands d'étoffes, de drap, de quincaillerie, de drogueries, aux épiciers ; les divers marchands y sont groupés comme les différentes professions dans les rues. A Constantinople, il y a des bazars voûtés qui sont entourés de marchés en plein vent (g. *Angora*) ou de séries de petites boutiques, ou ce sont des bazars couverts avec des planches ; le *Misir-Tschartché*, ou marché égyptien, en est un exemple.

Nous n'en avons parcouru aucun sans en trouver l'air imprégné des odeurs des marchandises, et nous les regardons tous comme malsains et surtout fort impropres dans les temps de peste ; aussi on les ferme quelquefois à ces époques.

Les marchands sont assis les jambes croisées, à demi hauteur d'homme, dans leurs locaux dépourvus totalement de grillage ou de fenêtres. Ils ont souvent, en outre, une arrière-boutique dont la porte est fort basse et où l'air ne se renouvelle qu'avec peine ; c'est là le véritable magasin où se niche la peste. Le soir, le garde du bazar en ferme les portes d'entrée, de manière que tous les marchands n'ont pas besoin de serrer leurs marchandises avec la même exactitude que dans les rues ; mais cela oblige souvent à des détours ennuyeux pour ceux qui veulent parcourir la ville malgré l'obscurité.

Les autres bazars n'ont aucune architecture, mais ne sont que des rues pavées plus ou moins étroites et tortueuses au milieu desquelles est un ruisseau ; les côtés en sont occupés par des boutiques de toute espèce, depuis le marchand de légumes et de fruits jusqu'à l'horloger, derrière son vitrage mesquin. Ces boutiques ne sont, comme ailleurs, que des loges carrées se fermant avec un contre-vent attaché en haut, et appelé *Chepenak* (v. *Tablele*) ; il s'ouvre avec une perche et est arrêté par un crochet. Dans aucune, on ne voit de femmes ; même dans

(1) T. *Doukian*, s. *Bolta*, s. et a. *Douschan*, v. *Dougena*, g. *Ergasteri*.

les boutiques chrétiennes, on n'emploie que des garçons, et, en 1837, la police de la capitale poussait l'absurdité jusqu'à ne plus vouloir même y souffrir aucun jeune homme.

Quelquefois une partie de ces bazars est découverte, comme, par exemple, à Andrinople, où il n'y a devant les boutiques qu'un toit de bois un peu avancé et coloré en blanc et bleu; mais ailleurs toute la largeur de la rue des bazars est couverte d'une toiture de planches mal jointes pour laisser pénétrer la lumière. Ces planches forment tantôt un toit véritable, tantôt un plafond qu'on remplace aussi çà et là par des toiles ou même des treilles de vigne. Dans plusieurs villes de Turquie, les ponts sur les rivières sont garnis de boutiques et forment un bazar couvert, comme à Lovdscha, Bitoglia, etc.

Dans tous ces bazars, il règne, en général, une très mauvaise odeur, qui varie d'un lieu à un autre, suivant les marchandises qui y prédominent. Il y a même des villes où les paysans, les jours de marché, viennent avec leurs chevaux exposer en vente leurs produits agricoles, leurs volailles, dans les rues des bazars, comme, par exemple, à Bitoglia; nous y avons même vu aussi tuer des bœufs dans cette ville, dont la saleté est dégoûtante. Lorsque le marché est fini, au lieu de balayer les rues, on laisse à l'eau du ruisseau et à la pluie le soin de nettoyer en gros les ordures laissées.

Dans plusieurs villes, le bazar couvert occupe les rues principales, et des chevaux ou des chariots y passent incessamment, comme à Nisch, à Lovdscha, à Kezanlik, à Philippopoli, à Salonique, à Uskioub, à Bitoglia, à Scutari, à Ipek, à Bosna-Seraj, etc. En Servie, tous les marchés couverts ont été abolis par le gouvernement national.

Quelquefois nous avons vu en été des enfants et des hommes couchés endormis sur des nattes au milieu de la rue des bazars, comme, par exemple, à Istib. Dans chaque bazar, il y a un ou deux cafetiers; ces gens n'ont pas de boutiques, mais occupent le point de rencontre de plusieurs rues des bazars; là, dans leur établi, entourés d'une petite balustrade,

ils sont prêts à vendre leur café pilé ou à servir leur noire boisson, et presque toujours on y trouve quelques fumeurs.

Les *Mosquées* (t. *Djami*, s. et a. *Djamia*) sont des bâtiments en pierres ou briques, ronds ou voûtés, à fenêtres sur les côtés, et n'ayant à l'ordinaire qu'une entrée principale avec un petit toit avancé; à côté d'elles est un minaret ou tour ronde très mince, avec une galerie vers son sommet surmontée d'un toit pointu en fer-blanc. Il y a aussi, dans les villages et les villes, de petites mosquées (*Mesdgid*) qui répondent à nos chapelles, et qui n'ont pas de minaret; ces édifices carrés sont même quelquefois en bois, et ont l'air de maisons ordinaires.

Près des mosquées se trouve presque toujours une fontaine ou bien même un bassin de pierre, dans lequel l'eau tombe de plusieurs tuyaux, et qui est placé sous un pavillon carré ou rond en bois, et à côtés en lattes à jour. Autour du bassin sont des bancs.

L'intérieur des mosquées offre sur les murailles des passages du Coran, et quelquefois des arabesques. On n'y remarque qu'une chaire en bois ciselé et très élevée pour le *Khiatib*, et on y monte par une espèce d'escalier qui n'est pas appliqué contre la muraille, comme chez nous, mais qui part du milieu de l'édifice. Cette chaire est à l'ordinaire un peu sur le côté droit de la mosquée, pour celui qui y entre. Il y a de plus une autre place ou chaire, plus basse, à droite, pour l'*Imam* qui donne le signal de se lever et de se jeter à terre. A côté de la porte d'entrée sont, pour les autorités turques, des estrades en bois couvertes de tapis ou de nattes; souvent le plancher en pierre des mosquées est revêtu de nattes fines de jonc venant d'Egypte. La porte n'est fermée que par un tapis attaché au haut de son ouverture.

Les belles mosquées ont toutes un dôme principal, avec plus ou moins de petits dômes accessoires sur les côtés, et surtout sur le derrière. Leur intérieur est alors orné artistement dans le goût turc avec des arabesques. A Razgrad, à Schoumla, à Serajevo, à Andrinople et Constantinople il y en

a qui sont précédées de cours carrées plus ou moins vastes, et entourées de colonnades dans le genre du péristyle de Saint-Pierre de Rome. Des peintures en couleurs vives, ou au moins des ornements colorés en bleu, se remarquent sur les murailles de ces cours, dont on soigne le badigeonnage.

Le milieu de la cour est occupé quelquefois par une jolie fontaine, avec un bassin qui est entouré d'une treille ou d'un grillage bombé en fer. Dans certaines mosquées, comme dans la plus belle d'Andrinople, et dans celle d'Osmanief, à Constantinople, il y a même une pareille fontaine au milieu de la mosquée, sous le dôme. Les minarets des grandes mosquées d'Andrinople et de Constantinople ont deux ou même trois rangs de galeries, et une seule mosquée a quelquefois deux ou même quatre minarets. La mosquée du sultan Achmed, sur l'hippodrome, a six minarets, ceux de la Suleimaniie ou mosquée du sultan Soliman, et de celle de Bajazet, sont trop connus pour en parler. Enfin il y a quelquefois des arbres autour de l'enceinte des mosquées, tandis que d'autres mosquées de moyenne grandeur sont entourées de cimetières, même dans les villes. A Constantinople et Andrinople, les belles mosquées sont ornées de colonnes de granite, de porphyre ou de marbre enlevées en partie à d'anciens monuments grecs ou romains.

En général les mosquées sont partout en bon état et propres, et ne sont délabrées qu'en Servie, et dans les endroits qui ont été saccagés. Ces bâtiments, toujours plus élevés que les maisons des villes, font un très joli effet de loin, ce à quoi contribuent aussi leurs minarets élancés. Les chrétiens y sont assez aisément admis, surtout s'ils sont accompagnés d'un Tatare; mais Sainte-Sophie n'est ouverte qu'à ceux qui ont reçu des firmans à cet effet. Néanmoins, notre Tatare, rusé compère, nous y a introduit, et comme étranger il s'est excusé à la sortie sur son ignorance des formalités ordinaires. Comme chez les juifs, on n'ôte pas son fess ou chapeau dans les mosquées.

Quant aux églises grecques changées en mosquées, telles

que celle de Prisren, celles de Fered, Sainte-Irène, maintenant un arsenal dans l'enceinte du sérail, Sainte-Sophie à Constantinople, etc., elles conservent toujours plus ou moins la forme de la croix grecque, malgré les bâtisses et les minarets additionnels. Le vase de Sainte-Sophie est magnifique; dans certaines chapelles obscures des traces du culte grec ressortent encore sous le badigeonnage turc; des nattes fines couvrent le plancher, et il y a çà et là en hiver des tapis. Dans les principales villes, des bibliothèques et des hospices sont attachés à certaines mosquées. Dans leurs cours existent quelquefois des lieux d'aisances.

Les *églises* (1) *chrétiennes* sont des monuments dans la forme de la croix grecque, ou, chez les Myrdites, sous celle de la croix latine. Elles sont généralement basses; souvent il faut descendre une marche pour entrer dans les églises grecques. Elles n'ont qu'une porte d'entrée principale, une ou deux portes sur les côtés. Elles n'ont qu'un petit dôme à côtes hexagones ou octogones. Il y en a qui présentent encore des dômes accessoires plus petits sur les chapelles latérales, comme à Prisren et au couvent de Rilo. Les extrémités de la croix sont rondes dans ces édifices. L'intérieur des églises grecques est toujours divisé en trois parties, le vestibule, l'église et le sanctuaire, ou l'autel (s. *Sviatost*, g. *Vema* ou *Adyton*); ce dernier est le plus petit local, et est séparé de l'église plus complétement que le chœur chez les catholiques romains. Les prêtres seuls y entrent à l'ordinaire, ainsi que le chef du gouvernement. Le mur de séparation de l'autel et de l'église est couvert à l'ordinaire de grotesques figures de saints. L'endroit extérieur où se mettent les femmes est nommé en slave *Preprata*. Il n'y a guère de bancs pour s'asseoir, et beaucoup d'églises sont si petites qu'un grand nombre de personnes gisent à genou au-devant des portes. Quelquefois il y a quelques stalles pour les autorités où on peut s'appuyer, tout en se tenant debout, c'est le *Poscheno mesto*.

(1) T. *Kilsé*, s. *Tzrkva*, a. *Kisch*, v. *Bisseriké*, g. *Ekklesia*.

Les anciennes églises, et les grandes qu'on a bâties dernièrement à Rilo, à Eski-Sagra, à Pera, à Karatova, à Belgrade et ailleurs, sont ornées de colonnes dans l'intérieur. Les anciennes se reconnaissent tout de suite à cette bâtisse particulière d'alternatives de grandes briques avec des pierres. A Rilo, huit colonnes sont de marbre blanc, et quatre d'une roche noire amphibolique et talqueuse.

L'intérieur de ces églises n'offre que des peintures très mauvaises, des autels à ornements trop surchargés de détails, et çà et là dans les anciennes églises il y a des tombeaux d'hommes célèbres ou de rois. Ainsi à Detschiani, dans la Haute-Albanie, est le tombeau du roi serbe saint Etienne, dont le corps est sous verre dans plusieurs caisses. Des cimetières entourent aussi les églises des couvents, et, en général, autour de ces édifices est un espace nommé *Porta* par les Slaves, qui chez les Serbes est enceint de palissades et sert de lieu de rassemblement, ou même de danse après l'office.

En général, les églises n'ont pas de clocher, du moins nous n'en avons vu qu'à l'église de la maison de campagne du prince Milosch à Topschider, près de Belgrade. L'église de Belgrade rebâtie à neuf en aura deux. En Servie, en Valachie et en Podolie, les clochers sont à l'ordinaire à côté de l'église, et ne sont que des échafaudages bas à jour et en bois où pendent les cloches. Dans la Turquie, il n'y a que certains couvents qui aient le droit d'avoir des cloches. On les remplace par le singulier bruit fait en frappant sur une planche avec un marteau de bois, bien entendu quand les Turcs le permettent. On a aussi employé des crecelles (g. *Kratzous* ou *Krotalou*) ou un crieur public. M. Pouqueville cite cependant, comme des priviléges locaux, des églises surmontées de croix et avec des cloches dans certains points de l'Épire, comme à Lelovo. Les cloches en Servie avaient reparu lors de la domination de Tzerni-George; puis en 1812 on les avait cachées en terre, et on ne les a déterrées qu'après l'arrivée du Hattischerik de 1829; néanmoins à Oujitze, le nombre des Turcs empêche jusqu'ici de s'en servir.

Les églises en Turquie étaient placées jadis presque toutes dans des lieux écartés, dans des forêts, ou étaient masquées par des arbres. Actuellement encore dans plusieurs lieux, on conserve l'habitude de les dérober à la vue par des touffes d'arbres, comme à Schatista, entre Doupia et Ratz, au S. du lac de Castoria, à Brianovtze, près de Leskovatz, etc. Celles des villes avaient été détruites, parce que les Turcs voyaient bien que la religion chrétienne était le lien le plus fort d'union de leurs sujets avec l'Europe, et cherchaient autant que possible, si ce n'est à l'extirper, du moins à diminuer la ferveur. Leurs persécutions, ou plutôt leurs saccades de fanatisme, au milieu d'autres époques de tolérance, ont produit naturellement le contraire de ce qu'ils désiraient. La plupart des chrétiens sont restés plus que jamais attachés à la foi de leurs pères, et ont continué leur culte comme ils l'ont pu ; ce n'est guère que dans la Turquie occidentale, et çà et là en Bulgarie, où l'islamisme a pris pied.

Dans la Turquie centrale, on a eu recours alors à des églises de couvent, ou à des édifices placés, comme les monastères, dans les bois et les lieux écartés. On voit encore çà et là de ces petites églises, qui n'attestent guère que les Turcs ont été toujours tolérants, quoi qu'en disent certains publicistes. Dans ce moment-ci où le traité d'Andrinople a eu pour conséquence des concessions aux Rajas, on est occupé à bâtir dans beaucoup de lieux des églises.

Chez les Monténégrins il ne manque pas d'églises ; chaque tribu en a quelques unes et chaque village une, sans compter celles des couvents. Dans l'Albanie catholique, on aperçoit çà et là dans le fond des vallées de petites églises ; elles sont blanchies à la chaux et paraissent assez propres ou neuves, mais elles manquent de clochers, qu'on ne trouve que dans les couvents de Sainte-Marie près d'Alessio et du pays des Myrdites.

Il y a encore des églises catholiques dans le très petit nombre de couvents de Franciscains en Bosnie, ainsi qu'à Constantinople et à Salonique, où les Arméniens forment des communautés.

On a avancé quelquefois que les *horloges* étaient rares en Turquie, tandis que c'est tout le contraire, et qu'il est essentiel aux Turcs de savoir au juste l'heure pour faire leurs prières. Si en Servie il n'y a aucune horloge, excepté dans l'église de Topschider et à la nouvelle église de Belgrade, dans la Turquie chaque ville, chaque bourg, et même de grands villages, comme Bania (au pied du Rhodope), ont leur horloge, surtout s'il y a un certain nombre de Turcs. Les horloges sont des tours carrées isolées, leur *Sahat koulese*, qui ont la hauteur de trois étages et qui portent au haut un grand cadran. Elles n'ont guère de cloches que dans les grandes villes. On sait que les Turcs comptent les heures depuis le lever (t. *Doghan guunech*) jusqu'au coucher du soleil (*Akscham*), de manière que nos midi et minuit deviennent en été leur 6, 7 et 8 heures et qu'il faut régler souvent sa montre. Ils divisent l'année en mois lunaires, mais ils ont aussi pour leur système financier l'année solaire romaine commençant en mars.

Les *bains* (*Hamman*) (1), en Turquie, sont des bâtiments en pierre ou brique de forme carrée, hexagone ou octogone, assez bas, sans fenêtres sur les côtés, et à toiture voûtée. Le jour vient d'en haut par une large ouverture ronde ou hexagonale, où il manque le plus souvent de vitrages. L'intérieur, tout en pierre et souvent en marbre plus ou moins grossier, est divisé en deux et plus souvent en trois compartiments; le premier, le vestiaire, est entouré d'une estrade élevée de 2 p. et large d'environ 4 p.; c'est là qu'on se déshabille; il s'y trouve des garçons de bains, les *Hammadgis* des Turcs, les *Loutrais* des Grecs. Lorsqu'on sort du bain, on peut s'y faire faire un lit à la turque, avec des tapis, des couvertures et des draps, boire du café et fumer. A cet effet, il y a dans un coin de cette salle une petite cheminée fort mesquine et un cafetier. En outre, on y trouve du linge pour s'essuyer et des

(1) T. *Hamman*, s. *Aman* et *Bania* (proprement, la chambre du bain), a. *Liari*, v. *Sskéldétoare*, g. *Loutron*.

manteaux légers de drap grossier pour ne pas prendre froid en sortant du bain ; mais ces objets sont loin d'être toujours propres, et on peut y attraper de la vermine. C'est là aussi qu'on prend des caleçons quand on n'en porte pas, car ce n'est nulle part d'usage de se baigner tout nu.

Pour se rendre dans la seconde salle, on trouve quelquefois à emprunter des sandales en bois, élevées sur le sol au moyen de petits chevalets de 2 po. de haut et tenant au pied par une lanière de cuir. Ces petits socquets, nommés *Naloune* par les Turcs, et *Galenses* par les Grecs, sont employés principalement par les femmes. Lorsque les bains sont alimentés par des eaux thermales naturelles, un grand bassin octogone occupe cette salle, en ne laissant qu'un pourtour peu large. Sur ce dernier se trouvent quelquefois des petits bancs de pierre, et dans le fond de la salle, il y a une ou deux fontaines basses d'eau chaude dont les eaux tombent dans le bassin. Ces fontaines servent aux habitants à laver leur linge de corps, tout en se baignant, pratique qui est assez dégoûtante pour ceux qui se baignent, aussi la surface de l'eau dans beaucoup des bassins est fort crasseuse.

Derrière la salle de bain se trouvent souvent une ou deux petites chambres, où il y a aussi des fontaines d'eau thermale pour lesquelles on choisit quelquefois les filets les plus chauds. Comme ces locaux sont fort bas, souvent sans fenêtres, et ne recevant le jour que par la porte, ils font l'office de bains de vapeur. C'est là que des *Dellaks* vous massent (t. *Tschitlatmak*), c'est-à-dire ils savonnnent tout le corps, ils le lavent; ils le frottent (t. *Kese Surunmek*) avec un morceau d'étoffe de laine poilue dont les poils sont brûlés, le *Kese* des Turcs, ou bien avec des morceaux de peau de chameau ou des brosses de poil de cet animal, et ils font craquer chaque membre; puis on peut se faire huiler, parfumer, épiler avec de la chaux et de l'arsenic (1). Pendant cette longue opération, on est

(1) *Voyez*, pour plus de détails, l'ouvrage de M. Brayer, vol. I, pag. 168.

étendu sur les pierres chaudes. En sortant du bain, le vrai croyant est salué par un : A votre santé! Que le bain et l'eau chaude vous fassent du bien! et il répond : Dieu fasse du bien à ton cœur. Il est défendu de réciter le Coran dans le bain. Se laver la tête avec de la guimauve est regardé comme salutaire.

Les locaux des bains sont simples ou doubles; dans le premier cas, il y a des heures pour les hommes et des heures pour les femmes; dans le second, les deux sexes peuvent se baigner toute la journée. Ailleurs, comme à Scutari, en Albanie et d'autres villes, il y a deux jours de la semaine pour les femmes, savoir : le jeudi et le samedi.

Les bains artificiels sont bâtis dans le même genre, et ne sont que des bains de vapeur dont on n'éprouve le bien que quelques heures après, et dans lesquels on n'entre et sort qu'après s'être arrêté plus ou moins long-temps dans des chambres intermédiaires. A Constantinople, il y en a quelques centaines où les pauvres sont reçus gratis, utile leçon d'hygiène publique donnée aux Européens.

Les bains les plus fameux sont ceux de Broussa en Asie, à cause de l'abondance des eaux, de la beauté des marbres et de la commodité des locaux. Toutes les eaux thermales citées en Turquie alimentent des bains, excepté celle sur la Tondja, où le bâtiment est détruit. A Kostendil, il y a plusieurs bains; il y en a deux à Sophie, à Bania, près de Niseh, à Novibazar, etc.; mais ceux de Bania-Louka et de Bagniska en Bosnie sont dans un état pitoyable.

Sous le rapport des bains, les chrétiens sont fort en arrière des Turcs, car on n'observe guère d'établissements pareils que dans les lieux où il y a des Turcs. Ainsi, s'il y en a en Servie, à Belgrade, et peut-être dans les villes forteresses, on en cherche en vain ailleurs. A Kragoujevatz même, il n'y a qu'un méchant petit bain de vapeur à la russe. Les Ottomans se baignent partout bien plus souvent que les Européens, et même ceux qui en ont les occasions, le temps ou les moyens ne manquent jamais de se baigner au moins une fois la semaine et toutes les fois qu'ils se sont souillés.

Les *Fontaines* (1), en Turquie, sont un autre genre de monuments qu'on soigne beaucoup; ce qui vient autant du climat chaud et du peu de sources de certaines contrées que des pratiques des ablutions chez les Turcs. La presque totalité des routes offrent plus ou moins de fontaines entretenues exprès pour les voyageurs, qui en usent amplement. Des Turcs font encore par dévotion établir des fontaines; on statue leur érection par testament. Aussi les musulmans ont été scandalisés du vandalisme puéril de maint soldat français, à Alger, qui, en détruisant les conduits, ne s'imaginait pas que l'eau fût une chose si rare et si révérée.

Les plus simples fontaines sont celles des pays de montagnes, comme en Bosnie, en Mœsie supérieure et en Albanie, où à chaque instant on rencontre sur les routes des sources (t. *Memba*) auxquelles on n'a fait qu'adapter, pour la commodité du public, des petits morceaux d'écorce d'arbre ou un petit canal en bois soutenu par un pilier, de manière à pouvoir y boire sans avoir besoin de descendre de cheval. Ailleurs ce sont, comme en Suisse, des fontaines en bois, souvent avec des auges de la même matière pour pouvoir y désaltérer les chevaux.

Les fontaines en pierre consistent à l'ordinaire en un mur carré dont le haut est quelquefois bombé ou arqué; au-devant de lui est un bassin carré oblong en pierre, et sur le tiers de la hauteur de ce mur est la bouche de la fontaine, tandis qu'au-dessus d'elle est une niche en ogive ou carrée où se place un calice en cuivre ou en fer-blanc, un gobelet fait avec une citrouille (s. *Vrg*), ou du moins un morceau d'un vieux pot. Quelquefois le calice en métal est attaché au mur par une chaînette en fer. Moins souvent, des fontaines paraissant anciennes ne sont composées que d'un mur en pierre de taille, avec plusieurs conduits et trois ou quatre bassins. Cette espèce de fontaines existe surtout dans les contrées grecques, comme en Thessalie et en Épire.

(1) T. s. *Bounar*, a. *Krout*, v. *Fontana*, g. *Pègè*.

Quelques fontaines sont ornées de bas-reliefs au pourtour du mur, et portent des inscriptions turques à la louange de leurs fondateurs. Dans la Thrace, on y reconnaît des ouvrages des Grecs du Bas-Empire, malgré la peine que les Turcs se sont donnée pour effacer les inscriptions et les remplacer par les leurs. En cela, comme pour certains autres monuments, ils croient pouvoir s'attribuer leur construction quand ils les ont réparés. La pompe de ces inscriptions turques est quelquefois fort risible.

Parmi les 800 fontaines de Constantinople, il y en a quelques unes de fort belles et à bassin, et il y en a même une près du grand bazar de Misir-Tschartschi et non loin du mausolée du sultan Abdoulhamed, qui se trouve vraiment dans une petite coupole fermée; un homme est toujours prêt à en servir gratis des verres d'eau aux passants à travers un grillage doré; c'est une fondation de la famille régnante.

Dans la Thrace orientale et méridionale, l'Albanie méridionale, l'Herzegovine et dans plusieurs endroits du Montenegro, surtout dans la Katounska-naia, on se sert aussi de *citernes* (1) pour recueillir l'eau de pluie. Dans la Tekirdagh, nous avons remarqué des citernes qui sont fermées par une pierre ronde et bombée, bien plus grande que le trou de ces réservoirs. Au milieu, il y a une très petite ouverture; c'est par là qu'on puise l'eau; mais, de peur qu'on n'en abuse, il n'y a pas de puisard fixe. Dans l'Herzegovine, comme au sud de Mostar, il y a de semblables citernes carrées. Les anciens s'en servaient aussi, car on en voit quelquefois des ruines, comme à Teké, près de Bounarhissar; il y en avait de fort belles à Constantinople, telle que la Basilica, citerne changée en atelier de filature.

Dans cette capitale, l'eau est si peu abondante, qu'on n'y boit dans certains quartiers que de l'eau pluviale tombée sur le toit des maisons et recueillie dans des tonneaux placés dans les caves. C'est une eau jaunâtre, très fade; elle peut même

(1) T. *Sarnedji*, s. *Tschatrnia*, a. *Schterna*, g. *Sterna* ou *Lakkos*.

être appelée sale, si on n'a pas soin de jeter la première eau pluviale qui a servi à nettoyer d'abord le toit. A Scutari, en Asie, et à Terapia, il y a des sources; mais à Constantinople et Pera les fontaines sont alimentées presque entièrement par des réservoirs (t. *Bend*) établis dans la forêt de Belgrade.

Dans les plaines de la Turquie, on ne trouve guère que des *puits* (1) à la hongroise, c'est-à-dire ceux où on puise au moyen de longues perches ou d'une corde suspendue à une grande poutre se balançant sur un pilier de bois (*Djeram*). Le pourtour du puits est ordinairement carré et en bois, rarement en Thrace il est rond et en calcaire tertiaire. Les perches sont liées entre elles par des morceaux et des anneaux de fer, et au bout de ces bâtons ou des cordes est un véritable seau de bois, ou simplement un seau en cuir ou même en toile, qui est alors souvent trouée. Ce n'est que çà et là, dans quelques villes grecques, en Thrace, qu'on voit des seaux de cuivre (*Djougoum*) et des chaînes employées dans les puits. L'eau des plaines basses, surtout de celles non loin de la mer, est souvent saumâtre et imprégnée de salpêtre, comme dans celle du lac de Jenidsche-Vardar, de Seres, etc.

Dans quelques villes d'Albanie, comme à Janina et dans d'autres villes du midi de la Turquie, on porte l'eau dans de longues outres, dont un cheval ou un âne en a une de chaque côté de son dos.

Les *Cimetières* (2) sont généralement à la sortie des villes et assez près des villages, ou bien sur les grandes routes. A Constantinople et dans beaucoup de cités turques il y en a au milieu de la ville, comme à Serajevo, Janina, Prisren, Scutari, etc. La plus grande place du marché de Belgrade conserve encore des tombes qui indiquent qu'elle n'a cessé d'être un cimetière que depuis une vingtaine d'années. Néanmoins, on a eu assez souvent le bon esprit de choisir les hauteurs voisines des bourgs ou des villages, plutôt que les vallées,

(1) T. *Kouyou*, s. *Bounar*, a. *Pouz*, v. *Pouzoul*, g. *Phrear*.
(1) T. *Mezarlek*, s. *Grobljé*, a. *Vorr*, v. *Grope*, g. *Koimétérion*.

pour y établir les cimetières. Ailleurs, comme à Lovdscha, on a même des cimetières assez loin de la ville, dans des vallées non habitées, ce qui est avantageux en temps de peste. Tous les cimetières sont sans murs ou palissades de clôture; comme innovation, nous pouvons citer cependant celui de Bresnik, entouré de murs, et une palissade qu'on établissait autour de l'un de ceux de Lovdscha, à notre passage, en 1837.

Chacun peut se faire enterrer où il lui plaît, et, comme dans certains pays autrichiens, il est d'usage d'enterrer sur le bord des grandes routes les personnes qui y ont été assassinées ou qui y sont mortes accidentellement. Aussi ces sortes de tombeaux sont un indice assez certain de l'ancienne présence de brigands dans ces localités. Dans ce cas sont la forêt au N. de Kirkkilissé; la route entre Djoumaa et Sirbin, en Macédoine; le bois sous Seran, entre Premiti et Ostanitza; celui de Mileschevedo, en Bosnie, etc.

Les Turcs couvrent leurs tombes (1) d'une grande pierre carrée, oblongue, et sans inscription. Les gens riches de la capitale la remplacent quelquefois par une bière en pierre. Au pied est une pierre verticale plate, plus large en haut qu'en bas. A la tête s'élève une pierre en colonne aplatie, plus haute que l'autre, ou même rarement une petite colonne sur laquelle est alors une inscription qui, dans les grandes villes, est quelquefois en lettres dorées. L'extrémité de cette pierre se termine par un turban, un fess, ou le turban pointu des derviches. Sur les tombeaux des janissaires on voit encore d'énormes *Kaouks* ou turbans ovoïdes, et sur ceux des porte-enseignes (*Bariactar*) on plante un petit drapeau. Les pierres des tombeaux des femmes et des filles se terminent par une espèce de *Kalpak*. Dans l'Albanie musulmane, les tombes des jeunes enfants sont indiquées par des banderoles blanches. A Constantinople et à Scutari, en Asie, la pierre à inscription et les turbans sont quelquefois ornés de couleurs, et le

(1) T. *Mezar*, s. et a. g. *Grob*, a. t. *Vorr*, v. *Gropa*, g. *Taphos*.

tombeau entouré de fleurs. Dans la campagne, ces pierres taillées, ces marbres sont souvent remplacés seulement par des grosses pierres plates, ou d'énormes plaques de gneiss ou d'autres roches. Les caveaux sépulcraux, nommés *Turbé*, ne sont que des raretés, car il n'est pas d'usage de mettre deux cadavres dans une tombe, ni de déterrer des morts.

Il arrive souvent qu'on rencontre et traverse des cimetières sans qu'on aperçoive de villages. Ces tombes proviennent rarement de hameaux détruits, et plus souvent de cimetières où jadis des turcomans nomades venaient enterrer leurs morts. D'ailleurs il existe encore, dans les montagnes, des cimetières, soit turcs, soit chrétiens, qui sont le lieu de repos d'habitants tellement dispersés, qu'il est nécessaire d'y transporter les morts sur des charrettes.

En général, loin d'imiter les Européens, qui ne laissent pas le temps à la nature de réduire les cadavres en poussière, on témoigne du respect pour les défunts, en ne permettant pas qu'on laboure un ancien cimetière ou qu'on y bâtisse une maison, ou même qu'on déterre leurs ossements pour cause d'embellissement, comme c'est le cas pour la place de Belgrade, que le gouvernement ne peut niveler à cause de cette idée religieuse des Turcs. D'un autre côté, on n'oppose aucune résistance à la destruction de la nature, les pierres tumulaires s'enfoncent, les colonnes funéraires tombent, et sont même emportées par des torrents de pluie dans les chemins. Personne ne fait attention à cela, et chacun y passe à cheval, et même en charrette, dans des routes plus ou moins bien tracées. Aussi les cimetières des grandes villes, comme ceux de Constantinople et de Péra, sont plutôt un tas de pierres en désordre, au milieu desquelles s'élèvent encore, çà et là, des monuments, qu'un cimetière régulier et majestueux comme le Père-Lachaise. Les cyprès y sont, il est vrai, nombreux et énormes; mais c'est plutôt une forêt qu'un ornement signe de tristesse, et leur hauteur contribue à y entretenir une mauvaise odeur. Cet arbre ne s'y voit qu'à Constantinople, à Silivri, à Andrinople, à Rodosto, à Salonique,

et plus au midi, comme à Baba, près de Larisse, et dans cette ville même.

Si beaucoup de gens ont célébré la douleur majestueuse des cimetières de Constantinople et de Scutari, nous avons été vivement choqués qu'on en fit, non seulement un lieu de promenades, mais encore un endroit de jeux et de plaisir. Les dimanches turc et chrétien, certains grands cimetières hors des murs de Constantinople sont pleins d'hommes, de femmes, d'enfants et de voitures; ils y sont assis, y mangent ou y folâtrent, comme aux Eaux-Douces, tandis qu'à quelques pas de là on enterre des morts, on entonne des chants funéraires. Ce mélange de joie et de douleur paraît indécent, et ces stations sur ces cimetières puants sont malsaines.

Les paschas ou les cadis élevés en grade ont en général des tombeaux placés sous une espèce de petit dôme supporté par quatre ou six pilastres en maçonnerie. Rarement des visirs distingués ont leurs tombeaux, comme les sultans et les sultanes, dans de petits bâtiments construits comme une mosquée, appelés *Turbeh* ou *Teké*, comme le turbeh de Selim III, au bout de la rue Basch Kapousou, à Constantinople. A l'ordinaire, on y voit alors quelques trophées, ainsi que les tombeaux de quelques membres de leurs familles, comme par exemple à Teké, à 3/4 l. au S.-E. de Bounar-hissar, où est le monument funéraire du général Achmet. Ces endroits deviennent alors des buts de pèlerinage, et il y a même à côté de ces édifices de vastes maisons exprès pour recevoir les pèlerins.

Dans l'Albanie méridionale, à Bérat, et en Thessalie, on observe des tombeaux entourés de murs, avec des parties à jour dans un style demi-moresque.

Les *cimetières chrétiens et albanais* ne sont pas en meilleur ordre, toujours sans clôture, et souvent au milieu de déserts ou des forêts, tandis que leurs pierres tumulaires, encore plus simples et très rarement à inscriptions, se réduisent souvent à une simple petite pierre verticale triangulaire; quelquefois avec de très petites croix en bois. En Servie et en Bulgarie, on a aussi l'habitude d'entourer le tas carré de terre de

planches et d'y planter des fleurs. En Servie, on orne encore la tombe de très hautes croix de bois sur lesquelles sont attachés les instruments de supplice de Jésus-Christ et aussi des mouchoirs; quelquefois un cercle de bois est appliqué en forme d'auréole sur l'entre-croisement de la croix, ou bien il y a des parties ciselées en couleur. Le nom du défunt et l'année de sa mort s'y trouvent çà et là gravés.

Dans le Montenegro, on figure sur les croix autant de coucous (*Koukavitza*) qu'il y a de parentes du défunt et surtout de sœurs. Cet usage vient d'un dit-on, d'après lequel cet oiseau fut une fois une fille qui déplora la mort de son frère, jusqu'à ce qu'enfin Dieu, fatigué de ses plaintes, la changea en coucou. Aussi, une fille qui a perdu son frère ne peut entendre un coucou sans pleurer, et de là vient probablement l'exclamation de *Koukoumene* (Malheur à moi!). Comme les Slaves n'enfouissent pas leurs bières plus profondément que les Turcs, il en résulte que les cochons, en Servie, comme certaines bêtes fauves en Turquie, viennent fouiller les tombes, au dégoût des passants.

En Bosnie, les cimetières des catholiques romains sont toujours indiqués par une haute croix en bois dont le toit forme un triangle avec la barre transversale. Dans la Haute-Albanie, de semblables croix sont moins fréquentes. Les tombes sont couvertes d'une pierre comme celles des Turcs.

Les tombeaux (*Teké*) de derviches célèbres sont tantôt de simples maisons ou petites mosquées sans minarets, tantôt d'assez belles mosquées, même à minarets, et ornées d'arbres ou de cyprès. A l'ordinaire, il y a des maisons préparées pour loger les fidèles qui y viennent en pèlerinage. Dans le premier genre, sont le cénotaphe d'un célèbre *Baba*, à Schipkvitza, sur la pente du Schar, à 1 l. au-dessus de Kalkandel; le Teké sur la hauteur au N.-E. de Tepedelen; le Teké d'Ismaël-Baba, à 1 l. au N. de Travnik en Bosnie, près duquel il y a une belle source et trois superbes peupliers; le Teké à 1/2 lieue à l'E. de la même ville; le Teké de Veroni-Baba, dans la faubourg méridional de Banialouka, sur

la rive orientale du Verbas ; le Teké d'Alicouli, près de Topouslar, au N.-E. de Larisse en Thessalie, etc.

Un très beau tombeau est celui d'Assam-Baba, à l'entrée occidentale de la vallée de Tempé. Ce monument a la forme d'une mosquée entourée de hauts cyprès et de pins, et il y a quelques maisonnettes pour des ecclésiastiques turcs et surtout pour recevoir les pèlerins. Un autre tombeau dans le même genre est celui d'Achmet-Baba, général ottoman, qui a conquis une partie de la Thrace orientale. Il se trouve à 3/4 de l. au S.-E. de Bounar-Hissar, au lieu dit *Teké*. Une source abondante et de beaux platanes se trouvent à côté de l'enclos qui contient la mosquée et un cimetière. Dans le bâtiment il y a, outre le tombeau du général, ceux d'un ou de deux autres de ses parents, et des drapeaux. Des nattes et des peaux sont là pour s'agenouiller. Dans un enclos voisin est une grande maison pour les pèlerins. Notre Tatare, en bon patriote, ne manqua pas de se prosterner et de faire sa prière auprès de la tombe d'un tel héros, en souhaitant, comme il disait, que Dieu en fît de nouveau sortir de pareils du sein de sa nation.

Les *villages* (1) en Turquie ne sont pas composés toujours de rues garnies de maisons ; mais dans toutes les montagnes et même dans les plaines, le plus souvent ce ne sont que des maisons disséminées sans ordre, et occupant un si grand espace, qu'un village comprenant les habitations de toute une vallée prend le nom du torrent de cette dernière. Cette dissémination des maisons est poussée au dernier point en Albanie, dans l'Herzegovine méridionale et le Montenegro, car il y a des villages qui occupent de vrais districts de 1, 2 à 3 l. de diamètre, au centre desquels le géographe est alors obligé de placer leurs noms. Pour les voyageurs qui ne sont pas au fait de ce genre de village, une pareille indication est vraiment perfide pour trouver des gîtes.

Les Slaves et en partie les Albanais demeurent plusieurs

(1) T. *Keui*, s. *Selo*, a. *Katouni*, v. *Satoul*, g. *Chorion*.

familles réunies sous le même toit ; ainsi quatre à cinq couples avec des enfants ne sont point une rareté dans ce pays. Aussi leurs maisons ont quelquefois autant de chambres que de couples, ou bien un enclos en clayonnage ou murs renferme plusieurs maisons outre les dépendances ; de cette manière, une habitation prend l'aspect d'une portion de village. Chez les Monténégrins et dans le midi de l'Herzegovine, un village paraît ainsi composé de groupes de 2, 3 ou 5 maisons de pierres, où habitent différentes familles du même nom. En Épire, chaque groupe de maisons occupe quelquefois une petite butte pour pouvoir plus aisément se défendre. En Servie, dans la Basse-Bosnie, et çà et là en Bulgarie, les villages sont entourés de plantations de pruniers, ce qui leur donne l'air d'être dans un bois. On en voit aussi dans ces pays qui sont tout-à-fait cachés dans les forêts, et on comprend alors la difficulté d'atteindre, dans une guerre, des habitants ainsi hors de toute vue.

En général les *Villes* (1) turques sont celles qui, de loin, se présentent de la manière la plus pittoresque, à cause des minarets, des mosquées et de la quantité de jardins (2), ou plus exactement de carrés plantés d'arbres, et servant de jardins. Aussi les villes occupent en Turquie plus d'espace que les nôtres, quoique avec la même population. Constantinople, et une bonne partie d'Andrinople, de Salonique et de Larisse font seuls exception à cette règle par le très petit nombre de leurs jardins. En Servie, les clochers manquant encore, l'aspect des bourgs est plus monotone, et comme les villages ils sont cachés quelquefois dans des bois de pruniers.

Dans les grandes villes de Turquie, l'Européen est frappé de l'absence du tintement des cloches, du manque des voitures et des balayeurs de rues, de l'absence de tout éclairage pour la nuit, de l'irrégularité du tracé des rues, de la quantité des ruelles, où on ne voit presque que des murailles sans fenêtres,

---

(1) T. *Chehir*, s. *Varosch*, a. *Phschiat*, v. *Cetate*, g. *Polis*.
(2) T. s. *Baghtsché*, a. *Gheradine*, v. *Gradina*. g. *Pachtzés*.

de la couverture de certaines rues au moyen de toits, ou simplement de planches ou de toile, du très petit nombre de places publiques, de l'absence des noms des rues et du numérotage des maisons, de la mauvaise qualité du pavé, de sa saleté çà et là, et de la quantité de chiens, surtout à Constantinople. Dans cette immense capitale, il n'existe que très peu de places publiques, si on excepte celles autour de quelques mosquées et des bazars. On peut citer surtout l'Hippodrome, long de 500 pas, et large de 250, le Tauk-Bazar devant le vieux sérail, la grande prairie, près de la porte qui conduit à Daud-Pascha, etc. Dans tout le reste de cette ville, on ne cesse de tournoyer à travers des rues étroites, non alignées, et quelquefois puantes. Les rues passagères sont pleines de poussière en été, et de boue en hiver.

Dans tout l'empire turc, ce n'est encore qu'à Smyrne que quelques rues sont éclairées, dans le quartier Franc. A Belgrade, il n'est guère permis de sortir la nuit sans lanternes. A Kragoujevatz, il existe quelques poteaux à lanternes dans la rue principale. Comme on n'est pas accoutumé en Turquie de se promener pour prendre de l'exercice, mais qu'on a toujours un but en marchant, dans aucune ville turque, il n'y a de promenades publiques plantées exprès, ou entretenues; s'il y a quelques lieux agréables pour se reposer, ils datent de l'empire grec, ou, encore plus souvent, ils ne sont qu'un don fortuit de la nature, tels que ces belles pelouses ornées de platanes aux Eaux-Douces, et dans la vallée du sultan sur le Bosphore, ou ces gazons au bord du Vardar à Uskioub, ces ombrages touffus de peupliers sur la Maritza à Prisren, etc. Néanmoins, dans ce dernier lieu, comme à Andrinople et à Constantinople, l'homme a déjà ajouté quelque chose à la beauté de la nature, en aplanissant le terrain, y plantant des fleurs, y plaçant des cafés, etc..

Si on excepte Constantinople, Serajevo, Salonique et Belgrade, autour de presque aucune ville on ne voit des maisons de campagne, quoiqu'il y ait quelquefois des jardins et des vergers condérables. Près des grandes cités, il y a quelquefois

dans ces derniers une petite maisonnette ou un pavillon. Les paschas ont seuls quelquefois à 1 ou 2 l. de leur résidence des *Harems* d'été avec un jardin entouré de hauts murs.

Sous ces derniers rapports, la Valachie paraît plus européenne que la Turquie et la Servie, car il y a un jardin public à Bukarest; un des amusements des Valaques riches est de se promener en voitures élégantes dans les rues maintenant pavées. En un mot, Bukarest est le petit Paris de la Turquie.

§ 2. Forteresses et châteaux-forts.

Les Ottomans sont restés bien en arrière des chrétiens dans l'art de la fortification. Ils sont presque entièrement dépourvus d'ingénieurs militaires et ne savent même presque plus tracer des parallèles et des tranchées pour s'approcher des citadelles assiégées, eux qui les ont employés jadis avec tant de succès. Leurs redoutes palissadées, ou *Charampov* (1), leurs *Block-haus* sont quelquefois construits de la manière la plus ridicule. Nous nous rappelons en particulier une redoute sur la hauteur au N. de Schoumla, dont le but est de fermer la route aux arrivants. Or, il y a des embrasures de canon même sur le côté opposé, qui est dominé de si près qu'il est physiquement impossible d'y employer le canon, à moins de tirer en l'air, si toutefois une pareille redoute pouvait tenir contre un ennemi occupant la hauteur.

Leurs lieux fortifiés se divisent en véritables forteresses: leur *Kalea*, les anciens châteaux garnis de beaucoup de tours, leur *Hissar*, les redoutes ou *Palanka*, et les endroits palissadés ou *Charampov*. Les meilleurs ouvrages qu'ils possèdent actuellement sont dus à des Européens. Comme ils sont connus pour leur talent de savoir prolonger des défenses derrière des murailles, ils auraient un grand avantage à avoir de bonnes *forteresses* (2) qui vinssent ajouter à leur courage. Néanmoins,

(1) T. *Charampov*, s. *Meteris* ou *Schanatz*.
(2) T. *Kalea*, s. *Grad*, a. *Kail*, v. *Saroul*, g. *Phrourion*.

dans le système actuel de la stratégie, les places fortifiées, et surtout celles qui exigent une très forte garnison, paraissent perdre de leur importance; ainsi, avant de se jeter dans des dépenses si coûteuses, les Turcs devraient bien peser leur utilité intrinsèque. S'ils continuaient à se trouver en hostilité avec la population chrétienne, leurs fortifications si péniblement élevées pourraient bien ne pas les préserver mieux de leur ruine que celles de l'Allemagne n'ont empêché les puissances alliées d'en chasser Bonaparte, risque à laisser libres ensuite les garnisons ennemies.

Il semblerait que les Turcs ne devraient fortifier que les points les plus menacés, et non pas relever toutes leurs forteresses, car cette dépense et celle de leur armée régulière sont déjà suffisantes pour embarrasser peut-être leurs finances. S'ils savaient s'attacher le cœur de leurs sujets, ils trouveraient à vaincre leurs ennemis en bataille rangée, sans avoir besoin de dépenser inutilement tant d'argent. Ensuite s'ils réédifient leurs positions fortifiées, ils doivent les entretenir et non pas se contenter, comme ils le font, de bâtir et d'abandonner les ouvrages jusqu'à ce qu'il faille faire des réparations capitales. C'est cependant ce qui a lieu, même pour les belles redoutes à fossés murés auprès de Schoumla.

Il y a bien à Constantinople un bureau chargé des dépenses relatives à l'entretien des grandes et petites forteresses, le *Bujuk* et *Kutschuk-Calemi*, mais ce n'est que dans ces derniers temps qu'on a commencé à penser aux premières, les secondes sont tout-à-fait négligées. Feu le sultan voulait réparer les forteresses du Danube, depuis Belgrade jusqu'à la mer, ainsi que Schoumla, Varna, et les fortifications si importantes sur le Bosphore et les Dardanelles.

Quant à ces dernières, les renseignements suivants se trouvent dans les journaux militaires :

La presque totalité des ouvrages élevés sont sans défense du côté de la terre. Le Bosphore paraît mieux protégé que les Dardanelles, parce que les points de débarquement y sont moins nombreux et la capitale très voisine; mais la direction

du courant est en faveur des vaisseaux arrivant de la mer Noire dans le Bosphore, tandis qu'en hiver les vents N. et N.-E. s'opposent à l'entrée des Dardanelles. Le point le plus favorable pour aborder la côte, dans le Bosphore, paraît être près de Kilia-Kalessi, et entre ce village et Constantinople il y a des collines en partie boisées aisées à défendre. Dans les Dardanelles, qui ont 60 milles anglais de longueur, les fortifications commencent à l'entrée du détroit, et s'étendent jusqu'à Sestos et Abydos. En dehors des Dardanelles est le château de Sedil-Bahar, en Europe, et celui de Kum-Kalessi, en Asie, tous les deux sans défense du côté de la terre, et Sedil-Bahar est même dominé par une colline. Plus haut sont deux batteries ouvertes du côté de la mer, et nommées Eski-Sarlek, en Europe, et Kizzis-Boorum, en Asie. Depuis là il n'y a plus de fortifications jusqu'aux châteaux des Dardanelles, Kilid-Bahar, en Europe, et Sultanie-Kalessi, en Asie. Le premier est dominé par une colline non fortifiée, et d'où on peut l'atteindre, même avec des fusils, et tirer avec des canons de grand calibre sur Sultanie-Kalessi. Ce sont les châteaux qui ont fait le plus de mal à l'escadre anglaise sous l'amiral Duckworth, en 1807. Depuis ces châteaux jusqu'à Abydos, il y a plusieurs batteries placées de manière à produire un feu croisé, tandis que celles de Sestos et d'Abydos tirent droit dans le canal. Aucune de ces batteries, excepté celle d'Abydos, ne sont en bon état. Sur la côte d'Europe, il y a 15 canons à Skarni-Kale, 70 canons et 4 mortiers à Sedil-Bahar, 12 canons à Sarlek, 155 canons à Kilid-Bahar, 30 canons à Kianale-Bouroun, 50 canons à Bovalli-Kalessi ou Sestos, donc en tout 332 canons et 4 mortiers. Sur la rive asiatique, il y a 80 canons et 4 mortiers à Kum-Kalé, 26 canons à Kizzis-Bouroun, 196 canons à Sultanie-Kalessi, 50 canons à une nouvelle batterie près de là, 46 canons à Kiosse-Bouroun, 84 canons à Nagara-Bouroun ou Abydos, donc en tout 482 canons et 4 mortiers. Les vaisseaux passant les Dardanelles ont donc à essuyer le feu de 822 pièces d'artillerie, dont une partie lancent des boulets de 24 po. de diamètre,

savoir : 17 pièces à Sultanie-Kalessi, 10 à Kilid-Bahar, et 16 à Koum-Kale ; il y a un canon qui porte des boulets de 26 1/2 po. de diamètre. Pour prendre les châteaux et les batteries des Dardanelles, le plus simple est de s'emparer de l'isthme au-dessus de Gallipoli, et de couper ainsi toute communication par terre avec la Turquie d'Europe. Les Dardanelles ont été passées non seulement par l'amiral Duckworth, mais encore, en 1823, par des Psariotes jusqu'à Nagara.

La *forteresse de Belgrade*, au confluent de la Save et du Danube, est une des clefs de la Servie, et remonte au temps du czar serbe Etienne Douschan, qui y fit bâtir, en 1343, une tour dont on voit encore les restes au débouché de la Save. Le territoire de Belgrade a fait long-temps partie du bannat hongrois de Machow, comprenant les deux bords de la Save, depuis la Drina jusqu'au Danube, et en particulier la plaine triangulaire appelée encore Matschva, entre Schabatz et la Drina. En 1247, sous Bela IV, Belgrade faisait partie de ce bannat qui fut cédé, en 1270, à Dragoutin, roi de Servie, par son beau-père le roi hongrois Etienne. Par un accord fraternel, Miloutin étant devenu roi de Servie, Dragoutin conserva ce bannat en y annexant, en 1272, les districts de Semendria et de Branitschevo, ce qui, vu la position particulière de Belgrade, servit à démontrer la possibilité de la possession de cette ville de la part de la Hongrie sans que la Servie cessât pour cela d'être un État séparé.

La partie serbe de ce fief fut réduite, à ce qu'il paraît, au pays serbe le long de la Save, depuis la Drina jusqu'à la Kolonbara, lorsque, au commencement du xv[e] siècle, Étienne Lazarevitsch se fit céder Belgrade. En 1433, le despote George Brankovitsch prévoyant la chute du royaume serbe, voulut s'appuyer sur la puissante nation Magyare, et reçut garnison hongroise dans la citadelle de Belgrade, à l'effroi et au déplaisir de son peuple.

En 1456, les Turcs en firent le siége sous Mahomed, et, en juillet, Hunyad vint délivrer la ville en attaquant victorieusement le sultan dans ses retranchements. Le 29 août 1521, elle

fut rendue aux Turcs par capitulation; mais Maximilien, électeur de Bavière, la reprit en 1658 et les Turcs en 1690. Le prince Eugène l'assiégea en 1717, et s'en rendit maître le 18 août de cette année. On voit enore à 1 l. de Belgrade les restes de la circonvallation palissadée par laquelle ce grand général chercha à isoler du reste de la Servie le plateau du Vratschar en-deçà du rempart de Belgrade. Le général Laudon la reprit en 1789 parce qu'on l'avait rendue dans la paix conclue précédemment. Elle fut cédée de nouveau aux Turcs en 1791; les Serbes l'entourèrent en 1804; Tzerni-George la prit d'assaut, le 12 décembre 1806, après que l'Albanais Konda et le serbe Ousoue-Mirko eurent escaladé les remparts et ouvert une porte, les Turcs n'y rentrèrent qu'en 1814 par suite d'une capitulation. Tel est l'historique des événements dont la citadelle de Belgrade a été le théâtre.

Aujourd'hui la forteresse de Belgrade, bâtie par Charles-Quint, est séparée de la ville par un glacis de 5 à 600 pas ou 100 à 130 toises de largeur. Elle est dans un état assez misérable; quelques canons (t. s. a. *Top*, g. *Topi*), en bonne partie en fer, sont seulement placés sur les remparts, entre des gabions (1); les murs des remparts s'écroulent, les fossés ne sont pas nettoyés, le pont en bois de la citadelle est mauvais et les bâtiments de la partie supérieure sont dans un délabrement effroyable. Dans le bas de la forteresse, on n'a réparé que le petit mur et le rempart le long de l'eau; mais, par contre, on a bâti une belle caserne à la place de celles des Autrichiens et des magasins qui tombaient en ruines. Ce nouvel édifice consiste en quatre bâtiments carrés d'un étage chacun, avec plus de vingt fenêtres de front. L'arsenal y est aussi, dit-on, en bon état et plein d'armes. Au confluent du Danube et de la Save, est toujours la vieille tour *Ne boise* (n'ayez pas peur), qui a servi quelquefois de prison.

Le haut de la forteresse est occupé par deux cours. Dans la dernière, le konak du pascha et la demeure des officiers ne

(1) T. *Météris-Sépédi*, s. *Leza*.

sont que des maisons d'un étage avec des toits très avancés, sous lesquels il y a des galeries ouvertes ; à côté du konak est un très petit jardin, et attenant est le harem, qui est dans le même style et a vue sur le Danube ; vis-à-vis du konak est l'habitation des deux médecins du pascha. La cour devant ces édifices, jadis pleine d'ordures, a été nettoyée par ordre de feu Joussouf-Pascha, exilé, dit-on, dans ce lieu pour avoir rendu Varna. C'est là qu'en 1815, le poëte grec Rigas, de Thessalie, fut scié en deux, et qu'en la même année trente-six patriotes serbes furent empalés, martyre qui fut le signal de l'affranchissement définitif des Serbes.

Entre la porte de la forteresse et cette cour est une autre cour encore plus vaste, où sont des bâtiments militaires, ainsi que des maisonnettes de vivandiers. Il y a aussi une tour à horloge et une église transformée en mosquée ; un bon nombre de chiens y sont toujours couchés. Entre les deux ponts de l'entrée principale et supérieure, il y a une pyramide dans laquelle monte l'eau qui alimente la fontaine du château.

Les réparations de la basse forteresse ont commencé en 1836, et pour les faire feu Joussouf Pascha, remplacé, en 1839, par le Ferik Chosref Pascha de Nisch, a été obligé de faire venir des Bulgares et des Hongrois, parce que les Serbes ne voulaient pas se soumettre à ce travail, leur espoir étant toujours d'être délivrés un jour de cette désagréable garnison turque. D'ailleurs, les bons maçons et les ouvriers nécessaires pour faire les tuiles sont si rares en Servie que, pour les nouvelles bâtisses à Belgrade, le prince avait fait venir, en 1837, 200 Hongrois.

La Porte tient beaucoup à la réparation de cette forteresse, la seule importante en Servie, et elle a tâché, depuis longtemps, d'en compléter la garnison, qui doit être portée à 8 ou 10,000 hommes, et qui, en temps de guerre, s'augmente de la population turque de Belgrade en état de porter les armes. Les habitants mâles touchent pour cela, dès leur naissance, une espèce de paie annuelle très modique. En 1837, quelques milliers de troupes régulières étaient venues de la Romélie à Belgrade, et les Bosniaques devaient compléter le reste, mais

ils s'y sont refusés jusqu'ici. A présent il y a environ 3,000 hommes qui sont assez bien équipés. Le visir Joussouf avait sous lui un général du Nizam, et un de ses fils remplissait l'emploi d'un officier supérieur. Deux médecins étrangers, M. Sibberi, Anglais, et MM. Stecker et Birch, Hongrois, étaient attachés à l'hôpital militaire. Il y avait aussi un jeune ingénieur turc, qui, sans avoir toutes les connaissances nécessaires, a pu cependant lever le plan de la forteresse.

Si cette dernière avait besoin encore de réparations, l'ancien rempart et le fossé autour de la ville de Belgrade tendent tous les jours plus à s'effacer. Ce n'est plus qu'un monticule de terrain vague, couvert de chardons et parcouru par de petits sentiers. La seule partie qui en reste est la porte de Constantinople, le *Stamboul-Kapi*, porte voûtée en pierre avec un misérable pont en bois.

A Semendria, les Turcs n'occupent au confluent de la Jesava et du Danube qu'un antique château serbe qui a la forme d'un triangle irrégulier. Une épaisse et très haute muraille crénelée entoure cet espace et est garnie de 21 larges et hautes tours carrées également crénelées. Cinq sont placées le long du Danube, quatre font face à la Jesava, et les autres sont sur les côtés, savoir : sept sur le côté de Semendria, et cinq de l'autre. On ne peut plus monter dans la plupart de ces tours, ni même sur la muraille, parce que les escaliers sont en ruines. L'entrée du côté de la ville est garnie d'une double porte et d'un très petit fossé, qui a presque disparu, et un canon gît sans affût à l'entrée de la première porte. Dans l'enceinte, les maisons des Turcs forment quelques misérables rues. Néanmoins ces derniers ne laissent parcourir leur cité par les Francs qu'avec un Tatare, soit à cause de leurs femmes, soit à cause de l'importance qu'ils attachent à cette bicoque dominée à l'O. par une colline.

Ce château fut bâti, vers 1432, par le despote serbe George Brankovitch comme un refuge, et un pont pour pouvoir passer aisément en Hongrie et obtenir des secours contre les Turcs. Il s'y défendit avec succès contre Amurath, en 1437, et fut nommé

pour cela George de Semendria (*Smederavatz Djouro*). Cette place ne fut prise, en 1439, par Amurath, qu'après trois mois de siége et après une capitulation honorable. Le même château fut assiégé inutilement, en 1454, par Mahomed, les Hongrois aidant le despote George, qui en était rentré en possession. En 1805, le Voivode serbe Giouscha Voulitsche-vitch ayant été assassiné par les Turcs à Semendria, les Serbes attaquèrent la ville et le château et les prirent.

La citadelle de *Schabatz*, bâtie en 1470, par le sultan Mahomed, et appelée dans les chansons la forteresse blanche (*Beligrad*), n'est pas dans un meilleur état, et est entourée d'un fossé, d'une basse muraille et d'un rempart en terre. Il y demeure un certain nombre de familles turques. Cette place, située dans une plaine, fut prise en novembre 1475, par le roi Matthieu de Hongrie. C'est la première place forte dont s'emparèrent, du temps de Tzerni-George, les Serbes, commandés par Jacques Nenadovitch, parce qu'ils s'étaient procuré un canon. En 1809, le knes Sima y tint son quartier général, et plus tard le knes supérieur Ranko de Svileva y fut tué à coups de pistolet par le janissaire Bego Novljanin.

Le fort d'*Oujitzè* n'est encore qu'un antique château carré avec des tours, sur un roc dominant la ville. Sur la crête qui lie ce dernier à la montagne sont deux tours, une à l'extrémité et une au milieu, et deux murailles descendant du fort vont se terminer à une tour située à son pied. Ce fort fut pris en 1809, par Tzerni-George, après un siége peu long, et en 1815 par le prince Milosch.

Les autres forteresses les plus importantes des Turcs, en Servie, sont celle de Sokol et celle du Nouveau-Orschova, dans une île du Danube. Les remparts de cette dernière sont en terre et en murs. Les montagnes calcaires environnant Sokol forment une profonde gorge, ouverte à l'O., et garnie de grands escarpements. Du fond de cette sinuosité part une crête étroite et inclinée, sur l'extrémité élevée et occidentale de laquelle est situé le fort de Sokol. Il est bâti sur un roc à pic de tous les côtés, excepté à l'E., où se trouve la petite

ville turque de même nom, et le chemin par lequel on y parvient. Le fort est entouré de murs crénelés de moyenne hauteur, et garnis çà et là de tourelles rondes, comme les châteaux du moyen âge. La forteresse a une partie plus élevée que le reste, et garnie de quatre tourelles. Vers la ville il n'y a pas de fossé, mais seulement des portes de fer.

Les Serbes n'ont pas pu prendre cette place parce qu'elle pouvait recevoir aisément des secours de la Bosnie et qu'ils n'avaient pas des pièces de campagne d'assez gros calibre pour la canonner ou bombarder, ce qui est facile depuis les montagnes voisines, beaucoup plus élevées que le roc de Sokol. En conséquence, les Serbes n'ont fait que bloquer ou surveiller cette place en établissant à distance, sur la montagne à l'O., deux redoutes dont on voit encore les traces. De là est venue l'idée erronée que Sokol était une place imprenable. En 1805, Hadgi-Beg, arrivant de Srebrnitza, passa la Drina, sous ce château. Du temps des Turcs et de Tzerni-George, un petit fort n'existant plus, était annexé au gros bourg de Negotin; il était à la place du hameau de Pasmandja.

La forteresse de *Viddin*, sous le commandement du célèbre visir Hussein-Pascha, le destructeur des Janissaires et l'ami du prince Milosch, est dans un assez bon état, et une des plus fortes de la Turquie; les batteries s'avancent jusque sur le Danube. Celle de Silistria a été améliorée par les Russes, tandis que celles de Varna et de Routschouk, et les citadelles de Nicopoli, d'Isaktscha et de Hirsova ont été démantelées ou endommagées par eux; on les a réparées en partie, ou elles sont en réparation. *Varna* est bâtie sur un faible plan incliné, sur le bord de la mer. Cette ville était entourée d'un mur et d'un rempart, et sur le côté de la mer il y avait des batteries. On est occupé à relever ces ouvrages détruits par les Russes.

Schoumla est un immense camp retranché, placé dans une anse de collines élevées, qui s'étendent depuis là à l'O. vers Eski-Djoumaa et Osman-Bazar, et présentent des pentes fort roides à la plaine, au S. de Schoumla, et à la vallée évasée, au N. des collines, à 1/2 l. de la ville. Ces dernières lui servent

donc de remparts, tandis que trois séries de hauteurs plus basses et en arc de cercle forment à l'E. trois remparts plus bas, qui lui donnent une ligne fort étendue de défense. La ville placée au fond de ce cul-de-sac n'est entourée qu'à l'E. d'un fossé et d'un petit rempart de terre, qui sont tous deux dans le plus misérable état. Les portes, semblables à celles d'une métairie, manquent même aux sorties, ou sont pleines de trous. Entre ce rempart et la ville est une petite élévation argilo-sableuse, favorablement disposée pour placer de l'artillerie. Comme cette colline ne ferme pas tout-à-fait la ville au S.-E., on y a établi une forte redoute avec des fossés en maçonnerie; nous l'avons trouvée non surveillée, mais en bon état.

En-deçà de cette première circonvallation et du village de Strandscha, il y a trois redoutes sur la première colline, à 1 1/4 l. des portes de la ville, et plus à l'E. il y a encore une autre colline placée parallèlement à la dernière, et depuis laquelle, par des batteries disposées convenablement, on peut empêcher aisément les ennemis d'approcher.

Le fossé du rempart de la ville se prolonge au N. jusqu'au haut d'un coteau que surmonte un petit plateau peu large, et bordé au N. par une pente assez roide. A l'extrémité orientale de ce dernier est placée une citadelle qu'on a agrandie et fortifiée beaucoup depuis 1836. Elle est bâtie en pierre de taille, très propre, garnie de deux portes et de casemates, et divisée en plusieurs parties, de manière à rendre sa prise encore plus difficile. Elle domine le plateau, le pays environnant et la ville. Comme on y travaillait encore en 1837, les entrées étaient sans sentinelles. Sur le même plateau se trouve une petite batterie, dirigée sur la route qui, venant de Razgrad, traverse la colline.

Les plateaux à l'O. et au S. de Schoumla, sont également favorablement placés, et exhaussés pour y établir des batteries, qui puissent balayer, au besoin, les parties adjacentes des hauteurs. On voit sur le plateau méridional les restes d'un fort ou redoute, qui fait le pendant de celui au nord, sans avoir son importance.

Dans la ville, qui compte environ 20,000 âmes, il y a de

plus huit nouveaux grands bâtiments, savoir : deux belles casernes, un bâtiment pour l'artillerie et le train, des magasins d'approvisionnement, et une poudrière près du rempart. Schoumla est, en un mot, une très forte position, mais il n'y a pas besoin d'être militaire pour entrevoir l'immense force armée nécessaire pour défendre une étendue si grande de fortifications, ce qui, dans le système actuel de guerre, est rarement utile, puisque, sans tenir en échec un égal nombre d'ennemis, cela diminue celui des combattants à opposer dans les grandes batailles décisives du sort des empires.

Les forteresses et les redoutes sur le Bosphore et les Dardanelles paraissent, grâce au badigeonnage, dans un état passable, quoique les forts soient çà et là encore dans le vieux style vénitien. Feu le sultan y a fait exécuter, comme à Varna, des réparations par des officiers prussiens, dit-on (1). Des ingénieurs russes ont aussi vu celles des Dardanelles. On a publié que des nouveaux Fanaux allaient être construits à l'entrée des Dardanelles et du Bosphore de Thrace.

Dans l'intérieur de la Turquie, les forteresses sont, en général, dans un misérable état. *Salonique*, ville de 60 à 70,000 âmes, est encore entourée de murailles élevées et crenelées à la vénitienne, et dominé par une citadelle avec 40 tours dans le même genre et placé sur la pente d'une montagne. Ces fortifications sont presque dans l'état où les Vénitiens achetèrent en 1423 cette ville à Jean Paléologue. *Nevrokoup* n'est qu'une place démantelée, à murailles ruinées anciennes. Le château de *Platamina* avec ses tours n'est encore qu'une ruine.

Larisse, en Thessalie, ville de 25,000 âmes, est entourée d'un petit fossé et d'un rempart bas de terre, auquel sont

(1) MM. de Muhlbach, de Moltke, Vincke et autres officiers prussiens ont sagement repris la route de Berlin, après l'issue de la malencontreuse échauffourée de Nesbi. Il en arrivera ainsi de tous les officiers européens supérieurs, tant que les Turcs n'auront pas émancipé les Rajas par le fait et non simplement sur le papier.

ajoutées çà et là des tourelles carrées en pierre; ce sont des obstacles qui ne peuvent arrêter qu'une troupe sans artillerie.

L'isthme de Cassandre est défendu par un mur garni de tours carrées, dont l'une est entourée d'un fossé et d'un rempart et a un pont-levis. *Castoria*, ville de 6 à 8,000 âmes, n'a que, du côté de la terre, une partie de son mur romain et une grosse tour; ce qui n'est un épouvantail que pour des tirailleurs albanais. *Geortsche* et le château d'*Ochri* ne sont que des palanques; ce dernier château, en ruine, couronne une éminence sur le bord du lac et sur le côté occidental de la ville, qui compte environ 9,000 âmes. Le château de *Kritschovo* couvre aussi la cime d'une petite butte, et est entouré d'une simple muraille avec quelques tours-karaouls à l'albanaise; le bourg, de 1,500 âmes, est à l'ouest au pied de cette hauteur.

Le château d'*Uskioub*, placé sur un tertre au-dessus de la ville et adossé au Vardar, a pu être sous les Romains un fort; mais actuellement ce n'est plus qu'une enceinte de hautes murailles peut-être romaines, fort délabrées, dans lequel il y a le konak et les écuries du pascha; à la rigueur, on en peut fermer l'entrée dans un moment d'émeute, mais ce n'est aucunement une place forte. Cette ville compte une quinzaine de mille âmes.

Il en est de même du château serbe de *Katschanik*, dont il ne reste qu'une haute muraille, quoiqu'il soit placé sur une petite éminence, à l'entrée d'un défilé du Lepenatz, de manière à pouvoir cannoner les troupes débouchant par cette gorge. Si on ne peut que soupçonner qu'il y a eu là un fort romain, on sait du moins que c'était un château important du temps du roi serbe Étienne Douschan, et qu'il n'a été ruiné totalement qu'en novembre 1689, quand les Turcs repoussèrent les Impériaux et les Serbes révoltés. Dans tous les temps, malgré le nouveau système de faire la guerre, la position du fort de Katschanik au milieu d'un bassin, sur une éminence dominant un défilé, est toujours un point important comme porte de la Macédoine autant que comme endroit où s'entrecroisent quatre routes. Il ne serait pas, il est vrai, à l'abri du canon placé

sur les hauteurs, à moins qu'on n'occupât ces dernières; mais on aurait alors à Katschanik une forteresse dans le genre de Schoumla ou de Besançon.

Aujourd'hui il ne reste du château qu'une partie de ses hautes et épaisses murailles crénelées; dans le grand carré qu'elles entourent, on aperçoit sur un petit rocher des débris indiquant une tour, et ailleurs il y a des restes de quelques autres bâtiments. Il est possible qu'un petit fossé ait entouré jadis ce château; maintenant on entre par une seule haute porte sans aucune inscription ni armoirie. L'ayan de Katschanik y a une petite maison de réception dans le dernier délabrement.

Le château de *Novo-Brdo* n'est encore qu'un reste de la splendeur de l'empire serbe; hors de toute route actuelle, il n'est fort que par sa situation dominant le pays. *Moustapha-Pascha-Palanka* n'est qu'un endroit palissadé; mais *Nisch* a une petite citadelle tout autrement importante. Placée dans une plaine et traversée par la Nischava, cette ville, de 16,000 âmes (dont 6,000 musulmans), n'est dominée que sur le côté S.-O.; mais ces collines sont assez loin de la forteresse située sur la rive septentrionale de la rivière pour ne pas trop lui être préjudiciable; d'ailleurs cette dernière a aussi pour cela d'assez hauts remparts. La ville est environnée d'un rempart de terre très bas et jadis palissadé; aux portes, on voit encore les gabions pour y placer des canons, à l'exception du côté de la rivière. La citadelle est entourée d'un fossé en maçonnerie et a plusieurs grands bastions élevés octogones ou hexagones, dont les murs sont en bon état et sur lesquels il y a des gabions avec des canons et çà et là des corps-de-garde turcs ayant l'air de loin de pavillons; sur un des côtés de la citadelle, on peut compter vingt-cinq canons. A une certaine distance des murs, vers la rivière, est une palissade formée de grosses poutres assez élevées; un pont de bois lie la ville à la citadelle.

En Basse-Albanie, on connait le château fort d'*Argyrocastro*, avec ses murs crenelés et ses tours placées sur une hauteur. *Arta* a aussi un château fort à murailles couvertes de lierre, à tours élevées et meurtrières avec quelques canons,

une des tours est en ruines et surmontée d'un palmier. Il ne reste que des traces de l'ancienne enceinte murée de la ville. A *Klisoura*, il y a un château à tourelles carrées à l'albanaise; il est situé dans la partie supérieure du bourg et à l'angle formé par la vallée avec celle du défilé de Grouka; la rivière de Konitza coule à 150 ou 200 p. au-dessous.

Janina a perdu tout-à-fait son ancienne enceinte et son fossé. Le haut château de Litharitza, qui dominait la ville au S.-O., a disparu pour faire place à une caserne en fer à cheval irrégulier, et il ne reste de ce massif édifice qu'une grosse tour en pierre de taille de plusieurs étages. On ne voit plus qu'une partie du mur extérieur du château, de cinq étages, de *Koúlia*, dans l'île de Janina. Il était plus bas que le précédent et lui était lié; mais maintenant toute communication a cessé, et même toute la défense du château de l'île consiste dans le fossé peu large qui le sépare de la ville, ne comptant tout au plus que 25,000 âmes. Lorsqu'on a passé les deux portes de cette résidence du visir, on ne voit de tous les côtés que des ruines, dont les parties les plus considérables sont, du côté de la ville, une forte et haute muraille qui appartenait en partie au harem d'Ali-Pascha et en partie à des batteries.

La citadelle de *Berat* passe dans le pays pour très forte, quoiqu'elle soit sur la plate-forme assez étendue d'une butte où il n'y a aucune fontaine, et qu'elle est dominée par une montagne située au S. et séparée seulement par la rivière et la place de la ville de Berat, qui compte moins de 2,000 maisons ou 6 à 8,000 âmes. En un mot, depuis ces hauteurs, on pourrait détruire ces fortifications. Le château occupant un parallélogramme irrégulier, est entouré de murailles élevées avec une vingtaine de tours carrées dont chacune porte un ou deux canons. Les murs sont crenelés çà et là, et il y a au S.-E. un fortin avec quatre tours, d'où il part un chemin couvert à demi détruit, garni de meurtrières et aboutissant au pont sur le Loum. L'intérieur est à l'albanaise et partagé en deux portions par une muraille; dans la première, est une véritable petite ville, et, dans la seconde, le konak de l'ayan et la caserne du Nizam,

Si l'ancienne enceinte de murs et de tours de Scutari a totalement disparu, le vieux château serbe de *Rosapha à Scutari* forme toujours la résidence du chef de l'Albanie supérieure. Il est situé sur une montagne composée de rochers calcaires nus et ayant environ 350 p. d'élévation. Il domine la ville de Scutari, qui s'étend à ses pieds à l'E., et compte de 22,500 à 25,000 habitants, ou 4,500 maisons, tandis que la Bojana coule au N.-O. et que le large lit souvent à sec du Drinassi se trouve au S.

Le château dominé par les hauteurs en-deçà de la Bojana ou au moins à portée des bombes, est divisé en deux parties, et nous pensons qu'on n'a guère modifié les constructions primitives, depuis le 26 janvier 1439, où le drapeau du croissant remplaça celui des Albanais et des Vénitiens. Il n'y a qu'une entrée sur le côté oriental, où on monte par un large chemin tournant et pavé. Passé la porte, on voit des murs de rempart en mauvais état garnis de quelques canons, puis on a devant soi, au sud, une petite esplanade plus élevée où il y a des canons. La résidence du visir et les autres bâtisses sont en-deçà de quelques mauvaises maisons servant de casernes et de magasins. Le konak n'offre rien de marquant; il est précédé d'une cour, entouré d'un mur, et est garni d'un escalier en pierre avec une galerie.

En 1837, il n'y avait pas plus de dix canons en état de service dans cette citadelle, et un canon en bronze sans affût y gisait au pied du rocher et n'a été enlevé qu'en 1838. La grande caserne et l'hôpital sont au pied S.-E. La garnison y est de 2 à 3,000 hommes de troupes régulières. Il devait y avoir 4,000 hommes, et on le faisait probablement croire au gouvernement, tandis qu'il n'y en avait pas seulement 3,000.

Le château d'*Alessio* sur une butte au S. de la ville n'est qu'un manoir à l'albanaise, quoique sa position puisse être de quelque importance. Les tours en ont disparu, et il n'y a plus guère que des murailles crénelées en mauvais état. *Antivari* est un bourg et un château serbe ancien dans un fond fermé par un défilé. Il y a de vieilles murailles et quelques tours crénelées.

Il en est de même de Stroumdscha et de la citadelle de *Prisren* (Haute-Albanie). Ce dernier château royal serbe existe encore en entier et a été restauré et même reblanchi tout dernièrement. Il est situé sur une petite plate-forme qui domine au N. la ville, de 15 à 20,000 âmes, et occupe un angle entre la plaine de Prisren et la sortie de la vallée étroite du Maritza. Un précipice à pic de 200 p. se trouve de ce côté sous le château, tandis qu'une pente douce y descend depuis les derniers contreforts du Schar, et les habitations de Prisren sont étagées en amphithéâtre sous les canons de la citadelle.

On y distingue une enceinte murée irrégulièrement carrée avec une seule porte et sans beaucoup de tours. Les Turcs y ont ajouté divers bâtiments, des casernes et des petites mosquées. Ce château assez vaste se voit de très loin, car on le distingue parfaitement depuis le mont Peklen au-dessus d'Ipek, son élévation au-dessus de la plaine ne dépasse pas cependant 250 à 300 p. C'était un poste important avant l'invention de la poudre, mais étant dominé au S. et à l'E., il n'en peut plus imposer qu'à des rebelles sans canons, comme les Guègues.

Jabliak est un petit fort turc situé sur une éminence, dans une île au débouché de la Moratscha, dans le lac de Scutari. Il est bâti sur la place de l'ancienne résidence des princes du Montenegro, ou du moins du pays de Zeta, car les montagnes du Montenegro ne se peuplèrent surtout que lorsque, vers 1483, le prince Ivan détruisit son château pour se retirer dans la forteresse naturelle du Montenegro, où il pouvait espérer de se défendre plus aisément contre les Turcs, et recevoir même des secours de l'étranger. Cetigne devint alors le siége du gouvernement, et un couvent y fût bati.

Podgoritza n'est qu'un bourg entouré de murailles crénelées anciennes, dont l'importance ne dépend que de la situation dans une plaine. Le fort de *Spouge* est placé sur une butte calcaire au-dessus de ce bourg. De ces deux points les Albanais musulmans et catholiques ont fait souvent des incursions dans le Montenegro. Non loin du premier bourg, à Martinitchi, a été battu et tué, en 1796, le pascha Mahmoud, de Scutari,

événement qui a donné lieu à de belles chansons serbes. Les Turcs ne possèdent autour de Spouge que la lisière de champs qu'ils peuvent défendre depuis ce bourg.

En Herzegovine *Trebigne* et *Gloubigne* ont chacun un château fort à la turque, et *Livno*, bâti en amphithéâtre et entouré de rochers, a une enceinte de vieilles murailles avec des tours et quelques canons. La forteresse importante de ce pays est la citadelle de Stolatz (t. *Stoltza*), située sur un roc au bord de la vallée du Brigava ou Bregava, dont elle défend le passage. Elle paraît une place véritablement forte, même pour une armée européenne. Le pascha actuel, Ali-Pascha, y a été assiégé inutilement, en 1831, par le capitaine Hussein, chef des Bosniaques révoltés, lorsqu'il n'était encòre que musselim de Stolatz. A présent ce visir a confié la garde de ce poste important à son fils aîné, Ali.

A *Novibazar*, il y un petit fort en ruine près du débouché du torrent de la Raschka, dans la Joschanitza. Le fort est sur la rive occidentale, et son fossé peut être rempli d'eau au moyen d'une prise d'eau qui fait aller actuellement un moulin. Le fort a la forme d'un carré irrégulier avec six petits bastions ronds et murés. On y domine la ville, qui a environ 6,000 à 8,000 âmes, mais il est tellement dominé lui-même qu'on l'a tout-à-fait négligé et qu'on peut y pénétrer aussi aisément par-dessus les remparts en ruine que par la porte. Du temps de Tzerni-George, on avait construit sur la première sommité au S. de la ville un petit poste palissadé, mais il était dominé par les hauteurs voisines.

La Bosnie est la province turque qui a encore conservé le plus de *châteaux forts du moyen âge* à tourelles, mâchicoulis, meurtrières et herses. Comme on n'a pas bâti de nouvelles forteresses dans ce pays, tous ces points fortifiés n'ont d'importance que pour des troupes peu habiles et dépourvues d'artillerie, ou à cause des difficultés des routes pour le transport des canons. On y compte encore 24 grandes et petites forteresses et 19 châteaux.

Le château de *Bosna-Seraj* (*Bosna-Var* en hongrois, for-

teresse de la Bosna), est situé sur le côté élevé oriental du Migliatza, qui coule au pied d'une muraille de rochers de près de 300 p. d'élévation; à l'O. il surplombe la ville, mais il est dominé lui-même par des hauteurs peu éloignées, de manière à ne pouvoir tenir contre une attaque avec des canons, et contient plusieurs habitations qui ont l'air plutôt d'agrément que de guerre. Ce château a été, en 1263 et 1270, bâti par le général hongrois Cotroman sur le mont Jagodina, mais il a été détruit en grande partie en 1415 par le pascha turc Ewr. La ville de Serajevo elle-même ayant la forme d'un entonnoir, est environnée en partie d'une vieille muraille qui n'a de prix que par son épaisseur.

Le château de *Travnik* est abandonné et ne sert que de magasin parce qu'il est dominé au N. Il est sur la gauche du Lavtscha, sur une éminence au N. de la ville, comptant de 7 à 8,000 âmes, et est entouré de hautes murailles garnies de tours carrées. Il peut servir tout au plus à tenir en respect une population sans canons.

La forteresse de *Zvornik* est composée d'un petit fort situé sur le haut d'une colline dominant la ville placée entre elle et la Drina et ayant environ 10,000 âmes. Elle est liée à des fortifications sur cette rivière par de longues murailles garnies çà et là bizarrement de petites tours rondes. Les casemates et les bâtiments du bas sont dans un délabrement complet. La garde des portes de la partie inférieure est confiée à un simple portier, et elles se ferment au coucher du soleil; mais elles sont si aisées à ouvrir, au moins de l'intérieur, que, trouvant la seconde fermée, nous l'ouvrîmes sans attendre le vieux suisse.

A *Vischegrad* se trouve le château de Visoko (haut), qui est aussi sur une éminence, et dans le genre de celui de Zvornik. A Srebernitza il y a encore un château qui provient de celui qui a été une fois le siége des seigneurs Altoman, et a été occupé plus tard par les impériaux. *Vrandouk* est un château difficile à prendre, à cause de sa position élevée sur un roc inaccessible et étroit, formant une presqu'île, entre les sinuosités de la Bosna. La tête vous tourne quand on regarde la rivière

depuis les murs du château, qui est à plusieurs centaines de pieds sur la Bosna. Une seule route monte à cette place forte. Celui de *Maglay* commande le passage de la même rivière, plus bas. *Tesohain* est un autre château sur un rocher. *Doboj* est un château sur la Bosna, célèbre par la sévérité du roi Sigismond, en 1408. Tous ces derniers châteaux sont importants, comme placés sur la route le long de la Bosna, et en travers de celles qui coupent la Bosnie de l'O. à l'E.

A Koupris il n'y a qu'une palanque entourée de palissades, avec des tours en ruines surmontées de quelques canons. *Akhissar* (le château blanc) est un vieux château, sur un roc, ressemblant à celui de Hissardgi, près de Priepolie. Il consiste en un donjon et cinq tours rondes, liées par un mur d'enceinte qui a 400 toises de développement. La pyramide calcaire d'*Hissardgi* est couronnée de même par un donjon duquel descendent des murs avec des tourelles rondes. Il est dominé de tous les côtés et est dans une vallée étroite, à 2 l. au S. de Priépolie. Au pied de cette butte pittoresque est un hameau musulman, avec une mosquée, et à l'E. une montagne présente d'énormes escarpements calcaires.

Gulhissar (s. *Jesèro*) (le château du lac) n'est fort que par sa position au milieu d'un lac nourrissant d'excellents poissons; mais une ville forte est celle de *Jaitsa* (ville de l'œuf, de *jaje* œuf), la capitale de la Bosnie dans les derniers temps de la domination hongroise, après la mort de Thomas II, dernier roi de la Bosnie, remplacé par des Bans, vassaux de la Hongrie. Les fortifications, maintenant négligées, sont bâties, dit-on, sur le modèle du Castelnuovo de Naples, et la ville est située dans une plaine, et défendue par des fossés pleins d'eau. Cette ville a été du petit nombre de celles qui restèrent hongroises, quoique les Turcs eussent occupé le reste de la Bosnie depuis 1463. Cette ville est surtout célèbre par ses belles défenses, en 1520 et 1521, sous Pierre Keglevitsch, et elle ne fut prise par les Turcs qu'au commencement de 1528, après dix jours de siége, parce qu'on l'avait laissée manquer de vivres et de troupes.

Le château de *Bihatsch*, en Croatie, situé dans une île de l'Ouna, passe aussi pour une place importante. Dans le même pays se trouvent encore les châteaux de Klioutsch, de Kroupa, d'Ostrovatz, de Kladous (s. *Kladouscha*), et un bon nombre d'autres à l'O. de l'Ouna, sur la frontière croate-autrichienne.

En outre il y a encore, dans la Bosnie septentrionale, des petits fortins, quelquefois avec des fossés, comme celui de Novibazar. De ce genre sont ceux de Belina, de Bereska-Palanka, de Derbend, de Banialouka, de Doubitza et de Novi.

A l'extrémité septentrionale de *Banialouka* un petit fort défend le passage du pont. Il est carré et entouré d'un rempart peu élevé, et d'un fossé en partie garni de murs, excepté du côté du Verbas. Il n'est pas assez profond pour qu'on puisse y faire entrer l'eau de cette rivière. Ce fort, résidence de l'ayan, a deux portes l'une vis-à-vis de l'autre, et placées dans la direction du pont. Cette place peut avoir 3 à 400 pas en largeur et longueur. Elle passa au pouvoir des Turcs au commencement de 1528, où elle fut abandonnée par son lâche commandant, André Radotavitsch.

A *Derbend* il y a un fort du même genre, mais il est plus petit, et ne peut nullement avoir de l'eau dans son fossé peu profond, puisqu'il est situé sur le haut d'un tertre, au milieu du bourg même de Derbend. Il n'est pas tout-à-fait carré, étant plus long que large, savoir : environ 300 pas de long sur 150 de large. Il a du côté du S. deux renflements en arc de cercle. Du reste il a aussi deux portes, l'une au S., l'autre au N., et paraît assez délabré. C'est la résidence du petit seigneur bosniaque, à demi disgracié, nommé Faessli-Pascha.

Certains bourgs bosniaques sont aussi fortifiés par une enceinte de murailles crenelées ou en palanques, tel que Kolaschin sur la Tara. Des espèces de bâtisses en forme de demi-tour ou *Koula*, résidences de Musselim, sont entourés de murailles propres seulement à se défendre contre des soldats armés de fusils. Il en existe à Nikschitchi, à Gatzko, à Senitza, à Plava, à Gousinie, à Mostar et sur la frontière dalmate.

§ 4. Notes archéologiques.

L'archéologie est une science presque inconnue aux musulmans. Ne pensant qu'au moment présent et à jouir de la vie, ils n'attachent aucun prix aux antiquités. De plus, sachant qu'il y a encore dans leur pays des monuments qui datent des temps antérieurs à leurs conquêtes, ils voient d'un œil soupçonneux ceux qui se plaisent à considérer ces constructions. Ce n'est pas assez de les avoir endommagés tant qu'ils ont pu, d'en avoir fait disparaître surtout les inscriptions; l'amateur d'archéologie ne leur semble qu'un homme aspirant à les chasser du pays. L'examen un peu trop attentif des moindres fortins (1) comme celui des monuments anciens, sont des occupations qu'on ne doit jamais entreprendre seul sans être accompagné.

Les monuments anciens de la Turquie ne sont pas si nombreux qu'on se l'imagine en Europe, parce que le temps, les guerres, les habitants et les Turcs les ont détruits ou terriblement mutilés. Avec quelle douleur les archéologues doivent voir l'état des monuments en Turquie et même à Constantinople! Une source plus riche que celle des monuments est celle

---

(1) En 1838, ayant voulu visiter à Roujai un rocher calcaire qui supportait un vieux fort ruiné, aucun villageois près de l'auberge ne voulut nous accompagner; nous nous décidâmes à y aller tout seuls; or, nous excitâmes tellement les soupçons que nous arrivâmes au pied du rocher escortés d'une vingtaine de Bosniaques armés. Notre dire que nous cherchions des minéraux ne fit qu'augmenter leur mauvais vouloir; car, disaient-ils, il n'y a ici que du calcaire, ce qui était vrai. Leur fort avait résisté à plusieurs attaques, et nous ne venions probablement que pour en lever le plan. Le village était justement en révolte contre le pascha d'Ipek, et le musselim avait été obligé de décamper. Néanmoins le vieux Turc qu'ils s'étaient choisi à sa place entendit raison et fut même satisfait de recevoir quelques conseils médicaux pour une dartre qu'il avait à la figure. Mais ce fut une leçon pour ne pas s'approcher à l'avenir de châteaux soi-disant forts sans être accompagné d'un Tatare.

des *médailles* qu'on trouve, il paraît, dans bien des localités anciennement habitées, comme à Belgrade, à Schabatz, à Karanovatz, en Servie, à Radomir, à Sophie et près du village de Rilo, en Mœsie, à Philippopoli, à Castoria, en Macédoine, à l'ancien Lychnidus, près du couvent de Saint-Non, près de Tirana, en Albanie, et dans beaucoup d'autres localités de la Turquie. Les femmes en ont souvent parmi les pièces de monnaies formant leurs ornements, mais on en demande fréquemment des prix exagérés.

Les monuments anciens se divisent en ceux des Pelasges ou ouvrages cyclopéens, ceux des anciens Grecs et des Romains, ceux du Bas-Empire, ceux des Serbes ou des Bulgares et ceux des Turcs.

Pour les ouvrages cyclopéens, nous renvoyons à M. de Pouqueville, n'ayant vu que quelques uns de ceux qu'il a décrits (1).

Un genre de monuments très fréquents en Turquie sont les *Tumulus*, ou petites buttes coniques de terre (t. *Tepè*, b. *Ounka*), dont la hauteur varie de 5 p. à 30 et 40 p. Nous en avons remarque dans beaucoup d'endroits sans pouvoir observer aucune symétrie dans leur disposition, si ce n'est que quelquefois ils ont l'air d'avoir bordé les routes. Le plus souvent ils sont placés sans ordre, comme les monuments d'un cimetière, mais ils ne se trouvent que dans des plaines ou des vallées fort évasées, et n'abondent extraordinairement que dans ces premières, en indiquant par là leur connexion avec le voisinage de grandes villes.

Il y a une distinction importante à faire entre ces buttes artificielles. Les unes, en général, grandes sont probablement des tombeaux, car cet usage paraît se retrouver dans plusieurs pays asiatiques, notamment dans l'Aghangistan et le pays de Lahore. Des monuments y sont quelquefois superposés, ce qui ne se voit point en Turquie. Les archéologues décideront

(1) *Voyez* son *Voyage*, vol. I, et le troisième volume *Germania Noricum* et *Pannonia* de la *Geographie der Griechen u. Rœmer*, par Conrad Mannert. Nuremberg, 1792, in-8°.

s'ils sont dus aux hordes asiatiques, qui ont envahi l'empire d'Orient, ou s'ils sont bien plus anciens comme sembleraient l'indiquer ceux de la Troade. Du reste, leur disposition ne convient nullement à des postes militaires; et l'idée des Turcs, que ce sont des restes de camps ottomans, paraît assez ridicule. Si c'était l'usage jadis d'élever une petite éminence pour y planter les piques avec les queues de chevaux, il est à peine croyable qu'une armée, campant sur le même lieu où une autre avait déjà été, n'ait pas employé les éminences déjà toutes faites. On construisait, dit-on, pour le grand visir une butte, et pour le sultan deux buttes; or, à ce compte, l'un de ces deux personnages, ou tous les deux auraient campé, par exemple, plus de vingt-quatre fois dans la plaine de Sophie.

Les autres buttes sont très basses, n'ont que 4 à 6 p., et sont placées deux à deux, l'une vis-à-vis de l'autre, sur les bords des routes. Comme ces dernières se trouvent à des distances régulières d'un peu plus de 1/4 l. de chemin, nous demanderons aux archéologues si elles n'auraient pas été l'équivalent des pierres miliaires, ou si elles n'auraient pas servi de support à de telles pierres? Le fait est que ce genre de très petites buttes ne se rencontrent que près de la capitale, comme entre Loule-Bourgas, Tschorlou et Constantinople. Ainsi, il y en a entre Silivri et Boados; nous en avons compté cinq paires entre Koum-Bourgas et Bujuk-Tschekmedge, trois paires entre ce bourg et Kutschuk-Tschekmedge, une paire plus loin, et une paire près de Dausch-Pascha. Nous en avons aussi vu une paire à 1 l. au N.-O. d'Andrinople, une autre à 1/2 l. plus loin, et une troisième à 1/4 l. plus loin. A 1 1/2 l. à l'O. de Teké-Han ou d'Ikik-Minaret, il y en a aussi une paire, puis une seconde une 1/2 l. plus loin, et une troisième à 1/4 l. plus loin. A 2 l. à l'O. de Kouroutschesme (fontaine sèche) et au sortir de Papasli, vers Philippopoli, il y en a aussi des paires, et une autre paire existe près de Hairamle en-deçà de cette ville.

Quant aux *grands Tumulus*, nous en avons remarqué, en

Thrace, trois à 1 1/4 l. au S. de l'ancienne Erekli, un à l'E. de Tschorlou et un autre à 2 l. dans la même direction ; d'autres près de Loule-Bourgas, trois à 1 l. de Seraj, près de la ferme du sultan (Soultan-Tschiftlik) ; neuf à l'O. de Visa, et au moins deux autres à l'E. et à 1 l. au S. quatre, près de la route et d'autres sur la pente des hauteurs à l'O. Il y en a un à 1 1/2 l. d'Andrinople, deux, l'un vis-à-vis de l'autre, à 1/4 l. au N. de Schemehen sur la route de Rodosto à Malgara, et un à 1/4 l. à l'O. de Haskoë. Entre Philippopoli et Tatarbazardschik il y en avait vraiment une telle collection que les géographes ont cru en devoir marquer un ou deux sur les cartes.

Le premier se trouve, à 1 1/2 l. de Philippopoli, à Hairamle ; un peu plus loin, il y en a huit fort élevés, puis deux ; puis après un demi-quart d'heure de route on en peut compter 18 autour de soi. Il y a 5 petits, à 1/2 l. après l'auberge d'Ortabane-Han, qui est 2 1/2 l. de Philippopoli. A 1/2 l. plus loin, il y en a un très grand, et un peu plus loin des grands et des petits. A 1/4 l. de Selapitschka, il y en a cinq petits, puis de nouveau cinq, puis à 1/4 l. plus loin quatre. Cela ferait en tout 34 à 36 tumulus.

Nous en avons aussi observé de considérables au S. et à l'E. d'Eski-Sagra. Il y en a un qui fait un effet singulier par sa hauteur et son isolement dans la plaine au S. ; il y en a trois, un peu à l'E. de la ville, et deux autres à 1/2 l. plus loin. Il y en a aussi un à l'E. de Jeni-Sagra, un autre à l'E. de Kezanlik, et un troisième, assez petit, près du pont de la Tondja sur la route de Kezanlik à Eski-Sagra. Entre Tschipka et Schekerli, il y en a au moins douze, savoir : six groupés ensemble, puis un petit, et cinq plus loin à 1/2 l. avant Schekerli. Il y en a aussi un assez grand à l'O. de Tschipka.

Dans la *Bulgarie*, nous n'avons eu occasion d'en voir qu'à la sortie septentrionale de Lovdscha, sur la route de Plevna ; il y en a là trois assez grands. Il y en existe aussi trois dans la plaine au S. de Schoumla à 1 1/4 l. de la ville, et à 1/4 l.

plus loin encore deux autres. Il y en a aussi dans la grande Valachie sur les bords du Danube, et M. Schüler estime leur hauteur, en général, peu au-dessus de 12 p.

Dans la *Mœsie supérieure*, il y en a surtout beaucoup dans la plaine de Sophie; nous en avons compté 24 entre cette ville et le grand Isker. En-deçà de cette rivière, il y en a deux, et à 3 l. de Sophie, il y en a deux autres avec un cimetière turc à leurs pieds. Avant Ouselia il y en a un assez élevé, au haut duquel un original turc s'est fait enterrer.

Dans la vallée du Gomela-Voda, il y en a deux à 1/2 l. à l'E. de Selenigrad sur la route de Trn, et un près de Klisovtza à 3 l. à l'O. de Trn; un tombeau turc est encore sur ce dernier. Il y en a au N. de Doubnitza, savoir: un à 1/4 l. de Malo-Selo (petit village), et deux autres un peu plus loin. Nous en avons vu aussi deux assez hauts dans le vallon de Rilo sur la route de Doubnitza à Djoumaa.

Dans la *Macédoine méridionale*, il y en a surtout près de l'ancienne Pella et de Salonique. Nous en avons noté huit considérables, depuis le pied de la colline de Pella jusqu'à l'auberge isolée à 1 l. de là à l'E. On dirait que ces tertres ont été alignés le long d'une route, et non pas placés sans symétrie, comme ceux de Sophie et de Philippopoli. Il y en a encore un à 4 l. avant Salonique, puis d'autres à 1 1/2 l. à l'E. de cette ville sur la route de Langosa (t. *Serischin*), et un à côté de ce dernier bourg. M. Urquhart en cite un à Gomati dans la Chaldide. Ces tertres macédoniens sont de la plus grande dimension, et sont tout-à-fait semblables à ceux de la Troade, et à la butte conique artificielle qui existe en Basse-Autriche sur le petit plateau au-dessus de Deutsch-Altenbourg entre Vienne et Presbourg. Si on pouvait croire que ces tertres recélassent quelques restes d'antiquités, il serait facile d'en faire la recherche; mais en Autriche, il paraît qu'une fouille, imparfaite il est vrai, n'y a rien fait découvrir.

M. de Pouqueville cite des tumulus au pied du mont Gardiki, au sud de Janina, en *Albanie;* Aimna, dans le pays de Zagorie, est bâti sur un tumulus. Il est singulier de n'en pas

trouver ni dans les plaines de la Haute-Albanie, ni même dans les bassins de Monastir et d'Uskioub.

Près de Larisse, en *Thessalie*, il y a un bon nombre de *Tepé*, dont les principaux sont les suivants : un à 1/4 de lieue à l'ouest de la ville, sur la route de Tricala; six sur celle de Tempé, dont deux sont très près de la ville et presque vis-à-vis l'un de l'autre; puis deux autres à 1/2 l., dont l'un est le plus grand des environs; enfin un autre plus loin et un sixième à 2 l. La route de Detschiani part de la même porte de Larisse que la route de Tempé; or, les trois tumulus près de cette ville passés, on en rencontre un à 1 l., un second à 1 l. 1 2, et un troisième encore plus loin au sud-est de Larisse. Il y en a aussi près d'Armyros et de Velestina, non loin du lac de Karlas, en particulier sur la route qui conduit de ce dernier lieu à Larisse, à 1 l. et 1 l. 1/2 de Velestina. On en connaît aussi à 1 l. 1/4 de Toler, sur le chemin allant à Larisse, ainsi qu'en Béotie et près de Tyrinthe, en Morée.

Enfin nous en avons trouvé en *Herzegovine*, à 1/2 l. au sud de Mostar et 1 l. au nord de Gatzko, probablement ces hautes plaines de l'Herzegovine méridionale en recèlent encore d'autres.

Parmi les plus anciens monuments de la Turquie, est à placer ce reste d'un temple ou d'un bain, qui se trouve près d'une fontaine au pied de la colline supportant Allahkilissia, en *Macédoine*, l'ancien Pella, la capitale du roi Philippe. Il ne reste que la partie inférieure d'une salle carrée, sur deux côtés de laquelle étaient cinq très petites pièces; la salle sert de réservoir d'eau. A Salonique, existent encore en partie deux arcs de triomphe romain, dont l'un, en l'honneur de Constantin, est orné de cinq colonnes de l'ordre corinthien. Il y a de plus les restes d'un cirque et un temple rond, qui est une mosquée après avoir été l'église de Paul et de Pierre; M. Cousineri a décrit et même figuré une partie de ces antiquités.

A Kostendil, le portail d'un palais sert d'entrée à une écurie, et on voit encore dans l'intérieur quelques restes de colonnes; on prétend dans le pays que c'est un palais de Con-

stantin. La colline au-dessus de la ville est couverte de débris de pierres et de briques indiquant l'existence, si ce n'est d'une ville, au moins d'une forteresse. On dit que les Kirdschalis y ont eu un poste et s'y sont défendus, ce qui n'empêcherait pas qu'il n'y eût eu des constructions romaines à cette place. A Visa, dans la Thrace, on voit encore les restes du mur d'enceinte de l'ancienne Byzia et une porte très détériorée du château fort ; ces murailles sont extrêmement épaisses et en grosses pierres de taille sans briques.

Les restes des deux aqueducs de Constantinople sont trop connus pour en parler ; l'un a été construit par Justinien et l'autre par Valentin. A Uskioub, les murailles du château du Pascha datent peut-être en partie des Romains, et, à un peu plus d'un quart de lieue de la ville, est un aqueduc romain composé de 55 arches d'inégale grandeur et diminuant en dimension vers les deux extrémités. L'aqueduc décrit une ligne coudée, et entre deux arches est toujours une très petite arche, dont la partie inférieure se trouve aux deux tiers de la hauteur des grandes voûtes. Ce monument est bâti en pierre et en grandes briques rouges, matériaux qui sont posés en couches alternantes ; une vieille tour carrée peu élevée, et probablement pour la garde, est située à quelques pas du milieu de l'aqueduc, qui ne sert maintenant qu'à héberger des moutons lorsqu'il pleut. Cet aqueduc nous a paru avoir les plus grands rapports avec ceux qui se trouvent entre Mehadia et Orschova, dans le Bannat, et qui sont probablement de la même époque.

A l'extrémité septentrionale de l'aqueduc, M. Viquesnel a copié l'inscription suivante :

PRO. SALV

DIAB. PO

M. AVREI

M. Hase a bien voulu l'examiner, et croit pouvoir la compléter de la manière suivante, d'après d'autres inscriptions :

PRO. SALVTE. IMP. CAES. L. SEPTIMI. SEVERI. PII. PERTINA-

CIS. AUG. ARABICI ADIAB. PARTH. MAX. FORTISSIMI. FELICISSIMI PONTIF. MAX. TR. P. PATRIS. PATRIAE. ET M. AVRELI. ANTONINI. PII. FELICIS AVG. TR. P. P. P. PROCOS FORTISSIMI. FELICISSIMIQ.

Pour le salut de l'empereur César Lucius Septime Sevère, pieux continuateur de Pertinax, Auguste, vainqueur de l'Arabie et de l'Adiabène, très grand vainqueur des Parthes, très vaillant, très heureux, souverain pontife, exerçant la puissance tribunitienne, père de la patrie; et pour le salut de Marc-Aurèle Antonin, pieux, heureux, Auguste exerçant la puissance tribunitienne, propréteur, proconsul, prince très vaillant et très heureux.

Cette inscription doit donc avoir été gravée, d'après M. Hase, entre l'an 198, où Aurèle Antonin, ordinairement appelé Caracalla, fut associé à l'empire, et le 4 avril 211, jour de la mort de Septime Sévère.

A 1 l. au S.-O. d'Uskioub, on dit que le haut d'une éminence présente des traces d'un ancien établissement romain.

A Castoria, l'entrée de la ville offre encore la porte et la grosse tour carrée, de 60 p. de haut et de pierre de taille, qui formait probablement l'entrée de l'ancien Celetrum, et le milieu des fortifications placées à travers l'isthme sur lequel est bâtie cette ville. Comme le dit M. Pouqueville, il y avait probablement une tour à chaque extrémité de la muraille crénelée. Celle au S. n'existe plus, mais il y a des restes de l'autre. Pour atteindre la porte de la ville, il faut monter un pavé incliné. L'ancien Celetrum était sur le dos de la crête de l'isthme. Castoria est bâtie plutôt sur ses côtes, au bord du lac.

Au han de Moustapha-Pascha, entre Larisse et Zicot (à 3 ou 3 1/2 l. de Larisse), en Thessalie, nous avons vu des parties assez considérables d'un canal souterrain, voûté en briques, qui était un conduit d'eau. En effet, en avançant vers Larisse, on trouve à 1/2 h. plus loin la route bordée d'un côté, pendant près d'une heure, d'énormes trous régulièrement espacés, n'étant que la place des fondements des arches d'un vaste aqueduc romain qui portait à Larisse l'eau du Salambria ou d'une

source. Les Turcs savent encore nommer le pascha qui a commis surtout ce sacrilége et a profité de ces matériaux.

Des tronçons et des chapiteaux de colonnes en marbre se voient dans la campagne, à l'O. de Tricala, et dans le cimetière de Kasakler, au N. de Larisse. Dans la vallée qui conduit du marais à l'E. de cette dernière ville à Tempé, nous croyons avoir observé deux fontaines antiques; l'une supporte quatre pilastres, et semble avoir formé le dessous de quelque petit temple. Il n'y coule plus d'eau; et elle est située dans la partie occidentale de la vallée en question, où des amandiers animent cette belle nature. L'autre fontaine est à 1/2 l. à l'E.-S.-E. d'Osmanli, et donne de l'eau en abondance. Elle ressemble beaucoup à celle de Pylos, figurée par M. Pouqueville (Voy. son *Voyage*, vol. III, p. 77), en offrant la même construction, les niches, les trois ou quatre bassins carrés, et l'espace carré plat qui la précède. Pourrait-on croire qu'elle a fait partie de quelque construction? Sur la route d'Elbassan à Berat, à 2 l. du passage du Déole, se trouve une fontaine à trois auges en pierre, au-dessous d'une plaque semi-circulaire, avec trois niches triangulaires, dont celle du milieu contient le filet d'eau. Il est possible que cette fontaine soit aussi antique.

A ce sujet nous ne pouvons nous empêcher de regretter le vandalisme destructeur des premiers chrétiens, qui ont fait disparaître, par fanatisme, des monuments auxquels le bon goût ramènera tôt ou tard l'humanité. Au lieu d'entasser de belles statues dans des musées, où elles ne peuvent guère être toutes à leur avantage, on reviendra, au moins dans les beaux climats méditerranéens et des tropiques, à disséminer des statues sur les grandes routes, et à les placer, comme jadis, dans des temples, près des fontaines et des lieux de station des voyageurs, afin qu'en se désaltérant ou se reposant, ils puissent oublier leurs fatigues par la vue des chefs-d'œuvre d'art humain.

Dans la *Thrace*, Philippopoli présente, parmi les murs du château placé sur une butte, quelques restes de travaux ro-

mains. A Eski-Sagra, il y a aussi des vestiges de murailles datant probablement de l'empire romain. Le Vieux-Erekli, sur la mer de Marmara, ne présente plus que quelques pierres et des briques éparses, et est réduit à un hameau de quelques maisons depuis l'incendie de 1800. Ses alentours sont pierreux et assez arides.

La Porte Trajane à Kapoulou-Derbend, au S. d'Ichtiman, a été démolie, en 1835, par le pascha Usref, sur la demande de Ferik-Achmed-Pascha, l'ex-ambassadeur à Vienne et à Paris. Le pascha était très mortifié d'avoir détruit sans le savoir un monument intéressant.

A Lovdscha en Bulgarie, il y a sur la place publique une pierre monumentale avec une inscription latine, mais couverte de planches à notre passage; nous n'avons pu la copier, d'autant plus que, depuis le passage des Russes, les musulmans y sont très méfiants. Entre Tscherna-Voda et Kostendsche existent des vestiges de la muraille que Trajan fit tirer à travers cet isthme au S. des lacs de Karasou. Ce mur était garni d'un fossé, et il y en a des restes, surtout près de Kavarna.

En *Servie*, il y a des traces d'un camp romain près de Zætschar, sur le grand Timok, et la ruine du château de Zætschar, au confluent des deux Timok; mais ce dernier édifice paraît du moyen âge. Vis-à-vis de Bregovo sur la droite du Timok, il y a des vestiges d'une ancienne ville; en général, le district du Tzerna-Rieka promet des découvertes aux antiquaires. A Praovo dans la Kraina, au N. de Negotin, on a découvert des débris d'un aqueduc ou conduit en plomb, qui y amenait les eaux de la source dite de la Reine (*Tzaritschina*). Les restes du pont de Trajan, à une portée de canon à l'E. de Gladova sur le Danube, se réduisent aux vestiges de onze piles qu'on voit quand les eaux sont basses, et à la tour de Severinus sur la rive valaque.

La plaque de Trajan avec les mots *Imp. Cæs. D. Neroce Filius Nerva. Trajanus Germ. Pont. Maximus, etc.* (de l'an 103) est située sur le bas d'un rocher calcaire en Servie, vis-à-vis d'Ogradina, village du Bannat. L'ancienne route romaine, le

long du Danube sur la rive serbe, existe aussi dans ce voisinage, depuis Ogradina jusque vers Kasan, et plus haut, sous Dobra; mais cette voie étroite, et gagnée sur le rocher, est souvent presque à fleur d'eau. Sous Poretsch, il y a des vestiges d'une ancienne ville dans la plaine; à Gradischte et à Ram, il y a les restes de forts qui paraissent être surtout des ouvrages turcs, quoiqu'ils aient pu servir déjà jadis de postes aux Romains.

La ruine de Trojan ou Trojanovgrad sur les pentes du Tzer dans le N.-O. de la Servie, est probablement à la place de quelque château romain, à juger d'après son nom; car l'empereur Trajan n'est appelé que Trojan par les Slaves. D'après la tradition, c'était la résidence d'un prince fabuleux. Sous Loschnitza il y a encore, dit-on, les vestiges d'une ville, dont on ignore le nom, et où des fouilles seraient peut-être intéressantes. Près de Lioubovia sur la Drina, et dans le district d'Oujitse, on prétend aussi avoir découvert des antiquités romaines.

A Maidan-Pek on a trouvé une petite figure en bronze d'un faune avec une longue barbe, à Belgrade une tête d'Adrien en marbre, et dans un autre endroit de Servie un lion tenant un agneau. Cette jolie pièce de sculpture est placée sur une perche devant le konak du prince à Kragoujevatz. Dans les environs de cette ville, on a découvert un petit vase ancien en bronze avec un couvercle et surmonté d'une tête à cheveux semblables à ceux des Éthiopiens. Cet objet nous fut donné par le prince, et est conservé par M. Viquesnel.

On a trouvé dans les environs de Kragoujevatz une pierre tumulaire romaine portant l'inscription suivante :

	On peut la traduire ainsi :
D. M.	*Diis manibus*
P. AEL. QVNT	*Publio Aelio Quinti-*
LIANO DEG	*liano decurioni*
M ML VIRA	*municipii militi* (ou bien *municipali*)
	sevira-

LI DEI ANN	*li defuncto annis*
LXV. P. AELII L V	*Publii Aelii*
MXIMVS ET	*Maximus et*
SLVANVS ET	*Silvianus et*
TATTAIA. PA	*Tattaia Pa-*
TRI. P.	*tri posuerunt.*

Le prince Milosch l'a fait placer dans sa cour, contre la muraille de son konak.

En 1836, le prince Milosch nous fit communiquer les deux inscriptions suivantes, trouvées au *Mons Aureus*, ou mont Avala, près de Belgrade :

D. ENORCIA. SACRVM.
PIO SNVIIDDNN DIOCLETII. ET
MAXIMIANI AA.V.V. G.G.
ORDOMIS. COISTNG. PER
MMAAVVRRCV. IIAET SOSONEM
IIVIROS. CVRANTE SIM.
PLICIOV ETDDNN.
DIOCLETIANO IMP ET MAIMI
ANO. AVGG. COS.

VO..... OTDIUMES...
VOI.......... SIET. AL
VARIUS IIVIRI ET ARBSCILA ET
MAXIMINUS EDIL. ET AVR MUCI
ANUS ET INGENIANUS OOTT
QVETO ET VELDEMIANO
COS.

M. Viquesnel se chargea de les copier, et les a soumis à M. Hase, qui lui a remis là-dessus la note suivante :

« La première inscription provient de la colonie romaine de » *Singidunum*, ville de la Mœsie supérieure, située sur la rive » droite du Danube, à peu près à l'endroit où Belgrade existe » aujourd'hui. (Voyez *Danubius Pannonico mysicus*, de Mar- » sigli, 1726, in fol.). C'est une inscription votive, consacrée

» vers l'an 287 de notre ère à la déesse Norcia, peut-être la » même que la déesse étrusque Nortia, honorée à Volsinie. Le » corps municipal de la colonie de *Singidunum*, par l'organe » de ses deux *Duumvirs*, y fait des vœux pour la conserva- » tion des empereurs Dioclétien et Maximien.

» La seconde inscription date de l'an 272, par conséquent » du règne d'Aurelien. Elle était probablement consacrée à » cet empereur, mais les premières lignes manquent ; dans » celles qui restent on lit les noms des *Duumvirs*, des édiles et » des questeurs, sans doute de la même ville de *Singidunum*, » et les noms de Quietus et de Voldumianus, consuls » en 272. »

Une inscription romaine existe dans la muraille, à droite de l'entrée inférieure et orientale de la partie basse de la forteresse de Belgrade, mais elle est plus qu'à moitié cachée par un autre mur.

A Taschlitza en *Bosnie*, on remarque les restes de quatre colonnes de marbre, et sous deux bustes en bas-relief l'inscription romaine suivante :

D. M. S.
DEXTER
TE. AMVLS.
VI. S. P. TE. M.
SIM. TE. FLEQ.

Sur le côté d'un bloc de pierre qui a pu former le support d'une colonne ou d'une statue, il y a l'inscription suivante :

T. NR. SEX. TA. NO.
E. Q. R.
DE. C. M. S. T. AR. IV.
PER. CVS. FI. LIO.
PI. EN. TIS. SI. MO.
IN. MEMOR. AM.
PO. SV. IT.
L. D. C. D.

Ces inscriptions sont déjà citées par Engel (*Geschichte des Freistaates, Ragusa*, 1807, p. 332), et M. Pouqueville les

mentionne sans les spécifier. (Voyez son *Voyage*, vol. 3., p. 149).

M. Hase n'a pu déchiffrer la première qu'à moitié; mais dans la seconde il lit :

Tito Aurelio sextano, equiti Romano, Decius Mustarius. Persicus filio pientissimo in memoriam posuit loco dato civitatis (*curiæ* ?) *decreto.*

« Ce nom de *Mustarius*, ajoute M. Hase, si je l'ai bien lu, est » fort rare; un Publius Mustarius se trouve sur un marbre » publié par Gruter, p. 986, n° 1, et par Strada dans l'éd. » de Jules César, *Lugd. Bat.*, 1635, in fol., p. 156. »

L'ancienne ville de Dioclea, où il y avait un palais de Dioclétien, a été retrouvée, en 1838, par M. G. Kovalevsky à O.-N.-O de Podgoritza, dans le Montenegro; les murailles en sont assez bien conservées, et il y a des restes de monuments, des tronçons de colonnes et quelques inscriptions latines. A Douke, dans le district de Piperi, il y a encore les débris d'un palais qu'on attribue à Dioclétien, et à Bjelopavlitchi des sépultures, dit-on, romaines. Il paraît qu'il y a aussi des antiquités à Nikschitchi, et qu'une voie romaine gagnait de Risano les plaines élevées de Graovo et de Nikschitchi, tandis qu'une autre remontait du lac de Scutari au moins une partie de la vallée de la Moratscha vers Dioclea et Spouge.

A Drivasto, ou Drivasso, à l'E. de Scutari, il y a des restes d'antiquités, et comme les habitants croient qu'il y a des trésors cachés, on n'ose y fouiller; la permission du pascha lèverait les difficultés, mais une telle demande serait mal vue. A Peteïana, village au N.-O. de Prisren et non loin de Souha-Rieka, M. de Vassœvitch prétend qu'il y a des pierres monumentales antiques.

A Ochri, le mont Piera supporte les restes de l'ancienne forteresse romaine, dont la porte porte une inscription latine. Elle a été successivement restaurée par les Bulgares, les Serbes et les Turcs, dans le goût du moyen âge, avec des tours et des mâchicoulis; ce n'est plus qu'une ruine, près de laquelle est encore établi le konak de l'ayan du lieu. On y

voit encore deux petites statues romaines, savoir : une Vénus et un Mercure. Ce dernier, de petite taille, est au-dessus d'une porte.

Nous devons mentionner aussi ici les postes romains de la Prevalitaine, savoir : de Petralba, de Petrella, de Pres, et probablement des châteaux de Scutari et d'Antivari. En *Herzegovine*, on cite des antiquités près de Gabella, à l'ancienne Ardouba, et, en Bosnie, les environs de Bania-Louka sont dit recéler des restes de deux châteaux romains.

Dans ces deux dernières contrées, il y a des *tombeaux* en marbre grossier fort anciens, qui paraîtraient dater des premiers temps où la religion chrétienne pénétra dans ces pays. Ce sont, en général, des pierres quadrangulaires fort grandes et surtout très épaisses, ayant 3 et 4 p. d'épaisseur; un petit nombre d'entre elles ont la forme d'un cercueil ou d'une petite chapelle de 2 à 3 p. d'élévation, comme si cette forme, demandant plus de travail, avait été celle des personnes plus aisées. Nous entendons par cercueil un prisme quadrangulaire à côtés très longs et à côtés de devant et derrière très peu larges, le tout surmonté d'un biseau en forme de petit toit. Nous avons vu deux fois que ces tombeaux en forme de chapelle étaient posés sur une grande plaque fort épaisse et quadrangulaire; dans l'un, sur le sommet du mont Porim, en Herzegovine, la plaque et le cercueil de pierre, haut de 3 p. 1/2, avaient été taillés d'une pièce.

Il y a aussi des tombeaux qui portent dans un cercle une petite croix grecque, comme à Belopolie. Enfin plusieurs paraissent avoir eu sur le haut des sculptures en bas-relief; mais c'est bien rare de pouvoir y reconnaître encore les figures. Nous n'avons eu ce bonheur que dans un tombeau sur le haut du mont Porim; on y voit représentés, dans le costume romain avec les sandales et le *Phistan* romain-albanais, deux gladiateurs tenant en main de longues épées avec de grandes poignées; malheureusement aucune inscription ne s'y aperçoit. Du reste, ces tombeaux anciens sont bien connus dans le pays, et passent pour des ouvrages des Latins, c'est-à-dire

des Romains; on les trouve aussi bien près de certains villages ou bourgs que dans des lieux maintenant tout-à-fait sauvages. En ouvrant une de ces tombes, on pourrait probablement fixer leur âge exact; mais dans l'état actuel du pays, une telle entreprise n'est guère à conseiller à un étranger.

Les localités où nous avons vu de ces tombeaux sont à Gatzko, non loin au N.-O. de la tour du bey Ismaël, près du han de Belopolie, au pied occidental du mont Porim, sur le haut du mont Porim, entre Zemlie-han et Koula-han, à l'O. de Bradina, entre Cognitza et Tarschin, au S.-O. de Toupovtzi, sur les bords du Lepenitza, entre Toupovtzi et Haidrisch, dans un bois, à 1/2 lieue au N. de Pratscha, dans un champ, à la sortie de la vallée de Voinitza, à 1 lieue 1/2 à l'O. de Kiseliak et au N.-E. de Schvitza.

La Turquie est riche en restes de *châteaux forts*, qui sont presque tous du moyen âge; mais nulle part ils n'ont disparu autant qu'en Thrace, en Bulgarie et en Macédoine, tandis qu'ils se sont conservés surtout dans les pays serbes des montagnes de la Bosnie et de la Servie. En lisant l'histoire, on trouve cités une foule de châteaux qui n'existent plus, tels que celui près de Pirot (Scharkoe), d'Eski-Sagra, etc.

Dans la Thrace, nous ne trouvons à citer que des ruines insignifiantes à Visa, à Bounar-Hissar, à Dimotika, à Silivri et à Philippopoli. Le château de Bounar-Hissar était placé sur une petite plate-forme, bordé d'un côté par un petit ravin qui servait de fossé. Il n'en reste que le côté près de ce dernier, et composé de deux tours rondes et d'un bâtiment carré, liés ensemble par une muraille. Il paraîtrait que ce château avait une forme pentagone ou tétragone. Les tours ont des murs très épais et bâtis en couches alternantes de grandes briques et de pierres. Leur partie inférieure forme une grande casemate voûtée d'où on gagnait, par deux escaliers encore visibles, les étages supérieurs. Il est fort possible que des Grecs aient profité d'ouvrages romains dans cette construction.

Le château de Dimotika (*g. Dimotikon*) est placé sur une butte dominant la ville, et sur le bord septentrional du Kri-

soldeni, un affluent du Maritza, qui coule un peu à l'E. On voit encore qu'il avait deux enceintes de murailles, avec de grosses tours rondes, bâties en pierres. Ces dernières sont toutes plus ou moins détruites; nous n'y avons pu trouver aucune inscription. Il paraît que les casemates et les cachots ont servi longtemps de prison d'État; mais actuellement ces endroits horribles sont la plupart écroulés. Les seuls vestiges guerriers qu'on y observe sont, à la première enceinte, un vieux canon sans affût et la lumière toute rouillée, à côté duquel est le bâton à demi pourri pour le charger. Voilà tout ce qu'il reste de la résidence de Cantacuzène et de son épouse, et de l'immense sérail de Amurat II. C'est là que Charles XII, roi de Suède, fut conduit, le 12 février 1713, après sa folle défense, en Bessarabie, contre les Turcs.

A Silivri, sur la mer de Marmara, les murailles crénelées et l'entrée de la forteresse existent encore. Ces constructions ont la forme d'un quadrilatère et sont bâties en pierre et en grosses briques rouges. On y remarque des casemates et des meurtrières pour les canons. L'intérieur est occupé par des habitations juives.

La place de la muraille d'Anastase, à 1 l. à l'O. de Silivri, n'est plus indiquée que par des débris de briques et de pierres diverses. A 1 l. à l'O. du village d'Erekli, près de Kirkkilissé, il y a une vieille tour sur une montagne qui faisait partie d'un château peut-être byzantin; elle porte le nom d'*Eski-Polis*. A Bujuk-Tschemedge, il a un grand magasin couvert en plomb qui est bâti dans le genre byzantin, en couches alternantes de briques et de pierres, ce qui indique bien l'époque de sa construction. Près de là, à 2 l. de Constantinople, est une fontaine en ruines avec une inscription grecque qui paraîtrait, d'après les ornements, se rapporter au même âge.

Dans la *Macédoine*, nous avons à citer, d'abord dans le Rhodope, les ruines d'un château fort à murs crénelés et tourelles, qui est perché sur les rochers au-dessus de la route en corniche du passage de la Fille, le long du Karasou, entre Raslouk et Nevrokoub. La tradition y voudrait voir l'ancien

séjour d'une femme maîtresse de ce défilé. Après cela, nous mentionnerons les restes des murs de Nevrekoub, du château de Stroumnitza et de celui d'Istib, sur une montagne au N.-O. de la ville.

Le château d'Uskioub n'offre plus que des murs d'enceinte élevés et en pierre de taille, ils ressemblent à ceux du château de Katschanik, et dénotent un ouvrage slavo-grec. D'autres que nous décideront si on y peut reconnaître en outre encore des restes d'ouvrages romains, quoiqu'il soit fort probable que le château grec, comme celui du pascha actuel, occupe la place du château romain. Il est situé sur la rive gauche du Vardar sur un petit tertre, la ville se trouvant à l'E.

A 1/2 l. à l'O. de Langosa existent de faibles vestiges d'un fort qui dominait l'entrée d'un défilé où passe la route de Salonique à Seres.

Le plus beau reste du moyen âge, en Macédoine, est le château du héros serbe Marko-Kralievitch. Il s'élève à 1/2 l. à l'O. de Prilip, sur une petite montagne de 300 p. La cime de la butte est divisée en deux parties au moyen d'une petite sinuosité qui descend à l'E., et chacune de ces portions a deux petits sommets de rochers. Sur les cimes méridionales, il y a deux tours carrées en ruines, tandis que sur celles au N., il y a les restes de 7 ou 8 bâtiments, dont 4 ou 5 étaient carrés et les autres formaient le château, ses dépendances et la porte de la cour du château. Pour arriver aux deux tours les plus élevées, il fallait monter par un couloir étroit, puis gravir un rocher sur lequel se trouvent encore les entailles d'un escalier d'une vingtaine de marches. Un second moins long sépare la première tour de la plus élevée, où il y a les restes d'une chambre et d'une cheminée creusées dans le roc. Il y avait aussi une petite chapelle placée contre un escarpement à pic tourné vers Prilip, de manière que les Turcs pouvaient distinguer cet objet sacré depuis la plaine. Enfin une muraille crénelée entourait toutes ces sommités et liaient les tours ensemble, et sur le côté oriental, au bas de la sinuosité de la crête, l'entrée de la place forte était protégée par une tour et un gros bâtiment carré qui recélait la

seule source d'eau vive dans la montagne. Sur le côté occidental, sa pente est plus élevée, mais moins forte que sur le versant opposé, où l'abord est rendu difficile à cause de l'entassement singulier des rochers.

Dans le S.-O. de la Macédoine, il y a la ruine assez bien conservée d'un grand château fort grec sur la montagne au-dessus de Servia; il est garni de tours carrées, et dominait le défilé étroit qui conduit du Saranto-Poros à Servia. Plus haut dans la montagne, on reconnaît encore les vestiges d'un autre fort qui se liait probablement avec le précédent, et servait à rendre ce passage d'autant plus difficile qu'entre ce point et le château la route est obligée de tournoyer entre des précipices ou des ravins continuels. Mais le point le plus dangereux était sous le château, car la route y est en corniche au bord d'une profonde fente, trop étroite et rocailleuse pour qu'on puisse s'y aventurer, de manière qu'il faut gravir jusqu'au pied des murs de la forteresse.

En *Thessalie*, l'ancien château fort de Tricala est placé sur une hauteur qui domine toute la ville, et sur le penchant orientale et méridional duquel cette dernière est bâtie. Il a la forme d'un quadrilatère, et était entouré de fortes murailles, garnies de tours carrées. L'intérieur paraît avoir été divisé en trois parties. La porte d'entrée, sur l'extrémité S.-E., était partagée par une grosse tour qui existe encore. Le mur de la première cour décrit de deux côtés un demi-cercle, tandis que sur l'autre se trouve la tour de la porte d'entrée et une autre tour. La seconde cour est carrée et plus grande que la première; on s'y rend par une seconde porte, garnie aussi d'une tour, tandis que quatre autres tours se trouvent aux angles de la cour. L'une d'elle, plus grande que les autres et surplombant la ville, paraît avoir été la résidence principale. La troisième cour est moins grande, et on n'y voit plus qu'une tour. Il n'y a plus aucune inscription; mais des fragments d'un bas-relief s'observent dans un mur, et on y trouve deux maisonnettes habitées par des femmes turques. Du reste, ce n'est plus qu'un champ rempli de mauvaises herbes, de buissons, de

Palinrus et de murs couverts de Capres. Néanmoins, malgré l'état totalement ruiné de ce château, on y aperçoit encore deux canons en fer, l'un sur un affût passable, et l'autre sur un affût sans roue. Il paraîtrait que ces canons, dirigés sur la ville, ont servi à en tenir les habitants en respect.

L'ancien château grec de Pharsale est en meilleur état, étant reblanchi, et sert encore de prison. Il est situé sur une hauteur dominant la ville, et est garni de tours et de murailles crenelées. Sur un rocher, au-dessus de Karia dans l'Olympe, est la ruine d'un vieux fort que M. Urquhart suppose avoir pu appartenir autrefois aux Vénitiens. On y a découvert des monnaies romaines et vénitiennes, ainsi que des bouts de flèches sans crochet et une citerne romaine. Le vieux château et l'inscription romaine de Tempé ont été indiqués par M. Pouqueville.

En *Bulgarie*, nous trouvons à citer surtout les ruines des châteaux de Sistov et de Florentin, couronnant sur le Danube des buttes, et offrant des tours carrées élevées. Nicopoli, Ternova et même Lovdcha ont eu aussi leurs châteaux.

Dans la *Servie orientale*, il y a les ruines d'un petit fort, près de Sverlik ; et près de Brsa-Palanka, il y a aussi des traces d'antiquités. Au-dessus de Kladova existent des vestiges d'un ancien château, et vis-à-vis de l'île d'Ostrov (en valaque l'île, t. *Tschiplak-Ada*), on dit qu'une forêt cache les fondements d'une grande forteresse, et qu'il y a même des antiquités dans l'île. De futurs observateurs décideront si ces ouvrages remontent jusqu'aux Romains. Enfin, à 1/2 l. au S.-O. de Bania, sur la route de Gorgouschovatz, existe la ruine d'un petit château placé sur un rocher calcaire au pied des montagnes.

Dans la *Mœsie supérieure*, entre Nisch et Leskovatz, il y a, au-dessus de Kourvi-Han, les restes d'un vieux château appelé Kourvi-Grad, et aussi quelquefois *Kourvingrad*. Aussi les érudits ont cru que c'était un château de Mathias Corvinus; mais les gens du pays prétendent que son nom vient de *Kourva*, fille publique. Ce château, disent-ils, fut ainsi nommé, parce que la châtelaine avait des liaisons criminelles

avec des moines demeurant dans un couvent situé sur une butte de l'autre côté de la Morava. Ce château est placé sur le haut d'une éminence, à côté de cette rivière ; il avait un fossé et la forme d'un quadrilatère. Il n'en reste que quelques pans de muraille et une portion de la porte d'entrée, sur le haut de laquelle on lit l'inscription incomplète suivante, autant que nous avons pu la déchiffrer :

D M
AVRVAIEN
E INAVIXUN
NICX R. M.

Au-dessus de l'inscription sont sculptés en relief, dans une portion voûtée, les bustes de deux personnages, dont un seul est encore visible et a l'air d'un prince. M. Hase ne voit dans cette inscription qu'une pierre tumulaire romaine qu'on a employée plus tard pour cette bâtisse, et qu'on a placée pour cela sur la porte.

Quant au monastère, il a disparu, et il n'en reste qu'une petite chapelle et quelques tombes, sur l'une desquelles nous avons trouvé une inscription slave insignifiante en lettres cyrilles.

Au nord de ces lieux, les géographes indiquent, sous le nom de Deligrad, une redoute qu'on pourrait croire ancienne. Il n'en est pourtant rien, car ce n'est qu'une redoute serbe de 1806, du temps de Tzerni-Georges. Elle n'existe plus, et était placée sur la pente méridionale du Jastrebatz, plus à l'est que ne le marquent les géographes.

Sur les bords du Danube, à l'E. de Semendria, sont les ruines de la ville de Ram ou Rama.

Parmi les *châteaux* (1) *de l'ancien empire serbe*, il existe encore des restes des suivants.

Dans le N.-O. de la Servie se voit le château ruiné de Koviliatsch, sur une éminence sous le mont Goutschevo, près du

(1) T. et s. *Grad*, a. *Kail*, v. *Cetatie*, g. *Kastron*.

Smrdliva-Bara (le marais puant), entre Losnitza et la Drina; celui de Vidœsitza, sur la cime d'un mont pointu, au-dessous de Leschnitza (le lieu des noisettes), offre encore des restes considérables. On attribue la fondation de ces deux manoirs aux deux sœurs Vida et Koviljka. Sur les pentes du mont Tzer, non loin de Trojanovgrad, il y a des vestiges de la résidence du héros Milosch-Obilitsch, qui tua Amurat I. Cette ruine porte encore le nom de Miloscheva-Konjouschnitza, ou écurie de Milosch, et le village voisin s'appelle Dvorischte, ce qui signifie lieu des ruines d'un palais, du mot *dvor*, palais. Près de là coule le ruisseau de Netschai, où la mère du héros Obilitsch faisait paître ses troupeaux lorsqu'on vint lui annoncer la mort de son fils. *Netschai vische*, n'attends plus, lui cria-t-on, ton fils ne reviendra plus! d'où ce cours d'eau a pris, dit-on, son nom actuel.

Au-dessous de Schabatz, il existe sur la Save des ruines et un village appelé Debrz, qu'on dit avoir été une résidence du Kral Dragoutin. Au-dessous de Zvornik, près de la Drina, en Bosnie, est la ruine du château de Skotschitch. Sur le côté N.-O. de la forteresse de Belgrade, on remarque une vieille muraille dégradée, qui paraît avoir fait partie d'une tour bâtie, il y a 500 ans, par le tzar serbe Douschan.

Le château au haut du mont Avala, à 3 l. 1/2 au S. de Belgrade, était, dit-on, au moyen âge le manoir du chevalier Portcha; on y distingue encore un petit fossé, la place du pont-levis, des murs crénelés et un édifice central séparé de l'entrée par une cour. La vue, depuis ce point, domine une vaste étendue de forêts, et une route décrivant un grand contour sur le côté occidental de la butte conduit à la plate-forme, sur la partie septentrionale de laquelle il y a quelques tombeaux. Il paraîtrait que ce château a été réparé, sous Mahomed II, par le grand-visir Mahmoud. D'un autre côté, des inscriptions romaines qu'on y a trouvées paraîtraient démontrer que la première colonie romaine, dans ces environs, a été établie sur le mont Avala, appelé alors *Mons aureus*, et que la fondation de Belgrade lui est postérieure.

Le château encore existant de Semendria est de date bien plus récente, puisqu'il fut érigé par le despote George Brankovitch; mais la ruine de Koulitch, au confluent de la Morava, celle de Kostolatz, au débouché de la Mlava, et le château de *Goloubatz* (de la Colombe), sur le Danube, non loin de Moldova, sont fort anciens. Il est même possible que ce dernier ait déjà servi de poste aux Romains, car il est admirablement placé à l'entrée d'un défilé pour fermer le passage du Danube. Plus tard, il a formé, sous les Serbes, un château fort important, qui a été ensuite successivement au pouvoir des Hongrois et des Turcs. Ces derniers s'en mirent en possession en 1427, après la mort du despote Étienne Lazarevitch, au moyen de la trahison d'un seigneur serbe, ce qui irrita beaucoup le roi Sigismond de Hongrie, parce que ce château devait revenir à la cour de Hongrie après la mort de Lazarevitch. La même année, Sigismond bâtit sur la rive opposée du Danube un château nommé Laszlovara en l'honneur de saint Ladislas, et l'année suivante il assiégea en vain Goloubatz. Les Ottomans paraissent y avoir même fait quelques réparations, comme l'attestent deux inscriptions dans la partie inférieure, et il n'a été abandonné qu'il y a un siècle ou deux.

Ce château est composé de huit grosses tours rondes, liées par des murailles crenelées et échelonnées sur des rochers escarpés. Dans le bas, il y a trois tours et une muraille pour y placer des canons; dans le milieu, se trouvent deux tours, et trois sont tout-à-fait en haut, surplombant un énorme précipice de 216 p. de hauteur; un fossé sépare ces dernières et la muraille d'enceinte du reste de la montagne. Pour atteindre les tours supérieures, il faut gravir des pentes très roides et rocailleuses, parce que tous les escaliers ont disparu, et des décombres, ainsi que des broussailles, empêchent de bien reconnaître leur place. On y trouve encore des bouts de flèches en fer, ce qui prouve bien qu'on a fait usage de ce fort avant l'invention de la poudre à canon. On prétend que la plus haute tour a servi de prison à l'impératrice grecque Hélène. Il y avait, près de l'entrée, un petit bain turc et une petite mosquée, que

le prince Milosch a fait détruire pour qu'il ne vînt pas dans l'idée aux Turcs de se renicher dans cette forteresse, car, étant bâtie en pierre, les traités les y auraient pu autoriser. Près du confluent du Poretsch, est la ruine de la tour de Milosch (*Miloscheva-Koula*).

Dans le bassin de la Grande-Morava existent trois ruines célèbres, savoir : celles de Manasia, de Ravanitza et de Stalatch. Celle de *Manasia*, connue sous le nom de Han du despote Etienne, est l'ancien château du despote Etienne Lazarevitch, fils du knes Lazar, tué à Kosovo dans le XV[e] siècle. Il est situé à 2 l. au-dessus de Milievo (Miliva), sur la droite de la Resava. Il consiste en un carré formé de douze tours carrées, unies par une haute muraille. Dans le milieu du quadrilatère est une église dont l'intérieur, orné de portraits royaux et de saints, a été dévastée par les Turcs en y allumant de la poudre et du foin. On a pensé un moment à en faire un couvent en le réparant. A 1 l. plus bas, sur la même rivière, on voit encore les murs et le portail de la première résidence du même prince.

Au *couvent de Ravanitza*, sur la Ravana, au N. de Tchoupria, existent les restes d'une résidence du knes Lazar, bâtie, d'après les chansons, sur la montagne de Koutschaja. Le couvent a la forme d'un grand carré, sur le côté N.-E. duquel s'élève une muraille de la tour de Lazar. Vis-à-vis sont les ruines de la tour habitée, dans le même temps, par son beau-fils, Milosch-Obilitsch, et entre deux il y a un vaste portail. Un peu plus loin sont les murs d'une salle carrée, au bout de laquelle se distinguent encore les traces du siége rehaussé du roi Lazar. L'église antique du couvent occupe le milieu de l'édifice. Les Turcs ont dévasté cette résidence en 1435.

Le *château de Stalatch* est sur la hauteur au confluent des deux Moravas ; il n'en reste que quelques pans d'épaisses murailles, et il ne paraît pas avoir été grand. Il est célèbre par la belle défense qu'y fit contre les Turcs, après la mort du knes Lazar, son seigneur le voivode Théodore (Todor).

Les ennemis pénétrant dans son manoir par les souterrains, il se vit perdu, et lançant son sabre dans la Morava, il s'y jeta en tenant sa femme dans ses bras. Cet événement tragique forme le sujet d'une des plus belles chansons épiques du pays, et se lie à un autre poëme dans lequel le même chevalier enlève sa fiancée à cheval. A Sverlik, sur le petit Timok, existe aussi la ruine d'un château.

Dans l'intérieur de la Servie se trouve, à 3 h. de Roudnik, le château d'Oraovitza (de l'aigle), dont le nom provient de sa position isolée sur le haut d'une cime pyramidale et escarpée. Nous ne savons pas positivement si ce sont bien les ruines qui portent aussi le nom de *Despotovo-Roudnitschischke*. Vjentschatz, dans la Knejine de Jasenitza, paraît être à la place d'une ancienne ville de quelque importance, puisque M. Vouk a trouvé dans un couvent le nom d'un évêque de ce lieu (1). Dans la Knejine de Grouja sont les restes de l'ancien château de Boratsch, dont le village voisin porte encore le nom. Au-dessous de Valievo sont des débris d'une tour appelée tour de Vitkovitsch (Vitkovitschka-Koula).

Le château de *Kosnik* est placé au-dessus du village de Votourik, au haut d'une montagne sur la rive droite du torrent de Kosnik ou de la Raschina se rendant à Brouss. Il faut une heure pour atteindre, par des chemins tournants et des bois de chênes et de hêtres, le sommet du plateau sur lequel est posé la butte rocailleuse qui supporte à 2,725 p. cette belle ruine. Ce château a encore une partie de son mur d'enceinte, sa porte d'entrée et cinq grosses tours carrées placées sur les côtés N.-E., E. et S. E., tandis que les autres étaient protégées par d'énormes précipices et de hautes murailles. Du reste l'intérieur était assez spacieux, mais inégal à cause des rochers. La route qui conduisait du plateau à la porte du château est très effacée, et au pied de l'éminence sont des restes de bâtiments qui devaient servir de corps-de-garde avancés. La vue, depuis ce point, est fort étendue à l'E. et au N.-E., car on dis-

(1) *Voyez* son article sur les cloîtres dans sa *Danitza* de 1826.

tingue les montagnes de Roudnik ; aussi ce manoir a encore servi de poste militaire d'observation pendant les dernières guerres serbes.

Le château fort ruiné de *Maglitsch* est situé au haut d'une butte formant promontoire sur le bord oriental de l'Ibar, à peu près vis-à-vis de Krschlische, sur la route de Karanovatz à Stoudenitza. Il devait avoir une construction assez semblable à celui de Semendria ; on y distingue encore un grand mur crénelé garni de sept tours carrées, trois de chaque côté de l'eau. A ses pieds sont quelques maisons qui font partie du village de Maglitsch, dont le reste est sur la rive opposée de l'Ibar.

Près de Novibazar, il y a les ruines du château de Dejeva et celles de celui de Jeletsch, figurant sur les cartes comme un bourg. Ce dernier est situé sur un plateau élevé de montagnes, à l'O. du Joschanitza, à 3 ou 4 l. au S.-S.-O. de Novibazar et près d'un village qui porte ce nom. Il était bâti dans le même genre que celui de Maglitsch.

Le vieux château royal serbe de *Svetschan* (jour de fête) existe encore près de Mitrovitza de manière à pouvoir s'en faire une bonne idée. Il est situé sur une montagne pointue de trachyte, qui s'élève à environ 800 p., sur la rive occidentale de l'Ibar. Il domine tout-à-fait l'entrée des défilés dans lesquels cette rivière se jette après Mitrovitza. Couverte de bois de chênes, des pentes rapides donnent au haut de la montagne la forme d'un pain de sucre légèrement tronqué. Sur les côtés E. et N., il a des pentes très roides ou des escarpements qui descendent jusqu'à l'Ibar ; mais du côté de l'O., le talus n'a que le tiers de la longueur de ces dernières, tandis qu'au S. le pic se lie par un petit col à un mamelon de moindre hauteur. Les routes pour y monter, même en chariot, sont encore bien visibles. Il paraît qu'il y en avait deux : celle qui montait depuis l'Ibar n'était praticable que pour les cavaliers et les piétons, tandis que celle des chars arrivait du côté de l'O. en tournant divers mamelons occupés maintenant par des vignobles et des pâturages ; puis, pour arriver jusqu'à l'en-

trée du château, elle faisait tout le tour du pic du S. au N., et ensuite du N. au S.

La forme du château est celle d'un concombre un peu courbé. L'entrée est sur le côté N.-E., et on n'y parvient que par une route décrivant un zigzag. Elle paraît avoir été garnie d'une espèce de herse qu'on pouvait pousser dans un massif de maçonnerie latéral. L'intérieur, tout entouré de hautes et épaisses murailles, est peu spacieux et occupé en partie par des rochers. On y distingue deux divisions, celle de la cour du château et celle de l'église, placée sur le côté méridional; sur le côté occidental, on observe dans la muraille quatre parties avancées qui formaient comme quatre tours carrées; sur le côté oriental, il n'y a que deux tours. Les restes du château consistent en deux bâtiments carrés avec un petit jardin, et une assez grande citerne voûtée et creusée dans le roc. En entrant dans la cour, on trouve à gauche et à droite une tour quadrangulaire, puis à gauche s'élèvent les rochers où est la citerne. Passant à leurs pieds, on gagne la résidence royale, dont l'église était séparée par une muraille qui existe encore.

L'église a 30 pas de longueur et 10 pas de large; le sanctuaire est séparé du reste de l'église par une muraille percée d'une voûte et d'une fenêtre cintrée. Le sanctuaire a la forme d'un demi-cercle, et l'église celle d'un quadrilatère sur lequel dépasse un peu le demi-cercle. La porte est sur le côté droit; les murailles portent à l'intérieur encore des traces de peintures indistinctes de saints, et au milieu de ce bâtiment sans toiture est une espèce de puits qui est probablement l'entrée de quelque catacombe.

De plus, l'abord de ce château était défendu par une grande tour carrée placée en travers de la route sur le côté occidental au pied du cône; une autre tour ronde se trouvait en-deçà de la première sur le côté de la route, et des restes de murailles indiquent quelque bâtisse dans la gorge entre le château et le mamelon au S. On y voit même encore un mur qui paraît avoir lié ensemble ces bâtiments avec ledit mamelon, qui a pu servir de poste extérieur.

A *Vousshitrn* (épine de loup), existe une portion bien reconnaissable des murs inférieurs fort épais du château du tsar Étienne Douschan. C'est une bâtisse en pierre de taille sous forme d'une grosse saillie quadrangulaire; peut-être ce ne sont que les restes d'une tour. Les Turcs en ont fait une espèce de fortin ridicule en y plantant des gabions pour des canons et leurs pavillons-karaouls en bois.

Le château de Novo-Brdo, entre Pristina et Gujlan, existe aussi en partie, et est bâti dans le même style que Svetschan et les autres places fortes citées.

Nous avons déjà mentionné le château serbe dévasté de Katschanik ainsi que le château royal serbe de Prisren.

Une ruine d'un château peut-être plus ancien se trouve sur la cime d'une montagne escarpée, à 3/4 de l. de Prisren, sur la rive gauche du Maritza, et un petit monastère en ruines est au pied de la butte. Ce château servait probablement à garder les gorges du Schar, qui conduisent vers Katschanik. Il y avait aussi, du temps des Serbes, quelque fortin situé plus haut, à 3 l. 1/2 ou 4 l. de Prisren, sur la route de Kalkandel (Tetovo), où se trouve actuellement un Karaoul.

Dans les environs de Scutari et dans la Haute-Albanie, en général, il y a les restes de plusieurs châteaux forts qui ont joué un rôle, dans le xve siècle, sous Scanderbeg, et après sa mort jusqu'à la chute de Scutari, en 1479. Au milieu du lac de Scutari, on observe encore dans une île les restes du château de Markovitsch, avec des tours carrées que les Turcs appellent Gœlbaschi. A Drivasti, ou Drivasto, le Bergos des Turcs, sur le Kiri, il y a des vestiges d'un autre château situé sur une butte dont le pied est occupé par une petite ville jadis aussi fortifiée. Hélène, femme du Kral serbe Siméon Nemanja, avait fait relever ses murailles, qui ont été détruites plus tard par les Turcs en 1478; maintenant cette ville est descendue au rang d'un village.

Comme du temps de Scanderberg, Alessio est encore dominée au S. par un vieux manoir restauré situé sur le haut d'une butte et à la place de l'*Acrolissus*. C'est là qu'on montre

encore le lieu où Scanderbeg fut enterré, tombeau que les Turcs ouvrirent pour se distribuer les ossements du héros sous forme d'amulettes; aussi ils prétendent, probablement à tort, que le nom turc de *Lesch*, mort, a été donné pour cela à cette ville.

En-deçà du Drin, les traces du château de Daina (le Dagno des cartes) ont disparu; mais sur les bords de la vallée de l'Hismo, on remarque, à 1 1/2 lieue au S.-E. du han Schenavlia, la ruine méconnaissable du château de Stellousi, sur une butte au milieu de la pente escarpée des montagnes des Myrdites. Les collines qui séparent de la mer la vallée de l'Hismo offrent à leurs sommets deux ruines de châteaux célèbres sous Scanderbeg, et probablement une fois des forts romains. Presque vis-à-vis de Stellousi, sur une cime dégarnie d'arbres et à terroir blanchâtre, s'élèvent les murs de l'ancien château de Petralba (l'Ischim des Turcs), dont il reste surtout une grosse tour carrée. A l'O.-S.-O. de Tirana, est, dans une position semblable, Petrella (l'ancienne Petrula), dont il n'y a plus que des portions de murailles. Presa, ou Pres, ancienne ville du temps des Romains, a dû être aussi fortifiée, et complétait, avec Dyrrhachium, ou Douratzo, Dorachium (Oros ou Croja?), et les châteaux encore existants de Scodra, ou Scutari, et d'Antivari, le système de défense de la côte de la Prevalitaine.

Dans les guerres de Scanderbeg, il est souvent question du château de *Pelousia* (en slave *Svetigrad*, forteresse sainte), à l'E. de Dibre supérieur; situé sur une assez haute montagne, il servait à protéger l'entrée méridionale de la vallée du Dibre; il n'en existe plus que des restes de murailles. Croja n'a plus ses murs et il n'y a plus qu'une de ses tours qui ont coûté tant de sang aux Ottomans. Quant au château de Modris, que Scanderbeg fit bâtir, Barleti ne précise pas la localité, et, d'après le peu qu'il en dit, on ne peut guère croire que ce soit le fort indiqué sur les cartes près de la mer, non loin de l'embouchure de l'Hismo. M. de Vassoevich le place dans la vallée des Dibres.

Antivari (s. Bar) a encore ses murs et ses tours crénelés, comme du temps des Serbes, et on y conserve, dit-on, même

des armures du moyen âge, des boucliers, des casques, etc. Cette ville est toujours sous un petit beg héréditaire.

Dans le *Montenegro*, existent les ruines du château slave d'Obod, sur le Rieka, dans la Rietschka Naia, et celles du château de Bes, ou Besatz, sur une montagne, dans la Tzernitza.

A *Elbassan*, le konak de l'ayan est bâti en partie avec une aile de l'ancien château fort, ayant des murs élevés et épais en pierres de taille, avec quatre très grosses tours rondes, dont le haut est maintenant rasé ou en ruines; un fossé garni d'arbres borde à l'O. le pied de ces murs, et une porte du château est devenue l'entrée de la ville.

Dans l'Albanie méridionale, à Premiti, deux rochers isolés, de 60 à 80 p., sont couronnés par des restes d'édifices qui ont servi de forts ou de couvents; ces rocs sont inaccessibles.

Le pays des vieux châteaux du moyen âge par excellence, est la Bosnie, car ils s'y trouvent la plupart dans l'état de conservation le plus parfait, et sont souvent encore regardés comme les gardes les plus sûres de cette contrée. Perchés tous sur des rochers, leur multitude de tours, d'étages, de portes et de murs en zigzag font l'effet le plus pittoresque.

Sur la Drina sont le château de Visoko à Vischegrad, ceux de Srebernitza, de Zvornik et de Theotschak, ainsi que celui de Kizlar sur le Jadar. Entre cette rivière et la Bosna, on trouve les châteaux de Touzla inférieur, de Srebernik, de Gradaschatz et de Gratschanitza. Sur la Bosna ou ses affluents existent les châteaux de Bosna-Seraj et de Travnik, ceux de Vrandouk, de Scheptche, de Maglaj, de Teschain, de Doboj, de Kotorsko et de Dobor. Dans le bassin du Verbas se trouvent les châteaux de Vakoup supérieur, d'Ak-Hissar près de Scopia, de Jaitza, de Göl-Hissar, de Pribetchi, de Vatzarev-Vakoup, de Bodsatch, et la ruine du château de Cometin, au S. du confluent de l'Ougar et du Verbas. Sur la Sanna sont les châteaux de Klioutsch, de Sanskimost, de Kosaratz, de Priedor, de Lipnik et la ruine de Kamengrad, dont le nom sert encore pour désigner l'endroit voisin, appelé *Maidan* ou *Maden*. Le long de l'Ouna sont les châteaux de Kamenitza, d'Ostrovitza, de Ripach, de

Sokolatz, de Izachatch, d'Ostrovatz, de Kroupa et Ottoka avec la forteresse de Bihatch. Dans les montagnes, entre cette rivière et la Sanna sont les châteaux de Petrovatz, de Tschovka-Medeno, et dans la Croatie turque, en-delà de l'Ouna, sont les châteaux de Bela-Stena, de Jeserski, de Sasina, de Moutnik, de Terjatz, de Pojima, de Thodorovo, de Vranograch, du petit et grand Kladous et de Potzvist. Entre la Croatie et la Dalmatie, on connaît les châteaux ou tours de Graovo et de Glamosch; plusieurs tours existent encore près de ce dernier bourg, ainsi que près de Livno et de Schoupagnatz. Enfin, en Herzegovine, il y a des châteaux à Lioubouschka, à Poschitel (?), à Stolatz, à Blagaj, à Oulovo, à Trebigne et à Hissardgi entre Priepolie et Senitza.

Le *château de Blagaj* (1), l'ancienne résidence des ducs d'Herzegovine, est situé à 2 l. au S. de Mostar. Il est perché à l'extrémité d'une crête étroite de rochers qui vient se terminer, par des escarpements, au S.-E. de la plaine, arrosée par la Neretva et la Bouna. A l'O. de ces rochers calcaires est une fente étroite, d'où sort la Bouna, tandis qu'à l'E. est la gorge par laquelle on descend du mont Velesch à Mostar. C'est par cette dernière qu'on montait au château, dont la porte se trouve à son extrémité S.-E. Cet édifice occupe toute la largeur de la crête, et aurait la forme d'un quadrilatère irrégulier sans l'espèce de pointe qui en forme l'extrémité vers la plaine. Sur le côté oriental, les hautes murailles crénelées sont garnies de deux tours, et une autre se trouve à l'extrémité S.-O. du château. Placé à environ 500 p. sur la plaine, et trônant, pour ainsi dire, sur un entassement de rochers escarpés, ce château fait un effet tout particulier, parce qu'il paraît plus étroit qu'il n'est en réalité. C'est, du reste, une belle ruine, dont certaines parties sont bien conservées, mais il n'y a pas d'inscriptions. Dans les temps de la chevalerie, cela devait former une forteresse difficile à prendre.

(1) Ce nom vient de *Blagovati*, bien vivre. Il y a encore un Blagaj près de Koupris.

Malgré le vandalisme des Turcs, il y a encore un bon nombre d'*anciennes églises* (1) *serbes*, *bulgares et grecques* en Turquie. Dans la *Thrace*, la mosquée principale de Fered n'est autre chose qu'un joli bâtiment chrétien de ce genre. Il a la forme ordinaire d'une croix, avec un petit chapiteau sexagone surbaissé au milieu, et trois petits dômes sur les bouts supérieurs. Les Turcs n'y ont fait qu'ajouter un minaret. L'ancienne cathédrale de Sophie, en *Mœsie*, est devenue aussi une mosquée. Elle est assez grande et a la forme d'une croix, avec des extrémités très peu proéminentes; le chœur est rond, mais les autres extrémités sont carrées, et sur le devant du bâtiment il y a de chaque côté une petite partie carrée en saillie sur le reste de l'édifice. Il n'y a pas de clocher, et il paraît même que l'église n'a pas été achevée en entier.

La cathédrale royale de Prisren, en Albanie, l'ancienne église de Sveta-Petka, fondée par un des Nemanaj, existe aussi encore sur la rive septentrionale du Maratsch; elle est grande, mais infiniment moins élevée que celle de Sophie; elle est construite exactement comme la plupart des églises anciennes serbes, c'est-à-dire en couches alternantes de pierres et de briques rouges; elle a la forme d'une croix grecque, très surchargée de parties saillantes et rentrantes sur les côtés; elle a un petit clocher polygone et plusieurs chapelles voûtées. Des sculptures en bas-relief ornent les fenêtres et l'entrée. On prétend qu'il y a encore des restes d'une collection de figurines grecques et romaines qui y existait du temps des Serbes, et qui provenait d'un temple païen ayant occupé auparavant la même place. Les Turcs en ont fait une mosquée, et même ils voient de mauvais œil les Serbes et les chrétiens qui la considèrent, parce qu'elle est pour les Serbes une espèce de gage de la restauration de leur empire.

C'est pour les mêmes raisons qu'on a détruit les églises serbes dans les campagnes, en Albanie, comme l'attestent les

(1) S. *Tzrkva*, a. *Kische*, v. *Biserica*, g. *Ekklesia*.

ruines (s. *Tzrkvina*) près de Skala, sur le Drin, dans les environs de Scutari, à Konschioul et à Ropotov, entre Vrania et Ghilan. A Novibazar on a détruit entièrement le couvent des Piliers-de-Saint-George (*Djourdjevi-Stoupovi* ou *Stoupi*), situé sur le haut d'une montagne, à 1 l. au N.-E. de la ville; il ne reste que les murailles de l'église et quelques débris de l'enceinte et des habitations des moines. Il avait été fondé par Etienne Dragoutin, au commencement du xive siècle, et ce roi y a été enterré. On voyait dans l'église les portraits en pied des Nemanja.

Aux sources du Raschka existent, à Sopotchani, les ruines du couvent de la Trinité. Il contenait aussi des peintures, et fut fondé par Etienne Miloutin. On a aussi abandonné l'ancien couvent d'Arilje, à 1/2 l. à l'E. de la Morava, près de son confluent avec le Rsav, dans le district d'Oujitze. A Konschouliak, sur l'Ibar, on remarque à peine les ruines du couvent de Saint-Nicolas, fondé par Etienne Nemanja I. Il en est de même de celui de Mileschevo, qui paraît avoir été situé sur le rocher qui porte le château d'Hissardgi, près de Priepolie, ou bien il a été au pied de ce rocher, sur le bord du torrent. En effet, dans ce dernier lieu, on voit encore la ruine d'une petite église, de manière qu'on serait tenté d'y retrouver la place du couvent, si les historiens ne disaient pas positivement qu'il était au haut d'un rocher. Il est fort possible que, comme à Stoudenitza, ce couvent ait eu plusieurs églises. Il fût bâti par saint Sava, qui y fut enterré, ainsi que le roi serbe Etienne IV. Ce fut aussi le lieu du couronnement du roi de Bosnie Tvartko II. Les Turcs le brûlèrent le 9 novembre 1459.

Près de la source de la reine ou *Tzarischina*, non loin de Praovo, dans la Kraina, il y a les restes ou seulement la place d'une vieille église serbe (s. *Tzkvischte*), près de laquelle on dit qu'a été tué, dans une bataille, le héros Kraljevitsch-Marko, et qui a été bâti pour sa sépulture. Dans la Macédoine septentrionale il y a aussi, au pied des petits escarpements des buttes de Nagoritsch, une église slave en ruine.

En *Servie* il existe plusieurs églises fort anciennes, parmi

lesquelles celle de Krouschevatz, en style byzantin, passe pour la plus ornée en sculpture, et celle de Jitscha, à 1 l. S.-E. de Karanovatz, pour un des plus anciens monuments serbes.

A Krouschevatz, la chapelle royale serbe était placée dans l'enceinte du château, plate-forme très basse, dominant la ville. Il ne reste de ce dernier que des débris du mur d'enceinte. L'église, datant probablement du XIVe siècle, a la forme d'une croix grecque, à contours angulaires. Elle est bâtie en pierres et en briques, en couches alternantes. Elle avait un petit clocher polygone sur son milieu, et une tour sur le portail. Outre ce dernier, il y a aussi une porte latérale. Sur le derrière, il y a une grande fenêtre ronde, et sur le portail deux demi-arcs de cercles, ornés de bas-reliefs, et entourant aussi des fenêtres rondes à barreaux ciselés de pierre. Le pourtour du portail et des fenêtres est enjolivé de plusieurs rangs de bas-reliefs, dans le genre byzantin. Deux aigles surmontent le portail; la tour antérieure avait des ouvertures doubles, séparées par une petite colonne commune. Le toit et les tours sont fort endommagés et l'intérieur est dégradé, ayant servi longtemps de magasin à foin pendant la domination turque.

Le *couvent de Jitscha* fut bâti, entre 1190 et 1224, par le roi Etienne en l'honneur des apôtres Pierre et Paul, dont on voyait jadis les bustes en relief au-dessus de la porte de l'église. On y a employé du travertin et de très grandes briques, matériaux placés par couches alternantes, comme dans tous les anciens édifices serbes et byzantins.

Le moine Sava, frère du roi Etienne Nemanovitch I, fit bâtir l'église de Jitscha en l'honneur de l'Ascension de Jésus-Christ pour célébrer la réconciliation qu'il avait opérée entre ses deux frères, dont le plus jeune avait détrôné son frère Etienne. Jitscha fut la résidence des premiers archevêques de Servie, dont la série fut ouverte par Sava lui-même.

Malgré les dévastations des Turcs, on peut prendre encore une bonne idée de l'église. Elle est bâtie en forme de croix grecque, ornée et reposant sur un large piédestal carré. Ce dernier, de 15 pas de long, et autant de largeur, se présente

maintenant sous la forme d'une cour, dans laquelle on entre par une grande porte, formant le bas d'une tour carrée. Cette dernière fait saillie sur la muraille de la cour, et la voûte de la porte est encore couverte de peintures, représentant le paradis, ainsi que d'inscriptions slaves qui se rapportent à ce tableau. La cour peut avoir contenu, devant la porte de l'église, un portique voûté et probablement peint à fresques, mais à présent il n'y reste que quatre murs sans fenêtres.

L'église a en dehors 50 pas de long et en dedans 25 pas, savoir : 11 pas depuis la cour aux parties latérales de la croix, 10 pas pour cette partie, 7 pas de là au chœur, et 7 pas pour le chœur, où il y a encore la pierre de l'autel et deux gradins en pierre. La largeur de l'édifice est de 6 pas. Dans le bas de la croix, il se trouve sur les deux côtés de l'édifice une échancrure carrée dans le mur extérieur, répondant à une proéminence carrée dans le vase de l'église, et entre le chœur et les côtés de la croix, il y a aussi une échancrure et une proéminence semblable dans chaque muraille. Le chœur est formé de trois arcs de cercle, dont celui du milieu offre encore derrière et extérieurement une toute petite proéminence courbe. Sur le milieu de la croix s'élève une grande coupole, dont le mur extérieur forme trois gradins, au-dessus desquels viennent des fenêtres en ogives. A peu de distance, derrière ce dôme, se trouvent deux autres petites coupoles semblables à la première. La porte d'entrée donnant sur la cour n'est pas fort grande et est placée dans un cadre sculpté ; au-dessus d'elle est un petit demi-cercle dans le même encadrement. Une seconde porte, très basse, se trouve sur le côté droit de l'église, non loin de l'entrée, et on y distingue encore une ou deux autres portes murées, en particulier à droite du chœur. Sept rois serbes y ayant été couronnés, on a pratiqué une nouvelle porte pour chaque nouveau couronnement, et on les a murées ensuite. Derrière le chœur, il y a une fenêtre en forme d'une fente étroite, et l'église offre encore deux fenêtres allongées et arquées sur le bas de la croix.

L'intérieur a dû être autrefois couvert de peintures et d'in-

scriptions slaves, car on y distingue une série de figures de saints en pied, le long des murailles, et les quatre évangélistes sous la coupole du dôme. A gauche de l'entrée est le sarcophage d'un roi serbe avec des inscriptions slaves en lettres cyrilles, comme les autres inscriptions. Sous les décombres, il y a peut-être encore d'autres tombeaux. Il est triste de voir que l'édifice menace ruine de tous les côtés; une grande partie du toit n'existe déjà plus, et on ne se hasarde qu'en tremblant sous ces voûtes crevassées, qui, au lieu de rois, ne recèlent plus que des chauves-souris ou des oiseaux. Le prince Milosch aurait voulu restaurer ce monument; mais, trop économe, il a été effrayé des dépenses; d'ailleurs, comment peindre actuellement dans le goût de ce temps-là? Néanmoins, cet argent ne serait pas perdu, car il est hors de doute que la vue des monuments des rois serbes a autant contribué que les chants héroïques du peuple à maintenir dans le cœur des Slaves cette vague espérance de la renaissance de leur patrie. Les Turcs le savaient si bien, qu'eux-mêmes se sont attachés de préférence à détruire les édifices royaux, tels que Jitscha, les châteaux de Manasia et de Krouschevatz; c'était, selon eux, des preuves évidentes de l'existence d'anciens et de puissants rois. Aussi il ne reste presque aucune trace des demeures royales, au moins à Jitscha et à Krouschevatz. Si le ridicule a atteint des souverains qui ont cru faire oublier leurs prédécesseurs ou leur usurpation en grattant des chiffres royaux, on doit reconnaître dans ce vandalisme turc des raisons politiques au moins plausibles pour de tels conquérants.

On trouve encore en Servie, à Semendria, une fort petite église serbe ancienne. Elle a aussi un très petit chapiteau polygone, et les fenêtres sont placées deux à deux dans une ouverture voûtée. Des ornements en bas-relief entourent les fenêtres et les voûtes. Le couvent de *Vratschevschnitza*, caché dans un vallon étroit et boisé des montagnes du Roudnik, possède une église construite en pierre en l'an 1565. Cette église n'est pas bâtie en croix et a la forme d'un quadrilatère, sur le devant duquel est la porte avec un petit toit avancé, et une petite

coupole très basse et polygone. Sur les côtés il y a quatre fenêtres plus longues que larges et placées chacune dans une ogive; au-dessus des fenêtres, l'église est entourée d'une petite saillie composée de petits arceaux en relief séparés par des lignes droites, et au-dessus de la porte il y a deux lignes pareilles d'arceaux. La mère du prince Milosch a été enterrée dans cette église, et le prince a fait faire des embellissements dans le couvent. Le monastère de Douman, sur le Danube, a aussi une petite église bâtie du temps du knes Lasar. Les murs de l'intérieur sont couverts de figures de saints.

Dans la *Bulgarie*, une église de couvent, près de Batoschovo (à 3 l. au N. de Gabrova), contenait des inscriptions, mais elle vient d'être rebâtie à neuf. Il en est de même du couvent à 1 1/2 l. au N. de Vikrar. Au-dessus de ce village, il y a encore dans la montagne des restes d'un petit couvent ou d'une chapelle ruinée appelée *Namastirischte*.

A Arta, en *Épire*, l'église de Parygoritza est un ancien édifice carré bâti aussi en briques et en pierres où il y a quelques inscriptions grecques.

Les *ponts de pierre* de la Turquie sont la plupart anciens; mais, n'étant pas archéologue, nous ne saurions en déterminer exactement l'âge, les Turcs en ayant presque toujours détruit les inscriptions. Les plus anciens paraissent ceux d'Arta, de Mostar et de Vischegrad, attribués aux Romains. Celui de Mostar est au milieu de la ville et n'a qu'une grande arche établie sur les bords escarpés du Narenta. Une grosse tour carrée en pierre de taille se trouve à chacune de ses extrémités et a la forme de celle de Castoria. On attribue cet ouvrage à Trajan, mais aucune inscription ne le certifie. On dit qu'il y a un pont romain de huit arches sur la Narenta, sous le confluent de la Bouna avec cette rivière. Le pont sur la Drina, à Vischegrad, est orné d'une petite colonnade et porte une inscription latine. On cite aussi un pont ancien sur la Sanna à Klioutsch en Croatie.

Dans le Pinde, il y a sur le Rhedias, près de Visino, un pont romain d'une seule arche. A Silivri, sur la mer de Mar-

mara, il y a un beau pont horizontal de 52 arches dont les arches sont en voûtes rondes. Il traverse le pays marécageux à l'O. de la ville.

Au village albanais de Loutschani, entre Vrania et Ghilan, en Romélie, il y a les restes des piles d'un pont jeté sur la Morava. Il est bâti en pierre et en grandes briques à la romaine. Peut-être doit-on rapprocher de ce genre d'ouvrage les piles des ponts détruits sur la Drina à Goresda, et à 1 h. 1/4 à l'O. de Fotscha.

Les ponts les plus singuliers de la Turquie sont ceux de la lagune de Buyuk-Tschekmedge, près de la mer de Marmara, et les trois sur le Drin en Albanie. Le premier est composé de trois ponts, chacun de forme triangulaire, c'est-à-dire composé de deux pentes très roides et pavées, tandis qu'au-dessous il y a de grandes et de petites arches ; deux larges piles supportent ces ponts. Quant à ceux sur le Drin, le premier, nommé Schivan-Keuprisi, est sur le Drin noir, avant son confluent avec le Drin blanc, il consiste en une grande arche, qui s'élève de 50 à 60 p. au-dessus de l'eau. Sur chacun de ces côtés il y a encore une petite arche basse. Le second pont est sur les Drins réunis, à 1/2 l. plus bas. Celui-ci est composé de deux ponts de forme triangulaire reposant dans le milieu de l'eau sur une pile très large et percée d'une arche étroite dans son milieu. Un des ponts est plus grand et plus haut que l'autre, de manière que le coup d'œil en est singulier. Le plus grand a une arche qui s'élève de 50 à 60 p. sur la rivière, et entre cette arche et la terre il y a encore une arche très peu large. De plus, une très petite arche se trouve sur chaque côté de la grande voûte, à 40 p. au-dessus de l'eau. Le second pont n'est composé que d'une arche haute de 30 p. et d'une plus basse près de la rive septentrionale du Drin.

Le troisième pont est à *Keuprisihan*, à 1 l. 1/2 du dernier et a 200 p. de long; il est composé aussi de deux ponts, dont le plus haut a une arche énorme s'élevant à 60 p. sur la rivière, tandis qu'entre la terre et cette voûte il y a encore deux arches très basses. La pile du milieu est percée au-des-

sus du niveau ordinaire de l'eau de trois petites arches étroites et en ogives dont la plus large est entre les deux autres et descend beaucoup plus bas que ces derniers. L'autre pont est très long, son arche principale n'a guère que 35 à 40 p. de haut; et entre elle et la terre il y a encore une petite arche basse qui a sur chacun de ses côtés deux autres voûtes étroites et en ogives. Ces dernières sont placées de manière que la plus petite se trouve à côté de l'autre, mais à un niveau presque supérieur à toute la grande voûte.

Tous ces ponts, assez larges pour le passage d'une voiture, sont pavés, n'ont qu'un très bas parapet de pierre; à leur extrémité, il y a une pierre carrée pour monter à cheval, ce qui est fort nécessaire, car il y a peu de cavaliers qui veulent s'exposer de faire la culbute sur un pavé aussi en pente, aussi glissant et aussi élevé au-dessus de l'eau.

On peut rapporter à ce genre d'ouvrage le pont en ogive de 24 p. de haut que M. de Pouqueville cite près d'Arta, et surtout celui sur le Voido-Madi, à un mille d'Archistas, dans l'Albanie méridionale. M. de Pouqueville lui donne 30 p. de hauteur, et attribue sa construction aux Grecs du siècle des Comnènes. Le pont de deux arches, sur l'Astopoto, près de Janina, et celui sur la Sdreotza, au S. de Castoria, s'en rapprochent aussi par leur bombement, et ne doivent pas être d'une époque très différente.

Si l'origine de ces ponts reste douteuse, les Turcs en ayant fait disparaître toutes les inscriptions, leur construction vicieuse et sans élégance indique assez la décadence de l'art et le déclin de l'empire byzantin, si ce ne sont pas des ouvrages turcs. Or, ceci devient probable quand on remarque qu'on n'a pas conservé le bombement et les arches voûtées un peu en ogive des autres ponts byzantins, qui tous sont d'une lourde construction, sans présenter cependant ces singularités. Dans ce cas, sont les ponts sur la Maritza, à Moustapha Pascha; sur le Vardar, à Uskioub; sur le Strymon, à Schetirtza; sur la Toundja, à 3 l. à l'E. de Kezanlik; ceux de Gabrova; celui de Bougrov, à 2 l. 1/2 à l'E. de Sophie; celui sur le Drin alba-

nais, à 1 l. 1/2 à l'E.-S.-E. d'Ipek, sur la route de Tzrkoles; ceux sur la Migliatzka, à Serajevo; celui sur la Narenta, à Cognitza, et celui à Vouschitrn.

Tous ces ponts indiquent des ouvrages slaves ou byzantins; mais il n'y a que ceux de Gabrova dont les Turcs n'aient pas effacé les inscriptions; dans la plupart, les côtés des piles se terminent contre l'eau par des éperons pointus. Celui de la Toudja a cinq arches demi-circulaires de différentes grandeurs, et en outre trois petits trous voûtés au niveau des plus hautes eaux et entre les parties supérieures du cintre des grandes arches. Les ponts d'Uskioub et sur le Strymon, à 2 l. E. de Kostendil, sont fort massifs et en ogive; ce dernier est assez bombé.

Les deux ponts à l'entrée septentrionale de Gabrova et à 1/4 de lieue après sa sortie méridionale, sont l'ouvrage des rois bulgares dans le XIe siècle, comme l'attestent les inscriptions en lettres cyrilles (b. *Minejska*) (1). Le premier n'a que quatre arches, dont deux sont un peu en ogive et les deux autres des arcs de cercles assez ouverts et d'inégale grandeur. Sur le milieu du pont un peu bombé, il y a une plaque élevée où se trouve l'inscription en lettres cyrilles, et vis-à-vis il y en a une autre qui a un pourtour en bas-relief. Il y avait dans l'intérieur quelque sculpture sainte, ou même un tableau sacré que les Turcs ont détruit. Nous n'avons pu copier les inscriptions à cause de la méfiance des musulmans. Le second pont a quatre arches, chacune de différente grandeur et décrivant aussi des arcs très ouverts. La plus grande a d'un côté une arche très basse et de l'autre deux arches un peu plus élevées. Plus haut se trouvent encore trois autres petites arches, dont deux sont entre la plus grande arche et une petite arche près de la rive, et l'autre entre les deux plus grandes arches.

(1) On appelle ainsi l'écriture dans laquelle furent écrits les livres d'église slaves, lorsque Cyrille et Method convertirent au christianisme les Slaves, ce qui eut lieu l'an 868. On se sert encore de cette écriture dans les livres d'église, et les Valaques en ont conservé la plupart des lettres jusqu'à ce jour.

A Bougrov, à 2 l. 1/2 à l'E. de Sophie, il y a sur un ruisseau un vieux pont bulgare qui est composé de trois arches en ogive. Sur le milieu du pont, il y a une grande plaque, comme à Gabrova; mais l'inscription slave en est devenue illisible. A 1 l. 1/2 au S.-O. d'Ipek, il y a un pont en pierres de cinq arches faiblement en ogive, qui n'a rien de remarquable.

Parmi les *pavés* des routes de la Turquie, il y en a probablement de romains, et surtout de grecs ou du Bas-Empire. Les Grecs les appellent quelquefois *Vasilika-Strada* ou route royale. Nous signalerons surtout ceux entre Larisse et Tempé, à l'E. de Pella, en Macédoine, de Castoria, de Visa, de Silivri, de Koum-Bourgas, de Bujuk-Tschekmedge, de Schermehen, près de Malgara, dans le Tekir-Dagh, de la vallée du Rhedias, au-dessus de Tista, de la partie occidentale de la montagne entre Janina et le Han-Kyra, dans le Bas-Montenegro, et çà et là, en Herzegovine et en Bosnie.

Quelquefois plusieurs pavés se trouvent superposés l'un à l'autre, comme près de Castoria. Le caractère le plus particulier de ces pavés, quand ils sont bien conservés, c'est de monter et de descendre des hauteurs presque sans décrire les détours nécessaires pour que la pente ne devienne pas trop rapide. Les pierres des pavés les plus anciens se distinguent en général par leur volume.

La comparaison des voies anciennes (*Voyez* à cet égard Procope) aux moyens de communication usités maintenant, fait voir que les routes les plus fréquentées l'étaient déjà du temps des Romains et des Grecs, et que la plupart des villes et des bourgs considérables existaient déjà dans ce temps reculé. Ainsi nous voyons la Pannonie et Byzance liées par la *grande route actuelle de Constantinople*, et nous y trouvons *Regium* ou Kutschuk-Tschetmedge, *Melanthius* ou Koumbourgas (ville de sable), *Cenophrurium* ou Boados, *Selymbria* ou Silivri, *Tzurullum* ou Tschorlou, *Druzipara* ou Karischtiran, *Bergulæ* ou Tschatal-Bourgas, *Burdutizus* ou Eskibaba; *Ostudizus* ou Havsa, *Hadrianopolis*, *Burdista* ou Moustapha-Pascha, *Pastus* ou Papazli, Philippopolis, *Bessapara* ou

Tatarbazardschik, *Sparata* ou Ichtiman, *Serdica* ou *Triaditza* ou Sophie, *Translitæ* ou Tzaribrod, *Turribus* ou Pirot (de Pyrgos, une tour), *Remesiana* ou Moustapha-Pascha-Palanka, *Naissus* ou Nisch, *Rappiana* ou Aleksinitze, *Præsidium Pompeii* ou Rajan, *Dasmis* ou Paratchin, *Vimicacium* ou Kostolatz, *Vinceia* ou Semendria, *Tricornium* ou Grotzka, *Singidunum* ou Avala et Belgrade. Les seules déviations de la route actuelle se trouvent dans la vallée de la Grande-Morava, où la voie romaine restait sur la rive orientale et entre Moustapha-Pascha et Papazli, où il paraît qu'on ne franchissait pas les hauteurs d'Harmanli, mais qu'on passait par *Ranibus* ou Tschirpan, ou par *Beroea*, qui serait peut-être le Béria d'aujourd'hui, à moins qu'on pût croire que cette ville fût à la place d'Eski-Sagra. Enfin on remarque entre *Remesiana* ou Moustapha-Pascha-Palanka et *Naissus* ou Nisch deux voies, dont l'une passait probablement par la vallée de Koutinska-Rieka, et l'autre par le passage actuel, où se trouvait le lieu appelé *Radices*.

La route *le long du Danube* et *de la mer Noire* est aussi celle d'aujourd'hui. On y reconnaît aisément *Lederata* dans Biskouplie, *Cuppæ* dans Goloubatz, *Rataria* dans Arzar-Palanka, *Cibrus* dans Dschibra-Palanka, *Augusta* dans Rahova, *Pontineum* dans Nicopoli, *Adnova* dans Sistov, *Sexanta-Prista* dans Routschouk, *Transmarisca* dans Totorian, *Dorostolum* dans Silistria, *Axiopolis* dans Rasova, *Carsus* dans Hirsova, *Cius* dans Dojan, *Arrubium* dans Matschin, *Noviodunum* dans Isakischa, *Ægysus* dans Touldscha, *Vallis-Domitiana* dans Baba-Dagh, *Histriopolis* dans Kara-Herman, *Constantinea* dans Koustendsche, *Calatis* dans Mangalia, *Bizon* ou *Bizium* dans Kavarna (t. *Ekerné*), *Odessus* dans Varna, *Mesembria* dans Misivria, *Anchialus* dans Ahioli, *Develtus* dans Bourgas, *Apollonia* dans Sizebol, *Bizya* dans Visa, et *Salmydessus* dans Midia.

Ces deux voies étaient liées par une route qui allait de Nisch à *Rataria*, par le bas col à l'E. de Nisch et la vallée des deux Timok, voie qui n'est plus qu'en partie usitée. Le *Balkan*

se traversait par le Balkan au N.-E. de Philippopolis, c'est-à-dire probablement par un col du Haut-Balkan, et passait à *Sotra*, peut-être Trojan sur l'Osma, à *Melta* ou Lovdscha. Elle se divisait là en deux branches, l'une allant à Forum *Augustæ* ou Rahova, et passant par *Æscus* ou Glava et *Valeriana* ou Ostrova, et l'autre à Nicopolis par la rive droite de l'Osma. Une seconde voie franchissait le Balkan oriental à *Cazate* ou Nadir-Derbend, et se rendait à *Dorostolum* ou Silistria par *Panissus*, entre Kadikoi et Paravadi, *Marcianopolis* ou Koslidscha et *Palmata* ou Kainardschik.

La *Bulgarie* offrait encore une voie allant de l'E. à l'O., c'est-à-dire de Varna, par *Marcianopolis*, à *Nicopolis super* ou *ad Hæmum*, le Nicopi actuel sur la Jantra, et de là on pouvait se rendre soit à *Sotra*, soit à *Gallus* ou Gabrova. D'après les archéologues, le passage du Balkan de Tschipka n'aurait pas été employé, quoiqu'il fût bien plus bas que celui du Haut-Balkan, ce qui est peut-être une erreur.

Dans la *Thrace* plusieurs voies, en partie seulement usitées aujourd'hui, liaient celles sur les bords de la mer à celles au centre du pays. Ainsi de Beroé une route allait à Aidos par *Cabyle* ou Karnabat, et en laissant au S. *Diambolis*, ou Janboli. Une autre allait d'Andrinople à *Cabyle*; une troisième d'*Ostudizus* ou Havsa à Bourgas par *Tarpodizus* ou Kirkkilissé; une quatrième de *Tzurullum* ou Tschorlou à Apollonia.

Dans la *Turquie méridionale*, nous retrouvons sur les cartes de géographie ancienne presque complétement la route de Constantinople à Larisse et en Grèce. *Heraclèa* est l'Eski-Erekli, *Beodizus* Turkmenli, *Rhœdestus* Redosto, *Thediosopolis* Migalaura, *Syracellæ* Keschan, *Ænos* Enos, *Cypasis* Ibridsi, *Heraclea* Avracha, *Dymæ* Feredschik, *Serrum* Makri, *Dicæa* Comouldsina, *Rumbodunum* Jenidge-Karasou, *Topyrus* Polystilo, *Truilum* Pirauschta, *Capselus* Kavala, *Phagres* Orphano, *Apollonia* Beschik, *Melissurgis* Klisali (?), *Duodea* Langosa, *Thessalonica* ou *Therma* Salonique, *Pella* Allahkilissia, *Pydna* Kitros, *Halèra* Katrin, *Platamina* Stena, Tempé, *Pharsalia* Sataldscha, *Tricca* Tricala.

Cette route était liée à celle du centre par une voie, allant de Dyme à Andrinople, et passant à *Trajanopolis*, *Zirma* et *Plotinopolis*, villes n'existant plus. Aucun chemin tracé ne franchissait le Rhodope, quoiqu'il y eût un *Toporum* au haut de la vallée de l'*Harpessus* ou Arda. Néanmoins une voie remontait de Philippi à *Truncana* ou Raslouk (?) par *Daravescus* ou Drama, *Saxa* ou Zernova et *Heraclea-Sintica* ou Nevrekoub. *Truncana* était à la place de Raslouk, ou bien était le château de la Fille.

Seres existait déjà sous le nom de *Serra*, et on pouvait se rendre, par des routes plus ou moins ouvertes, à *Meleniouni* ou Melenik, à *Petra* ou Petrovitsch, à *Tiberipolis* ou Stroumnitza, à *Chrestone* ou Kostrum et à *Rabestam* ou Radovitz. Il est même possible que *Cratæa* fût à la place de Karatova; *Stranbasta* à celle de Strusin, *Ulpiana* à celle de Kostendil, et même *Castellium* à celle de Doubnitza, mais au moins les cartes anciennes n'indiquent pas de grandes voies de communication entre ces villes.

Si le Strymon ne paraît pas avoir servi, comme aujourd'hui, pour remonter de Seres à Sophie, le Vardar, coulant dans une vallée bien moins encaissée, contenait une voie romaine, qui liait ensemble Salonique et Sophie, et qui est encore employée en grande partie. On remontait, comme aujourd'hui, de Salonique à *Gallicum* ou Kelkets, à *Tauriana* ou Toiran, on descendait de là à *Garescus* ou Gradiska sur le Vardar, et on se rendait à *Antigonia* ou Negotin, à *Stobi* ou Istib et ses eaux chaudes, d'où on gagnait *Serdica* ou Sophie, probablement par l'Egridère, Radomir et Bresnik, sans toucher à Kostendil ou *Justiniana secunda*; car la route indiquée par les cartes de géographie ancienne est physiquement impossible, puisqu'elle passerait sur les plus hautes crêtes du pays en laissant de côté les vallées ou les voies les plus faciles. D'ailleurs, le long séjour des Romains est clairement indiqué dans tout le pays déboisé entre Kostendil, Doubnitza, Radomir et Sophie, et ils y ont même laissé des monuments. Les géographes ont commis ces erreurs, parce que la structure réelle de cette partie de la

Turquie ne leur était pas connue. Une route qui était aussi ouverte alors, était celle de *Sparata* ou Ichtiman à *Bessapara* ou *Tatarbasardschik* par *Sonejum* ou Bania, *Pons-Ucasi* ou Gabrova et *Bonamansio* ou Kiz-Keui.

Stobi ou Istib devait être lié à *Cumarciana* ou Komanova et à *Justiniana prima* ou Scoupi, le Scoplie des Slaves, à *Candilar* ou Kalkandel et à *Cesiana* ou Katschanik, quoique les cartes ne l'indiquent pas; le pays plat et ouvert nous en donne la plus grande probabilité. *Europus ad Axium*, à la place de Kaplanli-Han pouvait servir de point intermédiaire. D'Uskioub, une voie conduisait à *Tranupara* ou *Trana*, qui n'est que le Vrania d'aujourd'hui, ou était placé au moins dans son voisinage immédiat. De là, on allait gagner Sophie à travers les montagnes, comme aujourd'hui, et d'après les tumulus de la vallée de Gomela-Voda, Trn pourrait bien n'être autre chose que l'ancien *Pantalia*, tandis que *Astibus* aurait été dans le vallon du Vrtska-Rieka, ou à sa sortie; *ad Cephalon*, c'est-à-dire à la tête des sources du Strymon à Bresnik; *Præsidium* à Radomir; *ad Fines* environ où est Egri-Palanka, et *ad Heraclem* dans la vallée de la Bistritza, ou à la sortie du Strymon de la plaine de Radomir.

Entre Tranupara et *Naissus*, il ne paraît pas qu'on ait utilisé la vallée de la Morava, du moins les géographes l'ignorent; tandis qu'une route remontait de Naissus la Toplitza par *ad Herculem* ou Prokouplie, et *Hammeum* ou Toplitza (le Scaplitza des auteurs). Il est évident qu'il y a pour la Haute-Mœsie de grandes fautes sur les cartes anciennes. Ainsi on peut soupçonner, dans une position fausse, *Cratiscara* ou Kratovo, *Medeca* ou Medoka, *Vicinianum* probablement Novo-Brdo, *Vindenæ* peut-être *Podroujevo* ou même Leskovatz.

Une grande voie liait la Turquie centrale à la mer Adriatique, et allait de *Tranupara* à *Olcinium* ou Dulcigno et *Batua* ou Budva sur cette dernière. Cette voie passait par un *Theranda*, peut-être Loutschani, où existe la ruine d'un pont romain, par *Gabuleum* probablement Ghilan, par Creveni, Pristina et *Picaria* ou Ipek, d'où elle gagnait, comme aujourd'hui,

Priscopera ou Prisren, et passait par l'entrée de la vallée des Dibres, le *Deabolis* d'alors, ainsi que par le pays des Myrdites. Au lieu de cela les géographes tracent la route par-dessus les chaînes les plus rugueuses de la Turquie, ce qui ne peut qu'être erroné. Dans ce temps-là, le Drin s'appelait déjà Drilon, ce qui rappelle le nom schkipe de Drilo. Plus au N.-O., une voie romaine paraît avoir pénétré, comme aujourd'hui, en Bosnie, de Pristina par *Viciternum* ou Vouschitrn, Novibazar, Priepolie, Taschlitza et Serajevo, puisqu'on trouve encore des inscriptions romaines ou des monnaies çà et là sur cette route.

De *Scodra* ou Scutari une voie allait le long de la mer et passait par *Cattarus*, *Resinum* ou Risano, Épidaure et d'autres villes dalmates, mais en même temps une autre route remontait le lac de Labeates et la *Barbana* ou Moratscha, et pénétrait par *Birziminium* ou Goloubatz, ainsi que par *Dioclea* dans les plaines élevées de l'Herzegovine, à Nikschitchi et Graovo. Le district de *Clementiana* paraît avoir été déjà connu alors. Cette dernière voie se liait à Risano ainsi qu'à celle qui passait par la Basse-Herzegovine, à *Castrum-Burneum* ou Klobouk, à l'ancienne Ardouba, près de Gabella, etc. Arrivée près de la Narenta, elle remontait à Mostar et traversait, comme aujourd'hui, de là en Bosnie par le mont Porim. Le pont de Mostar, flanqué de ces deux tours, était la clef de ce passage, sur lequel on trouve encore des monuments romains des premiers siècles de notre ère.

A cette époque, la Bosnie et la Servie étaient en grande partie sauvages et couvertes de forêts où les Romains ne pénétraient guère; néanmoins, des monuments, des ponts, des inscriptions ou des monnaies font présumer qu'au moins une ou deux voies traversaient la Bosnie; or, c'était probablement celle qui va de Pristina à Serajevo et Costainitza ou Berbir, et celle de Mostar, à Fotscha, à Vischegrad, à Lioubovia, à Zvornik, leur *ad Drinum*, et à Losnitza ou *Gensis*. Entre Zvornik et Serajevo était *Gratiana*; Banialouka était déjà une colonie romaine sous le nom de *Servitium*, et Skender-Vakoub est à la place d'*Æmate*.

Quant à la *Servie*, Leschnitza existait peut-être déjà, du moins au x° siècle les auteurs grecs y citent un Lesnik. Du reste, les découvertes d'antiquités qu'on a déjà faites dans ce pays nous montrent les Romains établis dans le fond du bassin de la Koloubara et dans celui de toute la Morava (le *Margus*), jusque vers Oujitze. Un endroit nommé *Magia* existait même dans le bassin tout-à-fait supérieur de la Morava, leur *Aprus*, et il devait y avoir des colonies dans le bassin de Krouschevatz, où plus tard Trstenik, le *Dostinik* des auteurs, fut une résidence de schoupans serbes. Enfin les environs même de Kragoujevatz ont dû avoir des établissements latins.

Les voies de l'*Albanie* consistaient en celles de Scodra, aux frontières de la Grèce par *Lissus* ou Lesch, *Epidamnus*, ou *Dyrrhachium* ou Douratzo, *Parthium* ou Cavaja, *Apsos*, sur le Deole, *Apollonia*, sur l'Aous, Avlona, *Oricum*, sur le côté S. de l'Acrocéraune, et le long du reste de la côte de l'Épire. Parallèlement à cette route, il paraît qu'il y en avait une autre plus à l'E., à peu près comme aujourd'hui, puisqu'on reconnaît sans peine dans *Dorakium* Oros, dans *Tyrcanus* Tirana, dans *Petrula* Petrela, dans *Bassania* Elbassan, dans *Pulcheriopolis* Bérat, dans *Listron* Klisoura, dans *Argus* Permet, dans *Brebeta* Bardigliani, dans *Codria* peut-être Konitza, dans *Antigonia* peut-être Leksovik, dans *Orgessus* Argyrocastro, dans *Dumallum* ou *Dolebin* Tepedelen. Le bassin de Janina devait être lié aussi à Arta, par le col des Cinq-Puits, comme avec la mer Adriatique.

L'Albanie et la Macédoine se communiquaient par la voie Egnatienne, qui allait de *Dyrrhachium* à *Lychnidus* ou Ochri, par *Petrula*, Tirana, la vallée du *Genussus* ou Scoumbi et les *Fauces Claudianæ* ou *Montes Candavi*. De Lychnidus partaient trois routes; la première allait, comme aujourd'hui, à *Seirtiana* ou Kritschovo, d'où elle gagnait *Heraclea*, peut-être Trojak, et *Stobi* ou Istib. Une autre route passait à *Brucida*, sur le lac de Resna, à *Parembola* ou Prilip, et joignait l'autre route à *Heraclea*. Comme à présent, une voie de communication était établie de Salonique à Prilip, par Pella, Vodena et

Celthe ou Cailari ; de plus, *Celetrum* ou Castoria était lié à ce dernier endroit. Une route allait de Pella à Servia, à *Celetrum*, et de là à Lychnidus, par Bilischta ; une autre de Salonique à *Æenea* ou Panomi, et à *Scydra* ou Sidrekasi.

On reconnaît aisément dans les villes anciennes de la Macédoine plusieurs bourgs et villages encore existants. Ainsi, Babeussa, ou Visir-Han, est à la place d'*Oropus*, *Gertynia* est Schatista, *Beroea* Verria, *Scarium* Niausta, etc.

Parmi les anciens *monuments turcs*, nous ne trouvons à mentionner que les karavansérails d'Harmanli et de Sophie. Celui de cette dernière ville est totalement ruiné ; il était bâti en pierre de taille et est à côté de la cathédrale. Nous ne voudrions pas assurer qu'il ne fut pas originairement un édifice bulgare. A Teké, à 3/4 de lieue au S. de Bounarhissar, dans la Thrace, nous avons cité une mosquée-mausolée d'un général turc nommé Achmed, et ayant conquis, dit-on, ce pays dans le XIV[e] siècle.

Dans la plaine de Kosovo, se trouve, à Gasimestan, à 1 l. 1/2 au N.-O. de Pristina, le Teké du sultan Amurat I[er], assassiné dans sa tente par Milosch Obilitsch, seigneur serbe, beau-frère du traître Brankovitch, qui fut la principale cause de la perte de la bataille livrée dans cette plaine le 15 juin 1389, et dans laquelle périt le knes ou roi Lazar. Ce Teké ne consiste qu'en une maisonnette contenant un sarcophage en pierre blanchi à la chaux, et entouré d'une natte ainsi que de quelques chandeliers; la porte n'en est pas fermée. Un petit manuscrit y relate cet évènement. Ce monument marque la place où l'assassinat eut lieu, ou bien celui où fut exposé le catafalque, car le corps du sultan fut enterré à Broussa ; mais certains Turcs prétendent ridiculement qu'on ne pût retrouver sa tête.

Des bains turcs en ruines existent à Aramidère, près de Constantinople, sur la Tondja, à 2 l. E. de Kostendil et à Krouschevatz, en Servie. Des mosquées en ruines se voient en dehors de Jagodin, en Servie, à l'E. de la ville, et à Kragoujevatz. A Dedikioï, au N. de Varna, est la tombe

de Vladislas, roi de Pologne et de Hongrie, qui fut battu et tué par Amurat II.

En avant de la sortie orientale de Nisch, se trouve un monument carré dont les côtés sont tout garnis de têtes incrustées dans du ciment. C'est un trophée élevé par les Turcs pendant la dernière guerre avec les Serbes et après un avantage remporté sur les troupes de Tzerni-George. Il y avait environ 3 à 400 têtes; mais les malins Bulgares en ont déjà fait disparaître la moitié.

Quant à des *manuscrits anciens*, les couvents grecs, à l'exception de quelques uns du mont Athos, ne paraissent pas en contenir. Les moines sont tombés dans une ignorance telle, que, faute de connaître la valeur de pareils trésors, ils les ont laissé périr; il est même arrivé qu'en Servie de précieux parchemins ont servi de fenêtres dans les couvents. Dans plusieurs monastères, nous avons demandé inutilement s'il y avait des manuscrits; à peine on nous comprenait; souvent on nous donnait des réponses semblables à celles consignées par M. Pouqueville (*voyez* son *Voyage*, tome II, page 68, et tome III, page 336). Ce que ce voyageur raconte sur l'incendie du couvent grec de Mega Spileon s'est reproduit exactement à celui de Rilo, c'est-à-dire qu'on a eu bien soin de sauver des reliques et d'autres inutilités; mais qu'on a laissé tranquillement brûler tous les livres et les vieilles paperasses de la bibliothèque.

Le couvent serbe de Lavra Stoudenitza ayant beaucoup souffert sous Tzerni-George et ayant même été brûlé, les anciens manuscrits en ont disparu. Il n'y a plus rien de même à Jpek depuis que ce siége patriarcal a cessé d'être occupé par des Serbes, et maintenant l'évêque réside à Prisren et l'ancien archevêché est le konak du pascha. Il n'y aurait que le couvent royal de Detschiani où il serait possible qu'on pût retrouver quelques vieux parchemins, si toutefois les vers les ont épargnés, car on peut être sûr que les moines n'ont rien fait pour les en garantir; au moins nous n'y avons vu aucun manuscrit.

Dans les couvents catholiques de Bosnie, au contraire, il est possible qu'on découvre des écrits et des chartes intéressantes pour l'histoire du moyen âge et surtout pour le commencement de l'histoire moderne. Nous recommandons surtout les couvents de Voinitza et de Soutinska, où il y a des bibliothèques considérables, et où on a déjà trouvé plus d'un document officiel sur le gouvernement des rois de Hongrie; mais tout en reconnaissant dans les moines catholiques un peu moins d'ignorance que dans leurs confrères grecs, nous ne pensons guère qu'on rencontre parmi eux quelqu'un qui pourrait guider un historien dans de pareilles recherches.

En 1837, près de cent vingt diplômes et lettres anciennes sont tombés entre les mains de M. Tirol, à Belgrade. C'étaient des écrits qui concernaient l'histoire de la nation serbe et de l'Herzegovine; il y avait des diplômes du XI[e] siècle, en particulier de 1050; des donations faites à la ville de Raguse, le 10 avril 1357, par Étienne Ourosch, roi des Serbes. Cette république était régie, comme on sait, par une espèce de doge et des *Vlasteni* ou conseillers, et possédait alors Cattaro (1). Il y avait aussi des lettres du sultan Amurat II, un diplôme de ce sultan aux Bosniaques, et un écrit de Castriote, ou Skanderbeg, etc. M. Tirol a cédé cette collection au gouvernement russe, après avoir fait imprimer le *fac simile* d'une de ces chartes.

Ces parchemins ont été soustraits à quelques archives, et peut-être même à celles de Raguse, où positivement des seigneurs serbes et bosniaques ont déposé dans les temps de troubles des papiers précieux de famille, parce que cette république de négociants a su presque toujours rester en paix avec les sultans turcs comme avec le pape. De plus, en 1439, le despote George Brankovitch y laissa des papiers appartenant aux archives serbes, avec ses trésors qu'il reprit plus tard.

---

(1) *Voyez* la nouvelle *Histoire de Raguse et de Bosnie*, d'Appendini, ouvrage latin traduit en allemand par Engel.

Dans le couvent serbe de Chilendar (s. *Vilendar*) au mont Athos se trouve un manuscrit in-folio, dans lequel l'archevêque de Servie Daniel a décrit le gouvernement des quatre rois Étienne Ourosch, Dragoutin, Miloutin et Étienne surnommé Detschanski-Kral, sous lesquels cet ecclésiastique a vécu. Cet écrit, in-folio, appelé par les Slaves *Rodoslov*, ou registre de la famille royale, contient donc les événements de la fin du XIII[e] siècle et du commencement du XIV[e]. Une copie existant dans la bibliothèque de l'archevêché de Carlovitz a été utilisée par l'historien Raitsch.

On montre aussi à Chilendar une espèce de petit almanach serbe, sous le titre de *Ljetopis* (Annales), et un abbé de Stoudenitza a écrit un ouvrage semblable, conservé à ce qu'il paraît dans quelque couvent de Syrmie. Il porte le nom de *Tzarostavnik* ou *Troadnik*, c'est-à-dire liste des princes, dans laquelle on parle de ceux des Serbes, des Grecs, des Bulgares et des Russes.

M. de Vassevitch nous a communiqué qu'une vieille église sur le pied de la butte du château d'Ochrida contenait des manuscrits relatifs à l'histoire serbe ou bosniaque.

CHAPITRE IV.

SOCIABILITÉ, COUTUMES ET USAGES DES HABITANTS DE LA TURQUIE D'EUROPE.

---

§ 1er. Sociabilité.

Pour bien juger la Turquie et ses usages, il ne faut jamais oublier que les Orientaux diffèrent du tout au tout d'avec les Européens, et qu'on ne peut bien saisir leur manière d'agir et leurs préjugés qu'en s'identifiant avec leur personne. Ainsi, en fait de toilette, leurs têtes nues, leurs cous nus et brûlés du soleil, leurs pieds et leurs bras même souvent nus, leurs chaussures laissées à la porte, leurs fess gardés dans les appartements, leurs habillements, quelquefois rapiécés, sont autant de choses choquantes ou ridicules pour nous. Il en est de même de leur manger avec les doigts, de leur manière de s'accroupir, d'entrer dans un appartement en levant un tapis, de voir danser sans prendre part au plaisir, d'observer une étiquette tout-à-fait insolite pour nous, de leur manque d'amusements et de récréations hors de chez eux, de leur ignorance, de leurs préjugés et de leur manque de goût pour la plupart des beaux-arts.

Mais on doit aussi penser que les Orientaux trouvent chez l'Européen bien plus d'habitudes choquantes ou contraires à sa raison que nous chez eux. D'abord, bien plus sages que nous, l'habit ne fait pas l'homme en Orient, mais simplement le rehausse. Il leur paraît gênant de se laisser croître les cheveux, de porter cravate, et d'ôter son chapeau en entrant quelque part ou en saluant. Nos chapeaux, nos vêtements

étroits, nos fracs, nos habillements de dames leur paraissent du dernier ridicule ou fort indécents. Se mettre à table sans se laver est sale pour eux. Nos maisons leur sont incommodes, nos statues et même en partie nos théâtres leur paraissent contraires à la décence ou au respect dû au Créateur. Les églises catholiques et grecques font sur eux le même effet que les temples des Indiens sur nous. Nos danses leur semblent un amusement de fous, et notre genre de politesse leur paraît sans dignité, imparfaite ou ridicule. Nos conversations banales sur le temps et autres sujets semblables leur paraîtront inutiles ou frivoles. En voyant nos sociétés ils ne peuvent comprendre que nos dames ne soient pas toutes des filles publiques, car, outre le mélange des deux sexes, ils voient nos messieurs se permettre, avec les dames mariées, des plaisanteries qu'en Turquie on ne fait qu'entre hommes et femmes mariés. Il leur manque notre tact pour distinguer entre l'amabilité et l'agacerie coupable. Ils croient nos ménages malheureux, parce qu'ils nous voient chercher des plaisirs hors de notre intérieur. Ils ne peuvent comprendre qu'on se prive de la jouissance de ses enfants pour les caserner dans des pensions ou des colléges, à la sortie desquels ils ne sont que trop souvent étrangers à leur famille, et même aux auteurs de leurs jours. L'irrévérence des enfants européens envers leurs pères et mères les choque à tout instant. Mais quand ils viennent à considérer notre état gouvernemental, ils ne peuvent sortir de leur étonnement. Nos maisons d'enfants trouvés et le nombre de nos prostituées leur paraît une monstruosité et l'indication d'une profonde démoralisation, et la manière de traiter nos domestiques peu conforme à la charité. Etant élevés tous à peu près de même, et ayant tous les mêmes mœurs, ils ne peuvent pas se figurer les échelons si divers de notre état social, le plus pauvre Fakir ne craignant pas d'adresser la parole au plus puissant seigneur, et celui-ci à son tour n'ayant pas la moindre idée de déroger en causant avec un pauvre. En Turquie la classe indigente n'éprouve pas l'humiliation de nos pauvres, et la classe basse et moyenne

ne sent pas les irritations d'amour-propre auxquelles donnent lieu en Europe les prétentions de notre haute bourgeoisie ou de notre noblesse. D'un autre côté, les valets imitant leurs maîtres, n'ont pas pour le pauvre cette insolence que des gens bien élevés sont obligés souvent de souffrir chez nous, lorsqu'ils sont forcés de s'approcher des grands, ou que leur accoutrement négligé les fait regarder comme des malheureux. Enfin les dettes de nos États font croire aux Turcs que l'administration est vicieuse; notre manière si longue de rendre la justice les effraie, autant que nos interminables procès et la légion de nos hommes de loi. Accoutumés qu'ils sont à leur vie communale et municipale, notre centralisation leur paraît despotique.

La *sociabilité* turque est donc totalement différente de la nôtre. Nous plaçons le bonheur et la récréation après nos travaux, surtout dans des réunions des deux sexes, pendant la soirée, et nous faisons durer ces plaisirs une partie de la nuit. Nous croyons devoir de temps en temps sortir de notre contentement intérieur de famille pour nous rendre dans de telles assemblées ou assister à des représentations théâtrales, etc. Les habitants de la Turquie n'ont en général aucune idée de ces amusements, si nombreux et si splendides; il est même difficile de faire comprendre à un Turc qui n'est pas sorti de chez lui ce que c'est qu'un théâtre, car tout au plus si dans les grandes villes on voit quelquefois des bateleurs. Partout en Turquie, riche comme pauvre se lève de bonne heure et ne se couche pas tard, parce qu'après le coucher du soleil toutes les boutiques se ferment, chacun se rend chez soi, et chrétiens comme Turcs ne vivent plus que pour leur famille. D'ailleurs, les villes n'étant pas éclairées, ceux qui voudraient faire autrement courraient des dangers réels, ou risqueraient au moins d'être attaqués par des chiens, ou, dans lès nuits obscures, de tomber sur les méchants pavés.

La sociabilité turque s'exerce pendant la journée dans des visites les uns chez les autres, ou bien, pour les hommes, dans des rencontres dans les cafés ou sur les places publiques, comme

en Italie. S'il n'y a pas de cafés, il y a, au moins dans les villages un peu considérables ou les petits bourgs, un *Kiosk*, ou une estrade de bois qui est le rendez-vous pour causer et fumer, ou bien l'ombrage d'un bel arbre ou une pelouse en tient lieu.

La promenade n'est guère en usage, si ce n'est qu'autour de certaines villes; alors on monte à cheval, ou les femmes vont en voiture, comme cela a lieu à Constantinople, Salonique, Larisse, Rodosto, Andrinople, etc. Les parties de campagne, soit en famille, soit avec des amis, sont plus en usage; on va à pied, à cheval ou en voiture dans ses propriétés manger des fruits, ou, étendu mollement sur des tapis ou le gazon, on y boit le café, ou admire quelques heures la campagne. Aucun peuple n'aime plus que le Turc à respirer l'air frais et voir la nature riante.

Les femmes, en Turquie, sont dans l'habitude de se faire dans la journée beaucoup de visites, parce que, pour peu qu'elles le peuvent, elles laissent le soin du ménage à des esclaves ou des domestiques. Pour n'être pas obligées de se montrer dans les rues, les cours des maisons turques ont, outre la porte d'entrée, de chaque côté une petite porte fort basse (*Voy*. vol. II, p. 272), et aucun homme ne peut passer le seuil de ces petites portes, qui ne sont pas même fermées avec une serrure. Néanmoins, il me semble que cette mode doit favoriser les intrigues, surtout parce que nous avons vu de ces portes aussi dans des maisons grecques ou slaves. Lorsqu'il y a des panteufles de femmes à la porte de la chambre des femmes d'un Turc, ce dernier ne se permet pas d'y entrer, et s'il a des affaires pressantes, il se fait annoncer, afin que les femmes étrangères aient le temps de se voiler.

On réserve les grandes réunions des deux sexes pour les occasions solennelles, les fêtes (*Ziafet*), les baptêmes, les mariages, et chez les Turcs pour leurs fêtes particulières, telles que les Bairams, la circoncision, les mariages, la naissance des enfants; aussi ces réjouissances durent plus long-temps que chez nous et coûtent souvent beaucoup. On y emploie quel-

quefois de trois à huit jours, et on dépense tout d'un coup des milliers de piastres; en un mot, on prodigue pour quelques réunions les sommes pour lesquelles chacune de nos familles s'amuse nombre de fois. Les Slaves et les Grecs en agissent de même, et font durer extrêmement les plaisirs de la table et de la danse. Une fois qu'ils se mettent à traiter (s. *Gostovati*, ou *Schastiti*, g. *Philevein*), ils veulent que leurs hôtes s'en souviennent long-temps; ce sont en partie quelquefois des pique-niques, c'est-à-dire où les invités apportent certains plats, comme il était fort anciennement d'usage entre bons bourgeois de Paris.

Dans ces grandes assemblées mêmes, on est plus réservé que chez nous. Les femmes turques sont toujours placées derrière des grillages ou voilées fortement, et surtout elles ne mangent quelquefois avec les hommes que chez les Slaves et les Grecs. Les danses n'ont pas l'abandon voluptueux des nôtres; on laisse cela en Orient aux danseuses de profession, qui viennent ordinairement montrer leur talent dans ces occasions solennelles. Tout le monde connaît cette exclamation d'un Turc assistant à un bal européen; il ne pouvait comprendre qu'on pût appeler plaisir un si fatigant exercice, tandis qu'un autre priait sérieusement qu'on cessât de danser, pensant qu'on ne le faisait que pour l'amuser.

Le manque de sociabilité à l'européenne fait que l'étranger meurt d'ennui en Turquie s'il n'a pas de famille, car il ne sait où aller passer ses soirées, personne n'étant dans cet usage; Constantinople, Smyrne, Salonique, Belgrade, et peut-être quelque autre ville danubienne, font seules exception, parce qu'elles renferment un noyau de population d'origine européenne. Si on s'établit avec sa famille ailleurs en Turquie, les femmes doivent s'attendre, en général, à ne trouver presque aucune connaissance agréable, parce que l'éducation de nos femmes européennes est trop au-dessus de celle de la presque totalité des épouses des chrétiens et des Turcs de la Turquie. Aussi nous avons admiré quelquefois la résignation de jeunes femmes d'Europe, qui se trouvaient tout-à-fait isolées au

milieu de ces populations à cause des occupations de leurs maris.

Dans les villes où il y a beaucoup d'Européens, comme à Péra, Belgrade, Salonique, l'étranger trouve encore des règlements de police qui gênent ses habitudes. Ainsi, à Belgrade, on ne peut pas chanter en se retirant dans la nuit sans être arrêté ou admonesté au moins par la patrouille bourgeoise; il arrive même qu'on défend de sortir sans lanterne. A Constantinople, on risque, en retournant très tard chez soi, d'être arrêté par les nombreux postes de la capitale et de coucher au corps-de-garde au lieu de chez soi. Après neuf heures en été, et le coucher du soleil en hiver, aucun caïque ne peut naviguer sur le Bosphore, de manière que si on a été trop retardé dans une excursion à Bujukderé ou ailleurs, on est obligé de débarquer sur les rives du Bosphore; arrivé là, si on n'y veut pas rester, on est conduit, fort poliment il est vrai, de poste en poste jusque chez soi.

Devant le palais du sultan, il est défendu de ramer d'arrière en avant debout, de cracher de ce côté ainsi que de tirer des armes à feu. Dût-il faire le soleil le plus ardent ou tomber une pluie battante, il faut fermer son parasol ou parapluie en signe de respect; mais, grâce à des lois somptuaires hors de saison, les sujets turcs n'ont pas encore toujours le droit d'avoir des parapluies.

S'il y a à Belgrade, en Servie, assez d'Allemands et de Hongrois, surtout ouvriers, il n'y a encore que les sommités de la société serbe qui aient adopté les usages européens, tels que la famille princière, le banquier Germanj, MM. Vouschitch, Petronievitch, Lazarovitch, l'apothicaire M. Math, Ivanovitch, et quelques employés; tous les autres habitants chrétiens sont pour les Européens tout aussi asiatiques que les Turcs. Près de Belgrade, il y avait, pendant l'été de 1837, un petit jardin où on trouvait un restaurateur allemand, du vin et de la bière, ainsi que des bancs sous des feuillages et un jeu de quilles. En 1836, il y avait une auberge dans une autre localité qui répondait aussi au même but; mais,

en général, peu de Serbes y allaient, et surtout avec leurs femmes.

On a essayé plusieurs fois en hiver de mettre en train des bals; il y en a eu en effet pour lesquels on avait fait venir de la musique de Hongrie. La famille princière a voulu donner l'exemple et encourager ces réunions; néanmoins jusqu'ici aucun restaurateur ou aubergiste ne paraît y avoir fait de bonnes affaires. On est encore trop Turc ou trop économe pour ces amusements coûteux et dangereux pour les maris jaloux; cependant, en fait de mœurs, Belgrade paraît mériter la mauvaise réputation qu'elle a sous ce rapport en Servie. Pendant l'hiver de 1837-38, une espèce de *raout* chez le consul anglais, M. Hodges, et une fête chez le prince, ont été des événements qui ont montré combien les citoyens les plus aisés de Belgrade étaient encore loin des mœurs européennes. Les autres consuls n'avaient encore donné aucune soirée de ce genre; mais depuis lors il y en a eu.

A Kragoujevatz, les seuls plaisirs sont en été des courses et des dîners pique-niques dans la campagne à l'ombre d'un bel arbre, et deux cafés à billard servent de rendez-vous pour les hommes. En 1835, M. Vouitsch, vieux professeur serbe de Tolna en Hongrie, directeur du gymnase de Kragoujevatz, s'était donné la peine de traduire des pièces du théâtre allemand, et les avait fait représenter par ses élèves en présence du prince et des principaux habitants. N'ayant pu trouver de femmes pour actrices, il avait déguisé des jeunes garçons en femmes, ce qui est bien caractéristique des mœurs des filles serbes. Nous avons encore vu, en 1836, les décorations fort passables de ce petit théâtre, dont les premières représentations furent interrompues de la part du prince, de manière à prouver combien cette récréation était nouvelle pour lui-même. Ainsi, il voulut absolument revoir au milieu d'une forêt un vaisseau qui lui avait plu quelques jours auparavant. Une autre fois, il pria à haute voix des combattants de ne pas se battre si fort, de peur de se tuer, et demanda à un acteur, lié fortement à un arbre, comment il pouvait chanter dans cet état.

Les Turcs, loin d'avoir des théâtres, n'ont à Constantinople que des ombres chinoises, des marionnettes et quelques mauvais bateleurs de rues (*Pelivan*, g. *Agyrtés* et *Maskaras*), qui représentent souvent les scènes les plus indécentes. Les escamoteurs mêmes sont rares dans ce pays. Dans l'intérieur, il y a des danseurs zingares ou rarement des Bohémiens conducteurs d'ours à qui ils ont arraché les dents, et qui sautillent au son de quelque instrument. Des représentations de théâtre, offrant à leurs yeux des scènes de la vie européenne, pourraient être fort utiles pour leur faire comprendre les avantages sociaux de notre civilisation. Lorsqu'un Ottoman voit pour la première fois un théâtre, il est offusqué de ce qu'on s'efforce d'y imiter les phénomènes de la nature, tels que le soleil, la neige, etc., parce que, dit-il, ces choses sont dans le pouvoir seul de Dieu. Les ballets sont toujours ce qui l'amuse le plus. On avait dit, en 1837, qu'une troupe française de comédiens, jouant à Bukarest, visiterait Constantinople. Cette année-là, il y avait au moins à Constantinople une troupe de voltigeurs à cheval, dont une jeune fille excitait surtout la curiosité des musulmans. En 1839, un certain Ali-Aga devait traduire des comédies européennes en turc, et les faire représenter dans un nouvel amphithéâtre, où les dames turcques pourraient jouir de la vue de ces représentations depuis leurs voitures traînées par des bœufs.

Outre deux amphithéâtres, il s'y était vraiment établi un petit théâtre turc, consistant en un carré sur deux côtés duquel étaient placés des bancs pour les assistants, et le long du troisième côté étaient des loges grillées pour les dames. Le quatrième côté était la scène, sans décoration; d'un côté était le vestiaire et de l'autre un café. La musique, placée derrière la scène, consistait en deux instruments à vent et trois cymbales, et il y avait un chœur de sept personnes.

Quels sont donc les *amusements* des habitants de la Turquie? demandera-t-on. Ce sont la musique, la danse, des courses de chevaux, des joutes, des luttes (s. *Rvatice*), des sauts, le disque ou les jets de pierre, le jeu du *Djirit*, le jeu de paume,

le tir à l'arc ou à la cible (t. *Okatma*), des illuminations, des feux d'artifice, des balançoires, des machines à peser, et dans le pays slave maritime des mâts de cocagne (t. *Suruk*). Sur le bord du Danube, en Servie et en Valachie, on connaît les jeux de boules (*Kougla*) et de quilles. La *danse* s'exécute par les femmes dans les harems, ou par des danseurs et danseuses de profession, qui sont surtout zingares ou grecs, et qui représentent à Constantinople les danses les plus lascives, comme nous l'avons déjà dit. Les *joutes*, les luttes (t. *Gulesch*), le tir à la cible sont surtout les délassements des Albanais, des Grecs montagnards, et même des Slaves chrétiens et musulmans, qui luttent aussi quelquefois de force pour des sauts, et le jet, aussi loin que possible, de pesantes pierres. Ce sont, en un mot, les jeux gymnastiques d'Homère, conservés dans toute leur simplicité. Un jeu slave rentrant dans ces derniers est celui appelé *Banante*, et consistant à faire sauter un bâton aussi loin que possible, en le lançant avec force contre la terre. Celui dont le bâton est arrivé le moins loin est obligé de laisser le sien comme but. Les palicares albanais et grecs ont coutume de placer, comme cible, un œuf à la distance de 2 à 300 pas, et ils tirent le fusil appuyé sur une pierre ou tenu le bras tendu. Celui qui atteint le premier le but traite quelquefois ses camarades, ou leur paye un mouton quand il est leur chef.

Le *jeu de paume* (1) est déjà un plaisir des riches dans quelques villes. Il en est de même du tir à l'arc que feu le sultan paraissait goûter, car il y a sur la plate-forme de la caserne, au-dessus de Péra, des marques pour rappeler des tirs d'arc remarquables.

Le jeu du *Djirit*, ou en slave *Djilitanie*, est bien plus commun, et est exécuté à cheval, surtout par les militaires. Il consiste à s'atteindre avec des javelots en bois nommés aussi *Djirit*, de manière qu'on peut quelquefois se crever les yeux,

---

(1) T. *Topoyounou*, s. *Popik*, g. *Paignidi tes sphairas*.

ou se casser la jambe en tombant de cheval pour éviter le coup. Les Turcs, excellents cavaliers, ont occasion d'y déployer toute leur adresse. Un pascha, avant de partir de son konak, s'amuse ainsi quelquefois à pourchasser quelques instants ventre à terre ses aides-de-camp. Le prince Milosch se donnait aussi autrefois le plaisir de ce jeu dangereux, mais un jour, courant après un de ses officiers, il ne put retenir son cheval, et disparut à Kragoujevatz avec lui dans le torrent, dont la berge avait dans cet endroit une dizaine de pieds. Depuis ce moment, il a sagement renoncé à de pareils amusements.

Les *balançoires* (1) sont surtout un jeu de femmes et d'enfants; mais il n'en est pas de même des machines pour se peser (*Kantar*), dans lesquels le grave Ottoman ne dédaigne point de se mettre. Les jours de fête, nous n'avons vu des balançoires à l'européenne (s. *Ljouljaschka*) qu'à Belgrade. Les *illuminations* (t. *Donanma*) ont lieu avec des lanternes de couleur faites, au lieu de papier, avec des vessies, ou bien on emploie des feux de Bengale. Les artificiers turcs sont assez habiles dans la fabrication des feux d'artifice (t. *Fischink*), qui ne manquent jamais dans les grandes fêtes des paschas.

En hiver on va en traîneau (s. *Zaounitze*) dans les provinces septentrionales de la Turquie, et les enfants se servent de petits traîneaux ou ferons. On a en famille des jeux ressemblant à nos jeux à gages ou amendes (*Karet*), on s'amuse avec des contes (2) et des énigmes (3). Il y a même dans les grandes villes d'Orient des personnes qui font le métier de *conteur* dans les cafés, tant est grand le plaisir du merveilleux chez l'Ottoman. On cache aussi quelquefois des bagues sous des soucoupes, et il faut deviner où les premières se trouvent. Le colin-mail-

---

(1) T. *Salendak*, s. *Ljouljaschka*, a. *Lekount*, v. *Souiou*, g. *Moklos* ou *Sanidokouna*.

(2) T. *Hikiayet*, s. *Pripovetka*, a. *Ikachet*, v. *Poveasste*, g. *Paramydi*.

(3) T. *Bismedjé*, s. *Bous* ou *Sagonetka*, v. *Gaetschitoure*, g. *Ainigma*.

lard (1) est aussi un jeu de société, surtout parmi les femmes et les enfants. Chez les Slaves ou les Grecs, on joue avec des balles, ou à Pâques avec des œufs durs, un jeu qu'on appelle *Kotrljanie;* il consiste à attraper avec une balle ou un œuf une balle ou un œuf placé à distance avec quelques autres. Celui dont on attrape la balle ou l'œuf est obligé d'en donner un. Les parents jouent ce jeu avec leurs enfants.

Le jeu de l'anneau (t. *Halka*, s. *Prsten*, g. *Daktylidi*) se joue surtout dans la nuit du carnaval, et est un jeu fort commun chez les Slaves et les Grecs. La société est divisée en deux parties; l'une a l'anneau, et le cache dans le coin d'un mouchoir, puis il en montre les quatre bouts, et un des joueurs en prend deux, et deux joueurs de la partie adverse recouvrent les autres. Ceux qui ont trouvé l'anneau commencent à rejouer et à cacher l'anneau. On met aussi sur la terre neuf bonnets ou bas, un dixième représente le mouchoir de poche, on prend l'anneau et on le met sous tous les bonnets l'un après l'autre, en le laissant sous un. Le mouchoir s'appelle *Alva* ou *Zavitak*. Quand cela est fait, les autres se demandent l'un à l'autre : Quel est ton *Ischchil?* c'est-à-dire où penses-tu qu'est l'anneau? Le plus âgé commence à lever les bonnets et à chercher l'anneau. En levant le premier il dit : Magasin, à qui écherra l'anneau du magasin. S'il l'a trouvé, il le cache de nouveau, sinon il lève les autres bonnets jusqu'à ce qu'il n'en reste que deux. Alors en levant celui où il croit qu'est l'anneau il dit : Celui-ci pour nous! et s'il l'a, il le recache; mais s'il s'est trompé, la partie adverse lui crie : Ceci pour nous! et le cache de nouveau en comptant deux gages, nommés *Konie* (chevaux), savoir : pour le magasin et le bonnet où était l'anneau. Lorsque l'anneau a été trouvé dans le magasin, la partie adverse paie autant de gages qu'il y a de bonnets restants. S'il a été trouvé sous le bonnet après le magasin, on dit qu'il a tué le canard, et on lui paie dix gages.

(1) T. *Gueuz-baghlama*, s. *Jemoura* ou *Slijepi misch*, g. *Touphlomaria*.

S'il n'a pas trouvé l'anneau sous le premier bonnet levé, celui qui l'a caché met le mouchoir à l'endroit où était le magasin. Lorsque ce dernier est vide on lève tous les bonnets jusqu'à deux, et si dans ces derniers on découvre l'anneau dans le premier bonnet levé, on compte autant de gages que de bonnets. Le bonnet sous lequel un anneau a été caché deux fois s'appelle *Pogorelitza*, et on ne peut pas le cacher deux fois de suite sous le même bonnet. On joue en général pour cent gages, qui consistent à se noircir avec du charbon, à se laisser raser avec un morceau de bois ou un boyau, à chercher l'anneau avec la bouche dans du son ou des cendres, à aboyer autour de la maison, à faire office de pont à la société, etc. Dans les villes on se sert de verres au lieu de bonnets, et en Hongrie on cache aussi l'anneau dans les mains, manière dont les femmes jouent surtout ce jeu.

Le jeu slave des brins de paille (*batatice slamke*, g. *Xylarakia*) se joue à l'ordinaire entre garçons et filles. Une personne prend autant de brins de paille qu'il y a de joueurs. Chacun saisit un bout des brins de paille, d'un côté les garçons et de l'autre les filles; puis chacun ouvre sa main, et le garçon et la fille dont les mains sont reconnues tenir le même brin de paille sont obligés de s'embrasser. Ce jeu est usuel chez les moissonneurs, qui ont bon nombre de chansons fort gaies (1).

Le jeu du bonnet est un jeu de jeunes garçons serbes, qui sont placés à cet effet en cercle. Un d'eux met son bonnet dans le milieu et le défend contre les attaques des autres. Si

(1) Saisissons le brin de paille mince, le plus mince,
Afin que nous voyions quelle paire doit s'embrasser;
Saisissez le brin de paille mince, le plus mince,
Afin que nous voyions à qui le bonheur sourira :
A celui-là du vieux, à celui-ci du jeune,
Comme le sort le décide.
Que ce soit du vieux ou du jeune, je le baiserai cependant.
Que Dieu tue ceux qui ne veulent pas s'embrasser;
Que la sainte Paraskeve les tue!
Ouvrez-vous, mains blanches, cessez de tenir,
Que ceux qui tiennent le même brin de paille s'embrassent.

quelqu'un parvient à pousser avec le pied le bonnet de côté sans toucher son propriétaire, les autres lancent le bonnet au loin, et son propriétaire est obligé d'aller le chercher. Il reste à défendre son bonnet jusqu'à ce que quelqu'un vienne à le toucher en voulant pousser le bonnet ; dans ce cas celui-ci prend sa place.

Les enfants slaves et même turcs ont encore divers jeux, tels que le jeu de toc (s. *nadouvar Kreutzerom igra*), le *Piltzika*, le *Tschigra* et le *Klis*, appelés par les enfants turcs *Tschelik-tschomak-oyounou*. Le premier consiste à lancer une monnaie ou une pierre contre un mur et approcher ainsi d'un but ou tâcher d'aller aussi loin que possible. Dans le *Piltzika*, un des joueurs fait sauter avec un bâton un petit morceau de bois pointu des deux côtés, et tâche d'atteindre avec ce dernier un cercle dont la partie adverse défend l'accès. Ce jeu se revoit en Autriche, en Suisse, où il porte le nom de *Baculo*, et à Paris, où il s'appelle *bâtonnet*. Dans le *Tschigra*, on place sur une brique un morceau de bois, et sur ce dernier un trognon de bois. Un des enfants tâche de lancer ce dernier avec un bâton aussi loin que possible, et son adversaire s'efforce de jeter le morceau de bois dans un cercle depuis le point où il a été lancé. S'il atteint ce cercle, il cesse d'être *Trlitza* ou coureur, et c'est à lui à lancer le trognon. Dans le *Klis*, variété du bâtonnet, les joueurs sont partagés en deux parties. L'un d'eux lance son bâton, nommé *Koni* (pron. *Kogne*), à terre de manière à le faire sauter, un autre jette dessus ce bâton le *Klis*, ou un petit morceau de bois, et il se sert pour cela du *Palitza*, qui a la moitié de la longueur du *Koni*. Les autres joueurs empêchent, avec des baguettes nommées *Trlitze*, que le klis n'aille loin ou ne soit relancé par un de leurs adversaires avant de toucher terre. Ceux-ci tâchent ensuite d'atteindre le *Koni* avec le *Klis*, tandis que leurs adversaires s'efforcent de s'y opposer avec des *Palitza*. Si le klis atteint le bâton à terre ou en est plus voisin que la longueur d'un palitza, la partie est gagnée pour les *Trle*, qui lancent à leur tour le klis ; si, au contraire, le klis tombe loin du bâton, on mesure la distance

avec le Palitza, et la partie adversaire compte autant de points, nommés *Kogne*, que cet espace comprend de fois la longueur du Palitza. Si trois fois de suite ceux qui tâchent d'atteindre le bâton à terre avec le klis manquent le but, ils sont remplacés par d'autres.

Si les enfants ne connaissent pas les marberons en Turquie hors Belgrade, ils ont le jeu de faire tomber quatre noix placées ensemble (s. *Koupa*); celui d'atteindre un but avec des morceaux de tuile ou des pièces de monnaie; celui de pousser à cloche-pied des pierres dans divers compartiments tracés sur le sol. Ce dernier est appelé *Clef* en Suisse et *Marelle* à Paris. Mais nous ne les avons pas vus sauter à passe-jambe l'un par-dessus l'autre, ni faire la roue comme les Zingares en Hongrie. Le jeu de barre, nommé par les Turcs jeu des esclaves (t. *Jesir-Almadja s. Schabatz*), paraît fort aimé des jeunes musulmans.

Pour décider celui qui jouera le premier, ils n'ont pas d'Anpro-Giro, etc., mais ils prennent un bâton, et chacun le saisit avec la main, puis celui qui a sa main dans la partie la plus basse l'ôte pour la placer sur celle des autres, et ceux-ci font de même jusqu'à ce qu'on ait ainsi parcouru tout le bâton; celui qui atteint le premier le haut est celui qui commence le jeu. On appelle cela *Mejiace* en slave.

Bien des gens croient que les musulmans ne savent le plus souvent que dire des bêtises; mais ceux qui peuvent causer avec eux et les étudier un peu plus à fond sont tout étonnés de trouver souvent, sous cette grossière enveloppe, tant de bon sens. Sans livres ni gazettes, et n'ayant pour recevoir des nouvelles que les courriers et les voyageurs en passage, le Turc, même d'assez bas étage, sait tout aussi bien que les Européens instruits les grands événements qui ont influé et influeront sur leur race. Si on a ainsi souvent avec les Turcs des conversations intéressantes, il arrive aussi que tout-à-coup leur caractère asiatique ou leurs préjugés se font jour par un mot ou une phrase. Nous croyons bien que les chrétiens en mettent trop sur leur compte, mais quelquefois ils ont

raison de les taxer au moins d'originalité, si ce n'est d'ignorance. Ainsi, Veghili, pascha de Belgrade, transféré en Bosnie, disait : « Je suis bien aise de cette translation, parce qu'on m'a dit que l'air était vicié aisément dans les lieux où il y a trop de monde; or, la Bosnie étant moins peuplée que la Servie, je m'y porterai mieux. »

Le fatalisme (*Kismet*) des Turcs s'étend à tous les rapports usuels de la vie, mais si cette idée d'être prédestiné diminue pour le musulman les malheurs imprévus, elle tend à perpétuer parmi eux les préjugés funestes à leur bien-être et leur progression sociable. D'ailleurs, ce fatalisme devient quelquefois par trop ridicule. Ainsi, la plupart ne croient pas pouvoir faire un pronostic sur le temps. Le chrétien vous dira : Ces nuages, ce vent, annoncent la pluie; mais si on demande à un Turc ce qu'il pense du temps, il répondra : *Bilmem* je ne sais, ou *Allah-Bilir*, Dieu le sait, lors même que des nuages menaçants couvriraient sa tête. Il attend que l'averse tombe ou se voie pour dire il fait mauvais temps, comme nous en avons fait la piteuse expérience, en partant un jour d'Islivné : nous n'étions pas sortis de la ville que nous étions mouillé jusqu'aux os. De même, si on demande à un Turc si la peste est sur son déclin, bien souvent un *Allah-Bilir*, *Allah-Kerim*, à la grâce de Dieu, ou *Inschallah*, Dieu le veuille, est toute sa réponse ; le Bosniaque musulman dira de même, moitié en turc, moitié en slave, *Schoutchourbogou* grâce à Dieu. Cela coupe court à bien des conversations, quand on pense combien nous consumons de paroles sur le temps dans nos entretiens. D'une autre part, il faut avouer que cet *Allah-Bilir* est la meilleure réponse qu'on puisse faire poliment à quelqu'un, quand on veut éviter de lui répondre.

On a souvent plaisanté sur la taciturnité des Turcs, sur les intervalles qu'ils mettent entre leurs questions; mais on a oublié de dire qu'ils n'ont pas, comme nous, l'hypocrite talent de savoir combler les vides de la conversation par un tas de lieux communs. En Europe, il faut de bon ou de mauvais gré remuer toujours la langue quand on est en visite ou à un repas ;

aussi combien de bêtises on débite pour cela! en Turquie, il est permis de se taire et de continuer à fumer tranquillement sa pipe, ou à manger, lorsqu'il ne vous vient, pour le moment, rien à l'esprit qui vaille la peine d'être dit. On évite les médisances et les platitudes; la conversation est tout-à-fait sans gêne, et même on n'a pas à observer ces attitudes compassées des Européens. La toilette même n'est encore qu'une chose fort secondaire, surtout lorsqu'on est en voyage. D'un autre côté, nos conversations bruyantes ne sont point du goût des Turcs, et dès qu'on s'anime trop, qu'on crie ou gesticule beaucoup, on court risque de faire rire ou de passer pour fou.

Les Slaves sont loin de partager la taciturnité de certains Turcs et surtout de ceux de la Turquie orientale; ils sont extrêmement causeurs, et n'aiment rien plus que de passer le temps en conversation agréable, ce qu'ils appellent *Rasgovoriti*, c'est-à-dire épuiser les sujets de la conversation. Les amusements (*Veselenie*) sociaux sont leur élément.

Il faut, du reste, se garder de juger les Orientaux d'après les voyageurs turcs en Europe; car, à peu près comme pour l'Anglais, il y a une grande différence entre les manières et les habitudes du Turc hors de chez lui et dans sa patrie. Isolé en Europe, au milieu de peuples étrangers, et de mœurs tout autres que les siennes, il est obligé forcément de se métamorphoser plus ou moins; d'ailleurs, s'y trouvant hors du contrôle sévère de ses compatriotes, il a moins de peine à se dépouiller de ses préjugés et de ses habitudes. Il faut l'avoir vu et en Turquie et en Europe pour pouvoir apprécier jusqu'où est arrivée la réforme de sa civilisation. Plusieurs Européens ont pu faire cette expérience, et nous ne croyons pas être démenti en prétendant qu'un bien petit nombre de Turcs leur ont paru sous le même jour et les mêmes dehors en Turquie que hors de cet empire. Or, cela est tout naturel, quand on songe à l'isolement où ces prétendus européanisés se trouvent lorsqu'ils retournent chez eux. Tout y est encore si antipathique aux idées et aux modes de vie d'Europe que forcément le voyageur turc rentre plus ou moins dans son ancienne

coquille pour ne pas courir risque de se trouver totalement dépaysé.

De plus, les musulmans qui visitent l'Europe et qui apprenent la supériorité de sa civilisation, sont si honteux d'avouer l'infériorité de leur patrie, qu'ils sont portés, par amour-propre ou ignorance, à exagérer les réformes du sultan. Quelquefois même, plutôt que d'avouer ne pas comprendre les demandes qu'on leur fait, ils feront croire à des institutions qui n'existent pas en Turquie. Plus souvent ils donneront comme exécutées des innovations qui ne se trouvent que dans leur capitale, ou qui même ne sont que sur le papier. Ils mettront en parallèle des institutions, des organisations turques et européennes, qui n'ont de commun que le nom, et dont les détails sont totalement différents, soit par l'esprit théorétique de leur établissement, soit par l'exécution plus ou moins scientifique. Ainsi, ils n'ont pas besoin de nous apprendre qu'ils ont des instituts d'instruction publique, des écoles militaires, des troupes à l'Européenne, des fabriques diverses, etc.; le cimeterre ottoman a fait trembler assez long-temps l'Europe, pour qu'elle ne classe pas les Turcs parmi les sauvages; mais il ne faut pas que les voyageurs musulmans viennent faire croire à nos bonnes gens d'Europe que, grâce aux réformes des sultans, ils jouissent déjà pleinement de beaucoup d'avantages de notre civilisation avancée. Nous n'avons acquis ces choses que péniblement et petit à petit, ce serait vraiment un miracle, si les musulmans avaient pu s'approprier en si peu de temps les parties utiles des sociétés européennes, eux qui jusqu'ici ont permis à si peu d'étrangers de se mêler à eux. Il est à parier qu'ils adopteront, au contraire, plutôt de mauvaises que de bonnes choses,

Hors Constantinople, ou plutôt hors d'un petit cercle de hauts fonctionnaires et de leurs partisans, la Turquie est encore toujours la même monarchie orientale du XIVe siècle; l'Europe n'y a point pris pied. On n'a changé beaucoup de choses que de nom; on en a modifié un peu d'autres par la force des circonstances, tandis que plusieurs réformes essen-

tielles ne sont encore que décrétées et non exécutées. Comme en Europe, la mode a pu altérer quelques habillements, sans détruire pour cela le caractère et les mœurs des Orientaux. Nous ne voulons pas pour cela nier la possibilité que le Turc s'élève un jour à notre hauteur, mais nous désirons seulement rectifier l'enthousiasme des nouvellistes européens. Dût-on laisser au musulman le temps nécessaire pour sa métamorphose, ce dont nous doutons fort, il sortirait de ce renouvellement de corps et d'esprit un état matériel et spirituel différent de celui qui caractérise notre Europe. L'Asie se rapprocherait de ce dernier continent sans s'effacer pour cela tout-à fait.

La *galanterie envers les dames* est une chose inconnue aux Albanais et aux Turcs, même de haut parage, quoiqu'il soit possible que quelques ambassadeurs aient pu s'y faire. Le vulgaire musulman a peine à comprendre qu'on puisse donner le bras à sa femme et se promener ainsi avec elle. Les Slaves et les Grecs ne sont guère plus avancés en ce genre que les Turcs; la femme est pour eux un être subordonné qu'on ne doit pas maltraiter, mais qu'on n'est pas obligé de choyer, et pour lequel on n'a pas les mêmes égards que chez nous. Lorsqu'on détaille aux Slaves, devant leurs femmes, notre galanterie, on voit qu'on les vexe et qu'ils pensent n'en pouvoir agir ainsi. Les Grecs aisés de la capitale peuvent seuls faire exception à cette règle.

Quelques exemples de la politesse turque pour les dames feront mieux sentir cette différence entre nos mœurs et celles de la Turquie. A Belgrade, lors du mariage du fils de feu Joussouf-Pascha, pendant l'été de 1837, une grande fête eut lieu au château. La famille du prince Milosch et le consul d'Autriche y furent invités. Ce dernier voulant donner à la princesse Milosch la place d'honneur, le pascha s'y opposa, et força le consul de s'y mettre en lui disant : « A toi la première place, comme à mon plus ancien ami. » Voilà un de ces exemples caractéristiques qui n'ont, si on veut, rien de mauvais, mais qui indiquent bien les habitudes asiatiques. Dans

un village mahométan de la Bulgarie occidentale, des femmes turques demeurant à côté de notre maison venaient nous lorgner à travers le treillage qui séparait notre cour de la leur, ou même nous regardaient depuis un endroit de leur habitation où nous pouvions les voir. Un jeune Turc se mit en plaisantant à les menacer de son pistolet, ce qui les fit sauver bien vite.

Chez tous les peuples de la Turquie, les femmes sont donc fort subordonnées aux hommes et ne sont souvent que leurs esclaves. Si les Turcs et les musulmans européens les obligent à la vie de harem et au voile, tout en ne leur donnant presque que des travaux d'intérieur, les Albanais et les Arméniens ne les traitent guère mieux; les Serbes, les Bulgares et les Grecs n'ont pas non plus de grands égards pour elles; mais nulle part elles ne sont plus asservies que chez les Valaques et les Monténégrins.

Chez ces peuples, elles sont obligées, non seulement d'élever les enfants, de filer, de tisser de la toile et du drap, de cuire, de traire, etc., mais elles sont encore chargées de la plus grande partie des travaux agricoles et de la garde des bestiaux. Nous avons souvent été vexé en voyant descendre des montagnes des femmes chargées de lourds fardeaux, de bois ou de foin, tandis que leurs époux allaient à côté d'elles en ne portant rien, ou bien, dans le pays des Monténégrins, en n'ayant que leur fusil et leur pipe. Combien de fois n'avons-nous pas rencontré de laborieuses Bulgares ou même des Serbes portant leur enfant sur le dos et filant tout en marchant à côté du chariot où étaient couchés leurs maris! Ces pauvres femmes doivent s'estimer encore bien heureuses si leurs maris ne les battent pas souvent sans rime ni raison. A cet égard, la brutalité des Valaques, si souvent ivres, dépasse toute idée. On ne comprend pas ce négligent mépris pour le sexe, puisque les travaux excessifs dont on charge les femmes dans ces pays font qu'elles deviennent très vite laides et hideusement décrépites.

En Servie et dans le Montenegro, en général chez tous les Serbes, il est d'usage, même chez les gens fortunés, que les

femmes de la maison viennent embrasser la main des étrangers, et s'occupent de les servir comme des soins du ménage. La princesse Milosch ne dédaigne même pas de s'occuper aussi de ces petits détails, et conserve, dit-on, soigneusement ces mœurs antiques. Comme les autres femmes, elle ne se place à table qu'après en avoir demandé la permission à son mari et lui avoir embrassé la main et mis au moins sa serviette.

A la campagne, les femmes ne sont aussi que les servantes de leurs maris, ou de leurs frères ou pères. Ainsi, non contentes d'être chargées du soin du ménage et des enfants, elles aident à divers travaux agricoles; elles filent même en marchant, et tissent les habillements. Au retour des hommes de leurs travaux elles viennent les embrasser. Quelquefois cette embrassade consiste en trois baisers sur la joue, un baiser sur la main, et un sur l'épaule. Puis elles ôtent les souliers et les bas aux hommes, et leur nettoyent les pieds. Enfin elles leur présentent l'eau pour se laver, les servent dans leurs repas, et ne mangent qu'après eux, avec les enfants et les servantes s'il y en a. Cet usage des femmes slaves de servir les hôtes ainsi que leurs parents, maris et frères, est de toute ancienneté, comme le prouvent les chansons, telles que celle du mari magnanime. Dans des maisons de Serbes distingués, il arrive même que quelque femme de la maison attend le matin à la porte, les bras croisés sur la poitrine, le lever d'un étranger pour lui offrir le bassin pour se laver.

Néanmoins, presque aucun Slave, pas plus qu'un Turc, ne maltraitera sa femme comme le Valaque, le Hongrois, et maint paysan allemand. Jamais pareil scandale ne s'est offert à nous, et tous les rapports sont unanimes pour considérer de pareils actes comme extrêmement rares. Étant regardées comme un complément bien plus nécessaire au bonheur que chez nous, les femmes sont toujours traitées avec douceur et avec un profond sentiment de leur faiblesse. D'ailleurs Mahomed dit, avec beaucoup de justesse, que la femme ayant été formée de la côte d'un homme, si on voulait redresser par la force un semblable os courbe on le romprait, et qu'ainsi il

fallait traiter les femmes avec indulgence. Aussi nos gens de la basse classe n'ont point d'idées des égards que les habitants turcs de la Turquie ont pour leurs femmes. Ainsi, par exemple, maint ivrogne n'osera pas entrer dans la chambre de son épouse pendant son ivresse; il ira cuver son vin ailleurs, chez sa mère ou un de ses parents.

Une femme turque ainsi brutalisée irait s'en plaindre chez ses père et mère, et ferait réprimander son mari. On cite à ce sujet une histoire vraie, qui chez nous aurait l'air d'une plaisanterie, savoir : qu'à Constantinople chaque Turc était tenu à apporter à la maison un rôti de mouton le jour du Grand-Bairam; or ceux qui y manquaient étaient censés des paresseux ou des mauvais sujets, de manière que leurs femmes avaient le droit d'aller se plaindre chez le Cadi de ce qu'elles n'avaient pas reçu de rôti, et pour faire semoncer leurs maris.

Les manières polies à la française sont inconnues en Turquie. Ainsi, dans une foule, on se fera place avec les coudes comme en Angleterre. Si on veut s'asseoir autour d'un foyer et qu'on n'y voie guère de place, on ne se gêne pas de s'en faire une en repoussant de droite et de gauche les personnes assises trop commodément. Si ce sont des musulmans, on ne croit pas pour cela les offenser; et si ce sont des chrétiens, on pense qu'on a le droit d'agir ainsi. On commet une impolitesse en refusant de s'asseoir à côté de quelqu'un qui vous en prie, ou de partager son repas avec lui, ou de ne pas lui laisser prendre un moment votre pipe, au cas qu'il soit de votre rang, ou de ne pas vouloir boire après lui au même vase. Si un Européen se rend coupable de ces manques d'égards, il s'expose à s'entendre qualifié d'épithètes peu agréables, tandis que s'il avait accédé à la demande du musulman, il n'aurait trouvé en lui qu'un bon homme. Il faut donc toujours refuser ces offres poliment ou alléguer des prétextes plausibles.

Si on veut remettre un papier, un passeport, pendant qu'on est assis dans un divan, on ne croit point offenser en le jetant; de même un Ottoman ou un chrétien vous lancera une poire ou un autre fruit dont il vous fait présent. Dans des chansons

serbes, il est fait mention de pommes jetées par une fille ou une veuve à leur prétendu; celui-ci la rattrape en la regardant comme un gage de son union.

En Turquie, on ne connaît pas tous ces mille compliments banaux qui consument tant de temps chez nous, et dans lesquels consiste trop souvent le vernis trompeur de nos hommes du monde. Chaque entrée de porte, par exemple, n'est point une station obligée de futile politesse, chaque offre d'un plat à dîner un sujet de faire des façons pour accepter. Le maître de la maison montre toujours le chemin de chez lui et est servi même le premier, à moins qu'il n'héberge un de ses supérieurs. Quand on sert le dîner, le maître de la maison ne s'épuisera pas en phrases sur l'appétit qu'on doit avoir gagné en route et sur le médiocre repas qu'il présente, de même l'hôte n'a pas besoin de louer les mets et d'inventer quelques compliments obligeants. La *sofra* couverte de mets, le maître de la maison se contente d'un *Outourounouz* (asseyez-vous); il parlera quelquefois fort peu à table, et après dîner on remercie par une formule ordinaire. S'il manque quelque chose à son hôte, il ne croira pas contre la bienséance de l'aller chercher lui-même pour le lui donner, ou même il pourra arriver qu'un homme riche aille faire avant dîner un tour à la cuisine pour voir lui-même si tout est bien apprêté. En Albanie et en Grèce, les petits chefs de palicares ou d'armatoles ne dédaignent pas de tuer eux-mêmes les moutons, de les dépecer et de les préparer pour le rôtissage.

Dans la conversation même, les gens le plus comme il faut ne croient pas messéant d'indiquer leur mépris, leur colère ou leur indignation par des figures ou des expressions qu'on qualifierait en Europe de vulgaires, de grossières ou d'obscènes. Les Turcs, et même les Slaves et les Grecs, se permettent souvent des propos impolis devant les étrangers qu'ils croient ne pas comprendre leur langue, lorsque ces derniers font quelque bévue et manquent à quelque étiquette habituelle. Si l'Anglais a la petitesse de tenir aux bas de soie dans les dîners et à l'Opéra, le Turc a d'autres coutumes dont l'inobservance le

blesse profondément, en même temps qu'il trouve, au contraire, tout simple mille choses que l'usage du monde ridiculise chez nous. Ainsi, s'il a soif dans la rue, il ira droit à la fontaine, comme le dit le simple bon sens, mais il ne blessera jamais la pudeur en faisant ses besoins en pleine rue. S'il a trop chaud dans une salle, il quittera un moment la société pour aller fumer sur le *Tschardak*, ou il ôtera même une de ses vestes, sans se douter d'avoir fait quelque chose que nous taxons d'inconvenant, mais il respectera scupuleusement l'étiquette pour la place à prendre dans un divan. Il ne se gênera pas de chanter dans la rue ou sur la route si cela lui fait plaisir, mais il trouve fort vulgaire de siffler et ne se le permet nulle part.

Lorsque le Turc ou l'habitant de la Turquie veut vous montrer sa bienveillance ou qu'il désire entrer en conversation avec vous, il vous offre sa pipe ou souvent des fleurs, qu'ils aiment beaucoup et dont ils ont toujours quelques unes près d'eux. Ainsi, ils donneront un œillet, une rose, un bouquet de basilic, etc.; si l'on est à cheval, le Turc placera la queue de la fleur reçue sous son fess, de manière qu'elle forme avec son corps un angle presque droit. Quelquefois les fleurs offertes ne sont pas de la première fraîcheur; cette mode peut donc être dangereuse en temps de peste, car on a des exemples que des personnes sont mortes, dit-on, après avoir flairé des roses qu'offraient à vendre des marchandes.

Lorsqu'un Oriental veut vous exprimer que quelque chose est très bon au goût, ou beau, il élève la main droite en serrant les doigts les uns contre les autres, comme s'il voulait exprimer le jus d'un fruit. Lorsqu'un Oriental veut vous prier d'approcher, il dit : Viens (*Gel!*) et fait avec la main le même signe que nous, mais en tenant, à l'italienne, la main baissée et non levée. Lorsqu'un Oriental veut nier ou refuser quelque chose péremptoirement, il prononce les mots de *khair* (non), ou *olmas* (cela ne se peut pas), en jetant la tête un peu en arrière et poussant la langue contre le palais de manière à produire un son semblable à celui qui sert à exprimer chez nous le désappointement. Pour marquer la surprise, il ajoute un :

Masch Allah (c'est l'œuvre de Dieu ; c'est admirable) ! Lorsqu'un Turc veut vous promettre positivement quelque chose, il dit : Sur ma tête (*basch ustune*), Sur ma barbe (*Sakal ustine*) ; ou Sur ma foi (*Din iman*). On sait que dans les occasions solennelles il promet en posant la main sur le Coran.

Les Slaves sont tout aussi courts dans leurs promesses que les Turcs ; lorsqu'ils ont dit : *Ja ochjou* (je veux) ! on peut être sûr qu'ils feront ce qu'ils disent. Ils sont fiers de leur réputation de fidélité (*vernost*). Nous avons eu des exemples que des Serbes étaient retenus dans leur devoir par l'idée qu'ils l'avaient promis, lors même que cela leur était désagréable. Les Grecs, moins fidèles, croient devoir appuyer leurs promesses de quelque épithète confirmative. De même, chez les Albanais, l'*Oladjak* des Turcs, leur *Bout* (ce sera, cela aura lieu), n'est trop souvent qu'une promesse tout-à-fait illusoire comme en France. Les Grecs font des promesses solennelles sur la tête de leurs enfants, et les femmes serbes jurent par leur frère, ou en ajoutant : Aussi vrai que mon frère vit.

En Turquie, il n'est pas d'usage de se promener les mains derrière le dos, parce que cette position peut être celle d'un ennemi qui prépare son arme pour tirer. C'est pour cela que beaucoup de gens aisés slaves ou turcs, et surtout les Grecs, ont toujours dans la main des colliers de verroterie (t. *Tschespi*, s. *Brojanitze*, g. *Kombolog*), ou un chapelet avec lequel ils jouent, ou dont ils comptent les grains pour être obligés de tenir toujours les mains devant eux. Lorsque des gens attachés à des personnes revêtues de haute charge se présentent à elles, ils ont soin de cacher leurs mains soigneusement sous les longues manches de leurs habits. Chez les juifs riches, on voit quelquefois une espèce de jouet garni de cloches que les dames s'amusent à faire sonner tout en causant.

Les salutations de bonjour (1), de bonsoir (2), de bonne

(1) T. *Sabahousoun-kair-olsoun* ou *Khairola* ou *Sabachtiniz Khairola*, s. *Dobro dan* ou *Dobro joutro* (bon matin), a. *Mirre dit* ou *Mirne-Straschna* (bon matin), v. *Boune Sioa*, g. *Kalè èmera*.

(2) T. *Akscham-schifler-khairola* ou *Akschàmenez-khair-olsoun*

nuit (1), sont usitées en Turquie comme partout ailleurs. Les Slaves ajoutent quelquefois à la bonne nuit : Dieu vous ait en aide, etc. Au milieu du jour, le Turc salue par *Vaket-scherif-khair-olsoun*, et il répond à ce compliment et aux autres par un *Akebetiniz-khair-olsoun*, ou : Votre fin soit heureuse. Lorsqu'on voit arriver quelqu'un, le Turc comme le Serbe, et le Grec, dit : Soyez les bien-venus (t. *hosch Geldiniz*, ou *hosch geldin*, s. *Dobro-Doschle*, a. *Mir Sevien*, g. *Kalos orisate* ou *orisai*). L'arrivant devrait répondre aux Turcs : *Sefa geldiniz* ou *geldin*; mais souvent on ne lui en laisse pas le temps, et on s'informe même sans le connaître comment il se porte (t. *Kefiniz eyimi*, s. *Kakoste*, a. *Aye-schindosch*, v. *Koum-te-aphle*, g. *Kalos diagete*). On répond en turc : Bien, *Schukur*; en slave : Bien, je vous remercie, *dobro zakvaloujem*; en albanais, de même, *Mir, phali mi daris*; en valaque *Moulzemiesk* et en grec *Sas eucharisto*, ou bien : Passablement (t. *Scheuyle beuyle*, s. *tako*, *tako*, ou *Prilitschno*, v. *Binischor*, g. *etzi*, *etzi*). Les Grecs, déjà plus complimenteurs, ajoutent comme repartie : Cela me fait plaisir, *Chairomai*, etc; et ils sont les seuls habitants de la Turquie qui connaissent l'ennuyeux compliment français (*choris komplimenta*). De plus, comme certains Français, ils vous accablent quelquefois de questions sans vous laisser le temps de prendre haleine. Rarement les Turcs répondront : Dieu soit loué, *Schukur Allah*, ou *Maschallah*; mais si on arrive de voyage, ils demanderont si on a fait un bon voyage. En Servie, en Bulgarie et en Valachie, les femmes et les enfants de la maison où on descend viennent vous baiser la main (s. *Poliouhiti roukou*, v. *serout maenile*, g. *Philein tas cheiras*).

Lorsqu'on se rencontre en route, ou qu'on voit passer ou

---

ou *Selam-Akscham*, s. *Dobro-vetscher*, a *Mirre Ouer* ou *ouernata*, v. *Boune sseara*, g. *Kalè espera*.

(1) T. *Guedjé* ou *Guedjeniz Khair olsoun*, s. *Dobranotch*, a. *Mirre-nat*, v. *Boune-Noaptea*, g. *Kalè noukta* ou *l'Ypnon-elaphon*. dormez bien.

partir des voyageurs, les Turcs vous souhaitent un bon augure, *Oughourola*, ou *Oughourlarola ;* et on répond en posant la main droite sur son cœur : *Allah-manet-ola*, Dieu vous le rende, ou *Allah raseola*, Dieu soit satisfait avec vous. Le Slave vous dira : *Phala bog*, *sbogom*, ou *bog svama; Pomoz bog*, *Bog-ti-pomagao :* Dieu soit loué, Dieu soit avec vous, Dieu t'aide, etc; le Grec : *Ora kalè*, bonne heure, auquel on répond par un *nasi kalè*, ou remerciement pour les Slaves, en faisant le même mouvement de la main que les Turcs. Les Valaques disent aussi : Que Dieu soit avec vous, *Doumnioso con voe*. Chez les Turcs, l'inférieur salue son supérieur, le passant celui qui est assis, le cavalier le piéton, le cavalier à cheval celui à mulet, et celui-ci celui à âne.

Lorsqu'on se quitte, les Turcs disent *hosch schakal*, auquel on répond *hosch pouldouk*, ou par un *sahadet ile*, je vous remercie; ou bien ils vous diront : Allez heureusement, *Gedseniz khair ola*, auquel on répond *khair karsche*, ou restez en santé; *kalin khair ola*, Que Dieu vous accorde une longue vie; *Omrounouz tschokola*, ou un bon voyage; *Allah-yol-selameti-versin*, plût à Dieu que vous reveniez; *Inschallah geri geleszïniz*, etc. Les Slaves se quittent en disant : *sbogom* ou *phalabog*, Dieu soit avec vous; ou ils se souhaitent un heureux voyage, *srechna pout ;* une heureuse vie, *srechni jivot ;* je vous souhaite bonne santé, *Ja gelim dobro sdravie*, etc. On se prend aussi la main, ce qu'ils appellent *roukovatise*, ou on s'embrasse sur les deux joues, ou même sur la bouche. Si, en se retirant, on veut témoigner du respect à celui qu'on quitte, on lui dit : Votre serviteur, *slouga*, ou Votre serviteur très humble, *slouga pokorni*. Quand on baise la main d'une dame serbe pour prendre congé, il était d'usage jadis qu'elle rendait un baiser sur le front, mode qui n'est plus suivie que çà et là. Les Turcs se revoient et se quittent, en général, sans se toucher la main, comme les Slaves et les Grecs; mais des amis se jettent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassent en se revoyant. Néanmoins l'effusion de l'amitié est bien moins appa-

rente parmi les musulmans que parmi les chrétiens, et les Turcs partagent un peu à cet égard la réservé anglaise.

Les Valaques, les Grecs et les Albanais ont les mêmes usages. Ainsi les premiers vous souhaiteront une bonne santé *eu poftesk sénétate boune;* ou bien ils diront : Dieu vous conserve (*Doumne seou sévezie*), je vous salue (*eu me komendelouesk*). Les Albanais disent : Bon voyage, *Mirre dioi*, *mir scheschkon*, etc. Les Grecs aussi : Bon voyage (*kalon katevodion*); vivez heureux (*Echete avgieian avthenta*); votre serviteur (*Doulos sas*); votre serviteur très humble (*Tapeinotatos doulos sas*); et pour se retirer après une visite : *Na mou doseta ten adian*, voulez-vous me laisser en aller, ou *na sas sekoso to baros*, pour vous délivrer du fardeau.

Si on se charge mutuellement de faire des compliments à ses connaissances, le Turc dira : Saluez-le de ma part, *Benden selam eule;* le Slave : Faites-lui bien mes compliments, *posdravite mlogo*; le Valaque dit de même : *Ankinema pentromine*, et le Grec *chairetèsate ek merous mou*. Dans les pays slaves, il est d'usage avant de partir, surtout dans les auberges, de servir gratis à l'étranger le verre de vin, à la lettre, sur l'étrier, au moins dans les pays où le vin est bon marché.

Quand on éternue, on se souhaite aussi la santé (t. *Khairola*, s. *Na sdravie*), et on remercie en turc par : Dieu vous le rende (*Allah berekatversin*), ou par un simple remerciement (*Berekatversin*, ou *Allah raseola*). En Asie, il arrive aussi que celui qui éternue dise : Dieu soit loué, le maître du monde, et, après trois éternuments, celui qui est présent dit : Que Dieu ait compassion de vous, et si un quatrième éternument a lieu, on ajoute : Que Dieu te guérisse. Quand quelqu'un bâille ou pousse un soupir, les vieux Serbes disent quelquefois : Que le Dieu clément ou la sainte Vierge t'aide.

On fait quelquefois brûler de l'encens (*Tamiam*) dans un petit vaisseau particulier, appelé *Kadionitza*, pour donner une bonne odeur (s. *da se mirische dobro*) aux chambres où sont les étrangers qu'on a reçus dans sa maison.

L'*usage de fumer* est général en Turquie, quoiqu'il n'y de-

vint à la mode qu'au commencement du XVII$_e$ siècle, en 1603, sous Achmed I. Dans les premiers temps, maint fumeur paya de sa vie son forfait, tant furent rigoureuses les lois somptuaires contre l'usage de ce narcotique, comme aussi contre celui du café et de l'opium. Ainsi, en 1633, le sultan Amurat fit même fermer les cafés et décréta la peine de mort contre les fumeurs. On n'observait jadis des priseurs que parmi les habitants des villes, et en particulier parmi les Turcs, les Grecs et les moines; à présent, il y a aussi des Slaves qui prisent.

Le *tabac à priser* (1) se met dans des petites boîtes (2) carrées d'étain ou des boîtes rondes de bois qui sont de buis ou enduites de vernis noir, et ont souvent un petit miroir sur le couvercle. Ce dernier sert surtout à arranger la moustache et à la graisser. D'autres boîtes sont plus ornées, ou même portent des figures d'hommes; ainsi on observe rarement chez les moines des tabatières avec le portrait de l'empereur de Russie. Les portraits des femmes y sont des raretés. On a aussi des tabatières d'étain avec un briquet en acier. Les Monténégrins se servent à la place de boîtes de petits sacs de cuir en forme de portefeuille.

Le tabac se fume de deux manières, avec de longues pipes de 4 à 7 p., les *Tschibouk* (a. *Loul*), ou avec le *Narguiler*. Les pipes turques sont composées d'une petite tête en terre rouge sans couvercle, d'un long tube de bois (3), dont une des extrémités se met dans le bout de la tête, tandis que l'autre reçoit un tube de bois plus petit qui est entouré vers le haut de trois pièces, composées d'os, d'albâtre ou d'ambre. La tête (s. *Glav*) est ovoïde dans le bas ou aplatie; cette dernière forme est regardée comme plus *fashionable*, et elle est ornée de petites ciselures. On a aussi des têtes en laiton ou moitié laiton et moitié bois. Dans les pays des montagnes sauvages, comme dans le Montenegro et certaines parties de la Grèce, les têtes

(1) T. *Bournotou*, s. et a. *Bournout*, v. *Tabak-merount*, g. *Tampakos*.

(2) T. *Bournotou-koutousou* ou *Kouti-bournouti*, s. *Bournoutitza*, a. *Kouti*, v. *Tabakariou*, g. *Tampakiera*.

(3) T. *Loule*, s. *Loula*, a. *Kamisch*, v. *Pipe*, g. *Tsimpouki* et *Loulei*.

sont quelquefois simplement en bois, et les paysans se les taillent eux-mêmes.

Le tuyau de bois doit être très droit et avoir une écorce brune bien lisse, et sans défauts ou sans places de bourgeons. Aussi, il y a près de Constantinople des pépinières exprès où on cultive de jeunes cerisiers, et surtout le *Prunus halepensis*, qu'on force à croître à travers des tubes artificiels, de manière à produire des tuyaux de pipe parfaits. Ces derniers coûtent jusqu'à 5 à 6 fr., tandis que les ordinaires ne se vendent que 2 à 3 fr., et les voyageurs turcs lorsqu'ils vont à la capitale ne manquent guère de s'en approvisionner.

On fabrique aussi des tuyaux de pipe avec des branches du *Corylus colurna*, assez commun en Bosnie et Herzegovine, et nommé en bosniaque *Foundika* (du mot *Foundouk* noisette), et en turc *Jermetschek*. Ce bois est brun clair et agréablement gercé sur sa longueur. A Constantinople, on en a aussi en bois de jasmin et de cognassier. Pour aller à la promenade, il y a des Turcs qui ont des tuyaux de pipe divisés en 2 ou 3 morceaux, leur *Giezme-Tschibouk*, ou pipe qui passe l'une dans l'autre.

L'embouchure de la pipe (t., s., a. *Kelibari* ou *Kelibar*) est composée d'un morceau cylindrique qui se termine par une extrémité bombée, et au-dessous de ce dernier s'adaptent deux autres plus petites pièces cylindriques. Dans les belles pipes, les morceaux d'ambre sont séparés par des parties émaillées en or et d'autres couleurs bleues, vertes ou rouges. Il y en a même ornées de pierres précieuses, ou au moins de grenat, et alors le milieu du tuyau de bois est enveloppé dans une étoffe rouge de soie ou de drap, et orné quelquefois d'une bordure pendante. Dans les pipes à embouchure en os, l'extrémité est blanche, et les autres pièces noires et ciselées. On se sert de l'ambre, de l'os et de l'albâtre d'Italie, parce que la saleté ne s'attache pas à ces substances, et qu'il suffit de passer la main sur l'embouchure pour être sûr d'avoir une pipe propre, ce qui est une chose capitale dans un pays où la politesse exige qu'on se passe la pipe. En général, la manière turque de

fumer n'est pas sujette à la malpropreté de celle employée chez nous, car la tête de pipe turque coûte un ou deux sous et se change à tout moment.

Les pipes de luxe, comme celles des paschas et gens riches, sont fort chères, et constituent une partie de l'héritage des familles. On les paie de 10 à 20 et 50 fr. et davantage; mais le luxe à cet égard a un peu diminué depuis que le sultan l'a ordonné.

Lorsqu'on fume dans des salons, les domestiques apportent chacun une pipe en la tenant dans leur main droite et en équilibre sur leur doigt du milieu, la tête en avant et la pointe contre leur poitrine ou sur leur épaule. Ils mesurent des yeux la distance convenable de la bouche des gens à l'endroit du plancher où doit reposer la tête de la pipe. Arrivés à cette place, ils s'arrêtent, y mettent la tête de la pipe, avancent un pied, tournent le tuyau de la pipe d'une manière aisée, et tiennent l'embouchure à un ou deux pouces de la bouche des personnes; puis ils mettent un genou par terre, lèvent la tête de la pipe et mettent dessous une petite soucoupe de laiton, nommée *Tutun Tablak* on *Tepsi*, s. *Tasove za loule*, qu'ils tirent de leur sein. Si on est dans un café, les pipes ne sont pas apportées allumées, mais le garçon vient y mettre un charbon allumé avec une pincette courte en fer, dont l'extrémité est recourbée en dessus.

Pour des étrangers cette manière de fumer exige quelque attention, car on peut aisément renverser le charbon sur le tapis et le brûler, ce qui désole les propriétaires, car c'est leur plus grand luxe. Quand on est ainsi plusieurs à fumer dans une salle, il faut admirer la dextérité des domestiques qui font leur service sans renverser ces longues pipes.

Si on veut fumer à cheval, on attache au-devant de sa selle à droite un long sac de cuir, le *Tschiboukłouk*, pour y mettre sa pipe dans les instants où on ne fume pas. Celui qui n'a pas de sac met sa pipe souvent dans le haut du dos de son habit, de manière à ce que la tête ressorte à côté de celle du possesseur.

Le *Narguiler*, qui se voit surtout dans les villes, est un

bocal de verre en forme de poire, ayant un fond plat, qui se pose à terre. Le haut de ce bocal a un bouchon avec un trou débouchant sur un petit godet de métal, dans lequel se met le tabac. Le verre est rempli aux deux tiers d'eau, et sur son côté est un tube dans lequel s'insère un très long tuyau de pipe, qui est serpentant, élastique, et fait en cuir entouré de fil de métal. L'extrémité est garnie d'un petit morceau d'os ou d'ambre qu'on met dans la bouche; or, comme la pipe débouche au milieu de la hauteur de l'eau du bocal, il s'ensuit qu'à chaque aspiration on oblige la fumée de la pipe à descendre dans la partie non remplie d'eau du bocal, pour venir ensuite à travers l'eau jusqu'à la bouche, ce qui occasionne chaque fois un borborygme dans le liquide. On dit que cette méthode de fumer est fatigante pour la poitrine, mais l'eau diminue l'âcreté du tabac.

Les Turcs, les Grecs et les Albanais ont l'habitude d'avaler souvent la fumée, et s'amusent à la rendre par le nez; aussi ils ne disent pas fumer du tabac, mais boire du tabac, *Tutun itjmek* ou *Tutmek*, le *Pino Kapnon* des Grecs, le *Pi douhan* du Guègue, le *Pouschiti* du Slave, le *Phoum* du Valaque.

Le tabac se porte dans des petits sacs carrés ((*Tutunkése*) en cuir, ou bien, chez les personnes aisées, dans des sacs semblables de drap ou d'étoffes diverses de couleur bleue, violette ou rouge, avec des broderies d'or. Comme en Allemagne, les femmes se font un plaisir d'embellir de broderies les sacs de leurs maris ou de leurs promis. L'ouverture du sac étant aussi large que sa longueur, et sans coulisse, on le plie en deux avant de le mettre en poche.

La pipe sert à l'habitant de Turquie encore bien plus de passe-temps qu'aux Européens, et c'est énorme la quantité de pipes que certains Turcs peuvent expédier dans un jour. De plus elle leur sert à supporter la faim, l'humidité et le froid, et elle semble animer leur courage, puisque fumer une pipe est cru nécessaire avant d'entreprendre quelque chose de fatigant ou de périlleux.

Les personnes qui n'ont pas voyagé en Orient ne peuvent

guère se faire une idée de l'aménité des manières de toutes les classes de la société entre elles, malgré l'observation d'une étiquette beaucoup plus stricte qu'en Europe, et portant sur les moindres mouvements. Cette dernière n'est pas commandée comme chez nous, surtout par la naissance, mais par la place qu'occupent les individus dans la société et par l'amitié que sentent pour eux ceux qui les reçoivent. En Europe, un grand seigneur croirait manquer aux bienséances de causer avec des domestiques ou même des inférieurs ; il irait encore moins se placer dans leur compagnie, dans un bateau ou autre part. En Orient, il en est tout autrement, parce qu'il n'y a pas de noblesse, et que le pauvre comme le riche peut aspirer aux premières charges de l'État. La porte du plus puissant seigneur ottoman, et même son salon, est ouvert pour le plus misérable des habitants de la Turquie, bien différent en cela de nos seigneurs, dans les salles desquels n'entrent que les gens vêtus dans un costume décent, comme on dit vulgairement. Les véritables pauvres, chez nous, se morfondent dans les vestibules ou à la porte en attendant la décision des seigneurs, si toutefois d'arrogants domestiques n'empêchent pas leurs doléances d'arriver aux oreilles de leurs maîtres. En Orient, un pauvre croit pouvoir aspirer à être admis à la table d'un seigneur, car cela n'est pas sujet aux mêmes inconvénients que chez nous, puisque les restes de la table d'un homme riche passent de droit à ses hôtes et domestiques. De même un homme occupant une haute place ne se fait pas de scrupule d'accepter un dîner chez un de ses subordonnés. Une conséquence de ces usages différents des nôtres fait qu'en Orient on ne voit guère les enfants des personnes élevées en dignité entourés de ces flagorneries avec lesquelles on gâte tant d'enfants chez nous, et qui établissent déjà des distinctions parmi des petits êtres à peine sortis du ventre de leurs mères. Les habillements seuls, plus ou moins beaux, distinguent les enfants comme les diverses classes d'individus, et les charges établissent les seuls différences.

L'étiquette exige que les domestiques et subordonnés ne

s'asseoient jamais quand leur maître est debout ; cet usage est souvent désagréable aux étrangers, parce qu'on préfère se promener que de s'accroupir lorsqu'on a été long-temps à cheval ; or, les Turcs, au contraire, ne cherchent le délassement que dans la position d'être assis. Il faut s'éloigner un peu pour ne pas gêner ses gens.

D'un autre côté, comme les domestiques sont plutôt regardés comme membres de la famille que comme des étrangers, et qu'en général ils sont les compagnons de jeu et de repas des enfants, et même des femmes, ils vous adresseront quelquefois la parole sans qu'on le leur demande, ou même ils se mêleront aux discours de leurs maîtres pendant qu'ils les servent. Ceux-ci, de leur côté, les apostrophent d'une manière amicale, en substituant à leurs noms des épithètes telles que celles que nous employons avec nos enfants, comme mon enfant (*Ogloum*), mon agneau (*Kouzoum*), et les Slaves diront mon frère (*Brat*). La Turquie est de plus le seul pays où la couleur de la peau de l'homme ne lui imprime aucune qualité de supériorité ou d'infériorité.

Lorsqu'il est assis, les positions de l'habitant de Turquie sont d'avoir les jambes croisées sous lui (t. *bahdasch kourmak*) ou en avant, se mettre sur un genou ou sur les deux genoux (t. *Disscheumek*), être assis en pliant les deux jambes en avant, ou en croisant la jambe droite sur la gauche et la tenant dans la main. Toutes ces positions sont censées décentes, même dans le divan des plus grands seigneurs, tandis que s'appuyer en tenant les jambes écartées à l'européenne ou en les étendant n'est pas reçu. On peut aussi s'appuyer, étendre ses bras sur les coussins et se placer où bon vous semble, quoique quelques paschas aiment à vous voir en face et d'autres plutôt près d'eux.

La position la plus ordinaire et la plus en règle est toujours celle des jambes croisées sous soi. La position de se mettre à genou est, d'une autre part, une marque de respect. Ainsi, lorsqu'un Tatare visite un visir, il va baiser le pan de la redingote du seigneur en baissant la main droite, et la reportant

ensuite à ses lèvres et à son front; il se met à genoux sur le tapis, près de l'entrée du divan, y reçoit les salutations, y répond aux questions de son supérieur, et attend jusqu'à ce que le visir l'invite à s'asseoir sur le divan ou lui permette de s'en aller. La même cérémonie a lieu lorsqu'un Tatare veut remercier un pascha d'une grâce. Mais si un courrier visite un ayan et même un pascha d'une queue, il se met tout de suite sur le divan, sans autre cérémonie; et si c'est un pascha à deux queues, il se met à genoux sans aller baiser l'habit de ce dernier.

Un chrétien, dût-il même être *Kodjabaschi* ou chef de la communauté chrétienne du lieu, est obligé de se soumettre au même cérémonial que le Tatare, même vis-à-vis d'un ayan, et ce n'est guère que chez des agas qu'il ose s'asseoir sur le divan sans en avoir reçu la permission. A Istib, le *Kodjabaschi* qui nous accompagnait voulut enfreindre cette étiquette et se mit avec nous sur le divan, aussitôt l'ayan l'obligea de s'agenouiller, ce qui fit rougir et humilia fort ce Bulgare.

L'observation de l'étiquette est la première qualité d'un *Effendi* turc; nulle part en Europe on ne pousse si loin l'observation de ces démonstrations de la politesse, mais beaucoup de nos impolitesses semblent des choses toutes naturelles en Turquie. Le petit se modèle sur le grand, et la cour du sultan est soumise à une étiquette si extraordinaire, qu'elle paraît ridicule à ceux qui ne connaissent pas l'Orient. Ainsi le sultan dîne toujours seul, et ne peut même pas inviter à sa table ses enfants, quoique les canons du sultan Mahomed II établissaient jadis une exception pour les personnes de sang royal, ce qui était bien plus raisonnable. Lorsqu'il donne audience à ses seigneurs vassaux, ceux-ci lui baisent la botte, comme les catholiques le pied du pape. Le prince Milosch a été obligé aussi de s'y soumettre quoi qu'il paraisse qu'on ne lui en ait parlé exprès qu'au moment même de la première entrevue.

Semblable à l'Allemand, le Turc ne manquera jamais d'appeler *Effendi* une ou deux fois dans le discours celui qui l'est en effet, c'est-à-dire qui est lettré, qui sait au moins lire et

un peu écrire; s'il parle à un chef militaire, il lui donnera le titre d'*Aga*; s'il s'adresse à un chrétien élevé en rang, il substituera le mot de *Tschelebi* à celui d'*Effendi*. Du reste, le mot *Tschelebi* a deux sens, suivant le ton de celui qui parle; en mauvaise part, il signifie *âne*, et en bonne part poli et grand monsieur, le *Herr Gnaden* des Allemands, le *Meriata* des Valaques. l'*è-Eugeneia tès* des Grecs. Un Turc n'honorera jamais quelqu'un qui n'est pas mahométan du *Selam aleikoum*, qui est pour eux la manière de saluer en entrant dans une chambre. A ce propos, nous remarquerons aussi que les étrangers doivent toujours substituer au mot *Turk* celui d'*Osmanli*, surtout lorsqu'ils parlent à des Ottomans élevés en rang, car *Turk* signifie bête, et est pour cela une dénomination déplaisante pour les descendants d'Osman. Une femme turque dira toujours à son mari *Effendi* ou *Aga Effendi*. En parlant a une dame turque, on ajoute aussi Effendi, et on dit *Evet-Effendim*.

Chez les Slaves, l'étranger de distinction est traité de *Gospodin*, monsieur, et l'hôte est le *Gasda*, et l'hôtesse la *Gasdaritza*. En adressant la parole à ses hôtes on se sert, comme en France, des épithètes de monsieur (*Gospodin*) ou de madame (*Gospodja*). Si chez les Turcs il n'est pas d'usage de remercier, comme en France, à tout venant et par pure forme de compliment, chez les Slaves le *Blagodarim*, je vous remercie, trouve assez souvent sa place, comme le *Zapovedate*, commandez, l'*Orisete* des Grecs, le *Koum vei porountschi* ou *Porountschile mèriitale* des Valaques, ou bien ces derniers disent : Je suis toujours à votre service, *eu saent en toaté vreamea spre* ou *slouga Domnieïtale*.

Le sultan a le titre d'altesse, *Hazretleri*, qu'on donne aussi par flatterie à certains visirs; mais leur titre grec est *Ypselote*, tandis que les paschas ont celui d'excellence ou de célébrité, *Exochotatos* en grec, et les cadis celui de sagesse (g. *Sophotatos*) ou de lettré (g. *Diabasmenos*); mais en général le titre d'effendi est le plus courant, et personne n'a l'air de s'en offenser. Quant au prince serbe élevé maintenant au

rang des Mouschirs, son titre est celui de *Schiatelstvo*, qui répond au *Durchlaucht* des Allemands, titre supérieur à celui d'excellence et manquant en français; mais bien souvent on l'apostrophe affectueusement sous le titre de *Veliki-Gospodar*, grand monsieur ou seigneur, qui semble très national. Ses fils ne peuvent porter en français que le titre de *monseigneur*.

Malgré le hatti-schérif, les rajas sont encore humiliés partout par les Turcs, et ce ne sont que les commerçants riches qui se dispensent des marques suivantes de respect. Ainsi, il y a toujours des lois pour restreindre le luxe des habillements (g. *Zariphia*). Les sujets chrétiens, à l'exception des Serbes en Servie, ne peuvent pas porter des pantoufles jaunes ni certaines couleurs d'habillements. Depuis 1722, les maisons des chrétiens sur le Bosphore ne peuvent être peintes qu'en couleurs foncées. Jadis ils ne pouvaient se laisser croître leurs cheveux. Ils n'osaient monter à cheval qu'avec des bâts, et leurs cachets ne pouvaient porter leurs noms; mais ces défenses ont cessé, quoiqu'on ne leur permette pas encore d'employer des noms turcs. Un raja s'écarte de la route quand il rencontre un Turc, et il descend même de cheval pendant que ce dernier passe, usage qui régnait parmi les Grecs du Bas-Empire. Si le chrétien ne descendait pas, il arrivait autrefois que certains Turcs criaient : Reste, pauvre drôle, tandis que d'autres sommaient le *djaour* de descendre comme son devoir le prescrivait. En Albanie, les paysans vont même jusqu'à mettre le genou en terre au passage de quelque grand personnage. Un raja ne doit pas saluer un Ottoman le premier; autrefois l'inobservation de cette étiquette soumettait quelquefois le chrétien à de mauvais traitements. Le Turc interprétait le salut comme une dérision, sachant qu'il est haï du chrétien, et que ce dernier ne le salue que lorsqu'il y est forcé. Mahomet ne permettait pas de rendre l'*Aleikoum* ou *Selam-Aleikoum* (salut à vous) d'un infidèle. Près de Doubnitza, un spahi a répondu à notre salut par l'épithète désobligeante de *Djaour*. Jadis, le raja ne pouvait pas aller à cheval dans les villes; cet usage a cessé

tout-à-fait, même en Bosnie, où il a duré plus long-temps qu'ailleurs.

Les Ottomans se montrent encore très jaloux des habillements et des armes que portent leurs sujets chrétiens. Ils ne veulent pas souffrir qu'on les dépasse en luxe de ce genre, et les armes plaquées en argent excitent surtout l'envie des musulmans. Autrefois, le chrétien était obligé de cacher ses armes à la rencontre d'un Turc; cette humiliation n'existe plus. Par contre, la plupart des rajas n'ont pas le droit de porter des armes hors le cas de voyage, et dans quelques provinces on a été jusqu'à leur enlever leurs armes. Les chrétiens armés complétement se trouvent surtout en Herzegovine, en Bosnie et en Albanie. Dans les bains, il était même d'usage de ne pas donner aux chrétiens les caleçons prêtés aux musulmans.

C'est toujours la coutume que les gens des paschas et les seigneurs emploient les premiers venus à des services domestiques, tels que de tenir leurs chevaux, de porter leurs paquets, ou ceux de leurs amis, etc. Il nous est même arrivé qu'un misérable officier turc obligea un garçon d'auberge à lâcher notre cheval pour tenir le sien, au risque de voir le nôtre s'échapper. De plus, le chrétien n'étant nullement encore l'égal du musulman, il faut qu'il endure bien des choses que ce dernier ne souffre pas le moins du monde. Ainsi, on est souvent étonné des sottises dont un Turc ose accabler un raja, quoiqu'il soit seul en sa compagnie, tandis que les chrétiens, à l'exception des Albanais catholiques, ne se permettent guère de riposter sur le même ton. Ensuite quelques coups de badine ou de fouet donnés par un musulman ne sont pas comptés pour lui, car si on se plaint au cadi, le Turc saurait trouver assez d'excuses valables pour sa peccadille.

Nous avons eu dans notre voyage un exemple complet de ce manque d'impartialité de la justice turque. A notre passage à Trn, le pope s'étant montré extraordinairement indiscret et ennuyeux à notre égard, nous nous en plaignîmes à notre Tatare, qui, au lieu de se contenter de le réprimander de sa curiosité, lui appliqua quelques coups de fouet. Deux mois

après, passant à Trn, le malencontreux pope et maître de poste tout à la fois était devant sa maison à notre arrivée et nous salua; mais le Tatare ne lui répondit que par une seconde dose de coups de fouet, en l'accablant des termes honteux de *Pesevenk*, de *Kerata*, de *Kiopek*, etc. Les musulmans présents à cette scène étaient eux-mêmes révoltés, d'autant plus que le pope était des leurs. Ils ne pouvaient s'expliquer cette brutalité qu'en s'écriant que le Tatare était fou (*deli*), ce qui n'était qu'une bien mince satisfaction pour le pauvre battu.

Tant que les rajas ne seront pas délivrés de ces humiliations, il y aura en Turquie des *Haidoukes* ou des mécontents dans les montagnes ou les forêts, et les chrétiens tâcheront autant que possible de placer leurs habitations hors des routes et dans les lieux écartés où ils sont sûrs qu'aucun Turc ne viendra, d'abord parce qu'ils n'ont pas le goût de voyager pour leur plaisir, et secondement parce qu'ils savent pouvoir y rencontrer des individus qui se font aussi peu scrupule de tuer un Turc que les Ottomans se font du meurtre d'un chrétien. Chez les Albanais, cette haine est la plus forte, et notre Tatare a passé même une nuit peu agréable pour lui dans une auberge de Myrdites, dont les gens, nos amis à nous, voulaient se donner le plaisir de l'expédier, et nous priaient de les aider dans cette œuvre méritoire. Nous eûmes le bonheur de surprendre l'un d'eux, qui avait déjà le pistolet armé à la main dans ce dessein, et comptait le tuer par-derrière pendant qu'il était accroupi à se laver. Dans une autre auberge albanaise, un petit receveur de contributions s'amusa à griser notre guide et lui fit ensuite mille avanies, après avoir cependant partagé poliment son dîner assez copieux avec lui et nos gens. Se mettant à sauter devant nous, il nous disait : « Voyez ce misérable, il ne sait ce qu'il fait; j'aime aussi boire, mais je connais ce que je puis supporter. » Le Tatare lui montrant ses montres et lui offrant de les vendre : « Gredin, si je voulais avoir tes montres, je ne te les achèterais pas, mais je n'aurais qu'à appeler du dehors un ou deux villageois pour t'obliger à me prier de les accepter. Je me moque de ton firman; ce

n'est qu'un chiffon de papier, et ton maître le sultan n'est qu'un djaour. » Pendant la dernière guerre, nous avons déjà dit que bien des courriers turcs ont disparu et ont été tués par les chrétiens loin du théâtre des combats, et seulement par haine contre leurs maîtres.

Quand on visite un Ottoman, on n'ouvre jamais sa porte sans frapper, pour ne pas surprendre des femmes; si le maître de la maison n'y est pas, un domestique ou un enfant vient vous le dire, ou une femme vous adresse la parole de derrière la porte sans l'ouvrir. Si on rend visite à un seigneur et qu'on soit à cheval, on ne descend qu'en bas de l'escalier dans sa cour, où il y a souvent une pierre pour monter et descendre commodément de cheval. Un domestique va vous annoncer tout de suite à son maître dans le *Selamlik* ou divan de réception, l'*Andreion* des Grecs. Cette communication n'a pas lieu toujours de bouche, mais souvent un signe du domestique suffit pour indiquer le rang ou même le nom du visiteur. Si on est attendu, il arrive aussi qu'un domestique vient à votre rencontre en vous offrant les compliments de son maître et vous exprimant le plaisir qu'il aura à vous voir.

Lorsqu'on est annoncé à un pascha, celui-ci envoie au-devant de vous, à 1/4 ou 1/2 h. de sa résidence, un de ses officiers avec quelques kavas comme garde d'honneur, et pour vous conduire au konak qui vous est destiné. Il nous est arrivé ainsi de faire notre entrée à Istib et Kafadartzi au milieu d'une vingtaine de cavaliers turcs et chrétiens, les premiers venus par ordre de l'ayan, et les autres spontanément pour honorer l'arrivée de coréligionnaires.

D'un autre côté, cette politesse est quelquefois assez ennuyeuse, car, à peine débarqué quelque part, on reçoit souvent la visite du médecin ou d'un officier du pascha ou de l'ayan, ce qui fait perdre du temps, car il faut faire du café et causer; ensuite, ces visites obligent d'aller voir l'autorité, lors même qu'on ne l'aurait pas voulu. Or, on ne peut pas aller après l'akscham, de manière que si on est arrivé tard, on est obligé de remettre la visite au lendemain, et toute la matinée est

perdue, car les paschas ne sortent en général de leur harem que vers les 10 heures ou le plus tôt à 8 heures.

C'est une erreur de croire que les Ottomans ne vont jamais à la rencontre d'un hôte ; ils partagent cet usage avec nous, comme les chrétiens de la Turquie, mais ils ne prodiguent pas cette marque de distinction ou d'amitié à tout le monde. Rarement surtout elle devient le partage des voyageurs européens, parce qu'ils ne se donnent pas en général la peine d'apprendre les usages turcs, et ne cherchent que trop souvent à les fronder d'une manière d'autant plus déplacée qu'ils se croient plus instruits que les Ottomans. Il y a encore des nuances diverses pour ce genre de politesse. Ainsi le maître de la maison ira jusqu'au pied de l'escalier, jusqu'au haut, jusqu'à la porte de son divan, ou jusqu'au milieu de ce dernier, ou bien il ne fait que descendre de son sofa ou se lever, ou même il ne fera que semblant de vouloir se lever.

Quand un étranger entre dans une chambre, la mesure de son premier pas, la place où il reste pour saluer, et la position qu'il prend pour cela indiquent tout de suite au maître de la maison la qualité de son hôte et la réception qui lui est due. Quand le visitant est un ami, c'est à lui à saluer le premier, en prononçant les mots *Selam Aleikoum* (paix soit avec vous), et se baissant un peu, comme s'il voulait toucher la poussière avec sa main droite, ou en prendre, ou saisir le pan de la redingote de son hôte ; puis il porte sa main à ses lèvres et à son front, ce qui signifie, je baise ce que vous dites et je le place sur ma tête. Le maître de la maison répond instantanément *Aleikoum Selam*, en faisant les mêmes mouvements, de manière que tous les deux se baissent en même temps et s'embrassent alors lorsqu'ils ne se sont pas vus de long-temps. Cette embrassade se règle sur les rapports amicaux, ou de parenté ou d'après le rang. Elle est de pure formalité ou a lieu d'une manière amicale, on s'embrasse sur une joue ou sur les deux, ou même sur la bouche, et en se jetant avec véhémence dans les bras l'un l'autre, et se tenant serré quelques instants. Les embrassements mettent aussi, comme chez nous,

le sceau aux raccommodements, même dans des assemblées nombreuses.

Le propriétaire de la maison ne croit pas être impoli en montrant le chemin de son divan à l'étranger, et en le prenant par le bras et lui disant *Otourounouz*, asseyez-vous, ou *Otour*, assieds-toi (s. *Sedi*, a. *Ri*, g. *Kathize*) lui indique de prendre place dans un des coins du divan, qui sont les places d'honneur et à l'ordinaire celle du maître du logis. Si on refuse, il insiste quelques instants, puis reprend sa place accoutumée. Le coin droit est censé le siége le plus distingué; après cela vient le divan au bout de la salle, et en général les places près du coin droit.

Alors commencent les salutations ordinaires de *Hosch geldeniz*, *Sefa geldeniz*, soyez les bienvenus; mais si ce n'est qu'un voisin, on se dit bonjour on bonsoir; si c'est au milieu du jour on dit *Vaket scherif-khair-olsoun*. Le visiteur répond à chacun de ces compliments en portant, comme son hôte, la main droite à ses lèvres et à son front. Ensuite viennent les questions: Vous portez-vous bien? ou avez-vous fait bon voyage? auquel on répond avec le même cérémonial. Ces salutations réciproques sont tellement d'usage dans toutes les classes, que quelqu'un qui les néglige passe pour un rustre et indispose les Turcs. Aucune présentation n'a jamais lieu en Turquie.

Après cela le maître de la maison donne ordre d'apporter les pipes, en indiquant par un signe leur qualité, et il ordonne en même temps le café en disant *Kaveh smarla* pour des étrangers distingués ou des amis, et *Kaveh getir* pour des gens de basse classe; mais si son hôte est d'un rang supérieur à lui, le maître de la maison demande à son hôte la permission de faire venir le café et les pipes. Si pendant la visite il entre un nouvel étranger de distinction, les domestiques emportent les pipes pour en rapporter de fraîchement remplies.

La manière de distribuer les pipes est aussi particulière, car il faut qu'il arrive dans le salon autant de domestiques que de visiteurs. Ils se rassemblent à l'entrée, et s'avancent ensemble dans le milieu du carré, entouré de sofas, puis chacun

va vers un étranger à pas comptés, de manière que tous reçoivent leurs pipes presque en même temps, ou chacun ou quelques uns seulement à divers intervalles. Si le maître de la maison a dit *Kaveh smarla*, le *Kafedgi* ou *Kafedgibaschi*, le chef des cafetiers se montre à l'entrée du divan, et sous la partie plus élevée du plancher couvert de tapis. Il porte sur les deux mains, à la hauteur de la poitrine, un petit plateau avec quelques tasses et une petite cafetière, le tout caché sous une assez riche couverture. Les domestiques l'entourent, ôtent le mouchoir, et en couvrent la tête et les épaules du *Kafedgi*. Quand chacun a sa tasse, ils se tournent tous, et vont remettre à chacun des visiteurs leur tasse à pas mesurés avec les mêmes attentions que pour les pipes. Si on est dans la maison d'un grand seigneur, il arrive que les domestiques portent la tasse à la bouche de celui qui doit la boire, au lieu de la lui remettre dans la main gauche, comme c'est l'ordinaire. Dans le premier cas, on peut avaler le café sans toucher la main du domestique; dans le second, le visiteur met la main droite sur son cœur, prend la tasse de la main gauche, et regarde autant que possible en face le domestique qui la lui donne. Pendant qu'on boit le café, les serviteurs se retirent à l'entrée du divan, et attendent les bras croisés que chacun de ceux qu'ils ont individuellement servi ait bu pour lui enlever sa tasse. Après avoir vidé son café, on remercie le maître de la maison, en portant sa main droite à ses lèvres et à son front, et celui-ci rend ce compliment de la même manière.

Un hôte ne s'en va jamais de chez quelqu'un qu'il respecte sans en demander la permission, à moins qu'il n'y ait beaucoup de gens dans le divan et qu'il ne soit pas parmi les personnes à qui le maître de la maison adresse la parole. Ce dernier répond, d'après le rang de l'étranger: *Dovlet-ikbal-ile*, avec le bonheur d'un prince; *saadet-ile*, avec bonheur, ou *saghlighe-ile*, avec santé. Ensuite viennent les adieux, et enfin le maître de la maison renouvelle les cérémonies de la réception, c'est-à-dire qu'il reste assis ou se lève, ou même accompagne jusqu'à sa porte, à l'escalier ou à la cour. Arrivé là, il s'arrête; l'étran-

ger qui l'a suivi lui dit : *Allah Ismailadouk;* il reçoit pour réponse : *Allah manet ola*, et on se quitte brusquement sans tous nos compliments; même entre amis intimes, on n'en agit pas autrement.

Tel est le cérémonial dont l'observation stricte est le véritable indice d'un homme comme il faut, et, comme M. Urquhart le remarque, les Turcs reviennent souvent sur la majestueuse réception en usage par les leurs : leur *Soultanatlik Ali-Osman*, qui n'a pas d'égal nulle part, pas même dans l'*Akeli Franghistan*, l'habile Europe (1).

Chaque fois qu'on visite quelqu'un, on vous offre pour le moins une tasse de café et on fume une pipe; mais souvent on présente auparavant, sur une très petite assiette, des roses confites (*Gülbescheker*) ou des fruits confits; on en prend une bouchée avec une cuillère et on boit ensuite de l'eau, puis vient le café. En Servie, on offre aussi un verre de raki, outre du café, ou bien, à la campagne, de l'eau-de-vie de prunes, du lait aigre et du fromage blanc.

Avant d'entrer dans un salon, on ôte ses souliers et on entre en pantoufles, ou *mest*, ou l'Européen sans souliers. Tous les habitants en Turquie tiennent tellement à cet usage et à ce qu'on ne salisse pas leurs tapis, qu'aucun Européen ne doit s'y présenter en botte, ou refuser d'ôter ses souliers, à moins qu'il veuille être mal vu. Devant toutes les salles de seigneurs, se trouvent des quantités de souliers, parmi lesquels les Turcs ont cependant le talent de retrouver toujours les leurs. Dans les maisons particulières chrétiennes et turques où l'escalier en bois est propre, il est même d'usage de laisser ses souliers à la cour, ce qui est une coutume fort désagréable pour l'Européen, car on peut se refroidir les pieds; des pantoufles sont nécessaires à avoir pour ces occasions.

Les *visites chez les paschas* sont toujours sujettes au même cérémonial. Plus le pascha est élevé en dignité, plus on fait attendre l'étranger avant de le faire entrer. Ainsi un visir

(1) Voyez *Spirit of the East*, par M. Urquhart.

fera quelquefois faire antichambre une demi-heure ; mais cette étiquette ancienne est sur son déclin, et bien des paschas ne l'observent plus. Lorsqu'on est obligé d'attendre ou que le pascha est occupé, on est reçu par son *Kiaya*, ou *Veschil*, son *alter ego*, qui habite rarement à un autre étage ou dans un autre bâtiment que son maître. Sa salle d'audience n'est grande que quand il sert un visir, car alors il est quelquefois pascha lui-même, comme, par exemple, à Travnik, à Bitoglia ; dans les autres cas, c'est une chambre plus ou moins petite avec un petit divan sur un des côtés et un tapis assez mesquin, ou même seulement une natte sur le plancher s'il sert seulement un *ayan*, espèce de sous-préfet. La porte est remplacée par un tapis attaché au haut de l'ouverture de la porte, et quelquefois un sabre ou des pistolets pendent à la muraille.

Le Kiaya observe la même étiquette que son maître. Ainsi il faut ôter ses souliers ou pantoufles pour entrer chez lui ; il ne se lève pas de son séant ; il ne vous salue guère en entrant que de la tête, ou plus souvent il ne bouge pas, quelques saluts qu'on fasse, en mettant, suivant l'usage, la main droite sur son cœur. Mais dès qu'on est assis sur le divan, il vous fait les compliments d'usage et on y répond ; après cela on fait une pause et on entre en conversation ; la pipe et le café sont apportés par des Tschibouquiers (*Tschiboudji*) et des cafetiers (*Kafedji*) ; le bon ton est de servir très peu de café dans les *Phildjan*, ou *Phildschan*. Ces domestiques sont plus ou moins bien habillés, suivant le rang du pascha, et ont souvent de riches costumes rouges-cramoisis, avec des manches pendantes. Ces places ont été, dit-on, souvent le commencement de la fortune de bien des personnes, qui sont parvenues plus tard à des charges élevées, et on accuse même cette sorte de domestiques de servir trop souvent aux caprices sensuels contre nature de leurs maîtres.

Si le *Kiaya* a des affaires, il ne les interrompt pas à cause des étrangers, mais il les continue sans demander pardon, et pendant ce temps quelque autre Turc continue la conversa-

tion. Les paschas en agissent de même; ainsi le veut une urbanité sans gêne, qui est bien plus agréable que notre politesse compassée et si souvent mensongère. Les paschas sont aussi très indulgents sur la toilette, surtout pour des nouveaux débarqués. Il nous est arrivé souvent d'avoir été forcé de faire notre visite avant d'avoir été à notre logis et encore tout couverts de poussière et de crotte. Néanmoins, lorsqu'on vous sait établi dans une ville, une mise sale déplairait, sans qu'on attache pour cela beaucoup de valeur à voir arriver l'étranger dans son plus beau costume, et surtout en frac plutôt qu'en redingote.

Si on ne veut pas entrer chez le *Kiaya*, ou qu'on trouve la séance trop longue, on se lève sans cérémonie et on va se promener dans la galerie ouverte, ou *Tschardak*, qui précède la plupart des divans de paschas, et où dorment ou fument à l'ordinaire des gens du pascha.

Chez les paschas le même cérémonial se renouvelle, mais dans une salle plus belle, ordinairement carrée, et garnie de trois côtés d'un beau divan rouge, brun ou bleu, tandis que le reste du plancher est couvert par un superbe tapis. Entre le tapis et la porte il y a généralement un petit espace sans tapis, qui est quelquefois quelques pouces plus bas que le reste du salon. Néanmoins, si par hasard le pascha ou l'ayan est dans un *Kiosk* ou sur sa galerie ou *Tschardak*, ou même devant sa porte, il ne croit point offenser l'étranger en ne remontant pas dans son divan, et en le recevant dans ces lieux. Ainsi le musselim ou beg de Castoria nous reçut sur la méchante estrade d'un petit café vis-à-vis de son beau konak, et y décidait même des affaires administratives en notre présence. L'ayan de Kostendil nous reçut sur sa galerie, et celui d'Egri-Palanka à sa porte, sous un cep de vigne. En général, lorsque les autorités sont en affaires, les visites n'interrompent qu'à demi leurs occupations, et on a occasion d'admirer l'aisance, la promptitude et le jugement sain avec lequel l'Ottoman sait administrer.

Les serviteurs et même les officiers des paschas se tiennent

debout au fond de la salle, et ne s'éloignent tous que sur un signe de leur maître ; pour les rappeler, c'est l'usage de frapper deux ou trois coups sur la main. Les tête-à-tête ont lieu en général à la fin d'une visite. Les paschas ou ayans en uniforme du Nizam, ou bien plus rarement en habillement turc avec le turban, sont accroupis dans un coin du divan s'il est large, ou au milieu s'il est étroit. Ils fument en général leur *Tschibouk* ou leur *Narghuiler*, et rarement on en rencontre en Albanie qui ont un instrument en ivoire à manche de métal pour se gratter. Les visirs ont quelquefois en été un officier pour leur chasser les mouches. Lorsqu'ils sont malades, ils sont couverts de grands manteaux ou *Harvanis* bleus ou violets foncés.

Le Roumeli-Vaseli Mahmoud fit asseoir l'un de nous sur un fauteuil vis-à-vis de lui ; mais à l'ordinaire on s'assied où on veut, sans être trop loin des personnages qu'on visite. Quelquefois les paschas désirent voir le *Firman* ou *Bojourdi* de l'étranger ; mais à l'ordinaire, si on a un Tatare, il l'a déjà montré à son secrétaire, et il n'en est pas question. Si les paschas reçoivent le passeport, ils approchent par respect le sceau du sultan de leur front, et le lisent à demi-voix, comme pour montrer qu'ils savent lire, ou s'ils n'ont pas ce talent, ils ne rougissent pas de se faire aider par leur secrétaire.

Les paschas font servir des pipes et du café une, deux ou même trois fois, suivant que les visiteurs leur plaisent ou suivant leur rang. Les visirs y ajoutent en été d'excellents sorbets aux fruits et des confitures à la rose. Une des premières questions est toujours si on est content de son *Konak*, puis combien de chevaux on a besoin pour continuer la route, et des renseignements sur cette dernière. Quand on est recommandé aux paschas ou qu'on leur plaît, ils vous envoient chez vous des dîners copieux, composés quelquefois de huit à dix plats ; mais comme le sultan ne dîne avec personne, ils ne croient pas de la politesse de dîner avec quelqu'un, ou au moins avec un étranger ; d'ailleurs leur dîner a lieu presque toujours dans leur harem.

Les paschas envoient aussi aux étrangers recommandés un de leurs officiers subalternes, pour leur servir de guide et de gardien dans les villes, et font même quelquefois accompagner les voyageurs dans tout leur paschalik par un de leurs Boloubaschis. Il arrive même que ce dernier prend avec lui quelques kavas, ou au moins ses domestiques, et même un cheval de luxe qu'il ne monte pas. Si cette suite est un honneur, cela sert à nourrir quelques jours gratis plusieurs serviteurs du pascha, car dans le cas de ces politesses, les villages chrétiens paient une bonne partie des dépenses des konaks.

Outre le logement et le dîner, les paschas défraient quelquefois les frais des chevaux de poste pour le premier relai, ou nourrissent gratis les chevaux des voyageurs. Ce sont au moins des largesses très usuelles entre Turcs de qualité, mais elles ne sont que moins souvent le partage des chrétiens. Du reste on compte toujours que les pour-boires équivaudront au moins en partie aux faveurs faites, ou les dons des étrangers entrent en ligne de compte dans la paie des serviteurs.

Le plus singulier de ces politesses extrêmes des paschas, c'est l'absolue nécessité des pour-boires et de leur fixation suivant le rang des paschas. Ainsi une visite d'un pascha coûte toujours, d'après l'étiquette, pour le *Kafedjibaschi*, ou cafetier, au moins 5 piastres, ou environ 1 fr. 15 c. à 1 fr. 25 c.; une visite de visir le double, ou même 5 fr. si on est plusieurs. Chez les visirs, les *Tschiboukgis*, ou porteurs de pipes, reçoivent aussi leur pour-boire, et pour un dîner on s'attend de 2 fr. 50 c. à 5 fr. pour le cuisinier (*Achdje*). Il nous est même arrivé qu'ayant à une seconde visite oublié le pour-boire, les domestiques sont venus le demander à notre logis. Un kavas nous ayant logé par ordre du visir à Janina, et ayant reçu 5 fr., d'autres kavas sont venus réclamer davantage. A Larisse, un kavas nous ayant accompagné à Tempé, a refusé de recevoir jusqu'à 10 fr., quoiqu'il n'eût fait aucune dépense, mais dans la seule espérance de nous rançonner. Du reste, parmi les gens des paschas, les *kavas*, et même le *kavasbaschi*, sont taxés par les Ottomans comme de misérables men-

diants ; ainsi lorsqu'un pascha accorde une escorte, le *kavas-baschi* demande tout de suite un *bakschich*.

Les escortes sont un honneur encore plus cher, car on ne peut guère donner « au commun des martyrs » moins de 5 piastres par jour ; mais un bouloubaschi, s'il reste quelquefois avec vous, n'acceptera rien ou ne prendra que 25 à 30 fr. (100 à 120 piastres), sommes peu considérables en Europe, mais assez fortes en Turquie vu le bon marché de toutes choses. Il nous est même arrivé, à Bérat, que l'ayan n'a pas voulu permettre que nous descendions du château sur un autre cheval que le sien ; or, deux chevaux de selle et deux hommes nous occasionnèrent une dépense de 10 piastres de pour-boire, que ces Épirotes exigeaient insolemment double.

Du reste, nous ne pouvons trop louer l'attention bienveillante qu'ont bien voulu avoir pour nous tant de paschas et d'autorités turques subalternes. Dès qu'ils sont intimement convaincus que vous ne venez chez eux qu'avec des dispositions bienveillantes, et surtout quand vous avez des lettres de leurs amis, leur politesse a quelque chose d'affectueux ; ils vous engageront à rester plusieurs jours avec eux, à faire des courses avec eux, à assister à des fêtes militaires ou des noces. Dès ce moment, je vous regarde comme un ami, me disait un pascha qui portait des favoris et avait une figure fort intelligente. J'aimerais beaucoup voyager, voir les pays étrangers ; mais cela dépend de la volonté de mon maître.

Le pascha Abdoulrasa, qui résidait en 1836 à Ipek, et qui était de la famille bosniaque des Brenovitch, nous dit poliment qu'il aimait beaucoup voir les étrangers. Nous n'avions pour lui qu'un firman, néanmoins tout de suite il nous fit déloger de notre auberge et mit à notre disposition la moitié d'une habitation serbe. Nos effets furent en une demi-heure transportés de l'auberge dans ce nouveau local par les premiers habitants venus requis à cet effet par les gens du pascha. Le lendemain son médecin nous accompagna dans une course de montagnes.

Le pascha de Kalkandel, en 1838, Abdoullaham-Pascha,

nous traita splendidement pendant deux jours dans son harem d'été, tandis que nos domestiques et nos chevaux étaient nourris gratis dans son *Konak* ou palais. Là, établis dans sa salle de divan, il nous interrogeait sur toutes sortes de choses, sur la géographie, la pente à donner aux routes, etc. M. de Montalembert lui fixa le terme moyen des pentes des routes, aussitôt il fit venir son architecte pour prendre note de cela et lui en donner un exemple avec une longue règle. Lorsque nous partîmes, nous reçûmes chacun un mouchoir brodé, et une telle quantité de pains de sucre, que nous en distribuâmes la moitié à ses gens et que nous en eûmes malgré cela pendant six semaines. Si nous dûmes peut-être une réception si flatteuse aux soins de quelques uns d'entre nous pour une de ses femmes, cela montre au moins que son cœur était plein de reconnaissance, beau trait de caractère. Il est fâcheux qu'on ait éloigné ce pascha qui était occupé à améliorer la route de Kalkandel à Prisren et avait embelli le harem d'été.

Ses frères Hassam et Hampsi, généraux de division, administraient le sandjak-d'Uskioub, un des plus grands de la Turquie. Hampsi-Pascha était absent lorsque nous y passâmes, et Hassam eut tant de politesse pour nous, que c'est surtout à lui que nous devons d'avoir fait en 1836 un voyage si agréable en Macédoine. Il nous donna un Bouloubaschi pour nous accompagner dans tout son gouvernement, et enjoignit à ses subordonnés de nous donner à dîner, de nous faire loger et de nourrir en partie nos chevaux. Le sultan a raison de combler cette famille de faveur, car Hassam-Pascha administrait bien, tandis que ce n'est pas le cas pour le jeune voivode de Doubnitza, qui pressure ses sujets. Hassam était instruit et nous fit faire en particulier avec lui un cours complet de géographie dans un atlas turc, imprimé à Constantinople sous Selim, et dans lequel la Turquie formait modestement une des dernières cartes.

Le pascha de Zvornik nous fit complimenter à notre arrivée par son médecin, qui parlait l'italien, et nous pria de venir le voir le lendemain, sans que nous lui fussions recommandés Le visir Veghihi de Travnik nous fit soigner par son médecin

italien, en lui ordonnant expressément de ne rien exiger pour ses visites. Nous pourrions encore parler du visir de Mostar, du pascha Jaschar de Pristina, du pascha si poli de Sophie, de ceux de Prisren, de Lovdscha, de Janina, de l'aga de Seraj, qui nous donna à dîner, et d'autres autorités inférieures; mais nous craindrions de nous étendre sur des faits d'intérêt trop personnel, tandis qu'il suffit d'avoir montré par quelques exemples le genre de politesse des gouvernants turcs et leur excessive prévenance. Tous nous ont donné d'utiles renseignements, et nous ont indiqué les routes les plus intéressantes dans nos courses. Nous ne pouvons citer que trois cas où des paschas aient conçu quelques soupçons sur le but tout scientifique de notre voyage. Ainsi à Prisren un pascha nous prit pour un espion du prince Milosch, avant que nous lui ayons exposé notre voyage. A Scutari, en 1838, un autre assez borné ne le comprit que lorsque nous lui eûmes dit que nous botanisions, et en 1836 le Roumeli-Valesi Mahmoud, homme fort soupçonneux, prétexta une peste dans un village voisin de Monastir, et un cordon sanitaire pour nous empêcher de faire l'ascension de la haute montagne, qui conserve des neiges au S.-S.-O. de cette ville.

Autrefois c'était l'usage de faire des présents (1) aux autorités turques qu'on visitait, et eux vous en rendaient. Cette mode, fort gênante pour un voyageur, dont le bagage doit être aussi petit que possible, est tombé en désuétude, ou ne s'applique plus qu'à des princes ou des personnes très riches ou aux diplomates. Dans tout notre voyage il ne nous est arrivé qu'une fois, savoir à Novibazar en 1836, de rencontrer un pascha d'ordre inférieur qui s'attendait à un présent.

Quant aux repas, l'usage exige chez les pauvres, comme chez les riches, qu'on se lave les mains avant et après chaque repas, et souvent on y emploie du savon. Les femmes de la maison, ou, chez les moines et les évêques, les novices présen-

(1) T. *Pechkech* ou *Peskes*, s. *Po lon*, a. *Doureti*, v. *Dar*, g. *Doron*.

tent à cet effet aux étrangers un grand bassin d'étain creux et rond, nommé en turc et albanais *Legen* (s. *Tschinia*, g. *Niptron*). Une grille d'étain, appelée *Djevdjir* ou en slave *Retschka*, couvre le fond, et supporte dans son milieu un godet pour le savon. La personne qui tient ce bassin de la main gauche vous verse avec l'autre de l'eau sur les mains, au moyen d'une espèce de pot d'étain, qui a la forme d'une grande cafetière ou bouillotte très large par le bas avec un long cou et un petit couvercle. C'est l'*Ibrik* de Turquie, le vase de toilette de ce pays. Les serviettes pour s'essuyer sont très longues et étroites, quelquefois brodées aux angles en or plat et soie de couleur chez les gens aisés. Il y a beaucoup d'Ottomans qui après chaque repas se curent les dents avec des épines, se rincent la bouche et même le nez, et se lavent extérieurement la bouche.

L'étiquette exige que les subordonnés n'apparaissent pas devant leurs supérieurs avec des manières de porter leurs habits qui ne conviennent qu'à ces derniers. Ainsi le prince Milosch à Bania ordonna lui-même à mon domestique de renfiler, en sa présence, les manches de sa jaquette, qu'il laissait pendre non enfilées, ce qui est une marque de distinction chez les Ottomans.

L'étiquette ne permet pas qu'un domestique mange avec son maître à la même table, et même aucun Tatare ne se mettra guère à celle d'un voyageur européen, s'il n'y est pas invité. Chez les Turcs, le père de famille mange le plus souvent seul, servi par ses femmes et ses filles s'il est dans son harem, ou par ses domestiques s'il n'y est pas. Les enfants mâles mangent souvent seuls, parce que le respect les empêche de prendre leur repas avec leur père, et que c'est l'étiquette à la cour du sultan; mais elle n'est observée que par les gens riches. Les femmes turques, comme celles des Slaves, mangent de leur côté avec leurs filles, et les restes sont pour les domestiques. D'après le dire du prophète que le musulman mange avec un estomac, et l'infidèle avec sept, les Turcs jadis ne mangeaient pas avec les chrétiens; maintenant, ils se sont re-

lâchés à cet égard, mais ils conservent encore cette impolitesse pour les Zingares.

Comme Mahomet a dit : dormez le temps du *Kailule*, ou du rafraîchissement, c'est-à-dire après la prière de midi, car Satan ne dort pas alors, partout en Turquie, même chez les chrétiens, il est assez d'usage de faire une courte *sieste* après le dîner, et après avoir fumé une pipe. Il ne faut pas dormir pendant que le soleil passe au méridien, mais seulement commencer quelques minutes après ; car juste à midi Satan met le soleil entre ses cornes comme sa couronne. (*Voyez* un Mém. de M. de Hammer D. V.Z. Sch., nº 7, p. 325.)

Les mets se servent sur des petites tables rondes nommées *Sofra*, qui ont deux pieds latéraux de 4 pouces de hauteur, ou bien sur d'énormes plateaux de cuivre étamé, nommé *Sinia*, et orné dans le milieu de dessins de fleurs. Chez les paschas, ces plateaux sont quelquefois en cuivre doré. Une chanson serbe mentionne même un plateau semblable d'or, ayant au milieu un serpent d'or et d'argent, avec un diamant dans la bouche. Ces plateaux se mettent sur un très bas tréteau ou une tourelle ronde de bois ou de fer. Ces plateaux servent commodément à offrir d'une seule venue tout un dîner, et ils se portent sur la tête dans les rues. Si les mets viennent d'un peu loin, ils sont dans des plats d'étain, de fer battu étamé ou de fer-blanc, et sous des couvercles élevés de fer-blanc, les *Saksia*. Quelques mets, tels que la pita, les œufs au lait, le halva, se mettent sur de très grands plateaux ou *Tepsi* de fer-blanc, semblables à ceux dans lesquels nous faisons cuire nos tourtes aux fruits.

Si on mange chez quelque seigneur, on est entouré de beaucoup de domestiques en plus ou moins belle livrée turque. Ils étendent sur les genoux des convives de longues serviettes, dont les extrémités sont bordées en clinquant d'or, et les coins ornés de fleurs en or et soie de couleur. Une seule de ces serviettes couvre quelquefois les genoux de toute une compagnie ; mais chez les gens de qualité il est plus fashionable d'avoir chacun sa serviette ; hors des maisons de gens aisés, on ne se

sert nulle part de serviettes, et chacun s'essuie avec son mouchoir, si toutefois on en a un.

On met les *Safra* sur un tapis et on s'accroupit autour. Sur la table se trouvent des cuillères de bois quelquefois vernies en noir, ou bien en os, et tout au plus un couteau pour couper la viande. Chacun prend une cuillère et mange la soupe à la gamelle. Chacun se sert ensuite tour-à-tour de viande rôtie, de ragoûts divers, de légumes, de *Pillav* ou ris cuit au gras, etc. Les morceaux de viande se tiennent dans la main, les autres mets sont portés à la bouche dans les cuillères ; mais chacun tâche toujours de puiser dans les plats continuellement à la même place. Il en résulte que, le dîner fini, un plat de *Pillav* ou une *Kaimakdja* ou œufs au lait et miel est réduit à un certain nombre de murailles de séparation entre les places où les convives ont pris leur nourriture. En général les repas turcs ont lieu avec bien plus de propreté qu'on se l'imaginerait en voyant l'absence des fourchettes, et l'usage si fréquent des mains pour les viandes ; mais naturellement il faut un certain temps pour acquérir en ce genre la dextérité orientale. Les Anglais, habitués à se servir de la main gauche comme de la main droite, occasionnent aisément des petits malheurs dans ces réunions, où on ne se sert que de cette dernière. Les habitants de la Turquie s'entendent fort bien à trancher les viandes, et surtout à ouvrir les têtes de mouton.

Quant aux *boissons*, il n'y a point de bouteilles sur la table, mais bien quelques verres, et on se fait verser par les domestiques à boire ce qu'on veut. Il arrive aussi, chez les paysans et dans les petits hans, qu'on fait simplement circuler la bouteille en bois, le *Tschoutoura*, avec le bouchon de bois (*Zapouschatsch*). En général, les habitants de la Turquie, comme tous les Orientaux, ne boivent pas en mangeant, mais avant ou après le repas ; notre manière de mêler le manger et le boire les étonne toujours. Il y a ainsi des courriers qui avalent au moins une bouteille d'eau-de-vie faible avant de commencer la soupe ; mais cet usage de boire des spiritueux l'estomac vide, leur en fait sentir plus aisément les effets, lors même

qu'ils tâchent de les neutraliser en avalant ensuite de grands verres d'eau. Rarement ils y ajoutent un ou deux verres de vin quand ils sont chez des chrétiens; les Épirotes musulmans paraissent aimer davantage cette liqueur.

L'eau est généralement dans des grosses cruches de terre qui viennent de Hongrie et qui sont noires ou verdâtres. Quelquefois on se sert aussi de petits pots presque aussi larges en haut qu'en bas, mais ils sont plutôt employés pour le vin. L'eau-de-vie ou le vin se tire au tonneau ou à l'outre, et se met dans des pots de terre contenant environ une oche (3 livres) ou une demi-oche, ou dans des bouteilles de verre blanc de même contenance; les bouteilles vertes-noires ne se voient guère en Turquie.

En voyage et même dans certaines auberges, on sert les spiritueux dans des petites bouteilles de bois, ou gourdes, qui sont rondes et plates des deux côtés et ont un bouchon de bois en forme de vis, ce dernier étant attaché au cou par une petite courroie de cuir. Ces bouteilles, ornées de couleurs et quelquefois de sentences allemandes, viennent des États autrichiens, et sont des morceaux de bois dur excavés par un des côtés de la bouteille; le trou est refermé soigneusement par une pièce s'adaptant si bien à la bouteille, qu'on a de la peine à découvrir son contact avec la bouteille. Ce sont les *Tschoutra* des Turcs, les *Tschoutoura* des Slaves; celles de moyenne grandeur coûtent de 2 fr. 50 c. à 4 fr., mais il y en a d'énormes qui contiennent jusqu'à 7 oches, ou 18 livres.

Si les musulmans n'imitent pas à la lettre le goût de leur prophète de lécher les assiettes, ils ont le talent d'y laisser peu de choses, et on en observe assez souvent qui lèchent leurs doigts, d'après le dit-on de Mahomet, que Dieu bénit ceux qui le font.

Le plus singulier usage en Turquie pendant les repas, c'est l'absolue liberté de pousser des éructations souvent trop sonores pour l'oreille européenne, tandis que tout autre bruit serait réputé de la dernière grossièreté. On retrouve la même coutume en Espagne, et là aussi parmi presque toutes les clas-

ses de la société. Il est possible que la quantité d'oignons et d'ail qu'on mange dans ces pays contribue à cette singulière habitude. En Turquie, il y a même des Turcs qui à chaque éructation se font un souhait, par exemple d'être pascha.

Lorsqu'un subordonné ottoman se lève de la table où l'a admis son supérieur, il le remercie de cet honneur en disant : *Berekatversin*, ou quelques paroles semblables. C'est un reste de l'usage ancien arabe de prononcer après dîner les mots : Dieu soit loué (*el-hamd-lillah*), comme avant dîner ceux-ci : Au nom de Dieu (*Bismillah*). D'une autre part, nulle part on ne vous souhaite avant dîner : Bon appétit (*Guten appetit*), ni après dîner : Bonne digestion (*Ich wünsche dass es ihnen wohl bekommt*), comme dans les États autrichiens ; ou : Que votre repas soit béni (*Gesegnete Mahlzeit*), comme dans l'Allemagne septentrionale. Ce singulier usage allemand n'a pénétré qu'à moitié en Servie et en Valachie, où quelquefois on entend : J'ai l'honneur de vous souhaiter bon appétit, *Ia imam chest dobro apetit geliti ;* ou : *Eu am tschinste a ve pophti apetit boun ;* ou même le souhait allemand après le dîner : *Eu pophtesk sè fi praensoul de bine.*

Chez les Serbes aisés, les Slaves en général, et même les Grecs, le maître de la maison occupe le haut de la table (*Zatschelje*, ou *Gornie-Tschelo*), au moins dans les maisons riches, où il y a des tables à l'européenne. Sa femme vient lui mettre la serviette à coins brodés en or et soie ; puis elle lui baise la main et lui demande la permission de s'asseoir ; elle se place parmi les convives sur un des côtés de la table. La place vis-à-vis du maître, le *Zastava*, est une place d'honneur ; mais dans les tables rondes, il n'y a pas de place semblable. La politesse demande qu'on ne boive pas avant le maître de la maison.

Avant et après dîner, on offre un bassin d'eau aux convives, pour se laver l'un après l'autre les mains ; avant de s'asseoir, et en quittant la table chacun fait quelquefois une courte prière à voix basse. S'il y a un ecclésiastique, on lui laisse ce soin, et si on ne prie pas, on fait au moins le signe de la croix

en disant : Dieu nous aide et nous fasse prospérer. Un verre de raki est offert, par la maîtresse de la maison, dans le même verre tour à tour à chacun des convives, en commençant par le maître de la maison, qui salue ses convives et les remercie de l'honneur qu'ils lui font ; quelquefois ces derniers, avant de vider le verre, font le signe de la croix en louant Dieu et portant la santé du prince, des knes, des kmets et de tout le peuple. D'après les chansons, il paraît qu'autrefois, chez les gens riches, un grand bocal d'argent ou d'or remplaçait le verre au raki et faisait le tour de la table, comme c'est encore l'usage en Écosse. Il est même fait mention d'un bocal contenant neuf bouteilles de vin ; actuellement encore, la gourde, ou Tschoutoura de bois contenant le raki, remplace le bocal chez le paysan. Comme en Angleterre, on aime rester long-temps à table, non pas tant pour manger et boire que pour causer. Les Herzegoviniens poussent ce goût le plus loin.

Néanmoins, les santés, *Zdravitza* (1), sont fort à la mode, et même quelquefois on y ajoute des chansons. Les Valaques et les Albanais ont aussi cet usage ; au contraire, chez les Ottomans, on ne porte que rarement une santé, un *Schefkunise*, ou : Dieu vous donne la santé ; *Aschkoelsoun*. Ainsi, en Servie, on boit à la santé du maître de la maison et on dira : « Maître de la maison, à ta santé ! d'abord à celle de ta personne, de ta femme ; de tes vieux parents (s'il en a) ; de tes fils, de tes filles, de tes frères, de tes neveux, de tes parrains et amis, de toute ta famille et de toute ta postérité ! que Dieu te conserve ce qu'il t'a donné ! aux poutres du toit de ta maison ! à tes semences de chanvre ! à tes bœufs à cornes tordues ! à tes vaches à longues queues ! à tes ruches ! à tes cochons ! à tes troupeaux ! à tes haies ! etc. » Quand celui qui a porté la santé approche son verre de sa bouche, un autre met son doigt dans son oreille et chante les mots suivants : « Que tout réussisse à celui dont nous buvons la santé ! Maître de la maison, à ta félicité ! que Dieu te donne le bonheur et la santé ! » Lorsque celui

(1) T. *Sanitate*, a. *Schentet*, g. *Ygieia*.

qui tient le verre a prononcé une santé, les autres disent à voix basse : Amen ; que Dieu l'accorde, que Dieu l'entende. Il arrive aussi qu'avant de boire une santé, on dit à celui pour qui on la porte et qui ne doit boire que plus tard : Sois sain, ou : Que Dieu te béatifie ! Mais si celui pour qui on porte la santé a déjà son verre à la bouche et boit, les autres ôtent leurs calottes et prononcent à voix basse : Christ, notre Dieu, nous ait en aide ! Amen. Lorsqu'il a fini de boire et pose le verre, tous s'écrient : A ta santé (*Na Zdravlie*) ! et il répond : Dieu vous donne la santé !

Il y a beaucoup d'autres toast usuels dans les grandes réunions, aux mariages, aux baptêmes, etc. Dans ce nombre, sont les suivants : Dieu nous aide et nous donne d'heureux temps et beaucoup de félicité ! Dieu donne que nous soyons gais, que nous buvions, que nous soyons heureux et exempts de tout malheur ! Lorsque des amis se revoient, on porte un toast : A l'heureux revoir, à l'heureuse réunion ! mais de Dieu vient la vie et la santé. Boit-on un second verre, on dira : Au second verre ! au devoir de l'amour ! Que Dieu nous conserve la vie et la santé, le bonheur dans l'avenir, et nous comble de toutes sortes de biens ! A un troisième, on ajoutera : Au troisième verre, à notre bonheur pour la troisième fois, au nom de Dieu et de la Trinité, et de la mère vivante de Dieu, qui peut nous aider. On fait la croix en prononçant le mot de Trinité.

On porte aussi quelquefois un toast : Au vin acidule ! A la paix du cœur ! Dieu bénisse cette maison et son propriétaire ! etc. Le matin, on se souhaite en buvant : un heureux lever, un jour paisible, la vie et la santé de par Dieu ; et pendant le travail : le bonheur pour le travail.

Le premier des convives donne le signal pour se lever, et alors quelquefois les autres disent : « Nous nous sommes assis honnêtes ; nous nous sommes levés en tout honneur. » Après que le bassin à laver a fait le tour de la compagnie, si on reste dans le même lieu où on a dîné, on y nettoie, comme partout en Turquie, tout de suite la place avec un balai de jonc et on

y étend des tapis ; sinon, on va sous le Tschardak continuer la conversation.

§ 2. Coutumes et usages.

En Turquie, chaque famille a son chef (s. *Stareschina*) qui soigne les intérêts de tous. Chez les Slaves et les Albanais, où plusieurs familles demeurent ensemble, ce n'est pas toujours le plus vieux, mais le plus entendu à qui est confié le soin du ménage et de l'administration de la fortune. Il donne les ordres aux enfants et aux domestiques ; il représente la famille devant l'autorité du village et même devant les Turcs ; il a soin de payer les impôts ; il commence et achève les prières ; il fait les honneurs de la maison aux étrangers. Dans les grandes maisons, le chef et les étrangers font même leur repas à part, avant tous les autres. On sert ensuite ceux qui ont travaillé dans la journée, et plus tard les femmes et les enfants mangent les derniers. Si la famille est mécontente de l'administration de son chef, elle en choisit un autre.

Les femmes sont chargées, outre le ménage, de filer et de tisser les habillements nécessaires à la famille ; elles s'occupent aussi çà et là de teinture et de travaux agricoles, tels que la préparation du chanvre, les semailles, le labour, les récoltes, etc. Les femmes se distribuent à tour de rôle les soins du ménage, et celle qui en est chargée prend, chez les Slaves, le nom de *Redara* ou de *Redouscha ;* mais la femme qui soigne le bétail est choisie pour toute la saison. Si elle est Slave, elle s'appelle *Stanaritza*, et est souvent la femme du chef de famille.

Les femmes turques ont les mêmes travaux, et il n'y a que les très riches ou celles d'Asie qui abandonnent le soin du ménage à des domestiques et des esclaves, et ne font que s'occuper d'ouvrages de tissage ou de broderies. Les femmes musulmanes slaves sont si laborieuses qu'elles ne coûtent presque rien à leurs maris.

Les hommes, à la campagne, sont chargés, outre les gros

travaux de campagne, de bâtir les maisons, et même de faire des ouvrages qui demandent chez nous des ouvriers *ad hoc.* Ainsi on les voit raccommoder les moulins, les tonneaux, les charrettes, et ils font souvent eux-mêmes leurs opankes.

Pour achever de caractériser la vie usuelle en Turquie, il faut ajouter que les voisins s'entr'aident mutuellement pour les récoltes, et que les communes ont assez fréquemment des moulins à blé et à foulon dont les familles usent à tour de rôle, tandis que d'autres font en commun leurs vendanges dans des cuves, et partagent ensuite le produit d'après la quantité de raisins apportée par chaque famille.

Comme les mariages sont faciles en Turquie, surtout pour les chrétiens, et que l'entretien d'une famille est plus aisée qu'en Europe, on se marie en général de bonne heure, les mœurs sont moins généralement dissolues, et il n'y a pas comme chez nous une classe si nombreuse de bâtards (1), d'enfants trouvés et de célibataires. Les filles publiques (2) ne sont que de rares exceptions hors des grandes villes, les pays maritimes et la Valachie. Ce sont les Grecques, les Valaques et les Zingares qui paraissent en fournir le plus, et parmi les Slaves, les Bosniaques catholiques, et bien plus rarement les Bulgares de la Bulgarie.

En Servie et dans les pays slaves, la pureté des mœurs est si grande que leur langue n'a pas de termes propres pour le cocuage; on est obligé d'emprunter le mot grec *Keratosyne*, dont les Turcs ont fait *Kerata*. Du reste, ces derniers ne peuvent de même exprimer qu'à moitié dans leur langue ce mot par celui de *Pesevenk*, qui ne veut dire qu'enfant de femme dévergondée; mais les Albanais, de mœurs moins irréprochables, surtout dans l'Épire, ont le mot de *Brimab.*

---

(1) T. *Kahpénin*, s. et v. *Kopile*, a. *Baschto* ou *Beschtart*, g. *Nothos.*

(2) T. *Rospou*, s. et v. *Kourva*, a. *Kourva* ou *Poutane*, g. *Geventismenai.*

Si par hasard une fille non mariée devient enceinte, la voix publique oblige bien plus souvent que chez nous le séducteur à l'épouser. D'ailleurs ce dernier peut se soumettre à son sort plus aisément qu'en Europe, puisqu'il n'existe pas de différence de classe en Turquie, mais seulement des différences de richesse, et que le degré d'instruction n'entre pour rien dans un mariage. Dans l'Albanie et le Montenegro, une séduction devient le sujet d'une inimitié à mort d'une famille à une autre, si le mariage ne s'ensuit. Aussi les infanticides sont très rares, s'ils ne répugnaient déjà à l'amour excessif des enfants qui caractérise toutes les Orientales.

S'il arrive des avortements forcés en Turquie, on ne peut les reprocher bien moins à quelques jeunes filles voulant cacher leur honte qu'aux Odaliskes, ou maîtresses turques, qui ne veulent pas perdre trop vite leur beauté, et qui emploient à cet effet le talent de vieilles Zingares ou juives, ce qui n'a guère lieu que dans la capitale ou quelques grandes villes, et n'équivaut pas à la somme de nos infanticides et des cruautés contre nature exercées chez nous sur des enfants.

En général, les célibataires ne se trouvent guère que chez les musulmans, parce que, hors de la Bosnie, les femmes turques ne se croient que trop souvent dégagées de tout travail et seulement destinées à adoucir la vie de leurs maris et à élever leurs enfants. C'est au moins le cas pour toutes les femmes, non seulement des riches, mais encore de ceux qui n'ont qu'un mince revenu. Il s'ensuit que, pour combler le vide de leur vie, elles passent leur temps à la toilette, aux bains, à la promenade, ou à se créer mille fantaisies de luxe qui, quoique coûteuses, sont satisfaites par le mari, à force d'employer des artifices ou à force de l'ennuyer. Les Turcs sont unanimes sur ce que ce luxe capricieux de leurs femmes n'a été que trop souvent la ruine des fortunes.

Les dames turques riches laissent donc le soin du ménage entièrement à des esclaves ou des domestiques; or, lorsqu'on sait que le Turc passe toute la journée hors de chez lui ou de son harem (*Gyneceon* des Grecs), depuis son dîner, à onze

heures du matin, jusqu'au soleil couché, l'on peut se figurer l'ordre qui doit régner dans une maison où ni le maître ni la maîtresse ne surveillent rien. D'une autre part, on voit par là combien sont fausses les idées des Européens sur la réclusion dans laquelle on se figure les femmes en Orient, gardées à vue et sous verrous, comme celles du harem du grand-seigneur. Toutes les prétendues libertés que le sultan aurait accordées récemment à ses femmes ne sont que des bourdes pour amuser le public, car le tout se réduit à quelques promenades de plus ou de moins, toujours sous la même escorte et avec les mêmes précautions. Nous ne voulons pas prétendre, non plus, qu'il n'y ait pas quelque pascha, quelque grand fort jaloux qui fasse garder une jeune beauté par un eunuque, ou plutôt par quelque vieille négresse ou quelque vieux Turc décrépit. Nous savons aussi que beaucoup de dames turques riches se font accompagner, par étiquette, d'un esclave ou d'un domestique dans leurs promenades. Cet usage est encore plus reçu en Orient que chez nous, parce qu'on y a davantage de serviteurs en général, vu que chacun individuellement travaille moins que chez nous, et est entretenu à bien meilleur compte. Mais combien d'autres dames turques ne voit-on pas se promener seules, ou même, à Constantinople, en voiture, seules avec des cochers, hommes quelquefois chrétiens! Quant aux femmes du commun des Turcs, elles remplissent autant les rues que les nôtres, sont tout aussi curieuses et bavardes entre elles, et ont certes plus de liberté que les femmes du peuple chez nous, vu que leurs maris sont absents toute la journée.

La jalousie est de tous les pays; partout on trouve à la satisfaire d'une manière ou d'une autre. Nous accordons que chez les divers peuples ce sentiment paraît augmenter à mesure que la dose d'imagination s'accroît, comparativement à celle de l'aptitude à raisonner. Ainsi les nations méditerranéennes sont reconnues pour être portées davantage à la jalousie que les peuples du nord; et les Orientaux plus que les Italiens et même les Espagnols. Ainsi en Orient la femme reste

cachée à la vue de tous, et n'est visible que pour son mari et ceux de ses parents que son époux lui permet de voir; cette injonction peut même aller à exclure ses frères et son père, si le malheur veut que le mari soit fort jaloux. Tout de suite après le mariage ces permissions et exclusions sont établies; mais dans la généralité des cas l'accès sans gêne paraît ouvert aux proches parents, et les exclus ont toujours au moins le droit de parler avec leur parente voilée.

En causant avec les Turcs sur leurs femmes, on n'en trouve pas un qui soit disposé à vous laisser voir non voilée son épouse. La mort leur paraît préférable à un tel affront, et ils ne considèrent cet usage, non point comme fondé sur la jalousie, mais sur leur foi religieuse. Une femme dont les beautés auraient été vues par des étrangers semble flétrie pour le Turc. C'est pour cela que toutes les femmes chrétiennes leur paraissent des filles publiques.

On croit aussi en Europe que les hommes ne peuvent et ne doivent pas parler aux femmes turques; cela n'est vrai qu'en tant que le mari n'est pas présent; l'honnêteté exige qu'on lui en demande la permission. Dans nos visites médicales aussi bien qu'en voyage nous avons assez souvent causé avec des femmes turques voilées; mais si le mari est présent, l'usage veut encore que la conversation soit courte.

Si le harem de beaucoup de grands est un sanctuaire imaginé inaccessible, le harem d'autres grands devient quelquefois si accessible au médecin, que nous pourrions nommer un pascha ayant trois femmes qui quelquefois donnait à son médecin la clef de son harem pour y aller visiter ses épouses en son absence. Nous nous rappelons aussi toujours avec gratitude la réception patriarcale d'un Serbe musulman, près d'Ougrlo, dans la Bosnie méridionale. Privés complétement de gîte, il nous logea dans son divan, qui n'était séparé de son harem que par une porte, et qui y communiquait même par une espèce de grande lucarne. Sa femme ou les servantes venaient de temps en temps entr'ouvrir la porte pour nous lorgner.

En général, il est à déplorer que trop souvent le médecin ne puisse examiner les malades du sexe féminin avec autant de détails que le demanderait l'art. Il y a presque toujours là des convenances à garder, une étiquette de pudeur à observer, au-dessus de laquelle on ne se met qu'à la dernière extrémité, et cela encore seulement dans les grandes villes. Certains paschas se font même un scrupule d'étiquette de nommer leur épouse, et attribuent ainsi à un ami intime ce qui regarde quelquefois leur femme chérie. Tout le monde de leur entourage le sait, mais personne ne prononce un tel nom en sa présence.

Il en est de cela comme du *voile des femmes;* chez nous, le regard bienveillant d'un homme flatte une femme, s'il n'est pas audacieux; en Orient, regarder fixement une personne du sexe et lui parler sans nécessité est un affront, lors même qu'on ne peut apercevoir que les yeux noirs et quelquefois le nez, avec une partie des joues et du front. Celles qui montrent la bouche et le menton sont déjà de mœurs douteuses. Or il ne faut point s'imaginer que le voile ne soit que l'attribut des femmes riches; toutes, jusqu'à la mendiante, portent dans la rue, outre leur voile, un vaste manteau flottant, qui ne permet d'apercevoir aucune partie de leur stature. Les blanchisseuses occupées dans leurs travaux posent bien leur mouchoir qui leur sert de voile, mais elles l'ont à côté d'elles, toujours prêtes à le reprendre au passage d'un homme, fût-il même seul. Elles rient elles-mêmes de cette comédie, mais s'en abstenir leur paraîtrait s'avilir. Il n'y a que dans la campagne où on surprend quelquefois des femmes turques sans voile, et à Constantinople des esclaves noires ont souvent le visage découvert, mais encore elles vous prient toujours de vous éloigner au plus vite.

Il n'y a que les Albanaises musulmanes de certains cantons de la Haute-Albanie qui ne portent pas de voiles, ce qui peut venir de leur sang mélangé slavo-schkipetare. M. Pouqueville dit la même chose des Arnaoutes de Miraca, près de Lala, en Morée. Ayant la fièvre, nous avons passé ainsi à Doulie deux

jours chez un paysan, soigné par sa femme et ses filles. Nous ne sommes pas des Turcs, nous avait dit ce brave musulman en nous introduisant chez lui sans faire éloigner les femmes. Du reste, à Scutari et dans d'autres villes de la Haute-Albanie, les jeunes chrétiennes catholiques mêmes se gardent de parler avec quelque homme de leurs amis dans la rue, et elles vont toujours voilées.

Quant aux femmes mahométanes de mauvaises mœurs, nous en avons vu causer dans les rues avec des étrangers, le visage presque tout découvert; nous en avons vu d'autres se mettre exprès à la fenêtre ou ouvrir les stores, et se dévoiler par coquetterie, défaut qui est de tous les pays.

Les femmes turques, si elles n'aiment pas à se montrer, ou laissent cette coquetterie aux femmes éhontées, n'en partagent pas moins la curiosité de leur sexe. Pour pouvoir observer à leur aise les passants, elles laissent entr'ouverte la porte des cours de leur maison, et se tiennent derrière la porte ou dans les cours. Lorsqu'on arrive trop près, elles ferment précipitamment les portes, mais continuent à vous observer par des trous ou des fenêtres. Elles veulent vous voir enfin, sans être aperçues.

Pour les femmes (*Kareler*) riches, on pousse très loin cet *incognito*, où les femmes veulent rester de bon gré ou pour plaire à leur mari. Ainsi les harems des paschas, et même ceux des personnes riches, lorsqu'ils voyagent, sont dans des voitures, dont les ouvertures ont des grillages, et des rideaux qu'on peut ouvrir et fermer à volonté. De plus, des hommes armés les accompagnent et tâchent de se tenir aux portières quand passent des étrangers, et surtout des Francs, dont on connaît la curiosité. Si on s'approche trop près, on vous prie de vous éloigner; mais le musulman ne pousse jamais les choses à ce point, il sait que la convenance veut qu'il se tienne éloigné; aussi quand c'est possible, on sort de la route, et on se jette dans les champs pour se tenir à portée de fusil des voitures des femmes. Lorsque ces dernières sont obligées de s'arrêter quelque part, on a le talent de tourner les voitures,

de manière que les dames descendent sans qu'on puisse voir d'assez près aucune partie même de leurs pieds.

Quelquefois ces précautions sont outrées; ainsi, établi à Tschorlou sur le devant de la poste aux chevaux, nous vîmes passer une douzaine de voitures, renfermant le harem complet du pascha Moustapha d'Andrinople, qui allait s'embarquer pour Janina. Les voitures traversèrent Tschorlou en ayant leurs larges côtés ouverts; chacun put compter les femmes blanches et noires, et voir au moins leurs yeux et çà et là quelque chose de plus. Or, il se trouva que notre dîner devait avoir lieu dans le même endroit que celui du harem; nous avions déjà commandé ce qu'il nous fallait, quand arrivèrent les voitures. Ayant voulu nous placer sur le bord de la route pour les voir défiler, le chef des conducteurs nous pria honnêtement de nous éloigner; mais plus tard, deux *Kavas* nous menacèrent grossièrement du fouet, si nous ne nous reculions pas d'une dizaine de pas. Nous n'aurions pourtant rien vu que ce que nous avions pu observer à Tschorlou. Toutes les voitures entourèrent un *Tschardak* ou pavillon, où les dames descendirent et se rafraîchirent sans être vues.

L'usage du voile n'est donc qu'une partie du système du harem; et si quelques femmes turques riches, connaissant nos habitudes, peuvent les préférer aux leurs, aucune n'oserait enfreindre ces usages entés, d'après la croyance commune, sur la religion. Le sultan aurait beau abolir le voile et la réclusion du harem, il ne réussirait pas, parce que les femmes comme les hommes s'y opposeraient. Aucune femme ne doit trahir sa modestie, en se montrant à découvert à des étrangers, et personne ne peut pénétrer dans le harem, que les individus admis par le mari, le *Cadi* ou juge et l'*Imam*, après en avoir averti préalablement les femmes, afin qu'elles se voilent. Telle est la règle, celles qui l'enfreindraient seraient méprisées, reléguées dans la classe des filles publiques, qui, attrapées sur le fait, courent risque d'être noyées, pendues ou étranglées impitoyablement. A cet égard, on ne comprend guère la rigueur de la loi, puisque les Turcs trouvés par la

police chez des femmes de mauvaise vie, même chrétiennes, sont envoyés à l'armée. Plus les emplois qu'ils remplissent sont élevés, plus la faute paraît grande aux yeux de la loi, qui n'a pu vouloir par là qu'encourager le mariage. L'horreur des Turcs pour les filles publiques est telle, qu'à Gabrova dans le Balkan, on chassa, en mai 1837, de la ville celles qui y tenaient une maison ouverte, pour que le sultan à son passage ne fût pas offensé par leur vue.

Si une femme turque a une liaison, criminelle ou non, avec un chrétien, elle est noyée, quelquefois seulement après avoir été pendue. Lors de mon séjour, en 1837, à Constantinople, un Grec pendait devant sa maison, tandis qu'on jetait à la mer sa belle Turque cousue dans un sac, et un peu plus tard, on fit subir la même peine à de jeunes Turques de bonne famille, surprises dans l'arrière-boutique d'un Franc en tête-à-tête avec un étranger. C'est à ce propos que le gouvernement turc publia cet édit si singulier pour nous autres Européens, par lequel on s'étonnait de l'audace de la conduite féminine. « Les » femmes turques, y était-il dit, sortent trop, rentrent trop » tard chez elles, quelquefois même après le coucher du so- » leil; celles qui se promènent en voiture ont des jeunes co- » chers, même chrétiens, d'une mise trop élégante pour leur » état. Elles ont l'audace d'entrer dans les boutiques, et sur- » tout dans celles des apothicaires; elles y restent outre me- » sure pour causer, et elles ont poussé l'inobservation des rè- » gles de la pudeur jusqu'à aller se rafraîchir avec des glaces » dans les cafés de Galata et de Pera, le quartier des Francs. » Désormais, on leur ordonne d'être de retour plus tôt chez » elles, de diminuer le luxe insolent de leurs cochers, et de » n'en avoir que de vieux, et on leur défend d'entrer dans aucun » café et aucune boutique. » Qu'il pleuve ou qu'il fasse beau temps, elles feront leur achat depuis la rue. En même temps, il était défendu aux boutiquiers d'employer des aides ou commis autres que de vieux barbons, et tout cela sous peine de punitions extrêmement fortes et irrémissibles.

Voilà un de ces exemples de la recrudescence du brutal sys-

tème turc, dans lequel se complaira peut-être subitement quelque grand seigneur, par excès de dévotion, ou poussé par la haine des innovations ou quelque affront reçu. Cela donne aussi la mesure de ce qu'on doit penser en Europe du degré où en sont les réformes du sultan.

La première éducation des enfants turcs étant abandonnée entièrement aux femmes, leur profonde ignorance est un des plus grands obstacles à la diminution des préjugés en Turquie. Les impressions de l'enfance ne s'effacent presque jamais; or, les femmes turques savent tout au plus un peu lire lorsqu'elles sont riches et bien élevées, et les livres élémentaires utiles à l'instruction de la jeunesse manquent presque totalement aux Turcs. Les écoles pour les filles n'existent pas en Turquie; cette petite dose de science de lecture se transmet donc par les parents. Les femmes n'ont point, comme les hommes, les mêmes occasions de se décrásser de leurs idées préconçues. Leurs maris mêmes ne les trouvent pas à leur hauteur pour les convaincre de certaines erreurs, et d'ailleurs ils les entretiennent pour leur plaisir et en avoir des enfants, et non pas pour les éclairer ou jouir de leur conversation instructive. C'est cependant à elles qu'on confie les enfants et on empêche ceux-ci d'avoir des rapports avec les Francs, le seul moyen à leur disposition de s'élever au-dessus de la sphère étroite de leurs idées hors de saison.

Il ne faut pas s'étonner que les maris en Turquie mettent plus de prix à leurs femmes qu'en Europe, puisque les Orientaux ne trouvent guère de jouissances que dans l'intérieur de leurs familles, et n'ont guère avant le mariage nos facilités d'avoir commerce avec des femmes. Chez nous, au contraire, les hommes mariés ont mille distractions qui leur font moins apprécier le bonheur de la famille et déonseiller même le mariage. Aussi, en Europe, pour des époux sans enfants qui se désolent, combien n'y en a-t-il pas qui se montrent plus philosophes! or, en Orient, n'avoir pas d'enfant paraît, je le répète, une véritable calamité, un sortilége ou une punition du Très-Haut. D'un autre côté, quand on compare la vie de

réclusion des femmes d'Orient avec celle des nôtres, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'à côté de notre plus grande sociabilité, les libertés accordées à nos femmes ne sont que trop souvent la cause des mauvais ménages et des divorces. Chez nous, l'impudent séducteur a toutes les facilités d'atteindre sa victime; il pourra même s'en vanter et rendre ridicule l'ami qu'il aura trompé, sans que celui-ci puisse lui infliger une punition équivalente. Une femme vertueuse en Europe est un être bien plus moral qu'en Orient, où la vertu comme la faiblesse des femmes est garantie de ces attaques ouvertes par des lois bien entendues. Sous ce rapport, l'Oriental n'a pas tort d'être enclin à douter de la vertu de toutes les Européennes, et, sans être distrait par les plaisirs du monde, son affection est concentré sur sa femme et ses enfants.

On croit en Europe que chaque Turc use de la faculté de la loi qui lui permet d'avoir jusqu'à quatre femmes; la plupart s'estiment bien heureux de pouvoir en entretenir une, tandis que tant d'autres n'en ont point faute d'argent nécessaire. Ensuite ceux qui en ont une peuvent quelquefois en prendre une seconde plus jeune, ou se tenir une maîtresse à côté de leur femme, comme bien des Européens; mais les cas de Turcs ayant quatre femmes sont bien rares. Le harem du sultan, ses odalisques et ses sept *kadines*, ou femmes légitimes, sont certes une institution très vicieuse qui exerce une influence fâcheuse sur la conduite des grands. Quant à la jalousie des femmes entre elles, l'homme sans savoir-faire en souffre seul, car il ne faut jamais oublier que dès leur bas âge elles sont accoutumées à cette idée, qu'un homme peut avoir plusieurs femmes; d'ailleurs le vendredi reste toujours réservé à la première, lors même qu'elle est vieille. Or, en Orient, les femmes vieillissent plus vite que chez nous, et au moins la bigamie paraît une chose nécessaire pour bien des hommes; aussi les patriarches en ont usé largement.

Dans la Bosnie, les Serbes musulmans sont les seuls mahométans qui aient une grande facilité pour se tenir un harem,

parce que les femmes laborieuses de ce pays sont habituées à gagner assez pour vivre, ou augmentent du moins le revenu du ménage par des travaux manuels, au lieu de ne savoir que le diminuer par des dépenses, comme les Ottomanes de la Thrace.

De plus, lors du mariage, le trousseau de la mariée n'est pas l'affaire de ses parents, mais du promis, de manière que le plus mince ménage exige une somme d'argent assez grande comparativement à la position de chacun. Il en résulte que le mariage avec une fille est toujours une grande affaire, et celui avec une veuve, s'il coûte bien moins, est peu goûté. Les contrats de mariage renferment en outre quelquefois des conditions onéreuses dictées par les parents de la promise pour des cas éventuels de séparation, de mort ou d'inconduite.

De ces difficultés mises aux mariages turcs, de leurs lois somptuaires trop sévères et de la permission de la polygamie, il résulte qu'il y a un bon nombre de célibataires turcs et que l'infâme usage de la sodomie paraît assez général; les troupes surtout en sont infectées, naturellement plutôt par besoin impossible à satisfaire qu'originairement par inclination. S'il y a des sodomistes qui méprisent le sexe, la plus grande partie des Turcs livrés à ce vice avouent qu'ils préféreraient infiniment le sexe s'ils le pouvaient. Cet abrutissement étend même ses désirs quelquefois, faute de mieux, jusqu'aux animaux domestiques, tellement l'imagination lascive des Turcs a été détournée insensiblement de génération en génération des véritables objets de son adoration.

Néanmoins le goût sodomitique paraît inné à l'Orient, car il y a existé de toute antiquité, et il se retrouve même chez les chrétiens, qui ayant tous la facilité de se marier, ne devraient pas en avoir le penchant. Si les Slaves ne l'ont que peu, les Albanais et les Grecs paraissent trop souvent les émules des Turcs en ce genre, et, à Constantinople, des jeunes gens grecs offrent le spectacle le plus vil; leurs yeux caves et mats attestent leur infamie. Nous ne pouvons pas non plus taire que ce vice se retrouve dans quelques couvents grecs surtout de la Turquie méridionale, et notoirement, dit-on, dans ceux du mont

Athos, où il y a tant de moines et de jeunes novices sans aucune femme; jadis les poules y étaient même proscrites.

Du reste, les mœurs des diverses nations chrétiennes de la Turquie paraissent très pures, en exceptant toutefois celles des Valaques. Il y a, comme partout ailleurs, des libertins, mais ces excès ont leurs limites, et même le Turc, tout sensuel qu'il est, ne semble pas, à l'entendre du moins, connaître tous les raffinements du libertinage européen; dût-il même avoir plusieurs femmes, son amour ne dégénère que rarement en débauche qui puisse avilir le caractère de ses épouses. Entre hommes, il règne une telle décence extérieure, que, par exemple, on ne peut pas se baigner en Turquie sans caleçon. Mahomet recommande à ses sectateurs d'imiter en trois choses la corneille, parce qu'elle s'accouple en secret, s'envole de bonne heure pour chercher sa nourriture et est très prudente. Il leur a défendu de cohabiter avec leurs femmes pendant le crépuscule du soir ou du matin, ainsi que pendant un orage ou un tremblement de terre. D'une autre part, la polygamie a l'effet de vieillir bien vite les Turcs aisés. Il n'y a peut-être pas de pays, excepté la France, dit-on, où on trouve plus d'hommes élevés en dignité épuisés totalement déjà à trente-cinq ou quarante ans. Aussi les remèdes excitants sont à l'ordre du jour chez les seigneurs, et le voyageur européen est souvent incommodé par la demande honteuse de pareils spécifiques, ou par des consultations sur des faiblesses indiquées par des signes avec les doigts.

Cette grande tendance du Turc aux plaisirs des sens, qui leur sont même présentés comme une des jouissances futures du paradis, paraît influer sur leur constitution, en tant que de génération en génération ont dû se perfectionner et se fortifier les organes propres à ces plaisirs. Il en est résulté que bien des Turcs ont le derrière de la tête très développé, quelquefois aux dépens des parties antérieures, et ont des nuques énormes semblables à celles des taureaux; il en est de cela comme des races particulières d'animaux domestiques, qu'on peut créer et propager à volonté.

Si on se marie de très bonne heure, on est d'autant plus sa-

tisfait que la famille est nombreuse. Ce sont les Slaves et les Albanais qui sont le plus prolifiques, et les premiers, au moins, semblent loin d'être si raffinés en sensualité que les Turcs. Naturellement le nombre des célibataires est extrêmement petit et celui des femmes de mauvaise vie fort réduit ; ce ne sont même, en général, que des femmes mariées qui se sont séparées de leur mari. Les grandes villes, comme Constantinople, Andrinople, Salonique, Bitoglia, Serajevo, Travnik, Belgrade, et les autres grandes villes du Danube, font seules exception à cette règle.

Ce fait doit d'autant plus étonner, que la conduite de mainte autorité turque, surtout subordonnée, semble peu respecter la pudeur des filles rajas, ni même quelquefois les droits des maris. Nous savons bien que le gouvernement turc n'encourage pas de pareilles violences, qui ne tendent qu'à envenimer l'aversion du chrétien contre son maître ; mais nous pouvons attester que le peuple de la Bulgarie, probablement à cause de sa plus grande douceur et de la bonhomie confiante de ses femmes, souffre souvent de pareilles atteintes portées à son honneur. Dans les villages qui sont des propriétés de *Spahis*, ces abus d'autorité passent çà et là toutes les bornes de la décence, de la convenance et de la sage politique. Ainsi, par hasard, notre arrivée soudaine a empêché un de nos kavas de violer en plein champ une bergère surprise endormie. Le kavas ne se serait pas permis une telle action en notre présence, mais il nous avouait franchement son regret de ne l'avoir pas pu consommer. Une autre fois, logé dans un village d'un spahi avec le seigneur lui-même, on nous envoya une demi-douzaine de filles ou femmes mariées pour nous présenter leurs hommages, et on fut tout étonné que nous n'en usions pas, comme le seigneur et notre Tatare.

Si en Turquie de pauvres jeunes filles peuvent se trouver flattées comme ailleurs d'attirer l'attention des personnes riches, et surtout de celles qui ont l'autorité en main, aucune fille ne se vantera, pas plus que chez nous, d'être enceinte à la suite d'un pareil accident. Mais toutes les femmes n'ont

qu'une voix pour exécrer les Turcs qui profitent de leur pouvoir au point de les déshonorer en face de leurs parents et de leurs époux. Il est douloureux pour un étranger de voir ces pauvres victimes et d'entendre les discours provoqués par de semblables actions; car l'argent, lors même qu'il est donné, ce qui n'est pas toujours le cas, ne guérit pas de telles blessures.

Le rapt des filles (s. *Otmitza*) était un des plus grands griefs des Serbes contre leurs anciens maîtres; néanmoins les Turcs se permettent presque la continuation d'un système si fatal pour eux chez des peuples, qui sont poussés déjà suffisamment à la révolte par le fanatisme religieux, d'anciens souvenirs non éteints de nationalité, des sympathies politiques et les concessions arrachées violemment aux Turcs. L'Osmanli ne sortira-t-il donc jamais de son insouciance et de son imprévoyance, et les sultans continueront-ils de prêcher dans le désert?

Au reste qu'on ne s'imagine pas que ce soit une conduite universelle de la part des Turcs, car, au contraire, les liens du mariage leur paraissent sacrés chez les chrétiens comme dans leur croyance, et ils ne s'adressent en général aux filles chrétiennes que lorsque celles-ci le permettent. En effet, en Turquie, on place dans les signes de la virginité lors du mariage beaucoup plus d'importance que chez nous, au point même de faire circuler parmi les parents, le mariage conclu, le drap qui peut leur en donner la conviction visuelle.

Le *viol* (1) entre Turcs est un des plus grands crimes en Turquie, il est puni de la potence. Nous avons eu occasion de voir ainsi un jeune homme qui avait outragé violemment la pudeur d'une jeune Turque, près de Selvi. On le conduisait à cheval à Lovdscha, lié sur sa selle et des menottes aux mains; on disait qu'il allait à une mort certaine. Parmi les Slaves, c'est aussi un crime considérable; un père, un frère est capable de tuer celui qui s'en serait rendu coupable, à moins que le mariage

(1) T. *Zennè-zorlama*, s. *Silovanie*, g. *Via*.

ne vienne réparer l'offense. La chanson de la fille violée fait tuer le scélérat par la foudre en punition de son attentat. Il n'en est pas de même du viol d'une fille chrétienne par un Turc. On le défend bien, mais on ne le punit que légèrement et surtout par des amendes.

Il arrive encore qu'on enlève quelquefois en Turquie des filles contre leur gré ou celui de leurs parents. Sous le régime turc, un pareil attentat n'était pas non plus rare en Servie, surtout de la part de jeunes gens sans parents ou désobéissants envers les leurs. Quand un jeune homme avait demandé en vain une fille ou qu'il savait d'avance qu'on la lui refuserait, il rassemblait quelques camarades pour la ravir de force. Quelquefois on la prenait dans la campagne pendant qu'elle était près des bestiaux ou à travailler dans les champs, mais d'autres fois on attaquait en vrais bandits la maison et on en liait les habitants jusqu'à ce qu'on eût atteint son but. Naturellement, les attaqués, tâchant de se défendre, appelaient au secours, et il s'établissait de véritables combats à mort. Aussi les agresseurs ne s'attaquaient pas à des maisons où ils savaient rencontrer des braves et des personnes aimées par leurs voisins ou ayant de nombreux parents. C'était une honte pour tout le village si on y volait une fille; mais l'opprobre était encore plus grand pour celui qui avait été en vain à la chasse d'une fille. On improvisait des chansons satiriques pour se moquer de lui; aussi, celui qui avait pu s'approprier une fille ne la rendait qu'au prix de sa vie.

Quelquefois la fille s'étant entendue avec les bandits, les suivait de bon gré, mais d'autres se défendaient autant qu'elles pouvaient et ne voulaient marcher, de manière qu'il fallait les traîner par les cheveux et même les battre. Comme les parents et les voisins poursuivaient à l'ordinaire les ravisseurs, ils n'allaient pas droit à la maison, mais ils couraient dans la forêt et cachaient la fille dans une hutte sous la surveillance de jeunes affidés; un prêtre était cherché de gré ou de force, et était obligé de les marier s'il ne voulait s'exposer à recevoir des coups. Quand les poursuivants venaient dans le village du ra-

visseur, celui-ci et ses parents se cachaient, et les anciens du village allaient au-devant des plaignants pour tâcher d'arranger l'affaire.

Si cela ne pouvait pas se faire, les offensés portaient plainte chez le *Kadi*, ou juge turc, et le ravisseur était obligé de comparaître avec sa femme. Lorsque la mère apercevait sa fille, c'était l'usage de se frapper le sein avec les poings, en s'écriant : « Malheureuse que je suis, voilà mon esclave (*Koukou mene, evo roba moga*). » Le kad demandait si on avait fait violence à la fille ou si elle avait suivi de bon gré. Si celle-ci répondait affirmativement sur la première question et disait qu'elle voulait plutôt se laisser couper en morceaux que de vivre avec le voleur, celui-ci et ses camarades étaient enfermés et soumis à de fortes amendes ; les parents, de leur côté, reprenaient leur fille. Si, au contraire, la fille répondait d'après le proverbe : « A mauvaise fortune, il faut faire bonne mine », ce qui arrivait souvent ; si elle disait qu'elle avait suivi de bon gré et qu'elle voulait suivre encore son époux jusque dans les lieux sauvages et jusqu'à l'eau, on se raccommodait, on faisait un présent au kadi, et on allait célébrer la noce chez le mari.

De cette manière se mariaient surtout des jeunes gens en mauvaise renommée, sans parents ou ayant quitté les leurs. Rarement un jeune homme de bonne famille enlevait ainsi une fille, et surtout s'associait pour cela des camarades, quoiqu'il ne manquât pas d'amateurs qui excitassent à ces expéditions. Tzerni-George a mis fin à cet usage en ordonnant que le ravisseur serait décapité, que le prêtre qui aurait marié perdrait son état, que les dignitaires de la noce recevraient les verges, et chacun des autres camarades 50 coups de bâton. De 1813 à 1815, il y eut de nouveau, sous les Turcs, des cas d'enlèvements; mais en 1815, le prince Milosch renouvela le decret de Tzerni-Gorge, et le fit strictement exécuter, ce qui a extirpé cet attentat.

Dans le Montenegro, il subsiste encore, et s'il s'exécute sans verser du sang, et que la fille ne soit demandée par personne autre, les parties se raccommodent avec le temps. Dans le

cas contraire, c'est une cause de vengeance du sang. Il est arrivé même qu'on a volé une femme mariée qui s'était échappée de la maison maritale, située dans un autre district. Le mari abandonné, ses parents ou ses frères de tribu, se regardent alors comme obligés à se venger de cette offense, en enlevant une femme quelconque dans la nahie de la femme échappée, et de marier cette femme, par force ou de bon gré, à un d'entre eux.

On a prétendu souvent que la manière de se marier en Turquie excluait l'amour (1); mais il n'en est point ainsi, parce que les jeunes musulmans ou les célibataires, n'ayant pas les mêmes facilités d'avoir avant le mariage commerce avec des femmes, doivent être, en général, moins difficiles que les maris européens. Ensuite, si chez nous tant de mariages conclus sous les auspices les plus favorables ont une issue tout autre au bout de quelque temps, en Turquie il ne paraît pas résulter des usages musulmans plus de mauvais mariages que chez nous. Enfin, si le musulman est déçu quelquefois de ses espérances, il a toujours pour lui le refuge du divorce pour motif un peu grave, et de se consoler dans les bras d'une seconde femme, si du moins il en peut nourrir deux.

Nous pouvons assurer avoir vu des musulmans tout aussi amoureux (*Aschek*) que chez nous; car s'ils ne parviennent pas toujours à voir à visage découvert leur future avant le mariage, ils savent au moins s'en faire donner une description exacte par des tiers. D'ailleurs, beaucoup ont l'occasion de voir leurs épouses avant de se marier, car chez les filles turques qui sont jolies la coquetterie naturelle à leur sexe saura bien ménager aux hommes qui leur sont destinés un de ses regards fugitifs, sans manquer pour cela aux lois et aux usages. Les laides, au contraire, auront des raisons pour l'éviter. Il arrive aussi que les jeunes Turcs savent fort bien faire connaissance avec les jeunes filles dans les champs ou à la ville, et les murailles s'y franchissent, comme ailleurs, à l'insu des parents.

---

(1) T. *Achk*, s. *Ljoubov*, a. *Eschk*, v. *Dragoste*, g. *Eros*.

Des intrigues d'amour ont lieu en Turquie comme chez nous, mais leur issue est souvent fatale, par suite des règlements très sévères contre le concubinage et l'adultère. L'histoire suivante, arrivée à un Tatare, peut servir d'exemple. Étant stationné à Nisch, il avait fait connaissance, à Sophie, d'une jeune Turque qui devint si amoureuse de lui, qu'elle lui promit de le rejoindre bientôt à Nisch. Le courrier partit là-dessus, et prit ce qu'elle lui disait pour une plaisanterie; mais la belle tint parole, et un beau jour il vit débarquer au khan des Tartares, à Nisch, dans une voiture, une jeune femme se disant sa sœur. Comme personne, à l'exception de la femme de son chef le Tataragha, ne connaissait sa famille, il se laissa entraîner par sa séduisante maîtresse, et consentit à passer pour son frère, car il n'avait pas encore de quoi se marier. Une petite maison fut louée, et bientôt tout le monde sut que le jeune courrier avait une sœur.

Mais au bout de deux ans, grâce aux mauvaises clôtures des cours turques, les voisins s'étaient aperçus de la comédie jouée par les deux amants, de manière qu'avertis par le bruit public, ils résolurent de se tirer de ce mauvais pas par un mariage pour la forme, puisqu'ils ne pouvaient plus se marier sans avouer leur mensonge, et sans encourir la peine infligée aux personnes vivant dans le concubinage. Parmi les connaissances du courrier, il y avait un boutiquier à qui sa sœur avait plu assez, on lui fit des ouvertures, et bientôt le mariage fut accompli. Comme frère et ami, la maison des nouveaux époux restait ouverte au courrier, qui continuait ainsi son intrigue sans se gêner. Mais bientôt l'infidélité de la femme fut un bruit public si notoire, que son mari dut enfin sortir de sa sécurité, et voulut s'assurer de cet incestueux commerce. Or les voisins entendirent une conversation entre le courrier et sa maîtresse, dans laquelle ils se donnaient rendez-vous pour un certain jour, à la nuit tombante, aux bains de Bania, près de Nisch. Ce rendez-vous arrêté fut communiqué au mari. Sa femme prétexta réellement avoir besoin de prendre les bains, et se rendit à Bania, tandis que le courrier y vola de

son côté au jour nommé, et pour ne pas donner l'éveil il ne partit qu'après avoir soupé avec son chef. De son côté, le mari avec des personnes de la justice et des amis y allèrent clandestinement, et, cachés dans un bosquet, ils assistèrent à l'entrevue et au souper des deux amants qui eut lieu dans un bois, où ils croyaient bien être seuls. Le repas achevé, ils furent surpris et ramenés liés à Nisch.

Voyant revenir de Bania celui qu'il croyait couché, le Tataragha fut aussi étonné qu'effrayé pour son jeune protégé. Il ne se calma un peu que lorsqu'il sut que la susdite femme n'était pas la sœur de ce dernier, et il ne vit d'autre moyen de salut pour lui que de le bien rosser et de le cacher, afin de pouvoir dire au pascha qu'il l'avait puni et qu'il s'était enfui. Hussein-Pascha de Viddin, alors à Nisch, apprenant le lendemain que le courrier n'était plus à Nisch, envoya de tous côtés des estafettes sur ses trousses, mais le Tataragha l'avait si bien caché, qu'il ne lui arriva rien, et qu'il trouva moyen de passer plus tard dans un autre paschalik. Ce n'est que dix ans plus tard qu'Hussein-Pascha a revu ce Tatare et lui a pardonné ce mauvais tour, qui l'aurait fait pendre sans l'amitié de son chef. Sa malheureuse complice fut mise dans un sac et noyée.

Les *mariages* en Turquie n'ont guère lieu qu'entre des individus du même peuple et de la même religion. Néanmoins, on peut citer, comme exception, les mariages des Turcs avec des femmes zingares, tandis que le contraire ne se voit jamais. D'un autre côté, ces dernières unions se décelant tout de suite par la couleur des enfants, les Turcs savent toujours jeter une certaine défaveur sur cette partie de leurs coréligionnaires. Nous en eûmes un exemple curieux pendant notre voyage en 1837. Nous avions logé, à Semendria en Servie, chez un Zingare musulman qui était devenu Grec, avait épousé une Serbe, et tenait une auberge avec deux filles publiques, chose rare dans l'intérieur. Quelques mois après, nous étions à Aidos à causer avec des musulmans sur un Tschardak, quand par hasard la conversation tomba sur ce misérable. A nos détails,

un kavas de la société changea de couleur, et mettant sa main sur ses pistolets, il s'écria enfin : Finissez, celui dont vous parlez est mon frère. Là-dessus nous le convainquîmes de notre véracité, de manière qu'il se calma, et écrivit une lettre à son frère, dans laquelle sa mère l'accablait d'imprécations. Les musulmans présents ne faisaient que lever les épaules en disant : Le sang zingare ne se dément jamais.

Nous devons aussi mentionner les mariages des Albanaises catholiques ou grecques avec des Albanais musulmans, qui sont naturellement une chose épouvantable aux yeux du clergé, quoiqu'aussi naturels que nos mariages mixtes, vu les rapports des divers habitants de l'Albanie. Nous en avons vu nous-mêmes un exemple à Ipek. Les Grecs trouvaient exécrable qu'une catholique passât dans les bras d'un musulman ; néanmoins, eux-mêmes donnent ce scandale dans l'Épire, où les Chamides et les Liapides musulmans sont quelquefois aussi mauvais mahométans que chrétiens. Les Turcs disent d'eux, qu'ils sont à la mosquée le matin, et le soir à l'église ; et ceux qui sont grecs tâchent de tromper ainsi les Ottomans, comme le font aussi certains Guègues catholiques. Ainsi ces derniers se donnent des noms turcs, et quelques uns, se faisant passer pour musulmans devant nos guides, nous entraînaient à part, pour nous montrer qu'ils savaient faire le signe de la croix, et qu'ils abhorraient les musulmans.

Les Grecs s'allient plutôt avec les Valaques, les Épirotes, et même avec les Bulgares, qu'avec les Serbes, à cause de l'antipathie nationale. Les Serbes épousent des Bulgares, ou bien les Bulgares des Serbes ; mais prendre des femmes turques leur paraît un péché, le manque de baptême les rendant impures, ce que ne pensent pas les Grecs. Ainsi, à la prise de Belgrade, en 1807, par Tzerni-George, les belles prisonnières turques furent abandonnées par les Serbes à des Zinzares ou des Grecs.

Les Turcs épousent aussi des Grecs et des Slaves. Si souvent ces mariages ont pour condition le changement de religion de la femme, quelquefois le contraire a lieu, et les femmes

ont la permission de continuer à pratiquer leur religion, comme cela a eu lieu même pour la célèbre Valisika, la femme favorite d'Ali-Pascha. En Bosnie, cette sorte de mariage est fort commune, soit avec des catholiques, soit avec des grecques.

En Turquie, on fait des *contrats de mariage* par écrit ou verbaux devant des témoins. Il y a des formules de prière à ce sujet, et il y a des lois très bonnes sur les devoirs des maris envers leurs femmes et sur l'obligation de leur donner de quoi vivre à elles et à leurs enfants. Les filles ne sont censées mariables qu'après l'âge de 9 ans. Les *mariages turcs* (*Evlenmé*) se font le plus souvent par l'intermédiaire de tiers, de personnes âgées. Le présent mutuel de deux anneaux n'est pas en usage chez les musulmans, tandis qu'il est religieusement observé par tous les chrétiens, qui, faute d'or, sont dans l'habitude d'y substituer des anneaux de cuivre jaune.

Les mariages avec une veuve sont bien moins chers qu'avec une fille, parce que l'époux n'a pas tout à fournir, et qu'on a des prétentions plus modestes. Pour une fille, il faut ajouter aux présents de ses parents un ameublement turc, une batterie de cuisine, des habillements de toute espèce en double, au moins 20 chemises, 20 mouchoirs, etc. Les parents et les amis font, comme chez nous, des présents aux mariés; les uns donneront une vache ou un cheval, les autres des habillements, ou même ils apporteront seulement des mets pour le repas de noce. La promise a aussi des amis de noce, nommées *Jenge-Kadin* ou *Jege-Kadin*.

Lorsqu'on a fixé devant les parents du couple la dot que le mari doit apporter à sa promise, on passe très promptement au mariage, auquel un Iman est nécessaire. Ensuite viennent les fêtes, le *Schoumbousch*, à la fin desquelles le mari avec les amis de noce, et les parents, amènent la promise dans sa maison, en étant suivi au moins d'un musicien, frappant sur une grosse caisse (le *Davoul*) qui est assez souvent rouge. Chez les Turcs riches, comme aussi chez les Slaves, les fêtes ont lieu avant que le mariage soit consommé, et elles durent

quelquefois 15 jours ; mais une fois terminées, le mari vit retiré avec sa femme, comme d'anciens mariés.

Lorsque la jeune épouse arrive chez son mari, elle jette des paras autour d'elle, pour indiquer qu'elle apporte l'abondance dans la maison.

Dans les ménages mahométans où il y a plusieurs femmes, la première épouse conduit, en général, le ménage, et jouit le plus souvent de plus de respect que les autres. Néanmoins celle qui fait le plus d'enfants est la plus choyée et reçoit le plus de présents.

Les *musulmans serbes* de la Bosnie ont conservé la plupart des usages slaves des mariages, et ceux de l'Herzegovine font durer quelquefois leurs fêtes de noces pendant trois à quatre semaines; mais on n'y danse pas, à moins qu'il n'y ait des chrétiens. En général les chansons slaves prouvent que les mariages forment, pour les Slaves, une époque encore plus importante de la vie que pour nous, et tout l'intérêt de leur existence semble concentré sur ce moment et sur les détails des fêtes qui l'ont célébré. En Herzegovine, les amusements musulmans sont des courses de chevaux, des courses à pied, et des mâts de cocagne, pour lesquels on choisit les plus hauts sapins ou hêtres qu'on enduit de suif et de savon. Au haut on attache quelques aunes de drap rouge, pour prix de celui qui en atteindra le sommet, et il ne manque jamais d'amateurs, surtout musulmans ou zingares. Chacun a autour du cou un sac avec des cendres pour rendre ses mains moins glissantes. Il arrive cependant que l'arbre reste debout après le mariage, personne n'y ayant pu monter.

Chez les *Albanais*, les *Grecs* et les *Zingares*, on est dans l'usage, comme chez les Slaves, de consulter souvent fort peu les inclinations de leurs enfants pour les marier. On marie des enfants au berceau par pure convenance de famille, et même on leur en fait un secret jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge requis, c'est-à-dire 12 ans pour les filles, et 18 ans pour les garçons, et on les oblige à se soumettre à ces absurdes décisions. On voit même des femmes enceintes en même temps,

conclure des mariages dans l'expectative d'avoir des garçons et des filles.

Pour conclure le mariage, le père du futur envoie un de ses parents à celui de la jeune fiancée, la *Nouse* des Albanais, la *Nymphe* des Grecs. Si la demande est agréée, l'envoyé remet, chez les chrétiens, un anneau au père de la famille, et on stipule la dot que l'époux doit donner. Cette dernière consiste en bestiaux, denrées et argent comptant. Un parrain de noce, *Komparos* ou *Paranymphios*, une conductrice de noce, ou *Paranymphe*, sont d'usage chez ces peuples.

Les mariages des *musulmans, en Albanie*, ont lieu à peu près de même, mais on n'y épargne pas les salves d'armes à feu et la grosse caisse. Le cortége d'une promise albanaise allant à la maison maritale est rendu plus pittoresque que celui des Turcs par le costume guerrier des Schkipetares. La jeune femme, extrêmement voilée, est à cheval derrière le cortége nuptial, consistant en ses parents, les amis de noce et son époux, qui est à la tête de la cavalcade; elle-même se trouve entre ses deux cavaliers d'honneur, ses frères et des proches parents de son époux, et immédiatement derrière elle est le musicien avec la grosse caisse.

Ce n'est guère que les Guègues qui connaissent la plupart des personnages nécessaires à une noce slave, savoir : le parrain de la fiancée, le *Koumbar*, ou *Koumbara;* les amis de noce, ou *Dasmora*; l'ancien ou le vieux, le *Pliak*; l'ami de noce de l'époux, le *Koumovski momak*, et l'arlequin, ou *Lokoua*, la tête armée d'un bonnet de queue de renard.

Les noces albanaises durent aussi de trois à cinq et dix jours, et le promis est tenu de faire des présents à tous les proches parents de sa fiancée. Lorsque la promise arrive chez son mari, celui-ci va à sa rencontre. On procède à la cérémonie du mariage en présence de ses parents et d'un ecclésiastique turc; ce dernier prononce les mots qui consacrent le mariage.

Parmi les *musulmans de la Haute-Albanie*, il est d'usage, comme chez les Turcs, que la promise ne lève son voile qu'après la conclusion du mariage, et elle ne reçoit de ses parents

que des habillements et des bijoux, Le jour des noces, elle est conduite dans sa chambre par sa mère ou sa sœur, et lorsqu'elle est déshabillée, les amis de noce poussent par force le promis dans le cabinet nuptial et en ferment la porte, parce que celui-ci fait semblant par décence de ne vouloir y entrer. Avant de se coucher, il fait des présents à sa femme en argent ou colliers, et lui promet toujours beaucoup de présents. Le lendemain, la jeune épouse sort, et montre en marchant péniblement qu'elle avait sa virginité; sa chemise et celle de son mari sont enlevées par la mère de l'épouse pour être lavées. Les jeunes gens ne cohabitent ensemble que pendant trois jours après la noce; pendant tout ce temps, la mariée doit faire semblant d'être honteuse et tenir la tête baissée. Après ce temps, la femme retourne passer six semaines chez ses parents, et elle ne revient chez son mari qu'en pleurant, en s'arrêtant en chemin et en ayant l'air d'en être fâchée.

Chez les *musulmans* et les *chrétiens* de la *Basse-Albanie*, il est d'usage d'avoir un parrain de noces qui s'appelle *Nonos* ou *Parokos*, ou, lorsque c'est une femme, *Paranymphe;* ce personnage reçoit des personnes de la noce les présents d'usage, appelés *Gamilia*, et entonne la chanson du *Gamilion*, qu'on exécute à l'entrée de la mariée dans la maison de son promis, le *Gambros*. La jeune mariée a les cheveux tressés avec des fils d'or, la tête couverte d'un voile de pourpre. Dans les mariages grecs, le prêtre échange plusieurs fois les anneaux entre les époux, en même temps qu'il prie et chante. Le cortége des jeunes mariés est précédé par la dot de la mariée et le présent de l'époux, et suivi de musiciens, tels que des tambours de basque, des fifres et des grosses caisses. Quelquefois on exécute aussi des chansons pendant cette allée.

Arrivée chez son mari, elle se prosterne pour lui baiser la main, et dépose à ses pieds un sac et une corde, indiquant qu'elle doit porter les fardeaux et conserver les provisions du ménage. C'est souvent la première fois que son mari la voit sans voile. Un banquet a lieu où les hommes et les femmes célèbrent séparément la noce. La nouvelle mariée a le droit, pen-

dant le premier mois de son mariage, de porter sur son front un voile écarlate. Comme chez les Slaves, sa première visite à la fontaine qui donne de l'eau à la maison est une espèce de solennité. Elle ne dîne guère avec son époux, mais elle attend qu'il ait achevé son repas, et mange avec ses domestiques, si elle en a. Comme nous l'avons dit, il paraît que les Albanais ne traitent pas leurs femmes avec autant d'égards que les Serbes, et qu'elles sont sujettes à en recevoir des coups (1).

Parmi les *Serbes* et même les *Bulgares*, le mariage ne dépend pas tant du jeune homme ou de la jeune fille que des parents, qui tiennent davantage aux liaisons et à la renommée des familles qu'aux dispositions personnelles de la promise et du promis. On conclut ainsi des mariages sans que les jeunes gens se soient vus, et il est d'usage de demander au prétendu une dot pour sa future et des présents pour ses parents. Au commencement de ce siècle, le prix d'une fille s'était tellement élevé en Servie qu'un pauvre homme ne pouvait se marier, ce qui engagea Tzerni-George à déterminer qu'on ne pourrait désormais exiger plus d'un ducat pour une fille.

Les *usages lors des mariages* (*Svadba* ou *Jenidba*), chez les *Slaves* et surtout les *Serbes*, sont très variés et racontés au long dans leurs chansons nationales. La demande de la fille (s. *Devoika*, bul. *Moma*) se fait par le père ou le frère du jeune homme (s. *Momak*) ou par d'autres personnes, surtout celles qui savent bien s'exprimer. En Hongrie et dans quelques endroits de la Servie, des femmes s'associent quelquefois à ces hommes. On se rend le soir à la maison de la jeune fille parce qu'on est plus sûr de la trouver, et on apporte avec soi une bouteille de bois, ou *Tsokoutoura*, remplie d'eau-de-vie ou de vin, et une monnaie d'or ou d'argent ou un anneau, destiné à la fille au cas qu'on consente au mariage. Après avoir exposé sa demande, l'envoyé passe sa bouteille au père de la fille ; si

(1) Voyez *Voyage de la Grèce*, par M. Pouqueville, vol. III, pag. 260 à 263.

celui-ci accepte et boit, c'est la marque de son consentement ; s'il la refuse, c'est le contraire. On fête quelquefois ce consentement par des coups de pistolet, sans avoir vu la fille ; ce n'est que plus tard que sa présentation a lieu ordinairement.

Lorsque les parents ne veulent pas donner leur enfant, ils s'excusent aussi honnêtement que possible ; ils demandent du temps pour réfléchir, ou ils allèguent la jeunesse de leur fille, ou bien qu'elle a pour le moment des occupations. Quelquefois on renouvelle la demande, et enfin, si on veut continuer à refuser, on dit enfin aux envoyés qu'ils sont les bienvenus pour toute autre affaire, mais qu'on les prie de ne pas se mêler de celle-là. Ce serait une grave offense de demander en mariage la cadette avant l'aînée.

Une fois le consentement donné, on n'ose pas se rétracter, surtout dans le pays des Monténégrins, où cela peut occasionner des inimitiés. Il ne faut pas non plus, dans cette contrée, demander une fille en mariage pendant le temps qu'un autre la recherche. D'après le rit grec, une fille ne peut se marier avant 12 ans et un garçon avant 14. En Servie, on ne s'écarte que rarement de cette règle, et on ajoute très souvent trois ans à ce minimum d'âge. Mais chez les Monténégrins de véritables enfants s'épousent. En Servie, on ne recherche une fille en mariage que quand elle est nubile, et on tâche de la conduire chez soi au bout de quelques semaines, ou tout au plus après quelques mois. Dans le pays des Monténégrins, on demande quelquefois en mariage des enfants, et on peut tout de suite les mener chez soi, si on a le consentement des parents. Les uns en agissent ainsi, d'autres les laissent devenir nubiles chez leurs parents. Quelquefois on y marie un enfant de 3 ans avec une fille de 10 ans, de manière que cette dernière est long-temps nubile avant son mari ; mais le cas contraire est plus fréquent, et alors la promise couche avec la belle-mère ou avec une fille jusqu'à ce qu'elle soit devenue nubile. De là ces historiettes plaisantes, qu'une femme porte son mari, qui s'était endormi devant le feu, dans le lit, et que le mari se met à pleurer et à grogner. De là la chanson où une femme se

plaint que son mari est encore un enfant. Si les deux époux sont encore en bas âge, on les laisse croître et jouer ensemble.

Il faut déterminer le temps où on cherchera la fille et le nombre des amis du promis (s. *Svati* ou *Svatovi*) qui seront invités, afin de pouvoir les régaler et leur faire des présents convenables. Ils portent tous un bouquet (*Kita*). A l'ordinaire, on distingue parmi les invités le plus ancien ou *Stari svat*, le parrain de noce ou *Ventschani-koum*, le premier ou *Pervijenatz*, le porte-enseigne ou *Barjaktar*, et le conducteur de la promise ou *Voivoda* et *Djever*. En Servie, on a de plus un arlequin ou *Tschausch*, un assistant du parrain ou vice-parrain, le *Prikoumak*, et un joueur de cornemuse ou *Gadljar*. Le fait d'être parrain d'une noce (*Koumstvo*) paraît si important aux yeux des Serbes, qu'à l'ordinaire c'est le parrain de baptême (*Krtschteni-koum*) qui remplit cet office, et si on ne le prend pas il faut présenter pour cela ses excuses. Celui qui a été parrain de noce est regardé comme de la famille et respecté comme un autre père. Le parrain appelle toute la vie la mariée *Snaa* (belle-sœur) et le promis *Djever* (beau-frère), et le frère de l'épouse est pour le mari son *Schoura*.

Le *Djever* ou conducteur de la promise est le plus souvent un de ses parents, son frère ou cousin, ou un ami, mais un enfant de 10 ans peut remplir cet office, aussi bien qu'un homme marié. Il prend soin de la fiancée, la sert ainsi que les invités, fait les honneurs, et est souvent dans le nombre de ceux qui font la demande du mariage.

L'arlequin porte un bonnet avec une cuillère de bois, et des queues pendantes de renard et de loup; quelquefois il est habillé tout en peau de loup ou de blaireau. Il porte à la main une massue avec laquelle il frappe, et fait toute sorte de badinages et distribue les présents.

Le *Prikoumak* sert de porte-drapeau; mais on ne connaît que dans le pays des Monténégrins le *Pervijenatz*, qui est mentionné cependant dans les anciennes chansons serbes. Dans le pays des Paschtrovitchi, en Dalmatie, on a de plus deux *Zastave* qui s'asseyent au bas de la table, vis-à-vis du plus

âgé, et lui servent d'adjudants pour porter ses ordres dans la maison de la fille.

Chez les Monténégrins et en Herzegovine, la fille a deux conducteurs, dont l'un va à droite et l'autre à gauche; ce sont à l'ordinaire les frères du promis ou ses plus proches parents ou amis. Dans les villes, en Servie et Bosnie, et aussi en Hongrie, dans la campagne, quelques filles accompagnent les amis de noce, et prennent le nom turc de *Jengjiboule*, indiquant par là que cet usage a été emprunté aux Turcs. Le mari de la sœur est placé à l'ordinaire à côté du voivode ou frère de l'épouse, et l'oncle à côté du *Pervijenatz* ou fils de la sœur. Les autres invités qui ne sont pas revêtus de quelque dignité s'appellent les invités vides ou *Poustovati*, et aussi en badinant les pique-assiettes ou *Nabigouzitze*.

Dans le Montenegro et le pays maritime, les parents de la fille nomment aussi des dignitaires de noce, surtout le *Stari-Svat* et les *Djeveri*, qu'on appelle alors, pour les distinguer de la maison (*od Doma*), tandis que les autres s'appellent du voyage (*od Pouta*). Les premiers se mettent à table à gauche, et les derniers à droite. Tous les ordres vont du *Stari-Svat od Pouta* au *Stari-Svat od Doma*. Les conducteurs de la mariée, c'est-à-dire ses frères ou parents, mènent en temps opportun la promise dehors, et la livrent aux conducteurs de l'époux ou du voyage. Dans certaines contrées, le long de l'Adriatique, les invités de la part du mari ont aussi un maître de la maison ou *Domatchin*, afin que le cortége de l'époux soit égal à celui de l'épouse.

Deux ou trois jours avant de chercher la fiancée, l'arlequin ou le conducteur de noce parcourt le village de maison en maison pour inviter les amis ou *Svati*, en ayant à la main une gourde ornée de fleurs et de monnaies d'argent et d'or. Quand il arrive à une maison, il tend la bouteille et dit: « Un compliment de tel et tel; il prie que tu sois ami de » noce. » Si on accepte, on boit un peu d'eau-de-vie de la bouteille, et on y attache un para ou une monnaie.

Les invités de noce sont ordinairement très bien habillés et

armés, de là leurs noms d'hôtes bien ornés, *Kitcheni-Svatovi.* Celui qui n'a pas de beaux habits s'abstient de la noce ou en emprunte, ainsi que des armes. En Servie on va à cheval, au moins hors des villes, pour aller chercher la fille, mais dans le Montenegro les chemins ne permettent que d'aller à pied. Les invités précèdent le cortége avec le drapeau, comme dans une marche militaire. Dans les noces des gens riches, il peut même y avoir plusieurs étendards. Dans le Montenegro, quelquefois des gens de la maison de la fille viennent au-devant du cortége avec un drapeau; mais à Risano il n'y a qu'un drapeau, qui est placé devant la maison de la mariée (*Jenka* ou *Zaroutschnitza*). Dans cette dernière ville on portait jadis une branche d'olivier au lieu d'un étendard, et cela a encore lieu quand le promis est en deuil; on attache seulement un mouchoir à la branche.

Ordinairement le promis (*Jenik* ou *Zaroutschnik*) va lui-même avec les invités chercher la fille; mais en Servie c'est une affaire de caprice et non d'un usage général, car il peut aussi attendre chez lui sa promise; d'ailleurs c'est chez lui que le mariage a lieu. En Servie, le promis est distingué par un petit mouchoir blanc attaché avec une épingle à son bonnet et pendant sur le dos. En retournant à la maison avec sa femme, il en porte plusieurs, que lui ont attachés la mère et les parents de cette dernière. Il porte aussi, dans certains lieux, une rose véritable ou artificielle au bonnet ou à la ceinture.

Depuis le commencement de la noce jusqu'à la fin, aux deux maisons des époux, et pendant le voyage ou la conduite, on tire des coups de fusil et de pistolet. Tout homme qu'on rencontre pendant le voyage est traité avec du vin, du pain et de la viande rôtie; mais en passant un village, ce sont les habitants qui leur offrent à boire et à manger, et remplissent les bouteilles vides pour la continuation du voyage. Quand on est arrivé près de la maison de la promise, on expédie deux personnes pour annoncer l'arrivée du cortége. Ces derniers reçoivent des mouchoirs et retournent ensuite vers les invités. En Servie ces envoyés s'appellent voivodes, et dans le Mon-

tenegro on y emploie les conducteurs de noce de la mariée. On entonne des chansons en l'honneur de l'arrivée des gens de la noce. Ainsi on chante :

Le parrain arrive, on entend le bruit du fer de son cheval;
Dites, où attacherons-nous son cheval?
La bonne mère du promis
A planté beaucoup de pommiers et de cognassiers;
Attachez-y le cheval du cher parrain,
Du cher parrain et du vieux,
Attachez-y le cheval du conducteur de noce, etc.

Chez la promise, les invités sont régalés par un dîner copieux, où le promis se met à côté du parrain, qui est assis au haut de la table. Le promis ose à peine parler, par pudeur, et il regarde devant lui sans manger. Sa belle-mère et d'autres de ses parentes lui attachent alors des mouchoirs à sa calotte. Si le cortége vient de loin, on le garde la nuit. En Servie, la noce se fait chez le mari, mais à Paschtrovitchi chez la promise. De plus, dans ce dernier pays, la manière de traiter les amis de noces est fixée comme il suit : chacun doit recevoir le quart d'un mouton rôti. Comme on rôtit là, comme dans toute la Turquie, ces animaux entiers et attachés à une perche de bois, on les apporte ainsi, et on les divise en quatre devant les convives. Dans ce cas, il faut rôtir ces animaux sans la tête, parce qu'une fois on plaça une pareille tête devant le *Stari-Svat*, en ajoutant : « La tête près de la tête, » ce qui offensa quelques personnes et fit verser du sang. Quant à la boisson, on ne peut porter que sept toasts, savoir : à la gloire de Dieu, à l'honneur de tous les saints, à la santé du maître de la maison, à la santé du clergé ou de l'église, à la santé du parrain, à la santé de l'empereur, et à la santé de toute la compagnie. Chacun de ces toasts a ses dit-on proverbiaux supplémentaires, et des courtes chansons (*Svatovatz*). De semblables prières, pendant qu'on boit, sont en usage chez tous les Serbes, mais nulle part elles ne paraissent si déterminées et si étudiées que chez les habitants du littoral de Cattaro.

En Servie, l'argent promis pour la fille (*Svadbarina*) est déposé ordinairement avant la noce. Dans le pays des Monténégrins, quand les invités sont à table, on apporte un pain de froment orné (*Pogatscha*), et le *Stari-Svat* de la maison prie son confrère du voyage de dorer le pain. Au nom du promis celui-ci prend l'argent, et en met autant sur le pain qu'on en a offert pour la fille; cette somme n'est que rarement moins que 72 fr. Il donne ensuite ce pain avec l'argent au maître de la maison, qui rend la politesse en laissant à l'ordinaire une partie de la somme, et redonnant le reste avec le pain au promis, au milieu des remerciements des invités.

Pendant que les convives mangent, la promise, à l'ordinaire en pleurs et dans une chambre fermée, est entourée de ses parentes et amies, qui l'habillent. Quand le temps du départ approche, elle est conduite dehors voilée par son frère ou un autre parent, un des *Djeveri od doma*, et remise à son conducteur de noce. On entonne alors la chanson suivante :

Une petite feuille vole du champ à terre,
Et tombe sur la couronne verte de la fille;
Lui tombe sur la couronne et sur sa blonde chevelure;
Ce n'est pas une feuille du champ,
    Mais un voile blanc.
    Voile blanc! Grands soucis :
Que je nomme mère une étrangère,
Et qu'elle oublie même sa propre mère;
Que je nomme frère un étranger.
Et oublie même le propre frère.

Chez les gens de Paschtrovitchi, on apporte alors sur un pain un verre de vin, dont la forme a été cuite dans le pain. Le promis jette l'anneau dans le verre, la promise l'en retire avec ses deux doigts du milieu et le pose à terre devant son promis, cérémonie qu'on répète trois fois; enfin le promis prend l'anneau et le met au troisième doigt de son épouse.

D'après les chansons serbes, il paraîtrait que quelquefois les anneaux (*Prstena*) nuptiaux étaient cachés par le prétendu dans une pomme ornée de monnaies d'or et offerts ainsi à la

prétendue. Quoi qu'il en soit, des pommes dorées étaient du moins regardées autrefois comme un présent bien venu dans des occasions solennelles.

Avant de se lever et de commencer la conduite, on donne à la mariée la bénédiction, ou on lui fait la bonne prière, ou *Dobra-molitva*. A cet effet, elle s'agenouille au milieu de la maison, sur un tapis, en tenant les mains étendues; sur ces derniers, on met autant de pistolets et de *handschars* qu'elle en peut supporter; deux *Zastave* prennent le voile (*Douvak*), et l'étendent sur sa tête en faisant la prière suivante : « Que Dieu » donné que nous ayons atteint le moment heureux, ma fille! » Que Dieu te donne une belle postérité! neuf fils, et pour le » dixième une fille pour l'amour! deux fils (bien entendu bons » et probes) comme les deux *Stari-Svati*, deux fils comme les » deux *Zastave*, deux fils comme les deux *Pervijenatz*, deux » fils comme les deux *Djeveri*, un fils aussi bon et brave que » ton père, une fille aussi bonne et honnête que ta mère! » Si, par hasard, cette dernière l'a été peu, cela donne à rire. Les convives disent *Amen* à la fin de chaque phrase.

Pendant le départ, la fille s'agenouille de nouveau sur un tapis étendu sur le seuil de la porte, et les parents, ou ceux qui les remplacent, la bénissent encore une fois en disant : « Dieu donne que nous ayons atteint le moment heureux et » important! Que Dieu t'accompagne, ma fille! Que tu quittes » cette maison pendant une heure heureuse, et que tu entres » dans ta nouvelle maison pendant une heure encore plus heu- » reuse! Que Dieu fasse, ma fille, que ton ouvrage croisse et » prospère, comme le feuillage et l'herbe à Saint-George et l'eau » à Noël (1)! Que chacun de tes frères et de tes amis t'envient ton » bonheur, et que tu ne reviennes plus dans cette maison que » comme une convive! » De cette manière, elle reçoit aussi la bénédiction de sa mère avec des variantes, et ensuite celle du beau-père à son arrivée dans la maison du mari. Cette mode

(1) Dans ce pays dalmate, l'hiver n'est qu'un temps de pluie et les torrents sont gonflés.

de bénédiction des bords de l'Adriatique n'est pas en usage chez les autres races serbes, quoiqu'il y en ait des traces, mais avec d'autres pratiques religieuses.

Dans le Montenegro et à Risano, quand les convives veulent se lever pour partir, ils reçoivent un pain de froment avec un verre de vin, qui est dans un trou pratiqué dans le pain avant sa cuisson. Chacun en mange une bouchée, en commençant par le *Stari svat od doma;* mais il ne faut pas toucher le verre et tenir seulement le pain, et chacun bénit la mariée avant de boire. Enfin le pain arrive dans les mains du conducteur de noce, qui vide le verre et le remet à la promise, qui le garde jusqu'à la célébration de la noce, ou bien on reboit, ou simplement déguste encore du vin avec ce verre; après cela ce verre reste à la promise comme un souvenir, et s'appelle le Verre de la bénédiction, *Molitvena-Tschascha*. Dans le pays de Raguse, chez les Serbes catholiques, le conducteur de noce porte le verre, rempli de vin, entouré d'une couronne de fleurs; il prend alors le nom de Verre de la promise, *Nevjestina-Tschascha*, ou de la prière (*Molitva*).

Arrivé près de la maison de l'époux, on expédie de nouveau des exprès, et, avant d'entrer dans la maison, ont lieu diverses cérémonies. D'abord les exprès reçoivent un présent, tel qu'un mouchoir ou une chemise, en Servie, et on chante des chansons :

On tire; vois, il arrive un cavalier.
Encore un coup! en voilà un second,
Un troisième! Regarde, voilà le voivode.
Où sont les gens de la noce, voivode?
Nous les avons laissés ramant sur la mer.
Mais qui était le rameur, voivode?
Le rameur était la belle promise, la maîtresse;
Elle navigue à la rame sur la couronne,
Et son promis sur une branche de romarin.

Dans quelques contrées serbes, une femme vient au devant de la promise, en portant un enfant mâle, le *Nakontsche*, sur la main droite et un morceau de toile sur l'autre. La promise

prend l'enfant sur son cheval, lui enveloppe autour de la ceinture du fil rouge ou du ruban; la toile est étendue devant elle dans la maison; puis on donne à la promise un tamis, avec divers céréales, dont elle prend une poignée, et les disperse autour d'elle; enfin on la descend de cheval, on la mène dans la maison par dessus la toile, et dans certains lieux elle entre en portant l'enfant.

Dans le comitat de Bätsch, en Hongrie, le *Prikoumak* porte la promise hors de la voiture dans la cuisine; elle y reçoit un fuseau de chanvre et une navette, avec laquelle elle touche les quatre murs; puis on lui met sous chaque bras un pain, dans la bouche un morceau de sucre, dans une main une bouteille de vin et dans l'autre une carafe d'eau. Ainsi ajustée, elle entre dans la chambre et pose sur la table les bouteilles et le pain.

En Servie, et dans la plupart des pays slaves, la noce ne commence réellement que dans la maison du promis. A cet effet, chacun des invités et des amis de noce apporte différents mets et des boissons; quelques dignitaires donneront un mouton en vie ou rôti, d'autres des cochons de lait, de la viande cuite, des *Pita*, ou gâteaux, etc.; chacun apporte un pain orné, ou *Pogatscha*, et du vin ou de l'eau-de-vie. Tous ces objets sont annoncés à table par l'arlequin, ce qui produit des scènes plaisantes. Ainsi, par exemple, il s'effraiera à la vue d'un mouton vivant à pommes sur les cornes et oripeaux sur le front, et criera que c'est un cerf ou un bœuf; il annoncera un cochon de lait comme un rat d'eau, une poule comme un corbeau, etc. A la fin, il faut qu'il ajoute à chaque présent: Ceci a été apporté par tel et tel à son honneur et comme repas pour tous les frères.

Dans le pays de Paschtrovichi, on ne donne aux invités qu'une espèce de gâteau ou de pain enduit de miel, et appelé *Masaonitza*; après cela tous les invités vides ou *Poustovati* retournent chez eux, et on ne régale que les dignitaires et les proches parents. La promise est obligée de faire des présents à tous les invités, et prépare, à cet effet, des années d'avance les objets nécessaires. En Servie, les présents sont apportés

avec les habillements de la promise, et leur distribution n'a lieu qu'au jour de la noce en public, et avec certaines cérémonies. Deux amis de noce portent les présents avec une lance à drapeau ou une perche sur la table, en même temps qu'on tire des coups de pistolet, et que les porteurs font semblant de plier sous le fardeau; ensuite l'arlequin les distribue à haute voix, d'après l'instruction donnée d'avance. Cette répartition est plus ou moins plaisante, suivant le plus ou moins d'esprit de l'acteur. Ainsi il dira : Voilà une chemise, donnée par votre belle-sœur au parrain, qui est si fine qu'elle pourrait passer à travers un anneau; mais cet anneau devrait être une corbeille, et alors il faudrait être quatre pour la tirer et trois pour pousser. La promise salue à chacune de ses exclamations. L'arlequin attache son présent à sa massue ou à son bâton, et le joueur de cornemuse le sien à son instrument.

En Servie, le parrain, l'ancien et le *Djever* ou conducteur de la fiancée, ainsi que le beau-père, reçoivent des chemises, et les autres surtout des mouchoirs. Dans le Montenégro et le pays slave maritime, des présents sont donnés aux invités à la noce dans la maison de la jeune mariée, mais on n'y distribue guère de chemises, et le promis doit s'estimer heureux s'il en reçoit une paire, parce que le chanvre, le lin et la toile y sont rares. Dans certaines contrées, on ne donne plus même des mouchoirs.

Dans le Montenégro, le parrain seul en reçoit un qu'il porte sur l'épaule pendant le mariage, et les autres sont contentés, d'après la fortune des parents de la fiancée, avec de l'argent, tel qu'une pièce de 17 sous au moins. On raconte que jadis chacun recevait un mouchoir appelé *Lakat Svite* (une aune de drap), d'où on peut penser qu'originairement ce présent consistait, en effet, en ce que ce nom indique.

Chez les Paschtrovitchis, ces présents sont fixés de la manière suivante : chaque invité de noce reçoit 10 Kreutzer autrichiens (42 cent.), et chaque dignitaire 20 Kr.; mais la promise doit, en outre, apporter à son beau-père et à sa belle-mère 2 écus ou 10 fr. Les habillements de la fiancée ne sont pas

emportés dans ce pays par les invités, mais sont apportés plus tard par les parents; dans quelques lieux par des hommes la première nuit, et ailleurs par des femmes quelques jours après la noce. Tout ce que l'épouse apporte chez son mari est compté en présence du père et de la mère de ce dernier, pour le cas où la femme resterait veuve sans enfant. Dans ce cas, ses parents viennent, l'enveloppent dans une étoffe noire, et l'emmènent chez eux avec tout ce qu'elle a apporté.

Le jour après le mariage, la jeune femme prend les vases à eau, et se laisse conduire de grand matin par les conducteurs de noce, et au bruit des décharges de pistolet, à la fontaine qui fournit l'eau à sa maison : elle y donne aux assistants du pain, de la viande, du vin et de l'eau-de-vie. Ces conducteurs raccompagnent la femme avec ses cruches remplies à la maison, de la même manière et avec le même bruit. Là elle prend un bassin et une essuie-main, verse de l'eau sur les mains de ses hôtes, afin qu'ils se lavent, et jette pour chacun une pièce de monnaie dans le bassin, ce qu'on appelle l'argent pour le lavage. De plus, chacun qui vient à la noce est obligé de donner un para à la fiancée toutes les fois qu'on la rencontre avec le conducteur de noce, et qu'elle baise la main de quelqu'un (*roukou polioubi*). Ce dernier reçoit à l'ordinaire cet argent. Cet usage a dégénéré en Hongrie en véritables baisers, donnés par la fiancée au premier venu, dans l'espérance de recevoir quelque chose, et les mariés parcourent ainsi les rues avec des musiciens.

En général, les invités tâchent d'amasser de différentes manières de l'argent pour la femme. Ainsi quelques uns prennent un chien et font semblant de vouloir le tuer à la place d'un agneau, si on ne le rachète; d'autres prennent un cochon de lait sous le bras à la place d'une cornemuse, et celui qui ne veut pas avoir les oreilles écorchées des cris de cet animal est forcé de donner quelque chose. On selle les bœufs et les amène à la maison, afin de recevoir quelque monnaie; on s'habille en moines mendiants ou en filles, et on embrasse la main de chacun, etc., et toutes ces collectes sont remises à la promise.

Dans quelques endroits de Servie, les invités de la noce, à l'exception des dignitaires, vont à cheval d'une maison à l'autre du village, et invitent à la noce, en ajoutant que chacun doit apporter ce qu'il veut manger, et même sur quoi il veut s'asseoir, ce qui a lieu en effet. A chaque maison, il faut attacher aux harnais des chevaux du chanvre ou un mouchoir, qu'on porte à la mariée.

Chez les gens aisés en Servie, la noce dure presque une semaine et commence deux jours avant qu'on aille chercher la fiancée. On mange, on s'amuse, on danse et chante nuit et jour jusqu'à ce que le parrain parte. A l'ordinaire, les invités de la noce dansent un Kolo devant la maison de la jeune mariée, et devant celle de son promis, quand ils ramènent la première. Dans le Montenegro et le pays de Cattaro, on danse sur l'aire où on bat le blé, et qui est ordinairement pavée et entourée d'un rebord en pierre servant de bancs. De si longues libations de vin (s. *Pijanka*) conduisent naturellement assez souvent à d'absurdes excès. Ainsi on tuera toute la volaille, et même les cochons de lait, on brisera les vases, et emportera les cuillères; on démolira même le fourneau, si le parrain y engage, et on le portera dehors. Aussi c'est un proverbe serbe : s'amuser comme des invités de noce, *kao Svatovi*. Dans le comitat de Batsch, on ira jusqu'à se servir soi-même, et à briser tout, en criant, qu'est-ce que tu cries? pourquoi casses-tu cela? n'as-tu pas amené une promise? etc.

Quand la jeune femme est conduite hors de sa chambre, elle se baisse sans cesse, et surtout quand elle baise la main à quelqu'un, ou reçoit un pareil baiser. Elle fait le même mouvement, quand les invités prononcent des invitations, quand ils boivent, pendant le voyage à travers les villages, et elle observe la même position modeste pendant une année après la noce, ou au moins jusqu'à ce qu'elle soit enceinte, alors sa belle-mère l'en dispense.

Pendant la cérémonie de la noce, la promise souffre le martyre, car elle est obligée d'être toujours sur pied, de se coucher la dernière et de se lever la première. S'il lui survient un

besoin pressant, elle se trouve fort embarrassée; car elle n'ose faire aucun pas sans son conducteur de noce, et elle a honte à l'ordinaire de lui en faire part, d'autant plus que l'arlequin et d'autres gens gais chantent au conducteur des chansons dans lesquelles on fait allusion à cette position difficile, et on dit ce qu'il doit faire, et où il doit la conduire. En voyage, dût-il durer tout un jour, elle regarderait comme une honte extrême de céder à des besoins naturels, aussi elle mange fort peu, et seulement des aliments constipants, tels que des œufs durs. Elle n'ose ni se mettre à table, ni manger là où on peut la voir. Son conducteur s'efforce de lui donner des aliments secrètement. Pour cela il la conduit, en Servie, dans un local particulier; mais dans le Montenegro, où l'habitation vulgaire n'a point de divisions, elle est conduite dans un coin, cachée par des tapis, pour n'y être pas vue pendant qu'elle mange.

Nous avons déjà remarqué que la fiancée est conduite ordinairement avant la cérémonie du mariage dans la maison nuptiale, et n'y est mariée par le prêtre que le lendemain. La nuit ou les nuits (si le voyage est long) avant cette cérémonie, et même généralement la première nuit après cette dernière, la promise couche avec son conducteur de noce, quoiqu'on choisisse pour cet office de jeunes gens, quelquefois mariés, des hommes faits et rarement même des personnes non parentes de la fiancée. Néanmoins, il n'est pas d'exemple qu'on ait mésusé de ce privilége, ce qui du reste serait regardé comme un grand péché, et donnerait lieu dans le Montenegro à la vengeance du sang, car on y regarde la promise et son conducteur comme sœur et frère.

En Servie, la mère de la fiancée reçoit, le soir de la noce, une boisson d'eau-de-vie et de miel, et la mère du fiancé le matin de la noce; elle est apportée par le *Djever* dans une tschoutra de bois ornée de couronnes, de paillettes d'or et de monnaies.

Quand enfin les promis sont réunis ensemble par les conducteurs de noce, on décharge des pistolets, et l'arlequin s'écrie ordinairement : « La fille a cessé de l'être; les invités peuvent

retourner chez eux. » Dans certains endroits de la Bosnie occidentale, le parrain a aussi le droit de conduire les époux dans la chambre nuptiale et de délier la ceinture du mari, qui n'ose pas, par préjugé, délier, couper ou lier rien ce jour-là. Quand il croit que le mariage est consommé, il tire un coup de pistolet par la fenêtre.

Le lendemain, on met à la jeune femme la coiffure des mariées en chantant et observant un certain cérémonial. A Belgrade et dans les villes orientales de la Servie, il est d'usage de montrer le matin publiquement sur un vase la chemise de la mariée après la première nuit passée avec son mari. Si elle porte les signes de la virginité, on est dans la joie, et tous les invités, comme les parents de l'épouse, reçoivent de l'eau-de-vie miellée; dans le cas contraire, tout le monde est triste. Cet usage vient probablement de Bulgarie, où on va encore plus loin, car lorsque les traces désirées ne s'observent pas dans la chemise, on verse à boire de l'eau-de-vie aux parents de l'épouse dans un verre troué dont on tient le trou bouché avec le doigt pendant qu'on verse, tandis qu'en le remettant on retire le doigt. Cet affront humilie fort les parents de la femme, et ils sont obligés de chercher à apaiser leur gendre par des présents, s'ils ne veulent pas qu'il leur renvoie leur fille.

D'après des traditions et des proverbes du Montenegro et de l'Herzegovine, les nouveaux mariés ne devaient pas cohabiter ensemble pendant une année; mais la fiancée restait près de sa belle-mère ou une fille de la maison, et son promis dormait près des troupeaux. Il arrive encore à présent que des jeunes mariées ne cohabitent pas par pudeur pendant des semaines avec leurs époux. Cet excès de pudicité s'explique, parce que, dans le Montenegro, il n'y a pas de divisions dans les habitations et qu'elles sont ouvertes; il faut se coucher au milieu du reste de la famille. Aussi il arrive que la mère du fiancé vient engager sa bru à remplir ses devoirs; la mère se met alors entre son fils et sa fille, et s'en va furtivement quand elle aperçoit que cette dernière dort.

Chez tous les Serbes, les parents de la jeune mariée viennent

en visite (*ou Pohode*) quelques jours après, et celle-ci la leur rend après avoir reçu une invitation, ce qu'on appelle *Ide ou Pervitsche*. Dans le Montenegro et le pays des Paschtrovitchis, les amis viennent apporter les habits de la mariée, qui rend cette visite avec ses deux conducteurs de noce, si du moins on l'y a engagée; mais elle n'ose pas coucher chez ses parents plus de deux nuits. Chez les Paschtrovitchis, les invitations se renouvelant pendant sept ans, se font ordinairement pour le carnaval et pour les fêtes de Noël (*Na pobogitchnou tschast*), et alors l'invitée reste six à sept jours chez ses amis; mais les sept ans écoulés, elle y va sans être invitée. En outre, dans cette tribu, il est d'usage que chaque mariée passe chez ses parents, ou s'ils sont morts chez un de ses proches, le dimanche du carnaval, pendant la première année de ses noces.

De jeunes mariés serbes n'osent pas se parler en présence de plusieurs personnes, sans qu'on taxe leur conduite d'indécence. La femme ne nomme pas son mari par son nom, mais le désigne communément par *il* (*on*). Les hommes nomment bien quelquefois leurs femmes, mais ordinairement ils disent *elle* (*ona*). Quand le Serbe parle de sa femme devant des personnes élevées en dignité, il est obligé de dire, ma femme avec votre permission (*s oproschteniem moja jena*). Cet usage paraît en rapport avec celui qui fait appeler, dans les poëmes, un fils enfant du péché (*Pogrieni Sin*), et un père, père du péché (*Pogrieni Roditelj*). Cela provient de l'idée religieuse ridicule des moines que le mariage est un péché. De même, à la mort d'un époux, la femme a honte de pleurer son mari, et surtout la fille son promis. Cependant les anciennes chansons font foi des deux cas, tandis que dans d'autres cette pudeur singulière des femmes est bien indiquée; ainsi dans la chanson de la noble femme d'Hassan-Aga, il est dit que sa mère et sa sœur se hâtent de le visiter quand il est de retour, mais sa fidèle épouse tarde à venir par simple pudeur. Malgré cet état d'infériorité de la femme chez les Orientaux, la moindre offense qu'on ferait à cette dernière est un cas très

grave qui, chez les Albanais, les Monténégrins et les Turcs, coûterait souvent la vie à l'offenseur.

Pendant leur *grossesse*, au moins les femmes slaves et albanaises ne changent en rien leur train de vie. Elles travaillent jusqu'au moment de leur accouchement, et accouchent même quelquefois subitement dans les bois ou sur les champs; dans ce cas, elles rapportent ordinairement elles-mêmes leurs enfants dans leur tablier; elles accouchent la plupart sans secours ni douleurs. Les vieilles femmes servent de sages-femmes (*Babitza*), coupent et nouent le cordon ombilical de l'enfant. Souvent la femme, quelques jours après, retourne déjà à son ouvrage avec son enfant dans un berceau sur le dos. On raconte même d'une Guègue accoutumée à porter des fardeaux, que dans une de ses courses par les montagnes de Schalia, elle accoucha dans ce dernier lieu, ce qui ne l'empêcha pas de traverser la montagne tout de suite après, et d'apporter à Boga un tonnelet de 50 livres d'eau-de-vie.

Dans quelques contrées, et aussi chez les Turcs, règne l'usage que les parents et les parentes d'une femme en couches lui envoient des mets et des boissons; par exemple, chez les Serbes, un pain orné, ou *Pogatscha*, une *Pita*, ou gâteau, une bouteille d'eau-de vie. On fait des présents au nouveau-né; on lui donnera, par exemple, une petite pièce d'argent, ou quelque chose de peu de valeur. On envoie ou apporte soi-même ces présents, et alors on reste souvent en visite chez l'accouchée, on s'y régale, on y chante des chansons particulières et on s'amuse; c'est surtout l'usage dans les villes, où ces visites de voisins et ces régals se répètent même pendant sept soirées, du moins chez les Serbes.

On y passe quelquefois toute la nuit, et si le sommeil gagne la compagnie, on laisse dormir les uns, tandis que les autres veillent, parce qu'une accouchée ne doit pas, dit-on, rester sans garde pendant sept nuits après ses couches, des lutins et des sorcières pouvant sans cela lui jeter un mauvais sort. C'est pourquoi on dit, dès que l'on a la tête faible: « Il n'a pas été gardé la septième nuit. » Quelquefois ceux qui restent

éveillés noircissent avec du charbon ceux qui dorment, ou leur cousent un chiffon à l'habit, ou bien leur font quelque autre niche.

En Servie, les enfants sont allaités ordinairement pendant deux ans ; mais les femmes n'osent leur donner le sein pendant le troisième carême avant Pâques sans la dispense d'un prêtre. Dans le Montenegro, on pousse l'allaitement jusqu'à trois ans, et on ne peut le continuer pendant la quatrième année qu'avec une dispense de l'église ; de manière qu'il y a des enfants de cinq à six ans qui sont encore à la mamelle.

Les femmes turques ne paraissent pas mieux fournies de sages-femmes que les autres habitants de la Turquie ; plus soigneuses de leur beauté, elles n'allaitent pas toutes si longtemps leurs enfants, mais toujours plus d'un an ; ou même si elles sont riches et dans des villes populeuses, elles emploient quelquefois des nourrices.

Les enfants sont généralement *emmaillottés* très fortement dans des bandelettes de linge (s. *Povoj*), de manière à former une masse compacte, dans laquelle ces petits êtres ne peuvent remuer leurs jambes. Les enfants des riches sont, de plus, surchargés de vêtements et de bonnets quelquefois à broderies d'or. Un ornement particulier imite les caractères du mot arabe *Masch-Allah*. Nous avons vu même des bonnets de substances dures qui devaient être incommodes aux enfants lorsqu'ils étaient couchés. Nous n'avons point remarqué qu'on connût généralement en Turquie les toquets pour préserver la tête molle des enfants des coups et des chutes, au moins ils ne sont en usage que chez des gens très riches ou élévés en dignité. Nous sommes loin de croire qu'on tienne les enfants aussi propres qu'ils devraient l'être.

Les berceaux sont de petites crèches de bois à deux petits pieds chez les Slaves et les Albanaises ; on peut les porter aisément sur le dos (*na Krkatsche*). Quelquefois l'enfant peut se tenir avec ses mains au col. Chez les Turcs et les gens riches, on a des berceaux en forme de hamac attachés aux murailles de la chambre. Ils sont commodes, mais peuvent se

renverser aisément, si on berce (s. *Ljouljnouje*) trop fort. Du reste, les enfants y sont encore enveloppés terriblement.

Nous n'avons point vu dans les boutiques, en Turquie, cette quantité de poupées (1) des nôtres, quoique les femmes, en Turquie, puissent en faire pour les petites filles.

Les *baptêmes* (2) sont de grandes fêtes pour tous les chrétiens de la Turquie, comme les naissances des enfants chez les Ottomans. Cela donne lieu à des présents et des régals. Les musulmans nomment leur enfant le 7e jour et tuent alors un agneau.

Les Slaves mettent le nom de baptême après le nom de famille, ou même n'ajoutent que le mot *fils* au nom de baptême de leur père, comme par exemple *Petrovitch*, le fils de Pierre, etc. En Bosnie, cette finale des noms en *vitch* est la plus ordinaire ; en Herzegovine, la finale *titch* est fréquente. Les noms des femmes se terminent en *a* ou *itza*, ainsi *Milosch* (Aimé) donne *Militza* (pour Amélie). Leurs noms de baptême les plus communs ne sont pas toujours les mêmes qu'en Europe, surtout pour les noms de femmes. Ce sont principalement les suivants pour les hommes : Jean, *Jovan*, diminutifs *Joko* ou *Ivan*, le *Hans* des Allemands, ou *Ivantsche*, le *Hannschen* des Allemands, dim. *Jovo* ou *Ivo;* Marc, *Marko*, dim. *Mouio* ou *Mouo;* George, *Djordje*, dim. *Djouro* ou *Djouko;* Étienne, *Stephan*, *Stevan* ou *Stjepan*, dim. *Stevo* ou *Steva;* Pierre, *Petar*, *Petarschin*, dim. *Pero*; Paul, *Pavlo* ou *Paolo;* Constantin, *Kostantin* ou *Kostadin*, dim. *Kosta;* Démétrius, *Dimitrie, Dimitria*, dim. *Dmitar*, ou *Mitar* ou *Mitcho;* Matthieu, *Mateo*, dim. *Mata;* Alexis, *Aleksia* ou *Aleksa;* Basile, *Vasilje*, dim. *Vaso;* Milan ; Michel, *Miaelo*, dim. *Mio;* Éphrem, *Jevrem;* Gai, *Rado* et *Radovan;* Théodore, *Todor;* Stanislas, *Stojan;* Grégoire, *Glougorie*, dim. *Grgour;* Nicolas, *Nikola*, dim. *Niko* ou *Nikolitza;* Jacques, *Jakov;* Gabriel, *Gabrilo;* Damian, *Damlian;* Lucas, *Louka* ou *Louko;* Maxime,

(1) T. ***Bébék***, s. ***Loutka***, g. ***Koukla***.
(2) S. ***Krschtenie***, a. ***Paghezim***, v. ***Botesoul***, g. ***Baptisma***.

Maksim, dim. *Makso;* Gérard, *Djero*. Des noms moins fréquents sont : Emmanuel, *Manojlo;* Pétronie, *Petronje;* Athanase, *Atanatzko* ou *Tanasia;* Joachim, *Achim;* Philippe, *Philip* ou *Vilip;* Bartholomée, *Bartholomie;* Pantelemon, *Panteljia*, dim. *Pantitza* ou *Panta;* David, *David;* Ignace, *Ignat;* Élie, *Elia;* Isaac, *Isak;* Isaïe, *Isailo;* Zacharie, *Zarija*. En Bosnie, les 7 à 8 premiers noms sont surtout dominants, mais le *Mouo* est le plus commun. En Herzegovine et Dalmatie, se trouvent des Stanislas et des Pierrot, *Piero;* *Petko*, Vendredi est un nom bulgare.

Pour les femmes, les noms prédominants sont : Marie, *Maria* ou *Mara;* Catherine, *Catta;* Sahra; Perse, *Persa;* Éve, *Eva;* Anne, *Ana* ou *Anka;* Annette, *Anouschka* et *Aneta;* Louise, *Ljoubitza;* Élisabeth, *Jelisabeta;* Jeanne, *Jana*, *Janja* ou *Jvana;* *Staka*, *Stanka* ou *Stana;* Théodorine, *Todora* ou *Theodora*, dim. *Toda*; Rose, *Rosa* ou *Rouja;* Rosette, *Roujitza;* Hélène, *Jelena* ou *Jelenka;* Joachim, *Achima;* Angélique, *Andjelia*, *Andja* et *Angitza;* Paisible, *Mira;* Gaie, *Rada;* Iconie, *Ikonia*, *Tanka;* Nicole, *Nikolia*; Lucie, *Jaina;* Amélie ou Emma, *Militza;* Marguerite, *Margita;* Sophie, *Sophia*, *Jerina*, *Jephimia*, *Jankovitza;* Flore, *Zrjeta*, *Paraskevia*, etc.

Les Turcs ont plusieurs noms juifs, et les noms les plus communs sont : *Ibrahim* ou son diminutif *Ibro*, notre Abraham; *Mehmed*, *Mehmed-Ali*, *Osman*, *Ali*, *Moustapha*, *Hussein*, *Selim*, *Mahmoud*, *Abdoullaham*, *Tahir*, *Jasap*, *Soliman*, notre Salomon, *Joussouf*, notre Joseph, *Daoud*, notre David, etc. Les meilleurs noms sont censés ceux du Prophète et des prophètes anciens, savoir : *Mohamed*, *Ahmeh*, *Mahmoud*, *Moustapha*.

Pour pouvoir se distinguer, les Ottomans ajoutent à leurs noms celui du lieu de leur naissance, ainsi, on dit : *Ali-Drama*, Ali de Drama; *Joussouf-Seres*, Joussouf de Seres; *Selim-Selanikli*, Selim de Salonique, etc. Les paschas reçoiçent quelquefois de la Porte des surnoms (1) quand ils se sont

(1) T. *Laghab*, s. *Prezime*, v. *Porekla*, g. *Paranomi*.

distingués, comme celui de *Gazi* (vainqueur ou héros), d'*Aslan* (lion), etc.; dans ce cas était Ali-Pascha, etc. Les paschas ajoutent alors ce surnom à leur sceau. De leur côté, les Grecs ont quelquefois la faiblesse de se donner les noms des anciens héros helléniques.

Une cérémonie particulière des Albanais mahométans est encore, comme dans l'antiquité, la première coupe des cheveux d'un adulte qui dès lors peut porter des pistolets. On choisit un parrain ou *Nonos* pour cela. Le repas d'un mouton ou chevreau rôti signale cette fête. Chez les Albanais chrétiens, qui ne se rasent pas la tête, la remise des pistolets aux jeunes garçons fait aussi époque dans les familles.

La *circoncision* (*Sunnet*) a lieu, chez les Turcs riches, à l'âge de 14 à 15 ans, et chez les autres à celui de 7 à 8 ans; mais M. de Hammer dit au septième jour. C'est l'occasion d'une petite fête pour laquelle les enfants reçoivent à l'ordinaire de nouveaux habits, surtout de couleur verte, et vont se promener dans la ville. La circoncision paraît une chose si importante au Turc, que des paschas font venir des barbiers turcs de 50 à 60 lieues de distance pour faire cette opération avec le rasoir.

Les juifs pratiquent la circoncision sur les enfants encore à la mamelle, et cette cérémonie est pour eux un jour de fête. On met ses plus beaux habits; on invite ses amis, on les reçoit du moins, et on fait venir des musiciens zingares ou même des danseurs, suivant qu'on est plus ou moins à son aise. Une grosse caisse et un tambour de basque sont au moins de rigueur comme pour les mariages.

Quand quelque Turc est sur le point de mourir, on ne laisse approcher de lui aucune femme dans ses moments critiques; on a grand soin de lui maintenir les jambes étendues, de lui fermer les yeux, et de lui tenir la bouche close. On lave le mort, ou plutôt on le fait laver par un Iman, qui se sert à cet effet quelquefois d'eau mélangée d'herbes aromatiques, et pour la tête et la barbe de savon. On commence par le côté droit, puis on procède au côte opposé, pour terminer par le dos et le ventre.

On enveloppe ou coud aussi le cadavre dans des toiles bien blanches; à l'ordinaire, les hommes dans une chemise et deux toiles, et les femmes dans une chemise et quatre toiles. Les hommes sont enterrés sans turban, et les femmes ont les cheveux étalés par-dessus la chemise sur les seins. Il est défendu d'embaumer des corps, comme d'ouvrir des cadavres ou des tombeaux; néanmoins, dans le cas d'une femme en couche, dont l'enfant donne des signes de vie après sa mort, on a le droit de l'ouvrir sur le côté gauche.

On frotte quelquefois avec des parfums ou du camphre les huit parties du corps qui prennent part à la prière, savoir : le front, le nez, les mains, les genoux et les pieds, afin qu'ils se putréfient moins vite que le reste du corps.

L'*enterrement* (1) est une chose sacrée pour tous les habitants de la Turquie; on ne peut pas dire d'injures plus grandes que de souhaiter que le cadavre de quelqu'un soit mangé par les chiens, ou reste sans sépulture. Dans les guerres même, on interrompt les hostilités pour rendre les derniers devoirs aux morts. Dès que quelqu'un est décédé, lors même qu'il a été le plus grand coupable, toute animosité cesse, et on permet à sa famille ou à ses amis de l'enterrer; les cas exceptionnels ne sont que ceux où on veut montrer son mépris pour le défunt. Aussi Ali-Pascha, mis au ban par le sultan, et tué par ses ordres, repose dans un tombeau dans la cour de son ancien palais à Janina. On ne craint pas non plus de mettre sur le tombeau même des personnes punies par le gouvernement le genre tragique de leur mort.

L'enterrement a lieu dans les 24 heures après le décès, parce qu'on veut faire jouir le défunt le plus tôt possible du bonheur éternel. Les chrétiens mettent la même fatale précipitation. On pose le cadavre sur une planche ou une bière ouverte avec le visage découvert. Pendant cette cérémonie, les femmes poussent des gémissements, et on fait une prière. Cette

---

(1) T. *Défn*, s. *Pograb*, a. *Varr*, v. *Engropetschoune*, g. *Thaptika*.

bière est mise sur un brancard, porté alternativement par quatre personnes parmi les parents et les amis, dans leurs plus beaux habits. Dans la rue, les Turcs qui rencontrent le convoi s'y joignent souvent par usage, et par suite de la croyance que quarante pas ainsi faits équivalent à un grand péché. Un Turc accompagne quelquefois le convoi en portant du pain et du sel pour la nourriture du mort jusqu'au jour de la résurrection, mais ce n'est pas un usage général.

Arrivé sur la fosse, de 3 à 4 p. de profondeur sur 2 1/2 p. de largeur, deux hommes, placés dedans, reçoivent le mort ou quelquefois la bière, car l'usage d'enterrer avec des bières n'est pas général, et n'a lieu surtout que pour les femmes. Le mort placé de manière que sa tête soit tournée vers la Mecque, les personnes présentes lisent le 36e chapitre du Coran, et récitent leur formulaire de croyance. Ils dépouillent le mort de ses vêtements les plus précieux, ferment la fosse, mettent une grosse pierre dessus, et forment enfin l'exhaussement tumulaire. A l'enterrement des visirs, on coupe la crinière à son cheval de parade, on le couvre de belles housses, et on porte ses armes.

Pour montrer son chagrin à la mort d'un ami ou d'un parent, les dames de Scutari, en Albanie, accompagnent le cercueil, en ayant retourné leurs manteaux et leur *Phermené*, et en portant sur la tête un voile violet; mais il n'est pas d'usage, et même défendu d'aller prier sur les tombes, comme le font les chrétiens. Après les enterrements, on va prier dans les mosquées, et ensuite on prend une petite collation (*Dacha*), chez les Turcs comme chez les chrétiens.

Dans certains pays slaves, comme dans le pays de Cattaro, si le défunt a atteint l'âge de 7 ans, on annonce sa mort dans tous les villages, en ajoutant si sa mort a été naturelle ou violente, et en invitant à l'enterrement.

Chez les *Slaves* et les *Grecs*, les morts sont lavés ou baignés; les hommes par des hommes, les femmes par des femmes. On leur met une chemise blanche, on l'orne de fleurs, et si c'est un homme on l'entoure de ses plus beaux habits et de ses

armes. On l'expose les pieds tournés vers la porte de la maison. Dans la tombe, on le couvre d'un linge (*Pokrov*). S'il est assez pauvre pour n'avoir pas de chemise et de draps, quelqu'un de riche fournit ces objets croyant faire une bonne œuvre.

On n'emploie que rarement des bières complètes ; à l'ordinaire, on met le cadavre sur une planche, et on forme une espèce de toit avec deux autres planches. Beaucoup de vieilles gens se font préparer tout cela d'avance, lorsqu'ils se sentent près de mourir. Sans cela, les habitants du village fournissent les planches et creusent la tombe, ce qui ne coûte jamais rien. Avant de fermer le couvercle du cercueil, on arrose en croix la poitrine du défunt avec de l'huile et du vin. Les Serbes enterrent leurs morts le second jour. Dans les villes, on porte leur cercueil sur un brancard (*Nosila*) ; dans la campagne on se passe de brancard ; mais si le cimetière est éloigné, et qu'on puisse se servir de charrette, on met le mort sur une *Kola* de paysan. Le cercueil est toujours ouvert, et, comme chez les Turcs, le défunt a la figure découverte. On enterre quelquefois avec des guerriers leur sabre ou Handschar, et jadis les Haidouks portaient avec eux dans leur tombe une pipe et du tabac, comme l'indique la chanson de l'enterrement d'un Haidouk. La bière dans la fosse, on commence à prier et boire un verre d'eau-de-vie.

Dès qu'il y a un décès, les anciens du village vont pour enterrer le mort conjointement avec les amis des villages voisins. Lorsqu'il y a un prêtre dans le voisinage, il accompagne le défunt jusqu'au tombeau ; s'il est absent, on le conduit plus tard sur la sépulture, afin qu'il y fasse les cérémonies religieuses. Les parentes du défunt prient pour lui, et poussent des cris lamentables (*Opijelo*), aussi fort qu'elles peuvent, ce qu'on appelle *Toujiti*, en vantant les qualités du défunt, son courage, sa probité, sa sagesse, et en déplorant le sort malheureux de ceux qui lui survivent. On les entend s'écrier : Qu'est-ce qui montera ton cheval ? qui est-ce qui mettra tes habits ? qui est-ce qui nourrira ta mère ? qui est-ce qui embrassera tes enfants ? par qui jurera ta sœur ? Le serment le

plus saint d'une Serbe étant de dire : Aussi vrai que mon frère existe.

Les lamentations commencent dès la mort, suivent le défunt au tombeau, et durent encore après. Elles sont le plus fortes quand on part de la maison pour l'enterrement, et quand on descend le cadavre dans la tombe. Il faut quelquefois empêcher les parents de se jeter dans la fosse. Les lamentations d'une mère pour son fils ou d'une sœur pour son frère se renouvellent pendant deux ou trois ans, à la maison ou sur les champs, quand on est seul.

Des pleureuses payées ne sont pas en usage parmi les Serbes, quoique cette place puisse paraître occupée par quelque vieille pauvre à qui le défunt a fait l'aumône. Dans le Montenegro, les amis et les connaissances arrivent à la maison du défunt à la file les uns des autres, avec le fusil retourné vers la terre, tandis que l'un d'eux pousse des lamentations, comme le prieur aux enterrements catholiques, en Autriche. Près de l'habitation du mort et du cimetière, ils commencent à courir sans ordre et à se lamenter tous. Des personnes tout-à-fait étrangères y joignent leur voix par pure formalité. Plusieurs s'écorchent la figure jusqu'au sang, et laissent ces traces de sang des semaines entières.

Lorsque les amis sont réunis dans la maison du défunt, on leur offre de l'eau douce et du vin, et on les engage à boire, afin qu'ils ne puissent pas dire demain, ajoute-t-on, qu'il n'en a pas eu assez. Sur le cimetière, en mettant le mort dans la terre, un de ses parents distribue aux amis assistants des bougies, qu'un autre reprend quelquefois fort peu de temps après. Avant de les rendre, chacun baise sa bougie en disant : Pour l'âme du défunt, qu'elle éprouve une réception agréable dans le royaume de Dieu. Là-dessus les amis reçoivent du froment cuit et un peu salé, et chacun trois verres de vin ou d'eau-de-vie.

Dans quelques contrées, toutes les personnes qui ont composé le convoi retournent à la maison du défunt pour y boire au salut de son âme. Dans quelques lieux on retourne le cin-

quième et le huitième jour après sur le cimetière, où on recommence les lamentations, et où la plus proche parente s'agenouille (s. *pokletziva*) sur le tombeau, comme pour que le mort puisse entendre ses paroles, ce qui dans certains cas peut avoir ses inconvénients pour la santé, d'autant plus que, en Turquie au moins, on pratique quelquefois une espèce de soupirail entre la figure du cadavre et l'air extérieur. On distribue aux assistants du pain et de l'eau-de-vie, et en Syrmie on y ajoute du fromage blanc ; on distribue aussi des pièces de monnaie aux pauvres. Dans certaines villes, après l'office pour l'âme du défunt, on offre du pain et de l'eau-de-vie devant la porte de l'église à tous ceux qui en sortent.

En Servie, on donne en général trois repas de mort pour l'âme du défunt : le premier, quarante jours après la mort, s'appelle le *Tschetrdesnitza ;* le second une année après, et le troisième une année après ce dernier. En général on choisit pour cela la soirée de la veille d'un dimanche. Il arrive même qu'on pousse ces honneurs funéraires jusqu'à les répéter pendant sept ans, et jadis on déterrait quelquefois les os des morts pour procéder de nouveau à leur enterrement solennel, comme cela est arrivé pour plusieurs corps de la famille royale serbe.

Tous les habitants du village sont invités au repas du mort dans les termes suivants : « Venez ce soir, nous voulons nous rappeler à la mémoire le défunt. » Dans ces occasions il vient plus d'une personne de chaque maison, ce qui serait impoli dans d'autres fêtes, de manière qu'il se rassemble quelquefois plusieurs centaines de personnes. Le prêtre a aussi la coutume d'y assister, pour bénir le *Koljivo* ou froment cuit et dire les prières d'usage. Chacun prend quelques grains de froment, et avant de boire il dit : « Pour la paix de l'âme du frère ou de la sœur ! A son souvenir éternel et à sa sainte paix ! Dieu prenne pitié de son âme. » Les assistants, de leur côté, répètent la dernière phrase.

Chez les Slaves chrétiens, il est aussi d'usage quelquefois de mettre une chandelle ou une lanterne allumée sur le tom-

beau, peu de temps après l'enterrement d'un de ses propres, et à certaines époques.

Les Slaves et les Grecs ont des listes des défunts de leurs familles respectives, c'est le *Tschitoula*, et on les communique aux prêtres le jour des morts (*Zadouschnitze*), afin qu'ils prient nominalement pour tous les défunts.

Dans les *familles grecques* ou albano-grecques, les parents et les amis sont dans l'habitude de pousser, après la mort de quelqu'un, des lamentations d'un ton chantolant, triste et nasillard; des femmes s'arrachent quelquefois les cheveux et se roulent par terre; les hommes se donnent des coups sur les cuisses. Ces exclamations, ces gémissements sont, comme chez les Serbes, des louanges, et en grande partie des questions diverses au mort, pour savoir pourquoi il est décédé, qu'il avait assez à vivre, qu'il avait des habits, ce que feront les plus proches sans lui, ce qu'on fera avec ce qui lui appartient. Cela dure des heures entières, et toute la famille et les amis du défunt y prennent part.

Lorsque le cadavre est paré de ses plus beaux habits, les femmes recommencent leurs lamentations, et si la femme ou la sœur du défunt lui a survécu, elle dirige le récitatif psalmodié en se frappant la poitrine. Lorsqu'elle est fatiguée, une de ses filles ou de ses parentes la remplace. Il paraît qu'on paie aussi quelquefois des pleureuses pour donner le mode et la cadence aux éjaculations.

D'après M. Pouqueville, les pleurs et les cris recommencent le troisième jour chez les chrétiens, en mémoire de la résurrection de Jésus-Christ, le neuvième à cause de son Apparition, le quarantième en commémoration de son Ascension. Les Albanais mahométans, suivant le même usage, disent que le troisième jour le mort a perdu ses traits, que le neuvième son cadavre commence à entrer en dissolution, et que le quarantième son cœur a péri (1).

Chez les Albanais grecs, si les époux meurent sans avoir

(1) *Voyez* le *Voyage* de M. de Pouqueville, vol. III, p. 267.

changé de liens, on les pare, le jour de l'enterrement, de leurs couronnes nuptiales, qui sont portées sur un carreau, lors du cortége, de la maison de la jeune mariée à celle de l'époux.

Les Grecs portent leurs morts habillés, le visage découvert, dans des bières ouvertes, et chantent des hymnes d'un ton très nasillard. Les prêtres suivent avec un habillement blanc et de couleur. Ces derniers sont accompagnés d'enfants de chœur, de la croix et des images. Les assistants reçoivent des rubans noirs, ou bien, si c'est une fille, des rubans blancs ou bigarrés, et si le défunt a été riche, des serviettes (*Oubrous*) ou des mouchoirs dont on se couvre les mains.

Les *Albanais musulmans* enterrent leurs morts à peu près comme les Turcs, et prient sur la tombe, et plus tard dans la mosquée, mais ils n'ont pas l'habitude slave de retourner sur le cimetière à certaines époques.

Les *Arméniens* enterrent leurs morts comme les Slaves et les Grecs, et, arrivés sur le cimetière, ils font des prières lamentantes à haute voix et à l'unisson.

Lorsqu'un *juif* est mourant, les personnes présentes chargent le mourant de compliments respectueux aux divers personnages chefs de leur race, tels qu'Abraham, Isaac, Rachel, Jacob, Joseph, etc. A la mort d'un des leurs, les juifs aisés habillent le cadavre tout en toile, et lui font même des bas de toile, et le placent, enveloppé dans un drap de toile, dans une bière de bois sans ornement ni peinture quelconque.

Ils ont aussi l'habitude de se rassembler, les parents et les amis, autour du défunt, et de passer en revue toute sa vie en la psalmodiant d'une manière toute particulière. Dans ces récits, ils n'évitent point de reprocher aux gens présents les fautes dont ils se sont rendus coupables envers le défunt. Ainsi on fera sentir à un père qu'il est la cause de la mort de son enfant, et les cris de douleur du père n'arrêteront pas les chants.

Les pleureuses ne sont guère en usage en Turquie que parmi les juifs riches; ce sont de pauvres et surtout vieilles

femmes qu'on paie pour pousser des cris lamentables autour du défunt, soit dans la maison, soit pendant l'enterrement et sur e cimetière.

Les juifs qui ont enterré un des leurs portent quelque temps un habit auquel le rabbin a déchiré un morceau. Pour un fils, il faut porter cette déchirure dix jours, pour un père six semaines. Pendant ce temps, on se laisse croître la barbe, et on ne peut pas s'asseoir sur une chaise, mais seulement par terre.

Les habitants de la Turquie ne sont pas dans l'habitude de porter le deuil comme en Europe. Chez les Turcs, il ne paraît pas y avoir de deuil, ou on ne fait que laisser croître sa barbe, jeûner ou prendre moins d'aliments pendant quelques jours. On craint de marquer son opposition aux lois de la fatalité. Chez les Slaves, le deuil dure au moins un an, et consiste en ce qu'on ne danse ni chante, et que les hommes négligent de se faire raser pendant des mois entiers. Chez les Slaves, les Grecs et les Valaques, les hommes vont sans bonnet pendant une semaine à compter du moment où le parent est mort, et ils se cousent quelques rubans noirs sur le bras ou portent aussi leur jaquette retournée. Les femmes se mettent des rubans noirs dans les cheveux, ou, si elles sont riches, elles se couvrent la tête d'un mouchoir noir ou bleu; mais, tout de suite après l'enterrement, elles se coupent les cheveux ou vont la tête nue. Les femmes grecques se couvrent la tête avec un mouchoir, ou fess noir. On dit qu'on prend, chez les Grecs, le deuil pour un enfant, et non pour ses père et mère.

Les différentes époques de l'année sont en général indiquées par les habitants de la Turquie par certaines fêtes religieuses, telle que la Saint-George, où on mange pour la première fois les agneaux; la Saint-Démétrius, où on règle les comptes et le paiement des fermages; la fête du patron du hameau, etc. Mais dans certains districts de montagnes, la naissance des agneaux, la tonte des troupeaux, la récolte du maïs, etc., font époques, et donnent lieu aussi à des réjouissances particulières comme les moissons et les vendanges. Ainsi, en Bosnie et dans la Croatie turque, la récolte du maïs faite, les

jeunes gens vont sur les hauteurs chanter en chœur et tirer des coups de pistolet.

Dans l'Albanie grecque, on célèbre encore au printemps l'antique fête païenne l'*Erosantia*. Le dernier jour de février, les femmes grecques jettent par la fenêtre de vieux pots et des morceaux d'assiette en s'écriant : « Sortez, puces et punaises; entrez, promise et plaisir. » M. de Hammer y croit voir un reste du commencement de l'année romaine, cette singulière opération tombant la veille de ce jour (1).

La fête de Pâques, appelée en grec *Lampre*, ou le jour éclatant de lumière, commence à minuit, quand le prêtre entonne depuis le lieu sacré de l'église le *Christos anesti*. Les croyants se donnent le baiser de paix et se montrent pleins de joie. Les familles s'invitent réciproquement pour manger un agneau, et c'est l'époque des mariages. En Albanie, on cesse ce jour-là de guerroyer.

Chacun doit avoir alors son *Anaphora* ou pain bénit ; aussi, avant cette fête, les domestiques des couvents ou des cures vont distribuer dans les villages les pains et reçoivent des œufs à la place. A Pâques, on coque avec les œufs, et celui qui casse un œuf le gagne. Dans les villes, on distribue aux enfants et à ses inférieurs des œufs colorés, et on juge celui qui vivra le plus long-temps d'après la résistance des œufs en coquant. Le chef de famille distribue les œufs en commençant par le plus âgé. Dans les couvents on coque aussi, et on examine quelquefois si les œufs ne sont pas remplis artificiellement de cire pour les rendre plus durs. Depuis Pâques à l'Ascension, quand on rencontre une connaissance, au lieu de se saluer, on dit : « Christ est ressuscité (s. *Christos Voskrs*)! » mots auxquels on répond par ceux de : « En vérité, il est ressuscité (s. *Voistino Voskrs*). » Ces formules remplacent les santés.

Le second lundi après Pâques (le *Droujitschalo* des Serbes,

---

(1) Voyez *Des Osmanisch. Reichs Verfassung*, par de Hammer, vol. II, pag. 167.

et *Roujitschalo* des habitants de la Syrmie), les paysans et surtout les femmes visitent avant dîner les cimetières et paient des prières pour les âmes des défunts. Dans quelques endroits, comme dans le pays de Négotin et de Resava ou Reschava, les jeunes gens et les moines se rassemblent à la même époque pour établir des confraternités entre les hommes et entre des enfants et des femmes. On tresse des couronnes de saule à travers lesquelles on s'embrasse, on se fait présent d'œufs rouges ou colorés, on échange les couronnes en se les plaçant mutuellement sur la tête, et se jurant d'être frères et sœurs. Cette confraternité dure toute l'année et se renouvelle ou cesse l'année suivante. Pendant ce temps, on se donne le nom de frère, *Pobratim*, et de sœur, *Posestrina*.

Les poissons d'avril (s. *Kod kasalove Kouchie*) ne paraissent pas en usage, si ce n'est peut-être en Servie, car ce n'est nullement une coutume slave.

A la Saint-George (23 avril), on se baigne chez les Serbes pour la première fois avant le lever du soleil. Les femmes et les filles puisent de l'eau la veille, ou recueillent celle lancée par la roue d'un moulin, parce qu'elles croient éloigner ainsi d'elles tout malheur comme l'eau se détache de la roue. Elles jettent dans cette eau des herbes, et surtout du *Ligusticum levisticum*, et les laissent infuser la nuit. Le matin elle s'y baignent. Avant la Saint-George, il n'est pas permis de cueillir des herbes, et encore moins de les sentir ; mais ce jour arrivé, chacun cueille un bouquet, le sent et le met à la ceinture, ou les filles à leur collier. Dans les villes, ceux qui sont aisés tuent le premier agneau; car avant la Saint-George on prétend que la viande d'agneau donne des maux de tête. Les paysans croient qu'il ne faut pas s'endormir le jour de la Saint-George; celui qui a ce malheur doit redormir de nouveau à la Saint-Marc, le 25 avril. Le jour de la Saint-George est regardé comme celui où les Haidoukes tiennent leur rendez-vous.

Dans quelques endroits des pays slaves, comme en Syrmie, les filles cueillent le jour avant la Saint-Jean des fleurs de gro-

seilliers, et en ornent l'avancement du toit ou la haie entourant la maison. Il y a des chansons particulières pour cette fête.

A la fête de Saint-Jean, on dit chez les Slaves que le soleil (*Sountze*) est resté immobile trois fois par respect. La veille, les bergers se fabriquent des flambeaux d'écorce de bouleau et de cerisier, et font avec ces flambeaux le tour de leurs troupeaux, ainsi que des enclos où est le gros bétail ; puis ils montent sur les montagnes, et y font brûler en société ces flambeaux, ce qui est l'analogue de nos feux de la Saint-Jean. On allume aussi des flambeaux à la Saint-Pierre. En Haute-Albanie, toute la nuit qui précède cette fête, on fait des feux dans les jardins, et femmes et enfants s'amusent à sauter par-dessus. Les mêmes Guègues catholiques célèbrent la Saint-Florian en se balançant toute la nuit.

Le *dimanche des Rameaux*, et çà et là le jour de l'*Annonciation de la Vierge*, les filles des paysans se rassemblent avant le lever du soleil, se rendent auprès d'un cours d'eau pour y danser le *Kolo*, et entonner des chansons particulières, dont le refrain est *Jelo le Jelo*, bonne fille. C'est ce qu'on appelle le *Ranilo*, du mot *Rani*, matinal.

Chez les Serbes, lors des grandes sécheresses, au printemps et en été, des filles de douze à quinze ans vont de villages en villages exécutant devant chaque maison des chansons particulières pour demander au bon Dieu de la pluie. Une de ces filles prend le nom de *Dodola*, du refrain des chansons *Oj dodo oj dodole* ; elle se revêt le corps tout nu avec des roseaux, des branches de saule, des herbes, des feuilles et des fleurs, tels que des iris et d'autres fleurs des marais. Ce singulier costume est arrangé de telle manière, qu'on voit à peine leur figure, d'où est venu le proverbe : S'habiller comme une dodole (*Natschiniti kao dodola*), c'est-à-dire mettre trop d'habillements. Devant chaque maison, la dodole tourne rapidement sur elle-même, tandis que ses compagnes dansent en rond autour d'elle et exécutent à l'unisson les chants composés pour la circonstance, jusqu'à ce que quelqu'un de la maison vienne jeter de l'eau sur l'héroïne. A l'ordinaire, on ne chante

devant chaque maison qu'un couplet, et on continue à chanter chemin faisant. Ainsi, devant une maison, on chantera, par exemple :

Nous prions le tout-puissant Dieu
Qu'il tombe de la pluie comme de la rosée,
Qu'elle humecte nos champs,
Nos semences hivernales
Et le maïs à double enveloppe.

Ou bien la strophe suivante :

Notre Doda prie Dieu
Qu'il tombe de la pluie comme de la rosée,
Qu'il arrose tous les laboureurs,
Tous les laboureurs et les bêcheurs,
Et ceux qui travaillent pour la maison.

Ou bien :

Que Dieu donne beaucoup de pluie,
De grands concombres,
De bonnes poires,
De jolies pommes, etc., etc.

En allant d'un village à l'autre, elles chantent :

Nous traversons le village,
Et les nuages vont à travers le ciel
Plus vite que nous, ils vont plus vite que nous ;
Qu'ils nous rattrapent
Et arrosent le blé et les vignobles.

Entre chaque vers, ou bien entre chaque deux vers, s'intercale le refrain : *Oj dodo oj dodole.*

Cet usage des *Dodoles* rappelle trop les fêtes célébrées pour certaines nymphes pour ne pas déceler son origine païenne. Cette coutume serbe se retrouve aussi au moins dans la Bulgarie occidentale jusqu'au-delà de Sophie, et elle fait aussi partie des amusements des paysannes serbes, de la Syrmie et

d'autres contrées hongroises. Néanmoins le clergé y a défendu les Dodoles sans autre vêtement que des feuillages.

Parmi les Grecs, on retrouve encore cet usage, et ils emploient à cet effet des enfants de huit à dix ans, et surtout des orphelins ou des pauvres, dans l'idée que Dieu prêtera plus volontiers l'oreille à leurs prières. On leur donne le nom de *Pyrpèrouna* (1), et ils chantent aussi la chanson suivante :

La Pyrpèrouna se promène,
Prie Dieu.
Notre Dieu, donne-nous une pluie,
Une pluie légère
Pour les plantes, pour les fleurs,
Pour les richesses du monde,
Le blé, le coton,
Les humides plantes potagères;
Fais nous la grâce de la pluie,
D'une grande fertilité,
Et que l'épi demeure creux
Et que le tronc soit chargé.

Les propriétaires devant les maisons desquels on chante, versent aussi un pot d'eau sur la tête de l'actrice principale et distribuent des paras aux enfants.

Le jour de la Trinité, des jeunes filles slaves bien habillées et jolies vont, au nombre de dix à quinze, de maison en maison, danser et chanter. La plus belle prend le titre de Reine, *Kralitza*, d'où ce genre de fêtes a pris le nom de *Kralitze*, les Reines. Elle porte une baguette ornée de mouchoirs; une autre figure le roi, une troisième le porte-drapeau, une quatrième le ministre, tandis que les autres, avec des couronnes de fleurs, représentent les dames d'honneur ou des guerriers avec des épées en bois. La reine a la tête et le visage couverts d'un mouchoir blanc; le roi a sur la tête un bonnet orné de fleurs et dans la main une épée; le porte-enseigne agite sur

(1) Voyez *Tragodia tes neas Ellados*, par le docteur Kind. Leipzig, 1833.

une lance un drapeau blanc et rouge. Devant les maisons, la reine s'assied sur une basse escabelle; ses ministres sont à côté d'elle, et les autres filles, formant un demi-cercle, dansent autour d'eux un kolo, en se tournant à gauche, frappant la terre des pieds, s'avançant toujours de deux pas et chantant. Le roi est à l'extrémité gauche du kolo, le porte-enseigne au côté opposé. Ils ne prennent pas part à la danse; mais le roi, la face tournée contre celui qui conduit le kolo, remue son épée et se retire un peu en arrière, tandis que le porte-étendard, regardant la personne à la queue du kolo, balance son drapeau. Quand on a dansé ainsi, le roi et le porte-enseigne se tournent chacun sur l'endroit où ils se trouvent, puis ils font le tour du kolo et retournent à leur place, et on reprend la danse. Elles commencent leurs figures devant la maison du roi, et leur première chanson demande au maître ou à la maîtresse du logis un escabeau pour la reine; ensuite elles adressent des chansons à toutes les personnes de la maison, jeunes comme vieilles. Ces chants n'ont que six syllabes dans chaque vers, et chacun, excepté le premier et le dernier de la strophe, se répète trois fois, et les autres filles y ajoutent le mot de *leljo*. Une telle chanson est, par exemple, la suivante:

Les filles reines, les brillantes reines,
Les reines, les brillantes reines, Leljo,
Les reines nous disent,
Elles nous disent ici, Leljo,
Il y a une fille non mariée, Leljo;
Mariez cette fille, Leljo,
Ou donnez-nous, afin que nous la mariions, Leljo, etc.

On leur fait des petits présents; afin que ces jeunes filles ne soient pas inquiétées, elles se font accompagner par leurs frères, cousins ou parents, et souvent un joueur de cornemuse ou un fifre leur est annexé.

Cet usage se trouve surtout en Servie, le long de la Save, dans le district des montagnes du Tzer et du Medvednik, dans celui du Timok; mais en Syrmie, dans le Bannat et

le comitat de Batsch, les prêtres l'ont défendu, et ont même employé quelquefois, dit-on, le bâton pour chasser les danseuses.

Après la moisson, le soir de la Sainte-Barbara, on met dans un chaudron toutes sortes de céréales ou de graines légumineuses, qu'on fait bouillir pour voir le lendemain sur quel côté les graines cuites sont montées le plus haut; d'après ces directions, on distribue ses semailles pour l'année suivante dans ses champs, et on a encore des chansons pour ces occasions. La récolte de maïs et la vendange (*Schire*) donnent aussi lieu à des fêtes.

Deux espèces de fêtes particulières aux Serbes ont lieu avant Noël, savoir: celle des Pères (*Otzi*), le dernier dimanche avant Noël, et celle des Mères (*Materitze*), l'avant-dernier dimanche avant Noël. Les enfants lient dans la première les pères, et dans la seconde les mères, sans qu'ils s'en aperçoivent, avec des rubans ou une ficelle, et les menacent en badinant de ne les lâcher que lorsqu'ils leur auront fait quelques présents; ces derniers consistent en objets de toilette ou en fruits, ou bien en un repas.

Le *jour de Noël*, une grande partie des familles serbes font rôtir un cochon entier, qui forment leur *Petschenitza* par excellence, et le *Pesivo* du Monténégrin et de l'habitant de Cattaro; mais ces derniers donnent ce nom à tout animal rôti entier. En Herzegovine, les cochons étant rares, on y substitue un mouton, qui prend le nom de *Zaoblitza*. Le rôti doit être, en général, assez grand pour qu'il puisse servir toute la semaine à la famille et qu'on puisse en offrir aux visiteurs; le cochon qui y est destiné est choisi et engraissé. Les gens riches donnent à l'ordinaire un rôti semblable aux pauvres, qu'on sait n'avoir ni ne pouvoir acheter un cochon. Dans les grandes maisons serbes, on rôtit un mouton et un cochon. On les tue la veille de la soirée sainte, ce qui a fait appeler ce jour *Toutschin*, ou *Tousindan* (jour de la boucherie); on les rôtit dans cette soirée, ou bien toute l'opération a lieu ce jour-là. Quand la maison est trop petite pour faire un si grand feu, on rôtit

dans la forêt voisine. Les habitants de Risano, près de Cattaro, et d'autres villes, n'aimant pas le rôti froid, ne préparent le leur que le matin de Noël, après minuit. Dans les villages, les personnes aisées ajoutent au cochon un cochon de lait.

Le soir avant Noël, le *Badniak-Dan* ou *Badnji-Dan* (le jour de la veille, de *Bdjeti* veiller), chaque chef de famille va dans les forêts se couper un grand et jeune chêne, appelé *Badniak*, qu'il porte à la maison quand il fait sombre et qu'il met sur le feu. Aussitôt qu'il entre chez lui, il s'écrie : « Bon» soir, et bienheureuse soirée sainte pour vous » (*Dobar vetscher i tschestiti vam Badnji-Dan.*) Un des hommes de l'habitation sème du blé, et répond : « Dieu te fasse du bien à toi » heureux et honoré personnage ! » (*Dao bog dobro srechni i tschestiti*). A Risano, et près de Cattaro, les femmes et les filles ornent la bûche ou *Badniasi* avec de la soie rouge, du fil, du fil d'or, des feuilles de laurier et diverses fleurs. On allume des chandelles sur les deux côtés de la porte quand on l'apporte à la maison. Dans le Montenegro, au lieu de répandre du blé, on va à la rencontre de celui qui apporte les *Badniasi* avec un cruchon de vin et un pain, et on boit à la santé des bûches quand on les met au feu, puis on les arrose de vin, comme si elles devaient aussi boire, et on boit, tous, en l'honneur de Dieu dans le même verre.

Quand le chêne est sur le feu, la maîtresse du logis prend de la paille, et le distribue en étant baissée dans la chambre, en imitant le cri de *quo*, *quo*, *quo*, des poules ayant des petits (s. *Kvotschka*), tandis que les enfants poussent les cris de *piou*, *piou*, *piou*, comme les petits poulets. Après cela, on jette des noix sur la paille, on mange et on s'amuse. A Risano, on veille près du feu pour arroser le *Badniak* de vin, quand il est sur le point de brûler de part en part, d'où est venu le nom de *Badnji-Dan*. Après minuit, on tire de tous côtés des coups de pistolet, et on augmente les décharges à mesure que le jour s'approche.

En Servie, on ne laisse pas brûler entièrement les *Badn-*

tasi, mais on en retire du feu les extrémités, on les éteint et on les met entre les branches des jeunes arbres fruitiers, afin qu'ils les fassent prospérer.

Au lever du lendemain, quelqu'un va chercher de l'eau et en verse sur du blé. On pétrit avec ce liquide le pain de Noël sans levain, nommé *Tschesnitza* ; on y renferme une pièce de monnaie et on prépare le repas.

A ce dernier, ce pain est coupé en autant de morceaux que de personnes, et celui à qui tombe en partage la monnaie la garde. On regarde cela comme un signe de bonheur pour la nouvelle année. Dans quelques maisons, le *Tschesnitza* est préparé par le chef de famille, dans d'autres par sa femme. Dans le Montenegro, on le fait la veille de Noël, et on le distribue déjà au souper de ce jour.

Dans la matinée de Noël, après avoir donné à manger au bétail, on s'attable, après avoir tiré quelques coups de pistolet comme en se levant. Tout le monde se rassemble et fait sa prière en ayant à la main une chandelle, puis on s'embrasse à la ronde, en prononçant les mots : « Paix en Dieu ; Christ est » né, il est vraiment né, honorons Christ et sa naissance. » (*Mir Bojii Christos se rodi, vaistinou rodi, poklanjomo se Christou, i christovou rojanstvou*). A cette occasion les mariés n'ont pas honte de s'embrasser. A Risano, le prêtre dans l'église commence après l'office les embrassades, en baisant les saintes images, et les assistants imitent son exemple et s'embrassent mutuellement. Ceux qui ne peuvent le faire à l'église, le font hors cet édifice, et ce jour est celui des réconciliations. Ordinairement les jeunes gens vont à la rencontre des plus âgés. S'embrasser ce jour a un nom particulier, et s'appelle *Mirbojatise*, des mots *Mir bojii*, paix en Dieu. Quand on s'est donné le baiser de paix, la bougie allumée à la main, le maître de la maison prend toutes les chandelles, en fait un faisceau, et le place entre du blé dans une assiette de bois ou dans tout autre vase ; mais de manière que toutes les céréales soient mélangées et recouvertes de quelques petits pains ou *Kolatsch*. Les chandelles brûlent encore quelque temps et sont éteintes

petit à petit par le blé qui est donné plus tard aux poulets, afin qu'elles pondent beaucoup d'œufs.

Aussitôt qu'on commence à manger, chacun prend un petit morceau de fromage ou un morceau du rôti de Noël, le *Petschenitza*. Dans la Syrmie et le comitat de Batsch en Hongrie, on boit aussi dans cette occasion du *Varenik* ou de la soupe au vin avec du miel et du poivre. A Risano, on prend d'abord un peu de poumon rôti, afin que tous les mets deviennent aussi légers que ce dernier. Au milieu du repas tous se lèvent pour boire en l'honneur de Dieu. Alors le chef de famille distribue le *Tschesnitsa* là où il ne l'a pas encore fait. Les chandelles qui brûlent encore sont éteintes avec du blé, et les mèches fumantes avec du vin.

En général, on boit le premier jour peu d'eau-de-vie, parce qu'on craint la fièvre inflammatoire. Quand on a fini, on prie et partage un petit pain. A la place de la nappe, on emploie, ce jour surtout en Hongrie, un sac de blé ou de farine, et la table reste trois jours à la même place sans qu'on balaie la maison, et sans qu'on ôte les os et les débris des repas.

On attache une grande importance à la première visite d'un étranger dans une maison à Noël, et ce visiteur prend le nom de *Polaznik* ou *Polajainik*. Chaque année, on fait choix d'avance pour cela d'un ami; car on croit que le bonheur ou le malheur de l'année dépend de cette visite, et on serait bien fâché de voir arriver un intrus. Il apporte du blé dans un gant sans doigt et s'écrie sur la porte: Christ est né, *Christos se rodi*. Il sème avec une main du blé, tandis qu'une personne de la maison en sème de même contre lui, et prononce les mots: En vérité, il est né (*vaistinou rodi*). Là-dessus l'ami entre, prend la pelle, frappe sur la bûche de Noël, réduite en charbon, le *Badniak*, de manière que des étincelles en sortent, et il dit: « Je vous souhaite autant de bestiaux, de chevaux, de chèvres, » de moutons, de cochons, de vaches, autant de bonheur et de » bénédiction que cette bûche a donné d'étincelles. » Il pousse la cendre sur le côté du foyer, et y jette quelques pièces d'argent. A Risano, on met l'argent sur le *Badniak*. D'autres ap-

portent aussi un faisceau de chanvre, appelé *Povjesmo*, et le pendent sur la porte. Ensuite on le prie de s'asseoir, les femmes le couvrent d'un tapis, afin d'obtenir de la crème grasse. Si on a fait un présent, ou offert un déjeuner au visiteur, il retourne chez lui, et ne revient qu'après le repas, ou on le régale et on chante jusqu'à la nuit. Quelquefois le *Polajainik* devient alors ivre, ce qui est interprété en bien. Lorsqu'il regagne sa maison, on lui donne un mouchoir de poche, des bas ou un chausson de laine à mettre par-dessus les bas, ou au moins un *Kolatsch* ou pain de froment.

Si par hasard un autre individu que le *Polaznik* fait la première visite, on le traite comme lui, lors même qu'il n'arriverait que le lendemain de Noël. Les gens aisés vont visiter les pauvres, et leur apportent à boire et manger. A Risano, le *Polaznik* vient ordinairement l'après-midi, ayant à la main une cruche de vin, ornée de fleurs et de fruits. Arrivé devant la maison, il s'annonce par un coup de pistolet, et en partant on lui remplit sa cruche et on lui fait des présents.

Jusqu'à la fête des Trois Rois, quand deux personnes se rencontrent, elles se saluent par les mots : Christ est né, et la réponse : En vérité il est né ; et on substitue aussi ces mots aux santés portées. Les enfants promènent un berceau (s. *Verten*) devant représenter la naissance de Jésus-Christ. Le premier jour après Noël s'appelle *Bogii-dan*, jour de Noël.

On croit çà et là que dans la nuit avant la fête des Trois Rois, le ciel s'ouvre, et que Dieu donne ce qu'on désire ; à cet effet, on reste la nuit dans les champs pour voir ce miracle, ou on y va à minuit. On raconte que quelqu'un étant encore à la maison lorsque le ciel s'ouvrit, et croyant que le ciel allait se refermer, il mit la tête à la fenêtre et s'écria : « Dieu, » donne-moi quelque chose de bon, je suis plein de crainte et » d'impatience. Donne-moi la mesure d'une tête. » Dans cet instant sa tête devint si grosse, qu'il fallut agrandir la fenêtre avec des haches. Le matin de la fête des Trois Rois beaucoup de paysans se baignent, au lever du soleil, dans une source ; s'il y a de la glace, on la brise.

On observe çà et là des formalités qui ont l'air de sorcelleries; ainsi, dans le Montenegro, les bergers retournant chez eux la veille de Noël, reçoivent de leurs femmes un coup sur le dos avec un bois sur lequel on entortille du fil, le *Vratilo*, afin que leurs bestiaux prospèrent. Dans l'Herzegovine et la Bosnie, le père de famille crie à Noël le matin devant la maison : « Que Dieu éclaire à Noël (*Sjai boje i bojitchou*) un tel, » et énumère ainsi tous les gens de sa maison. Cet usage est appelé *Sjakati* ou *Sjaknouti*, de *sjai*, appeler. A Risano, quand on retire le *Pesivo* de la broche, le maître du logis poursuit la broche à la main les filles présentes en criant : « Va hors de la maison, peste; » ce qui veut indiquer le désir de les marier bientôt.

Pour achever le tableau des mœurs des habitants de la Turquie, il ne nous reste plus qu'à donner les détails de la manière dont la vengeance du sang, le *Ram de Dgiak* ou *Dgiak* ou *Dgiaksè* des Albanais, la *Krvina* des Monténégrins, s'exécute chez les Schkipetares et les Serbes du Montenegro, qui ont évidemment emprunté cet usage des Albanais, puisqu'il n'existe pas chez leurs compatriotes, en Bosnie et en Servie.

Dans la *Moyenne* et *Basse-Albanie*, M. Pouqueville a très bien décrit le genre de vie singulier qu'ont introduit la division des habitants en phares, leurs inimitiés et la coutume de se venger les armes à la main. Il faut avoir vu ces pays pour croire à ces singulières mœurs. D'abord toutes les maisons y sont isolées, bâties en pierres, et crénelées ou percées de meurtrières masquées. Les familles d'un même phare échelonnent leurs maisons contre la pente d'une montagne autour d'un mamelon ou sur une plate-forme escarpée.

Des familles d'un village peuvent être en guerre pendant que tout le reste de la population est tranquille. Lorsque des phares entiers sont en guerre, ils ont chacun leurs puits, leurs fontaines, leurs fours et leurs marchés. C'est dans les bourgs et les villages qu'on se bat, tandis que rarement ces dissensions interrompent les travaux de l'agriculture ou les soins des troupeaux. Il arrive aussi qu'on s'occupe d'ensemencer ou de

labourer les terres pendant la journée pour se battre le soir, qu'on interrompt une fusillade pour laisser passer des voyageurs, qu'on chôme même ensemble des fêtes pour recommencer à se tirer plus tard des coups de fusil.

De même, des villages ou des bourgs entiers viennent quelquefois à avoir la guerre entre eux, ce qui a lieu surtout pour des disputes sur les limites des parcours, sur le vol de quelques chèvres ou l'enlèvement d'une fille. Alors on s'assemble, on délibère, on fait annoncer les attaques; mais en général on ne marche que quand on est sûr de l'infériorité de son ennemi. Sans cela, on se contente de se dire en guerre et de se nuire par l'enlèvement de bestiaux, par la destruction d'une fontaine ou l'incendie d'un moulin. Comme du temps d'Homère, on s'insulte avant de s'attaquer, et on se fait un malin plaisir de trouver un endroit d'où on puisse invectiver ses ennemis sans qu'ils puissent vous rien faire.

Lorsque des rencontres ont vraiment lieu, quelques hommes à terre suffisent pour constituer une bataille; et on conclut des trèves (a. *Anakochai*, g. *Diakochai*) pour enterrer les morts. De véritables massacres n'ont lieu que lorsqu'on s'est emparé d'un village après de longs efforts ou par surprise. Mais ce cas est extrêmement rare, et le plus souvent les querelles se terminent par l'intermédiaire des *pliaks* ou *gérontes*, c'est-à-dire des vieillards d'autres pays ou phares, ou par celle des Albanaises, qui vont dans les harems des ennemis de leurs maris faire les propositions de paix. Les haines les plus fortes se calment à la voix de la piété filiale, les différends restent suspendus sans être décidés. Quelquefois une noce termine une guerre.

Dans la Liapourie, comme dans le Montenegro, les vieillards ne donnent d'abord que leur avis en conciliation verbalement aux députés des familles en guerre. Si leur arbitrage est accepté, ils entrent en conclave pour délibérer sans témoins, et donnent leur décision par écrit. Si les phares en guerre n'en sont pas satisfaits, ils peuvent demander qu'on adjoigne aux gérontes d'autres personnes de leurs villages ou

d'autres villages voisins. Mais après la résolution de cette seconde assemblée, appelée *Achama* par les Albanais et *Psephisma* par les Grecs, c'est-à-dire traité ou décret, si un parti ou tous les partis refusent d'y accéder, les villages voisins les forcent par la voie des armes d'accéder à cet arbitrage public (1).

« Dans le *pays des Monténégrins*, la vengeance du sang est poussée même jusqu'à ses dernières limites. On ne laissera pas la moindre égratignure impunie ; si on a reçu tant de blessures, on sera obligé d'en rendre tant, et on en rendra responsables les parents de l'offenseur, des villages entiers, des tribus et des nahies. Cela va si loin, que si par hasard un fils tuait son père, son frère serait appelé par l'opinion publique à venger l'auteur de ses jours. Une telle dette ne peut périmer même après un siècle, et il faut l'effacer par du sang ou de l'argent.

» Les parents de celui qui a été tué ou blessé grièvement conservent à l'ordinaire les habillements ensanglantés, afin d'exciter par leur vue les leurs à la vengeance. Les mères d'enfants mineurs ont surtout cette coutume pour pouvoir rappeler à leurs fils, lorsqu'ils sont grands, la mort tragique de leur père. Maint vieillard, avant de mourir, recommande ce devoir de la vengeance à sa famille, ou même l'Albanais lègue par testament le soin de la vengeance à ses fils ou à la postérité. Ce qu'il y a de plus affreux, c'est que, quand un homme d'une commune a été tué dans une autre sans que les membres de celle-ci aient fait tout leur possible pour empêcher le meurtre, la commune de l'assassiné entre en inimitié avec la commune du meurtrier et celle sur le territoire de laquelle le crime a été commis.

» De plus, on ne recherche pas tant le coupable, mais on se croit en droit de se venger sur le premier venu appartenant à la même famille, au même village, à la même tribu ou au

---

(1) Voyez *Voyage de la Grèce*, par M. Pouqueville, vol. III, pag. 246 à 257.

même district (s. *Naia*). La vengeance ne peut être moindre que l'offense, et plus cette dernière est considérable, plus est grand l'honneur d'être le vengeur. Lorsque le coupable est un homme insignifiant, on choisira quelquefois exprès un autre individu plus distingué pour se venger. Il y avait dans le Montenegro une loi qui défendait de venger ainsi la mort d'un voleur tué étant surpris sur le fait, mais on ne l'observe pas, et on cherche à venger le plus mauvais garnement comme l'homme le plus probe.

» Il arrive malheureusement souvent qu'un homme innocent tué ainsi pour venger une injure faite par un autre, excite les siens à rendre la vengeance, ce qui devient alors un mal interminable. C'est pour cela que dans la Turquie albanaise il y a des nahies, des tribus, des villages et des familles qui ont des inimitiés qui durent des années. Quelquefois on s'évite, mais il arrive aussi que ces dissenssions dégénèrent en guerre civile. On se bat par centaines, on se brûle les maisons, les moissons, on se vole les bestiaux, on coupe les arbres fruitiers, on gâte les sources, les églises seules sont épargnées. Un homicide peut ainsi en produire cinquante et cent ainsi que des malheurs inouïs.

» Quand on voit qu'une tribu a battu une autre et qu'elle marche à sa destruction totale comme étant trop faible, d'autres tribus plus puissantes prennent parti pour cette dernière. Pour cela les petites tribus ou les petits villages s'unissent entre eux pour prévoir de pareils cas. Si le meurtrier est un membre d'une petite famille et que sa victime appartienne à une grande, il arrive que la première rachète la vengeance du sang à prix d'argent, et l'assassin est obligé de s'enfuir dans une autre commune. Si, au contraire, celui qui a été offensé est d'une petite famille et l'agresseur d'une puissante, le premier va quelquefois se domicilier dans une commune plus puissante pour tirer depuis la vengeance de son homme.

» Chez les Patrovitchis, le coupable est obligé de venir neuf dimanches de suite prier beaucoup de personnes de rétablir la paix en montrant la maison de ses adversaires. Il traite ces personnes tous les trois dimanches, et au neuvième on lui met des

enfants de ses adversaires dans les bras pour en être le parrain. L'offensé détermine le jour du jugement et nomme les juges. On y fait autant de mal que possible à ses adversaires, en leur ravageant leur bien et tuant leur bétail; mais, en Dalmatie, il n'est pas permis d'abattre les oliviers.

» Souvent on conclut des armistices pour un certain temps, surtout quand les champs de deux communes s'enchevêtrent ou sont voisins, parce que chacun est intéressé à les cultiver. Si une partie a plus d'intérêt que l'autre à cet arrangement, il faut qu'elle paie une certaine somme. Une attaque ennemie du dehors met fin à tout différend intérieur. Pendant tous ces événements tragiques, les femmes ne courent aucun danger et peuvent aller où elles veulent; elles servent ainsi d'intermédiaires dans les arrangements et les pacifications.

» Des femmes viennent avec des enfants à la mamelle demander la paix (*mir*) au nom de Dieu et de saint Jean. Insulter ou même tuer une femme employée dans ces pourparlers est regardé comme un grand malheur, comme l'atteste une chanson où la destruction totale d'un clan est attribuée à une pareille méprise.

» Quand des familles ou des communes sont lasses de se pourchasser, ou quand des tiers viennent s'entremettre entre les deux partis, on entre en pourparlers pour se raccommoder. Le *vladika* ou évêque, dans le pays des Monténégrins, fait tout ce qu'il peut pour faire arriver les choses à ce point. Dans ce cas, les deux partis choisissent des juges qui prennent le titre de *Krveno kolo* (ronde de sang). Souvent ils sont au nombre de 24, et si un ecclésiastique a été tué, il faut qu'il y ait parmi eux des ecclésiastiques. Ils se rassemblent hors du territoire des deux partis et sont traités aux dépens du coupable. Ils établissent soigneusement de chaque côté le dommage causé et le nombre des blessés et des morts. La partie où le dommage est moins grand est obligée de racheter le reste avec de l'argent. Une tête coûte à l'ordinaire 132 ducats (1,584 fr.), 4 zwanziger ou pièces autrichiennes de 85 c., et 1 para ou denier turc qu'on coupe et dont la moitié s'attache au traité de

paix. Une main coupée, un pied, la perte d'un œil ou une autre blessure qui a estropié quelqu'un se paie comme une demi-tête, le *Polglava*, ou 80 ducats ; et d'autres lésions sont à meilleur marché. Une blessure simple se rachète avec 10 ducats, et en général un meurtre équivaut à 12 blessures, et n'exige pas plus de 12 juges ou même seulement 4. En Albanie, une tête coûte à l'ordinaire 1,001 piastres, une main ou un œil 500 piastres et demie.

» Cet argent est pour la personne blessée ou pour ses plus proches parents, et les juges reçoivent aussi quelque chose, soit en cette qualité, soit comme étant ordinairement parents de la victime. Si la famille offensée est riche, elle destine de l'argent à une œuvre pieuse. Cette manière de racheter des crimes paraît un usage fort ancien, slave et turque ou asiatique, car, dans le *Pravda Rouskaja*, il est dit que celui qui abat une main, ou un pied, ou estropie ou détruit un œil paiera la la demi-amende, appelée *Polouvirje*. De plus, la Pravda ordonne que les différends seront vidés au-devant de douze juges.

» Dans ces pourparlers, on amène quelquefois en ligne de compte des faits qui se sont passés il y a un siècle, ou qui ne vivent plus que dans la tradition, de manière qu'on ne peut en assigner la date précise. Assez récemment, une commune du pays littoral, près de Cattaro, demandait à une autre, lors d'un de ces traités, 50 ducats pour payer l'affront qu'une de leurs filles avait reçu de soldats vénitiens, sans que les habitants de l'endroit se fussent empressés de défendre cette personne. Pour savoir quand le fait s'était passé, on questionna un homme de soixante-dix ans, le plus âgé du village, et il répondit qu'il se souvenait d'en avoir entendu parler dans sa jeunesse.

» Ce qu'on ne peut prouver doit être certifié sous serment. Tous ceux qui doivent prêter serment s'asseyent en ligne dans l'église ; la partie adverse reste debout. Un d'eux, qui est un bon orateur, s'avance vers eux la croix dans la main et commence, après l'avoir baisée et dirigée vers les autres, à exé-

cer de la manière suivante les faussaires ; « Que Dieu fasse » qu'ils ne voient pas leurs enfants grands; que leurs semences » se pétrifient dans la terre, les petits de leur bétail dans le ventre des femelles, et leurs enfants dans le ventre des femmes ; » que tous soient rongés vivants par la lèpre, afin que tous les » hommes les fuient ; qu'ils n'aient point de bonheur, etc. » A chaque anathème, ceux qui sont assis disent : *Amen*. La partie adverse a le droit d'établir combien de personnes et lesquelles doivent prêter serment ; quelquefois des enfants sont aussi écoutés et sont amenés par leurs parents, qui sont assis à côté d'eux.

» Un exemple donnera une idée plus complète de ce curieux tribunal de paix. Il y a six ans, un jeune homme de la tribu de Gradjani, dans la nahie de Rietsch, dans le pays des Monténégrins, servait chez un paysan de Paschtrovitchi, sur le littoral voisin. Pendant qu'il dormait avec deux fils de la maison de son maître dans une cabane isolée, le feu y prit et il y trouva sa mort, tandis que ses deux compagnons purent se sauver. L'autorité autrichienne fit examiner le mort, et ne trouva rien qui ne fit douter qu'il n'eût péri dans les flammes ; en conséquence, on l'enterra. Mais à peine en terre, ses confrères de tribu le déterrèrent, prirent sa tête, et établirent, de retour chez eux, que sa mort avait été violente, et que les gens de Paschtrovitchi leur devaient une tête.

» Comme ces derniers se virent gênés dans leurs travaux agricoles et sans cesse en danger, on tâcha d'arranger le différend. Les envoyés des deux tribus arrivèrent à Cetigne, résidence de l'évêque du Montenegro, et examinèrent soigneusement la tête du mort, qui avait pu souffrir des lésions de la chute des tuiles du toit de la maison. Ils décidèrent que vingt-quatre des principaux habitants de Paschtrovitchi, avec douze enfants, viendraient à un jour fixé à Cetigne, et qu'ils prêteraient serment que cet homme était mort sans leur faute. Dans le cas qu'ils ne voulussent pas prêter ce serment, ils auraient à payer le prix d'une tête et celui d'une demi-tête parce qu'ils l'avaient tellement brûlé. Les habitants de Paschtrovitchi prê-

tèrent ce serment, et ce dangereux incident n'eut plus de suite.

» Vers le même temps, en 1835, un homme d'une tribu fut trouvé mort près d'une maison d'un autre tribu. Ses confrères déclaraient qu'il avait été assassiné, parcé qu'ils apercevaient sur son corps des signes de violence. Les habitants de la maison et leur tribu déclarèrent qu'il avait voulu tuer un chien, et s'était tué par hasard lui-même. Mais la tribu du mort devant une tête à celle où on avait trouvé le cadavre, aurait voulu acquitter ainsi sa dette et ne se montra pas satisfaite de cette explication. Pour savoir qui avait raison, la tribu du mort dut, à la demande de la partie adverse, certifier par serment que leur confrère avait bien été assassiné; ce qui montre que ces gens prêtent serment quelquefois sans être sûrs de leur fait, et seulement sur la foi d'autres hommes. Aussi ceux sur lesquels on place de la confiance sont conduits, par les principaux habitants ou les ecclésiastiques, avant la cérémonie, à l'église, et y sont remontrés, sur l'importance du serment, de dire la pure vérité et d'avoir soin de ne pas damner leur âme par des mensonges. Ces personnes furent, dans le premier exemple, le paysan et ses deux fils, et, dans le second, ceux qui avaient examiné le mort tout nu. Cette manière de prêter serment, toute vicieuse qu'elle est, termine donc bien des querelles et est éminemment utile.

» Pour achever le raccommodement, les deux parties se placent l'une vis-à-vis de l'autre, un juge totalement étranger aux deux parties conduit successivement chacun d'une des parties vers un de ceux de l'autre, afin qu'ils s'embrassent mutuellement. On tâche aussi d'accoupler chacun avec son égal, le plus turbulent avec le plus turbulent, le plus doux avec le plus doux. Pendant cette cérémonie le juge tire de la ceinture d'un chacun un pistolet ou un couteau (*Handschar*), fait un tas de toutes ces armes, et ne les rend à leurs possesseurs que lorsque les parties ont payé les frais de justice, qui ont été fixés et convenus d'avance. Après cela les parties reçoivent chacune une sentence écrite de raccommodement, à

laquelle pend le *demi-para* attaché par un fil, et dans le Montenegro, l'évêque à l'ordinaire y met son paraphe.

» Les traités de paix entre des familles et des individus sont bien plus difficiles, et accompagnées de bien plus grandes formalités que ceux entre des communes. Dans ce dernier cas, on ne fait guère attention aux assassins et aux vengeurs; le bien général a le dessus sur l'intérêt personnel, et les passions qui rendent les transactions entre familles difficiles n'entrent pas en ligne de compte. Le prix d'une tête est bien fixé et connu, mais entre les familles l'animosité et la cupidité étant en jeu, il n'est guère aisé d'amener la partie lésée à se laisser adoucir par de l'argent. Souvent ces sommes restent déposées chez des entremetteurs pendant des années, et toutes les propositions à cet égard sont renvoyées par le refus d'échanger la tête d'un frère, d'un fils contre une vile somme. Il arrive aussi que la partie lésée exige de ses adversaires des présents qu'elle sait ne pouvoir être donnés par eux, par exemple un certain habillement ou une belle arme. Dans un chant du pays on fait ainsi demander par le Ban-de-Zara à Vouk-Angjelitch les trois chevaux de trois héros turcs.

» Un curieux usage est celui de prier celui qui a été l'offensé d'être parrain d'un enfant de l'offenseur, au cas qu'on se raccommode, ce qui a pour but de diminuer l'inimitié de son adversaire, et d'en faire son ami. Quelquefois les femmes vont en troupes avec leurs petits enfants au berceau prier l'offensé au nom de Dieu et de saint Jean de vouloir bien se raccommoder.

» A la conclusion, il faut ordinairement, quand la paix se fait, que l'assassin paraisse devant les personnes lésées avec l'arme meurtrière autour du cou, qu'il se mette à genou et demande pardon au nom de Dieu et de saint Jean. L'offensé le relève, lui prend l'arme qu'il met de côté et garde généralement pour lui, puis il l'embrasse en l'assurant du pardon. Dès ce moment tout inimitié cesse, et les adversaires deviennent souvent plus amis qu'ils n'étaient ennemis.

» Chaque raccommodement se termine par un repas commun aux frais de l'offenseur, et auquel participent les entremetteurs. Souvent il arrive que ceux qui avaient montré le plus d'éloignement pour un raccommodement rendent tout au nouveau parrain, quand l'acte de paix est conclu. Du reste, le paiement des sommes n'a pas toujours lieu en argent, on prend aussi à la place des objets de valeur, tels que des armes, et les amis de l'offenseur y contribuent de leur côté en même temps que la partie adverse accepte des objets pour une valeur double ou triple de celle qu'ils ont réellement (1) »

A cause des conséquences de la vengence du sang, les Monténégrins tiennent beaucoup à être connus sous leurs noms de famille, et même à porter le nom de leur père, de leur famille et de leur tribu, comme par exemple, *Savo Markov Petrovitsch Niegousch.* Si cet individu était assassiné, le meurtrier devrait une tête non seulement au fils de Savo et à son père Marco, mais encore à la famille Petrovitch, et à la tribu de Njegouschi. Lorsque la tribu se sous-divise, on ajoute encore les noms de ces divisions, par exemple : Cetigne se partageant en Baitza et Donji Krai, on dira : *Gjiko Milov Martinovitch Baitza Cetinjanin.*

Les Serbes, au contraire, ne tiennent point à leur nom de famille; et les Turcs ont profité même de cette particularité pour ne les inscrire sur les contrôles du Haratsch que sous leurs noms de baptême, afin que les noms de familles distinguées fussent oubliés insensiblement dans le pays. C'est une des raisons qui ont hâté le moment où toute trace de noblesse a disparu de la Servie; car si la haute noblesse avait émigré ou avait été exterminée, il devait y rester quelques petits nobles. A présent personne à la lettre n'y peut plus élever des prétentions à une origine nobiliaire.

---

(1) *Montenegro u. die Montenegriner*, par M. Vouk. Stuttgard, 1837, in-8°. L'évêque de ce pays vient de publier une histoire de son pays écrite par feu son oncle le précédent évêque.

D'après un tel état social, il n'est pas étonnant qu'on ne fasse pas un pas sans armes, et qu'on ne néglige même pas de les prendre quand on va puiser de l'eau ou porter du bois comme en Albanie. Les enfants de dix ans ont déjà des pistolets chargés, et on compte la population d'après le nombre des fusils. Si les femmes ne portent pas des armes, elles savent quelquefois venger leurs parents, témoins les vengeances exercées par madame Doda chez les Myrdites, et cette fille de Piperi, qui a vengé la mort de son frère et est obligée de porter maintenant des armes.

Le précédent évêque du Montenegro a voulu remédier à cet état de choses, mais il est mort là-dessus, et son neveu l'évêque actuel n'a pas encore pu réussir à l'abolir, parce que les communes n'ont pas voulu livrer leurs coupables ou permettre à des étrangers de les rechercher et de les arrêter. D'une autre part, on n'a pu d'autant moins terminer les différends, que l'évêque demandait qu'on cessât de se venger sans même recevoir l'indemnité ordinaire en argent. La nahie de Cermnitza s'est opposée surtout à ce plan de l'évêque à l'instigation d'un moine, de manière que celui-ci excommunia quelques tribus; mais depuis lors ce moine a été arrêté et éloigné de son pays. En 1835, il y avait des Monténégrins de cette nahie qui prétendaient que l'évêque en personne pourrait terminer les différends sur les lieux, à l'exception de quelques inimitiés entre deux ou trois familles. Or, l'excommunication de ces dernières achèverait peut-être de les ramener à la raison.

Il a été décrété par l'évêque, avec le consentement du sénat, que la maison d'un meurtrier serait détruite et brûlée, et que son bétail, ordinairement son seul avoir, serait confisqué, de manière que ses parents devraient se trouver délivrés de la vengeance du sang, et le coupable devenait lui-même un proscrit. Le bétail confisqué doit être distribué parmi ceux qui exécutent les ordres du sénat; or, aux environs de Cétigne, ce sont les pandoures des sénateurs, et ailleurs des espèces de gendarmes. Quoique assez de personnes et même des chefs

offrent volontairement leurs services pour ces exécutions, il se passe toujours assez de temps avant qu'on procède à la punition, chacun craignant d'être le premier. Ainsi, même à Cétigne, on a vu de semblables exécutions être retardées pendant toute une semaine, et sans la présence de l'évêque elles n'auraient pas eu lieu.

Le meurtrier ayant perdu tout son avoir mène une vie de brigand, ou se réfugie en Turquie en emmenant sa famille ou la laissant chez ses parents. Il est bien dur de punir ainsi toute famille pour la faute d'un seul; la nécessité de revenir à d'autres mœurs peut seule excuser des mesures si sévères. Si on peut atteindre le meurtrier, on le décapite, et sa famille reste en possession de sa maison et de son avoir.

Il est arrivé de cette manière qu'en 1835 on a exécuté à Cetigne à la fois deux meurtriers; mais pour éviter la vengeance du sang, on avait réuni plusieurs centaines d'hommes de diverses nahies et tribus, et tous tirèrent ensemble sur les coupables, afin que ses parents, ou frères de la même tribu, ne pussent pas attribuer sa mort à tel ou tel homme. Néanmoins, malgré ces décharges, un seul des condamnés fut tué, et l'autre, seulement blessé, fut guéri et pardonné.

Dans le pays de Cattaro (1), la vengeance du sang est encore en usage; mais le meurtrier est plus malheureux que dans le Montenegro, étant poursuivi par les parents de celui qu'il a tué et par la justice. De tels proscrits prennent le nom de *Bandijani;* ils tâchent de se tenir hors des limites du gouvernement et d'éviter les suppôts de la justice. Il y en a même qui mènent une telle vie depuis plus de 40 ans. Parmi eux il se trouve de bons pères de famille qui ont des maisons et s'occupent de leurs champs; mais ils n'osent pas venir en ville et sont toujours prêts à vendre cher leur vie ou à en s'enfuir. S'ils ne

(1) Les Pastrovitchis ont beaucoup de rapports avec les Monténégrins, quoiqu'ils aient compté parmi eux des nobles et qu'il y ait eu des comtes vénitiens dans le *Joupa*.

se croient pas en sûreté chez eux, ils vivent en plein air. Quelquefois de semblables gens ont des conférences avec des agents du gouvernement, et à Risano M. Vouk en a vu même, en 1835, quelques uns dans la ville. On voulut en arrêter un, mais il se défendit, tua un des assaillants et put se sauver.

En *Haute-Albanie* ou *Bosnie*, la vengeance du sang paraît produire quelquefois des duels d'un genre tout particulier, comme nous allons l'exposer dans une anecdote qui donnera aussi une idée du gouvernement décousu de ce pays. En 1837, le pascha de Novibazar avait eu la complaisance de nous donner un kavas pour nous accompagner à Roujai, dont les habitants avaient chassé leur musselim trop rapace et l'avaient remplacé par un Turc de leur choix. Au partage de la route allant à ce lieu, d'un côté par Glougovik et de l'autre par les environs de Jelesch, notre kavas ne voulut pas prendre la première route, parce que le village de Glougovik était habité par des Albanais indépendants, c'est-à-dire ne payant rien au pascha. Préférant l'avis de notre muletier à celui de ce gendarme déguenillé, et aimant, au contraire, connaître les rebelles, nous le forçâmes de prendre ce dernier chemin. Or, nous rencontrâmes bon nombre de cavaliers armés dans la gorge boisée qui précède la montée pittoresque sur le plateau de Glougovik. Arrivé là, un vieux Albanais, chef de famille, ou *Pliak*, nous permit de bivouaquer à côté de chez lui et nous fournit ce dont nous avions besoin, avec l'hospitalité montagnarde ordinaire; mais le matin, notre kavas, glacé d'effroi de se trouver au milieu de pareilles gens, avait décampé sans nous rien dire et sans attendre son pour-boire.

Nous apprîmes bientôt que la veille au soir il y avait eu dans le vallon boisé une rencontre à mort entre deux Albanais, accompagnés chacun d'une vingtaine d'amis. L'un des champions avait à venger la mort de son père sur le fils de son assassin; mais jusqu'ici il n'avait pu laver cette injure dans le sang de ce dernier. S'étant rencontrés par hasard à Novibazar, ils avaient voulu vider tout de suite leur querelle; mais la police

les en avait empêchés. Ils s'étaient donc donné rendez-vous dans ces bois. De part et d'autre, on n'avait fait feu que sur la personne qui occasionnait la rencontre. Malgré les vingt coups de fusil des uns et des autres, aucun des deux champions n'avait été blessé, de manière qu'il s'en était suivi un duel au couteau, dans lequel le fils de l'assassin avait été tué. Nos Schkipetares de Glougovik en déduisaient une suite d'autres vengeances semblables.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES DU DEUXIÈME VOLUME.

Pages.

FIN DE LA TABLE.



